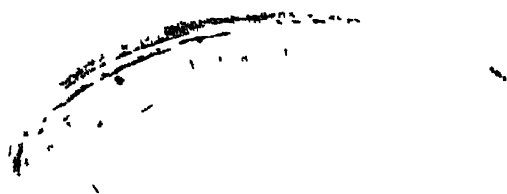


HISTOIRE DE PARIS.

TOME V.



IMPRIMERIE D'EVERAT ET COMP
14 et 16, rue du Cadran

HISTOIRE

PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE

DE PARIS

PAR

J.-A. DULAURE,

PAR UN DIX-NEUF ANS D'AJOUT DE FRANCE

SIXIÈME ÉDITION

Augmentée de Notes nouvelles et d'un Appendice

CONTIENNANT

DES DÉTAILS DESCRIPTIFS ET HISTORIQUES SUR TOUS LES MONUMENTS RÉGULIÈREMENT DÉPOSÉS
DANS LA CAPITALE

PAR J.-L. BELIN, AVOCAT

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
FURNE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

1839

HISTOIRE

PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE

DE PARIS.

PÉRIODE XII.

(SUITE.)

PARIS SOUS LOUIS XIII.

§ VIII. État civil de Paris.

Rien ne fut changé dans Paris relativement à l'état civil de ses habitants¹; les mêmes désordres régnaient; et, malgré le grand nombre de magistratures et d'officiers de justice, les attroupements, les vols, les assassinats même se commettaient en place publique, en plein jour, et presque toujours impunément.

C'est un trait de caractère assez remarquable que des arrêts du parlement, qui, rendus contre les vagabonds armés, pillant, assassinant dans la ville, dans les faubourgs, dans ses environs; rendus contre les insolences et les voies de fait des pages et des laquais, et renouvelés

¹ Voyez *État civil de Paris sous le règne de Henri III.*

sans cesse, l'étaient toujours inutilement. Le renouvellement continu du remède prouvait la continuité du mal. Cet état de désordre provenait de ce qu'outre la confusion résultant de la multiplicité des agents soumis à différents chefs, outre l'intérêt qu'ils avaient à ne point punir le crime, les chefs de gouvernement, esclaves de la routine et pleins de respect pour le passé, n'osaient rien améliorer, ne remontaient jamais aux causes premières, et ne s'attachaient qu'aux effets.

Le 8 janvier 1615, le parlement rendit un arrêt portant que les vagabonds, gens sans aveu, voleurs de nuit, videront la ville et les faubourgs de Paris dans vingt-quatre heures¹. Cet ordre, suivi d'un grand nombre d'autres pareils, ne fut point exécuté.

Le 15 février 1625, l'excès du mal détermina Cyprien Perrot, conseiller au parlement, à se plaindre à cette cour des *assassinats* et *volleries* qui se font, dit-il, tant de jour que de nuit en cette ville. Un arrêt survint, qui prescrivit des mesures contre les coupables, mesures qui ne furent point exécutées.

Deux ans après, le 24 janvier 1625, le procureur-général se plaignit encore des *assassinats*, *violences* et *volleries* qui se commettaient nuit et jour, tant dans cette ville et les faubourgs que dans les environs; et le parlement ordonna, contre les auteurs de ces crimes, des peines très-sévères, qu'on n'exécuta point.

Le 28 septembre 1627, les conseillers de la chambre des enquêtes vinrent faire sentir au parlement la nécessité « de pourvoir aux *volleries* et *assassinats* qui se commettent en cette ville. » Un conseiller de cette cour,

¹ Arrêt de la cour du parlement contre les voleurs de nuit, les vagabonds et les gens sans aveu, imprimé en 1615.

nommé Jean-Robert de Saveuse , venait d'être assassiné.

Le lendemain , le parlement enjoignit à la cour du Châtelet de faire tout son possible pour chasser les *voleurs* et *assassins*, et découvrir le meurtrier de M. de Saveuse. Ces arrêts eurent peu d'effet.

Le 23 juin 1629, le parlement défendit aux écoliers de s'attrouper et de porter des armes, et ordonna aux vagabonds de vider la ville. Cette ordonnance resta sans exécution ; car l'année suivante , le 23 novembre 1630 , on s'occupa encore de purger la ville des *vagabonds* et gens sans aveu qui y causaient des désordres.

Le 18 juin 1631, le procureur-général du roi se plaint au parlement « d'*assemblées illicites*, de *voies de fait*, de » *violences*, *meurtres*, *assassinats* qui se font dehors cette » ville, entre les portes du Temple et Saint-Antoine.

Le 17 novembre de la même année, le parlement, ayant mandé les officiers du Châtelet, leur ordonna, entre autres choses, de chasser les *vagabonds* de la ville, et d'empêcher les *volleries*.

Le lendemain, le parlement mande encore les officiers du Châtelet, leur reproche leur négligence envers les *vagabonds*, annonce que cette négligence est cause des *vols* qui se commettaient en cette ville, où il n'y avait *sûreté ni le soir ni le matin*.

Le 16 juillet et le 30 août 1632, le parlement fut encore obligé de prendre, contre les mendiants valides et *vagabonds*, de rigoureuses mesures, qui ne servirent à rien.

Le 17 mars, le 16 juillet et le 30 août 1632, le parlement renouvela ses ordonnances contre les mendiants valides et contre les personnes armées et malveillantes ,

qui volent et tuent les voyageurs sur les grands chemins.

Le 23 avril 1633, le procureur du roi se plaint à la cour du parlement « des *meurtres, assassinats, violences et* » *volleries* qui se commettaient journellement sur les » grands chemins, par plusieurs personnes armées et » autres malveillants qui empêchent la sûreté publique, » forçant les maisons des particuliers, par la faute et » négligence des officiers, qui ne font ce à quoi ils sont » obligés en leur charge. » La cour renouvela ses anciennes ordonnances, et en ajouta de plus rigoureuses, qui ne furent pas plus efficaces.

Le 19 mai suivant, le roi adressa au parlement une lettre tendante à ce qu'il soit promptement remédié aux *désordres, volleries et insolences* qui se commettent dans Paris.

Le 13 février 1634, le procureur-général du parlement fait encore entendre à cette cour ses plaintes contre les *meurtres, assassinats, violences et volleries* « qui se com- » mettent, dit-il, journellement, tant à la campagne, sur » les grands chemins, que dans cette ville et faubourgs, » par plusieurs personnes armées et malveillantes, et » vagabonds et sans aveu, qui empêchent la sûreté » publique et forcent les maisons des particuliers, par la » faute et négligence des officiers qui ne font pas ce à » quoi ils sont obligés par leur charge. » Le parlement ordonne des mesures très-rigoureuses contre ces perturbateurs, mesures qui furent sans effet.

Le 5 mai de l'année suivante, on voit les mêmes désordres se reproduire. Le roi envoie au parlement des lettres-patentes qui portent ordre exprès de rechercher et poursuivre les *vagabonds, gens sans aveu, comme bohé-*

miens, mendiants valides, soldats débandés, et de les envoyer aux galères sans formalité de procès ¹.

On faisait de temps en temps quelques exemples. On coupait quelques branches du mal ; on laissait subsister le tronc.

Il en était de même des *pages* et *laquais*. Leur insolence et leurs excès inquiétaient, troublaient les habitants de Paris, et contrariaient l'action de la justice, qui n'avait contre eux que de faibles moyens de répression. Déjà ces domestiques, nobles ou roturiers, avaient, dans les temps antérieurs à cette période, signalé fortement leur caractère perturbateur et malfaisant ; ils continuèrent sous celle-ci leurs turbulentes habitudes. Ce furent les *pages* et *laquais* du prince de Condé qui, en 1617, pillèrent et dévastèrent l'hôtel que le marquis d'Ancre possédait rue de Tournon ; ce furent aussi les *pages* et *laquais* qui déterrèrent le corps de ce marquis, le mirent en lambeaux ; et ce ne fut qu'à leur exemple, ou peut-être à leur instigation, que le peuple de Paris prit part à ces excès.

Le 17 mars 1632, sur les remontrances du procureur-général, le parlement ordonna que les précédents arrêts relatifs à la tranquillité publique seraient exécutés, et fit « défense à tous *pages* et *laquais* de s'assembler à la porte » Saint-Antoine, ni ailleurs ; de molester aucune personne, ni de commettre insolences, de porter pistolets, » bâtons ni épées. Enjoint aux maîtres de les retenir près » d'eux en leur devoir, et leur défend de faire porter leur » épée, à peine de 300 livres d'amende, et d'en répondre » civilement. » Les maîtres et les laquais continuèrent à se livrer à leurs désordres accoutumés.

¹ Ces détails sont extraits des *Registres manuscrits du parlement*, aux dates indiquées.

Le 19 janvier 1635, un page fut condamné à mort par le Châtelet. Aussitôt les *pages* et *laquais* se réunirent pour soustraire le condamné à la justice. Le lieutenant criminel, voyant cette réunion menaçante, fit retarder l'exécution : elle n'eut lieu que pendant la nuit. Cette exécution nocturne attira à ce magistrat les reproches du parlement.

On voit que, le 4 mars 1633, les *pages* et *laquais* sont dénoncés à cette cour, et accusés de jouer aux cartes et aux dés dans les salles du Palais et sur les bancs même des procureurs ; mais ce n'était là qu'une bagatelle.

L'année suivante, le 13 février 1634, dans une ordonnance que rendit le parlement contre les assassins et les voleurs qui désolaient Paris, on trouve, entre autres articles, celui-ci : « Il est défendu aux *laquais* et serviteurs » auxquels leurs maîtres donnent argent pour leur dé- » pense, d'entrer dans les cabarets avec aucunes armes » pour y boire et manger, et d'y séjourner plus d'une » demi-heure à dîner et autant à souper, et, incontinent » après, se retirer chez leurs maîtres, et de ne point se » trouver dans lesdits cabarets après sept heures du soir ; » et à ladite heure les cabarets doivent être fermés en » hiver. »

Cet article inexécutable n'est placé ici que pour prouver le peu de sécurité dont on jouissait à Paris.

Le 20 mai en 1636, sept à huit faux monnayeurs furent arrêtés, dans la rue Champ-Fleuri, par deux commissaires de police, qui, escortés de dix à douze sergents, les conduisaient en prison. Arrivés dans la rue du Four, la duchesse de Soissons vint à y passer. Alors ses pages et laquais attaquèrent les commissaires et les sergents, et furent bientôt fortifiés dans cette attaque par d'autres

pages qui accoururent de l'hôtel de Soissons. Il s'engagea un combat entre les *pages* et *laquais* d'une part, et les commissaires et sergents de l'autre. Un commissaire fut battu et un sergent blessé mortellement d'un coup d'épée, ainsi qu'un soldat qui l'accompagnait; un maître d'armes, qui avait pris la défense des suppôts de la justice, reçut quarante coups d'épée.

On fit dresser procès-verbal, informer; et le grand-prévôt se saisit de l'affaire.

Le 20 mars 1637, on dénonça au parlement une assemblée tenue la veille à la porte Saint-Antoine, par des *pages* et *laquais* et des tireurs de bois. « La cour ordonne » qu'il en sera informé; fait défense de s'assembler, de se » battre; enjoint aux *pages* et *laquais* de suivre leurs maîtres, sans faire insolences; enjoint aux maîtres de les » retenir, sous peine d'en répondre. » .

Quelques mois après, le 24 juillet 1637, nouvelle ordonnance qui prouve l'inutilité des précédentes. Le procureur-général se plaint au parlement des contraventions aux arrêts qui font défense aux *pages* et *laquais* « de » porter épées, d'aller en troupe: ce qui est cause de » meurtres, voies de fait et attentats. » Il requiert qu'il y soit pourvu par des peines si sévères que chacun puisse être retenu en son devoir. En conséquence, la cour fait inhibition et défense « à tous seigneurs, gentilshommes » et autres, de quelque qualité et condition qu'ils soient, » de faire porter leur épée par leurs *pages* et *laquais*, à » peine de quatre-vingts livres parisis d'amende au roi, » et, en cas d'excès faits par lesdits *pages* et *laquais*, d'en » répondre civilement en leur propre et privé nom, envers les parties intéressées, jusqu'à la somme de quatre » mille livres. Fait la cour inhibition et défense de per-

» mettre ni souffrir porter à leurs *pages* et *laquais* épées ,
 » bâtons et autres armes , et aux laquais , d'en porter ,
 » à peine du fouet , etc. » Cet arrêt menaçant fut sans
 effet.

Les nouvelles insolences des pages et laquais sont dénoncées au parlement le 17 décembre 1638 ; et, dans cette dénonciation , le procureur-général fait l'aveu de l'impuissance de ses moyens d'exécution. « Quoique ,
 » par plusieurs ordonnances , dit-il , publiées de temps
 » en temps , on ait essayé de maintenir en leur devoir les
 » *pages* et *laquais* , néanmoins ils se portent à tels excès de
 » desordres dans la grande salle et autres endroits du
 » Palais , que le respect dû à la justice y est violé... La
 » cour défend à tous *pages* et *laquais* de suivre leurs maî-
 » tres dans la grande salle et galerie des Merciers du Pa-
 » lais ; leur enjoint de les attendre dans la cour , et de
 » s'y comporter modestement , à peine de punition cor-
 » porelle , etc. »

Le 19 mars 1640 , des officiers de la justice conduisaient au supplice , à la place de Grève , deux particuliers condamnés à mort ; la potence fut arrachée : ce délit fut imputé aux *pages* et *laquais*. Le parlement ordonna qu'il en serait informé , et renouvela la défense déjà faite à ceux-ci de tenir des assemblées et de porter des épées ¹.

Les seigneurs de la cour donnaient aux vagabonds , aux voleurs de jour et de nuit , aux pages et aux laquais , l'exemple de l'infraction des ordonnances et du mépris pour les autorités : j'en rapporterai ailleurs plusieurs preuves Je me borne , quant à présent , à celle-ci.

¹ Voyez les *Registres manuscrits du parlement* , aux diverses époques mentionnées ci-dessus.

Le baron de Beauveau, accusé de fabriquer de la fausse monnaie, crime dont plusieurs nobles se rendirent coupables au dix-septième siècle, était détenu dans les prisons du Châtelet. Son procès se continuait, lorsque de Vitry, capitaine des gardes du roi, et l'exempt Malleville, accompagnés d'un grand nombre de gens armés et munis de pétards, se présentent pendant la nuit au Châtelet. Ils battent et mettent en fuite les archers, brisent les portes de la prison, en tirent le baron de Beauveau, vont dans la maison du lieutenant de robe-courte, l'insultent, et y commettent plusieurs violences. Le parlement, informé de ces excès, ordonna, le 14 juin 1616, que de Vitry, Malleville et ceux qui les accompagnaient dans leur expédition nocturne, seraient arrêtés et menés prisonniers dans la conciergerie, etc.; vaine ordonnance! Le délit dont se plaignait le parlement fut approuvé par la cour et par le roi lui-même. On peut voir, dans les registres du parlement, les pitoyables raisons alléguées par le garde-des-sceaux, pour justifier, au nom de Louis-le-Juste, un attentat si manifeste contre la justice ¹.

Ces faits, et plusieurs autres que je pourrais ajouter, suffisent pour prouver que la justice était alors à Paris sans force, contrariée dans son action par la féodalité, et qu'il n'y avait sûreté dans cette ville ni pour les personnes ni pour les propriétés.

Les rues n'étaient point encore éclairées pendant la nuit, ou ne l'étaient que faiblement et dans quelques quartiers. Un gentilhomme, le sieur Desternod, qui a publié, en 1626, un volume de ses poésies, avoue qu'il avait le

Registres manuscrits du parlement, aux 14 et 15 juin 1616.

projet de voler les passants dans les rues ; je l'aurais exécuté, dit-il ,

Si l'on ne m'eût cognu au brillant des lanternes.

On sait qu'auparavant, et dans les temps d'alarme seulement, on obligeait les Parisiens à placer, pendant la nuit, des seaux d'eau à leur porte et des lanternes à leur fenêtre. Ceux qui parcouraient nuitamment les rues de Paris portaient avec eux des lanternes : ce sont celles dont parle le poëte. L'usage des lanternes ne fut généralement établi que sous Louis XIV.

L'obscurité des rues concourait avec les vices et la faiblesse du gouvernement à favoriser les désordres et les crimes.

Aussi les chefs des factions avaient-ils peu d'obstacles à surmonter, peu de dangers à courir, pour, suivant leur intérêt, troubler la tranquillité publique et fomenter des émeutes populaires.

ÉTAT CIVIL DES PROTESTANTS. Les éternels ennemis des protestants persistaient dans le projet de les détruire ; et , ayant échoué dans leurs tentatives d'une seconde Saint-Barthélemi qui devait avoir lieu après l'assassinat de Henri IV, ils profitèrent du moment où le roi prit les armes contre les ducs de Rohan et de Soubise, chefs des protestants insurgés dans le Poitou, la Saintonge , etc. , pour essayer d'exterminer ceux qui vivaient paisiblement à Paris.

Le dimanche 26 septembre 1624 , le duc de Montbazon , gouverneur de Paris , informé de ce projet d'extermination , donna une escorte aux Parisiens qui se rendaient à Charenton pour assister au prêche : les

lieutenants civil et criminel, le chevalier du guet et leurs archers, fortifiaient cette escorte. Les protestants n'éprouvèrent aucun trouble dans leur prêche du matin, mais, à leur retour de celui de l'après-dînée, ils furent assaillis en chemin, vers la *Vallée de Fécan*¹, par une troupe de vagabonds et voleurs armés, qui attaquèrent d'abord ceux qui étaient en carrosse et à cheval. Les protestants qui se trouvaient à pied se réunirent aux archers de leur escorte; et, pourvus d'armes, ils opposèrent une vigoureuse résistance à cette troupe de brigands. Ceux-ci, découragés par cette résistance, s'occupèrent moins à combattre qu'à insulter et piller ceux qu'ils trouvaient sans armes. Sur leur chemin, ils rencontrèrent et attaquèrent plusieurs particuliers qui n'étaient point protestants, les dépouillèrent de leurs manteaux; et, sous le prétexte de s'assurer s'ils avaient des chapelets, s'ils étaient catholiques, ils leur enlevaient leurs bourses.

Après un combat où, de part et d'autre, plusieurs personnes reçurent la mort ou des blessures, les protestants continuèrent leur route vers Paris, et les brigands se rendirent à Charenton. Là, ils enfoncèrent la première porte de la cour du temple, pillèrent les boutiques de quelques libraires, la maison du concierge et la salle du consistoire, puis ils mirent le feu au temple.

Après cette expédition, la troupe des brigands se divisa. Une partie revint vers Paris par le chemin ordinaire; l'autre passa la Seine au Port-à-l'Anglais, et entra dans cette ville par le faubourg Saint-Marcel.

Cependant les protestants, avec leur escorte, après

¹ La vallée qui portait ce nom est représentée aujourd'hui par la rue dite de la *Vallée de Fécan*, qui, au faubourg Saint-Antoine, fait la continuation de la rue de la Planchette, chemin de Charenton.

avoir soutenu le combat de la vallée de Fécan , se disposaient à rentrer dans Paris par la porte Sainte-Antoine , lorsqu'ils furent de nouveau assaillis par une nouvelle troupe de brigands apostés près cette porte de la ville. Il fallut livrer un nouveau combat. Les magistrats, le chevalier du guet et leurs archers firent tous leurs efforts pour contenir la fureur de cette populace excitée et payée ; mais ils ne purent complètement réussir.

Voici ce qu'on lit dans un écrit composé à cette époque : « Le ministre (protestant) arrive à la porte Saint-Antoine, et dit à ces furieux : *Ah! messieurs, faut-il massacrer des hommes? Le roi l'a-t-il commandé?* Alors ce grand nombre de pages, de laquais, étudiants, crocheurs et autres personnes et gens sans raison, ayant les armes à la main, répondirent au ministre : *C'est la mort du duc de Mayenne qui est venue jusqu'ici... se sont débandés ouvertement sur lui, et lui ont coupé, à coups d'épée, le nez, les lèvres et les oreilles... Est survenu le sieur de Montbazon, gouverneur de Paris, qui a dit au peuple : Tout beau, messieurs, vous offensez le roi... Et alors se sont derechef mis sur ceux de la religion qui s'étaient sauvés de Charenton à Paris, et en ont tué plusieurs et porté les oreilles du ministre par les rues de Paris au bout d'une épée, sans que le gouverneur de Paris y pût porter du bien ¹. »*

Ce mouvement était concerté d'avance par des ennemis secrets, puisque les magistrats avaient eu connaissance du projet, et avaient tenté d'en prévenir l'exécution : il n'était donc point l'effet d'un concours fortuit de cir-

¹ *Remuemens et alarmes faictes en la ville de Paris, le dimanche 29 septembre 1621, avec les massacres faits au bourg de Charenton par les pages, laquais et autres personnes, pag 41, 42 et suivantes.*

constances, comme on a voulu le faire croire ; et l'espoir de brigands qui y figuraient annonça assez que l'argent et non les opinions religieuses était leur principal moteur. D'ailleurs, comme je l'ai prouvé par des faits dans la période précédente, il n'a point existé à Paris de soulèvement contre les réformés, sans instigateurs secrets ; et les Parisiens ont vu sous Henri IV les cérémonies du culte protestant célébrées presque publiquement, sans qu'ils aient donné le moindre signe de mécontentement.

Le plan d'attaque était assez habilement concerté. Les protestants, assaillis à la vallée de Fécan, retournant à Paris après le combat, devaient se trouver environnés d'ennemis. D'abord arrêtés à la porte Saint-Antoine, ils avaient à combattre une nombreuse troupe de brigands qui les y attendaient. Pendant que le combat se serait engagé, l'autre partie de brigands qui devastait le temple de Charenton devait revenir sur ses pas et les attaquer par derrière ; de sorte qu'aucun de ces malheureux n'aurait échappé à la mort, sans l'assistance de la force publique. Pendant le massacre qui devait s'exécuter à la porte Saint-Antoine, l'autre partie de brigands qui avaient passé la Seine au Port-à-l'Anglais, devait se porter dans les maisons des protestants qui avaient assisté au prêche du matin, pour les assassiner et piller. Ainsi donc, le temple étant ruiné et les protestants massacrés de toutes parts, le succès eût été complet, et une seconde Saint-Barthélemi eût encore souillé les pages de notre histoire.

Le prévôt des marchands ordonna, le même soir, à tous les capitaines de la ville, d'établir des corps-de-garde dans leurs quartiers respectifs, afin de tenir les séditieux en crainte. La nuit fut calme.

Le lendemain, le parlement rendit un arrêt qui or-

donnait de promptes informations contre les meurtres et les incendies de la veille , avec des défenses , sous peine de la vie , de faire aucune assemblée. Mais, comme si les chefs de la sédition eussent voulu braver le parlement et tourner ses arrêts en dérision , ils remirent le même jour leurs satellites en mouvement. Les uns allèrent à Charenton , y pillèrent et ruinèrent sans obstacles deux maisons restées intactes , appartenant à des protestants ; d'autres , attroupés au faubourg Saint-Marcel , se livrèrent à plusieurs excès. Il y eut trois personnes de la religion protestante massacrées , et quelques séditeux tués.

Ces derniers, informés que les protestants, pour éviter la mort, s'étaient réfugiés dans les bâtiments des Gobelins, s'efforçaient d'en briser les portes. M. de Montbazon , averti de leur dessein sanguinaire , s'y transporta avec des forces , chercha par des discours à dissiper l'attroupement , et se retira.

A peine fut-il éloigné que les séditeux se livrèrent à de nouveaux excès ; ils se portèrent , notamment , dans la rue des Postes où ils pillèrent deux maisons appartenant à des protestants. Les magistrats , assistés de la force armée , s'y rendirent aussitôt , et surprirent quatre de ces pillards chargés de hardes qu'ils avaient enlevées dans ces maisons , et qu'ils emportaient chez eux. Deux de ces voleurs furent , le lendemain , pendus en place de Grève. On leur attacha des écriteaux portant ces mots : *Séditeux , faiseurs d'émotion*. Les deux autres furent , le même jour , flétris et fouettés , la corde au cou , et bannis pour neuf ans. Ces exécutions étouffèrent entièrement la sédition ¹ ;

¹ *Mercur français* , tom. VII , pag. 854 et suiv. — *Registres manuscrits du parlement* , aux 27 et 28 septembre 1624. On voit , dans ces registres , qu'une de ces maisons pillées appartenait à un protestant nommé Brion.

et les chefs ajournèrent leurs projets de destruction à des temps plus prospères.

A la place du temple ruiné, on en fit construire un nouveau, plus vaste et plus magnifique, sur les dessins de Jacques Desbrosses : le *Mercuré français* en donne la description ; il était achevé en 1623, époque où les protestants y tinrent leur synode national.

On voit par le récit de ce mouvement que l'autorité publique n'avait pas la force de prévenir une sédition , quoique le projet lui en fût connu ; qu'elle n'avait pas celle d'en arrêter les progrès ; enfin qu'elle ne pouvait, tout au plus , qu'en tempérer les effets.

CHAMBRE DE JUSTICE. C'est ici le lieu de placer une notice sur la chambre de justice établie à l'Arsenal, tribunal de sang composé de vils satellites, de condamnateurs, institué par le cardinal de Richelieu pour répandre l'effroi dans le cœur de ses ennemis, et donner quelques couleurs légales aux assassinats que son ambition méditait. Pour n'effaroucher personne sur l'établissement de ce tribunal extraordinaire, ce cardinal déclara, d'abord, qu'il n'aurait pour unique attribution que le crime de *fausse monnaie* : c'est ce que portent expressément les lettres-patentes du 14 juin 1634, qui placent cette chambre de justice dans une salle du Palais. D'autres lettres-patentes du 16 septembre de la même année transfèrent cette chambre à l'Arsenal, et, sans le déclarer précisément, laissent entrevoir qu'elle sera destinée à juger, outre le crime de fausses monnaies, *plusieurs autres crimes*¹.

On commença par faire le procès à quelques faux monnayeurs ; et, au sujet d'un gentilhomme nommé

¹ *Mercuré français*, t. XVII, pag. 744 et 749.

Henri de Grèce, sieur de Vaugrenier, accusé de ce crime, il s'éleva entre la nouvelle chambre et le parlement une querelle assez vive. Le parlement avait déjà commencé la procédure, et l'accusé était dans les prisons de la Conciergerie. Néanmoins la chambre de l'Arsenal ordonna que les pièces du procès, ainsi que l'accusé, lui seraient délivrés. Le parlement s'opposa à l'exécution de cette ordonnance, et, le 18 novembre 1634, défendit aux greffiers, huissiers, sergents, concierges, d'y obtempérer. Alors la chambre de l'Arsenal, voyant son ordonnance méprisée, voulut faire arrêter le greffier du bailliage du Paris, et fit emprisonner à la Bastille le lieutenant-général de ce bailliage. L'avocat du roi, Bignon, s'éleva vivement contre ces formes violentes et extraordinaires, déclama contre la chambre de l'Arsenal, se plaignit notamment de ce que cette chambre, ayant condamné deux faux monnayeurs à mort, les avait fait exécuter en place de Grève *pendant la nuit*. Il demanda qu'il fût fait contre ces expéditions nocturnes des remontrances au roi. Le parlement décida que les remontrances seraient faites ¹. Voilà la guerre allumée entre le parle-

¹ Ces remontrances portaient que « Sa majesté avait intérêt à ne pas com-
 » mettre son autorité entre les mains de gens qui en abusaient et la rendaient
 » odieuse et méprisante, les peuples ne pouvant comprendre que des actions
 » justes cherchassent les ténèbres et que les supplices faits pour l'exemple dus-
 » sent être exécutés en un temps auquel ils n'en pouvaient produire ; que la nuit
 » devant être un temps de repos et de relâche pour les plus misérables, aucuns
 » n'étaient imaginés, en la voyant choisir pour une exécution de justice, que
 » c'était une violence, et le désir de faire en cachette ce que publiquement on
 » n'eût osé entreprendre, et qu'enfin un tel procédé autorisait à croire que cette
 » exécution n'avait pas été la punition d'un crime, mais l'exercice d'une ven-
 » geance particulière. »

Le parlement manda en outre le sieur Laffemas, qu'on appelait *le bourreau du cardinal*, et lui fit défense d'exercer aucune poursuite en vertu de commis-

ment et le bailliage du Palais d'une part , et le conseil du roi et la chambre de l'Arsenal d'une autre part : guerre démonstrative des vices du gouvernement , de la faiblesse de ses institutions et du peu de garantie qu'elles offraient à la sécurité des citoyens.

Le conseil du roi n'attendit pas que le parlement ~~vint~~ faire ses remontrances. Le 31 décembre 1651 , il annula tout ce qu'avait fait cette cour contre la chambre de l'Arsenal ; de plus, il ordonna au parlement de se rendre auprès du roi , qui alors était en Champagne. La députation du parlement fut obligée de s'y rendre. Louis XIII ~~reconnut~~ les impressions de ceux qui le maîtrisaient , et secondait très-bien , par sa colère et la rudesse de ses paroles , les passions de Richelieu. Il fit longtemps attendre son audience , et reçut avec beaucoup d'humeur cette députation. *Je vous ai mandés, dit-il, pour vous dire le mécontentement que j'ai de mon parlement, et ce que je veux qui soit fait à l'avenir.* Alors , le garde-des-sceaux prit la parole pour exposer les motifs de ce mécontentement et la volonté du roi. Dans son discours, il reprocha au parlement de continuer ses délibérations contre les actes de la chambre de l'Arsenal, malgré les ordres du souverain, lui déclara que ses remontrances ne seraient point écoutées, et lui prescrivit de ne plus en faire. « Le roi ne veut pas, » dit-il, que le parlement se mêle de ses affaires , et vous » ordonne de vous retirer pour aller remplir vos de- » voirs. »

Le président de la députation , après une très-humble révérence , dit que les commandements que le roi venait

sion , à peine de tous dépens , dommages et intérêts, et d'être pris à partie en son propre et privé nom. (Voyez l'*Histoire de la Fronde*, par Saint-Aulaire, intr., p. 24.) (B.)

de faire étaient des preuves de sa colère. *Cela m'arrête*, continua-t-il ; *car il n'est permis à vos sujets de se justifier en présence de leur roi irrité*. Il protesta de son entière obéissance à l'avenir, obéissance qui pourra, dit-il, effacer les mauvaises impressions que le roi a reçues contre le parlement. Ce président, au nom de sa compagnie, demanda le rappel de ses confrères exilés ou interdits ; il ajouta que le public était fort scandalisé de l'établissement d'un nouvel impôt et de la conduite de la chambre établie à l'Arsenal ; que le parlement espérait que sa majesté aurait la justice de révoquer l'un et l'autre, et que Louis XI avait eu du regret d'avoir manifesté son parlement.

A ces mots, on vit le roi changer de couleur et faire paraître une grande émotion ; il n'était guère accoutumé à prononcer des discours composés de plusieurs phrases ; mais, inspiré par sa colère, il improvisa le suivant : *Je ne suis point préparé pour vous répondre ; mais je vous veux dire que vous entreprenez sur mon autorité. Vous vous mêlez du soulagement de mes peuples : j'en ai plus de soin que vous. Vous m'avez dit que les particuliers ont appris dans la compagnie à m'obéir, néanmoins ils s'en sont peu souvenus. Vous n'êtes établis que pour rendre la justice entre Pierre et Jean. Si vous continuez vos entreprises, je vous rognai les ongles si près qu'il vous en cuira*. Il ajouta d'autres paroles de colère.

Après avoir essuyé cette bordée, les membres de la députation firent une très-profonde révérence, et se retirèrent ¹.

¹ *Registres manuscrits du parlement*, au 16 février 1632. Dans quelques autres circonstances, Louis XIII, inspiré de même, manifesta la même colère contre le parlement. Le 20 décembre 1633, ce roi tint son lit de justice pour

Les membres de la chambre de l'Arsenal purent alors, sans craindre le moindre obstacle, servir les vengeances du cardinal de Richelieu, et remplir l'indigne fonction de condamnateurs. Les prisons se remplirent de victimes destinées à l'échafaud. La place de Grève et le carrefour de Saint-Paul furent illustrés par le nombre, la qualité, et souvent par l'innocence de ceux qui y perdirent la vie ou qui y furent exécutés en effigie.

La chambre de l'Arsenal subsista jusqu'à la mort de son fondateur, le cardinal de Richelieu ¹. Il y eut dans

faire enregistrer *seize édits bursaux*, la plupart fort onéreux; il y récita sa phrase ordinaire : *Je suis venu en ce lieu sur les occasions qui se présentent, et ai chargé M. le chancelier de vous dire ce qui est de mon intention*. Le chancelier Pierre Séguier, satellite du cardinal, exposa le motif et l'objet de ces édits, et n'en donna pas lecture. Le parlement, ne pouvant, suivant ses règles, enregistrer sans connaître, se disposa à faire des remontrances. Le cardinal en fut instruit; il fit écrire par le roi au parlement une lettre très-menaçante; et, le 4 janvier 1636, cette cour reçut l'ordre de se rendre le lendemain à Saint-Germain-en-Laye. Le roi leur dit : *J'ai grand mécontentement de ce qui s'est passé en mon parlement depuis que j'ai été en icelui tenir mon lit de justice. Je suis outré de colère; mon chancelier vous fera entendre ma volonté.*

Le chancelier fit un discours tendant à prouver que l'autorité du roi était sans bornes, et que le parlement lui devait toute obéissance. Le premier président demanda au roi la permission de parler et de justifier le parlement. *Non je ne le veux point*, dit le roi. Ce président renouvela ses humbles instances, pour lui exposer que les torts du parlement n'étaient point réels. *Non, je ne veux rien entendre, et veux être obéi.*

Que dirait-on d'un juge qui prononcerait contre un accusé sans l'entendre? Au surplus, Louis XIII, dès que le cardinal fut mort, gouverné par d'autres hommes, changea totalement de principes et de conduite, rappela les exilés, ouvrit les prisons aux victimes encore vivantes de cet épouvantable tyran.

¹ Les personnes qui composaient ce tribunal, et non pas leur famille, sont seules entachées de l'infamie qui doit rejaillir sur leur mémoire. Voici leurs noms : deux conseillers d'état, Favier et Fouquet; six maîtres des requêtes, de Criqueville, Deschamps, de Nesmond, Barillon, de Laffemas et Dupré; six conseillers au grand conseil, de La Bistrade, Charpentier, Le Tonnellier, de Montmagny, de Bouqueval et Lanier. Le procureur-général de cette commis-

diverses villes des commissions spéciales créées pour juger de pareils coupables. On connaît les exploits de celles d'Amiens, de Lyon et de Toulouse, etc. Le cardinal de Richelieu établit de plus une *Chambre souveraine* à Ruel, village situé à trois lieues de Paris, dans le château même qu'il habitait, pour y juger le maréchal de Marillac et autres.

CHAMBRE DU DOMAINE. Par lettres-patentes du 26 septembre 1634, le cardinal institua une *Chambre du Domaine*, chargée de confisquer et de réunir au domaine du roi les terres et biens meubles appartenant aux condamnés qui suivaient le parti de la reine, mère de Louis XIII, et de Gaston, frère de ce roi. Elle fut permanente jusqu'à la mort de Richelieu ¹.

sion étaient d'Argenson, maître des requêtes, et Dujardin, greffier. *Mercurie français*, tome XVII, page 745.)

¹ *Mercurie français*, tom. XVII, 2^e partie, pag. 450. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les commissions judiciaires, tous les tribunaux exceptionnels et extraordinaires institués par le cardinal de Richelieu pour des cas spéciaux, dans le but de satisfaire ses vengeances particulières. Dulaure se borne à citer ceux de ces tribunaux qui eurent quelque durée; mais il est utile de constater, pour apprécier la moralité de ce gouvernement, que Paris ne fut pas le seul théâtre des cruautés du cardinal. L'implacable Richelieu savait atteindre ses ennemis de loin comme de près. ainsi, il fit établir à Nantes une chambre criminelle pour faire le procès aux *factieux* (car ces ennemis étaient toujours accusés de crimes d'état); cette chambre condamna le comte de Chalais à être décapité. A Ruel, le maréchal de Marillac fut condamné à mort pour crime de péculat. A Metz, François Alpheston fut condamné à être rompu et brûlé vif pour avoir conspiré contre la vie du cardinal de Richelieu. A Loudun, Urbain Grandier fut condamné à être brûlé vif comme sorcier. A Lyon, Cinq-Mars et de Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée pour crime de haute trahison. A Saint-Germain-en-Laye, le duc de La Vallette fut condamné à mort pour le même crime, etc., etc. Ce ne sont là que ses plus illustres victimes, mais combien d'autres il a fait périr!

Le procès du duc de La Vallette est peut-être le plus remarquable entre tous ces monstrueux procès, en ce que Louis XIII, oubliant à la fois la dignité de la couronne et les droits du sang (car l'accusé était son beau-frère), se chargea de

A ce tableau de l'état civil de Paris, ajoutons un changement remarquable qui eut lieu sous le même règne, dans le clergé de cette ville. Ce clergé était présidé par un évêque qui, depuis les premiers établissements du

présider les juges et d'intimider ceux qui auraient voulu réclamer l'observation des formes protectrices de la justice. Les membres du parlement de Paris ayant été mandés à Saint-Germain pour ce jugement et y ayant appris du roi lui-même le motif de leur convocation, le premier président déclara qu'il ne pouvait prononcer d'avis qu'au palais, et supplia sa majesté d'y renvoyer l'affaire pour qu'on procédât contre l'accusé d'après les règles de la jurisprudence et les lois de la monarchie : « Je ne le veux pas, répondit le roi ; vous faites toujours les difficultés : il semble que vous vouliez me tenir en tutelle ; mais je suis le maître, et » saurai me faire obéir. C'est une erreur grossière que de s'imaginer que je n'ai » pas le pouvoir de faire juger qui bon me semble et où il me plaît. » Le rapport de la procédure ayant été fait par des conseillers-d'état, le roi demanda lui-même l'avis des juges, en commençant par le conseiller Pinon, doyen de la grand-chambre. « Sire, dit le magistrat, voilà cinquante ans que je suis dans » le parlement, je n'ai point vu d'affaire de cette qualité : M. le duc de » La Vallette a eu l'honneur d'épouser la sœur naturelle de Votre Majesté ; » il est, outre cela, pair de France ; je vous supplie de le renvoyer au parle- » ment. — Opinez, interrompit le roi. — Je suis d'avis, dit le magistrat, que » M. le duc de La Vallette soit renvoyé au parlement pour y être jugé. — Je » ne le veux pas, reprit le roi ; ce n'est pas là opiner. — Sire, répondit le vieil- » lard, un renvoi est un avis légitime. — Opinez au fond, répartit le roi d'un air » menaçant, sinon je sais ce que je dois faire. » Pinon perdit courage et obéit à l'ordre exprès du monarque. Les présidents de Novion et de Bellièvre poussèrent plus loin la constance. Ce dernier osa dire à Louis XIII « que c'était une chose » étrange de voir un roi donner son suffrage au procès criminel d'un de ses su- » jets, que jusqu'alors les rois s'étaient réservé les grâces et renvoyaient la con- » damnation des coupables à leurs officiers. Votre Majesté, sire, ajouta-t-il, » pourrait-elle soutenir la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne sortirait » de votre présence que pour aller à l'échafaud ? Cela est incompatible avec la » majesté royale. — Opinez sur le fond, dit encore le roi. — Sire, reprit Bel- » lièvre, je n'ai pas d'autre avis. » (Saint-Anlaire, *Histoire de la Fronde*, introd., p. 25.)

Le duc de La Vallette, qui s'était retiré en Angleterre au premier bruit de son procès, fut condamné par contumace, et le procureur-général, Matthieu Molé, fut chargé de faire exécuter l'arrêt en effigie. Molé refusa courageusement, et on trouva difficilement un magistrat inférieur qui acceptât cette mission. (*Voyez l'arrêt de condamnation dans le Recueil des lois et ordonnances françaises*, par MM. Decrussy et Lambert, t. XVI, p. 506 et suiv., et la note.) (B)

Christianisme dans la Gaule , dépendait de l'archevêque de Sens. Les événements politiques avaient donné à Paris une grande supériorité sur sa métropole ecclésiastique ; on désirait depuis longtemps que l'évêché de la capitale du royaume fût distrait de la dépendance du prélat de la petite ville de Sens , et fût érigé en archevêché. Le moment se trouva favorable à ce projet ; Henri de Gondy , cardinal de Retz , évêque de Paris , mourut le 13 août 1622 ; quelques mois auparavant était mort l'archevêque de Sens. Cette conjoncture leva beaucoup de difficultés , et l'on viola sans hésitation l'antique limitation des diocèses et des juridictions ecclésiastiques. Paris fut érigé en archevêché par une bulle du 20 octobre 1622 , confirmée par lettres-patentes du roi , du mois de février 1625 , et enregistrée au parlement le 8 août suivant. On lui adjoignit pour suffragants les évêchés de Chartres , de Meaux et d'Orléans , que l'on démembra de l'archevêché de Sens. Jean-François de Gondy , doyen de Notre-Dame , coadjuteur et frère du dernier évêque de Paris , en fut le premier archevêque ¹.

§ IX. Tableau moral de Paris.

C'est toujours dans le gouvernement , dans ses institutions , dans ses actes , que se trouve la principale source

¹ Cette famille de Gondy , originaire d'Italie , passée au service de Catherine de Médicis , fit une fortune immense à la cour de France , et acquit des biens et des honneurs par des voies peu estimables. Le siège épiscopal de Paris était devenu en quelque sorte le patrimoine des Gondy. Pierre de Gondy fut élu évêque de cette ville en 1568 ; Henri de Gondy en 1596 ; Jean-François de Gondy en 1622 , et Jean-François de Paule de Gondy fut ensuite nommé coadjuteur de l'archevêché de Paris. Ce dernier est célèbre dans l'histoire , sous le nom de *cardinal de Retz* , par ses talents , sa turbulence , son dévergondage et ses fredaines politiques.

de la moralité ou de l'immoralité publiques. Le gouvernement français, né de la barbarie, conservait encore presque toutes les imperfections de sa malheureuse origine : la jeunesse de Louis XIII, la faiblesse de son caractère, même dans l'âge viril, son incapacité, celle de sa mère régente, firent ressortir ces imperfections, et ouvrirent la carrière aux excès de la féodalité et à toutes les ambitions. Le mal, partant du centre du gouvernement, et s'étendant jusqu'aux extrémités du pouvoir, jusqu'aux dernières administrations, ne perdait rien par cet éloignement, et semblait en acquérir plus d'énergie : il pénétrait partout.

L'administration de la justice, faible et mal constituée, accessible à la corruption et à tous les abus, tentait de réparer d'une main des désordres qu'elle faisait naître de l'autre ; elle voulait contenir les excès résultant de la forme vicieuse du gouvernement, et l'on a vu, dans la section précédente, la preuve de son impuissance. Une législation vague, incertaine, laissait un champ vaste à l'arbitraire ; et, à la faveur des formes compliquées, innombrables, de la procédure, la chicane et la mauvaise foi pouvaient manœuvrer sans péril.

L'organisation des finances était plus embarrassée et plus vicieuse encore : elle semblait formée exprès pour protéger les supercheries, les rapines, les dilapidations. De nombreuses et vives réclamations s'élevèrent, dans les années 1614 et 1615, pendant la session des états-généraux tenus à Paris, d'énormes abus furent dévoilés. Le gouvernement vit la grandeur du mal ; mais il ne savait ou ne pouvait y appliquer le remède.

Les édits bursaux, ou lois de finances, ressource ordinaire contre les besoins dévorants de la cour, avaient

amené la vénalité des magistratures, des emplois, des dignités, etc., etc. : ces édits accueillaient les richesses, repoussaient le mérite, et accoutumaient le public à le mépriser.

Par le régime féodal, le hasard de la naissance tenait lieu de talents, de génie et de vertu. Dépouillé de ces qualités, le noble n'en était pas moins honoré ; doué de ces qualités, le roturier n'en était pas moins avili.

Tant de germes de corruption, des institutions vicieuses et sans force pour lutter avec avantage contre les passions humaines encouragées par le gouvernement, ne pouvaient qu'égarer l'opinion et pervertir la morale publique.

Voilà les principales causes de la corruption générale ; je vais décrire quelques-uns de leurs effets.

Le règne de Louis XIII se divise en deux parties distinctes : la première offre onze années de basses intrigues, de querelles, d'envahissements d'autorité et de finances, de guerres civiles et d'anarchie ; la seconde est signalée par dix-huit ans de la tyrannie d'un homme tourmenté par l'ambition la plus effrénée, dévoré par une soif inextinguible du pouvoir, et qui, pour les satisfaire, s'abandonna aux manœuvres les plus audacieuses et les plus criminelles.

Les intrigues du marquis d'Ancre, du comte de Soissons, du prince de Condé, du duc de Bouillon, du duc de Guise, etc. ; les cabales qu'ils formèrent contre la cour, les moyens de déception, les impostures, les menaces qu'ils employèrent pour fortifier leur parti, pour affaiblir celui de leurs adversaires ; les motifs méprisables de tant d'agitations, les prises d'armes, les guerres civiles qui s'ensuivirent ; guerres qui, entreprises sans justice et

conduites sans gloire , étaient terminées par de honteux traités , où les rebelles faisaient la loi ; où ces rebelles , après avoir vendu chèrement leur soumission , ne craignaient pas , pour la revendre encore , pour recevoir de nouveau le prix de leur perfidie , de reproduire leur rébellion ; ces actes de mauvaise foi , ces turpitudes récompensées , tout cela était-il propre à édifier le public ; à diminuer la corruption des mœurs ? N'était-ce pas autoriser la partialité , la vénalité des juges , les subtilités , les friponneries des gens du barreau , les tromperies des marchands , les abus de tous les états de la société ?

Ces hommes , lorsqu'ils cherchent à cacher leurs vices sous le voile de titres pompeux , des décorations , de la richesse , à éblouir les yeux par l'éclat de l'or , par des équipages magnifiques et par une suite nombreuse de serviteurs ; après avoir offert tant de mauvais exemples , ne donnent-ils pas une direction funeste à l'opinion publique ? N'enseignent-ils pas à honorer , à respecter le vice ainsi revêtu ? N'enseignent-ils pas à préférer au mérite réel un mérite qui s'achète , un mérite qu'un heureux voleur peut se procurer ?

Il ne peut y avoir de bonnes mœurs , il ne peut y avoir , qu'une grande corruption dans un état où les hommes puissants peuvent impunément et sans cesse d'être honorés , attenter aux personnes , aux propriétés et à la tranquillité publique , dans un état où l'or et la naissance préservent de l'infamie ou de l'échafaud , où ce métal est préféré aux talents et aux vertus.

Lorsque le prince de Condé , le comte de Soissons , etc. , demandaient à la cour intimidée telles places , tels gouvernements , telle pension , telle somme d'argent , et les demandaient avec menaces de prendre les armes contre

elle, leur conduite différerait-elle beaucoup de celle des brigands qui, avec menaces de tuer, demandent la bourse du voyageur? Et ces brigands ne se trouvaient-ils pas autorisés dans leur conduite par celle de ces princes?

Quel modèle de moralité donna ce Luynes, qui fit assassiner le marquis d'Ancre, et qui, sans pudeur, hérita des dignités et des biens de sa victime? Il abusa, par d'insolentes déprédations, d'un immense pouvoir qu'il s'était procuré par un crime; sa domination fit regretter celle de son misérable prédécesseur.

Qu'on lise, si on le peut sans dégoût, le récit des événements des onze premières années du règne de Louis XIII, et on se convaincra que, parmi les personnages éminents qui figurent sur la scène historique, il n'en est pas un seul qui mérite le titre d'homme probe, d'homme de bonne foi, d'homme d'un caractère noble et généreux. On y trouve beaucoup d'orgueil uni à beaucoup de bassesse, beaucoup d'ignorance, et une grande habileté dans l'art de séduire et de corrompre.

L'orgueil ridicule des princes et seigneurs de la cour, leurs querelles fréquentes pour des sujets très-puérils, l'alarme qu'elles répandaient à la cour, ne tendaient qu'à pervertir la raison et la morale publiques.

Marie de Médicis, en 1614, voyant la mésintelligence établie entre les princes, fait défendre l'ouverture et la tenue de la foire Saint-Germain, où se rendaient et se querellaient souvent les princes. *Il vaut mieux, dit cette régente, que cinq cents marchands soient ruinés, que si la France était troublée*¹.

On voit par ce trait remarquable, à quoi tenait la tranquillité de la France.

¹ *Mercure français*, t. II, 2^e partie, p. 6.

Ces princes et seigneurs étaient soumis aux règles d'un *honneur* fort étrange. Ils pouvaient manquer à leur parole, violer leurs serments, se livrer aux intrigues les plus abjectes et se souiller de crimes, et cet honneur invulnérable n'en recevait aucune atteinte; mais le reproche de ces actions viles, mais un mot échappé sans dessein, une vérité présentée sans ménagement, la faute la plus légère même involontairement commise contre les importantes lois de l'étiquette, du cérémonial, des préséances, blessaient gravement cet honneur, devenaient des attentats irrémissibles : tout alors était permis, tous les excès étaient des devoirs, et la vengeance devenait une vertu. Cependant les amis s'entremettaient souvent pour arrêter les mouvements de cet honneur outragé, et parvenaient facilement à concilier des hommes, qui, quelques moments avant, protestaient de s'arracher réciproquement la vie. L'accommodement, aussi misérable que la querelle, s'opérait par des scènes préparées et même écrites que l'on faisait jouer aux deux antagonistes, et où chacun d'eux récitait des formules de compliments et de protestations d'amitié et de service qu'on leur avait dictées. C'est ce qu'on nommait *satisfaction*. Alors cet honneur si farouche était satisfait.

Le marquis d'Ancre, en 1644, fut obligé d'exécuter une semblable scène auprès du due d'Épernon.

Le 10 janvier 1644, la France fut sur le point d'éprouver une vive commotion pour le sujet suivant :

Le prince de Conti, allant au Louvre dans son carrosse, rencontra, à la Croix-du-Trahoir, celui du comte de Soissons, son frère. La rue étant embarrassée, il fallait que l'un des deux carrosses s'arrêtât pour laisser passer l'autre. L'écuier du comte de Soissons, ne connaissant

point le carrosse du prince de Conti, commanda avec menace aux gens de ce prince de reculer. Ceux-ci ordonnèrent, au contraire, au cocher d'aller en avant. Bientôt le comte de Soissons, instruit que le carrosse qui s'avavançait sur le sien était celui du prince de Conti, envoya vers lui un de ses gens pour lui faire ses excuses, le priant de croire que l'erreur seule était cause de cette brusquerie. L'honneur du prince de Conti ne se contenta point de cette excuse. Ce prince, mettant la tête à la portière, dit en parlant à son frère : *A demain, pourpoint bas.* Ainsi, par l'inadvertance d'un écuyer, l'honneur du prince de Conti est gravement outragé, et pour réparer ce prétendu outrage, il veut se battre avec son frère, veut le tuer ou être tué par lui.

* Cette affaire, causa beaucoup d'inquiétude à la cour. La reine dépêcha le duc de Guise auprès du prince de Conti, pour le disposer à un accommodement. Elle ordonna aux habitants de Paris de se tenir prêts à prendre les armes et à tendre les chaînes dans les rues. Mais bientôt cette querelle, dont la cause était si futile, en fit naître une autre entre le comte de Soissons et le duc de Guise. Celui-ci, faisant le rôle de conciliateur, et se rendant, d'après les ordres de la reine, chez le prince de Conti, avait passé devant la porte de l'hôtel de Soissons, accompagné de cent cinquante cavaliers. Le comte de Soissons prétendit que le duc de Guise ne s'était montré avec une si nombreuse escorte que pour le braver. Le duc de Guise répondait qu'il n'avait passé devant l'hôtel du comte que parce que c'était son plus court chemin pour arriver chez le prince de Conti. Ces pitoyables démêlés, dignes de femmes sans éducation ou d'écoliers orgueilleux, alarmèrent le conseil de régence, nécessi-

tèrent de nombreuses négociations , et furent terminés par des *satisfactions* semblables à celles dont je viens de parler ¹.

Lès autres querelles des princes et seigneurs de la cour de la régente eurent des motifs quelquefois moins puérils , mais plus méprisables encore ; car elles étaient produites par un vil intérêt , par le désir d'obtenir un accroissement de pouvoirs ou de fortune , des pensions nouvelles , des gouvernements , des sommes d'argent , etc. Malheureusement leur avidité n'était pas seulement funeste aux trésors de l'état , elle l'était aussi à la tranquillité et à la morale publiques. Les princes et seigneurs , lorsque la cour ne satisfaisait pas à leurs demandes injustes , s'en éloignaient , formaient des cabales , levaient des troupes , et ne craignaient pas d'attirer sur leur pays tous les maux de la guerre civile.

D'autres querelles avaient pour cause des indiscretions , des jalousies , des haines de familles. Les effets n'en étaient que personnels : on se battait en duel , on s'assassinait ; mais il en résultait toujours un grand préjudice pour la morale.

Le chevalier de Guise tue en duel ou plutôt assassine le vieux baron de Luz. La reine , irritée , fait aussitôt renouveler la loi contre les duels , et ordonne au parlement de poursuivre avec rigueur le chevalier de Guise. Celui-ci , au mépris des ordres de la reine et des lois , se bat , quelques jours après , contre le fils du baron de Luz. Il avait tué le père ; il tua le fils. Quoique le chevalier de Guise fût plus criminel cette fois que lorsque la reine invoquait contre lui les rigueurs de la justice , cette prin-

¹ *Mercur francais* , t. II , 2^e partie , p. 3 et suiv. — *Journal de Bassompierre* , t. I , p. 292 , etc.

cessa n'en fut que plus indulgente pour lui. « Après avoir encore de surcroît tué le fils dudit baron de Luz, dit *Bassompierre*, la reine l'envoya visiter et savoir comment il se portait de ses blessures, après qu'il fut de retour de ce dernier combat ' ! »

Ainsi le gouvernement punissait ou autorisait les crimes, suivant qu'il était plus ou moins faible.

Ce gouvernement, ne pouvant compter sur l'obéissance des princes et seigneurs, tremblant de les voir en état de rébellion, achetait à grand prix cette obéissance : la reine acheta celle des Guise en augmentant leurs pensions, qu'elle porta jusqu'à cent mille livres, et en donnant au duc de ce nom une somme de deux cent mille écus pour payer ses dettes².

Le prince de Condé vendit sa soumission à la reine pour la somme de 100,000 francs, l'hôtel de Gondy et quelques places qui lui furent données. Les autres princes ne manquaient pas de les imiter ; mais souvent, après en avoir reçu le prix, ils retiraient la marchandise ; et l'histoire de ce temps fourmille de ces bassesses et de ces perfidies.

Ces princes et seigneurs ne se bornaient pas à troubler l'état par leurs viles passions, à envahir les emplois et les finances, à donner au peuple de nombreux exemples de mauvaise foi et d'immoralité ; ils propageaient les erreurs les plus stupides : car, en matière de croyance, les habitants des cours n'étaient alors guère plus avancés que le sont les femmes de village.

Il fallait compter beaucoup sur l'aveugle croyance de la cour, pour qu'un nommé *Fontenay* osât proposer au

¹ *Journal de Bassompierre*, t. I, p. 549.

² *Mémoires d'Etat du maréchal d'Estrées*, p. 45.

roi, en 1622, dans un écrit imprimé, un moyen extraordinaire, qu'il disait très-facile et très-sûr pour prendre les villes de Montauban et de la Rochelle. Ce moyen, dont nos guerriers ne se sont jamais avisés, consistait à faire enrôler tous les soldats de l'armée royale dans la *Confrérie du Rosaire*, et à obliger chaque soldat et officier de porter sur lui un chapelet béni par un religieux jacobin, et d'en réciter journellement les prières. L'auteur qui propose l'usage de ce talisman ou préservatif ne veut pas que les chapelets des officiers soient aussi simples que ceux des soldats. Il prescrit à cet égard une distinction utile : « Il seroit à propos, dit-il, que votre majesté » fît donner à chaque soldat un chapelet de deux sous, en » filé de fil eiré ou de corde de boyau ; et aux chefs et » qualifiés, votre majesté en donneroit de sa propre » main, qui seroient de *plus haut prix* ¹. » Quelle sage prévoyance !

Bassompierre rapporte qu'en 1612 il alla visiter le marquis d'Ancre, qui était malade. Quelqu'un qui se trouvait dans sa chambre dit : « Un moine de mes amis » a une personne en main qui promet, sur sa vie, de » faire qu'une femme puisse aimer tel homme que cette » personne voudra, et m'a prié de vous en faire part... » Il faut, dit Bassompierre, l'adresser à M. le Grand ², » qui devient vieux, et de qui les dames ne font plus de » cas. » D'après cet avis, le moine va proposer son magicien et son secret au duc de Bellegarde. Celui-ci écoute, se laisse séduire, et promet une somme d'argent si le se-

¹ *Advis au roi pour facilement prendre Montauban, la Rochelle et autres villes*, p. 40, Paris, 1622.

² C'était le duc de Bellegarde, qu'on appelait à la cour le Grand, parce qu'il était grand-écuyer de France.

cret réussit. Ce duc demande ensuite si, par ce moyen magique, il pourrait parvenir à faire qu'une dame congut de la haine pour des personnes qu'elle affectionnait. Le moine et le magicien soutinrent que la chose était très-possible. Le duc de Bellegarde, alors transporté de joie, alla dire, en confidence, à la princesse de Conti qu'il avait un secret assuré de se faire aimer de la reine et de lui faire haïr le marquis d'Ancre et sa femme. Cette sottise se répandit à la cour, et, trois jours après, le moine, le magicien, et celui qui les avait introduits chez le duc de Bellegarde, furent emprisonnés¹.

Le public, en matière de croyance, imitait la cour.

En 1615, au mois de mars, le diable étrangla deux magiciens à Paris; l'un, appelé *César*, faisait tomber à sa volonté la grêle et le tonnerre, avait un esprit familier et un chien qui portait ses lettres et lui en rapportait les réponses. Il fit une image en cire pour faire mourir en langueur un certain gentilhomme. Il composait des philtres pour que les jeunes gens fussent aimés des jeunes filles, allait au sabbat et se vantait d'y avoir obtenu les faveurs d'une grande dame de la cour. Il était prisonnier à la Bastille lorsque, le 41 mars 1615, le diable vint avec un grand bruit l'étrangler dans son lit. Ce qui est plus certain, c'est qu'il faisait métier de montrer le diable aux dupes qui payaient pour le voir².

¹ *Nouveaux Mémoires de Bassompierre*, p. 222 et suiv.

² Veut-on savoir comment cet imposteur faisait voir aux gens crédules le diable et sa cour infernale? Voici des détails qui pourront satisfaire la curiosité des lecteurs. Un auteur contemporain fait parler ainsi César lui-même, auquel il donne le nom de *Perditor*. « Vous ne croiriez pas combien il y a de jeunes » courtisans et de jeunes *Sérapiens* (Parisiens) qui m'importunent de leur » faire voir le diable. Voyant cela, je me suis avisé de la plus plaisante invention » du monde pour gagner de l'argent. A un quart de lieue de cette ville (vers

L'autre, qu'on ne nomme pas, était un Florentin appelé *Ruggiéri*, abbé de Saint-Mahé, empoisonneur, qui demeurait chez un maréchal de France, et qui, quatre jours après la mort de César, fut, dit-on, assailli par le

» Gentilly, je pense), j'ai trouvé une carrière fort profonde qui a de longues
 » fosses à droite et à gauche. Quand quelqu'un vient voir le diable, je l'amène
 » là-dedans; mais, avant d'y entrer, il faut qu'il me paie pour le moins 45 ou
 » 50 pistoles; qu'il me jure de n'en parler jamais; qu'il me promette de n'avoir
 » point de peur; de n'invoquer ni les dieux ni les demi-dieux, ni de prononcer
 » aucune sainte parole.

» Après cela, j'entre le premier dans la caverne; puis, avant de passer outre,
 » je fais des cercles, des fulminations, des invocations, et récite quelques dis-
 » cours composés de mots barbares; lesquels je n'ai pas plus tôt prononcés que
 » le sot curieux et moi entendons remuer de grosses chaînes de fer et gronder de
 » gros mâts. Alors je lui demande s'il n'a point de peur: s'il me dit que oui,
 » je le ramène dehors; mais, si quelques-uns qui n'osent passer outre, je le ramène dehors;
 » moi, ayant fait passer ainsi son impertinente curiosité, je retiens pour moi
 » l'argent qu'il m'a donné.

» S'il n'a point de peur, je m'avance plus avant en marmottant quelques ef-
 » froyables paroles. Étant arrivé à un endroit que je connois, je redouble mes
 » invocations, et fais des cris comme si j'étois entré en fureur. Incontinent six
 » hommes, que je fais tenir dans cette caverne, jettent des flammes de poix-résine
 » devant, à droite et à gauche de nous. A travers les flammes, je fais voir à mon
 » curieux un grand bouc chargé de grosses chaînes de fer peintes de vermillon,
 » comme si elles étoient enflammées. A droite et à gauche, il y a deux gros
 » mâts à qui on a mis la tête dans de longs instruments de bois, larges par le
 » haut, fort étroits par le bout. A mesure que ces hommes les piquent, ils hurlent
 » tant qu'ils peuvent, et ce hurlement retentit de telle sorte dans les instruments
 » où ils ont la tête, qu'il en sort un bruit si épouvantable dans cette caverne que
 » certes les cheveux m'en dressent à moi-même d'horreur, quoique je sache
 » bien ce que c'est. Le bouc, que j'ai dressé comme il convient, fait de son
 » côté, en remuant ses chaînes, en branlant ses cornes, et joue si bien son per-
 » sonnage, qu'il n'y a personne qui ne crût que ce fût un diable. Mes six hom-
 » mes, que j'ai fort bien instruits, sont aussi chargés de chaînes rouges et vêtus
 » comme des furies. Il n'y a pas là-dedans d'autre lumière que celle qu'ils font
 » par intervalles avec de la poix-résine.

» Deux d'entre eux, après avoir joué à la perfection le rôle de diable, vien-
 » nent tourmenter mon misérable curieux avec de longs sacs de toile remplis de
 » sable dont ils le battent tant par tout le corps, que je suis après contraint de
 » le traîner dehors de la caverne à demi mort. Alors, comme il a un peu repris
 » ses esprits, je lui dis que c'est une dangereuse et inutile curiosité de vouloir

diable avec un tintamarre effroyable, et étrangle pendant la nuit¹.

En 1631, la chambre de justice, siégeant à l'Arsenal, condamna *Adrien Bouchard*, prêtre, et *Nicolas Gargen*, à être pendus, parce qu'on avait trouvé chez eux deux livres de magie écrits sur du parchemin, une étole noire et un petit calice d'étain. Il n'est sortis de profanations, de sacrilèges et d'impiétés qu'il n'aient employées, dit-on, pour faire périr par sortilège le cardinal de Richelieu².

Toutes ces absurdités étaient reçues chez les courtisans et chez les bourgeois de Paris comme des vérités incontestables.

Dans le discours que le garde-des-sceaux prononça le 1^{er} juillet 1631, à la députation du parlement, après avoir parlé de l'évasion de la reine-mère prisonnière à Compiègne, il ajoute que pendant la maladie de Louis XIII à Lyon, plusieurs personnes avaient des curiosités suspectes pour s'enquérir du cours de la vie du roi³.

« voir le diable, et je le prie de n'avoir plus ce désir, comme je vous assure » qu'il n'y en a point qui l'aient après avoir été battu en diable et demi. (*Roman satirique de Jean de Lannel. — Nouveaux Mémoires historiques de l'abbé d'Artigny*, t. VI, p. 45.)

M de Renneville, auteur de *l'Inquisition française de la Bastille*, parle de plusieurs scènes nocturnes et diaboliques qui, sous le règne de Louis XIV, avaient pour théâtre les environs de Gentilly.

Dans *la Bastille dévoilée*, on trouve, 4^e livraison, page 408, qu'André Dubuisson fut enfermé en 1749 dans cette prison, parce qu'il faisait voir pour de l'argent le diable au duc d'Orléans. Je pourrais citer plusieurs exemples pareils. Partout où abondent des gens ignorants et crédules, abondent aussi des gens qui les dupent. L'ignorance et la crédulité sont mères de l'imposture.

¹ Voyez un livret intitulé *Histoires épouvantables de deux magiciens dérangés par le diable à Paris, pendant la semaine sainte*, 1645.

² *Mercurius gallicus*, t. XX, p. 808.

³ *Registres manuscrits du Parlement*, au 46 juillet, 1631.

Quelles personnes à la cour n'étaient pas persuadées que le curé de Loudun, *Urbain Grandier*, était un magicien ; qu'il avait logé des diables dans les corps des religieuses ursulines de cette ville ; que Léviathan, chef de cinquante démons, était, par la vertu des exorcismes, sorti du corps d'une de ces filles ; que le diable Balaâm, par la même vertu, avait abandonné le corps de la mère prieure de ce couvent ; enfin que le diable avait écrit une lettre à Urbain Grandier, *datée de son cabinet en enfer* ? La cour et les gens stupides y croyaient. Les agents du cardinal n'y croyaient pas, et voulaient y faire croire ; les gens instruits n'y croyaient pas, et s'indignaient de voir jouer une farce aussi ridicule, aussi insultante à la raison, à la vérité, et dont le dénouement fut horrible ¹.

Si les erreurs de la barbarie, si les superstitions les plus honteuses se maintinrent et furent même accueillies pendant ce règne ; si les desordres de la féodalité, pendant ses onze premières années, comme il a été dit, troublèrent la cour et désolèrent la France ; si les princes s'arrachèrent les lambeaux de l'autorité et les restes de la fortune publique ; si tant d'actes immoraux se manifestèrent, il faut en accuser les fausses idées et les vices du gouvernement.

Richelieu parut ; et, s'étant rendu maître de tous les pouvoirs, de toutes les finances, il imposa silence à tous

¹ Voici l'extrait d'une Note de la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Le Long et Fevret de Fontette, tome I, page 522 : « Le crime de Grandier n'étoit pas la magie. Je l'ai appris de ses juges mêmes (et ses juges l'ont fait brûler vif). Les religieuses étoient possédées de Grandier plutôt que du diable.

» Lorsque le roi ne bailla plus d'argent pour exorciser les religieuses, le diable les quitta ; et quelque temps après, il y eut à Chinon des religieuses qui voulurent faire les possédées, comme celles de Loudun ; mais trois évêques étant venus à Chinon pour prendre connaissance de ce fait, ils chassèrent le diable du corps de ces filles avec le fouet qu'ils leur firent donner. »

ceux qui y prétendaient, les frappa sans ménagement, paralysa toutes les petites ambitions, pour mieux faire prospérer la sienne; et, sur les ruines de l'anarchie féodale, fonda son despotisme absolu.

Les Français ne furent point soulagés par ce changement : si la féodalité cessa d'agir alors contre le roi, elle conserva toute son activité contre le peuple; il eut le même fardeau, et un fardeau plus lourd à supporter. La conduite du despote ne fut pas plus favorable à l'amélioration des mœurs que ne l'avait été celle des princes féodaux.

Pour envahir l'autorité suprême, à combien d'intrigues, d'impostures et de manœuvres immorales n'a-t-il pas dû se livrer, et, pour se maintenir dans ce haut degré de puissance, que d'iniquités n'a-t-il pas dû commettre! Les plus grands crimes, lorsqu'il les jugeait nécessaires, n'arrêtaient point sa marche ambitieuse. La violence, la perfidie, la corruption, toutes les ressources infernales du machiavélisme étaient les instruments familiers qu'il savait manier avec habileté. Après l'exil, les prisons et les échafauds, l'espionnage était un de ses puissants moyens. Cet art, si utile aux tyrans, si funeste à la morale publique, fut, par ce cardinal, porté à un degré de perfection auquel, en France, il n'avait jamais atteint : il lui donna une funeste extension. La terreur chez les uns, l'espoir d'un salaire chez les autres, lui procuraient des satellites : ducs, valets, maréchal de France, soldats, moines, épouses, maîtresses, confesseurs, il était parvenu à tout corrompre; tous pour le servir s'obligeaient à trahir leurs devoirs, leurs semblables et leur conscience.

Je ne détaillerai point les moyens astucieux qui furent

mis en œuvre dans l'intérêt du cardinal : on en trouvera un bon nombre dans les histoires du temps ; je ne citerai que le suivant :

Le cardinal avait besoin d'envoyer à Bruxelles un espion propre à bannir toute méfiance. Le comte de Rochefort fut choisi pour cette noble entreprise ; mais, pour la remplir avec succès, ce comte fut obligé de s'assujettir à un déguisement fort pénible : il quitta ses vêtements de cour, renouça brusquement à ses habitudes dissolues, se vêtit d'une robe de capucin, entra dans le couvent de la rue Saint-Honoré, et y subit une espèce de noviciat. De là, accompagné d'un véritable novice, il se rendit à pied à Bruxelles, et s'enferma dans une capucinière de cette ville. Ce jeune courtisan y resta pendant deux années, feignant la dévotion, se soumettant rigoureusement à la règle et à toutes les abstinences qu'elle prescrit, pour mieux servir son maître, en trompant les moines et le public¹.

Ce perfectionnement d'espionnage peut inspirer le désir de savoir si, à cette époque, le gouvernement employait des agents provocateurs. Voici ce que j'ai découvert sur ce point :

Dès le commencement du règne de Louis XIII, sous la dénomination du marquis d'Ancre, il existait des gens chargés de provoquer, sinon des actions, au moins des paroles séditieuses, afin d'avoir un prétexte pour les dénoncer.

Dans l'ouvrage que d'Aubigné a publié contre l'or-

¹ Ce fait remarquable, qui caractérise le cardinal et offre un trait de la servilité du comte, n'aurait point eu place dans cet ouvrage, s'il n'eût été rapporté que dans les Mémoires du comte de Rochefort, mémoires suspects ; mais je le trouve confirmé par l'auteur de la *Vie du véritable P. Joseph*.

gueit, la bassesse et l'ignorance de la plupart des nobles de son temps, figurent deux interlocuteurs dont l'un, le baron de Fœneste, est un gentilhomme gascon, un sot fanfaron qui se vante également d'exploits qui ne sont pas les siens, et d'actions ignominieuses; l'autre, qui l'écoute et le censure, est un gentilhomme instruit, sage et expérimenté, appelé Ainay. Le baron demande à ce gentilhomme des conseils sur le parti qu'il doit prendre. Sera-t-il un des quarante gentilshommes qui composaient la garde du marquis d'Ancre, ou bien sera-t-il espion? Ainay, pour répondre, désire avoir quelques éclaircissements sur l'emploi de ces quarante gentilshommes qu'on nommait vulgairement à la cour *coyons de mille livres*. « Ce sont, dit le baron, quarante gentilshommes et » quelques seigneurs parmi, à qui monsur lou mareschal (le marquis d'Ancre) donne mille livres et bouche à cour, pour se tenir près de sa personne. » Ainay demande au baron qui a donné à ces gardes une dénomination aussi honteuse. « On voulut, répondit-il, les » appeler les *quarante ordinaires*, mais cela sentoît » trop le roi. On voulut les nommer les *coupe-jarrets*, » les *suivants*, mais cela étoit trop odieux. Monsur lou » mareschal, en les appelant, commandoit qu'on fît venir ses *coyons de mille livres*, quand il sourtoit; et ce » nom leur est demeuré. »

Le baron de Fœneste parle ensuite de la prodigalité du marquis et de la marquise d'Ancre, de leur pouvoir excessif. « Vous ne voyez, ajoutoit-il, dans les rues de Paris » que poutences plantées pour ceux qui osent ouvrir la » bouche contre monsieur et madame. »

Quant au métier d'*espion*, notre baron semble lui donner la préférence; et, à ce sujet, le sage Ainay lui fait

les observations suivantes : « Cè métier veut une grande
 » diligence, dextérité, invention, impudence, et avec
 » tout cela il n'est point sans danger... Je vous dirai
 » comment se gouverne un sénat de telles gens que nous
 » avons en ce pays (Poitou), composé de quelques catho-
 » liques ruinés qui se veulent relever par les choses ex-
 » trêmes, et d'huguenots révoltés tout à fait, et d'autres
 » qui prennent termes pour l'être. Premièrement ils rem-
 » plissent leurs lettres des pas et des paroles des plus
 » gens du pays, en détournant toutes choses de leur droit
 » sens. Ils vont dîner avec un gentilhomme qui le leur
 » donne de bon cœur; ils le mettent sur le propos du
 » mauvais gouvernement d'aujourd'hui, et si c'est quel-
 » qu'un qui ait charge (qui ait de l'emploi), ils de-
 » mandent combien de quartiers il a perdu depuis trois
 » ans; ils lui font voir au profit de qui va ce larcin, et
 » que les choses iront ci-après de mal en pis; allèguent
 » les pensées nouvelles données à des personnes les plus
 » indignes qu'ils peuvent choisir. De là ils viennent sur
 » les comparaisons du temps du feu roi, et qu'on étoit
 » bien soumis sous l'administration de M. de Sully. Si
 » là-dessus ils peuvent aigrir quelque cœur par ses inté-
 » rêts, et faire échapper de sa bouche chose qui sente le
 » mécontentement, voilà de quoi mériter de l'entretien
 » (gagner son traitement)... Ils ont un bureau à Niort,
 » qu'ils appellent le conseil du roi ou le conseil des avis. »

Le baron de Fœneste réplique : « J'ai un frère qui est
 » de cette bande; c'est lui qui m'invite à en faire partie.
 » C'étoit un gueux il y a trois mois; il n'y a que lui
 » maintenant pour paraître. Ils s'attendent d'avoir bien-
 » tôt des confiscations ¹. »

¹ Les aventures du baron de Fœneste, t. II, liv. III, chap. XX.

Voilà bien des agents qui provoquaient à des paroles, mais non à des actions séditeuses. Il est présumable, mais il n'est pas prouvé, que si cet établissement immor-
 tel et perfide existait déjà dans le Poitou sous la domi-
 nation du marquis d'Ancre, il dût à Paris, sous celle du
 cardinal de Richelieu, obtenir une extension complète.

Tous ceux qui connaissent l'histoire de ces temps sont convaincus que les confesseurs de la cour servaient non-seulement d'espions au cardinal de Richelieu, mais qu'ils étaient les instruments le plus ordinairement employés par ce cardinal pour diriger les opinions des personnes éminentes. Les jésuites étaient, depuis Henri IV, en possession de diriger les consciences royales. Un auteur du temps trouve très-bon que Louis XIII ait les jésuites pour espions, mais il désire que ce roi ne leur confie pas ses secrets.

« Le public, dit-il, désireroit, Sire, qu'il plût à Votre
 » Majesté imiter, pour ce regard, la sagesse des papes et
 » la *prudence* des rois d'Espagne; lesquels se servent bien
 » de ces bons pères *comme espions*, pour découvrir par
 » leur entremise les secrets d'autrui; mais ils se don-
 » nent bien garde de leur déclarer les leurs, afin de ne
 » point dépendre d'eux, ni qu'ils puissent jouer le dou-
 » ble. C'est pourquoi, jusqu'à présent, aucun jésuite n'a
 » eu l'honneur d'être confesseur de leur sainteté, ni des
 » infants et infantes... Votre Majesté devrait prendre
 » exemple là-dessus, Sire, et considérer les inconvénients
 » où la France est tombée, et où Votre Majesté peut en-
 » core tomber, en rendant la confession du Louvre hé-
 » réditaire à la famille des jésuites, comme l'empire
 » dans la maison d'Autriche ¹. »

¹ *La voix publique au roi*, p. 22, 1624.

Voilà les jésuites confesseurs à la cour, les pères Arnoux et Sigueran érigés en mouchards ; mais ils n'étaient pas seuls, et les mémoires de cette époque attestent que tout l'entourage de Richelieu, gentilshommes, seigneurs, bouffons, moines, prêtres et valets, étaient plus ou moins entachés de cette turpitude.

A ces actes de tyrannie, à cette institution corruptrice de la morale, le cardinal de Richelieu joignait des habitudes très-peu exemplaires. Se croyant assez puissant pour transgresser toutes les règles de bienséance, il ne rougit pas d'imiter, au dix-septième siècle, les vices des prélats des temps barbares. Comme eux il posséda une grande quantité de bénéfices ; comme eux il négligea les affaires spirituelles, pour se livrer tout entier aux temporelles ; comme eux il étala un luxe, une magnificence opposés à l'esprit de la religion dont il était le ministre ; comme eux il versa le sang et tyrannisa le peuple ; comme eux il eut des ministres, des bourreaux, et comme eux enfin il prit le casque et l'épée, et se montra à la tête des armées.

Son exemple eut des imitateurs : on vit de son temps des moines, des prêtres, des évêques, des cardinaux, joindre à leur profession celle de militaire, et se livrer aux dissolutions des camps. Et à ce sujet fut composée cette pièce :

Un archevêque est amiral,
 Un gros évêque est caporal,
 Un prelat préside aux frontières,
 Un autre a des troupes guerrières,
 Un capucin pense aux combats,
 Un cardinal a des soldats,
 Un autre est généralissime.
 O France ! connois qu'ici-bas

Ton Église, si magnanime,
Milite et ne triomphe pas¹.

Le cardinal de Richelieu remplissait les fonctions de grand-amiral de France, sous le titre de *surintendant de la marine* ; il s'était fait créer *généralissime des armées représentant le roi* ; il allait à la guerre avec le casque et l'épée.

Le cardinal de La Valette, archevêque de Toulouse, commandait des troupes, fit long-temps la guerre en Italie et en France, et mourut les armes à la main. Il était le conseiller et le lieutenant du cardinal de Richelieu.

Le cardinal de Guise était à la fois débauché, militaire et tapageur. Ayant eu un bâtard de madame des Essarts, une des maîtresses de Henri IV, il voulait lui faire obtenir le prieuré de la Charité. Le duc de Nevers avait des prétentions sur ce prieuré : de là naquit une querelle entre le cardinal et le duc. Le cardinal, vêtu en pourpoint, battu, et portant l'épée sous son manteau, rencontra le duc dans une maison, l'insulta, le frappa, et fut sur le point de le faire assassiner par ses gens, en présence de plusieurs personnes. Le duc de Nevers demanda au roi la permission de se battre en duel contre ce prélat².

Le P. Joseph, capucin, était l'âme du conseil particulier du cardinal de Richelieu. C'est lui qui le poussait dans la carrière de l'ambition et du despotisme, qui le fortifiait dans ses entreprises criminelles ou hasardeuses, et qui soutenait son courage quelquefois chancelant.

¹ *Tableau de la vie et du gouvernement de Richelieu*, p. 430.

² *Lettre de M. le duc de Nevers, présentée au roi par M. de Marolles, pour supplier sa majesté de permettre le combat audit sieur duc avec M. le cardinal de Guise (en cas qu'il quitte le chapeau de cardinal), ou contre le prince de Joinville, son frère, 1624.*

Le duc ne trouvait donc rien de respectable dans la personne du cardinal que son chapeau rouge.

On pourrait citer plusieurs autres ecclésiastiques qui , à l'exemple du cardinal de Richelieu et de nos anciens prélats gaulois , n'ont pas craint , en portant les armes , de violer les lois les plus recommandées de leur ministère.

Richelieu donna de mauvais exemples qui ne furent que trop bien imités. Il autorisa les nombreux et anciens abus dont le clergé avait hérité ; assez puissant pour les réformer avec succès , il les maintint et en profita.

Je vais indiquer quelques-uns de ces abus , sources d'immoralité et de corruption publiques.

Sous le règne de Louis XIII , les évêchés , les abbayes , les prieurés , etc. , étaient donnés à des laïques , à des militaires , même à des femmes. « La plupart des bénéfices de la France , dit un écrivain de ce temps , sont » tenus ou possédés par des personnes indignes et incapables , des uns mariés , jusqu'à des femmes ; » et tournent-ils en risée quand quelque vicair , bon compagnon , met en la suscription et adresse de ses lettres : » *A monsieur mon Abbé le capitaine tel* , ou à *madame telle* , » quel'on cognoit assez à la cour ¹.

Le sieur Courval-Sonnet , gentilhomme et médecin , a composé sur cet abus deux satires : l'une contre les seigneurs patrons des églises qui jouissent des revenus ecclésiastiques , et qui placent , pour desservir les cures , de malheureux prêtres , appelés *confidentères* ou *custodi-nos* , auxquels ils donnent quelques légers traitements : l'autre contre ces mêmes *confidentères*. Voici ce qu'on trouve dans la première de ces satires :

¹ Réponse à une lettre envoyée par un gentilhomme de Basse-Bretagne à Rouen , sans date ni pagination.

Nous voyons en effet la plupart des patrons
 Si remplis d'avarice et de corruptions,
 Qu'au lieu de présenter un docte personnage
 A la cure où ils ont le droit de patronage,
 Et sont les présentans et les bénéficiers;
 Pour jouir de leur cure, ils ont des estafiers,
 De bons *custodi-nos*, marmitons de collège,
 Desquels ils vont couvrant leur maudit sacrilège.
 S'ils ne peuvent trouver d'assurés confidens,
 Lors ils vendent leur cure en banquiers mercadens;
 En présentant celui qui a plus de finance,
 Qui n'en obtient pourtant l'entière jouissance;
 Car le messer patron, pour aider sa maison,
 Retient un prix d'argent ou quelque pension.
 Voilà de nos patrons la ruse simonique,
 Et de nos grands seigneurs la commune pratique;
 Gens dont l'ambition n'a ni bornes ni frein,
 Qui, pour entretenir la grandeur de leur train,
 Leurs pages et laquais, valets, chevaux, carrosses,
 Se mettent à l'abri des mitres et des crosses,
 Poursuivent prieurés, prébendes, évéchés.

.
 Ainsi le bien d'Eglise est la butte et la proie
 De ces mignons de cour, barons, comtes, seigneurs,
 Qui bravent aux dépens d'un bien très-majestueux

Dans sa seconde satire, *Courval-Sonnnet* tonne avec plus
 de zèle que de talent contre les *custodi-nos* ou *confidentères*,
 qui, pour avoir quelque petite part à un bénéfice d'église,
 consentent à le desservir, en laissant au patron la majeure
 partie de ses revenus.

Et plusieurs gens de cour, marchands et officiers,
 Flatteurs, coupe-jarrets, maq... .., couratiers,
 Qui jouissent à tort du bien de sainte église,
 Par la subvention, cabale et entremise
 De ces *custodi-nos* et maudits apostats
 Qui guident la galère et servent de forçats,

¹ *L'Anti-Jérémie, Contre les Sacriléges de la Noblesse laïque, saures du*
 sieur Courval-Sonnnet; 1624.

Aux laïques patrons , qui , comme vrais pirates
 Et escumeurs de mer , accrochent de leurs pattes
 Le bateau de l'église afin de le piller.
 L'en voit ces traitres nautonniers
 Livrer ce saint vaisseau aux laïques guerriers ,
 Nobles et roturiers , dames et demoiselles :
 Tant ces *custodi-nos* se montrent infidèles.

Il dit ensuite que des *coupe-jarrets* , des *fondeurs* , des *bouffons* , des *rodomonts* possèdent les plus riches abbayes de France , les cures , les évêchés ; que tout le revenu appartient à ces enfants chéris de Bellone et de Vénus , qui par hasard auroient rencontré.

Quelque bête arcadique ou cheval de voiture
 Pour leur servir d'abbé ou de *custodi-nos* ,
 Pourvu qu'il soit savant à bien vider les pots ,
 Qu'il soit sale et vilain et plus ord qu'une huppe ,
 Qu'il ~~soit~~ ~~peu~~ ~~soit~~ une méchante juppe.

L'auteur fait un tableau dégoûtant de la misère et de la bassesse de ces *custodi-nos* , parle avec indignation de l'extrême négligence qu'ils portent au service divin et à l'administration des sacrements , et revient sur les princes , seigneurs et guerriers qui possèdent les bénéfices ecclésiastiques

Curés à robe courte , évêques à casaque ,
 Qui pour crosse ont l'épée et pour mitre le casque ,
 Et pour roquet plissé le corselet doré ,
 Pour chappe sur le dos un manteau chamarré
 D'un superbe clinquant sur très-fine escarlate ,
 Doublé de toile d'or qui par la rue esclatte.
 Ainsi sera vêtu ce grand prélat guerrier ,
 Cet évêque de cour qui se fait charrier
 Au Louvre et au Palais plus souvent qu'à l'église ,
 Ou bien chez les seigneurs et dames qu'il courtise.

Il parle ensuite des nombreux inconvénients résultant de cet abus ; déplore l'état misérable des ornements d'église , les édifices abandonnés ou tombant en ruine ; reproche à ces prêtres *custodi-nos* d'être bas serviteurs des seigneurs , usufruitiers des revepus de l'église ; d'être leurs bouffons , leurs pourvoyeurs en amour. Après ce reproche , il ajoute :

C'est là où chez les grands vous passez votre temps ,
 Anes *custodi-nos* , c'est tout votre exercice
 . Au lieu que devriez , graves , faire l'office.

 Malheureux hypocrites ,
 Vous n'avez d'autre but qu'escumer les marmites ,
 Blasphémer , ivrogner avec les cuisiniers ,
 Vous rendre compagnons de puans palfreniers ;
 Faire ensemble avec eux quelques friponneries ,
 Vous étriller l'un l'autre à bouchons d'écuries ,
 Le jour rouller le dez , et la nuit paillarder ;
 Des cartes plus souvent qu'un brelaire garder^m.

La vie crapuleuse et misérable de ces prêtres devait diminuer le respect dû aux ministres de la religion , et contribuer à maintenir la corruption des mœurs ; mais c'est moins sur eux que sur les chefs du clergé , qui souffraient ces abus , et sur les rois qui distribuaient les bénéfices ecclésiastiques à leurs courtisans et à des personnes qui ne pouvaient en remplir les devoirs , que doit tomber le reproche.

Louis XIII donna à la veuve du duc de Lorraine l'*abbaye de Saint-Germain-des-Prés*². Ainsi voilà une femme nommée abbesse d'un couvent de moines. Je borne là mes preuves de ces anciens abus.

Certes , les vices du clergé , la conduite déréglée de la

¹ *Les Satires du sieur de Courval-Sonnet*, satire 4 , p. 462.

² *Gallia christiana* . t. VII , col. 469.

plupart de ses membres, ne pouvaient donner qu'une direction fautive aux opinions, et des exemples pernicioeux à la morale publique; mais la principale source du mal était, ~~comme~~ je l'ai dit, dans les institutions de la barbarie, ~~encore~~ en vigueur sous Louis XIII, qui, par la faiblesse et l'incapacité de ce roi, reprirent leur antique et funeste énergie.

La plupart des hommes de la cour et des chefs du régime féodal, se trouvant, par ce régime, placés au-dessus des lois, se faisaient une sorte de gloire de les braver, de les enfreindre, et autorisaient leurs subalternes à les imiter. On en a vu d'assez nombreux exemples dans la conduite des princes et seigneurs, des pages et laquais. Je n'en joindrai point de nouveaux; mais je ne dois pas omettre quelques traits qui peignent le genre de plaisir auquel se livraient ces hommes de cour. Voici ceux que je trouve dans un ouvrage moderne, et que l'auteur a puisés dans les Mémoires de ce temps.

« Le comte de Rochefort, avec un de ses amis, s'en
 » allait à Anet. Comme il passaient au bas de Chaillot,
 » devant l'emplacement du couvent de Sainte-Marie, et
 » près de la maison de Bassompierre, des pierres furent
 » dirigées sur eux. Ils se tournent, aperçoivent derrière
 » une terrasse des personnes qui se cachent; et, pensant
 » que ce sont des femmes qui veulent s'amuser, ils con-
 » tinuent leur route; mais bientôt une nouvelle bordée
 » de pierres est lancée sur eux, et des injures leur sont
 » adressées. Alors, piqués, ils reviennent sur leurs pas,
 » voient des hommes qui ne se cachent plus, et les bra-
 » vent par des insultes. Rochefort, irrité, s'avance avec
 » son compagnon, lâche un coup de pistolet, et allait en
 » tirer un second, lorsqu'on lui déclara que le duc d'Or-

» léans , frère du roi , se trouvait parmi ses agresseurs.
 » A ce nom , nos deux voyageurs , effrayés , piquent des
 » deux et s'éloignent. A peine sont-ils sur la montagne
 » des Bons-Hommes , qu'ils se sentent pourvûs vive-
 » ment par cinq ou six cavaliers. Ils tournent bride pour
 » se mettre en état de défense. A l'instant un des poursui-
 » vants reconnaît son ami dans le compagnon de Roche-
 » fort : *Puisque c'est vous , la paix est faite* , dit-il en courant
 » l'embrasser On se fit des excuses de part et d'autre , et
 » les deux voyageurs furent engagés à retarder leur
 » voyage , et à venir dans le lieu où on les avait attaqués.
 » Ils entrent , et voient le duc d'Orléans *faisant la dé-*
 » *bâche* avec plusieurs seigneurs de sa cour. Oubliant
 » que Rochefort avait embrassé un parti contraire au sien ,
 » ce prince l'oblige , ainsi que son compagnon , à se mettre
 » à table ; il déclara , quand on eut bu jusqu'à l'excès ,
 » qu'il voulait se donner un *plaisir de prince* ; ce qui
 » signifiait alors faire de notables extravagances.

» Il eut la fantaisie de manger et de faire manger aux
 » convives une omelette sur le ventre du colonel Wallon
 » qui se trouvait là. Le colonel se prêta de bonne grâce à
 » cette folie , se dépouilla , s'étendit sur la table , et mit
 » en évidence l'énorme relief de son ventre. L'omelette
 » fut placée sur la chair nue du colonel , qui , par excès
 » d'ivresse , ne sentit point qu'elle était brûlante , ou , par
 » excès de complaisance , ne voulut pas s'en plaindre.

» Ce ragoût fut trouvé délicieux. Pour varier les plai-
 » sirs , on quitta Chaillot , on vint à Paris , et nos princes
 » et seigneurs descendirent chez une fameuse courtisane ,
 » nommée *la Neveu* , dont Boileau a célébré le nom et les
 » talents.

» On fit des folies , du tapage dans cette maison de dé-

» hauche ; on brisa des meubles. Le prince , pour apaiser
 » la Neveu , lui promet un petit divertissement. Il envoie
 » chercher un commissaire , sous prétexte de tumulte :
 » on dispose de tout pour le recevoir. Il arrive, et trouve
 » la Neveu couchée dans le même lit , entre le prince et
 » Vallon. Le surplus de la compagnie s'était caché dans
 » une chambre voisine.

» Le commissaire ordonne aux deux hommes qu'il voit
 » dans ce lit , et qu'il ne connaît pas , d'en sortir sur-le-
 » champ ; les hommes se moquent du commissaire et de
 » son ordonnance. Alors celui-ci, irrité, fait monter l'es-
 » corte qui l'avait accompagné, et lui commande de faire
 » lever ces hommes couchés.

» Pendant que ceux de l'escorte se disposent à obéir,
 » les personnes cachées dans la chambre voisine en sor-
 » tent, saluent respectueusement le prince, restent devant
 » lui la tête nue, et s'apprentent à l'habiller. Le commis-
 » saire , étonné des honneurs qu'il voyait rendre à cet
 » homme, fut bientôt saisi d'effroi dès qu'il eut reconnu
 » le prince aux marques de sa dignité. Il se prosterne aux
 » pieds de son altesse , implore sa bonté ¹. *Calmez-vous,*
 » lui dit le prince , *vous en serez quitte à bon marché.*
 » Alors il ordonne qu'on fasse venir toutes les filles de la
 » maison , les fait ranger en ligne de manière qu'elles
 » présentent leurs postérieurs à découvert, commande au
 » commissaire et à ceux de son escorte de venir, l'un
 » après l'autre , un flambeau à la main , faire amende
 » honorable devant le derrière de chacune de ces demoi-
 » selles , ce qui fut rigoureusement exécuté ². »

¹ Le commissaire demande pardon pour avoir fait le devoir de sa charge. Ce trait caractérise l'époque.

² *Mémoires du comte de Rochefort , singularités historiques* , p. 118. Les

Ce n'est pas sans répugnance que je me suis déterminé à reproduire ces scènes scandaleuses ; mais on ne peut fidèlement peindre les mœurs qu'avec les couleurs propres à leur temps. D'ailleurs, ce récit servira à donner une juste définition de ces mots que l'on rencontre souvent dans les mémoires du temps : *Tel prince, tel duc fit la débauche*. On saura aussi ce que signifiaient ceux-ci : *Plaisirs de prince*.

Ces exemples corrupteurs, les désordres du clergé, les désordres de la noblesse, devaient exercer une funeste influence sur les mœurs des habitants de Paris : aussi tous les témoignages que j'ai recueillis sur leur état s'accordent-ils à prouver qu'il régnait dans toutes les classes de la société une perversité, une corruption bien pire que celle dont on se plaint aujourd'hui.

Dans un écrit qui parut sous le règne de Louis XIII, l'auteur passe en revue la plupart des professions de cette ville, et reproche à chacune les vices qui lui sont propres. Dans le même ouvrage, un interlocuteur joint un correctif à ce que cette censure peut avoir d'exagéré, et justifie, tant bien que mal, ces diverses professions. Je vais, sans rien altérer au sens de cette espèce de plaidoirie contradictoire, rapporter alternativement l'accusation et la défense, et mettre les lecteurs en état de juger.

L'auteur commence par les ecclésiastiques, se plaint de leur ignorance, de leur vaine présomption et du mépris qu'ils portent aux gens savants. « Combien en voyez-vous, dit-il, qui s'amuseront plutôt à voir des baga-

mémoires de Rochefort, composés par Saint-Gatien Coutilz de Sandras, sont fort suspects ; mais cette anecdote me semble si conforme aux mœurs du temps, que j'ai cru devoir la conserver ; cependant je dois ajouter qu'on peut en contester la vérité.

» telles, folies, farces, etc., que d'employer un quart
 » d'heure par jour à lire quelques bons livres qui pour-
 » raient porter profit à eux et au public !

» Vous en verrez d'autres qui marcheront en habits de
 » soldats, d'autres en habits de courtisans, d'autres sans
 » tonsure, la barbe à la mode, la perruque en tête ; d'au-
 » tres entretenant garces et je ne sais quelles autres ca-
 » nailles. » Il parle ensuite de ces ecclésiastiques qui sont
 comblés de bénéfices, tandis que tant de pauvres prêtres
 demandent l'aumône. Il ajoute que lorsqu'on se plaint à
 ces riches prêtres de la surabondance de leurs bénéfices,
 et de ce qu'ils frustreront ceux qui devraient en posséder,
 ils répondent : *C'est pour mon neveu, n'osant dire pour*
mon fils.

L'interlocuteur bienveillant ne se plaint pas de l'inexac-
 titude de ce portrait, mais il dit : « Nous avons mainte-
 » nant de bons ecclésiastiques, lesquels vivent fort pru-
 » demment et, ~~assez~~ ^{sagement}, se maintiennent selon leur
 » devoir ; emploient plus de temps à l'étude des bonnes
 » lettres qu'à courir. » Il ajoute qu'il en est qui sont hum-
 bles, portant des habits decents, tels que soutanes et
 manteaux longs, la tonsure, et s'éloignent du monde.

L'auteur parle ensuite des juges. « Vous les verrez quel-
 » quefois condamner quelqu'un, soit à la mort, soit à
 » quelques autres peines, mais pour de l'argent : si vous
 » trouvez quelque voleur insigne ou un meurtrier dans
 » votre maison, et que vous le fassiez conduire en pri-
 » son, il vous en coûtera de l'argent. Si vous demandez
 » justice, on vous demandera si vous vous portez par-
 » tie. Si vous dites non, on délivrera le coupable. Si
 » vous dites oui, on s'informera si vous avez de quoi
 » payer les frais de la procédure, et l'on condamnera le

» pauvre misérable à être flagellé devant votre porte, ou
 » aux galères. »

♦ Qu'un homme soit accusé à faux ou pour un léger délit, et qu'il le soit par un ami du juge, alors, sans aucun délai, il est condamné à mort. « Ainsi, dit l'auteur, on
 » pend les petits larrons, et les gros demeurent en vogue,
 » comme plusieurs font de nuit. » L'auteur, tout en disant qu'il n'accuse pas les gardes chargés de veiller à la sûreté publique d'être eux-mêmes des voleurs, s'exprime assez clairement pour ne pas laisser de doute. « Non,
 » non, dit-il ironiquement; je n'ai garde; car ils sont
 » trop honnêtes gens; savoir le jour. »

Si quelque gueux outrage, frappe et blesse un bourgeois, et qu'on aille s'en plaindre, il faudra dépenser beaucoup d'argent, et l'on vous dira pour conclusion : *Que voulez-vous à ce pauvre misérable ? il est nu, il n'a pas le sou.*

« Au contraire, si le bourgeois a frappé le gueux, et
 » si ce bourgeois a de la fortune, on dira : *ah ! c'est*
 » *un mutin ; il est trop à son aise, il faut qu'il pâtisse.* On
 » ne s'informera point si le gueux s'est lui-même blessé
 » pour avoir de l'argent, *comme cela se pratique ordinaire-*
 » *ment* ; et le bourgeois sera condamné à une forte
 » amende envers le gueux, qui le plus souvent ne la touche point, et aux frais, qui sont considérables. »

L'interlocuteur bienveillant ne désavoue aucun de ces faits ; mais il dit qu'il se trouve en France, et notamment à Paris, des juges fort pieux et équitables ; que s'il en est qui font durer les procès, c'est qu'il leur faut du temps pour découvrir la vérité ; que s'ils condamnent les coupables à de légères peines, c'est par compassion, comme l'on « fait, dit-il, à la cour du Parlement, qui

» est plus douce et plus élémentaire que celle du Châtelet.
 » Si les juges sont corrompus, ce n'est point par amis ou
 » par argent, mais par une punition de Dieu. »

Quant aux querelles survenues entre les gueux et les bourgeois, voici ce qu'il dit de ces derniers : « Ils leroient
 » mieux de s'occuper des affaires de leur ménage que de
 » s'amuser à tels gens ; et qu'alors on ne blâmeroit point
 » les juges, on ne diroit plus qu'ils enrichissent leurs en-
 » fants aux dépens d'autrui. Il est des juges, ajoute-t-il,
 » qui acquièrent des chapelles dans les églises, y font pla-
 » cer des tableaux, des ornements : ce qui est un témoi-
 » gnage suffisant de leur vertu et prudence, équité,
 » mérite et piété. » Voilà de fortes raisons.

L'auteur parle ensuite des avocats et des procureurs, qui font durer les procès pendant deux ou trois ans et bien davantage, et qui n'agissent pour les plaideurs qu'autant qu'ils en reçoivent des présents, afin d'alimenter le luxe de leurs femmes et de leurs filles.

L'interlocuteur assure qu'il existe des avocats et des procureurs très-hommes de bien ; que, s'ils traînent les procès en longueur, c'est que la matière en est difficile.

L'auteur accuse les notaires de faire de faux contrats,

¹ Louis Vervin, avocat à Paris, et depuis conseiller du roi au bailliage de Chauny, a publié en 1622 un ouvrage intitulé *l'Enfer des chicanes*, où les sergents, les procureurs, les avocats, ~~les~~ greffiers sont peints sous les mêmes couleurs. Son but est d'engager ses concitoyens à ne jamais plaider.

Le 2 septembre 1650, le lieutenant civil et le substitut au Châtelet, mandés au parlement, s'y plaignirent d'être peu considérés et décriés dans le public, et dénoncèrent l'abus suivant. « Au Châtelet, dirent-ils, la plupart des causes se terminent par les procureurs et sans le consentement des parties : les prétendues sentences sont transcrites dans le registre de l'audience, comme si les jugements avoient été prononcés par les juges. » (*Registres manuscrits du parlement*, au 2^e septembre 1650.)

de ne point y insérer les formalités nécessaires, et de travailler le dimanche.

L'interlocuteur, pour toute réponse, dit que, si les notaires travaillent le dimanche, c'est qu'ils y sont obligés pour des affaires pressantes, et ne les justifie point du crime de fausseté.

L'auteur accuse les sergents de courir partout pour trouver des coupables. S'ils prennent des voleurs, ils les relâchent aussitôt que ceux-ci leur donnent quelque argent. Ils vont dans de mauvais lieux, et font semblant de mener au Châtelet ceux qu'ils y trouvent; mais si les hommes arrêtés leur donnent en chemin *la pièce*, ils les laissent en liberté; « ce qui est, dit-il, cause de beaucoup » de maux, qui se commettent dans la ville où la police » est corrompue, etc. ¹. »

L'interlocuteur convient que les commissaires et ser-

¹ Plusieurs écrits au temps confirment la vérité de ce reproche. « A quoi servent tant d'huissiers et de sergents ? lit-on dans l'un de ces écrits, à faire monstre au mois de mai, et à piller le manant, tant de prévôts, de maréchaux ? à faire pendre ceux qui n'ont point d'argent ; tant de juges criminels ? à bien prendre, pour acquitter les dettes qu'ils contractent pour acheter leurs offices (on voit ici le résultat immoral de la vénalité des charges) ; tant de commissaires du Châtelet ? à prendre possession des garces, des maq..., des bouchers ..., car à présent tout est permis »

Dans le même ouvrage, on lit encore « Mon mari a poursuivi et fait prendre plusieurs voleurs, mais, parce qu'il ne s'est pas voulu rendre partie, on les a relâchés. Il est bien besoin que Dieu fasse la vengeance des meurtres ; car les prévôts criminels ne la font que pour de l'argent.

» C'est qu'il faut qu'ils se remboursent de la vente de leurs offices, lesquels anciennement on donnoit (spécialement le chevalier du guet, le prévôt des maréchaux, le prévôt de la connestablie et autres justices criminelles), et tandis que l'on leur vendra, jamais ne seront rien qui vaille. Le messager d'Estampes fut, l'autre jour, volé de 80 ou 400 ecus. Comme il fit sa plainte, et qu'il demandoit que l'on courût après (les voleurs), le prévôt des maréchaux lui demanda 400 ecus d'avance pour sa chevauchée, et, voyant que c'étoit double perte, il aima mieux laisser la poursuite du vol que d'en perdre davantage » (*Le Caquet de l'Accouchée*, p. 21 et 22.)

gents lâchent quelquefois les malfaiteurs qu'ils ont pris, et dit qu'ils ne le font point pour de l'argent, mais parce qu'ils reconnaissent qu'ils ont saisi l'innocent pour le coupable, ou le plus blessé pour le moins blessé : dans le premier cas, ils font acte de justice ; dans le second, acte d'humanité.

L'auteur passe aux marchands de Paris. Ils se daniment pour un liard, dit-il, gagnent sur leurs marchandises le double de ce qu'elles leur ont coûté, en vendent de mauvaises, en blasphémant et jurant Dieu et diable qu'elles sont excellentes. Il en est qui, pour attirer les chalands, permettent, comme cela se fait au Palais, aux passants d'entrer dans leurs boutiques, « et, pour peu de chose, » et quelquefois pour rien, leur laissent la liberté de » parler à leurs femmes, de leur dire des choses lascives, » sales, déshonnêtes, avec attouchements et regards, et » tout ce qui peut provenir de telles actions... , le tout » pour vendre une douzaine d'aiguillettes de soie, un » collet à la mode, une bourse d'enfant, une dragme » ou deux de parfum pour sa perruque, ou pour parfu- » mer les cornes¹ de sa femme, ou bien pour une petite » épée de bois, à mettre au côté d'un enfant ; ainsi pour » peu de chose. »

Il reproche aussi aux marchands de faire le métier d'usurier, de garder l'argent des autres et de le faire profiter sans le rendre. « Ils font, dit-il, comme les trésoriers, qui renvoient toujours les personnes qui ont » déposé des sommes chez eux, en leur disant : *Je n'ai pas reçu.* »

L'interlocuteur répond à ces reproches que les mar

¹ C'est le nom d'une partie de la coiffure des femmes d'alors.

chands ne peuvent pas se damner pour un liard ; que , lorsqu'ils jurent que leur marchandise est bonne , c'est qu'ils la croient telle. Quant aux marchands du Palais , qui permettent aux acheteurs de caresser leurs femmes , il les justifie en disant que ces prétendus acheteurs sont peut-être les parents de la marchande , ou ses amis , qui leur parlent d'affaires ou de piété. Quant aux attouchements , *cela se fait* , dit-il , *quelquefois par jeu , et non par mal*. Il justifie les autres reproches par des raisons aussi péremptoires.

« Vous verrez aux halles , dit l'auteur , plusieurs gueux » qui ne s'amusez qu'à piller et dérober les uns les autres , tant les acheteurs que les vendeurs ; à leur couper » leur bourse , à fouiller dans leurs hottes et paniers. » Les autres , pour mieux avoir leur proie , chanteront des » chansons déshonnêtes , sales , tantôt de l'un , tantôt de » l'autre , sans épargner ni dimanches ni fêtes... Choses » déplorables en une ville de Paris ! ». Dans les halles et » autres marchés ordinaires , on voit des femmes qui » vendent des vivres : si vous en offrez moins qu'elles » n'en désirent , fussiez-vous la personne la plus renommée de la France , là vous serez blasonné de toutes injures , jures , imprécations , malédictions , taxes d'honneur , et » le tout avec blasphèmes et jurements ⁴. »

Voici comment l'interlocuteur excuse ces désordres. S'il trouve des coupeurs de bourse , dit-il , c'est qu'ils ont faim. Les chansons scandaleuses ne devraient se chanter en aucun jour ; mais celles qui ne sont point déshonnêtes , et simplement récréatives , peuvent être chantées les jours

⁴ Pour avoir une idée de l'éloquence injurieuse et des clameurs des femmes des halles , il faut lire , dans *La Ville de Paris* , en vers burlesques , par Berthaud , le chapitre intitulé *Compliment des harençères de la Halle*.

ouvriers. Si les femmes des halles disent quelquefois trop d'impudences, c'est peut-être *selon les lunes*, ou parce que la colère ou le vin leur trouble le cerveau, etc.

« Vous verrez, dit l'auteur, les écoliers plus débauchés que jamais, portant armes, pillant, tuant, pillant, et faisant plusieurs autres méchancetés¹; les maîtres desquels négligent d'y mettre ordre, et ainsi dérobent l'argent de leurs parents, en débauche, salletés, et quelquefois emportent l'argent de leurs maîtres, en changeant tous les mois de nouveaux... Comme aussi plusieurs enfants de famille, serviteurs et servantes, qui ne sont remplis que de désobéissance, de libertés, de volontés, de folies, de caquets, de salletés, de jurements, de poltronneries, de paillardises, de voleries, de plusieurs autres malices... hanteront mauvais garçons, tavernes, tripots, bordels, avec bâtons, épées, poignards. Ainsi, on en fait des vagabonds, enfants perdus, esclaves de Satan, héritiers de potence... le tout par la faute des pères. Aussi l'on verra les filles et servantes hanter les filles perdues, chercher amoureux, s'attifer pour plaire au monde, dire chansons deshonnêtes... à employer les vespres et sermons avec des garçons et jeunes folâtres, à discourir d'amours... à ouïr paroles sales, à endurer attouchements impudiques, etc., etc.² »

¹ L'auteur de la *Seconde après-dinée du Caquet de l'Accouchée*, en parlant des désordres que fit naître la solennité de la canonisation de sainte Thérèse, dit : « Si on eût allumé le feu à huit heures, on n'y eût pas perdu tant de manteaux; tous les escoliers y étoient en armes. »

Un arrêt du parlement, du 23 juin 1629, fait défense aux écoliers de s'attrouper et de porter les armes. (*Registres manuscrits du parlement*, au 23 juin 1629.)

² Voici le tableau des dérégléments de la jeunesse de Paris, tiré d'un ouvrage

L'interlocuteur tolérant répond : « Pour les écoliers, on » en dit peut-être plus qu'il n'y en a : à la vérité, c'est » quelquefois plus de jeunesse que de malice, car vous » en verrez de fort posés, modestes, pieux, obéissants à » leurs maîtres... S'il s'en rencontre qui fassent quelques » friponneries, c'est plutôt pour égayer leurs esprits que » par méchanceté. »

Viennent ensuite les excuses des désordres dont se rendent coupables les enfants de famille, serviteurs et servantes : « C'est la vérité, dit-il, que quelquefois ils abusent de la volonté de leurs supérieurs, mais non pas toujours; pour faire quelques petites légèretés, passe. »

Les médecins et chirurgiens ont leur tour; et l'auteur les accuse de ne pas connaître l'effet des remèdes qu'ils ordonnent, de faire des expériences sur les malades, de ne point visiter ceux qui sont hors d'état de les payer, de prolonger les maladies pour tirer plus d'argent de leurs clients; etc.

L'interlocuteur répond que les médecins sont savants, mais qu'il en est qui, n'ayant acquis leur science que de-

imprimé dans le même temps. L'auteur dit qu'il est impossible aux jeunes gens de soutenir leur train de vie sans se livrer au vol. « Il n'y a ni fils ni petit-fils » de procureur, notaire, ou avocat qui ne veuille faire comparaison (s'égaliser) » avec les enfants de conseillers, maîtres des comptes, maîtres des requêtes, présidents, et autres grands officiers : l'on ne peut les distinguer ni en habits ni en dépenses superflues. Ils hantent les banquets à deux pistoles par tête; ils empruntent argent, jouent au dez, au piquet, à la paume, à la boule, vont à la chasse, et font le même exercice des grands. Ils empruntent à usure de Traversier, de Dobillon et de l'Italien Jacomeny, qui sont les receleurs de la jeunesse; et puis qu'en advient-il enfin? Ils sont contraints de faire l'amour à la vieille; ou d'enjoler la fille d'une bonne maison, lui faire un enfant par avance, afin d'être condamnés à l'épouser.... On ne voit que bâtards... que filles débauchées; et toutes les autres qui sont honnêtes... demeurent en friche, » et n'ont pour toute retraite que la religion. » (*Les Caquets de l'Accouchée*, p. 15, 16, 17.)

puis peu de temps, agissent avec hésitation. S'ils refusent d'aller visiter les malades pauvres, c'est que ces pauvres sont sujets à des maladies qui ne peuvent être soignées que par les malades eux-mêmes : pauvre excuse !

L'auteur se plaint vainement de la conduite des tuteurs et curateurs envers leurs pupilles. Ils achètent des biens de toute espèce aux dépens des orphelins dont ils administrent les propriétés, tandis que ces malheureux enfants manquent des choses les plus nécessaires : les tuteurs leur refusent tout, les nourrissent à peine, ne leur donnent aucune éducation, et ne leur font pas même apprendre à lire

L'interlocuteur ne nie point qu'il existe des tuteurs qui se conduisent d'une manière aussi criminelle, mais il dit qu'ils sont rares, et ajoute qu'il s'en trouve qui remplissent tous leurs devoirs.

L'auteur reproche aux femmes et aux filles les dévotions qu'il appelle *erronées*, les promenades où le plaisir s'unit aux actes de la religion. Il se plaint des désordres et des querelles que l'absence de ces dévotes, maîtresses et servantes, cause dans le ménage. En se livrant à ces dévotions, elles laissent les églises paroissiales désertes, et deviennent étrangères à leur curé. Il se récrie surtout contre les dévotions ou pèlerinages que les jeunes gens des deux sexes sont en usage de faire à Notre-Dame-des-Vertus et à d'autres églises des environs de Paris; dévotions pour lesquelles ils s'absentent de la messe de paroisse et du prône. « Ils n'y vont, dit-il, que pour grenouiller » (boire avec excès), gourmander, rire avec les filles, et » autres insolences... vont s'ébattre pendant les vêpres... » ne sont pas à jeun, se couchent dans les bûches, » et extravaguent tout: bref, ils y commettent beaucoup de

» malices , qui n'est qu'un signe de liberté insolente et
 » le plus souvent vénérienne. »

L'interlocuteur ne trouve , pour ceux qui font des dévotions hors de leur paroisse , d'excuse que dans leur simplicité.

Il approuve les pèlerinages , consent à ce qu'on prenne l'air ; « purement et simplement , dit-il , pour égayer son esprit , et non point pour folâtrer dans les blés et y faire ce que plusieurs enfants de Satan y font. »

Ici se termine ce tableau des mœurs parisiennes sous le règne de Louis XIII , tableau tracé par une personne , corrigé bien ou mal , adouci ou approuvé par une autre ¹.

Rien n'est ici exagéré : on pourrait même reprocher à l'auteur de cet écrit d'avoir glissé légèrement sur certains désordres , peu choquants pour lui , parce qu'il y était habitué. La prostitution dominait , et l'exemple des *grands* y entraînait non-seulement les dernières classes de la société , mais encore cette classe moyenne qui se distingue ordinairement des autres par une plus grande régularité de mœurs. Les bourgeoises , marchandes , femmes de procureurs et d'avocats ne rougissaient pas d'une infamie qui entretenait leur luxe et leur orgueil.

Le désordre qui nous semble le plus révoltant , parce que nous n'y sommes pas accoutumés , est celui qui résultait du défaut de police d'une part , et du défaut de moralité de l'autre. Les vols , les assassinats très-multipliés , se commettaient non-seulement la nuit , mais aussi en plein jour , dans les lieux les plus fréquentés de Paris , à la vue de la multitude , qui ne s'en étonnait pas.

¹ *La Pourmenade du Pré-aux-Clercs*, 1622.

On distinguait deux principales espèces de voleurs : les *coupe-bourses* et les *tire-laines*. Les premiers coupaient avec adresse les cordons de bourse que les hommes et les femmes continuaient de porter pendue à leur ceinture. Les *tire-laines*, ou *tireurs-de-lains*, arrachaient violemment le manteau de dessus les épaules de celui qui le portait.

Le Pont-Neuf était le théâtre le plus ordinaire de pareils exploits, le lieu que ces filous trouvaient le plus convenable à l'exercice de leurs talents. Un écrivain du règne de Louis XIII, qui a composé des vers burlesques, consacre un article sur *les filouteries du Pont-Neuf*, dont voici quelques passages :

Sois-je pendu cent fois sans corde ,
 Si jamais plus je vais chez vous ,
 Maîtresse ville des filous ,
 Et si je me mets plus en peine
 D'aller voir la Samaritaine ,
 Le Pont-Neuf, et ce grand cheval
 De bronze, qui ne fait nul mal ,
 Toujours bien nêt sans qu'on l'étrille.

 Vous , rendez-vous des charlatans ⁴ ,
 Des filous , des passe-volans ,
 Pont-Neuf , ordinaire théâtre
 Des vendeurs d'onguent et d'emplâtre ;
 Séjour des arracheurs de dents ,
 Des fripiers ; libraires , pédans ,
 Des chanteurs de chansons nouvelles ,
 D'entremetteurs de demoiselles ,
 De *coupe-bourses* , d'argotiers ,
 De maîtres de sales métiers ,

⁴ Outre le théâtre de Tabarin, dont j'ai parlé à l'article *Théâtre*, il s'y trouvait plusieurs autres spectacles, et notamment celui d'un nommé Desiderio Descombes, qui affectait, pour se donner une réputation de savant, de prononcer des mots techniques que le public n'entendait pas.

D'opérateurs et de chimiques,
 De fins joueurs de gobelets ¹,
 De ceux qui rendent des poulets.

.

Pendant que le héros de la pièce écoute les cris des charlatans et des marchands de chansons, on vole un manteau sur les épaules d'un spectateur.

Là, hé! mon manteau, ha, filou!
 Au voleur! au tireur de laine!

Un garçon, nouveau débarqué, s'entretenait sur le Pont-Neuf avec un voleur, sans le connaître : celui-ci lui fait beaucoup de politesses, et l'avertit du danger qu'il court en restant sur ce pont.

Ce pont est rempli de filous.

En lui donnant cet avis, il enlève à l'étranger sa bourse, et s'enfuit. L'autre crie *au voleur!* et le voleur, en fuyant, se moque de lui, et le brave ².

Un autre écrivain parle de la foule que les charlatans attiraient sur le Pont-Neuf. Il s'y rendit pour les écouter. Il ne put entendre que quelques mots, à cause du bruit

¹ Maître Gonin, habile joueur de gobelets, avait établi sa banque sur le Pont-Neuf, dans les premières années du règne de Louis XIII. Sa dextérité sans exemple, qui ravissait les Parisiens en admiration, a rendu immortel son nom, sous lequel on désigne encore proverbialement les fourbes habiles. On qualifia souvent le cardinal de Richelieu de maître Gonin. On publia, en 1745, un ouvrage intitulé *les Tours de maître Gonin*; le héros du roman fait des actes de friponnerie avec beaucoup de précautions : ce n'étaient pas des tours de gobelets, mais des tours de jésuite. Près du Pont-Neuf, à l'endroit où est l'arcade de l'aubreuvoir, en face de la rue Guénégaud, Brioché avait établi son spectacle de marionnettes.

² *La Ville de Paris*, en vers burlesques, par Berthaud, p. 8.

que faisait la multitude ; des femmes criaient contre leurs maris de ce qu'ils s'amusaient à la farce plutôt qu'à leur besogne. « J'y vis, dit-il, une si grande confusion, » mêlée de querelles et de batteries pour les *coupe-bourses* » *qui s'y rencontrent*, que je n'eus le loisir que d'entendre » trois ou quatre mots ¹. »

Les auteurs de ces exploits étaient de jeunes débauchés appartenant souvent à des familles considérables, des vagabonds de divers états, qui remplissaient les tavernes et les brelans de Paris ; des gentilshommes sans argent, ou des princes qui cherchaient à se désennuyer.

Le sieur d'Esternod, gentilhomme et poète, sans respect pour l'une et l'autre de ces illustrations, a la franchise d'avouer lui-même qu'il était disposé à voler des manteaux dans Paris ; mais qu'il fut arrêté dans ce noble projet par des considérations qu'il expose :

J'allais *pedetentim*, comme un vieillard caduque,
J'allais de rue en rue en grattant ma perruque,
Foufflotant dans mon chef de *invention*,
Tirant et arrachant les poils de mon gros nez,
Songeant s'il y avait, pendant cette nuit brune,
Moyen de moyenner la moyenne fortune.
Le diable me tentait d'arracher des manteaux,
Et de tirer la laine à quelques cocardeaux,
Et j'eus touché peut-être en ces harpes modernes,
Si l'on ne m'eût cognu au brillant des lanternes,
Et si je n'eus pas craint qu'un chevalier du guet
M'eût fait faire aux prisons mon premier coup d'essai.

La crainte d'un châtement qui arrête l'exécution d'un acte criminel n'est pas un motif très-louable ; mais les réflexions que fait ensuite l'auteur méritent d'être rapportées :

¹ *Le Caquet de l'Accouchée*, p. 5.

Je maugréais mon être, et détestais en somme
 Le père qui m'avait fait naître gentilhomme,
 Disant que si le Ciel m'eût créé roturier,
 Je saurais, misérable, au moins quelque métier ¹.

Bussi-Rabutin raconte qu'étant à Paris, deux *filous de qualité*, comme il les qualifie, le baron de Veillac, de la maison de Benac, et le chevalier d'Odrieu (ou d'Ondrieux), instruits qu'il avait reçu la somme de douze mille francs pour faire les recrues de son régiment, vinrent en armes pendant la nuit, entrèrent dans sa chambre par la fenêtre, et lui en volèrent une partie. Ils auraient volé le tout, si la peur ne les avait fait fuir ².

Ne vit-on pas, à la fin du règne de Louis XIII, ou au commencement du règne suivant, Gaston, duc d'Orléans, prendre plaisir, après avoir fait la débauche, à s'embusquer sur le Pont-Neuf, à dépouiller les passants de leurs manteaux? On lit dans les *Mémoires de Rochefort*, que, ce prince et sa compagnie ayant enlevé, pendant la nuit, cinq ou six manteaux aux passants, quelques personnes volées allèrent se plaindre : les archers arrivèrent; à leur approche, les nobles voleurs prirent la fuite. Parmi les complices du prince, on distinguait le comte d'Harcourt, le chevalier de Rieux et le comte de Rochefort. Ces deux derniers, réfugiés vers la statue de Henri IV, grimpèrent sur son cheval. Le chevalier de Rieux, effrayé, voulut en descendre. Il pose les pieds sur les rênes de bronze; elles cèdent sous son poids; il tombe, et pousse des cris qui attirent les archers. Ceux-ci le forcent à se relever, et obligent le comte de Rochefort, qui

¹ *L'Espadon satirique*, par le sieur d'Esternod, satire 45, intitulée *Hypocrisie d'une femme qui feignait d'être dévote*, p. 465, 4626.

² *Mémoires secrets du comte de Bussi-Rabutin*, t. I, p. 22.

se tenait derrière le dos de Henri IV, à en descendre. Ils furent conduits dans les cachots du Châtelet, d'où ils ne purent sortir qu'avec de puissantes protections¹.

Scarron, qui écrivait pendant ce règne, fait ainsi le tableau physique et moral de Paris; et ce tableau n'est guère exagéré :

Un amas confus de maisons ,
Des crottes dans toutes les rues ;
Ponts , églises , palais , prisons ,
Boutiques bien ou mal pourvues ;

Force gens noirs , roux et grisons ;
Des prudes , des filles perdues ;
Des meurtres et des trahisons ;
Des gens de plume aux mains crochues ;

Maint poudré qui n'a point d'argent ;
Maint homme qui craint le sergent ;
Maint fanfaron qui toujours tremble ;

Pages , laquais , voleurs de nuit ;
Carrosses , chevaux et grand bruit :
C'est là Paris. Que vous en semble ?

Le luxe était un autre mal qui égarait la raison et pervertissait la morale. On n'accordait de considération qu'aux nombreux et brillants équipages, qu'à la richesse des habits. L'apparence du pouvoir et de l'opulence obtenait tous les honneurs. Le mérite réel, dépourvu de cet éclat, restait méprisé. Voici une des causes de ce mal.

L'espoir d'obtenir des bénéfices, des places ou des pensions, attirait toute espèce de personnes à la cour, dont l'accès était facile². Pour y être admis, il suffisait

¹ *Mémoires du comte de Rochefort, singularités historiques*, p. 482.

² Le cardinal Bentivoglio, dans une lettre au comte Manfredi, parle de la

d'être vêtu d'habits pareils à ceux des courtisans , d'avoir le chapeau ombragé d'un panache , de porter des hauts-de-chausses , un pourpoint ou un manteau de satin ou de velours ; d'avoir la longue épée pendue à la ceinture ; le tout relevé de rubans incarnats et de passements d'or ou d'argent. Les gentilshommes pauvres achevaient leur ruine pour se procurer ces dehors fastueux. Des bourgeois, des poètes avaient la même ambition ; et une misère réelle se cachait sous les apparences de la richesse.

Ce contraste a fourni aux poètes du temps la matière de plusieurs satires. Ils ont versé le ridicule sur la pauvreté couverte du manteau de la fortune ¹.

La cour de Louis XIII essaya d'arrêter les progrès de ce débordement par deux lois somptuaires, l'une de 1633, et l'autre de l'année suivante. Ces lois n'avaient nullement pour but de diminuer les ravages que le luxe causait à la morale publique ; mais elles étaient motivées sur la trop grande dispersion des matières d'or et d'argent , dont le trésor royal éprouvait la disette. La première de ces lois est un édit du 18 novembre 1633, qui défend à tous sujets « de porter sur leurs chemises, cou- » lets, manchettes, coiffe et sur autre linge aucune dé- » coupure et broderie de fil d'or et d'argent, passements » dentelles, points coupés, manufacturés tant dedans » que dehors le royaume. » La cour du parlement donna une extension à cet édit, et trouva dans la toilette des courtisans de nouveaux objets susceptibles de recevoir des

robie qui se trouvait à la cour de France, et du mélange d'hommes de tous les états qui se rendaient confusément au Louvre. (*Mélanges d'histoires*, par Vigneul-Marville, t. II, p. 146.)

¹ Le poète Sigognes a composé trois satires sur ce sujet, l'une contre le *pourpoint d'un courtisan*, l'autre contre son *haut-de-chausses*, et la troisième contre son *manteau*. (*Satyrès et folastries de Sigognes et Bertelot*.)

broderies d'or et d'argent : tels que rabats , mouchoirs de cou et bas.

La seconde , en forme d'édit , du mois de mai 1634 , prohibe , pour les habillements, l'emploi de toute espèce de drap d'or ou d'argent, fin ou faux , et toute broderies où ces matières sont employées. Elle porte que les plus riches habillements seront de velours , satin , taffetas , sans autre ornement que deux bandes de broderies de soie ; défend de vêtir les pages , laquais et cochers autrement qu'en étoffe de laine , avec des galons sur les coutures ; et , à tous carrossiers , de faire , vendre ou débiter des carrosses ou litières brodées d'or ou d'argent ou de soie , et d'en dorer les bois , etc.

Ces lois , signaux de détresse, remèdes palliatifs, furent bientôt enfreintes par les gens de cour , par les prélats et autres personnes d'un rang supérieur ; et cette infraction ne tarda pas à être imitée par les classes inférieures. En renouvelant ces lois , on n'obtint point le succès désiré , mais on prouva la facilité de leur transgression.

Il en était des autres institutions corruptrices comme du luxe. Les lois prohibèrent les lieux de débauches , les *brelans* , les *académies de jeux* , très-nombreux à Paris , vrais coupe-gorges , réceptacles d'escrocs et de spadassins : mais ces lois , comme on l'a vu , restaient sans exécution ; et les agents de la justice vendaient eux-mêmes leur inertie aux coupables. Il fallait qu'ils se remboursassent des sommes qu'ils avaient données au gouvernement pour payer leur office. Le mal prenait sa source dans ce gouvernement , qui tentait toujours en vain d'arrêter un torrent dont lui-même avait ouvert la digue.

Le rapt et les mariages illégitimes étaient très-fréquents alors. Un gentilhomme sans fortune enlevait de sa maison

une veuve ou une fille riche , l'amenait avec violence dans un lieu où se trouvait un prêtre, qui célébrait la cérémonie du mariage, sans le consentement des père et mère de la fille ou de la femme enlevée. Le comte de Chavagnac, dans ses Mémoires, raconte que, par les conseils de son père, il fut marié de cette manière violente. Ces mariages étaient fort communs parmi la noblesse. Une ordonnance du 19 décembre 1639 a pour objet d'arrêter ces abus et plusieurs autres relatifs aux mariages. Cette ordonnance, qui dévoile des habitudes très-immorales sur cette matière, fait connaître le mal, sans y porter le remède.

La débauche avait alors de nombreux partisans, et sa contagion corrompait toutes les classes. Les témoignages à cet égard surabondent. Dans tous les quartiers se trouvaient des lieux de prostitution; les maisons des traiteurs, des baigneurs-étuvistes, étaient les repaires de l'ivrognerie et de la luxure; les églises servaient de rendez-vous et de marchés de débauche. Pour prouver toutes ces assertions, il faudrait remuer l'ordure de cette époque, citer les auteurs qui peignent les mœurs sans voile et avec une indécente grossièreté, souiller cet ouvrage de tableaux dont ils n'ont pas rougi de salir les leurs, et encourir le blâme qu'ils ont mérité. Je renvoie les curieux aux mémoires, aux nombreux écrits de ce règne, aux satires en vers ou en prose qui traitent de mœurs, et notamment à un ouvrage intitulé : *Les Exercices de ce temps, contenant plusieurs satires contre les mauvaises mœurs*.

L'air de la cour portait sa contagion dans presque toutes les classes. La dissimulation, l'exagération des sentiments qu'on n'avait pas, et dont on faisait parade,

transformaient la société en une troupe comique. Deux hommes qui se connaissaient à peine se rencontraient-ils, on les voyait s'embrasser jusqu'à s'étouffer, se faire des protestations du plus entier dévouement, et se baiser réciproquement les mains : les *baise-mains* étaient alors fort à la mode. On en exécutait l'action à chaque rencontre, et le mot entrait dans toutes les formules de compliments; formules toujours abondamment ornées d'éloges ridicules par leur exagération. Jamais on n'avait vu à la cour autant de fausses démonstrations d'amitié, autant de déguisements, et la ville singeait la cour.

Ce vice se remarque surtout dans les écrits de ce temps. Les écrivains, dans leurs satires ou dans leurs éloges, croyaient s'élever au sublime degré de la perfection, lorsqu'ils s'éloignaient le plus des bornes de la vérité et de la nature : tout était outré. S'ils flattaient la vanité des hommes puissants pour en tirer quelques sommes, s'ils leur demandaient l'aumône en vers, ils les enivraient par l'épaisse fumée de leur encens. Avaient-ils à louer des magistrats? ceux-ci surpassaient en sagesse les plus grands législateurs du monde; des guerriers? les héros de la Grèce et de Rome; les demi-dieux, les dieux même de l'Olympe ne leur étaient pas comparables.

Si, pour se donner une réputation de galanterie, ils déploraient la rigueur de leurs maîtresses, ou se glorifiaient de leurs faveurs, la même exagération était mise en usage : les unes leur causaient un supplice semblable à celui de l'enfer; des *feux*, des *flammes*, des *brasiers* devoraient leur âme, les desséchaient et les faisaient mourir en langueur. Les charmes des autres étaient des *beautés célestes*, *divines*; leurs yeux, des *astres étincelants*, *deux soleils*, dont les rayons embrasaient toute la nature.

Je pourrais citer mille autres fadaïses pareilles, auxquelles nos poètes modernes n'ont pas encore entièrement renoncé.

Malheur aux femmes qui avaient encouru la disgrâce des poètes de ce temps ! elles étaient peintes avec les couleurs les plus dégoûtantes, sous les traits les plus hideux que pussent fournir à leur imagination débordée la vieillesse, la malpropreté et la laideur.

Ces diverses espèces d'exagérations ne commencèrent pas à être en usage sous ce règne, mais elles y acquirent le plus haut degré de faveur, se maintinrent, en s'affaiblissant, sous le règne suivant ; et, dans les productions modernes, on en trouve encore des traces.

Ce règne est encore éminemment caractérisé par la faveur qu'obtinent les *rodomonts*, les *fanfarons*, les *bravaches*, les *spadassins*, les *duellistes*, et surtout ceux qu'on nommait à la cour les *raffinés d'honneur*.

Les écrivains du temps nous peignent les nobles, la tête ombragée d'un volumineux *panache*, et portant le manteau de velours et de taffetas, les *bottes* blanches et garnies d'éperons, la longue épée au côté, relevant sans cesse leurs moustaches avec deux doigts ou avec une baguette qu'ils tenaient à la main, *effilant* leur barbe, qu'ils portaient alors fort pointue, *battant* le pavé, faisant tapage dans les brelans, dans les *lavernes* et dans les lieux de débauche ; n'ouvrant la bouche que pour blasphémer, et pour vanter leur naissance et leurs prétendus exploits.

Lorsqu'en 1614 il fut question de donner des magistratures à cette noblesse turbulente, dont on ne savait que faire, quelques écrivains, frappés des inconvénients de ce projet, le combattirent, en opposant le défaut d'in-

struction et les mœurs dissolues de cette caste. « Il est » vrai, dit l'un d'eux, qu'il y a plusieurs seigneurs et » gentilshommes doctes, voire très-doctes, de bon sens » et capables de toutes grandes administrations; mais » c'est le petit nombre; et il y en a tant d'autres éloignés » de ce port! Quand on oit (entend) ordinairement vomir » les paroles sales et puantes, blasphémer le nom de Dieu » détestablement; qu'on voit passer les nuits à berlander, » et le jour à faire retentir le *tran-tran*; se précipiter au » péril, et se couper la gorge pour une *vieille lanterne* » (*vieille courtisane*); embrasser mille autres actions » indignes ou inutiles avec transport, quel nom voulez- » vous qu'on donne à tels gens? Il me semble que celui » de juges et de magistrats, qui est si grave et sacré, ne » seroit pas bien à son jour de ce côté-là ¹. »

Les courtisanes étaient en usage de faire le récit de leurs périlleux exploits, d'exagérer ou de feindre des dangers qu'ils n'avaient jamais courus, d'exalter leur prétendu courage, et même de se faire gloire d'actions basses ou criminelles qu'ils avaient commises, ou qu'ils n'avaient pas eu l'audace de commettre. Les écrits du temps en offrent plusieurs exemples ².

¹ *Advis, remonstrances et requestes aux états-généraux tenus à Paris en 1614*, p. 28.

² On pourrait en citer un bon nombre. On a vu ci-dessus (pag. 65) le noble d'Esternod avouer sans honte que, dans un moment de disette, il avait pris la résolution de voler les manteaux aux passants dans les rues de Paris, et qu'il n'y renonça que par la crainte d'être reconnu ou arrêté.

Le sieur Duparc, auteur du *Roman comique de Francion*, ouvrage semé d'aventures qui peignent les mœurs débordées du règne de Louis XIII, époque où il a été composé, répète souvent que son héros Francion est un gentilhomme plein d'honneur, l'ennemi des vilains, en même temps qu'il lui attribue des actions fort vilaines. Ses camarades de plaisir le font dépositaire chacun d'une somme, et il se vante de n'être pas un dépositaire fidèle. « Dieu sait, dit-il,

Ils étaient aussi dans l'usage de ne point payer leurs dettes. Ils marchaient sur les traces de leurs aïeux, qui jetaient les sergents et les créanciers par les fenêtres de

» *quel bon gardien j'en étois, et si je ne m'en servois pas en mes nécessités...*
 » J'étois le plus brave de tous les braves; il n'appartenoit qu'à moi de dire un
 » bon mot contre les vilains dont je suis le fléau envoyé du ciel. » (Tome I, liv. 5, p. 550.) On pouvait être fripon sans cesser d'être gentilhomme d'honneur.

Les *Mémoires du comte de Chavagnac* ne sont point un roman. Le comte qui les a écrits y rapporte des actions peu honorables pour lui et pour ceux de sa famille, flétrissantes pour tout autre que pour des nobles de ce règne. Son père, pensionné du roi et un des chefs du parti protestant, avait pour maîtresse à Paris une marquise ruinée, qui vivait fort honorablement aux dépens de son honneur et de la fortune de ses amants. *Chavagnac* fils, l'auteur des *Mémoires*, avoue qu'il était entretenu par cette dame qu'entretenait son père, et qu'il fut pendant quatre mois *défrayé* par elle; qu'enfin son père, le rencontrant caché chez la marquise, voulut le tuer. Il dit que dans la suite son père, voulant le marier avec une veuve riche, la dame de Monthron envoya quinze gentilshommes armés au château du Ménial pour enlever cette veuve. Elle fut enlevée et épousée par force, non à cause de ses charmes et de sa jeunesse (elle en était dépourvue), mais à cause de son bien. Dès que cette malheureuse fut libre et put demander justice contre ce rapt, elle le fit : elle résolut de se transporter auprès de l'intendant et des commissaires que le roi avait envoyés en Auvergne pour diminuer, dit-il, l'autorité de la noblesse. *Chavagnac* en fut alarmé; mais son père lui indiqua le lieu où sa femme devait passer, et lui ordonna de s'y rendre. Il la rencontra, tâcha de la fléchir par tous les moyens qu'il imagina. La femme indignée fut inflexible. Alors parait le père *Chavagnac*, accompagné de six gentilshommes; ils mettent tous l'épée à la main et feignent de vouloir tuer le fils, l'accusant d'avoir enlevé une femme de qualité. Le père, qui avait ordonné cet enlèvement, protestait que son fils ne mourrait pas d'autre main que de la sienne. Il était sur le point de lui plonger son épée dans le sein, lorsque l'épouse effrayée se jette aux genoux du père, lui demande la grâce de son fils, et déclare pour le calmer qu'elle a consenti à son enlèvement. « Mon père, dit *Chavagnac*, » ne faisait tout ce tintamarre que pour en venir là; il prit à témoin ces messieurs, après quoi il m'ordonna de lui demander le pardon qu'elle m'accorda. »

Après le récit de cette comédie, dont l'invention est digne des plus insignes imposteurs, *Chavagnac* nous apprend qu'il a fait le métier d'espion; qu'il a pris les armes tantôt pour, tantôt contre la cour; il fait parade de sa trahison et de ses nombreuses débauches; il rapporte des anecdotes que je vais citer.

Le fils du maréchal de *Châtillon* et le frère de *Chavagnac* étaient deux amis inséparables; tous deux devinrent amants favorisés de *Marion Delorme*, dont

leurs petites forteresses. On verra, dans la suite, cette noble coutume se continuer. Un gentilhomme, vivant sous ce règne, et poëte, se glorifie de cette improbité, en

l'auteur fait un grand éloge; et à ce propos, il joint une digression sur *Ninon de Lenclos*, et nous apprend que le cardinal de Richelieu, épris des charmes de cette femme célèbre, chargea *Marion Delorme*, sa favorite, d'offrir de sa part à *Ninon* cinquante mille écus pour prix de ses faveurs. *Ninon*, alors liée à un conseiller du parlement, refusa généreusement cette offre magnifique.

L'auteur des *Mémoires*, le comte de *Chavagnac*, revient aux amours de son frère et du jeune *Châtillon*, qui, après la campagne du Piémont, en 1659, se flattaient de se délasser de leurs travaux dans les bras de leur maîtresse commune. *Marion Delorme*, au premier abord, se montra sévère, et leur déclara que, pendant une forte maladie dont elle était relevée, elle avait fait vœu de renoncer à ses habitudes galantes, à moins que ce ne fût pour ramener ses amants dans le sein du catholicisme. *Châtillon* et *Chavagnac*, tous deux protestants, ne pouvant rien obtenir de *Marion Delorme*, prirent le parti de renoncer à leur religion. *Marion* les fit instruire par un coutelier qui ne savait ni lire ni écrire, mais qui se mêlait de controverse; elle les adressa ensuite à un confesseur très-accommodant.

La cérémonie de la confession fut, pour nos jeunes gentilshommes, ce que leur conversion avait de plus pénible: ils tirèrent au sort pour décider lequel se confesserait le premier: ce fut *Chavagnac*. Alors il déclara des péchés si énormes, portent ces *Mémoires*, « que le prêtre en fut effrayé, disant qu'il n'était » pas permis à un homme de faire tant de mauvaises actions; et n'auroit rien » diminué de son étonnement, si mon frère ne l'avoit assuré qu'il en entendrait » bien d'autres en confessant son camarade, qui à son tour lui causa tant de sur- » prise qu'il se seroit retiré sans leur donner l'absolution, s'il n'eût eu envie de » les ramener au giron de l'Eglise. Ils lui fournirent largement de quoi faire des » aumônes aux pauvres.

» Leur abjuration fut secrète. Après quoi *Marion Delorme* les ramena chez » elle, et leur tint parole avec tout l'honneur qu'on peut avoir dans un cas pa- » reil. » Étrange conversion, dont les faveurs d'une courtisane sont le motif et la récompense!

L'auteur des *Mémoires* ajoute que cette conversion lui a depuis fait faire des réflexions. « Le Seigneur, dit-il, se sert de toutes sortes de moyens pour nous » ramener à lui. »

Je ne suis pas théologien; mais je ne puis m'empêcher de proposer cette question: N'est-ce pas blasphémer que dire et croire que Dieu emploie des moyens bas et criminels pour arriver à ses fins, des moyens indignes de sa pureté et de sa toute-puissance, et qui n'appartiennent qu'à la faiblesse et à la dépravation humaines?

disant qu'il n'est pas de bon gentilhomme qui n'ait des créanciers :

Mais il n'est pas bon gentilhomme
Qui ne doit rien à ce jourd'hui ¹.

Des spadassins, nobles habitués des tripots de Paris , faisaient profession d'assassiner pour leur compte et pour celui des autres. La vengeance ou l'intérêt dirigeait leurs bras, indiquait les victimes , et payait le crime.

Les duellistes étaient nombreux à Paris , et acquéraient d'autant plus d'honneur qu'ils avaient fait ~~parir~~ un plus grand nombre d'individus. Le sujet de ~~leur~~ conversation du jour était la quantité des ~~hommes~~ tués la veille. Ils ne s'entretenaient, ils ne se ~~glorifiaient~~ que de meurtres.

Les *raffinés d'honneur* se composaient de nobles qui surpassaient en irritabilité la femme la plus difficile. « Un » clin d'œil, un salut fait par acquit, une froideur, un » manteau qui touchoit le leur suffisoit pour qu'ils appe- » lassent au combat et s'exposassent à tuer celui dont » ils se prétendoient offensés, ou à être tués par lui. » Quelquefois ces *raffinés d'honneur* appeloient en duel un » homme qu'ils ne connoissoient pas , et qu'ils prenoient » pour un autre ; et quoique l'erreur fût reconnue , ils » ne laissoient pas que de se battre et de s'entre-tuer » comme des ennemis. »

A la cour de Louis XIII , les plus distingués *raffinés d'honneur* étaient Balagni , surnommé *le Brave* , qui fut tué en duel en 1613 , Pompignan , Végole , le cadet de Suze , Monglas , Villemore , La Fontaine , le baron de Montmorin , Petris , etc. , tous morts sans utilité , sans

¹ *L'Espadon satirique* . par le sieur d'Esternod , p. 146.

gloire, victimes de leurs fausses idées sur l'honneur, victimes du désir d'avoir des prouesses à s'attribuer, et de se faire par elles une réputation parmi les spadassins : prouesses, comme le dit judicieusement d'Aubigné, dont l'histoire ne parlera jamais qu'avec mépris¹.

Quelques châtimens éclatans consternèrent les duellistes, et suspendirent un peu les exploits désastreux de leur honneur.

Le comte de Montmorenci-Bouteville, après avoir tué plusieurs comtes et marquis, livra, à la Place-Royale, un combat de trois contre trois. Bussi-d'Amboise, qui était du nombre, fut tué. Bouteville, après ce combat, voulut se sauver hors du royaume. Il fut arrêté à Vitry avec le sieur des Chapelles, son parent et son complice. Tous les deux, condamnés à mort, subirent leur peine le 24 juin 1627, à la place de Grève².

Il ne peut exister et il n'existera jamais de moralité chez une nation où le faux mérite est préféré au mérite réel, où le hasard de la naissance, les titres souvent acquis par des bassesses ou des crimes, la richesse des habits, des équipages, les excès du pouvoir, etc., attireront le respect et les hommages, tandis que les vertus utiles, les talents productifs, seront un objet de mépris. Cet état de choses résulte de la barbarie; il a existé et existera encore longtemps; mais, sous le règne de Louis XIII, éclairé par les lumières croissantes, il devint plus remarquable.

¹ *Aventures du baron de Fœnesté*, t. I, chap. 44.

² Voyez toutes les histoires du temps. — Voyez entre autres édités, rendus par Louis XIII, contre les duels, celui de février 1626. Il est accompagné d'observations et de motifs fort explicites, et qui peignent exactement les mœurs de cette époque : *Recueil des anciennes lois et ordonnances françaises*, par MM. Decrussy et Isambert, t. XVI, p. 475 et suivantes. (B)

C'est à ce règne que nous devons les *petits-maitres*, le mauvais goût du style burlesque et du style précieux, enflé et pédantesque; que nous devons l'usage plus fréquent de priser et de fumer du *tabac*; l'usage de *vertugalles*, *vertugardins* (*vertugardiens*) ou *vasquines*, espèce de vêtement de femme qui rendait les deux tiers de leur stature semblable à un tonneau défoncé. Les jupes, enflées par des cerceaux, formaient un cylindre qui cachait la taille et les suites apparentes de l'incontinence des dames. Aussi ce vêtement était-il nommé en plusieurs lieux *cache-bâtards*. A cette mode ridicule succédèrent les paniers, qui n'étaient pas de meilleur goût.

Voici, sur la toilette des Parisiennes de cette époque, le témoignage d'un capucin. Il parle des femmes mondaines qui vont se promener dans des chars brillants de dorures, qui, sous prétexte de prendre l'air, vont au Cours (Cours-la-Reine) pour y voir et être vues, « pour » satisfaire leur curiosité et vanité, voir toutes les gentil- » lesses des autres et faire parade des leurs... Elles se » rangent et filent par ordre pour y mieux étaler leur » marchandise... car c'est là où se rendent les plus gen- » tils chalands et les galants les plus ajustés... Elles ne » viennent là que pour beste vendre ou au moins pour en » donner la vue et l'envie, avec l'assignation réservée à » ceux qui leur plaisent davantage... elles ajoutent des » *signals* impudiques qui sont autant d'enseignes d'incon- » tinence... qui marquent le degré et le point de l'affec- » tion que les dames ont pour leurs serviteurs et les hom- » mes pour leurs maîtresses...

» Si vous me demandez quels sont ces *signals* d'impu- » reté, je réponds que ce sont plusieurs nœuds de ru- » bans de soie de couleur dont ils conviennent, qui ont

» chacun leur nom, leur lieu et leur signification ; l'un
 » s'appelle le *mignon* et se place sur le cœur , l'autre au-
 » dessus proche le mignon et se nomme le *favori* ; sur le
 » haut de la tête , et se dit le *galand* , avec le petit dizain
 » de perles , de musc ou de diamants sur le sein , et c'est
 » *l'assassin des dames* dont elles se parent et se vantent , di-
 » sant : *c'est là mon assassin*... sans oublier le nœud pen-
 » dant à l'éventail , qu'on nomme le *badin* , et le petit
 » livret de prières dit le *bijoux*. Je me suis laissé dire
 » qu'il y en a qui , pour toute dévotion , n'ont dedans que
 » des figures et des discours deshonnêtes.

» Mais ce n'est pas tout , car elles ont des cheveux sur
 » le front , à double étage , dont je tais le nom par mo-
 » destie , comme aussi celui du peigne qui les dresse et
 » arrange sur le front , (noms) qui sont horribles. Les
 » cheveux frisés sur les tempes ont le nom *les cavaliers* ;
 » les *moustaches* pendantes et les cheveux bavalant le long
 » du visage s'appellent *les garçons*. Les mouches sur le
 » visage , sur le sein , et même sur la mamelle , aux plus
 » libertines , portent parfois le nom d'*assassins* quand
 » elles sont plus que les autres en forme longue , comme
 » pour couvrir une plaie ; mais particulièrement sur le
 » visage des hommes auxquels ils (les hommes) donnent
 » toujours le nom d'*assassins* , et mettent le *galant* à la
 » moustache¹. »

Mais ce sont là les plus légères taches de cette période : dans presque tout son cours , les guerres étrangères continuèrent sans nécessité , avec tous les fléaux qu'elles amènent. Les villes ruinées , les campagnes dévastées ,

¹ *L'Abomination des abominations des fausses Dévotions de ce temps* , par le révérend père Archange Ripaut , gardien des Capucins de Saint-Jacques de Paris , p. 787 , 790 , 794 .

la misère publique, les contagions, qui en sont la suite ordinaire, et les contributions, dont le poids croissait toujours comme les dépenses, accablèrent les Français. Leur désespoir quoique contenu par la terrible tyrannie de Richelieu, ne laissa pas que d'éclater en plusieurs lieux, et même à Paris¹.

Pendant cette affreuse et continuelle misère on bâtissait des palais magnifiques, on donnait des bals, des fêtes, et on fondait un nombre considérable de monastères inutiles. Les malheurs du peuple, ses sueurs, son sang ne servaient qu'à satisfaire l'ambition du cardinal, qu'à fortifier sa vaste et dévorante tyrannie.

Par le régime de la terreur, il avait accoutumé le peuple français à courber la tête sous le joug du despotisme : il avilit ce peuple.

La presse, qui, sous Henri IV, dans les onze premières années de Louis XIII, jouissait d'une assez grande liberté, fut entièrement asservie par ce cardinal. Il prit à ses gages des écrivains qu'il chargeait de prôner ses opé-

¹ Le 5 février 1634, le peuple de Paris, dont la misère était excessive, se souleva contre un financier appelé *Jean de Bryuis*; sa maison fut saccagée; il échappa aux coups dont il était menacé. (*Registres manuscrits du parlement*, au 4 février 1634.)

Au mois de mai 1636, nouvelle sédition dirigée contre le prévôt des marchands de Paris; elle avait le même motif. (*Idem*, 42 mai 1636.)

Paris fut aussi frappé de contagion pendant toute l'année 1634. Les hôpitaux ne pouvaient suffire à contenir les malades; on se servit de l'hôpital de Saint-Marcel. On ordonna des quêtes dans les paroisses; on défendit de tenir la foire de Saint-Denis. L'Hôtel-Dieu eut continuellement, pendant cette année, environ dix-huit cents malades atteints de la contagion. Les hôpitaux de Saint-Louis et de Saint-Marcel en furent pareillement surchargés. Le revenu de ces hôpitaux ne put subvenir qu'au quart de leur dépense: ils firent des emprunts. On ne voit pas que le gouvernement ait rien fait pour détourner cette calamité ou en diminuer les effets. (*Registres manuscrits du parlement*, aux 42 et 24 septembre, 4^{re} et 20 octobre 1634.)

rations politiques et sa personne. La *Gazette*, qui commença à paraître de son temps, ne s'écrivait que sous sa dictée. Il voulut commander à l'opinion comme il commandait à une grande partie de l'Europe.

Comment, de ce cloaque de corruption et de ténèbres, a-t-il pu sortir des lumières et une amélioration dans les mœurs ? Comment cet amalgame des vices et des erreurs de la barbarie, avec la dissimulation, la fausse politesse et l'hypocrisie d'une civilisation ébauchée, a-t-il pu produire un meilleur état de choses, ramener les esprits aux lumières de la raison, les soumettre à des règles plus droites, les familiariser avec le bon goût et la vérité ? Les théâtres épurés, les institutions littéraires, quelques progrès dans les sciences exactes furent les principaux moteurs de ces changements dont l'évidence est palpable.

Comparez les *Descartes*, les *Pascal*, avec les écrivains qui, avant eux, ont traité les mêmes matières ; comparez les satires des Regnier, des Saint-Amand, et d'une foule d'autres poètes, satires où le goût et la décence sont également outragés, où les tableaux de la corruption des mœurs sont peints avec les couleurs les plus grossières ; comparez-les aux satires de Boileau, et vous sentirez la distance immense qui se trouve entre ces productions du même genre. Mettez en parallèle les farces de l'hôtel de Bourgogne, les bouffonneries du théâtre du Marais avec les comédies de Molière ; les tragi-comédies du palais Cardinal avec les tragédies de Corneille et de Racine, etc. ; quels talents oratoires ont, sous le règne de Louis XIII, approché du talent des Bossuet, des Fénelon ?

Cette révolution ne fut pas brusquée, mais elle s'opéra

assez rapidement. Les germes existaient et , pour se développer , n'attendaient qu'un jour favorable.

Le génie , qui n'appartient à aucun règne , qui est de tous les temps , n'a besoin , pour se manifester , que de circonstances prospères : les événements, les catastrophes politiques de cette période étaient de nature à remuer les esprits , à favoriser leur développement.

Les débats de l'Université contre les jésuites , et de ceux-ci contre les protestants ; les scènes tragiques et nombreuses des échafauds où tombent les têtes des hommes les plus considérés de la France ; les guerres civiles , les guerres étrangères ; un prêtre qui domine , qui épouvante la France et l'Europe ; des rois détrônés , des états envahis ; un roi chéri assassiné à Paris au milieu de ses courtisans ; le roi , son fils , qui consent , pour ne pas contrarier son ministre , à faire chasser de son royaume sa mère et son frère ; des princes , une reine emprisonnés ; de Luynes qui parvient , par un assassinat , à obtenir la première dignité de l'état , celle de connétable , etc. : ces scènes étranges , violentes et iniques , agitent et exaltent la pensée , indignent , allument l'imagination , fécondent le génie. Si , d'autre part , la conduite de ceux qui gouvernent est comparée aux règles de la raison et de l'équité , il résulte de cette comparaison des vérités certaines : le jugement s'exerce sur les causes du mal , s'applique à la recherche des vices du mécanisme politique , et parvient à en apprécier le mérite. Le temps de Louis XIII était mûr pour ces opérations de l'esprit. Il existait , dans la classe des savants et des médecins , des hommes dignes d'être , par les fanatiques ou les ignorants d'aujourd'hui , qualifiés de *philosophes* ou de *libéraux*. Ils n'étaient pas très-nombreux ; mais ils répandirent dans leurs conversations et dans leurs écrits

des germes dont l'accroissement fut tel que les ennemis des lumières ne parvinrent jamais à les étouffer.

Richelieu, sans le vouloir, hâta la marche des connaissances humaines. Il fonda l'Académie française, dans l'unique dessein, à ce qu'on dit, de faire critiquer par ses membres la tragédie du *Cid*. La critique et la discussion en matière de goût s'établit pour la première fois. On commença à mieux étudier la belle antiquité et à donner des règles à la langue.

Ce cardinal faisait de mauvaises tragédies ; il éleva un théâtre, le plus magnifique qu'on ait encore vu à Paris : il inspira le goût de la scène tragique.

Richelieu avait enchaîné la pensée en prohibant la liberté de la presse ; mille vérités contenues par sa tyrannie, cachées sous le boisseau, y fermentaient sourdement. Elles rompirent leurs entraves, firent explosion après sa mort. Le ressort, longtemps comprimé, ne se détendit qu'avec plus de force. En vain son successeur, Mazarin, essaya de continuer le régime, de suivre les principes de Richelieu : il ne put contenir l'effervescence des esprits, il en fut lui-même rudement frappé, et des lumières vinrent, comme par torrents, éclairer le public sur Mazarin et son gouvernement : jamais on n'avait tant écrit.

Ajoutons que, pour la première fois depuis l'origine de la monarchie, on vit à Paris des ouvrages périodiques.

Le *Mercure français*, dont il paraissait un volume chaque année, contenait le récit des événements publics, les actes du gouvernement et plusieurs pièces historiques relatives à l'état de l'Europe. Cet ouvrage, commencé en 1611, et continué jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, quoique dénué de réflexions, était propre à en faire naître ;

et les actions des princes s'y trouvaient régulièrement soumises au jugement du public.

Les auteurs du *Mercur*, encouragés par le succès, conçurent le projet d'établir un bureau d'adresses, ou dépôt de divers objets de marchandises à échanger ou à vendre, et de faire imprimer et publier l'annonce de ces objets. Ce projet fut mis à exécution en 1650. Dans la suite, ils imaginèrent de joindre à ces annonces des nouvelles politiques; et, pour la première fois, en 1657, ils mirent au jour une feuille périodique, sous le titre de *Gazette*, qui paraissait chaque semaine, et dont la feuille ne coûtait que deux liards¹. Ce second ouvrage, périodique, qui paraissait à des époques très-régulières, et qui fut l'origine de la *Gazette de France*, contribua beaucoup, malgré sa sécheresse, à briser l'influence qu'exerçait le cardinal de Richelieu sur sa rédaction, à propager les lumières. Le récit uniforme d'un événement répandu en même temps en divers lieux laissait moins de prise à l'exagération, à l'erreur, qu'un récit verbal, et les mensonges reconnus qu'y faisait insérer ce ministre devenaient un aliment pour la pensée, un exercice pour le jugement.

Ce fut aussi pendant cette période que s'établit entre les différents corps enseignants une rivalité salutaire, une émulation qui tendait à la prospérité des études.

Les jésuites, longtemps repoussés des écoles, voulaient, par amour-propre, prouver la supériorité de leur méthode sur celle des autres professeurs; tous à l'envi cherchaient à se surpasser.

Les séminaires établis sous ce règne, s'ils servirent peu

¹ *Mercur français*, tom. XXII, préface et pag. 61.

au progrès des connaissances humaines , contribuèrent à diminuer le nombre des prêtres ignorants et scandaleux.

Ces diverses causes agissant à la fois , ces diverses voies ouvertes aux connaissances humaines , hâtèrent les progrès , en étendirent plus largement les bienfaits , et donnèrent plus de rapidité au mouvement général des esprits , et plus de rectitude à leur tendance vers un meilleur état de choses.

L'industrie participa à ce mouvement , ou en fut le produit. En 1614 , François Micaire , maître sellier , et Jean de Saint-Blunon , menuisier , obtinrent la permission de mettre en usage une invention dont l'objet était de construire des carrosses plus commodes que ceux dont on se servait alors. Denis de Foligny , d'après ses propositions , fut autorisé , en 1652 , à rendre navigables plusieurs rivières qui ne l'étaient pas , telles que celles d'Eure , de Velle , de Chartres , d'Étampes , etc.

Dans la même année , on réforma l'art de l'écriture , qui n'avait d'autre règle que le caprice. Louis Barbedor , syndic des écrivains de Paris , et le nommé Le Bé , fixèrent , par des exemplaires , le premier , la forme des lettres françaises , et le second celle des lettres italiennes. Ces exemplaires , déposés au greffe du parlement , furent gravés et publiés au profit de la communauté des écrivains.

Dans la même année aussi on imagina de tirer parti des pauvres valides , en établissant à Paris des *ateliers de charité*.

Le 19 février 1635 , le parlement vérifia les lettres-patentes qui permettent à Jean Boudet , natif d'Agen , de fabriquer des tapisseries d'après un procédé de son invention , et d'en diriger les travaux.

Louis Cellier et Louis Deschamps, habitants de la ville de Grenoble, obtiennent, le 3 février 1642, la permission de fabriquer et de vendre *des lampes en forme de chandelles*, éclairant dans tous les sens, et consommant une moindre quantité d'huile.

Ce mouvement des esprits, cette tendance au perfectionnement, eurent dans la suite bien plus de rapidité et d'énergie, comme on le verra dans la période prochaine.

PÉRIODE XIII.

PARIS SOUS LOUIS XIV.

§ 1^{er}. L'homme au masque de fer. — Guerre de la Fronde. — Caractère de Louis XIV.

Louis XIV naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 5 septembre 1638, et reçut le surnom de *Dieu-donné*, ou *donné par Dieu*. Cette dénomination suppose une naissance extraordinaire, inattendue ou miraculeuse. Ce prince naquit avec deux dents, événement peu commun, mais qui n'est pas sans exemple ¹. Cette dentition a fait soupçonner que l'époque assignée publiquement à sa naissance n'était pas la véritable : on a fortifié ces soupçons par d'autres faits.

Anne d'Autriche, sa mère, resta stérile pendant vingt-trois ans, ou plutôt ne mit au jour aucun enfant reconnu. Louis XIII, qui la détestait à cause de ses galanteries et de ses intrigues contre la France, vivait constamment éloigné d'elle; mais il fallut enfin, pour donner un successeur au trône, opérer le rapprochement des deux époux. Voici comment, suivant les Mémoires de madame de Motteville, de Vittorio Siri et de Paul Marana, s'effectua leur réunion.

Dans les premiers jours de décembre 1637, « Louis XIII,

¹ Un célèbre médecin de Paris m'a certifié qu'un de ses petits-enfants était né avec une dent.

» lit-on dans les Mémoires de madame de Motteville ,
 » était demeuré tard au couvent de la Visitation , auprès
 » de mademoiselle ¹de La Fayette , sa favorite. Le mau-
 » vais temps l'empêchant d'aller à Grosbois , il se retira
 » au Louvre , et n'y trouvant point d'autre lit que celui de
 » la reine , il fut obligé de coucher avec elle. » Ces mé-
 moires ajoutent que cette nuit fut l'époque où Anne
 d'Autriche conçut de Louis XIII.

Cette tradition offre plusieurs invraisemblances. A qui persuadera-t-on que Louis XIII , ne pouvant se rendre à Grosbois , ne trouva dans Paris d'autre asile que le Louvre , dans ce palais d'autre lit que celui de la reine , et que ce roi fut uniquement par la nuit et le mauvais temps déterminé à coucher avec une épouse qu'il n'aimait pas ? Il est bien plus naturel de croire , comme l'a cru Dreux du Radier , que la reine , sentant la nécessité de donner un successeur au trône ou de légitimer une grossesse illégitime , pria mademoiselle de La Fayette , qui exerçait une grande influence sur l'esprit faible et borné de son royal époux , de l'engager à une réconciliation , et à venir partager son lit.

Mademoiselle de La Fayette fit sans doute valoir auprès de Louis XIII les devoirs de la religion , le pardon des injures et le besoin de se donner un successeur ; en conséquence ce roi , facile à persuader , se laissa conduire dans le lit conjugal ¹.

Bientôt après , la reine fut déclarée enceinte ; cette déclaration fit naître des fêtes , des *Te Deum* ; et , le 5 septembre 1638 , la reine accoucha d'un fils , nommé depuis Louis XIV.

¹ *Anecdotes des reines et régentes* , tom. VI , pag. 279 , édition de 1776.

Voilà l'explication la plus vraisemblable qu'on puisse donner au rapprochement des deux époux ; mais cette explication laisse toujours subsister des doutes sur la filiation de Louis XIV. Ce prince nouveau-né parut , comme je l'ai dit , avec deux dents dans la bouche. Sa mère , très-galante , put-elle garder , pendant vingt-trois ans , une exacte fidélité à un époux qui la fuyait et qu'elle n'aimait pas ? Les mémoires du temps ne permettent guère d'attribuer à cette reine une continence aussi persévérante.

On a supposé que cet enfant avait vu le jour quelques mois avant l'époque où sa naissance fut manifestée.

Dans le procès instruit contre le comte de Chalais , qui fut décapité , on voit qu'Anne d'Autriche voulait détrôner Louis XIII , faire déclarer son mariage nul , sous prétexte d'impuissance , et faire enfermer ce roi dans un cloître , et que son frère Gaston , duc d'Orléans , devait monter sur le trône de France , en épousant cette reine ¹. Le cardinal de Richelieu arrêta l'exécution de ce projet. .

Gaston n'était pas le seul amant de cette reine , et on suppose qu'avant de mettre au monde Louis XIV elle avait donné le jour à un autre enfant mâle. Cette supposition , si elle est fondée en réalité , donne le mot d'une énigme historique qui , pendant le dix-huitième siècle , a vivement exercé la curiosité et motivé les recherches de plusieurs personnes. Ceux qui l'adoptent , et qui ont le plus avant pénétré dans l'obscurité de ce sujet , disent que cet enfant , qui ne pouvait être reconnu , puisqu'il était né avant la réconciliation du roi et de la reine , fut livré à des personnes de confiance , chargées de l'élever

¹ *Anecdotes des reines et régents* , tom. VI , pag. 227.

dans l'ignorance de son origine, et qu'il devint ce personnage mystérieux, ce prisonnier désigné sous le nom de *l'Homme au masque de fer*.

Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI plusieurs écrivains, excités par la curiosité, réunirent soigneusement toutes les notions acquises sur l'existence, le caractère, les mœurs et la mort de cet être énigmatique. Chacun s'efforça pour découvrir son état et son nom. Ce prisonnier était le duc de Beaufort, le duc de Montmouth, le surintendant des finances Fouquet, le secrétaire du duc de Mantoue, le comte de Vermandois, etc., etc. Louis XV, à qui le régent avait déclaré le secret, disait : *Laissez-les disputer ; personne n'a encore dit la vérité sur le masque de fer*. Ce roi dit aussi à M. de La Borde : *Ce que vous saurez de plus que les autres, c'est que la prison de cet infortuné n'a fait de tort à personne qu'à lui*. Ceux qui connaissaient l'état de l'homme au masque de fer tenaient aux questionneurs le même langage.

Si l'on rapproche toutes les notions recueillies sur cet homme mystérieux ; si l'on considère les soins extrêmes, minutieux et sévères que prit Louis XIV pour dérober au public la condition de ce prisonnier et les traits de son visage, on se convaincra de sa haute importance, et l'on jugera que son état étant connu pouvait troubler la France et la sécurité de celui qui exerçait le pouvoir suprême.

Les Mémoires du duc de Richelieu, publiés en 1790, contiennent une pièce intitulée : *Relation de la naissance et de l'éducation du prince infortuné soustrait par les cardinaux de Richelieu et Mazarin à la société, et renfermé par ordre de Louis XIV ; composée par le gouverneur de ce prince au lit de la mort*.

Suivant cette relation, ce prince était fils de Louis XIII, et le frère jumeau de Louis XIV ; tous deux naquirent le même jour , le 5 septembre 1638 , l'un à midi et l'autre quelques heures plus tard. Ce dernier fut celui dont le roi et ses conseillers résolurent de cacher la naissance ¹. On le confia à une dame nommée *Péronnette* , chargée de sa nourriture ; elle eut ordre de le dire bâtard d'un grand seigneur. Cet enfant , avançant en âge , fut , par le cardinal Mazarin , remis à un gentilhomme dont on ignore le nom. Celui-ci lui donna une éducation très-soignée. Arrivé à l'âge de dix-neuf ans, ce jeune homme, inquiet sur l'état de son père , faisait de pressantes questions à son gouverneur , qui refusait constamment de satisfaire sa curiosité.

Il avait atteint l'âge de vingt et un ans , lorsqu'il parvint secrètement à ouvrir la cassette de son gouverneur : il y trouva des lettres de Louis XIV et du cardinal , qui lui donnèrent de grandes lumières sur son état : il devina le reste. Il parvint aussi à se procurer le portrait de Louis XIV, et dit à son gouverneur : *Voilà mon frère* ; et , en lui montrant une lettre de Mazarin qu'il avait soustraite de la cassette , il ajouta : *Voilà qui je suis*.

Alors le gouverneur , craignant l'évasion de son élève et quelque coup d'éclat de sa part , dépêcha un messenger au roi , pour l'informer de ce qui venait de se passer. Le roi donna sur-le-champ des ordres pour faire arrêter le gouverneur et son élève. Le premier mourut en prison ; et c'est avant d'expirer qu'il écrivit cette relation ².

¹ Si cette résolution n'est pas une fable , elle est un crime. Il est possible que, pour sauver l'honneur de la reine, on ait imaginé ce conte , et qu'on l'ait fait croire à la personne chargée de l'éducation de cet enfant.

² *Mémoires du duc de Richelieu*, tom. III, p. 60.

Cette relation pourrait contenir quelques vérités ; mais elles sont défigurées par des fictions qui n'amènent que des doutes. Celui qui l'a composée n'était qu'à demi initié dans le mystère.

Il est certain qu'un jeune homme, dont on avait grand soin de cacher l'état et les traits du visage, passa une grande partie de sa vie dans les prisons ; il est certain qu'il fut, en 1666, conduit au château de Pignerol, puis transféré, vers l'an 1686, dans l'île de Sainte-Marguerite, où le gouverneur, Saint-Mars, reçut de Louis XIV l'ordre de lui faire construire une prison, et que de là il fut conduit en litière, par le même Saint-Mars, à la Bastille, où il entra le 18 septembre 1698, ayant le visage recouvert d'un masque de velours noir. Il y mourut le 19 novembre 1703, et fut enterré dans le cimetière de l'église Saint-Paul, sous le nom de *Marchiali* ¹.

On avait ordre de le tuer s'il se faisait connaître. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, on défigura et mutila son visage, dans la crainte qu'il ne fût déterré et reconnu ; les murs de sa prison furent décrépis et fouillés ; on craignait qu'il n'y eût tracé quelques mots ou caché des écrits qui auraient décelé son origine ; on fit brûler tous les linges, habits, meubles qui lui avaient servi, ainsi que les portes et fenêtres de sa prison ; son argenterie fut fondue, etc.

Ces précautions minutieuses, prises pour cacher l'origine et l'état de ce prisonnier, servent beaucoup à le faire connaître.

Ajoutons que les gouverneurs des maisons fortes où il

¹ *La Bastille dévoilée*, neuvième livraison, pag. 53, 54.

fut détenu , et Louvois lui-même , lui parlaient avec respect , debout , et le qualifiaient de *mon prince*¹.

Voltaire , instruit du secret de l'homme au masque de fer , déclare dans ses questions sur l'Encyclopédie , édition de 1771 , qu'il était le *frère aîné de Louis XIV*² : il expose comment le fils d'Anne d'Autriche , n'étant point reconnu par Louis XIII , a dû être secrètement élevé ; comment le cardinal Mazarin , instruit par la reine de l'origine et de l'existence de cet enfant , a dû profiter de cet aveu pour exercer sur l'esprit de cette princesse un ascendant qu'il a toujours conservé ; comment , pour maintenir son autorité , il a dû éloigner cet enfant du trône , et lui laisser ignorer son état ; enfin comment Louis XIV , après la mort de ce cardinal , pour conserver la paix intérieure , sauver la mémoire de sa mère d'une tache infamante , et surtout pour conserver sa couronne , et régner sans compétiteur , prit la cruelle résolution de condamner son propre frère à une prison perpétuelle. Ainsi fut commis , s'il faut en croire ces témoignages , un de ces crimes politiques , inhérents aux gouvernements arbitraires , que leurs auteurs cherchent à justifier comme nécessaires , et que le tribunal de l'histoire ne manque jamais de découvrir et de condamner.

Des faits de cette importance ne peuvent se taire : je les cite sans les garantir. Les écrivains qui m'ont servi d'autorité sont seuls responsables. Je laisse au lecteur la faculté d'en apprécier le mérite.

Louis XIII , au lit de la mort , conservait le ressentiment de son inimitié pour Anne d'Autriche : en lui con-

¹ *La Bastille dévoilée*, neuvième livraison, p. 55, 54.

² Voltaire ne fut pas le seul qui divulgua ce secret ; l'auteur du *Journal des Gens du monde*, vol. IV, n° 25, pag. 282, le publia encore dans la suite.

forant à regret la régence du royaume, il restreignit dans des bornes très-circonsrites le pouvoir de cette régence. Il expira le 14 mai 1645; et, le 18 du même mois, cette reine, persuadée que les rois ne se faisaient point obéir après leur mort, tint un lit de justice au parlement, où, sans aucune restriction, elle fut déclarée régente¹.

La France, privée de lois fondamentales et protec-

¹ Le roi, par une déclaration du 20 avril 1643, avait créé un conseil de régence composé de la reine, du duc d'Orléans, du prince de Condé, du cardinal Mazarin, du chancelier Séguier, du surintendant des finances Bouthellier et de Chaviigny. Toutes les affaires de la paix, de la guerre et des finances devaient y être décidées à la majorité des voix : de plus, ce conseil devait nommer aux charges de la couronne, aux principaux emplois civils et militaires, aux gouvernements des provinces et des places fortes, enfin à toutes les dignités importantes. Aucune précaution ne fut oubliée pour donner à cette déclaration de Louis XIII toute l'autorité possible. Le roi voulait qu'elle fût *irrévocable, aussi ferme que la loi salique* : il la signa en présence des princes, des pairs, des ministres, des officiers de la couronne et des députés du parlement. Il écrivit au bas : « Ce que » dessus est ma très-expresse volonté, que je veux être exécutée. » Il obligea la reine et le duc d'Orléans à la signer aussi, et la remit ensuite au premier président Molé, en lui disant : « J'ai disposé des affaires de mon royaume; c'est la » seule satisfaction que je puisse avoir en mourant. »

La reine ne tarda pas à protester contre sa signature, qu'elle n'avait donnée, disait-elle, que par obéissance pour le roi; et sa première démarche, après la mort de Louis XIII, fut de faire annuler les dernières volontés de ce prince par un arrêt du parlement de Paris. Ce corps, longtemps opposé à la cour, et qui avait à peine conservé sous Louis XIII la liberté de faire des remontrances cassa le testament du roi avec autant de facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen. Anne d'Autriche s'adressa au parlement pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servie du même tribunal après la mort de Henri IV; et Marie de Médicis avait donné cet exemple parce que toute autre voie eût été longue et incertaine; que le parlement, entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés, et qu'un arrêt rendu par le parlement et par les pairs semblait assurer un droit incontestable. L'usage qui donne la régence aux mères des rois parut dès lors une loi presque aussi fondamentale que celle qui exclut les femmes de la couronne. Et le parlement fit d'autant moins de difficulté à décider cette question, qu'il vit par là augmenter son importance : et se regarda comme le tuteur des rois, et chaque conseiller crut exercer ainsi une partie de la souveraineté. (B.)

trices, livrée aux mains d'un enfant, d'une femme étrangère et d'un cardinal italien placé par le cardinal de Richelieu pour gouverner d'après ses principes, fut de nouveau en proie aux troubles de l'anarchie féodale et aux déchirements des dissensions civiles.

Le règne de Louis XIV se divise en trois parties distinctes : celle de la régence d'Anne d'Autriche, celle où ce roi régna par lui-même, et celle de sa vieillesse.

La première fut très-orageuse : elle peut, à plusieurs égards, être comparée au temps de la minorité de Louis XIII. Les princes et seigneurs y montrent la même indifférence pour le repos et la prospérité de l'état, le même mépris pour la classe utile de la nation, les mêmes prétentions au pouvoir et à la fortune publique ; mais entre ces deux époques, on remarque quelques différences. Si les motifs de la turbulence des princes et seigneurs, pendant la régence d'Anne d'Autriche, n'étaient ni plus nobles ni plus louables que ceux qu'ils avaient manifestés pendant la régence de Marie de Médicis, on trouve en eux des formes moins grossières, des vices dont les traits sont moins prononcés ; et dans les scènes à la fois sanglantes et burlesques de l'époque présente, on voit, parmi plusieurs acteurs odieux ou méprisables, briller un petit nombre d'hommes doués d'un talent supérieur et d'un caractère magnanime. Tout était abject et criminel sous la régence de Marie de Médicis.

Le cardinal défunt avait, en mourant, remis les rênes de l'état au cardinal son successeur ; c'est-à-dire que Mazarin avait succédé au trône de Richelieu. Moins absolu dans ses volontés, moins violent dans leur exécution, enfin moins sanguinaire, Mazarin surpassait peut-être son prédécesseur en souplesse, en déguisement, en immora-

lité même, mais il le surpassait certainement dans l'art de mener une intrigue. L'un avait le caractère du lion dévorateur, et l'autre celui du renard.

Placé dans des circonstances différentes de celles où s'était trouvé Richelieu, Mazarin, maître de l'esprit et même, dit-on, du cœur d'Anne d'Autriche, eût joui sans obstacles de l'autorité suprême dans toute sa plénitude, s'il n'eût trouvé dans ses ennemis des hommes plus énergiques et presque aussi fourbes que lui. Cette parité de moyens entre deux partis contraires prolongea la durée des dissensions civiles, et les envenima. Voici quelle fut l'étincelle qui fit éclater l'incendie politique :

Déjà même avant la mort de Louis XIII des cabales sourdes s'étaient formées contre Mazarin et contre la future régente. Le souvenir du gouvernement du cardinal mort faisait appréhender celui du cardinal vivant; la haine qu'avait justement inspirée le premier rejaillit sur le second, et fit penser à la résistance.

Déjà un puissant parti, composé de princes, de seigneurs, et de quelques membres du parlement, tous ennemis de Richelieu, et redoutant le retour des persécutions, s'était formé contre la cour. D'autre part, Anne d'Autriche, pour acheter la soumission de plusieurs hommes puissants, qui auraient pu s'opposer à ce qu'elle s'emparât entièrement des pouvoirs de la régence, fut forcée d'en faire payer les frais au peuple, en augmentant le poids des contributions. La régente, son cardinal et leur gouvernement indisposaient déjà presque toutes les classes de la nation, il ne manquait qu'une occasion pour faire violemment éclater le mécontentement général : la disette des finances et la nécessité d'établir de nouveaux impôts la firent naître.

Le 15 janvier 1648, on fit tenir au roi un lit de justice, dont le but était de forcer le parlement à enregistrer plusieurs édits bursaux. Émery, surintendant des finances, créature de Mazarin, avait, dans cette fabrication d'édits, épuisé son génie inventif : il avait créé des charges de *contrôleurs de fagots*, de *jurés vendeurs de foin*, de *conseillers crieurs de vin*, de *conseillers languéyeurs de porcs*, etc., etc. : voilà le côté ridicule de ces édits. S'il s'était borné à créer ces étranges magistratures, à vendre la noblesse, peut-être que l'explosion n'eût pas eu lieu. Mais un de ces édits portait un grand préjudice aux rentiers de la ville ; et un autre atteignait les gages des chambres des comptes et des cours des aides : cette maladresse irrita ces compagnies souveraines. Le parlement, déjà mal disposé, fit, suivant son usage, des remontrances. La régente refusa de les entendre ; le mécontentement s'accrut.

Le parlement fait publier une déclaration portant qu'il ne vérifiera plus aucun édit contre le peuple. La régence met en question les droits que s'arrogé le parlement, en suspendant l'effet de la volonté du roi.

Pendant ces hostilités préliminaires, la cour du parlement se divisa en trois partis : les *Frondeurs*, les *Mazarins* et les *Mitigés*. Les *Frondeurs* étaient ceux qui avaient résisté à la vérification des édits ; les *Mazarins*, les hommes dévoués au ministre de ce nom ; et les *Mitigés*, les lâches qui n'osaient tenir à aucun de ces partis, et qui attendaient le succès de l'un ou de l'autre pour se décider.

Les *Frondeurs*, par leur nombre et leur influence, prévalurent, et parvinrent à faire rendre, les 13 mai et 15 juin 1648, deux arrêts portant union entre tous les

parlements et autres cours souveraines du royaume ¹.

Le peuple, intéressé aux affaires publiques, parce qu'il en payait chèrement les frais, applaudit ouvertement à cet acte de résistance du parlement. Mazarin fit quelques concessions pour le calmer, il destitua le surintendant des finances Émery. Mais le public reçut cette concession avec indifférence, comme l'acquit d'une dette, et non comme un bienfait.

Deux conseillers du parlement s'étaient fait remarquer par leur courage à résister à l'oppression de Mazarin et à défendre les intérêts nationaux : l'un était René Potier de Blancménil; l'autre, Pierre Broussel, que l'on nomma *le Patriarche de la Fronde, le Père du peuple*. Le 26 août de la même année, Mazarin eut l'imprudence de les faire enlever et emprisonner, et de bannir de Paris d'autres conseillers, tels que Jean Lesné, Antoine Loisel, etc.

L'enlèvement de Pierre Broussel, opéré dans sa maison, rue Saint-Landri, près de Notre-Dame, excita une grande rumeur dans ce quartier. On crie au secours de proche en proche; l'alarme se répand dans les quartiers les plus éloignés; les boutiques se ferment; on prend les armes, on tend les chaînes dans les rues, et elles sont barricadées comme du temps de Henri III.

A cette nouvelle la régente, qui avec le jeune roi habitait le Palais-Royal, envoya les régiments des gardes-françaises et des gardes-suissees pour occuper le Pont-au-Change, le Pont-Neuf, celui des Tuileries, afin de couper les communications. Mais cette force armée ne put

¹ Ces *arrêts d'union*, qui furent le signal des dissensions civiles, devinrent pour les Parisiens un sujet de plaisanterie contre Mazarin. Ce cardinal italien parlait mal le français; en se plaignant de ces arrêts, il les nommait *arrêts d'oi-gnons*. (*Mémoires de la duchesse de Nemours*, pag. 40 et 44.)

résister à un attroupement toujours croissant : elle se replia prudemment près du Palais-Royal, où elle se rangea en bataille ; et le pont des Tuileries fut le seul qu'elle conserva.

Pendant ce mouvement de troupes réglées, le coadjuteur de l'archevêque de Paris, si fameux sous le nom de *cardinal de Retz*, se présente pour la première fois sur la scène. Il arrive au Pont-Neuf, vêtu de ses habits pontificaux ; il exhorte le peuple à se calmer, à se retirer ; on lui répond que l'on ne posera les armes que lorsque les conseillers emprisonnés seront en liberté. Le prélat, voyant son éloquence sans effet, se rend au Palais-Royal. expose à la régente les conséquences dangereuses de cette émeute qui pouvait amener une révolte générale. La régente, inspirée par l'orgueil espagnol, lui répond : *C'est se rendre coupable de révolte que de croire que l'on puisse se révolter contre le roi ; ces contes sont imaginés par ceux qui désirent le trouble.* Le coadjuteur de Retz, mécontent de cette réponse, établit sur ces dispositions de la cour tout le système de sa conduite ultérieure ; mais s'il prit parti contre la régente, c'était moins pour se venger du mépris qu'elle avait fait de ses avis, que pour jouer avec éclat le rôle de chef de conspiration, pour exercer ses talents pour l'intrigue, et pour montrer sa supériorité dans l'art de déconcerter ses adversaires, de remuer et diriger à son gré une grande population.

D'autres avis plus pressants sur l'état menaçant de l'insurrection déterminèrent enfin la régente à déclarer que dès que les Parisiens auraient mis bas les armes, et que le calme serait rétabli, elle rendrait la liberté à Broussel. En conséquence, le coadjuteur de Retz et le maréchal de la Meilleraie furent chargés d'aller porter cette proposition au peuple insurgé.

Ce maréchal s'avança à la tête des cheveu-légers et l'épée à la main; et pour mériter la bienveillance des insurgés, il criait aussi fort qu'il pouvait *Vive le roi! liberté à Broussell!* Mais ces cris pacifiques, poussés au milieu du tumulte, ne furent guère entendus. D'ailleurs, l'épée nue qu'il portait à la main semblait les démentir; on crut qu'il venait attaquer; on cria *aux armes!* Un homme du peuple menace de lui porter un coup de sabre; le maréchal lui tire un coup de pistolet et le tue. Cette scène, qui se passa rue Saint-Honoré, vers le point où celle de Richelieu vient y aboutir, irrita plus fortement les Parisiens : de tous côtés ils coururent aux armes. Le maréchal, à la tête de sa cavalerie, suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la Croix-du-Trahoir : là, il rencontra une troupe considérable d'habitants armés, qu'il voulut charger; mais il fut bientôt obligé de renoncer à cette résolution. Le sieur de Fontrailles eut le bras cassé d'un coup de pistolet; et le coadjuteur, en confessant dans la rue l'homme que le maréchal avait blessé à mort, reçut dans les côtes un coup de pierre qui le renversa par terre. Alors le maréchal de la Meilleraie donna ordre de cesser le combat, et se retira avec sa troupe au Palais-Royal.

La nuit fut calme : chaque habitant la passa dans sa maison. La cour de la régente se persuada que le tumulte était apaisé; et, dans cette opinion, elle voulut le lendemain exercer avec sévérité son autorité royale.

Elle envoya de grand matin au Palais Pierre Séguier, chancelier, chargé de l'ordre d'interdire au parlement toute discussion sur les affaires publiques. Pendant qu'il s'y rendait, deux compagnies de gardes suisses marchaient pour se saisir de la porte de Neale. L'objet de cette double manœuvre est bientôt connu du public; on

court aux armes, on attaque les Suisses en flanc, on en tue une trentaine, et l'on disperse le reste.

Le chancelier, que les barricades empêchaient de passer par le quai de la Mégisserie et par celui des Orfèvres, continue son chemin par le Pont-Neuf et sur le quai des Augustins. A l'extrémité de ce quai, du côté du pont Saint-Michel, il est reconnu : le peuple court sur lui ; le chancelier se réfugie à l'hôtel de Luynes, situé sur le même quai, au coin de la rue Git-le-Cœur.

Odieux par sa conduite sous le ministère de Richelieu, odieux par la mission qu'il allait remplir, Séguier avait tout à craindre. Le public le poursuit jusque dans cet asile, enfonce les portes de l'hôtel, le cherche, et ne peut l'y découvrir. Il était caché avec son frère, évêque de Beauvais, dans une espèce d'armoire.

Le peuple était sur le point de mettre le feu à l'hôtel de Luynes, lorsque arriva le maréchal de la Mailleraie à la tête de deux ou trois compagnies de gardes françaises ou gardes suisses : il parvint à dégager l'hôtel, et à faire sortir le chancelier de sa cachette, le fit mettre précipitamment dans un carrosse, et s'enfuit avec lui au Palais-Royal.

Il était poursuivi par une troupe de Parisiens armés : les gardes qui l'accompagnaient firent des décharges en se retirant, et blessèrent plusieurs personnes ; le maréchal, à l'entrée du Pont-Neuf, tua d'un coup de pistolet une pauvre femme qui portait une hotte ; la fureur du peuple n'en fut que plus animée. Comme la voiture du chancelier passait devant la statue équestre de Henri IV, on tira des maisons qui sont en face plusieurs coups de fusil : son carrosse en fut percé en cinq ou six endroits. La duchesse de Sully, fille du chancelier, reçut une blessure au bras ; Picaut, lieutenant du grand-prévôt de l'hô-

tel, et Samson, fils du géographe, qui se trouvaient dans le même carrosse, furent blessés à mort. Le chancelier et ceux qui l'accompagnaient eurent de nouveaux dangers à courir à l'extrémité septentrionale du Pont-Neuf.

Ces tentatives mal calculées, cet orgueil, cette sévérité déplacée, accrurent l'indignation publique. Tous les habitants prirent les armes, les enfants mêmes se pourvurent de poignards; les chaînes furent dressées dans toutes les rues; plus de deux cents barricades furent fortifiées, ornées de drapeaux, et les rues retentirent de ces exclamations : *Vive le roi ! Point de Mazarin !*

Le parlement vint en corps, au Palais-Royal, et demanda à la régente la liberté de Blancménéil et de Broussel. Le premier président, Molé, homme ^{venu} à la cour, qui prenait souvent dans ses discours publics les intérêts du peuple, et les trahissait dans ses actions ^{secrètes}, remontra à cette princesse que cette liberté était le seul remède propre à calmer le mécontentement général, et à éteindre le feu de la sédition. La régente s'y refusa avec beaucoup d'aigreur : le parlement renouvela ses instances, et n'éprouva que des refus réitérés; mais bientôt cette reine malavisée fut obligée d'accorder à la peur ce qu'elle avait refusé à la raison.

Les membres du parlement, congédiés, s'en retournaient à pied dans leur palais, lorsque arrivés aux premières barricades, vers la Croix-du-Trahoir, à l'entrée

* Dulaure me semble injuste envers Molé. Ce magistrat cherchait à réconcilier les partis : il voulait servir de médiateur entre le peuple et la royauté; plus d'une fois pendant la fronde, il donna des preuves de courage civil; mais dans les temps de révolution, la modération n'est que trop souvent calomniée par les partis extrêmes. (B.)

de la rue de l'Arbre-Sec, ils furent arrêtés. Un nommé Raguenet, marchand de fer, capitaine du quartier, s'avança avec douze ou quinze bourgeois armés, demanda au premier président s'il ramenait M. Broussel. Le président fit une réponse négative, qu'il voulut adoucir par des espérances, en disant que le parlement allait en délibérer au Palais. *C'est au Palais-Royal qu'il faut retourner*, lui dit Raguenet, *et ramener Broussel : sans lui, vous ne passerez pas*. Un autre particulier saisit le président par le bras ou par la barbe qu'il portait fort longue, lui disant que puisqu'il n'avait pas obtenu la liberté des conseillers emprisonnés, il allait le prendre pour otage ¹. D'autres personnes lui dirent que, si dans deux heures cette liberté n'était pas accordée, deux cent mille hommes i raient, en armes, supplier sa majesté d'y consentir. Quelques-uns, plus furieux, menaçaient d'exterminer les auteurs du mécontentement public, de mettre le feu au Palais Royal, de poignarder le cardinal et ses adhérents, etc. Alors on vit quelques conseillers, intimidés, se détacher de la compagnie et se retirer dans leurs maisons. La plupart des membres du parlement retournèrent au Palais-Royal, où le premier président exposa à la régente la volonté, les menaces du peuple et la résistance que sa compagnie venait d'éprouver dans la rue de l'Arbre-Sec. La reine faisait encore des difficultés. Le parlement, pour délibérer sur ce nouveau refus, tint séance dans la Galerie du Palais-Royal, que l'on disposa promptement à cet effet.

¹ Quelques Mémoires, et notamment ceux de Joly, portent que le premier président fut saisi par la barbe ; mais, dans les registres manuscrits du parlement et dans le récit que ce président fait lui-même de cette scène, on lit qu'il fut saisi par le bras. Il est facile de concilier ces divers rapports, en disant que ce président fut saisi par la barbe et par le bras.

Le duc d'Orléans, le cardinal Mazarin et le chancelier assistèrent à cette séance; il y fut décidé que les conseillers arrêtés et bannis seraient libres et rappelés à leurs fonctions. L'ordre en fut expédié sur-le-champ.

Cette décision fut signifiée aux Parisiens, qui, peu confiants dans les promesses de la cour, déclarèrent qu'ils resteraient en armes jusqu'à ce qu'ils vissent en pleine liberté Broussel, l'ami de la patrie. Il parut le lendemain matin. Alors les salves d'artillerie manifestèrent la joie publique, et le peuple voulut accompagner honorablement ce magistrat jusqu'en sa maison.

Ainsi se termina la célèbre journée du 27 août de l'année 1648, journée connue dans l'histoire sous le nom de *journée des Barricades*, et qui rappelle celle de 1588, signalée par le même nom.

Le lendemain le parlement ordonna que les barricades cesseraient, que les chaînes seraient détendues, que les marchands ouvriraient leurs boutiques, et que les bourgeois continueraient de vaquer à leurs affaires.

Si la cour de la régente, au lieu d'opprimer le peuple, l'eût protégé, comme c'était son devoir; si, à son égard, elle eût tenu la conduite du parlement, elle eût recueilli comme lui, et plus que lui, des témoignages de la reconnaissance publique; mais cette cour, dominée par une femme espagnole, par un prêtre italien, indifférents, comme étrangers, au bonheur des Français, ne s'occupait qu'à maintenir leur autorité, cherchait à couvrir leurs iniquités par des actes de rigueur. Ils voulaient opprimer, et ne voulaient pas qu'on se plaignit de l'oppression, qu'on en arrêtât les progrès. Suivant eux, frapper était un droit, et parer leurs coups était un crime.

Un écrivain contemporain avoue que la journée des

Barricades « a été moins causée par l'affection que le » public avait pour Broussel , que par une haine démesurée dont il était prévenu depuis quelques années » contre le ministère '.

Le nom de Mazarin était devenu si odieux , que les partisans mêmes de ce cardinal , lorsqu'on le leur appliquait , le regardaient comme une injure , s'en plaignaient au parlement , et obtenaient l'ordre d'informer contre ceux qui les qualifiaient ainsi.

D'autre part , la qualification de *Frondeurs* devint un titre honorable , et fut tellement en faveur , qu'on ne trouvait rien de beau , rien de parfait , s'il n'était à la *Fronde* ; on portait des épées , des rubans , des dentelles à la *Fronde* , et l'expression employée pour signifier un homme de bien était celle de *bon Frondeur*.

Le triomphe obtenu par le parlement , dans une lutte dont le prétexte était pur , fortifia considérablement son parti. Plusieurs princes et seigneurs se réunirent à lui ; le duc de Longueville , le prince de Conti , le duc de Beaufort , le duc d'Elbeuf , le maréchal de Lamothé-Houdancourt , le duc de Bouillon , etc. , prirent parti dans sa querelle et se rangèrent sous ses bannières. Ainsi une affaire toute populaire , un soulèvement qui n'avait pour cause que le poids insupportable des contributions , que l'oppression des personnes étrangères qui gouvernaient la France , changea entièrement le motif , et devint l'affaire de la féodalité.

La régence , instruite des trames qui s'ourdissaient , et des assemblées secrètes que différents princes et seigneurs tenaient à l'archevêché , chez le coadjuteur , ne se croyant pas en sûreté à Paris , résolut , le 13 septembre suivant ,

' *Mémoires de la Minorité de Louis XIV*, pag. 424; 4690.

d'aller avec son fils et son ministre Mazarin au château de Ruel ; en même temps, elle fit arrêter plusieurs personnes de distinction, et arriver divers corps de troupes dans les environs de Paris.

Le parlement envoya une députation à la régente pour l'engager à revenir à Paris avec le roi. La reine répondit que son absence de cette ville ne devait avoir rien d'alarmant pour les habitants ; qu'elle était en usage, dans cette saison, de passer avec le roi son fils quelque temps à la campagne. Cette députation fut suivie de plusieurs autres sur des objets d'utilité publique. Il en résulta la déclaration du roi, du 24 août 1648, qui présentait quelques palliatifs aux maux qui désolaient l'état.

Mais les négociations, les conférences tenues à Ruel et à Saint-Germain-en-Laye n'étaient que des vaines apparences sous lesquelles le parti de la cour et celui du parlement, ou, pour parler le langage du temps, les *Mazarins* et les *Frondeurs*, cherchaient à se tromper réciproquement : tout semblait pacifié, tout était à la guerre.

La cour était revenue à Paris, lorsque, le 6 janvier 1649, à deux heures après minuit, la régente, accompagnée de ses fils, le roi et le duc d'Anjou, et du cardinal Mazarin, de plusieurs princes, seigneurs et officiers, sortit secrètement de cette ville par la porte de la Conférence, et se rendit à Saint-Germain-en-Laye. Là, le conseil assemblé, il fut résolu de faire le siège ou le blocus de Paris. Letellier disait « que le siège de cette ville » n'étoit pas une affaire de plus de quinze jours, et que » le peuple viendrait demander pardon la corde au cou, » si le pain de Gonesse manquoit seulement deux ou trois » jours de marché¹. »

¹ *Mémoires de Joly*, pag. 35 ; 4718.

En partant de Paris, la cour laissa une prétendue lettre du roi au prévôt des marchands ¹, et deux autres du duc d'Orléans et du prince de Condé, qui ne produisirent aucun effet.

Le 7 janvier, un lieutenant des gardes du roi porta un paquet contenant une lettre-de-cachet, qui ordonnait au parlement de se transférer à Montargis. Cet ordre étrange fit dire à Molé, chef de cette cour, qu'il était premier-président de Paris et non de Montargis. La lettre-de-cachet fut renvoyée sans être ouverte.

Le parlement envoya à Saint-Germain une députation dont l'objet était de faire des protestations de fidélité au roi et à la régente. Cette députation fut mal accueillie. Sanguin, maître-d'hôtel du roi, alla au-devant d'elle au bourg du Pecq, et dit aux députés de la part de la régente : « Si vous êtes envoyés à Saint-Germain pour annoncer » que vous avez obéi à l'ordre du roi qui transfère le parlement à Montargis, vous serez les bien-venus ; si vous » êtes députés du parlement séant à Paris, la reine ne » veut ni vous recevoir ni vous entendre, et vous ordonne » de vous retirer. » Les députés eurent beau assurer qu'ils n'avaient que des paroles de soumission et d'obéissance à porter à la reine, on leur refusa l'entrée de Saint-Germain ; puis ils firent valoir leur âge avancé, la saison rigoureuse, l'obscurité et le danger des chemins ; on leur permit après plusieurs refus de passer la nuit dans le bâtiment de la capitainerie de Saint-Germain. On ne manqua point de les avertir que la ville de Paris était bloquée, et que, dans vingt-quatre heures, elle serait assiégée par vingt-cinq mille hommes.

Le roi ne savait pas encore écrire.

Le lendemain, la députation revint à Paris. Ses membres exposèrent le triste succès de leur mission, et le parlement rendit l'arrêt du 8 janvier, qui fut le signal de la guerre : « Attendu, y est-il dit, que le cardinal Mazarin est notoirement l'auteur de tous les désordres de l'état et du mal présent, l'a déclaré et déclare perturbateur du repos public, ennemi du roi et de son état ; lui enjoint de se retirer de la cour dans le jour, et dans la huitaine hors du royaume ; et, ledit temps passé, enjoint à tous sujets du roi de lui courre sus ; fait défense à toute personne de le recevoir ; ordonné, en outre, qu'il sera fait levée de gens de guerre en cette ville au nombre suffisant, etc. »

L'armée du roi, commandée par le prince de Condé, s'empara de Saint-Cloud, de Saint-Denis, de Charenton. Les Frondeurs levèrent des troupes, et composèrent une armée d'environ douze mille hommes. Le coadjuteur, à ses frais, forma un régiment de cavalerie ; on vit même ce prélat à cheval, vêtu, armé en militaire, et disposé à faire le coup de main.

On pourvut avec soin à la défense et aux subsistances de Paris. La Bastille fut confiée à Broussel et à son fils. Tous les postes furent garnis de bourgeois. La guerre commença. Mille intrigues, mille tentatives de corruption, qui ne furent pas toutes sans succès ; des seigneurs toujours prêts à sacrifier à leurs intérêts le parti qu'ils avaient embrassé ; quelques affaires de postes ; des convois de vivres attaqués, défendus ; peu d'exploits remarquables ; beaucoup de destruction et de pillages : tels furent les traits principaux de cette guerre.

Le duc de Beaufort, l'espoir et l'idole des Parisiens, surnommé *le roi des halles*, parce que, presque aussi mal

élevé que ceux qui les habitaient , il en avait le langage grossier , et paraissait en avoir la franchise , montra beaucoup d'âme et peu de talents militaires dans les différents combats qu'il eut à soutenir.

Enfin , la cour était parvenue à diviser le parlement , à séduire par des offres magnifiques le prince de Conti , le duc de Longueville , le duc d'Elbeuf , le duc de Bouillon , etc. , etc. , chefs des Frondeurs : il en résulta une déclaration du roi , vérifiée le 1^{er} avril 1649 , portant amnistie générale , où l'on ne fit nulle mention du cardinal Mazarin qui demeura en place. Dans les négociations de ce traité , chaque prince ou seigneur chef de la Fronde avait mis à prix et marchandé sa soumission ; et tous , suivant leur puissance , reçurent la récompense , plus ou moins forte , de leur trahison. Le duc de Beaufort fut le seul prince qui ne voulut point alors participer à ces turpitudes.

La paix fut faite , mais ne fut pas assise sur des bases assez solides pour être durable. Chaque parti conservait fortement ses affections hostiles.

La cour ne rentra pas encore à Paris ; Mazarin ne croyait pas pouvoir y habiter en sûreté.

Cependant les libelles contre ce cardinal s'y répandaient avec profusion. Le parlement laissait à cet égard la plus grande liberté aux écrivains ; il crut cependant devoir sévir contre un écrit qui outrageait l'honneur de la régente. Cet écrit , intitulé : *La custode du lit de la reine* , avait pour imprimeur un nommé Marlot ou Morlet. Le parlement le condamna à la potence ; mais comme on le conduisait de la Conciergerie à la place de Grève , plusieurs garçons libraires et imprimeurs tombèrent à coups de pierre et de bâton sur les archers qui escortaient le

condamné ; et, criant sur eux *aux Mazarins*, ils firent, par ce cri magique, sortir des boutiques de nombreux auxiliaires. Plusieurs archers furent blessés ; le lieutenant criminel, nommé de Grani, eut beaucoup de peine à s'échapper ; tous, ainsi que le bourreau, s'enfuirent, et le malheureux imprimeur fut sauvé. Un de ses complices, condamné au fouet, eut un pareil sort.

Dans le même temps, le duc de Candale, qui, pour me servir de l'expression vulgaire, était un *grand Mazarin*, se permit de tenir aux Tuileries quelques discours offensants contre le duc de Beaufort, un des chefs des Frondeurs, et de jeter du ridicule sur sa conduite militaire et politique. Le duc de Beaufort, à qui on avait rapporté ces plaisanteries, étant instruit que le duc de Candale devait, le soir, souper chez Renard, traiteur établi à l'extrémité du jardin des Tuileries¹, s'y rendit ; et trouvant le duc à table, il lui dit en riant « qu'il venait familiè- » ment se réjouir avec lui, et profiter de la ~~liberté~~ ^{liberté} qui » régnait alors sur le pavé de Paris. La raillerie ne plut » pas, on y répondit avec aigreur ; et le duc de Beaufort, » qui n'attendait que cela, prit le bout de la nappe et ren- » versa tout ce qui était sur la table. Le duc de Candale » voulut mettre l'épée à la main, mais il en fut empêché » par ses amis, qui virent bien que la partie n'était pas » bien faite pour eux². »

¹ Renard, laquais et ensuite valet de chambre de l'évêque de Beauvais, entra facilement au Louvre par le moyen de son maître, et avait accoutumé de présenter tous les matins un bouquet à la régente qui aimait les fleurs. Il obtint d'elle plusieurs récompenses, et la jouissance d'une partie du jardin des Tuileries, où il fit bâtir une maison. Là se rendaient les hommes de la cour : on y buvait, on y mangeait, on y parlait d'affaires publiques, et on y faisait la debauche.

² *Mémoires de Joly*, pag. 54, 55.

Le cardinal Mazarin, qui redoutait Paris, éloignait toujours l'époque du retour de la cour dans cette ville. Enfin, le 16 août 1649, après plusieurs assurances et précautions, elle s'y rendit. Les cabales, les trahisons n'en furent que plus actives. Le coadjuteur, déguisé en cavalier, allait secrètement conférer avec le cardinal Mazarin; le duc de Beaufort, ce Frondeur si ardent, et réputé si loyal à son parti, en faisait autant. Le prince de Condé, chef du parti Mazarin, prince qui, dans ces troubles, joua un rôle si incertain, si intéressé, semblait alors caresser le parti des Frondeurs et braver le cardinal Mazarin. Chacun des chefs des deux partis cherchait à se tromper et à mettre à prix sa perfidie.

Les uns traquaient de leur soumission, demandaient avec menace au gouvernement, un chapeau rouge, un tabouret, d'autres demandaient telle somme d'argent : telle fille en mariage, etc. Aucun de ces courtisans, princes ou seigneurs, fidèles ou déloyaux, ne s'occupait du bien public. Ces misérables intrigues, où se mêlaient des femmes et des prêtres, conduites de part et d'autre par des hommes avides et sans probité, par des princesses rapaces et galantes, ressemblaient, par leurs honteux motifs, aux cabales basses et odieuses qui signalèrent la minorité de Louis XIII.

La féodalité, devenue maîtresse du parti de la Fronde, ne s'occupait plus d'appuyer les justes réclamations des Parisiens, de les tirer de l'oppression : dans l'un comme dans l'autre parti, elle cherchait à se faire de l'indignation publique une arme qu'elle employait au besoin pour en frapper son ennemi.

C'est dans cette vue que le cardinal Mazarin fit distribuer de l'argent aux bateliers de Paris, avant sa rentrée,

afin de se les rendre favorables ; mais cette ruse très-vulgaire n'est pas comparable à celle qu'employa Joly, conseiller au Châtelet. Il imagina de se faire assassiner dans l'intention d'accuser Mazarin de ce crime et de soulever le peuple contre ce cardinal. C'est lui-même qui se vanta de cette étrange imposture.

Le marquis de Noirmontiers avait proposé, pour exciter du trouble dans Paris et déterminer le parlement à rassembler toutes les chambres, de faire une feinte entreprise sur la personne du duc de Beaufort, ou sur celle de Brûssel ; mais , après une mûre délibération , ces deux particuliers ne parurent pas convenir aux chefs des Frondeurs. Le coadjuteur s'offrit pour être assassiné ; mais il sembla plutôt désirer l'honneur de cette proposition que les périls de l'événement. Alors Joly, conseiller au Châtelet, et qui, en sa qualité de syndic des rentiers , était un personnage assez considéré, se dévoua , et fut accepté.

Ce projet étant arrêté , Joly , pour se préparer au rôle d'assassiné , se rendit chez le marquis de Noirmontiers qui demeurait rue Saint-Méry , où un de ses gentilshommes , nommé d'Estainville l'attendait. Ce gentilhomme s'était chargé du rôle d'assassin. Joly quitta son potrpont et le mit dans une position convenable ; une manche fut remplie de foin ; d'Estainville tira sur cette manche un coup de pistolet et la perça précisément où on le désirait. Cette opération faite , il fut convenu que le lendemain 10 décembre 1649, sur les sept heures et demië du matin, d'Estainville se rendrait dans la rue des Bernardins , près de la maison où logeait le président Charton , chez lequel Joly allait souvent.

Tout étant arrêté , le lendemain , à l'heure dite , Joly ,

vêtu de l'habit dont la manche était percée par une balle, arrive en carrosse dans la rue des Bernardins ; il aperçoit d'Esparville qui s'approche ; aussitôt le coup de pistolet est tiré, la balle a percé le carrosse, et passé au-dessus de la tête de Joly qui s'était baissé pour l'éviter. Il crie, et d'Esparville prend la fuite¹.

Joly fut conduit chez un chirurgien qui lui trouva, à l'endroit où la balle devait avoir passé, une espèce de plaie qu'il s'était faite lui-même la nuit précédente avec des pierres à fusil. Les complices de cette machination répandirent que ce coup partait de la cour, qui voulait se défaire du plus zélé syndic des rentiers.

Ce prétendu assassinat causa une grande rumeur. Le parlement, aussitôt en rapporta que Joly était mort, ordonna qu'il en serait informé. Le marquis de La Boulaye se répandit dans les rues à la tête de deux cents hommes, criant que la cour avait fait assassiner un conseiller, syndic des rentiers, et qu'on en voulait faire autant à M. de Beaufort. Il y eut quelques boutiques de fermées ; le pain fut enlevé des marchés et payé au double du prix ordinaire. Tel fut l'effet momentané que produisit cette supercherie.

Le même jour le marquis de La Boulaye dressa une embuscade sur le Pont-Neuf, afin de tuer à coups de pistolet le prince de Condé, lorsqu'il passerait le soir sur ce pont pour se rendre du Louvre à son hôtel. Le cardinal Mazarin, instruit du projet, en fit avestir le prince, qui plaça dans le carrosse où il devait se trouver quelques laquais qui reçurent la bordée ; l'un d'eux fut grièvement blessé.

¹ *Mémoires de Joly*, pag. 70, 71.

On croit que le marquis de La Boulaye fut autorisé à négocier avec le cardinal Mazarin, qui, en avertissant le prince, voulut par ce bienfait apparent l'attacher à son parti, et le détacher de celui des Frondeurs qu'il accusait de cet attentat.

Le prince de Condé, flottant entre les deux partis, donnant tour à tour des craintes et des espérances à chacun, éprouva la peine que s'attirent ordinairement ceux qui dans un état jouent un semblable rôle. Il fut, le 18 janvier 1650, arrêté au Palais-Royal, en plein conseil, où il avait été convoqué. On arrêta avec lui, dans le même lieu, le prince de Conti et le duc de Longueville. Ces trois princes furent conduits au donjon de Vincennes. Cette mesure violente, que le cardinal Mazarin avait jugée nécessaire au maintien de son autorité, lui valut ensuite, et amena une guerre civile qui désola la France pendant plusieurs années.

Peu de temps après, les amis du prince de Condé, réunis dans son hôtel, proposèrent, pour servir le peuple à se soulever contre le cardinal, une entreprise pareille à celle de Joly.

Ils formèrent le projet de monter à cheval et d'aller attaquer M. de Beaufort, afin de faire croire au peuple que le cardinal Mazarin était l'auteur de cette attaque. L'exécution commencée échoua parce qu'elle fut mal conduite².

C'est sans doute dans une pareille intention que, la

¹ Le duc d'Orléans, apprenant l'arrestation de ces trois princes, dit : *Voilà un beau coup de filet ; on vient de prendre un lion, un singe et un renard.* Par le lion, il désignait le prince de Condé, fier et emporté ; par le singe, le prince de Conti, petit et très-bossu ; et par le renard, le duc de Longueville, souple et adroit.

² *Mémoires de Joly*, pag. 80.

même année, un gentilhomme du duc de Beaufort fut tué dans la rue Saint-Honoré, lorsqu'il allait, dans le cabinet de son maître, le chercher à l'hôtel de Mont-henry. Les uns attribuèrent cet assassinat au cardinal Mazarin, les autres dirent que les assassins s'étaient mépris, croyant tuer le duc ; les autres, aux amis du prince de Condé. C'est ainsi qu'on excitait le peuple à la sédition, qu'on en faisait un instrument dont un parti se servait pour frapper l'autre.

On attribua aussi aux amis des princes emprisonnés une insulte qui fut faite au cardinal Mazarin. Un matin on trouva à la Croix du-Trahoir et au bas du Pont-Neuf, du côté de la rue Dauphine, deux poteaux ; sur chacun était pendue l'effigie de ce cardinal, la corde au cou ; et au bas de ces poteaux on voyait une inscription contenant la liste de ses crimes et sa condamnation. Ce spectacle amusa beaucoup le peuple, qui faillit assommer l'exempl qui se présenta pour enlever l'effigie.

La captivité des princes alluma la guerre civile dans les provinces méridionales, et surtout à Bordeaux, où l'armée de la régente et de son Mazarin causa des maux infinis. Le président Poitier avait déjà, dans un discours qu'il prononça le 25 octobre 1649, devant la reine, fait un épouvantable tableau des dissensions civiles : il y joignit des remontrances énergiques sur la conduite du gouvernement. « Votre majesté, lui dit-il, a ce malheur, » commun presque à tous les princes du monde, qu'elle » apprend la dernière la vérité de ses affaires. » Après avoir reproché les tromperies employées par la cour ou par ses ministres contre la ville de Bordeaux, il se plaint

de ce qu'on débite dans Paris et vend publiquement sous les yeux de la reine des imprimés portant le titre de *Remontrances*, « dans lesquelles on lit, dit-il, pour première » maxime, qu'un prince n'est point obligé de garder sa foi » à ses sujets. »

Le chancelier, qui répondit au discours du président, ne dit rien pour justifier ou repousser l'odieux de cette maxime, et son silence à cet égard fit croire qu'il en était l'auteur.

Les princes prisonniers furent transférés de Vincennes à Marcoussi, et de ce dernier lieu au château du Havre. Le comte d'Harcourt se chargea de cette translation, et le prince de Condé composa dans la voiture le couplet suivant :

Cet homme gros et court
Si connu dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant (*bis*) recors de Jules Mazarin.

Ces princes, pendant cette translation, adressèrent au parlement, le 19 novembre 1650, une lettre où ils implorèrent l'assistance de cette compagnie pour obtenir leur liberté. Le parlement, malgré son premier président, fit des remontrances à la régente pour la presser d'accorder cette grâce. La régente répondit qu'elle y consentirait à condition que madame de Longueville et M. le vicomte de Turenne, qui s'étaient rendus maîtres de Stenay, remettraient cette place au roi.

On vit dans cette réponse un moyen artificieux, employé par le cardinal Mazarin pour gagner du temps. Dans plusieurs circonstances, et même lorsqu'on déli-

béra au parlement sur les remontrances à faire à la régente pour la liberté des princes, les jeunes conseillers proposaient d'en faire d'autres pour demander que le cardinal ~~fût~~ expulsé de la cour. Mazarin, détesté de toutes les classes de la société, n'avait pour partisans que des nobles qui attendaient de lui leur fortune, pour soutiens que la régente et le duc d'Orléans; mais bientôt ce dernier appui lui manqua. Il se permit quelques propos inconsiderés sur ce prince, qui protesta de ne plus le voir, et qui déclara à la régente qu'il ne paraîtrait plus au conseil tant que le cardinal y serait. On voit ici, comme on l'a vu ailleurs, que les princes passaient d'un parti à l'autre par des motifs d'intérêt personnel, et jamais par ceux de l'intérêt public dont ils ne s'occupaient nullement.

Mazarin, perdant cet appui, en chercha d'autres dans les princes qu'il avait faits emprisonner, et dépêcha le duc de Grammont au Havre pour traiter avec le prince de Condé des conditions de sa liberté; mais cet envoyé n'était muni d'aucun pouvoir pour terminer cette négociation.

Le parlement, réuni au duc d'Orléans, arrêta que des remontrances seraient faites à la régente pour obtenir d'elle la liberté des princes et le renvoi du cardinal; mais cette princesse, instruite de l'objet de ces remontrances, éloignait toujours l'époque où elle donnerait audience pour les entendre. Le 20 janvier 1654, elle admit enfin la députation, et répondit que le 30 de ce mois elle ferait sa réponse. Cette réponse fut évasive. Nouvelles remontrances délibérées le 4 février suivant, où le parlement et le duc d'Orléans se prononçaient avec plus de force pour l'éloignement du cardinal Mazarin. Enfin, se voyant repoussé de toutes parts, le 6 février à onze heures du

Le cardinal sortit de Paris par la porte de Richelieu, se rendit à Saint-Germain-en-Laye, et y séjourna. Le duc d'Orléans, instruit de ce séjour, annonça à la reine qu'il ne paraîtrait plus au conseil, si l'éloignement de Mazarin n'était pas définitif et durable.

Le peuple de Paris fit éclater sa joie en cette circonstance ; et le parlement, le 9 février, ordonna au cardinal Mazarin, à ses parents et domestiques, de vider le royaume quinze jours après la publication de l'arrêt, qui fut publié le lendemain : cet ordre fut rigoureusement exécuté. Le cardinal, qui avait pris la route de Normandie, instruit que ceux qui portaient les ordres de mettre les princes en liberté étaient partis, gagna de vitesse et arriva avant eux au Havre⁴ ; on n'y connaissait point encore sa disgrâce : on l'y croyait toujours maître de la France. Il put donc, sans difficulté, ordonner la mise en liberté des princes à des conditions plus avantageuses que celles que devaient leur porter les envoyés de la cour.

Voilà un succès désiré avec tant d'ardeur⁴, les princes libres et Mazarin chassé. L'état n'en fut pas plus calme ; les Français et les Parisiens n'en furent pas plus heureux ; les vices des hommes, et plus encore ceux du gouvernement, amenèrent de nouveaux orages.

Le prince de Condé, par sa réputation militaire, et comme victime de Mazarin, avait inspiré de l'intérêt aux Parisiens ; mais ses manières impérieuses, hautaines, méprisantes, ses tergiversations continuelles, sa déloyauté, sa mauvaise foi, diminuait beaucoup cet intérêt¹. De retour à Paris il fut froidement accueilli, et, dès qu'on

¹ Voyez sur le caractère du prince de Condé, non les panégyristes toujours menteurs, mais les mémoires du temps, et notamment ceux de la duchesse de Nemours, page 88, édition de 1709 ; et sur sa mauvaise foi, p. 456.

le vit de près, on n'aperçut plus que ses défauts. Comme auparavant il devint redoutable à la cour et à la ville, et ne fut aimé d'aucun parti.

Mazarin, quoique loin de la cour et hors de France, ne laissait pas que d'entretenir une correspondance très-active avec la régente, et d'avoir une grande part aux affaires publiques. Madame de Nemours nous donne comme un secret fort important et une vérité utile à l'histoire, le peu d'accord qui existait entre la reine et le ministre chassé. « Depuis que le cardinal fut parti, la » reine et lui agirent peu de concert, et furent souvent » peu satisfaits l'un de l'autre. » Mais la correspondance entre cette princesse et Mazarin est un fait qu'on ne peut révoquer en doute, et que prouve même l'aveu de la duchesse de Nemours. Des courriers partaient et revenaient fréquemment de Bouillon au Palais-Royal et du Palais-Royal à Bouillon, où le cardinal s'était retiré ; et si la régente et le cardinal différaient sur quelques points, ils étaient d'accord sur l'objet principal. .

Le prince de Condé, tourmenté par le désir de tout dominer, voulait s'emparer du jeune roi et gouverner la France. Les Frondeurs, que ce prince n'aimait pas, redoutaient son gouvernement. La reine se trouva dans une telle circonstance que, pour se préserver des projets ambitieux du prince de Condé, elle se vit obligée de favoriser les Frondeurs, de s'unir à eux, et de se concerter avec le plus habile, le plus accrédité de leurs chefs, avec le coadjuteur de Paris. La reine et ce coadjuteur, par la crainte qu'inspirait le prince de Condé, changèrent de parti ou parurent en changer.

Le prince de Condé, alarmé de cette réunion, quitte Paris et se retire à Saint-Maur. Une telle retraite était

alors considérée comme l'équivalent d'une déclaration de guerre. La reine le fait supplier de rentrer à Paris ; il répond qu'il n'y viendra point tant qu'elle aura près d'elle les *valets du Mazarin*. La reine consentit à renvoyer ces *valets* : c'étaient les ministres Letellier, Servien et de Lyonne.

Après cette expulsion de ministres , le prince de Condé vint à Paris, et, parcourant les rues avec une nombreuse suite de pages et de laquais magnifiquement vêtus , distribua de l'argent à la dernière classe du peuple pour lui faire crier *vive le roi ! vivent les princes !* Il se rendit au parlement, assista aux séances ; mais il n'alla voir ni la régente ni le roi. Ce ne fut que le 3 août 1651 qu'il y parut, présenté par le duc d'Orléans. Mécontent de la réception que lui fit la régente, il protesta qu'on ne le reverrait plus à la cour.

Le 17 août, la reine manda le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le corps de ville : ces différents corps se rendirent auprès d'elle par députations. Le chancelier leur lut un discours contenant la résolution du conseil du roi d'éloigner pour toujours le cardinal Mazarin du royaume ; il y ajouta des plaintes contre la conduite du prince de Condé, et sur ses intelligences secrètes avec les puissances étrangères. Ce discours fut public : le lendemain le prince de Condé vint au parlement, accompagné d'une troupe formidable de gentilshommes, de pages et de laquais armés ; il y lut plusieurs discours tendant à repousser toutes les inculpations faites contre lui, inculpations dont il accusa le coadjuteur de Paris d'être l'auteur. L'affaire fut remise à la séance du lundi 24 août 1651 ; cette séance fut orageuse ; et la grand'salle du Palais faillit devenir un champ de carnage.

Le coadjuteur n'avait pas vu sans inquiétude, dans la précédente séance, la nombreuse escorte du prince de Condé; il résolut de se mettre en défense en cas d'attaque : il rassembla tous ses amis et un grand nombre de Frondeurs déterminés. La régente, de concert avec ce prélat, envoya au palais plusieurs soldats de sa garde, de gen-darmerie, et de cheval-légers, qui devaient obéir au commandement du sieur Delaigue, et se reconnaître au mot d'ordre de *Notre-Dame*.

Le prince de Condé se rendit au palais avec une troupe encore plus nombreuse que celle qui l'avait accompagné dans la séance précédente ; elle avait pour mot de reconnaissance *Saint-Louis*.

Plusieurs conseillers et autres gens du parlement, cachaient sous leurs robes des épées, des poignards. Le coadjuteur avait aussi pris cette précaution ; mais il ne cacha pas si bien son poignard qu'il ne fût aperçu par quelqu'un qui lui demanda si c'était là son bréviaire.

Chacun, s'attendant à une attaque, s'était préparé à la défense ; et les salles du Palais de justice allaient être ensanglantées, et offrir l'horrible spectacle de Français égorgés par des Français : voici quelles circonstances détournèrent ce malheur.

Le prince de Condé, informé d'avance des troupes nombreuses qui devaient protéger le coadjuteur, et craignant de n'être pas le plus fort, se plaignit, en entrant dans la salle des délibérations, du grand rassemblement des partisans de ce prélat, et dit qu'il savait que pour fortifier ce rassemblement on avait détaché dix hommes de chaque compagnie de la garde royale. Le coadjuteur alors lui répondit que le fait était vrai, qu'il avait prié ses amis de l'accompagner pour sa sûreté personnelle ;

Mais que , si son altesse voulait ordonner à ses gens de se précipiter , il prierait les siens d'en faire de même. Sur quoi le parlement ordonna que tous les gens de part et d'autre videraient le Palais. Alors le prince de Condé chargea M. de La Rochefoucauld de faire retirer de la grand'salle les hommes de son escorte ; et le coadjuteur se leva lui-même pour aller donner un pareil ordre à ses nombreux partisans.

Le duc de La Rochefoucauld le laissa sortir le premier. A peine le prélat eut-il passé la porte des huissiers pour entrer dans la grand'salle, que cinq ou six laquais du prince de Condé vinrent sur lui l'épée à la main , en criant *au Mazarin !* Cette attaque décida les deux partis à tirer leurs épées ; les uns, partisans de la cour et du coadjuteur , criaient *vive le roi !* et les autres , attachés au parti des princes , faisaient entendre les cris de *vive le roi et les princes !* De sorte qu'il parut dans le grand'salle ou quatre mille épées nues. Les agents du prince , étant pas les plus forts , furent par ceux du coadjuteur poussés jusqu'à la porte qui mène à la chambre des enquêtes. Alors un capitaine des gardes du prince de Conti , se trouvant en face du marquis de Fossé , ami du coadjuteur , dit qu'il serait fâcheux que les plus braves gens et les plus grands seigneurs s'égorgeassent pour un coquin comme le cardinal Mazarin. Après quelques autres propos , les deux interlocuteurs remirent l'épée dans le fourreau ; et tout le monde les imita machinalement , et cria *vive le roi* , sans ajouter *vivent les princes*.

Pendant cette scène il s'en⁷passait une autre à la porte qui de la grand'salle conduit au parquet des huissiers et à la grand'chambre. Le coadjuteur , délivré des laquais du prince qui se portaient sur lui l'épée à la main , voulut

rentrer dans l'assemblée , mais il en trouva la porte fermée par M. de La Rochefoucauld , qui au lieu de congédier les gens du parti de Condé comme il en avait reçu l'ordre , se borna à pousser la porte , à la contenir en dedans avec la barre , et laissa le coadjuteur dans la grand-salle , exposé aux insultes et aux coups de ses ennemis. Accompagné du sieur d'Argenteuil , ce prélat fit des efforts inutiles pour ouvrir cette porte que la barre tenait en partie entr'ouverte , mais non pas assez pour qu'un homme pût y passer. Le duc de La Rochefoucauld , apercevant un gentilhomme du prince de Condé , lui dit : *Tue-moi ce b..... là ; il faut le poignarder.* Ce gentilhomme refusa de faire le rôle d'assassin.

Un particulier nommé Pech , grand partisan du prince de Condé , instruit que le coadjuteur était retenu à la porte de la grand-salle , s'avança à travers la foule , le poignard à la main , en disant : *Où est ce b... de coadjuteur , que je le tue ?* D'Argenteuil couvrit promptement les épaules du prélat avec le manteau d'un prêtre qui se trouva là , et cacha son rochet et son camail ; puis se tournant vers ce furieux , il lui dit : *Aurais-tu bien le cœur de tuer ton archevêque ?* Ces paroles , prononcées froidement , désarmèrent le zélé partisan du prince de Condé.

Bientôt dans la grand'chambre on fut informé du cruel embarras et du danger où se trouvait le coadjuteur. Le sieur de Champlâtreux eut ordre d'aller à son secours et de lui faire ouvrir la porte ; ce qu'il ne parvint à exécuter qu'avec beaucoup de peine , et en éprouvant beaucoup de résistance de la part de La Rochefoucauld. Le coadjuteur fut dégagé au moment où il allait être percé d'un coup de poignard de la part d'un inconnu , dont le bras levé fut arrêté par un nommé Noblet. Le duc de

Brissac, accouru pour sauver le prélat, dit au duc de La Rochefoucauld : *Si nous étions dans un autre lieu , je vous donnerais cent coups d'épée*. Accablé des plus vifs reproches, La Rochefoucauld répondit à mi-voix à Brissac et au coadjuteur, en leur serrant la main : *Je voudrais vous avoir étranglés !* Le coadjuteur répliqua : *Camarade la Franchise* (c'était le nom que l'on donnait à La Rochefoucauld), *nous ne nous battons point pour cela. Je suis prêtre, et toi tu n'es qu'un poltron*¹.

Le duc de Brissac appela en duel le duc de La Rochefoucauld ; mais, par l'intervention de leurs amis communs, cet appel n'eut pas de suite.

Le sieur de Champlâtreux parvint avec beaucoup de peine à faire vider la grand'salle, remplie de troupes, d'officiers, pages, laquais et soldats. L'assemblée du parlement, à cause de ces circonstances orageuses, ne put entendre la réponse du coadjuteur, et ne prit aucune délibération.

J'ai détaillé cette scène pour faire connaître le degré d'irritation, le moral et les manières de cette époque ; je ferai un tableau plus rapide des événements qui me restent à rapporter ; mais je ne crois pas devoir omettre une petite vengeance que le coadjuteur, pour se dédommager des insultes qu'il avait reçues au Palais, exerça contre le prince de Condé.

Le duc d'Orléans avait fait avertir le coadjuteur de ne point assister à la prochaine séance du parlement, dans la crainte d'y exciter de nouveaux troubles : ce prélat reçut cet ordre avec peine. Ne point paraître au parlement, c'était laisser le champ libre à son ennemi ; d'autre part,

¹ Ce duc de la Rochefoucauld est l'auteur des *Maximes*.

il ne devait point mépriser l'avis du duc d'Orléans. Pour accorder son honneur et son intérêt, il se fit prier d'assister à la procession de la *grande confrérie*, qu'on devait célébrer ce jour-là.

Cette procession, partie de l'église des Cordeliers, se déployait dans les rues voisines, lorsque le peuple, y voyant figurer le coadjuteur, sans égard pour le prélat, pour ses vêtements archiépiscopaux, ni pour la procession illustrée de reliques, se mit à crier *au Mazarin !* Le prélat et sa suite pompeuse ne furent point déconcertés par ce cri injurieux, et continuaient gravement leur marche, lorsque par hasard le prince de Condé, revenant en voiture du Palais, et se dirigeant vers son hôtel¹, rencontra cette procession dans la rue du Paon. Par respect pour cette cérémonie religieuse, il fit arrêter sa voiture, baisser la portière et s'agenouilla ainsi que sa suite ; alors le coadjuteur, triomphant de voir son mortel et fier ennemi prosterné à ses pieds, usa de ses avantages, et, sans miséricorde, lui donna sa sainte bénédiction, puis lui fit avec grâce une salutation que le prince de Condé fut obligé de lui rendre.

Après cette scène comique, chacun des deux acteurs se retira, l'un humilié, l'autre glorieux du rôle que le prestige des cérémonies religieuses lui avait fait jouer².

¹ L'hôtel de Condé était situé à peu près à l'endroit où se trouve le bâtiment de l'Odéon ; l'enclos et les jardins de cet hôtel étaient circonscrits par les rues de Vaugirard, des Fossés-de-Monsieur-le-Prince et de Condé.

² Boileau, dans son *Lutrin*, chant 5, en attribuant cette scène à d'autres personnages, l'a peinte dans les vers suivants :

Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse ;
Il part, et de ses doigts saintement allongés
Béni tous les passants en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'osera attendre,

Le 7 septembre 1651, le roi ayant atteint sa quatorzième année, on solennisa sa majorité par une cérémonie magnifique ; on le conduisit au parlement accompagné d'une nombreuse et brillante cavalcade. Il y déclara, suivant la forme, qu'il voulait *prendre lui-même le gouvernement de son état* : ce qu'il ne voulait pas, et ce que Mazarin l'aurait empêché de faire quand il l'aurait voulu. On remarqua que le prince de Condé n'assista point à cette solennité. Ce prince, qui inquiétait la cour et la ville, était lui-même sans cesse inquiet sur son sort, et se croyait toujours sur le point d'être arrêté. Peu de jours après cette cérémonie, mécontent des nouveaux ministres que la reine venait de nommer, il quitta Paris, conclut un traité avec le duc de Bouillon, prit d'autres mesures pour faire décidément la guerre à la cour, et, après avoir séjourné quelque temps à Chantilly, il se retira à Montrond, place forte du Berri, et de là dans son gouvernement de Guyenne, où il leva des troupes et arbora l'étendard de la révolte. Une infinité de seigneurs se joignirent à lui.

Des attroupements et des violences, évidemment excités par les chefs de parti, éclatèrent à Paris.

Le 31 août de la même année, un grand tumulte se manifesta dans la grand'salle et dans la galerie du Palais.

Il t déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants : Profanes, à genoux !

.....
Tout s'écarte à l'instant, mais aucun n'en réchappe,
Partout le doigt vainqueur les suit et les ratrape.

.....
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite ;
Il observe de l'œil, et, tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné.

.....

Le 2 septembre, un nommé Bon-Lagneau, escorté de plusieurs personnes armées, investit la maison du lieutenant criminel, vomit plusieurs injures contre lui, menaça de le tuer et de brûler sa maison.

Dans le même temps la régente, qui, plusieurs fois, avait protesté au parlement qu'elle ne rappellerait jamais le cardinal Mazarin, et qui venait (le 6 décembre 1651) de faire publier une déclaration solennelle à ce sujet, travaillait sourdement à favoriser son retour. Le bruit en circula bientôt à Paris. Le parlement, après avoir rendu des arrêts contre le prince de Condé, en rendit de plus violents contre Mazarin. Par celui du 13 décembre 1651, il défendit à tous les sujets du roi de donner passage ou retraite à ce cardinal. Un autre arrêt vint ensuite, qui ordonna que ses meubles et sa bibliothèque seraient vendus, et que, sur les deniers provenant de cette vente, ainsi que sur les revenus de ses bénéfices, une somme de cinquante mille écus serait prise pour être donnée en récompense à quiconque le livrerait, mort ou vif, entre les mains de la justice.

Pendant que les agitateurs en chef, tour à tour *Frondeurs* et *Mazarins*, passaient sans pudeur, suivant leur intérêt, d'un parti à l'autre, et déroutaient les politiques du temps, la ville de Paris, arme et plastron de ces méprisables intrigants, toujours dupe de leurs querelles feintes ou sincères, était continuellement troublée par des violences et des menaces d'attroupements.

Le prince de Condé envoya dans Paris deux gentilshommes, les sieurs de Gourville et La Rochecorbon, qui, accompagnés d'hommes armés et à cheval, s'embusquèrent pendant trois nuits sur le passage de la voiture du coadjuteur, pour l'enlever ou l'assassiner : ils ne purent

y réussir. Dans le même temps, un attroupement séditieux se manifesta dans la rue de Tournon, et les hommes qui le composaient criaient devant le palais du Luxembourg, où demeurait le duc d'Orléans : *La paix, la paix, point de Mazarin!* Cet attroupement se porta ensuite devant l'hôtel du premier président, et y fit entendre les mêmes cris.

Les protestations et déclarations de la régente, les arrêts du parlement et ces cris commandés n'empêchèrent pas le cardinal Mazarin de rentrer en France. Il avait levé à ses frais une armée composée de sept à huit mille hommes, commandée par le maréchal d'Hocquincourt; ainsi escorté, il arriva jusqu'à Poitiers où la cour s'était rendue pour faire la guerre au prince de Condé.

Dans ce même temps, les intrigues prirent une direction différente. Le coadjuteur, abandonné de la cour, parvint à obtenir le chapeau de cardinal, que cette même cour, après l'avoir sollicité pour lui, demandait ensuite pour un autre. Il prit dès lors le nom de *cardinal de Retz*.

Plusieurs ennemis du cardinal Mazarin, voyant le succès de sa rentrée, changèrent d'allure et devinrent ses partisans. Le parlement, toujours animé contre ce cardinal, persista à demander son éloignement, mais avec moins de chaleur.

Paris, dans les premiers mois de l'an 1652, fut livré à plusieurs agitateurs; des placards séditieux, des libelles en prose et en vers, de faux bruits et des cris de révolte, des attroupements alarmaient les habitants paisibles. Chaque parti soudoyait des hommes de la dernière classe du peuple pour les porter à quelques excès contre ses antagonistes.

Le 2 avril, le Pont-Neuf se couvrit d'un attroupement

d'ouvriers ou de vagabonds qui insultaient les passants , et notamment ceux qui étaient en voiture. Le carrosse de la duchesse d'Elbeuf fut arrêté , pillé et mis en pièces. Il en fut de même de plusieurs autres. Un de ces vagabonds fut arrêté et condamné à être pendu sur le Pont-Neuf. Quelques jours après , tandis qu'on l'exécutait, un de ses camarades vint pour couper la corde ; il fut arrêté lui-même et ne tarda pas à subir le même sort.

Ces événements , ces attentats furent les préludes de l'entrée du prince de Condé à Paris. Il quitta furtivement la province de Guyenne , son armée et ses partisans ; et , après avoir couru plusieurs dangers sur la route¹ , il arriva dans cette ville le 11 avril , accompagné des ducs de Beaufort , de La Rochefoucauld et de plusieurs autres seigneurs. Le duc d'Orléans alla au-devant de lui , et le conduisit au parlement. Le prince de Condé y déclara qu'il n'avait pris les armes que pour se garantir des attentats du cardinal Mazarin , et qu'il les poserait aussitôt que ce ministre serait hors de France.

Les 16 et 22 avril , il se tint à l'Hôtel-de-Ville deux assemblées solennelles composées des membres de toutes les autorités civiles et religieuses de Paris. Il y fut arrêté qu'une députation serait faite auprès du roi pour le prier de se rendre dans cette ville , et d'exclure de son conseil et de la France le cardinal Mazarin. Démarche inutile.

Cependant l'armée du prince de Condé occupait les environs de Paris ; et l'armée royale , commandée par le

¹ Pendant qu'il se rendait déguisé de son gouvernement de Guyenne à Paris , il logea dans un château d'Auvergne dont le seigneur , qui ne le connaissait pas , parla sans ménagement de la conduite désordonnée de ce prince , et surtout de ses liaisons criminelles avec sa sœur , la duchesse de Longueville. Le prince de Condé garda péniblement le silence pour ne point se trahir.

vicomte de Turenne, la harcelait de son mieux. Les sièges, les combats, les retraites répandaient la désolation dans les campagnes : tout était ravagé par des guerriers qui ne songeaient qu'aux succès du parti qu'ils avaient embrassé, et ne voyaient qu'avec dédain les malheurs affreux qu'ils causaient. Le pillage, les meurtres, les incendies, sur un rayon de trente lieues au midi de Paris, de quinze à vingt sur les autres aspects de cette ville, avaient fait désertier toutes les habitations champêtres. On voyait une infinité de malheureuses familles abandonner leurs foyers, et venir avec leurs bestiaux, leurs vivres, échappés à la voracité des soldats, chercher un asile à Paris. Arrivées aux portes de cette ville, elles y trouvaient un obstacle. Les commis des barrières exigeaient un droit d'entrée ; il y eut à ce sujet des émeutes aux portes Saint-Honoré et Saint-Antoine ; et, le 26 avril 1652, le parlement ordonna que les commis ne percevraient aucun droit sur les bestiaux et denrées amenés dans Paris pour la consommation de ceux qui s'y réfugiaient. Que de maux pour des motifs méprisables !

Les autorités principales de Paris étaient discordantes sur leurs opinions et servaient des partis différents. Le corps de ville, c'est-à-dire le prévôt des marchands, les échevins, penchaient pour Mazarin ; le parlement et les autres cours de justice lui étaient contraires, et ne cessaient de demander à la reine le renvoi de ce ministre : cette princesse s'opiniâtrait à le conserver. Le coadjuteur, devenu cardinal de Retz, agissait alors pour le parti de la cour. Cette diversité de partis se manifestait par des délibérations opposées, par une infinité de pamphlets contre Mazarin auxquels le cardinal de Retz faisait répondre ou répondait lui-même ; se manifestait presque

journallement, dans la classe du peuple, par des attroupements, des cris séditieux, des violences contre les partisans de Mazarin.

Le 10 mai 1652, les échevins se rendirent'au parlement avec une suite nombreuse. Le peuple qui remplissait la grand'salle se jeta sur leurs archers, les désarma, les dépouilla de leurs casaques brillantes : deux échevins furent en même temps attaqués, et n'auraient pu échapper aux coups de ces mécontents, si le duc de Beaufort ne fût venu les délivrer.

« Il ne se passoit guère de jour que le peuple ne donnât des marques de son zèle pour les princes, dit Joly dans ses Mémoires, et de sa fureur contre le cardinal Mazarin. Le prévôt des marchands et tout le corps de ville en fut attaqué en plusieurs rencontres, particulièrement une fois en sortant du Luxembourg, avec tant de violences, qu'ils furent obligés de se réfugier dans quelques maisons de la rue de Tournon, et d'abandonner leurs carrosses qui furent mis en pièces¹. »

Cette conduite du peuple donnait des craintes à Mazarin, et ces craintes l'empêchèrent de ramener la cour à Paris, où, dans ses intérêts, elle aurait dû se rendre avant que le prince de Condé vînt y dominer.

Une petite minorité à Paris désirait le retour du cardinal, non parce qu'elle l'aimait, mais parce qu'elle se persuadait que ce retour ferait cesser la guerre. Une majorité paraissait attachée au prince de Condé, non parce qu'on l'aimait (il n'avait rien d'aimable), mais parce qu'il faisait la guerre à Mazarin. Divisée en ces deux points, la population entière était d'accord sur un troi-

¹ *Mémoires de Joly*, tom. II, pag. 6.

sième, l'éloignement des armées, dont la présence auprès de Paris était un véritable fléau pour les habitants des campagnes et pour ceux de la ville menacés d'une disette prochaine. Les plaintes et demandes faites à ce sujet ne produisirent que cette réponse de la part des princes : *Nous ferons retirer notre armée quand l'armée royale se retirera.*

Le parti des princes ne s'occupait pas plus que celui de Mazarin des misères qu'il occasionnait; il espérait se renforcer par l'arrivée d'une armée de douze mille hommes que conduisait le duc de Lorraine. Cette armée vint en effet et campa à Villeneuve-Saint-George. Le duc fut reçu à Paris par les princes, fort satisfaits de ce secours; mais ils n'en profitèrent pas, car bientôt après son arrivée, cette armée, en conséquence de l'accommodement que ce duc fit avec Mazarin, par l'entremise du roi d'Angleterre qui se trouvait alors en France, reprit le chemin de la Lorraine. Cet événement affaiblit le parti des princes, mais ne les découragea point : ils continuèrent la guerre.

Les Parisiens, après des tentatives réitérées et toujours vaines auprès de la cour, auprès des princes, eurent recours, pour avoir la paix, à des cérémonies religieuses qui ne produisirent point d'effet. A la sollicitation pressante du prévôt des marchands, il fut arrêté qu'on ferait dans Paris des processions particulières et une procession générale; les membres du parlement y assistèrent en robe rouge, et tout le corps de ville en habit de cérémonie. On y porta en grande dévotion la chasse de sainte Geneviève. Les religieux de Saint-Germain-des-Prés firent aussi leurs processions, où se réunirent les églises, couvents et hôpitaux qui se trouvaient

dans la juridiction de cette abbaye. Trente-six bourgeois, divisés en trois bandes, revêtus d'aubes, la tête couronnée de fleurs et les pieds nus, portaient la chaise de Saint-Germain ; d'autres reliques étaient pareillement portées par des bourgeois du même faubourg, figurant en pareil équipage. Ces reliques étaient précédées par huit cents enfants des deux sexes, tous vêtus en blanc et tous les pieds nus, tous tenant à la main un cierge allumé en plein jour. Cette procession sortit de l'église à huit heures du matin, et n'y rentra que vers trois heures après midi.

On se rappelle que les Parisiens, du temps de la Ligue, firent une grande quantité de processions, où ils figuraient non-seulement nu-pieds, mais en chemise, mais entièrement nus. On voit ici que le zèle religieux ne se soutenait plus au même degré ; la barbarie, dans moins d'un siècle, avait éprouvé une décroissance remarquable.

Ces pompes religieuses n'empêchaient point la continuation des désordres dans Paris et de la guerre dans ses environs.

Peu de jours après, il se donna, sur le quai des Orfèvres, un combat que firent naître des bourgeois de ce quartier. Voyant passer, vers la petite porte du Palais, la compagnie de la colonelle, commandée par le sieur Menardeau-Champré, conseiller en la grand'chambre, ils crièrent sur lui : *Au Mazarin !* Ces cris redoublés déterminèrent ceux qui gardaient la chaîne devant le cheval de bronze à faire une décharge de leurs fusils, à laquelle la compagnie insultée riposta vivement. Il y eut quarante hommes de tués.

On parlait d'assommer les membres du parlement que l'on croyait de connivence avec Mazarin. Le 25 juin cette

cour faillit être entièrement immolée à la méfiance du peuple, ou plutôt à l'ambition de ceux qui le mettaient en jeu. Un attroupement très-nombreux et armé se forma à la porte du Palais. Plusieurs coups de fusils furent tirés sur divers membres du parlement, dont aucun ne fut atteint ; mais, par les moyens employés pour dissiper l'attroupement, vingt-cinq personnes furent tuées ou blessées.

La guerre civile se fit avec un nouveau degré d'acharnement. Les deux partis étaient aux prises à Étampes, qu'assiégeait le maréchal de Turenne, et que défendait le maréchal de Tavanès. Le 13 juin 1652, un ordre de la cour obligea le premier de ces maréchaux à lever le siège ; et l'armée royale, qui depuis un mois séjournait à Melun, fut, par le maréchal de Turenne, conduite à Corbeil, puis à Saint-Denis.

Le siège d'Étampes étant levé, le prince de Condé ordonna au maréchal de Tavanès de s'avancer avec toutes ses forces du côté de Paris. Ce maréchal partit le 16 juin ; le prince vint au-devant de lui, et fit camper son armée entre Surenne et Saint-Cloud.

L'armée royale, campée vers Saint-Denis, se trouvait séparée de celle du prince de Condé par le cours de la Seine. Une partie de cette armée royale, commandée par le maréchal de La Ferté, avait posé son camp près du village d'Épinay, et commençait à jeter un pont sur la Seine à l'endroit où cette rivière est partagée par une île : déjà ce pont avait franchi un bras de la Seine et atteint cette île.

Tavanès, qui s'avança de ce côté, aperçut ces travaux, et vit de plus un grand nombre de troupes et de bagages qui, suivant la rive droite de la Seine, se dirigeaient vers Argenteuil et au delà.

Le prince de Condé , instruit de la construction de ce pont et de la marche des ennemis , se rendit sur les lieux pour s'en assurer , tint un conseil où il dit que les troupes qui passaient du côté d'Argenteuil étaient celles de l'armée de Turenne qui avait abandonné Saint-Denis , d'où la cour devait être partie ; que cette armée se retirait du côté de Meulan ou de Poissy , afin de venir ensuite l'attaquer sur ses derrières. Il conclut que Saint-Denis était évacué , et que , l'armée de Turenne s'éloignant , il pourrait sans danger lever son camp et le transporter à Charenton , dans l'angle formé par la rencontre de la Marne et de la Seine. Il fit établir à Saint-Cloud un pont qui fut rompu lorsque son armée eut passé.

Pendant la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet cette armée se mit en marche. Le prince ordonna au sieur de Lenques de la devancer avec trois escadrons , et de prendre poste au lieu de Picpus. Suivant l'ordre prescrit , de Lenques traversa le bois de Boulogne , longea le cours et les fossés de la ville. Parvenu à la porte Montmartre , il apprit avec étonnement , par des bourgeois qu'on avait arrêtés , que le roi était encore à Saint-Denis , et que ces bourgeois l'avaient vu se promener.

Ce fait dérangeait le plan et détruisait les espérances du prince de Condé. Le mouvement de son armée , basé sur de faux calculs , ne pouvait amener que des désastres ; le sieur de Lenques le sentit : il dépêcha aussitôt un aide-de-camp au prince ; mais cet officier trouva les chemins si embarrassés par les bagages de l'armée , qu'il ne put assez tôt remplir sa mission.

De Lenques continua sa marche , arriva à Picpus , et de là se porta à Charenton : le corps d'armée de Condé s'avancait par la même route.

Cependant, vers la naissance du jour, le maréchal de Turenne se présenta au faubourg Saint-Denis, et fit attaquer la cavalerie de l'arrière-garde du prince par le duc de Navailles. Il s'engagea dans la rue de ce faubourg un combat très-vif. L'arrière-garde, après avoir éprouvé des pertes et en avoir fait éprouver à l'armée royale, continua sa route le long des fossés de la ville jusqu'à la rue du faubourg Saint-Antoine. Là s'engagea un nouveau combat dont l'issue devint funeste à l'un et à l'autre parti.

Le prince de Condé avait rangé son corps d'armée en bataille à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, et rappelé de Charenton celui que de Lenques venait d'y conduire. Il profita des barricades que les habitants de ce faubourg avaient dressées pour se garantir du pillage des troupes de Lorraine, et fit ou repoussa plusieurs attaques.

Sur ces entrefaites, le maréchal de Turenne s'avancait avec du canon vers l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, et faisait craindre l'entière destruction de l'armée du prince, laquelle remplissait la grande rue de ce faubourg. Pour prévenir un tel carnage, Condé s'avisa de faire percer les maisons de cette rue afin d'abriter ses soldats. Ce stratagème réussit, et l'artillerie du maréchal n'opéra que peu d'effet.

Bientôt le duc de La Ferté arrive et conduit un puissant secours au maréchal de Turenne, qui, voyant ses forces accrues, fit de nouvelles dispositions et retira son artillerie. Alors on crut que l'armée royale était en pleine retraite; le bruit en circula dans l'armée du prince pendant quelques heures, et le combat fut suspendu. On connut bientôt le dessein de Turenne.

Ce maréchal se proposait d'attaquer le prince de Condé sur ses deux flancs , et son armée manœuvrait dans ce plan. Le prince s'en aperçut et forma dès lors le projet de sa retraite. Il voulut l'opérer par la ville de Paris ; il se présenta successivement aux portes de la Conférence , Saint-Honoré , Saint-Denis et Saint-Martin, qui toutes lui furent fermées.

La fille du duc d'Orléans, qui intriguait alors dans Paris pour le prince de Condé, parvint à lui faire ouvrir la porte Saint-Antoine, et à faire tirer sur l'armée royale le canon de la Bastille. Cette attaque imprévue arrêta Turenne dans sa poursuite, et sauva l'armée du prince d'une entière destruction.

Après avoir fait entrer son infanterie , le prince parut à la porte Saint-Antoine. Un des acteurs de ces scènes sanglantes parle ainsi de cette apparition : « Il rentra » dans Paris, dit-il , comme un Dieu Mars , monté sur » un cheval plein d'écume, la tête haute et élevée, tout » fier encore de l'action qu'il venoit de faire ; il tenoit » son épée à la main , tout ensanglantée du sang des ennemis , traversant les rues au milieu des acclamations » et des louanges qu'on ne pouvoit se dispenser de donner à sa valeur et à sa bonne conduite ¹. »

On doit avouer que le prince de Condé fut un grand capitaine , qu'il joignit l'habileté au courage ; mais le motif de sa guerre contre son roi , contre son pays , était entièrement personnel , et n'avait rien de louable : il était fier , mais avait-il le droit de l'être ? Dans cette bataille de Saint-Antoine il montra du courage ; mais il fit des fautes impardonnables , et fut contraint à la retraite ;

¹ *Mémoires du comte de Chavagnac* , pag. 153.

d'ailleurs ce prince, tant exalté par ses panégyristes, a toujours sacrifié le bien public à sa vaine gloire, et ses devoirs à ses passions, à ses intérêts.

Après le combat de Saint-Antoine, où de part et d'autre il périt près de trois mille hommes, l'armée du prince alla camper au faubourg Saint-Victor; et celle du roi se retira à Montmorency et aux environs de Saint-Denis.

La présence de Condé à Paris et ses sourdes menées y firent renaître le désordre et les troubles. Ce prince savait que le corps de ville et même le parlement renfermaient de zélés partisans de la cour et de Mazarin : il voulut exciter contre eux un soulèvement dans Paris.

Ce fut sans doute par ses instigations que la partie de la population parisienne facile à soulever adopta, et fit adopter avec menace à l'autre partie, un signe de ralliement jusqu'alors inconnu : « Ils s'avisèrent, dit un contemporain, de porter sur leurs chapeaux dé la paille » pour signal de leur faction, et d'obliger tout le monde » à en faire de même, en sorte que nul ne pouvoit paroître avec sûreté sans paille. Les religieux mêmes » étoient contraints d'en avoir sur leurs frocs, et ceux » qui allaient en carrosse d'en attacher aux portières ou » à la tête de leurs chevaux ¹. »

Cette paille, signe de ralliement, fut la cause de plusieurs désordres.

Le 4 juillet 1652, se tint une assemblée à l'Hôtel-de-Ville, où le prévôt des marchands, les échevins, avaient invité, dans les différents corps et dans toutes les cours de Paris, les personnes qu'ils connaissaient les mieux disposées pour la paix. On devait y proposer le retour de

¹ *Mémoires de Tavanues*, pag 270.

la cour à Paris. Le prince de Condé , informé de ce projet, voulut emporter par la force ce qu'il désespérait d'obtenir par des discours et par des intrigues.

Il fit entrer dans la ville un grand nombre d'officiers et de soldats de son armée , qui remplirent la place de Grève, s'y mêlèrent avec le peuple , et forcèrent , sans distinction , tous les passants à se signaler par quelques brins de paille. Cette troupe tumultueuse et en partie armée semblait vouloir menacer l'Hôtel-de-Ville , et influencer les délibérations de l'assemblée qui s'y tenait.

Cette assemblée commençait ses travaux sous la présidence du gouverneur de Paris le maréchal de L'Hôpital , lorsqu'un trompette , portant une lettre du roi , se présenta à l'Hôtel-de-Ville. Cette lettre , adressée au prévôt des marchands et aux habitants de la bonne ville , portait en substance que sa majesté , instruite que l'entrée de l'armée du prince de Condé dans Paris s'était opérée contre le vœu des habitants , promettait la paix aux Parisiens , pourvu qu'ils continuassent à se montrer attachés à son service ; elle ajoutait que les habitants lui prouveraient leur attachement s'ils retardaient de quatre jours leur délibération. A l'instant , le duc d'Orléans , le prince de Condé et autres princes entrèrent dans l'assemblée. Le prince de Condé remercia la ville d'avoir ouvert la porte Saint-Antoine à son armée , et lui offrit ses services.

La lettre du roi , lue devant les princes , devint l'objet d'une vive discussion. On disait que le roi n'y parlait point de Mazarin ni de son renvoi , unique moyen d'amener la paix. Le prévôt des marchands soutenait qu'on ne pouvait se refuser au délai que le roi demandait ; que ce serait manquer ouvertement au respect dû à sa ma-

jesté ; et que , si le roi n'avait pas parlé de l'éloignement de Mazarin , les expressions de sa lettre faisaient assez entendre que c'était là son projet. La séance fut levée malgré le prince de Condé , qui sortit , en disant au bas de l'escalier , d'un ton de voix assez haut , que ceux qui composaient l'assemblée étaient des *Mazarins* , et qu'on ne devait en laisser sortir aucun qu'il n'eût signé le traité d'union avec les princes.

Ces paroles entendues , et peut-être quelques signaux donnés , portèrent la foule immense qui entourait l'Hôtel-de-Ville à crier : *L'union ! l'union !* qu'il fallait qu'on livrât tous les *Mazarins* de l'assemblée ; qu'il fallait les assommer. A ces cris , la foule se dirigea vers la porte de l'Hôtel-de-Ville pour y entrer ; mais les archers eurent le temps de la fermer.

La fureur de cette troupe séditieuse s'accroissant , quelques coups de fusil imprudemment tirés sur elle , et partis des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville. ~~Après elle~~ riposta par plusieurs décharges de mousquets dirigés sur les fenêtres de la salle d'assemblée ; elle entra contre la porte de cet édifice un grand nombre de ~~fusils~~ , et y mit le feu.

Aux premiers cris d'*union* , les membres de l'assemblée , renfermés dans l'Hôtel-de-Ville , jetèrent du haut des fenêtres un papier où était écrit ce mot , mais il n'était point signé. Les coups de fusil qu'on leur tirait , la fumée qui menaçait de les étouffer , de les consumer , les remplirent de frayeur ; ils se crurent tous perdus : dans leur trouble , ils agissaient sans accord comme des insensés.

Les uns cherchèrent à se sauver par le moyen d'un déguisement. Le maréchal de L'Hôpital , gouverneur de Paris , s'échappa à la faveur d'un habit de prêtre dont il s'était vêtu ; d'autres durent leur salut à des bateliers qui

se firent largement payer leur protection. Plusieurs, pour éviter le feu qui faisait des progrès, s'exposèrent à la fureur de la multitude, et furent massacrés. On n'épargna pas même des magistrats connus pour être les ennemis de Mazarin, tels que les sieurs Legras, maître des requêtes, Ferrand de Savari, Lefèvre, conseillers au parlement, et Miron, maître des comptes : il y eut beaucoup d'autres personnes tuées.

Pour apaiser la multitude qui criait toujours *l'union!* et tirait des coups de fusil aux fenêtres, on parla, et on promit de signer cette union. Ceux du dehors demandèrent des otages ; ceux du dedans leur indiquèrent les curés de Saint-Jean et de Saint-Merry. Le curé de Saint-Jean, soit par suite de cette négociation, soit de son propre mouvement, se présenta sur la place de Grève, muni du Saint-Sacrement ; mais l'objet sacré, dont il voulait se servir comme d'un plastron, ne le fit pas respecter : on le menaça de le tuer s'il ne se retirait promptement.

Ce tumulte, ces menaces, cet incendie, ces meurtres, durèrent depuis deux heures après midi jusqu'à dix heures du soir,

Le duc d'Orléans, instruit de cette sédition, envoya sa fille, dite *Mademoiselle*, et le duc de Beaufort, tous deux aimés des Parisiens, pour calmer et dissiper l'attroupement ; mais, s'étant amusés, avant de partir, à discuter lequel des deux avait plus de crédit sur le peuple, ils arrivèrent tard à la place de Grève. Le duc de Beaufort se tenait à une fenêtre qui donnait sur cette place, et considérait le désordre sans le faire cesser. Cependant sur le soir, il entra dans l'Hôtel-de-Ville, accompagné de ses gens armés, et fit sortir en sûreté les personnes qui s'y trouvaient encore.

Les contemporains, témoins ou auteurs de cette scène séditieuse diffèrent beaucoup sur les noms de ceux qui l'ont produite et l'ont fait cesser.

Je ne connais que le maréchal de Tavanès qui, dans ses *Mémoires*, disculpe le prince de Condé d'être l'auteur de ce trouble ; les autres mémoires du temps ou l'en soupçonnent ou l'en accusent ouvertement. « Bien des gens » crurent, dit Joly, que le cardinal Mazarin avoit eu » beaucoup de part à ce désordre, et que, par une per- » sonne gagnée, il l'avoit proposé à son altesse comme » une action capable d'intimider la cour, et de lui faire » connoître ce qu'il pouvoit dans Paris ; ayant envoyé en » même temps des ordres secrets à ses amis pour aug- » menter le désordre et porter la confusion jusqu'au der- » nier point, afin d'en faire tomber tout le blâme sur » M. le prince, et de le ruiner entièrement dans l'esprit » des Parisiens, en quoi il réussit parfaitement. On a su, » depuis, ajoute le même auteur, que ces ordres avoient » été expédiés par le sieur Ariste, commis du comte de » Brienne, secrétaire d'état¹. »

Si ce que dit Joly est la vérité, il faut avouer que les scélérats des prisons de Bicêtre ne sont que des novices auprès de Mazarin, et que leur gloire est éclipsée par celle de ce cardinal ministre.

Tous les écrivains donnent à entendre que le peuple de Paris ne prit qu'une faible part à ce tumulte.

Si le calme se rétablit, si l'attroupement se dissipa, c'est au duc de Beaufort, à Mademoiselle ou à tous les deux que, suivant les uns, on en fut redevable ; suivant d'autres, c'est parce que les bourgeois de Paris, venus

¹ *Mémoires de Joly*, tom II, pag 47.

en armes sur la place de Grève , parvinrent à mettre en fuite les séditieux , ou parce que le prince de Condé donna à ses troupes , qui composaient une grande partie de l'attroupement , l'ordre de se retirer.

Telle fut la journée du 4 juillet 1652, qui, fatale à plusieurs , ne servit à personne.

Le prince de Condé nomma Broussel prévôt des marchands , et le duc de Beaufort gouverneur de Paris ; il forma un conseil de ville composé d'hommes dévoués à sa personne ; mais ces actes de souveraineté n'augmentaient pas le faible crédit qu'il conservait encore sur l'esprit des Parisiens.

Le parlement avait envoyé au roi , c'est-à-dire à la reine-mère , une députation pour lui déclarer énergiquement que le salut de l'état dépendait de l'éloignement de Mazarin ; mais c'était demander à Mazarin lui-même justice contre Mazarin. La cour , après plusieurs jours de délais , fit enfin sa réponse. Elle portait que Mazarin serait renvoyé , si les princes consentaient à licencier les troupes de Lorraine et d'Espagne qu'ils venaient de faire entrer en France.

Les Parisiens continuaient à porter de la paille , et personne n'osait se montrer en public sans ce signe de ralliement. Cependant un abbé, Fouquet , étant parvenu à réunir au Palais-Royal plusieurs bourgeois qui désiraient la paix , leur fit un discours sur les avantages résultant du retour du roi à Paris , et les engagea à placer un morceau de papier sur leur chapeau , en opposition à la paille que portait le parti des Frondeurs. Chaque fois que la paille rencontrait le papier , ceux qui avaient arboré l'un ou l'autre de ces signes se battaient avec fu-

reur. Cette invention de l'abbé Fouquet ne fit qu'accroître le désordre.

Le parlement rendit de nouveaux arrêts contre Mazarin, et le duc d'Orléans fut nommé lieutenant-général du royaume.

La cour du roi cassa toutes les nominations faites par le parti des princes, et forma à Pontoise un nouveau parlement composé de divers conseillers que les troubles de Paris avaient éloignés de cette ville. La cour de France et les princes se faisaient la guerre avec des troupes bien armées ; le parlement de Paris et celui de Pontoise combattaient à coups d'arrêts.

Le duc de Beaufort et le duc de Nemours, quoique du même parti, avaient entre eux une ancienne querelle qui fut terminée le 30 juillet : ces deux princes se retirèrent à la porte du petit parc de l'hôtel de Vendôme, rue Saint-Honoré. Le duc de Beaufort tua son adversaire d'un coup de pistolet.

Mazarin, dont la présence causait ces déplorables dissensions, prit enfin, le 19 août 1652, la résolution de s'éloigner de la cour et de sortir de France ; mais son absence ne fut pas de longue durée : elle avait pour but seulement d'ôter aux princes tout prétexte de continuer la guerre civile.

Enfin, après mille intrigues, mille ruses et manœuvres criminelles, employées par les deux partis, le roi entra dans Paris le 24 octobre 1652, et le lendemain on lui fit tenir un lit de justice au Louvre. Le duc d'Orléans et le prince de Condé se retirèrent ¹

¹ *Mémoires du cardinal de Retz, de Joly, de la duchesse de Nemours, de Navailles, de Tavanès, de Chauagnac, de La Rochefoucauld, de Montglat, de Gourville. — Registres manuscrits du parlement de Paris, etc.*

Les auteurs ou complices de ces guerres désastreuses et de ces désordres civils qui en ont écrit des relations parlent avec complaisance de leurs dangers, de leur bravoure, de leurs succès, et se taisent sur les attentats, les pillages, les meurtres, les incendies qu'ils ont commis ou fait commettre. Ces maux, ces crimes leur sont indifférents; ils ne daignent pas même s'en occuper; les larmes, le désespoir d'une multitude de familles réduites à la misère, ne les touchent nullement. Cependant, si à côté du tableau de leurs exploits militaires on plaçait celui des ruines et calamités qu'ils ont causées, ces exploits, loin d'être admirés, inspireraient l'indignation et l'horreur; et, [au lieu de célébrité, les prétendus grands hommes qui en sont les auteurs ne recueilleraient que l'infamie. Quand les innocentes victimes des guerres écriront-elles leur histoire ?

Voici les affreux résultats de la gloire que s'acquirent dans les environs de Paris, le prince de Condé, le maréchal de Turenne et autres capitaines.

Dans les registres du parlement, sous le 12 juin 1652, on lit ce qui suit : « Le procureur du roi remontre à la » cour que les désordres des gens de guerre sont si grands » et la désolation si publique, que toutes maisons et fermes des environs de Paris vont être ruinées, et hors » d'état de se rétablir de plusieurs années. Les gens de » guerre, tant Français qu'étrangers, ne se contentent » pas des vivres, mais encore pillent les meubles et utensiles, prennent les bestiaux, dégradent et démolissent les maisons pour en avoir les matériaux, dans la » facilité qu'ils rencontrent du débit de tous leurs pillages. » Le parlement ordonne qu'il sera couru sus, à main armée, contre les pillards, et défend à toutes per-

sonnes de Paris, ou des faubourgs d'acheter les mêmes, ustensiles, plombs, fers et autres matériaux provenant de la démolition des maisons de la campagne, à peine d'être poursuivis extraordinairement comme complices dudit pillage¹.

« La misère du peuple étoit épouvantable, dit Laporte, » et, dans tous les lieux où la cour passoit, les pauvres » paysans s'y jetoient, pensant y être en sûreté, parce » que l'armée désolait la campagne : ils y amenoient » leurs bestiaux qui mouroient de faim aussitôt, n'osant » sortir pour les mener paître; quand leurs bestiaux » étoient morts, ils mouroient eux-mêmes incontinent » après, car ils n'avoient plus rien que les charités de la » cour qui étoient fort médiocres, chacun se considérant » le premier. Ils n'avoient de couvert contre les grandes » chaleurs du jour et les fraîcheurs de la nuit que le des- » sous des auvents, des charrettes et des chariots qui » étoient dans les rues.

» Quand les mères étoient mortes, les enfants mou- » roient bientôt après; et j'ai vu sur le pont de Melun, » où nous vîmes quelque temps après, trois enfants sur » leur mère morte, l'un desquels la t'étoit encore.

» Toutes ces misères touchoient fort la reine; et même, » comme on s'en entretenoit à Saint-Germain, elle en » soupiroit et disoit que ceux qui en étoient la cause au- » roient un grand compte à rendre à Dieu, sans songer » qu'elle-même en étoit la principale cause². »

Les guerres civiles continuèrent encore et accrurent la misère publique : les habitants des campagnes se réfú-

¹ *Registres manuscrits du parlement*, au 12 juin 1632.

² *Mémoires de M. Laporte*, premier valet de chambre de Louis XIV, pag. 288, 289.

gisaient dans les villes, et, en 1653, on comptait à Paris *quarante mille pauvres*. Ce nombre extraordinaire de mendians détermina la fondation de l'hôpital général dont je parlerai en son lieu.

Quoique le cardinal Mazarin fût hors de France, il ne laissait pas de gouverner la cour; et, dans son éloignement, il donna une preuve éclatante de sa puissance, en faisant arrêter le cardinal de Retz. Ce prélat fut saisi au Louvre, le 19 décembre 1652, et conduit prisonnier au château de Vincennes. Son oncle, archevêque de Paris, étant mort le 21 mars 1654, le cardinal de Retz, toujours prisonnier, prit possession par procureur du siège archiépiscopal. Quelques jours après, il résigna son archevêché, et fut transféré dans la prison de Nantes, d'où il s'évada le 8 août suivant. C'était alors un des hommes les plus distingués par ses lumières, son esprit, ses talents, et un des plus méprisables par l'usage qu'il en fit.

Peu de temps après l'arrestation du cardinal de Retz, le 3 février 1653, le cardinal Mazarin revint à Paris plus puissant, plus audacieux que jamais. Le roi et son frère allèrent à deux lieues au-devant de lui, et le ramenèrent au Louvre. Son entrée fut presque un triomphe; ses ennemis même les plus acharnés vinrent s'abaisser devant sa toute-puissance ¹.

¹ « Ils se tuoient à son retour pour aller au-devant de lui, et ceux mêmes qui » avoient été ses plus grands ennemis furent les plus empressés à se produire et » à lui faire la révérence. Je vis une multitude de gens de qualité faire des bassesses si honteuses en cette rencontre, que je n'aurois pas voulu être ce qu'ils » étoient à condition d'en faire autant.... J'étois dans le cabinet de la reine » lorsque son éminence y entra : j'y vis parmi tant de gens de qualité qui s'é- » touffoient à qui se jetteroit le premier à ses pieds; j'y vis, dis-je, un reli- » gieux qui se prosterna devant lui avec tant d'humilité que je crus qu'il ne s'en » relèveroit point. » (*Mémoires de La Porte*, pag. 297, 298.)

Le prince de Condé, après avoir fait la guerre dans la Guyenne et à Paris, n'ayant point voulu profiter de l'amnistie, trop fier alors pour se soumettre à Mazarin, préféra de s'unir aux Espagnols et de faire la guerre à sa patrie. Mais, dans la suite, son *grand cœur* fut obligé de fléchir devant la nécessité, et de faire des soumissions humiliantes à son plus cruel ennemi. Il sollicita et obtint la permission de rentrer en France; et, le 28 janvier 1660, il se rendit à Aix en Provence, où se trouvait la cour. Là, remplissant un pénible devoir, sa fierté eut beaucoup à souffrir¹.

Le cardinal Mazarin gouverna la France jusqu'au 9 mars 1661, époque de sa mort. Des recueils de soixante et même de cent gros volumes in-4°, appelés *Mazarinades*, contiennent plusieurs milliers de pièces historiques ou satiriques, publiées contre le cardinal pendant quatre années des troubles de son ministère. Après sa mort, une foule d'épithètes en vers, en prose, latines, françaises, furent les dernières déjections de l'indignation publique : on y exagéra sa mauvaise foi, ses fourberies, son avarice, sa rapacité, vices moins remarquables dans les cours que dans le public; et l'on garda le silence sur le petit nombre de qualités qu'il avait, ainsi que sur les

¹ « Il fut descendre chez le cardinal Mazarin avec grande mortification d'être obligé, par nécessité de se soumettre à lui après les choses qui s'étoient passées entre eux; mais il fallut que sa grande fierté et son courage hautain s'humiliassent en cette occasion, et qu'il fléchît le genou devant l'idole que tout le monde adoroit en France. Le cardinal le mena chez la reine où étoit le roi, devant lequel il mit un genou en terre, et demanda pardon de ce qu'il avoit fait contre son service. Le roi se tint fort droit et le reçut très-froidement, et la reine aussi...; puis, ayant demeuré peu de jours à la cour, où il jonoit un assez méchant personnage, il repartit pour aller à Paris, où il y avoit huit ans qu'il n'avoit été. » (*Mémoires de Montglat*, tom. IV, p. 254, 255.)

défants qu'il n'avait pas. Voici une seule de ces épitaphes :

Ci gît l'ennemi de la Fronde,
Celui qui fourba tout le monde ;
Il fourba jusques au tombeau ;
Il fourba même le bourreau ,
Évitant une mort infâme.
Il fourba le diable en ce point
Qu'il pensait emporter son âme ;
Mais l'affronteur n'en avait point.

Le cardinal Mazarin , quoique doué d'un esprit très-souple, très-astucieux , commit , dans les premiers temps de ses intrigues , des fautes qui prouvent ses vues bornées et son imprévoyance : elles faillirent le perdre et le dépouiller de sa puissance, qui lui était bien plus chère que sa réputation. Dans la suite , mûri par l'expérience , il montra de l'habileté dans ses négociations diplomatiques : à cet égard , il rendit des services à la monarchie ; et , quoiqu'il fût le plus méprisable des hommes sous le rapport de la morale, il n'était ni vindicatif , ni cruel, comme le cardinal son prédécesseur.

Ce fut après la mort de Mazarin que Louis XIV , âgé de vingt-trois ans , entreprit de gouverner par lui-même. Alors commença la seconde époque de son règne.

Les grandes qualités dont la nature avait doué ce jeune prince ne purent avoir tout leur développement , parce que son éducation fut très-négligée. Il ne reçut de ceux qui en étaient chargés que de fausses idées de grandeur¹.

¹ On l'avait bercé jusqu'à l'âge de huit ans avec des contes de Peau-d'Âne. Ce fut alors que le valet de chambre Laporte avertit la reine qu'il serait utile qu'on fit quelque lecture au jeune prince. Laporte lisait , pour l'endormir , l'Histoire de Mézerai. Le cardinal Mazarin blâma le rôle de ce serviteur. On s'opposait à ce

On lui parlait beaucoup de sa toute-puissance, de ses ~~devoirs~~, et jamais de ses devoirs. « Le plus grand de tous les crimes dont on pût se rendre coupable, dit La-
 » porte, étoit de faire entendre au roi *qu'il n'étoit justement le maître qu'autant qu'il s'en rendroit digne.* »

On l'éloignait de toute espèce de travail. « Sa mère,
 » aussi avide qu'incapable de gouverner, subjuguée par
 » le cardinal de Mazarin, s'appliquait à perpétuer l'en-
 » fance de son fils qui ne fut, jusqu'à vingt-trois ans,
 » que la représentation de la royauté. Élevé dans la plus
 » grossière ignorance, il n'acquies pas les qualités qui
 » lui manquoient, et ne conserva pas tout ce qu'il avoit
 » reçu de la nature ¹. »

Louis XIV, élevé à l'école du despotisme sous Mazarin, ne pouvait supporter rien de contraire à ce régime; il interrompit un magistrat, qui dans un discours prononça ces mots : *le roi et l'État*, en lui disant avec hauteur : *L'État, c'est moi!* Il ne pensait pas qu'il est des rois sans états et des états sans rois, et qu'il identifiait deux choses distinctes.

que le roi entendit la lecture de livres instructifs. « Les bons livres, dit La-
 » porte, étoient aussi suspects dans son cabinet que les gens de bien; et le beau
 » catéchisme de M. Godeau n'y fut pas plus tôt qu'il disparut sans qu'on pût sa-
 » voir ce qu'il étoit devenu. » Le cardinal entourait le roi d'espions qui jouaient
 avec lui, le détournaient de ses études, et observaient ceux qui pouvaient lui
 donner des avis utiles. Un de ses gouverneurs, nommé Dumont, qui prenait le
 plus grand soin pour instruire le roi, n'étoit point payé de ses appointements.

M. de Beaumont, son gouverneur, se plaignait à Mazarin du peu d'application du roi pour l'étude; le cardinal lui répondit : *Ne vous en mettez point en peine; reposez-vous-en sur moi, il n'en saura que trop; car, quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit.* En conséquence, M. de Beaumont (Hardouin de Beaumont de Pérefixe, qui devint archevêque de Paris) ne lui apprit absolument rien; à peine le roi savait-il lire à quinze ans. (*Mémoires de Laporte*, pag. 250, 254, 262.)

¹ *Mémoires secrets du règne de Louis XIV*, par Duclos; tom. I, p. 481, 482.

Le parlement refusait de vérifier et d'enregistrer des édits bursaux ; Louis XIV vint au Palais en habit de cavalier, le fouet à la main, et força, avec menace, le parlement de vérifier.

Il admirait le despotisme de Constantinople, qui lui paraissait préférable à tout autre gouvernement : il n'en connaissait pas de meilleur.

Il fit disparaître tout ce qui, dans ses états, conservait encore quelques restes d'indépendance. Les droits ou prétentions du clergé et de la noblesse furent resserrés dans des bornes très-étroites ; il imposa silence au parlement ; il détruisit dans les villes les corps municipaux, et dans les provinces les *auts provinciaux* ; substitua, dans les premières, un maire royal, et, dans les secondes, un intendant. Il opéra dans l'administration plusieurs autres réformes qui tendaient à faire disparaître tout ce qui aurait pu gêner l'exercice de sa volonté suprême, et à établir la paix de la servitude.

En matière de galanterie ou de débauche, Louis XIV se montra aussi scandaleux que son aïeul Henri IV. Il eut un grand nombre de maîtresses, et ne s'en cachait point. A mademoiselle de La Vallière il fit succéder la marquise de Montespan. Cette dernière avait son mari, comme le roi avait son épouse. Ce double adultère fit le plus grand éclat, « et le roi, dit Duclos, s'en inquiéta si peu, qu'il » se fit suivre dans ses campagnes et dans les villes frontières par ses deux maîtresses, l'une et l'autre dans le même carrosse que la reine. Les peuples accouroient pour voir, disoient-ils, *les trois reines*. Louis ne gar- doit plus de mesures. La cour se tenoit chez la reine favorite. Les couches de la première avoient été secrètes

» sans être ignorées ; celles de la seconde étoient publiques , etc. ¹ »

Son ostentation fut excessive : jamais la France n'avait vu une cour aussi brillante , aussi fastueuse. Elle offrait une scène pompeuse où le roi , en habits de caractère , jouait gravement le rôle principal , observait et faisait observer à la rigueur aux acteurs subalternes les règles prescrites à leurs différents personnages. Les paroles , les costumes , les allures du corps , tout était mesuré , soumis aux sévères lois de l'étiquette ; lois qui faisaient taire les affections , étouffaient les sentiments de la nature , et commandaient la dissimulation ; lois par lesquelles le tyran sacrifiait lui-même sa commodité à son amour-propre , consent à recevoir des fers pourvu que les autres en soient chargés.

Son orgueil le porta à cet excès de prendre le soleil pour emblème.

Les palais de ses prédécesseurs ne furent ni assez vastes ni assez magnifiques pour lui. Il fit agrandir , réparer les anciens , et en fit construire de nouveaux. Les frais de construction du seul château de Versailles surpassaient la somme de *douze cents millions*. On y employait de vingt-deux mille à trente-six mille travailleurs par jour.

L'imagination des architectes , des artistes , enflammée par le goût du monarque pour la magnificence , enfanta les projets les plus gigantesques. Pour embellir Versailles on proposa d'y faire passer la rivière de Bièvre. On ne croirait pas qu'il fut sérieusement projeté de faire passer une partie de la Loire à Versailles , si un architecte célèbre ,

¹ *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV*, par Duclos ; tom. I, p. 198, édition de 1808.

chargé du nivellement, n'avait consigné ce fait dans ses Mémoires¹.

« On eut aussi dessein, dit Saint-Simon, de faire venir
» de huit lieues la rivière d'Eure. Il y eut des aqueducs
» commencés, ouvrages superbes, dignes des Romains,
» qui sont restés inutiles². » On avait établi un camp près
du lieu de ces travaux; il était défendu, sous les plus
grandes peines, d'en sortir, et surtout de parler des mala-
dies et des milliers de soldats morts par le travail et par
les exhalaisons de la terre remuée. Ces travaux immenses,
qui coûtèrent tant d'or et la vie à tant d'hommes, sus-
pendus par la guerre de 1688, ne furent plus repris, nui-
sirent beaucoup et ne servirent à rien³.

La dévotion ne put jamais exclure du cœur de Louis XIV le péché d'orgueil. « Le roi, écrivait madame de Mainte-
» non, *ne manque aucune abstinence, mais il ne comprend*
*pas qu'il faille s'humilier*⁴. »

Lorsque les courtisans aperçoivent dans leur maître une inclination vicieuse, ils mettent tout en œuvre pour la favoriser. Louis XIV fut enivré et non rassasié d'éloges. Les nombreuses médailles frappées en son honneur, les statues, les arcs de triomphe, leurs inscriptions, les *épîtres*, les *satires* même de Boileau, les *prologues des opéras* de Quinault, et les ouvrages de mille écrivains su-

¹ *Mémoires de Charles Perrault*, de l'Académie française, premier commis des bâtiments du roi, liv. 3, p. 149.

Riquetti, celui qui a fait exécuter le canal du Languedoc, était chargé par Colbert de ce projet extravagant, dont l'impossibilité arrêta l'exécution.

² *Louis XIV, sa cour et le régent*, tom. I, pag. 344.

³ *Galerie de l'ancienne cour*, tom. I, pag. 474.

⁴ *Lettres de la marquise de Maintenon*, tom. IV, pag. 484.

Il était chrétien par les pratiques, par les accessoires de la religion; il ne l'était point par le principal qui est la morale.

balternes, élevaient jusqu'aux cieux la gloire de ce monarque.

L'architecte Mansard laissait quelques fautes grossières dans ses plans, exprès pour que ce roi eût le glorieux avantage de les reconnaître.

L'Académie française ne s'occupait que de louer le roi ; celle des inscriptions ne fut fondée, par Colbert, que pour composer des inscriptions, des emblèmes, des devises, etc., à sa louange. Les ministres fatiguaient leur imagination pour inventer quelques nouveaux aliments à l'orgueil insatiable du monarque, et tous leurs inférieurs imitaient leur exemple.

Le prévôt des marchands de Paris voulut aussi, comme tant d'autres, faire sa cour au roi et caresser sa vanité aux dépens du public. Il fonda, en 1684, une rente annuelle de 440 livres, payables au recteur de l'université, à condition que tous les ans, au 15 mai, en présence des échevins, il prononcerait, bien ou mal, un panégyrique de Louis XIV¹.

L'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, fonda un prix à l'Académie pour célébrer à perpétuité les vertus de ce roi².

L'orgueil qui le dominait lui inspira l'amour de la gloire militaire. Il fit la guerre, non pour obtenir la paix, mais pour recueillir des lauriers et des éloges.

« Ses ministres ne songèrent plus à lui dire la vérité, » mais à le flatter et à lui plaire. Il rapporta tout à sa personne ; rien ne se fit pour le bien de l'état³. »

L'éloignement de Louis XIV pour la lecture le ren-

¹ *Histoire de Paris*, par Félibien, tom. II, pag. 4543.

² *Mémoires de Duclos*, tom. I, p. 240.

³ *Mémoires de M. de la Fave*, pag. 226.

daît étranger aux lumières croissantes de son siècle. Des trésors de vérités contenues dans les ouvrages des anciens et surtout des modernes étaient perdus pour lui ; lorsqu'il disait à Dangeau : *A quoi bon tant lire ?* il parlait en aveugle présomptueux qui croit le tact supérieur à la vue.

Ses seules connaissances acquises provenaient de ses entretiens avec ses ministres, ses maîtresses, ses confesseurs, des représentations dramatiques auxquelles il assistait¹, et des éloges en prose, dont il se laissait complaisamment enivrer. Mais, la nature l'ayant doué d'un jugement sain, d'un coup d'œil juste, il faisait un utile emploi de ses facultés, toutes les fois que ses passions ne l'en détournaient pas, toutes les fois qu'il n'était pas égaré par ses courtisans et par son défaut d'instruction.

Des fêtes, des spectacles, des ballets où il dansait lui-même ; des carrousels, des chasses, des constructions de palais, de châteaux, des guerres, des triomphes, des éloges continuels, des maîtresses, etc., occupèrent glorieusement l'âge viril de Louis XIV.

La troisième époque de ce règne, qui n'est pas la plus brillante, est signalée par des revers, des malheurs, des actes de persécution, par l'ennui, la satiété, l'impuissance et la dévotion.

La passion de Louis XIV pour la gloire militaire lui avait valu des conquêtes, et ces conquêtes avaient soulevé contre lui l'Europe entière. Ce roi alluma un vaste incendie dont il ne prévît point les suites et ne put arrêter

¹ Il aurait profité des leçons de l'histoire comme il profita de celles du théâtre.

En sortant de la représentation de *Cinna*, tragédie de Corneille, il fut tenté de pardonner au chevalier de Rohan, coupable de conspiration contre l'état. Une représentation de *Britannicus* de Racine, à laquelle assista ce roi, le fit renoncer à danser en public sur le théâtre, ne voulant pas avoir cela de commun avec Néron.

les progrès. Il continua, par nécessité, une lutte qu'il avait commencée par orgueil. On se battait sur tous les points des frontières; on se battait depuis longtemps sur terre et sur mer. Les hommes et les finances commençaient à manquer. Colbert, au génie duquel ce roi devait ce que son règne avait de vraiment grand, de vraiment louable; Colbert, qui donna une nouvelle vie aux sciences, aux arts, à l'industrie, au commerce; qui établit un grand nombre de manufactures en France, mais qui mérita le reproche d'avoir, pour favoriser l'exécution de ses plans, et pour caresser les goûts fastueux de son maître, accablé le peuple d'impôts, d'avoir entièrement négligé l'agriculture, source des matières premières, et accordé toute faveur à l'industrie qui les met en œuvre; Colbert, à qui la France est si redevable, n'existait plus : il mourut en 1683.

Louvois vivait encore. Ce ministre, dur, inflexible, sanguinaire, zélé partisan des jésuites, et digne de l'être, organisa l'armée française comme elle ne l'avait jamais été, changea sur cette partie les vieux règlements, et en fit de meilleurs; mais le caractère absolu et cruel de ce ministre imprima sur le règne de Louis XIV des taches ineffaçables. Ce fut lui qui suggéra l'atroce expédition du Palatinat qui, sans obstacle et sans nécessité, fut ruiné par le fer et la flamme. Cette horrible exécution, digne de Caligula et de Clovis, indigna l'Europe entière. Ce fut lui qui établit l'usage encore conservé de la violation du secret des lettres à la poste : tache indélébile pour le règne de Louis XIV, et pour ceux de ses successeurs qui ont continué cet attentat à la foi publique.

Louis XIV eut encore des succès sur mer et sur terre, parce qu'il avait de grands capitaines; mais ces succès

furent balancés par des revers, et enlaidis par les moyens violents et odieux employés pour obtenir des combattants et des finances.

Ce roi avançait en âge ; ses sens , ses passions , l'énergie qu'elles donnent , s'affaiblissaient ; sa raison , qu'aucune connaissance solide n'avait fortifiée , restait exposée aux illusions de l'ignorance , aux attaques de la séduction.

« Les princes , dit Gorani , étant ordinairement les
 » hommes les plus mal élevés de leurs états , sont aussi les
 » plus superstitieux. Tant qu'ils ont des passions , ils ne
 » s'occupent qu'à les satisfaire ; lorsque ces passions s'é-
 » teignent , lorsque la vieillesse et les infirmités leur font
 » sentir qu'ils n'ont plus qu'un instant à végéter , les pré-
 » jugés religieux de leur enfance leur donnent des re-
 » mords et des craintes ; et , pour les en délivrer , prêtres ,
 » courtisans , maîtresses , ministres , leur persuadent de
 » calmer la divinité en détruisant ses ennemis , c'est-à-
 » dire en détruisant les citoyens instruits et vertueux qui
 » connaissent leurs impostures , leur rapacité , leurs dé-
 » prédatons , leurs crimes , et qui les détestent ; et ces
 » vieux prête-noms de la tyrannie (ces rois) croient répa-
 » rer tous les maux qu'ils ont faits et laissé faire , par de
 » nouveaux crimes , par des massacres , comme fit
 » Louis XIV avec ses *dragonnades* ¹. »

Voilà l'histoire abrégée de la plupart des rois de l'Europe , et particulièrement celle du roi de France dont on s'occupe ici.

La cour de Rome , constante dans son projet d'exterminer les protestants , épiait toutes les circonstances fa-

¹ *Recherches sur la Science du gouvernement*, par le comte Joseph Gorani , tom. II , ch. 46 , p. 207.

menées à son exécution, et cherchait à les mettre à profit. Ce projet, signalé par une longue suite de troubles, que cette cour suscita en France, par de nombreux massacres et assassinats, où ses agents dévoués, les fidèles jésuites, jouaient les principaux rôles, fut remis en vigueur sous l'orgueilleux et crédule monarque. Ses confesseurs, tous jésuites, et Louvois, qui, comme tous les courtisans, affectionnait ces pères à cause de leur christianisme commode et de leur morale très-relâchée, se concertèrent pour déterminer Louis XIV à révoquer l'édit de Nantes, édit qui accordait sûreté aux protestants, et jusqu'à certains points le libre exercice de leur religion.

Le père La Chaise, jésuite et confesseur de Louis XIV, avant de mourir, avait dit à ce roi : *Ne prenez jamais de confesseur jésuite ; ne me faites pas de questions, je n'y répondrais pas*¹. Louis XIV, dédaignant cet avis salutaire, prit pour confesseur le père Le Tellier, le plus acharné, le plus impitoyable des persécuteurs ; il porta ce roi à des actes tyranniques, à des cruautés qui déshonorèrent les dernières années de son règne. J'en parlerai dans la suite².

La révocation de l'édit de Nantes fut le prélude de cette persécution.

Les jésuites et la cour de Rome triomphèrent ; la France déplora la perte d'un grand nombre de Français réduits à chercher chez l'étranger une protection qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie. Le commerce, l'industrie, que Colbert avait fondés, perdirent tout à coup de leur activité ; les puissances voisines en profitèrent.

¹ *Mémoires secrets du règne de Louis XIV*, par Duclos ; tom. I, pag. 155.

² Voyez ci après : *Etat civil des protestants*.

Les princes protestants partagèrent le ressentiment des Français fugitifs ; ils parvinrent à former , le 24 mai 1686 , à Augsbourg , une ligue redoutable contre Louis XIV.

Ainsi ce roi perdit plus de cent cinquante mille familles de Français laborieux , et augmenta le nombre de ses ennemis.

« La première religion pour Louis XIV , dit Duclos , » étoit de croire à l'autorité royale. D'ailleurs , ignorant » dans les matières de doctrine , superstitieux dans sa » dévotion , il poursuivoit une hérésie réelle ou imaginaire comme une désobéissance , et croyoit expier ses » fautes par la persécution ¹. » Égaré par les jésuites , il ne se borna pas à exercer ses persécutions contre les protestants ; il les étendit , après quelques hésitations , presque aussi rigoureusement , sur ceux qu'on nommait *jansénistes* , lesquelles la souffrirent avec une résignation , un courage dignes des premiers martyrs du christianisme. Ces persécutés offraient alors des exemples éclatants de modestie , de moralité et de savoir ; et les sciences leur sont redevables d'une partie de leurs progrès. Les ruines de *Port-Royal* accuseront longtemps la mémoire de Louis XIV.

Dès qu'il fut devenu dévôt , il tyrannisa les consciences , persécuta toute opinion qui n'étoit pas la sienne ; il forçait les princes de sa famille à ne se confesser qu'à des jésuites ; c'étoit lui qui donnait des confesseurs aux personnes de sa cour ².

Les grandes fautes commises par ce roi découlaient toutes

¹ *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV* , par Duclos ; tom. I , pag. 158.

² *Mémoires de Dangeau* , publiés par Lémontey , pag. 466.

de son ignorance. Ce fut son défaut d'instruction qui accrut son orgueil, et lui donna de fausses idées de la gloire. Il se laissa persuader qu'un conquérant était un grand homme. Avec ces principes il entreprit des guerres sans justes motifs, et obtint pendant quelques années de brillants succès. Le temps des revers vint ensuite : battu, ses finances épuisées, sa prétendue gloire ternie, ses sujets ruinés, il s'écria avant de mourir, en s'adressant à son jeune successeur : *J'ai trop aimé la guerre, ne m'imites pas.* Aveu tardif d'une faute dont les résultats désastreux étaient irréparables.

Son ignorance lui fit croire que l'étendue, la magnificence, le grand nombre des maisons royales, que la somptuosité des meubles, des vêtements, des équipages, étaient un mérite. Il dépensa plus d'argent à se procurer ce mérite qu'à faire la guerre.

Son ignorance lui fit croire que la religion enseignée par les jésuites était le christianisme, et que la morale pernicieuse de ces pères était celle de l'Évangile. Il fut très-dévôt et très-immoral.

S'il avait eu la moindre notion de l'histoire des règnes précédents, il aurait appris que la persécution fortifie les opinions qu'elle s'attache à détruire ; il aurait appris qu'il n'y a pas de gloire, qu'il n'y a que de l'infamie pour un prince qui exile, torture, massacre ses sujets pour des opinions religieuses ; il aurait appris à connaître les jésuites, la longue série de leurs crimes, à se garantir de leurs pièges. S'il eût seulement pris lecture des *Lettres provinciales* du célèbre Pascal, il se serait éclairé sur l'immoralité profonde et sur le système corrupteur de ces pères ; mais ce roi ne lisait rien ; et cet ouvrage qui parut avec éclat sous son règne, et dont la renommée

retentit dans toute l'Europe, n'attira pas même ses regards.

L'expérience des siècles passés fut perdue pour ce prince, il ne pouvait raisonner que d'après la sienne¹.

Ce fut le jésuite Le Tellier qui, un jour que Louis XIV était troublé par des scrupules sur la légalité de nouveaux impôts dont il venait de surcharger les Français, le rassura pleinement en lui disant *que tous les biens de ses sujets étaient à lui en propre, et que, quand il les prenait, il ne faisait que prendre ce qui lui appartenait*².

Louis XIV, soulagé par cette déclaration de son confesseur, en témoigna sa joie à ses courtisans.

L'ignorance de Louis XIV fut un trésor pour les jésuites : ces pères en profitèrent pour accroître leur puissance et leurs richesses, pour le disposer à servir leur vengeance, pour lui donner de fausses idées sur la religion, et lui inspirer des superstitions puériles qu'on pardonnerait à peine à d'ignorantes villageoises. C'est d'après leurs conseils que Louis XIV fit des pèlerinages à Notre-Dame-de-Chartres; qu'il portait sur lui une multitude de reliques, et ressemblait au superstitieux dont Plutarque nous a laissé un portrait ridicule. Saint-Simon assure que ce roi était, par des vœux laïques, affilié à l'ordre des jésuites. Ces pères lui persuadèrent aussi que les persécutions qu'il avait exercées contre les protestants et les jansénistes étaient des actions fort agréables à Dieu,

¹ Voici comment parlait l'abbé Longuerue : « Louis XIV avait un grand sens, » de la doctrine et de bonnes intentions; mais il ne savait rien de rien : aussi » a-t-il été souvent trompé..... Il n'a jamais lu au monde que ses heures..... Il » était très-instruit dans le cérémonial; voilà sa sphère. » (*Longueruana*.)

² *Mémoires de Saint-Simon*, tom. III. — *Louis XIV et sa cour*, tom. III, pag. 269, 270.

qui ne manquerait pas de l'en récompenser. Toutefois, au lieu de récompenses, Louis XIV éprouva dans sa famille des pertes douloureuses, dans ses armées des revers déplorables, dans ses finances une disette extrême. Il fut craint, trompé par les princes et par les courtisans, haï par le peuple, dont, pour satisfaire à sa vaine gloire, à ses folles dépenses de guerre, de constructions, à l'entretien magnifique de ses maîtresses, de ses bâtards et de ses joueurs, il avait si abondamment arraché la subsistance et versé le sang.

Dans cet état d'adversité et d'abaissement, on dit que Louis XIV, apprenant la perte de la bataille de Ramillies, donnée en 1705, fit cette étrange exclamation : *Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui !*

Ce prince, rassasié de toute espèce de jouissances, ne pouvant s'en procurer de nouvelles, et n'ayant jamais eu le goût de la lecture ni de l'étude, se trouvait, au milieu de sa cour brillante, cérémonieuse et ~~délicate~~ accablé sous le poids d'un ennui dont rien ne pouvait le soulager. Il mourut le 4^{er} septembre 1715, et conserva jusqu'au dernier moment son caractère et sa dignité. Il fut peu regretté ; ses obsèques très-macabres le prouvèrent : outre les personnes qui par leurs fonctions étaient obligées d'y assister, il ne s'en trouva pas six qui s'y rendirent volontairement¹. « On insulta ses statues par de » sanglantes affiches ; on se permit publiquement les sa- » tires les plus violentes, et son convoi retentit moins » des prières des prêtres que des chansons grossières » d'une populace effrénée². »

Il méritait d'être loué sous plusieurs rapports : il eut

¹ *Mémoires de Dangeau*, publiés par Lémontey, p. 274, 275.

² *Galerie de l'ancienne cour*, tom. I, p. 400.

de bonnes intentions , un jugement sain , un esprit naturel qui se faisait remarquer par une infinité de mots heureux prononcés à propos , avec dignité et précision ; il parlait comme un roi doit parler. Cette qualité est très-remarquable dans un prince qui ne devait rien à l'étude.

Il établit un ordre nouveau et meilleur dans les diverses parties de l'administration ; il porta à la féodalité des atteintes moins éclatantes mais plus efficaces que celles dont Louis XI et Richelieu l'avaient frappée. Il attaqua la chose : ceux-ci n'avaient attaqué que les personnes. On ne vit plus , comme sous les règnes précédents , des princes , mécontents de la cour , la quitter brusquement , se retirer dans leur gouvernement , y faire révolter la noblesse , lever des troupes , menacer le roi , lui faire la guerre , et ne mettre bas les armes que lorsque cette cour avait satisfait à l'objet de leur mécontentement. Louis XIV prit des mesures qui rendirent désormais impossible la continuation de ces désordres féodaux. Les excès , les actes de cruauté que les seigneurs commettaient sur les habitants de leurs terres , furent , jusqu'à un certain point , réprimés par les intendants , dont cependant quelques-uns imitèrent les excès criminels de ceux qu'ils étaient chargés de punir.

Louis XIV , dans son temps prospère , eut de bons ministres et d'excellents généraux : s'il ne les choisit pas tous lui-même , il eut le talent d'apprécier leur mérite , et le bon esprit de les conserver ,

Il fut loué et loué à l'excès pendant sa vie et après sa mort , parce que la multitude éblouie par les triomphes , par l'éclat de la puissance , de la pompe des habits , des bâtiments et des décorations , est disposée à prodiguer à

des fausses apparences de mérite des éloges qui ne sont
 qu'au mérite réel : il fut loué parce qu'il était doué
 de qualités vraiment dignes d'éloges.

On peut lui reprocher de l'égoïsme : il sacrifiait tout à
 ses goûts , à son autorité ; il forçait même les princesses
 malades à le suivre dans ses voyages de plaisir : il voulait
 qu'on lui fit une cour perpétuelle.

Il eut des détracteurs : il devait en avoir , parce qu'il
 eut beaucoup de défauts, qu'il commit de grandes fautes,
 et parce qu'on est disposé à rabaisser l'orgueil partout où
 il existe, à en faire ressortir le ridicule, surtout lorsqu'il
 se trouve, comme à l'ordinaire, placé à côté de l'igno-
 rance ; parce qu'enfin l'on se plaît à examiner les titres de
 celui qui aspire au titre de *grand homme*, et à lui opposer
 les petitesse de ses opinions, les faiblesses et les fautes
 de sa conduite.

Voici le portrait que Montesquieu fait de ce roi :

« Louis XIV n'étoit ni pacifique ni guerrier ; il avoit
 » les formes de la justice, de la politesse, de la dévotion,
 » et l'air d'un grand roi. Doux avec ses domestiques, li-
 » béral avec ses courtisans, avide avec ses peuples, in-
 » quiet avec ses ennemis, despotique avec sa famille,
 » roi dans sa cour, dur dans ses conseils, enfant dans
 » celui de sa conscience, dupe de tout ce qui joue le
 » prince, les ministres, les femmes et les dévots ; souf-
 » frant les talents, craignant l'esprit ; sérieux dans ses
 » amours, et dans son dernier attachement foible à faire
 » pitié ; aucune force d'esprit dans le succès ; de la sécu-
 » rité dans le revers, du courage dans sa mort. Il
 » aima la gloire et la religion ; et on l'empêcha toute sa
 » vie de connoître ni l'une ni l'autre. Il n'aurait eu pres-
 » que aucun de ces défauts s'il avait été mieux élevé, et

» s'il avait eu un peu plus d'esprit. Madame de Maintenon
 » abaissoit sans cesse cette âme, pour la mettre à son
 » point ¹. »

La meilleure preuve des vices de son règne est la dette effrayante qu'il laissa en mourant : cette dette se montait à deux milliards soixante-deux millions de livres argent à vingt-huit livres le marc ².

Louis XIV fit élever un grand nombre d'édifices dans divers lieux, à Versailles, à Marly, etc. ; notamment à Paris : nous en parlerons. Il ordonna qu'il favorisât l'établissement d'une multitude de monastères : son prédécesseur en avait déjà surchargé cette ville ; il accrut cette surcharge. Voici la notice de ces établissements.

§ II. Maisons religieuses d'hommes.

THÉATINS, couvent de religieux ou de clercs réguliers, situé quai Malaquest, depuis nommé quai Voltaire, n° 24, et rue de Bourbon, n° 26. Quelques membres de cet ordre religieux, fondé en Italie en 1524, par Gaëtan de Thienne et Jean Pierre Caraffe, archevêque de *Théate*, aujourd'hui *Chieti*, au royaume de Naples, furent appelés à Paris par le cardinal Mazarin. Il acheta en 1642, pour les y établir, une maison, située sur le quai Malaquest, qu'il fit disposer pour une communauté religieuse. En 1648, ces religieux, voulant s'établir dans ce lieu, en demandèrent à Henri de Bourbon, abbé de Saint-Germain, la permission qu'ils obtinrent le 1^{er} août de

¹ *Oeuvres posthumes de Montesquieu, Pensées diverses des grands hommes de France.*

² *Louis XIV, sa cour et le régent, tom. IV. pag. 565.*

cette année. La Chapelle fut bénite, le 7 du même mois, sous le vocable de *Sainte-Anne-la-Royale* : les lettres-patentes confirmatives de cet établissement, accordées dans la même année, ne furent enregistrées que le 29 mai 1653. Le cardinal Mazarin leur légua trois cent mille livres pour faire construire une église, dont la première pierre fut posée le 28 novembre 1662.

Cette église était commencée sur un plan trop vaste et trop dispendieux. Les trois cent mille livres léguées par Mazarin pour les frais de construction ne suffirent pas ; ou une partie de cette somme reçut une autre destination. Le père Guarini, qui passoit parmi les religieux de l'ordre pour un très-habile architecte, donna des preuves incontestables de son incapacité et de son mauvais goût, et laissa le bâtiment imparfait.

En 1714, le roi accorda aux théatins une loterie, dont le profit fut employé à la continuation de cette église : elle fut achevée et bénite le 20 décembre 1720. Le portail, qui se présentait sur le quai, fut élevé, en 1747, par les libéralités du dauphin, père de Louis XVI, sur les dessins de M. Desmaisons : c'était un ouvrage médiocre.

La haine que l'on portait à Mazarin rejaillit sur les religieux qu'il avait établis. Ces pères prêchaient en faveur des opérations de ce ministre ; et, pour être plus persuasifs, ils faisaient apparaître en chaire des figures de saints que les Frondeurs nommèrent avec irrévérence des *Marionnettes* : « usage qui tenoit plus, dit un écrivain du » temps, de l'artifice de l'Italien que de la dévotion française. » Plusieurs pièces satiriques font mention de cette pratique ridicule. Dans celle qui est intitulée *Passaport et adieu de Mazarin*, on lit :

Adieu, l'oncle aux mazarinettes ;
 Adieu, père aux marionnettes ;
 Adieu, l'auteur des théatins.

Et plus bas, dans la même pièce :

Par les belles mazarinettes ,
 Par toutes les marionnettes ,
 Par la robe des théatins , etc.

Les théatins, épouvantés, lorsqu'en 1649 Mazarin fut obligé de quitter la France, le suivirent dans sa fuite. Une pièce intitulée *Lettre au cardinal Burlesque* rappelle ce fait, ainsi que l'usage des marionnettes en chaire :

. Votre troupe théatine,
 Qui fait vœu d'être un peu mutine,
 Ne voyant point de sûreté
 En notre ville et vicomté,
 A fait Flandre ¹, et dans ses cachettes
 A serré les marionnettes
 Qu'elle faisait voir ci-devant
 Dans les derniers jours de l'Avent.

Dans cette église on avait déposé le cœur du cardinal Mazarin, les restes d'Edme Boursault, poète comique; et on voyait sur le maître-autel un grand tableau représentant la piscine, peint par Restout.

Ce couvent, le seul de cet ordre en France, fut supprimé en 1790. Vers l'an 1800, le bâtiment de l'église fut disposé en salle de spectacle; on n'y joua jamais: on y donna des bals, des fêtes, et, en octobre 1815, on y établit un café, appelé *Café des Muses*. Enfin cet édifice a été démoli dans les années 1821, 1822, 1823, et des

¹ Est partie pour la Flandre.

maisons particulières ont été élevées sur son emplacement.

INSTITUTION DE L'ORATOIRE, quartier de l'Observatoire, et rue d'Enfer, n. 74. Nicolas Pinette, trésorier de Gaston, duc d'Orléans, acheta, en 1650, l'emplacement, et y fit bâtir une maison qu'il donna aux prêtres de l'Oratoire. Le roi, par lettres patentes, accorda à cet établissement les privilèges dont jouissaient les maisons de fondation royale. Claude du Saussai donna à cette maison le prieuré de Saint-Paul-aux-Bois, dans le diocèse de Soissons, prieuré dont il était pourvu.

Cette maison servait de noviciat aux personnes qui se destinaient à la congrégation de l'Oratoire : elle fut célèbre par les hommes distingués qu'elle a produits ou qui s'y sont retirés.

La construction de l'église est simple. La première pierre en fut posée le 11 novembre 1655, et le 7 du même mois, en l'an 1657, on en fit la consécration ; elle fut dédiée sous le vocable de la Sainte-Trinité et de l'Enfance de Jésus. On voyait dans l'intérieur un tableau, représentant un *Ecce homo*, par Coypel, et dans la chapelle de la Vierge un monument en marbre, érigé, en 1681, à la mémoire du Cardinal Bérulle, dont la figure était représentée à genoux ; au-dessous était placé une urne contenant son bras droit. Ce monument fut sculpté par Jacques Sarrasin. Le tableau du grand autel de cette chapelle était un ouvrage de Lebrun.

Cette maison, supprimée en 1792, fut, en 1801, consacrée à l'Hospice de la Maternité et à l'École d'accouchement. En 1814, on y établit l'hospice de l'Allaitement ou des Enfants-Trouvés, hospice dont je parlerai en son lieu.

PRÉMONTRÉS RÉFORMÉS, couvent situé au carrefour de la Croix-Rouge, à l'angle formé par les rues de Sèvres et du Cherche-Midi. Le 16 octobre 1661, les prémontrés réformés achetèrent de dame Marie Leñoir, veuve de René Chartier, médecin du roi, un terrain fort étendu avec une maison appelé *les Tuileries*. Ils y firent toutes les réparations nécessaires à leur projet, obtinrent, le 28 juin 1662, le consentement de l'abbé de Saint Germain, et, au mois d'octobre de la même année, des lettres-patentes, par lesquelles le roi se déclare leur fondateur : ils y sont qualifiés de *Chanoines réguliers de la réforme de l'étroite observance de l'ordre des Prémontrés*.

Le 13 octobre 1662, la reine Anne d'Autriche posa la première pierre de l'église, qui, le 30 octobre 1663, fut achevée et bénite sous le titre du *Très-Saint-Sacrement de l'Autel et de l'Immaculée conception de la Sainte-Vierge*. Cette église se trouva trop petite : les prémontrés, en 1719, la firent agrandir, et sa nouvelle construction fut achevée en 1720.

Cette église, simple dans sa construction, offrait quelques monuments sépulcraux et plusieurs tableaux peu remarquables. La voûte en trompe, qui portait le buffet d'orgues, était admirée par les constructeurs.

Cette communauté fut supprimée en 1790 ; l'église fut démolie, et l'emplacement vendu est couvert de maisons particulières.

LES ORPHELINS DE SAINT-SULPICE OU DE LA MÈRE DE DIEU, maison située rue du Vieux-Colombier, n. 15. Le sieur Ollier, curé de Saint-Sulpice, fonda, en 1648, cet établissement pour les orphelins des deux sexes de sa paroisse. Après avoir été placé en divers lieux, il fut définitivement

fixé, en 1678, rue du Vieux-Colombier : les enfants étaient sous la direction de huit sœurs.

Cette maison, supprimée, fut occupée par des *sœurs de la Charité*, vers l'an 1802 ; en 1815, ces sœurs ayant été transférées rue du Bac, n. 152, elle a été convertie en une caserne de pompiers.

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, rue Notre-Dame-des-Champs, en face de la rue de Fleurus. En 1658, madame Cossart fonda un établissement qui avait pour objet l'instruction des enfants pauvres : il fut supprimé en 1707. Les frères des écoles chrétiennes s'y établirent en 1722, remplirent le même objet, et eurent encore à Paris plusieurs autres établissements qui furent supprimés en 1792. La marquise de Transe releva cette congrégation en 1806, et y réunit les frères de la doctrine chrétienne, dans leur ancien chef-lieu, au Gros-Cailhou. Dans le même temps, d'autres établissements ou noviciats furent aussi formés à Paris, jusqu'à ce que Louis XVIII, les rendant à leur première institution, eût transféré le chef-lieu général, alors à Lyon, à l'ancien hospice de M. Dubois, rue du Faubourg Saint-Martin, n. 147. C'est de cette maison du noviciat, connue sous le nom du *Saint-Enfant-Jésus*, que sont tirés les maîtres répartis dans les diverses écoles du royaume. Cette congrégation compte plus de deux cents écoles dans toute la France. Il y a quatre annexes à Paris ; qui envoient dans les différents quartiers de la capitale des maîtres et frères, pour instruire les enfants. Chaque école doit être composée de trois frères, dont un directeur.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, situé rue du Bac, n. 120, au coin de la rue de Babylone, dont l'église est

aujourd'hui LA SECONDE SUCCURSALE DE LA PAROISSE DE SAINT-THOMAS-D'AQUIN. *Bernard de Sainte-Thérèse*, évêque de Babylone, donna tous ses biens à cet établissement, dont l'objet consistait à porter la lumière de l'Évangile dans les pays étrangers où elle est inconnue, et spécialement dans la Perse. Par l'acte de donation, du 16 mars 1663, il imposa pour condition que la maison serait nommée *Séminaire des Missions étrangères*, et que la chapelle porterait le titre de la *Sainte-Famille*. L'emplacement de cet établissement appartenait à l'évêque de Babylone, dont la rue voisine a reçu le nom.

Des lettres-patentes du mois de juillet suivant, enregistrées le 7 septembre de la même année, et le consentement de l'abbé de Saint-Germain, légitimèrent cette fondation. Une salle de cette maison servit de chapelle jusqu'en 1683, époque où l'on commença la construction d'une église plus vaste, dont la première pierre fut posée, au nom du roi, par l'archevêque de Paris, le 24 avril de cette année.

Cette église est double : l'une est au rez-de-chaussée, et l'autre est au-dessus. Cette dernière se distingue de l'autre par sa décoration. On voyait, sur le grand autel, une Adoration des Mages, par Carle Vanloo ; dans la nef, une Sainte-Famille, par Restout, et une autre Sainte-Famille, par André Bardon.

Les bâtiments de la maison furent reconstruits en 1736.

Un prêtre de cette maison, appelé *de Mauroy*, était aussi curé et directeur des Invalides. Sa conduite ne fut guère édifiante. Dangeau, au 5 décembre 1691, dit : « Il a fait » banqueroute, et a emporté plus de 40,000 écus. On a » découvert beaucoup d'histoires scandaleuses, et il y a » même des dames de qualité mêlées dans cette affaire. »

Le parlement le condamna aux galères : Louis XIV commua sa peine, en l'envoyant à l'abbaye des Sept-Fonds ¹.

Il avait corrompu plusieurs filles de qualité, et escroqué divers marchands. On fit contre lui une chanson dont le refrain était :

Ah ! que je les hais ces hypocrites ,
Et surtout l'abbé Mauroy.

Cette maison fut supprimée en 1792, et, par suite du concordat du 9 avril 1802, son église fut choisie pour être la seconde succursale de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin.

SÉMINAIRE ANGLAIS, situé rue des Postes, n° 22. Plusieurs ecclésiastiques anglais se réunirent et obtinrent ~~des lettres~~ lettres-patentes de février 1684, qui les autorisaient à vivre en communauté ecclésiastique.

Cette maison, dépendante du collège des Irlandais, fut supprimée en 1792, et devint propriété particulière.

HOSPICE DES CORDELIERS DE LA TERRE-SAINTE, situé rue de la Ville-l'Évêque. Nicolas Parfait, abbé de Bazouville et chanoine de Notre-Dame de Paris, acheta, le 2 mars 1636, une maison située à la Ville-l'Évêque, et la donna à des religieux cordeliers de la Terre-Sainte, qui avaient déjà obtenu du roi des lettres-patentes qui les autorisaient à s'établir dans cette ville ou dans ses faubourgs. Cet établissement trouva des opposants dans le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois et dans le curé de la Ville-l'Évêque; mais ils ne tardèrent pas à se calmer. Il est présumable qu'il subit le sort des autres maisons reli-

gieuses, et qu'il fut supprimé en 1792. Mais il a pu l'être plus tôt : je manque de renseignements sur ce point.

SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE, situé en face et près de la façade de l'église de Saint-Sulpice. Jean-Jacques Ollier, abbé de Pebrac, conçut le projet d'établir un séminaire, et, vers la fin de l'an 1641, il en établit un à Vaugirard. Mais, nommé curé de Saint-Sulpice en cette année, il transféra aussitôt cet établissement à Paris. Une partie des prêtres qui le composaient logeaient dans le presbytère, d'autres dans une maison de la rue Guisarde. Cet établissement n'avait encore qu'une faible consistance, et n'était pas légalement autorisé. Quoique ces prêtres habitassent des maisons différentes, leurs exercices étaient communs. L'abbé Ollier, voyant s'accroître le nombre de ses prosélytes, sentit la nécessité d'en former deux corps entièrement séparés. Au mois de mai 1645, il acquit une maison, un jardin et un vaste emplacement situés rue du Vieux-Colombier ; et après avoir, dans la même année, obtenu toutes les autorisations nécessaires, il forma un *grand* et un *petit séminaire*. Le petit séminaire fut établi dans des bâtiments contigus à la rue Férou et au cul-de-sac de ce nom ; le grand le fut dans des bâtiments élevés sur le lieu où se voit aujourd'hui la vaste place de Saint-Sulpice. Ces bâtiments, qui n'avaient rien de remarquable, masquaient la belle façade de l'église de Saint-Sulpice, empêchaient d'en considérer les beautés dans un point de vue convenable : ils n'en étaient séparés que de quelques toises.

Vers l'an 1800, toutes ces vieilles et obscures constructions disparurent, et laissèrent enfin à découvert le magnifique portail de Saint-Sulpice.

Les Sulpiciens, supprimés en 1792 et rétablis depuis

1802, ont occupé la maison situé à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue du Pot-de-Fer, appartenant autrefois aux filles de l'*Instruction chrétienne*, dites aussi de la *Très-Sainte-Vierge*.

Depuis, on leur a construit, sur la partie sud de la place de Saint-Sulpice, un vaste bâtiment dont la première pierre a été posée le 21 novembre 1820.

SÉMINAIRE DE SAINT-PIERRE ET SAINT-LOUIS, situé à l'extrémité septentrionale de la rue d'Enfer, n° 8. Il fut d'abord fondé dans la rue du Pot-de-Fer, par François Chausiergues, diacre, qui établit, en 1685, un pareil séminaire près de l'église de Saint-Marcel. Plusieurs personnes pieuses fortifièrent le zèle de Chausiergues, en participant à cette fondation. Le curé de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, nommé *Marilhac*, suivant l'exemple de son prédécesseur, le curé Lauzi, qui avait favorisé les projets de Chausiergues, acheta, en 1683, une maison assez vaste entre le jardin du Luxembourg et de la rue d'Enfer, et la destina au séminaire projeté. ~~Deux autres~~, appelés *Farinvilliers*, firent, sur cet emplacement, bâtir un corps-de-logis et une chapelle, et donnèrent la somme de quatre-vingts livres pour la fondation de douze bourses ou places gratuites. Enfin on obtint des lettres-patentes du mois de décembre 1696, enregistrées l'année suivante, qui autorisèrent cet établissement. Le roi gratifia ce séminaire de trois mille livres de pension annuelle; et le clergé de France y ajouta une autre pension de mille livres.

La première pierre de la chapelle fut posée en 1703, et le séminaire de la rue du Pot-de-Fer y fut transféré l'année suivante.

Ce séminaire fut supprimé en 1792; ses bâtiments servent de caserne aux vétérans de la garde de la chambre des pairs, et son église à la fabrication du gaz hydrogène pour l'éclairage du quartier.

EUDISTES, communauté d'hommes, située rue des Postes, n° 20. Jean Eudes, frère de l'historien *Maiserey*, prêtre oratorien, avait établi à Caen, en 1643, une congrégation de prêtres destinés à diriger les missionnaires et à faire des missions. Plusieurs personnes dévotes les appelèrent à Paris, où ils s'établirent le 20 mars 1671. Leur établissement étant d'abord situé près de l'église de Saint-Josse, ils furent chargés de desservir cette église par ~~rotte~~. La maison qu'ils occupaient ayant été vendue, ils vinrent en habiter une autre dans la cour du Palais.

En 1703, ils acquirent, pour en faire un hospice, une maison située rue des Postes, qu'ils habiterent en 1727. Un décret de l'archevêque de Paris, de 1773, les y maintint sous le titre de *communauté* et de *séminaire* pour les jeunes gens de leur congrégation.

Les ecclésiastiques qui venaient faire quelque séjour à Paris trouvaient dans cette maison, pour un prix raisonnable, un logement commode. Les Eudistes furent supprimés par décret du 5 avril 1792.

SÉMINAIRE DES CLERCS IRLANDAIS, situé rue du Cheval-Vert, ou des Irlandais, n° 3, fondé en 1672, supprimé en 1792.

SÉMINAIRE DES PRÊTRES IRLANDAIS, ou COLLÈGE DES LOMBARDS, situé rue des Carmes, n° 23. Le collège des Lombards, appelé aussi *Collège de Tournay, Collège d'Italie*,

dont j'ai parlé ¹, presque abandonné, tombait en ruine, lorsque deux prêtres Irlandais, Patrice Maginn et Malachie Kellie, obtinrent en 1677 et en 1684, des lettres-patentes qui les autorisèrent à rebâtir ce collège pour y recevoir des Irlandais étudiants en l'Université de Paris. Le collège fut rebâti par ces prêtres étrangers, et Patrice Maginn le dota de 2,500 livres de rente.

Cette communauté était composée d'étudiants et de prêtres qui se destinaient aux fonctions de missionnaires. En 1763, le nombre des uns et des autres se montait à cent soixante-cinq.

SÉMINAIRE DES ÉCOSSAIS, OU COLLÈGE DES ÉCOSSAIS, situé rue des Fossés-Saint-Victor, n^{os} 25 et 27. D'abord placé rue des Amandiers, il fut ensuite reconstruit, pendant les années 1662 et 1665, dans la rue des Fossés-Saint-Victor.

Dans la chapelle de ce séminaire était une urne en bronze doré, qui contenait la cervelle de Jacques II, roi d'Angleterre. Elle est un monument de l'attachement et de la reconnaissance du duc de Perth, qui mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1704, par un ouvrage du sculpteur Garnier. L'épithaphe est attendrissante.

Ces collèges, ou séminaires *Irlandais*, *Écossais*, supprimés en 1792, ont, par arrêté du 19 fructidor an IX, des 24 vendémiaire et 3 messidor an XI, et du 24 floréal an XIII, été réunis à la maison des Irlandais, rue de ce nom, n^o 3; et, par décision du gouvernement, du 11 décembre 1808, ils ont été placés sous la surveillance de l'Université.

¹ Voyez tom. II, pag. 450.

SÉMINAIRE DU SAINT-SACREMENT ET DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, situé rue des Postes, n° 26 ; il fut fondé, en 1703, dans la rue Neuve-Sainte-Geneviève, par *Claude François Poullart des Places*, prêtre, qui montra, dans cette fondation, des vues vraiment utiles, et qui établit des règles trop peu observées par les ecclésiastiques. Il exigea que les jeunes gens qui viendraient y étudier en philosophie et en théologie ne prissent aucun degré, renoncassent à toutes dignités ecclésiastiques, et qu'ils se bornassent à servir les pauvres dans les hôpitaux. Plusieurs dons faits à ce séminaire lui procurèrent les moyens de quitter la maison à loyer qu'il occupait rue Neuve-Sainte-Geneviève, et de s'établir dans une autre plus commode, située rue des Postes, et achetée le 4 juin 1731.

En 1769, les supérieurs de ce séminaire firent commencer la construction d'un nouveau bâtiment.

Ce séminaire, supprimé en 1792, est devenu maison particulière, et dépend du collège des Irlandais.

PRÊTRES DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES, communauté située au carrefour du Puits-l'Ermite, quartier du Jardin-des-Plantes. Le sieur Vitasse, docteur de Sorbonne, avait formé un hospice pour les prêtres vieux et infirmes, et l'avait fait autoriser par lettres-patentes de l'an 1700. Cet hospice était alors établi sur les fossés de l'Estrapade ; le cardinal de Noailles le transféra, en 1702, au carrefour du Puits-l'Ermite, dans la maison d'où il venait d'expulser les *Filles de la Crèche*. En 1751, cet hospice fut transféré à Issi, dans le bâtiment des Bénédictines de ce village.

§ III. Communautés religieuses de femmes.

LES FILLES DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, couvent situé rue Neuve-Saint-Étienne, n° 6, quartier du Jardin-des-Plantes. Quelques religieuses de cet ordre, fondé à Laon en 1623, furent attirées à Paris en 1643; elles étaient appuyées par la reine Anne d'Autriche, et autorisées par l'archevêque. Leur établissement fut confirmé par lettres-patentes de 1645 et 1646. Elles habitèrent d'abord une maison au Marais; puis elles achetèrent deux maisons rue Saint-Fiacre; enfin, en 1673, Imbert Porlier, prêtre de l'Hôpital général, leur donna des maisons et jardins rue Neuve-Saint-Étienne, où elles se rendirent la même année. Elles augmentèrent cet emplacement par des acquisitions. Cette maison, supprimée en 1790, est maintenant occupée par des *dames de la Miséricorde*.

FILLES DE SAINT-CHAUMONT OU DE L'UNION CHRÉTIENNE, couvent situé sur l'emplacement du passage Saint-Chaumont, rue Saint-Denis, n° 374.

La veuve Pollalion avait jeté, dans la maison de la Providence, les premiers fondements de cette institution dont l'objet était d'instruire les jeunes filles nouvellement converties au catholicisme, et celles qui se trouvaient sans fortune et sans appui. Plusieurs personnes se joignirent à elle pour donner à ce projet une grande extension. Anne de Croze fut de ce nombre; en 1661, elle le mit à exécution dans une maison qui lui appartenait à Charonne. Elle donna, en 1662, cette maison et ses dépendances à l'établissement; et cette donation fut confirmée par lettres-patentes de 1673. Par contrat du 30 août 1683, les sœurs de l'Union chrétienne acquirent

l'hôtel de Saint-Chaumont, situé rue Saint-Denis; elles s'y transportèrent au commencement de 1685, et firent construire une chapelle sous l'invocation de Saint-Joseph. Elles y sont restées jusqu'en 1790, époque de leur suppression; on a établi sur l'emplacement de leur maison un passage public, dit *passage de Saint-Chaumont*.

LE PETIT-SAINT-CHAUMONT, OU LA PETITE UNION CHRÉTIENNE, communauté située rue de la Lune, n° 52. Cette maison fut formée d'après les mêmes motifs, et sur le modèle de la communauté dont on vient de parler. Le sieur Le Vachet, prêtre, dès l'an 1679, commença cet établissement. Les sieur et dame Berthelot possédaient, rue de la Lune, une maison qu'ils avaient fait disposer pour y recevoir cinquante soldats revenus malades des armées. Ayant pour cette bonne œuvre un peu trop compté sur les libéralités publiques, ils furent obligés d'abandonner leur louable projet, et, le 15 mai 1682, ils donnèrent leur établissement aux filles de l'Union chrétienne, ainsi que les meubles, lits et ustensiles qui s'y trouvaient.

Cette maison, supprimée en 1790, est devenue propriété particulière.

FILLES DE LA PROVIDENCE, couvent situé rue de l'Arbalète, n°s 24 et 26. La veuve Pollalion, célèbre par ses pieux établissements, jeta les premiers fondements de cette institution à Fontenay, puis, en 1645, elle transféra sa communauté à Charonne, et en 1647 à Paris, dans une maison de la rue d'Enfer. En 1654, la reine Anne d'Autriche, qui prit ce couvent sous sa protection, acheta de l'Hôtel-Dieu une maison spacieuse, destinée aux pestiférés, qu'on nommait *Hôpital de la Santé*. Une partie de cette

maison servit à composer l'enclos du Val-de-Grâce, le surplus de l'emplacement fut donné au couvent de la Providence, qui en prit possession le 11 juin 1652, ainsi que d'une chapelle que l'Hôtel-Dieu y avait fait bâtir.

Vincent de Paul rédigea les statuts de cette maison. Des religieuses étaient chargées de l'éducation des jeunes filles.

Ce couvent, supprimé en 1790, devint une propriété particulière où l'on a établi une fonderie et une raffinerie de sucre.

HOSPITALIÈRES DE LA MISÉRICORDE DE JÉSUS, couvent situé rue Mouffetard, n° 69. Il fut fondé d'abord à Gentilly, en 1652, par *Jacques le Prevost d'Herbelai*, maître des requêtes, qui assura aux hospitalières chargées de soigner les filles et femmes malades, une rente de 1500 liv. En 1655, elles obtinrent des lettres-patentes et l'autorisation de s'établir dans un faubourg de Paris. Elles avaient acheté, en avril 1655, deux maisons, cours et jardins, situés dans la rue Mouffetard; elles les firent réparer.

Au commencement du dix-huitième siècle, les bâtiments tombaient en ruine. Ces religieuses, comme celles de plusieurs autres couvents, eurent recours aux bienfaits du sieur d'Argenson, lieutenant-général de police et grand amateur de religieuses, qui obtint pour elles, comme il avait fait pour plusieurs autres couvents nécessiteux, la permission d'établir une loterie, dont les profits seraient employés à la reconstruction de plusieurs parties de leur couvent¹.

¹ Voici comment le fait est raconté dans un ouvrage moderne qui a osé lever le voile mystique qui cachait le scandale de quelques couvents de religieuses de Paris. « M. d'Argenson, dégoûté de madame de Tencin, devint amoureux d'une

FILLES DU SAINT-SACREMENT, couvent situé rue Cassette, n° 22. Les guerres, troublant la Lorraine, forcèrent les religieuses bénédictines de la Conception de Notre-Dame, établies à Rambervilliers, de se réfugier à Saint-Mihiel. Elles furent encore obligées d'abandonner cet asile. Quelques-unes, à la tête desquelles était Catherine de Bar, se transportèrent, en 1644, à Paris : elles allèrent loger dans l'abbaye de Montmartre. Les autres imitèrent l'exemple des premières, et, pendant l'année 1643, elles se rendirent à Paris. Alors toute la communauté fut réunie dans une maison du village de Saint-Maur. Ces religieuses n'y restèrent pas tranquilles : en 1650 elles vinrent chercher un asile dans une petite maison de la rue du Bac. Quelques dames dévotes voulurent leur procurer un établissement plus solide : elles leur donnèrent des secours ; mais Anne d'Autriche, régente, s'y opposa, et défendit à l'abbé de Saint-Germain de permettre de nouveaux établissements religieux sur son territoire. Alors un Sulpicien, appelé Picoté, parvint à déterminer cette reine à établir un couvent uniquement chargé du culte perpétuel du Saint-Sacrement, afin de détourner les maux dont la France était affligée. Il fut bientôt informé que les religieuses fugitives, établies dans la rue du Bac, avaient le même but : il les proposa à la reine ; et l'abbé de

» petite et jolie novice des Hospitalières du faubourg Saint-Marceau, qu'il avait
 » séduite au point de l'engager à s'évader en lui promettant de faire sa fortune.
 » La supérieure, qui eut des avis de ce projet d'évasion, en empêcha d'abord
 » l'exécution ; ce qui mit M. d'Argenson dans une telle colère, qu'il suspendit un
 » bâtiment qu'il avait accordé et fait commencer dans ce couvent. La supérieure,
 » qui aurait alors voulu que la moitié de ses filles se fussent évadées, et que son
 » bâtiment fût fini, trouva moyen d'apaiser M. d'Argenson en lui abandonnant
 » l'objet de ses amours, et le bâtiment fut achevé dans la suite. » (*Pièces inédites
 du règne de Louis XIII et de Louis XIV*, t. II. — *Chroniques scandaleuses*,
 ch. 4, pag. 67.

Saint-Germain, d'après les ordres de cette princesse, consentit, le 19 mars 1635, à l'établissement du couvent des Filles du Saint-Sacrement. Des lettres-patentes furent expédiées et enregistrées en 1654. Ces religieuses furent d'abord établies rue Férou. Ce fut dans la chapelle de ce couvent, dont elle s'était déclarée fondatrice, qu'Anne d'Autriche, tenant un cierge à la main, vint pour expier solennellement les outrages faits au Saint-Sacrement pendant la guerre civile, guerre dont elle était le principal auteur.

Il était dans l'usage qu'une de ces religieuses répétait, chaque jour, une scène semblable ; elle venait, la corde au cou, portant à la main une torche allumée, se mettre à genoux devant un poteau dressé à cet effet au milieu du chœur, et faisait amende honorable à Dieu de tous les outrages commis contre le Saint-Sacrement.

Ces religieuses, se trouvant trop resserrées dans leur maison de la rue Férou, la quittèrent pour aller en occuper une plus vaste dans la rue Cassette. Elles y entrèrent en 1659, y restèrent jusqu'en 1790, époque de leur suppression, et leurs bâtiments vendus devinrent propriétés particulières.

NOTRE-DAME-AUX-BOIS, abbaye de l'ordre de Cîteaux, située rue de Sèvres, n° 16, dont l'église est aujourd'hui première succursale de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin, sous le titre d'ABBAYE-AUX-BOIS.

Ce monastère, fondé en 1202, au milieu des bois, dans le diocèse de Noyon, doit son nom à cette situation. Les guerres civiles qui signalèrent la régence d'Anne d'Autriche, les incursions fréquentes des divers partis, le passage des gens de guerre firent craindre aux reli-

gieuses de cette abbaye le pillage de leur maison et les insultes brutales des militaires. Elles quittèrent ce séjour dangereux, et, en 1650, se réfugièrent à Compiègne. En 1654, elles achetèrent le monastère abandonné des *Annonciades des dix Vertus*, rue de Sèvres; des lettres-patentes d'avril 1658 confirmèrent cette acquisition, et y joignirent plusieurs privilèges. Malgré ces avantages, plusieurs de ces religieuses, poussées par des motifs que l'on ignore, quittèrent Paris et retournèrent dans leur ancienne abbaye; elles y firent des réparations; mais un incendie consuma, en 1664, leur vieille église et les autres bâtiments. Alors cet accident les obligea de revenir à Paris, où elles obtinrent, en 1667, du pape et de leurs supérieurs, la translation du titre d'abbaye à leur maison de cette ville.

En 1718, ces religieuses firent élever une nouvelle église, dont la première pierre fut posée le 8 juin de cette année. Cette maison fut supprimée en 1790; et son église, assez vaste, fut choisie, en 1802, pour être la première succursale de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin.

VISITATION DE SAINTE-MARIE, couvent situé à Chaillot, entre les barrières de Franklin et de Sainte-Marie, et fondé, en 1651, par Henriette de France, fille de Henri IV et veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Les cœurs de cette princesse, de Jacques Stuart II, roi d'Angleterre, de Louise-Marie Stuart, leur fille, furent déposés dans le sanctuaire de l'église.

Cette église fut rebâtie, en 1704, sur les dessins de Gabriel, aux frais de Nicolas Frémond et de Geneviève Durand, sa femme. Supprimé en 1790, et devenu propriété particulière, ce couvent fut démoli; et, en 1810,

ou jeta , sur son emplacement , les fondements du *Palais du roi de Rome*, palais que les événements politiques n'ont pas permis d'achever.

FILLES DE SAINTE-MARIE OU DE LA VISITATION, couvent situé rue du Bac, n° 58. Geneviève Derval-Pourtel , veuve du comte d'Enfréville-Cisei , d'après les dernières volontés de son époux , passa , le 6 septembre 1657 , un contrat de fondation avec les religieuses de la Visitation du faubourg Saint-Jacques , contrat approuvé et homologué , le 24 avril 1658 , par les vicaires-généraux du cardinal de Retz , archevêque de Paris. Des religieuses de ce couvent vinrent , en conséquence , s'établir , en 1660 , dans une maison située rue Montorgueil. S'y trouvant trop resserrées , elles l'abandonnèrent en 1673 , et se transportèrent dans la rue du Bac , où elles avaient fait construire une chapelle et les bâtimens nécessaires.

En 1775 , elles élevèrent une nouvelle église , dont la reine posa la première pierre le 30 octobre de cette année. Le sieur Hélin en fut l'architecte. On voyait , sur le grand autel , une Visitation peinte par Philippe de Champagne , Jésus au jardin des Olives , par Hallé , et deux statues sculptées par Bridan.

Ce couvent fut supprimé en 1790 ; l'église doit être démolie.

RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DE MISÉRICORDE, couvent situé rue du Vieux-Colombier , n° 8. Anne d'Autriche fit venir , en 1649 , d'Aix en Provence , quelques religieuses de cet ordre : de ce nombre était la mère Madeleine , laquelle , au milieu des troubles qui agitaient alors Paris , parvint , en 1651 , à devenir propriétaire d'une grande maison située rue du Vieux-Colombier. Elle acheta cinq

autres petites maisons qu'elle y joignit , et forma une communauté qui fut confirmée par lettres de novembre 1662. Ce couvent se maintint jusqu'en 1790, époque de sa suppression. On a établi depuis , dans ses bâtiments. une loge de francs-maçons.

RELIGIEUSES ANGLAISES OU DE LA CONCEPTION, couvent situé rue Moreau, n° 10, au coin de la rue de Charenton. Les désordres de la guerre forcèrent ces religieuses à quitter Nieuport où elles étaient établies , et à se réfugier à Paris. En 1658 , elles logèrent dans une maison du faubourg Saint-Jacques. Deux ans après, elles acquirent , rue de Charenton, une maison et un jardin ; et leur établissement fut confirmé par lettres de 1670. La première pierre de leur église fut posée le 2 juin 1672. Ce couvent, dont l'abbesse était triennale. avait reçu le nom de *Bethléem*. Il fut supprimé en 1790. On y a établi , depuis , pour les demoiselles , une école gratuite , dirigée par les ci-devant Filles de la Croix.

RELIGIEUSES ANGLAISES, couvent situé rue des Anglaises , n° 20. Obligées de quitter leur patrie pour des motifs de religion, elles s'établirent d'abord à Cambrai en 1623 , de là elles vinrent à Paris , et y occupèrent une maison au faubourg Saint-Germain. Quelques personnes ayant acquis, pour elles, un terrain et une maison au *Champ de l'Alouette*, faubourg Saint-Jacques, elles s'y rendirent en 1644. Leur établissement fut autorisé, en 1656, par l'archevêque, et confirmé, en 1674 et 1676, par lettres-patentes du roi.

La principale obligation de ces religieuses était de prier constamment pour la conversion des Anglais à la

religion catholique. Leurs prières n'ont pas encore été exaucées.

Elles furent supprimées en 1790 , et , dans leur maison , devenue propriété nationale , on a établi une filature de coton.

ABBAYE DE NOTRE-DAME DE PANTHEMONT , ou DU VERBE INCARNÉ, située rue de Grenelle-Saint-Germain, n^o 406 et 408. Cet établissement, dont le but était l'instruction des jeunes filles, fut d'abord formé à Lyon en 1625. Une des fondatrices, la dame de Matel, vint quelques années après à Paris, et employa divers protecteurs qui déterminèrent la régente, Anne d'Autriche, à autoriser un établissement de cette espèce dans Paris. Elle obtint, en conséquence, des lettres-patentes de juin 1645, et acheta une grande maison, avec un jardin, dans la rue de Grenelle, maison appelée l'*Orangerie* : elle y fit tout disposer convenablement, mais cette dame avait fort mal calculé ses ressources. Les revenus ne suffirent pas aux besoins de la communauté : il fallut avoir recours à des intrigues, à des sollicitations qui ne furent pas sans succès.

Ce fut dans ce couvent que l'on plaça une partie des religieuses appartenant à des couvents que le parlement supprima en 1670.

L'église, reconstruite sur les dessins de M. Contant, fut décorée d'un ordre dorique et d'une coupole sans peinture. Le dauphin, père de Louis XVI, en posa la première pierre en 1749.

Supprimée en 1790, les bâtiments de cette abbaye ont été convertis en caserne et en maison particulière, l'église sert de magasin pour les fournitures militaires.

NOTRE-DAME-DES-VERTUS ou FILLES DE SAINTE-MARGUE-

RITE , couvent situé rue Saint-Bernard , faubourg Saint-Antoine , et fondé pour l'instruction des jeunes filles , par quelques dames pieuses qui , en 1679 , firent venir d'Aubervilliers , nommé aussi *Notre-Dame-des-Vertus* , quelques sœurs de la communauté établie dans ce village , et les placèrent dans une maison rue de Basfroi. En 1684 , le curé de Saint-Paul , voulant procurer plus d'extension à cet établissement , lui fit don d'une maison qu'il possédait rue Saint-Bernard. Elles s'y transportèrent en 1685. Mais après la mort de ce curé elles éprouvèrent des difficultés de la part de ses héritiers qui , en 1690 , firent vendre la maison. Le sieur de Braguelonque , conseiller à la Cour des aides , acheta cette maison , et en fit don à la communauté ; il y joignit une rente pour l'entretien des sept sœurs. Cette communauté fut supprimée en 1790.

FILLES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE, rue du Pot-de-Fer, n° 17. Marie de Gournay et David Rousseau , un des marchands de vin du roi , fondèrent cette communauté dont le but était l'instruction des jeunes filles : elle fut approuvée par lettres-patentes de septembre 1657. Elle était établie rue du Gindre , dans une maison donnée par un des fondateurs, et y est demeurée jusqu'en 1758, époque où elle fut transférée rue du Pot-de-Fer , dans une maison plus vaste et plus commode.

Cette maison était gouvernée par une maîtresse qui prit d'abord le titre de *sœur aînée*, et dans la suite celui de *sœur première*.

Cette communauté fut supprimée en 1790 , et ses bâtiments , depuis 1802 , ont été occupés par le *Séminaire de Saint-Sulpice*.

LES RELIGIEUSES DE LA PRÉSENTATION-NOTRE-DAME, OU BÉNÉDICTINES MITIGÉES, aujourd'hui *pharmacie de l'administration centrale des hospices et hôpitaux civils de Paris*, couvent situé rue des Postes, n^{os} 34 et 36, fondé en 1649 par Marie Courtin, veuve du sieur Billard de Carrouge. On y établit quatre bénédictines, dont Catherine Bachelier, nièce de la fondatrice, fut nommé prieure. Ces quatre bénédictines vivaient en si mauvaise intelligence avec leur prieure, que l'archevêque de Paris, après avoir employé les moyens de persuasion, se vit forcé de séparer la prieure de ses religieuses : cette séparation s'effectua le 9 décembre 1650.

La prieure et une de ses compagnes s'établirent dans une maison de la rue d'Orléans, faubourg Saint-Marcel. Sa tante lui fit de nouvelles donations ; alors elle put établir une autre communauté. Elle obtint, au mois de décembre 1656, des lettres-patentes, renouvelées en février 1661 et enregistrées le 12 février 1667, qui autorisèrent sa nouvelle communauté.

En 1671, elle acheta une maison plus vaste et plus commode, rue des Postes.

Cette communauté fut du nombre de celles à qui le roi accorda une loterie pour subvenir à leurs besoins ; elle fut supprimée en 1790, devint propriété particulière, et ses bâtiments ont depuis été occupés par l'institution de M. Parmentier.

MIRAMIONNES, OU FILLES DE SAINTE-GENEVIÈVE, couvent situé rue de la Tournelle, n^o 5, au coin du quai de la Tournelle. Il doit son origine à la réunion des deux communautés qui se formèrent presque en même temps.

La première communauté fut établie en 1656 par ma-

demoiselle Blosset, qui s'associa quelques filles dévotes, sans exiger de clôture, de vœux, ni d'habillements particuliers. Elles tenaient de petites écoles, visitaient les malades, et enseignaient les pensionnaires qu'on leur confiait : elles demeuraient dans une maison de la rue des Fossés-Saint-Victor, au coin de celle des Boulangers, et portaient le titre de *Filles de Sainte-Genève*. En 1664, l'archevêque approuva cette communauté.

La seconde communauté fut formée par Marie Bonneau, veuve du sieur Beauharnais de Miramion, conseiller au parlement. En 1664, elle rassembla, dans la maison qu'elle occupait rue Saint-Antoine, six filles chargées d'instruire les enfants et de panser les malades. Elle donna à son établissement le nom de *Sainte-Famille*, et le transféra dans une maison qu'elle vint habiter près de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Un nomme Feret, supérieur des deux communautés, imagina de les réunir et de n'en faire qu'une seule : cette réunion fut consentie le 14 août 1665, et revêtue de toutes les formes légales.

Cette communauté n'était logée que dans des maisons tenues à loyer, lorsqu'en 1691 elle acheta la maison que le sieur de Nesmon, évêque de Bayeux, possédait sur le quai de la Tournelle ; puis en 1693 une autre maison contiguë ; enfin la veuve Miramion agrandit l'emplacement de cette communauté, en lui faisant don de deux autres maisons situées auprès et sur le quai de la Tournelle.

Cet établissement ayant reçu une aussi grande consistance fut de nouveau confirmé par lettres-patentes du mois d'août 1693, enregistrées dans la même année.

Cette maison fut supprimée en 1790, et ses bâtiments

servent aujourd'hui à la *pharmacie de l'administration centrale des hospices et hôpitaux civils de Paris*.

SAINTE-PÉLAGIE, communauté religieuse et aujourd'hui prison, située rue de la Clef, n° 14. La veuve de Miramion, dont il est parlé dans l'article précédent, femme très-zélée, croyait pouvoir remédier aux effets des vices de la société sans s'occuper de leurs causes : autorisée par les magistrats, elle avait réuni six à sept filles débauchées dans une maison particulière du faubourg Saint-Antoine. Encouragée par le succès de cette tentative, elle imagina d'agrandir son plan et de former une maison publique de détention pour les femmes débauchées. Plusieurs dames pieuses la secondèrent dans ce projet. Des sommes assez considérables furent fournies pour son exécution ; et le roi en 1665 donna des lettres-patentes tendant à établir un lieu *de refuge* dans les bâtiments dépendants de la maison dite *la Pitié*, et le soumit à l'administration de l'hôpital général.

La veuve Miramion s'aperçut que ces filles ne se convertissaient point ; que les murailles et les verrous de la prison pouvaient bien les empêcher de provoquer les hommes à la débauche, mais non changer leur naturel. Cette dame, qui ne connaissait point le vers d'Horace,

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret !

fut étonnée de l'inefficacité du remède, et prit le parti de l'essayer sur des sujets incurables. Elle établit dans la même maison, mais dans des lieux séparés, des femmes qui, dégoûtées du libertinage, étaient disposées à sacrifier librement leurs habitudes à l'espoir d'une existence assurée et d'une vie plus tranquille.

Ce second établissement reçut le nom de *Sainte-Pélagie* ou de *Filles de bonne volonté*. Le nombre de ces filles s'étant accru, on les transféra au faubourg Saint-Germain, dans une maison qu'avaient occupée les *Filles de la Mère de Dieu* ; mais peu de temps après, à la prière des administrateurs, elles retournèrent dans leur première demeure. Cet établissement fut confirmé par lettres-patentes de juillet 1694.

La police y faisait quelquefois enfermer des femmes coupables de délits étrangers au libertinage.

Depuis la révolution, cette maison est devenue prison publique. J'en parlerai ailleurs.

RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS, prieuré de l'ordre de Saint-Benoît, situé rue de Charonne, n° 95. La dame Claude de Bouchavanne, veuve du sieur Vignier, avait obtenu dès l'an 1646 la permission d'établir un couvent à Paris. Elle fit en conséquence, le 12 septembre 1647, l'acquisition d'une maison située rue de Charonne ; et ayant obtenu les autorisations nécessaires, elle y plaça en 1648 Madeleine-Emmanuelle de Bouchavanne, sa sœur, religieuse au monastère de Notre-Dame de Soissons, en qualité de prieure. Cette dame s'y rendit avec deux religieuses de son couvent. Tel fut le noyau de cet établissement qui ne fut approuvé qu'en 1667 par lettres-patentes, enregistrées le 16 mai 1670.

L'église et le couvent furent réparés, agrandis vers les années 1770 et 1780, sur les dessins du sieur Louis.

Ce couvent fut le théâtre de plusieurs scènes galantes ; on ne s'en étonnera point quand on saura qu'il était devenu l'asile des jeunes femmes séparées de leurs maris. Un mousquetaire y allait souvent visiter deux de ses

parentes. Il y vit une demoiselle connue sous le nom de *Mimi*, et en devint amoureux. Cette fille, qui de maîtresse du duc de Choiseul était, dit-on, passée au Parc-aux-Cerfs, et avait épousé ensuite un Américain, appelé *Dupin*, qui l'avait délaissée quelques jours après son mariage, consentit, ainsi qu'une autre pensionnaire, à escalader pendant la nuit les murs du couvent, et à se rendre auprès de son amant dans une maison voisine. L'abbesse, soupçonneuse ou jalouse, découvrit toute l'intrigue. Les pensionnaires galantes sortirent du couvent, et le mousquetaire, nommé *de La Porquerie*, fut envoyé prisonnier à Vincennes.

Ce prieuré fut supprimé en 1790. Les bâtiments sont occupés par une filature de coton.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-GENEVIÈVE, située rue de Clovis. C'était une école de Charité, destinée aux jeunes filles, établie en 1670 par le sieur Beurrier, curé de Saint-Étienne-du-Mont. Cet établissement fut autorisé par lettres-patentes d'avril 1677.

Supprimée en 1790, les bâtiments sont occupés par le collège de Henri IV.

FILLES DE LA CROIX, communauté située cul-de-sac Guémené, n° 4, 8^e arrondissement, quartier du Marais, fondée en 1640, à Brie-Comte-Robert, par Marie Lhuillier, veuve de Claude Marcel. Cette fondatrice, avec une partie de ses religieuses, vint à Paris, et y acheta, en 1643, une portion de l'hôtel des Tournelles, où elle s'établit. Ces filles s'occupaient de l'instruction des jeunes personnes de leur sexe. Cette maison, supprimée en 1790, devenue propriété particulière, est occupée par une filature de coton.

FILLES DE LA CROIX, communauté située rue d'Orléans-Saint-Marcel, n° 11. Elle avait le même objet que la communauté mentionnée à l'article précédent ; elle fut établie, en 1656, sur une partie du Petit-Séjour d'Orléans, et supprimée en 1790. Ses bâtiments sont aujourd'hui occupés par un maître de pension.

FILLES DE LA CONGRÉGATION DE LA CROIX, communauté située rue des Barres, n° 14. Les obligations de ces filles étaient les mêmes que celles des communautés dont on vient de parler. Elles s'établirent à Paris en 1664. Supprimées en 1790, leur bâtiment a été converti en une maison particulière.

ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE OU SAINTE-PERRINE, située à l'entrée de la grande rue de Chaillot, du côté de l'avenue de Neuilly. Des religieuses, chanoinesses de Sainte-Geneviève, de l'ordre de Saint-Augustin, établies en 1658 à Nanterre, furent transférées à Chaillot en 1659, translation autorisée par lettres-patentes de juillet 1661. Cette abbaye de Sainte-Geneviève portait aussi le nom de *Notre-Dame-de-la-Paix* ; mais elle renonça à cette dernière dénomination en 1746, époque où l'on réunit à ce couvent des dames de l'abbaye de Sainte-Perrine de la Villette. Ce dernier nom a prévalu.

Ce monastère fut supprimé en 1790. Vers l'an 1806 on y établit l'institution des Vieillards des deux sexes qui paient une pension ou une somme fixe pour leur admission.

RELIGIEUSES DE LA MADELEINE DU TRAINEL, couvent situé rue de Charonne, n° 88 ; il fut fondé d'abord au lieu du Trainel, en Champagne, vers le milieu du douzième

siècle. Les religieuses, pour éviter les malheurs de la guerre, se retirèrent, en 1650, à Melun. Ne s'y trouvant pas en sûreté, en 1652, époque de discordes civiles, elles vinrent chercher un asile à Paris, où elles demeurèrent dans une maison particulière. En 1654, elles achetèrent une grande maison et un jardin situés rue de Charonne, où elles firent construire une chapelle et un bâtiment convenable, dont Anne d'Autriche posa la première pierre.

M. d'Argenson, pendant qu'il était lieutenant de police, accordait sa protection à plusieurs couvents de religieuses, protection corruptrice, et dont j'ai déjà eu occasion de parler. Ce magistrat, qui mit tant d'ordre dans la police de Paris, et tant de désordre dans les couvents de cette ville, plaça dans celui-ci une de ses maîtresses nommée *Husson*, qui y fut d'abord très-considérée, parce qu'elle obtint du magistrat une loterie dont les produits devaient servir aux frais de diverses constructions entreprises dans le couvent, et des toiles peintes ou indiennes confisquées, qui servaient à l'ameublement de la supérieure. Celle-ci, encore jeune, fraîche et d'un embonpoint agréable, supplanta la demoiselle Husson, et s'empara entièrement du cœur du magistrat, qu'elle conserva par des complaisances et des moyens qui paraîtront étranges à ceux qui ne savent pas que la robe du magistrat, les grilles et la discipline des couvents sont de faibles digues contre les passions humaines. Le sieur d'Argenson figurait au milieu des religieuses de Sainte-Madeleine-du-Trainel comme un sultan au milieu de son sérail.

» Les preuves d'amour de cette supérieure furent d'un genre distingué, disent les mémoires qui me fournissent cette anecdote ; elle commença par faire bâtir dans l'église de la Madeleine une chapelle dédiée à saint

» Marc (saint Renée), patron de M. d'Argenson ; ensuite
 » on y construisit une espèce de tombeau où devait être
 » déposé, après sa mort, un cœur qui, pendant sa vie,
 » avait si fort chéri le couvent. On peut dire qu'il s'y
 » enterra de son vivant, en 1718 ; car, ayant été fait
 » garde-des-sceaux et chef des finances, on vit ce grave
 » magistrat, qui réunissait les fonctions les plus augustes
 » de la magistrature, puisque alors le chancelier était
 » exilé, se retirer tous les soirs dans le couvent, où il
 » s'était fait bâtir un appartement qui communiquait à
 » celui de sa favorite, qui ne lui plaisait plus alors exclu-
 » sivement, à cause de plusieurs autres que la complai-
 » sante supérieure lui procurait pour le délasser de ses
 » travaux. En arrivant, il se couchait. Alors la supérieure
 » et ses compagnes frottaient avec de l'eau-de-vie les pieds
 » de monseigneur le garde-des-sceaux, etc... Ensuite les
 » houris qui environnaient son lit lisaient les placets
 » dont ses poches étaient pleines. C'était alors que les
 » affaires auxquelles s'intéressait la supérieure s'expé-
 » diaient selon ses désirs. C'était aussi à elle que l'on
 » s'adressait ; et en vérité elle vendait les grâces à juste
 » prix ¹. »

M. d'Argenson augmenta les bâtiments et les revenus de ce couvent, fit décorer l'église ; et, suivant ses dernières volontés, son cœur fut déposé dans la chapelle de Saint-Renée.

Dans la suite, la duchesse d'Orléans, qui avait fixé son

¹ *Pièces inédites sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, tom. II, pag. 79 et suiv.

J'ai cité cette anecdote, en y supprimant les traits les plus scandaleux, pour prouver que la règle des couvents ne garantit pas toujours la régularité des mœurs, et que l'utilité de ces institutions est fort incertaine.

séjour dans cette maison, y fit construire plusieurs vastes bâtiments.

Ce couvent, supprimé en 1790, devint propriété particulière; il est maintenant occupé par une filature de coton.

FILLES DU SAINT-SACREMENT, couvent situé rue Saint-Louis, au Marais, entre les n^{os} 50 et 52. La guerre força ces religieuses à quitter la ville de Toul, où elles étaient établies, et à venir, en 1674, à Paris, où elles furent accueillies dans la maison de leur ordre, située rue Cassette; de là, elles occupèrent, dans la rue des Jeûneurs, la maison que venaient de quitter les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Cette maison étant vendue en 1680, ces religieuses cherchèrent asile ailleurs. Après quelques déplacements, la duchesse d'Aiguillon ayant cédé la terre et châtellenie de Pontoise au cardinal de Bouillon, celui-ci lui donna en échange son hôtel, situé rue Saint-Louis, au Marais. Cette duchesse le céda à ces religieuses, qui le firent accommoder en monastère. Elles en prirent possession le 16 septembre 1684. Ces religieuses étaient tenues à l'adoration perpétuelle du saint sacrement de l'autel. Ce couvent, supprimé en 1790, est devenu propriété particulière, et son église est aujourd'hui la troisième succursale de la paroisse de Saint-Merry, septième arrondissement.

BON-PASTEUR, couvent de filles, situé rue du Cherche-Midi, n^o 36. Marie-Madeleine de Ciz, veuve du sieur Adrien de Combé, protestante convertie, commença cet établissement, en retirant chez elle quelques filles débauchées et repentantes. Louis XIV l'encouragea et l'autorisa, en lui attribuant une maison confisquée sur un

protestant, et une somme de 1,500 livres pour la réparer. Plusieurs personnes pieuses firent du bien à cette communauté, qui, enrichie, agrandie et confirmée par lettres-patentes du mois de juin 1698, prit de la consistance. Elle était composée de deux espèces de personnes : de filles sages et de filles qui travaillaient à le devenir.

Cette maison, supprimée en 1790, est aujourd'hui un entrepôt de subsistances militaires.

FILLES DE SAINTE-VALÈRE, communauté située à l'extrémité occidentale de la rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 142, aujourd'hui TROISIÈME SUCCURSALE DE LA PAROISSE DE SAINT-THOMAS-D'AQUIN. Le père Daure, dominicain, eut grande part à cet établissement. Le 30 avril 1704, on acheta, dans la rue de Grenelle, un terrain sur lequel furent bâtis une chapelle et les bâtiments nécessaires. On y plaça, en 1706, des filles pénitentes, c'est-à-dire des filles débauchées, pauvres ou converties.

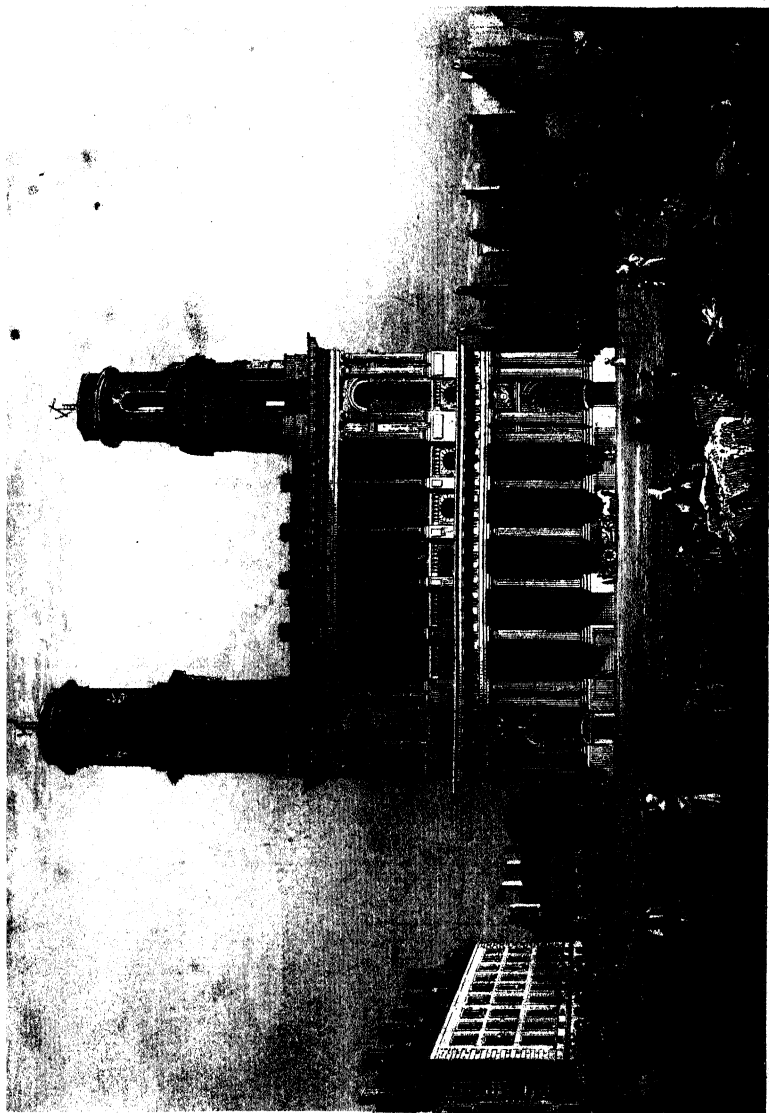
Cette communauté fut supprimée en 1790, et son église, conservée, fut, en 1802, érigée en succursale de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin.

FILLES DE SAINT-THOMAS-DE-VILLENEUVE, communauté située rue de Sèvres, n° 27, établie à Paris au mois d'août 1700, par les soins et la générosité de Jeanne de Sauvaget, dame de Villeneuve, qui acheta une maison et en fit cession aux filles de Saint-Thomas. Ces filles étaient des hospitalières, suivant la règle de saint Augustin. Elles avaient pour supérieur général le curé de Saint-Sulpice, et dirigeaient un hospice situé rue Copeau, ainsi que la maison de l'Enfant-Jésus. Cette communauté fut supprimée en 1790.

RELIGIEUSES DE SAINTE-AGATHE OU DU SILENCE, communauté ~~cité~~ rue de l'Arbalète, en face du couvent des filles de la Providence. Elles s'établirent d'abord, en 1697, dans la rue Neuve-Sainte-Genève, et en 1698 au village de la Chapelle. Elles revinrent à Paris, et se placèrent à l'hôpital de Sainte-Valère, rue de l'Oursine; elles le quittèrent enfin pour se fixer dans deux maisons contiguës, qu'elles acquirent en 1700. Cette communauté fut, en 1733, supprimée par l'archevêque de Paris : leur maison, vendue, a été ensuite occupée par une pension.

Je pourrais grossir la notice, déjà trop ample, des établissements de communautés de filles, fondés sous le règne de Louis XIV; y ajouter celles qui furent destinées à l'instruction des enfants, à soigner les malades dans chaque paroisse; y ajouter celles qui, formées par des personnes imprévoyantes et comptant trop sur les faveurs de la fortune, sur la dévotion et la libéralité des riches, achetaient des maisons, des jardins, des meubles qu'elles ne pouvaient payer; empruntaient pour se loger et pour vivre, et n'offraient aucune garantie. Ces communautés, uniquement fondées sur de vaines espérances, ou n'étant autorisées que par de simples permissions, n'ont eu qu'une existence misérable et transitoire, et ont fini par être supprimées. Les filles de Sainte-Agathe, dont je viens de parler, ne furent pas les seules qui éprouvèrent ce sort.

Le 2 janvier 1670, le parlement, instruit que, parmi ce nombre exorbitant de maisons religieuses, il s'en trouvait plusieurs dont l'existence n'était pas légale, nomma des commissaires pour examiner les titres de ces maisons. D'après le rapport de ces commissaires, le parlement, par arrêt du 47 juin, supprima les maisons et



Rouargue freres del & co

MAISON ET SUITE

communautés de la *Mère Ursule*, de la *Mère Maillard*, de l'*Annonciation*, de la *Dame Cossard*, de l'*Hospice de Charonne*, au faubourg Saint-Germain ; des *Bénédictines de la Consolation*, et des *Filles Sainte-Anne*, au faubourg Saint-Marcel. On renvoya la plus grande partie des religieuses de ces communautés dans les couvents où elles avaient fait profession ; et les autres, au nombre de vingt, furent réunies dans le monastère du *Verbe Incarné*.

Le parlement, par arrêt du 14 janvier 1681, supprima aussi les *religieuses Bernardines de Charonne*. Elles avaient été fondées et dotées, en 1644, par la duchesse d'Orléans, qui avait acquis pour elles la terre de Charonne. Leurs dettes se montaient à plus de 100,013 livres ; et, lorsque l'archevêque confia le soin de leur maison à une supérieure, les religieuses ne voulurent pas la reconnaître, et obtinrent un bref du pape qui les autorisait à en nommer une autre, ce qu'elles firent. Leurs dettes exorbitantes et leur révolte contre l'autorité déterminèrent leur suppression.

Les *Filles de la Crèche*, communauté située rue du Puits-l'Ermite, établies vers l'an 1656, furent supprimées, en 1702, par le cardinal de Noailles.

Remarquons que les couvents et communautés des deux sexes, établis sous le règne de Louis XIV, le furent presque tous dans la partie méridionale de Paris, au sud du cours de la Seine.

§ IV. Etablissements religieux et séculiers.

ÉGLISE DE SAINT-SULPICE. située entre la place de ce nom et les rues Palatine, des Aveugles et Garencière. Cette église paroissiale, sous le patronage de l'abbaye de

Saint-Germain-des-Prés, existait en cette dernière qualité avant l'an 1211. Dans un accord fait en cette année entre l'évêque de Paris, l'abbé de Sainte-Geneviève et celui de **Saint-Germain**, l'église de **Saint-Sulpice** est mentionnée ainsi que son curé. Ce prêtre était tenu de desservir la chapelle de *Saint-Pierre*, près de laquelle fut dans la suite établi l'hôpital de la Charité.

Au seizième siècle, la population du faubourg **Saint-Germain** croissant toujours, l'étendue de l'église **Saint-Sulpice**, principale paroisse de ce faubourg, devint insuffisante. Sous le règne de Louis XII et de François I^{er}, on y ajouta une nef, et, en 1614, six chapelles latérales ; mais ces additions ne lui procuraient pas les dimensions nécessaires. On tint plusieurs assemblées de paroisses, où furent longuement discutés les moyens de mettre l'étendue de l'église en proportion avec la population. Dans une de ces assemblées, tenue en 1643, il fut arrêté qu'un nouvel édifice serait construit. Les personnes riches promirent de venir au secours des marguilliers de la paroisse. Ces marguilliers chargèrent de cette construction un architecte peu connu, nommé *Garnier*, qui fournit les dessins, et en commença l'exécution en 1646. Le duc d'Orléans, Gaston, en posa la première pierre. Pendant neuf années consécutives, les constructions se continuèrent d'après les dessins adoptés. Plusieurs parties de l'édifice étaient presque achevées, lorsqu'on s'aperçut, un peu tard, que le plan de ce bâtiment n'était pas encore d'une étendue suffisante.

Alors on chargea Louis Leveau de fournir les dessins d'une église plus vaste, et l'on recommença presque entièrement l'édifice. Le 20 février 1655, la reine Anne d'Autriche vint solennellement en poser la première pierre.

Peu de temps après mourut l'architecte Leveau. Les marguilliers confièrent la continuation des travaux à Daniel Guittard.

Ce nouvel architecte voulut réformer quelques parties du plan de son prédécesseur, et notamment reconstruire la chapelle de la Vierge, dont il blâmait la forme ; mais comme cette chapelle, qui avait coûté des sommes considérables, se trouvait élevée jusqu'à la corniche, les marguilliers ne voulurent point consentir à sa démolition, et la firent continuer d'après les dessins de Leveau.

Dix-huit années furent employées à la construction du chœur et de ses bas côtés. Cette partie étant achevée en 1672, on continua pendant les années suivantes la construction de la croisée : mais, en 1678, les travaux furent suspendus par défaut de finances : les marguilliers avaient contracté pour plus de cinq cent mille livres de dettes : alors on eut recours aux ressources et aux intrigues.

Le curé et les marguilliers présentèrent, peu de temps après, une requête au roi, par laquelle ils demandaient des secours, lui exposaient que l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, jouissant du droit de patronage, des dîmes et des droits seigneuriaux de toute la paroisse, devait contribuer à cette construction ; que, la vieille église étant démolie et la nouvelle non encore achevée, on n'y pouvait célébrer le service divin. Ils demandaient, en outre, qu'il leur fût permis d'assembler les paroissiens, pour qu'ils délibérassent sur les moyens propres à s'acquitter de leurs dettes, qui se montent, disaient-ils, à plus de *cinq cent mille livres* ; et que bien loin d'avoir les fonds suffisants pour continuer l'entreprise, ils n'ont pas même, ajoutaient-ils, de quoi payer les intérêts des som-

des qu'ils ont empruntées : cet exposé était faux, comme on le verra.

Le conseil du roi nomma , en 1683 , le sieur Camus , pour aviser aux moyens de pourvoir à ces demandes. On s'assembla , on discuta , on perdit beaucoup de temps en délibérations. Le 4 mai 1688 , le roi donna commission aux sieurs Bignon , de La Reynie , de Ribeire , conseillers d'état , et de La Briffe , maître des requêtes , d'arrêter , en présence des marguilliers et des quatre principaux créanciers de Saint-Sulpice , un état des dettes et des biens de cette église. Ces commissaires trouvèrent que les dettes passaient la somme de 672,924 livres , et que les biens ne se montaient qu'à 443,013 livres , et qu'il restait dû 529,911 livres.

Alors , les commissaires , qui soupçonnaient de l'infidélité dans les comptes , déclarations , ou pièces produites par les marguilliers , obtinrent , le 4 janvier 1689 , un arrêt qui oblige l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à payer le sixième du principal de la dette , et ordonne que les autres cinq sixièmes soient imposés sur les propriétaires de maisons et héritages du faubourg Saint-Germain , dans chacun des neuf quartiers de ce faubourg. En même temps , cet arrêt permet aux habitants de ce faubourg et à l'économe de l'abbaye de Saint-Germain de faire la recherche des sommes dues à la fabrique de l'église de Saint-Sulpice et des effets recelés ; enfin lui prescrit de vérifier les comptes des marguilliers.

Il paraît que les marguilliers refusèrent la communication de leurs comptes , puisque , le 14 décembre suivant , un arrêt ordonne expressément à ces marguilliers de communiquer leurs registres : il y eut à ce sujet plusieurs arrêts , plusieurs oppositions.

Les syndics des habitants firent, pendant le cours de plus d'une année, des recherches sur les biens de la fabrique de Saint-Sulpice. Ils découvrirent que les marguilliers et le curé avaient fait de fausses déclarations de leurs biens, et soustrait à la connaissance des commissaires et des syndics des habitants du faubourg plus de *huit cent mille livres* de biens; lesquels, joints à *sept cent quarante-deux mille neuf cent deux livres* de biens reconnus, sont plus que suffisants, disent-ils dans leur requête présentée au conseil du roi, pour payer les créanciers de cette église, et pour continuer la construction de son bâtiment, sans avoir besoin de recourir à des taxes sur les habitants du faubourg. Enfin, ils disent et offrent de prouver que le curé, les marguilliers et quelques prêtres de Saint-Sulpice se sont rendus coupables de graves infidélités et de malversations de plusieurs genres. Ils divisent leurs chefs d'accusation en plusieurs articles, et tous attaquent fortement la moralité des marguilliers : je ne citerai que le quatrième, à cause d'une particularité qu'il contient.

« *En quatrième lieu*, que les deniers de ladite fabrique, » destinés pour ledit bâtiment, ont été divertis à d'autres » usages, comme pour faire les nivelage et jonction des » deux mers, que le curé et les marguilliers voulaient » entreprendre, suivant les mémoires, par lesquels il » paraît qu'ils y ont employé des sommes considéra- » bles¹. »

On voit, par cet article, que le curé et les marguilliers avaient fait une spéculation financière dans l'entreprise du canal de Languedoc; entreprise dont le public four-

¹ *Histoire de Paris* par Félibien, tom. IV, second volume des pièces justificatives, col. 292, 293.

ne fit les fonds , et dont l'avidité des marguilliers et du curé devaient recueillir les fruits.

Cette affaire , qui déchire un peu le voile d'hypocrisie sous lequel plusieurs membres du clergé cachaient leur conduite intérieure , offre un tissu d'abus de confiance , de séduction , de fourberies , qui , dans un état où de bonnes lois seraient en vigueur , auraient conduits auteurs à Bicêtre ou dans les bagnes. Mais les effroyables persécutions que Louis XIV venait d'exercer et exerçait encore contre les protestants , offraient des circonstances peu favorables à la poursuite des coupables. Donner quelques satisfactions à ces religionnaires et des torts à leurs persécuteurs , c'eût été leur fournir des armes. L'affaire fut assoupie : on ne fit aucune poursuite ; on ne leva plus de taxes sur les habitants du faubourg ; les travaux de l'église de Saint-Sulpice restèrent suspendus , et ne furent repris que quarante-trois ans après.

Un nouveau curé de Saint-Sulpice , le sieur Languet de Gergy , montra , pour la continuation de son église et pour son embellissement , un zèle , une ardeur qui allaient même jusqu'à l'impudence. Il flattait la vanité des plus riches bienfaiteurs , en leur accordant l'honneur de poser la première pierre de chaque porte , de chaque chapelle , de chaque pilier.

En 1718 , on s'occupa de la continuation de l'édifice , sous la direction de l'architecte Oppenord. Le curé Languet , à force de quêtes et de sollicitations , à force de pressurer les bourses et d'épuiser les libéralités de ses paroissiens , se procura des fonds considérables. En 1721 , il obtint une loterie. Les profits de cette institution immorale contribuèrent beaucoup à l'achèvement de cette église , dont la nef fut entièrement construite en 1736.

Le portail , fondé en 1733, fut élevé sur les dessins de Servandoni. Cet habile architecte a laissé dans cette composition un monument de son talent , de la pureté de son goût, de sa belle imagination et des preuves incontestables de sa supériorité sur les architectes qui, avant lui, avaient travaillé à l'édifice de Saint-Sulpice. Ce portail fut , en grande partie , achevé en 1745 : les tours et quelques autres accessoires se terminèrent plus tard. Le 30 juin de cette année, l'église fut consacrée par les prélats qui tenaient l'assemblée du clergé , et dédiée sous l'invocation de la *sainte Vierge* , de *saint Pierre* et de *saint Sulpice*.

La beauté de ce portail , son caractère simple, mâle et imposant , résulte de la continuité des lignes sans ressaut et de l'heureuse harmonie qui règne dans toutes ses parties : qualités d'autant plus remarquables qu'alors l'architecture, comme presque tous les autres arts, était tombée dans un état de barbarie.

Ce portail est long de 384 pieds : il se compose de deux ordonnances , le dorique et l'ionique. Aux deux extrémités , et sur la même ligne , sont deux corps de bâtiments carrés , qui servent de base à deux tours ou campanilles , qui ont 210 pieds d'élévation , six pieds de plus que les tours de Notre-Dame.

Il faut des cloches et des clochers aux églises , et ce besoin est toujours l'écueil où vont échouer les architectes modernes. Servandoni ne fut pas heureux dans la composition de ces tours. Il les avait faites moins élevées qu'elles ne le sont aujourd'hui ; elles n'avaient qu'une ordonnance. Les paroissiens zélés mettaient beaucoup d'importance dans la hauteur des clochers. C'était pour eux une gloire d'avoir une église dont les cloches surpas-

sassent en grosseur et en élévation celles des autres églises. Ils voulaient que toutes les oreilles , sans distinction, fussent frappées par le tintamarre de la sonnerie. En conséquence les marguilliers et le curé jugèrent qu'il fallait reconstruire ces tours trop basses. Un architecte médiocre en talent fut chargé de cet ouvrage. Il fit exécuter, en 1749 , deux tours, dont la première ordonnance, élevée sur un plan quadrangulaire , était octogone, et la seconde circulaire. Celle qui existe à l'angle méridional de cette façade , et dont les sculptures sont encore à faire , est l'ouvrage de cet architecte : on peut en juger. On décida que les deux tours disparates étaient à reconstruire sur un dessin uniforme.

En 1777 , M. Chalgrin fut chargé de la reconstruction de ces tours : il s'occupa de rebâtir celle qui s'élève au nord de la façade. Il la composa de deux ordonnances , l'une sur un plan quadrangulaire, et l'autre, plus élevée, sur un plan circulaire , quoiqu'elle repose sur un socle carré ; de sorte qu'elle s'accorde un peu mieux que les précédentes avec le dessin de l'ensemble de la façade. Elle est, d'ailleurs, plus élevée , d'une plus riche composition que la tour du sud , qui n'a pas été reconstruite , et qui , sans doute, ne le sera jamais.

Servandoni avait placé entre ces deux tours un large fronton qui couronnait ses ordonnances. En 1770, le tonnerre , qui ne respecte guère les églises , à cause de leur élévation, tomba sur ce fronton et le dégrada : on le remplaça par une balustrade.

On ne peut disconvenir que les deux tours de ce portail ne nuisent à la beauté de son ensemble : elles lui donnent un caractère étrange, l'écartent de la forme pyramidale, la plus belle et la plus en usage, et laissent

entre elles un vide qui fait désirer quelque chose ; enfin, en ne considérant que les masses , elles ressemblent aux jambages d'un meuble renversé.

Aux extrémités du portail et à l'aplomb des tours, sont, au rez-de-chaussée , deux chapelles : l'une est un *baptistaire* , et l'autre *le sanctuaire du Viatique*. Chacune est ornée de quatre statues allégoriques , sculptées par Boisot et Mouchi. Les fonts baptismaux , exécutés d'après les dessins de Chalgrin , sont précieux par leur matière, élégants par leur forme.

La totalité de la longueur de cet édifice , depuis la première marche de la façade principale jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge , a 72 toises hors d'œuvre ; sa hauteur, depuis le pavé jusqu'à la voûte est de 99 pieds.

Les portes latérales de cette église offrent, à l'extérieur, des niches où sont placées des statues de saints qui ont 9 pieds et demi de proportion ; elles sont l'ouvrage de François Dumont.

Le chœur, entièrement construit sur les dessins de Guittard , a 89 pieds de longueur : il est entouré de sept arcades, dont les pieds droits sont ornés de pilastres corinthiens : cette ordonnance est aussi celle de la nef.

L'autel principal, placé à l'entrée du chœur, est d'un bon effet. Le 24 août 1732, on en posa la première pierre avec beaucoup de cérémonie.

La chapelle de la Vierge, située au rond-point de l'église, est un objet de curiosité, comme tour de force architectural. La coupole, peinte à fresque par Lemoine, représente l'Assomption de la Vierge. Cette peinture, endommagée lors de l'incendie qui , en 1763 , consuma la foire de Saint-Germain, fut réparée par Callet. Au fond

de la chapelle est une niche ajoutée à la construction , et qui fait saillie du côté de la rue Garençière ; elle est supportée par une trompe dont la coupe des pierres est digne des regards des curieux.

Dans cette niche, assez vaste , est un groupe dont la principale figure représente la Vierge , tenant l'enfant Jésus : ce groupe est éclairé par un *jour céleste* ; jour dont on voit l'effet sans voir l'ouverture par laquelle il pénètre. Cette chapelle a été précieusement décorée par Servandoni. Elle ne fut entièrement terminée qu'à la fin de 1777.

A droite , dans la chapelle de Saint-Maurice , *M. Vinchon* , aidé par *M. de George* , a peint , en 1822, à fresque et par un procédé nouveau , sur les deux parties latérales et sur le plafond , des tableaux dont voici le sujet : saint Maurice et la légion thébaine qu'il commandait refusèrent d'obéir à l'empereur Maximien , qui ordonnait à cette légion , composée de chrétiens , d'aller combattre les chrétiens de Genève. Cette désobéissance fut cruellement punie. Ce genre de peinture , à peu près nouveau à Paris , a excité la curiosité des amateurs.

On voit dans deux chapelles , à gauche , en entrant , des tableaux de l'école moderne.

Les bénitiers de cette église sont curieux ; ceux qui se trouvent du côté de la principale entrée offrent deux coquilles appartenant à un poisson appelé *la Tuilée*, très-remarquables par leur volume , et dont la république de Venise fit présent à François I^{er}.

La chaire à prêcher , placée en 1789 , est d'une forme plus extraordinaire que belle ; l'auteur qui en a fourni le dessin a sacrifié le bon goût au faux mérite de la hardiesse.

La tribune du buffet d'orgues est soutenue par des colonnes d'ordre composite. Ces orgues ont été fabriquées par Cliquot, célèbre facteur.

Il ne faut pas sortir de cette église sans voir la ligne méridienne établie au milieu de la croisée. Cette ligne est tracée sur le pavé avec les signes du zodiaque au vrai nord et sud, dans la longueur de 176 pieds. A son extrémité septentrionale, cette ligne se prolonge et s'élève verticalement sur un obélisque de marbre blanc de 25 pieds de hauteur.

La fenêtre méridionale de la croisée est entièrement close, à l'exception d'une ouverture d'un pouce de diamètre, pratiquée sur une plaque de laiton. Par cette ouverture placée à la hauteur de 75 pieds au-dessus du pavé, passe un rayon du soleil qui vient frapper la ligne tracée, et y forme une image ovale d'environ dix pouces et demi de long. Au solstice d'hiver cette image se forme sur la ligne verticale de l'obélisque, et se meut avec rapidité, parcourant 2 lignes par seconde : son diamètre a 2 pouces $\frac{1}{4}$ tiers d'étendue.

Cette ligne méridienne, l'obélisque sur lequel elle se continue, furent établis, en 1743, par Henri de Sully. Le but de son établissement fut de fixer d'une manière certaine l'équinoxe du printemps et le dimanche de Pâques¹.

On voyait dans cette église plusieurs tableaux de différents maîtres, et, parmi les monuments sépulchraux, on remarquait le mausolée du curé Jean-Baptiste Languet de Gergy, mort en 1750, fameux pour son zèle pour l'église.

¹ Voyez deux savants Mémoires sur cette ligne méridienne dans le tome second, seconde partie, d'un recueil intitulé *Variétés historiques*, pag. 350 et 348.

vement de cet édifice et pour son embellissement'. Ce mausolée, exécuté par Michel-Ange Slodtz a été transféré au musée des Petits-Augustins.

Des fautes graves, des imprévoyances dignes de marguilliers de ce temps, des intrigues, des dilapidations, des infidélités dans l'emploi des deniers, etc., signalent l'histoire de la construction de cet édifice. A ces inconvénients ajoutons-en d'autres d'une nature différente. Le feu du ciel, comme je l'ai dit, frappa, en 1770, le fronton de la façade de cette église et le dégrada; pendant la nuit du 27 au 28 juillet 1648, des voleurs s'introduisirent dans cette église par les fenêtres, forcèrent le tabernacle de la chapelle de la Vierge, enlevèrent le ciboire et jetèrent les hosties consacrées dans le coin d'un confessionnal. Ces voleurs sont toujours restés inconnus. Pour réparation d'un tel attentat, on fit avec beaucoup de solennité des prières et des processions.

Le séminaire de Saint-Sulpice, dont les bâtiments s'avançaient jusque auprès de la principale façade de cette église, ets'opposaient à ce qu'on pût observer dans un point de vue convenable cette belle façade, a été démoli en 1802. Une place vaste, au centre de laquelle on avait élevé une fontaine dont les dimensions n'étaient point proportionnées aux objets qui l'environnaient, a succédé à ces sombres bâtiments. En 1824, cette fontaine a été démolie et reconstruite au centre du marché Saint-Germain.

En 1770, la Vierge d'argent, les plats, cafetières, etc., qu'il quêtait et qu'il emportait quelquefois en riant chez ses plus riches paroissiens qui n'osaient pas le refuser, il fit exécuter la figure d'une Vierge haute de six pieds, toute en argent. La richesse de sa matière rendit cette figure inutile; on craignit qu'elle ne fût volée; on la renferma dans la sacristie, et on y substitua une Vierge en marbre, ouvrage de Pigalle. La Vierge d'argent s'est docilement prêtée aux nécessités du temps: elle a, pendant la révolution, été convertie en monnaie.

Un nouvel édifice destiné à ce séminaire s'élève au sud de cette place, et contribuera à sa décoration. La première pierre en a été posée, le 21 novembre 1820, par le ministre de l'intérieur, qui, dans un discours prononcé en cette circonstance, a cru nécessaire d'adresser aux sulpiciens cette exhortation pacifique : « Puisse l'Église gallicane trouver ici des défenseurs de ses libertés, soumis au saint-siège, centre d'unité catholique ; mais attachés à nos immunités et à l'indépendance de la couronne... rendant à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César ! » En 1824, on a fait exécuter divers embellissements, et des cloches, préalablement baptisées, ont été placées dans la grande tour.

En 1802, l'église de Saint-Sulpice fut érigée en paroisse du 11^e arrondissement. Elle a pour succursales les églises de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Severin.

SAINT-PIERRE DE CHAILLOT, église aujourd'hui troisième succursale de la paroisse de la Madeleine, située grande rue de Chaillot, entre les n^{os} 50 et 52. Cette église, dont on ignore l'origine, était, à ce qu'il paraît, une ancienne chapelle de château. Les dîmes et les produits de son autel furent, au onzième siècle, donnés au prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

Louis XIV, en 1659, érigea le village de Chaillot en faubourg de Paris. On croit qu'à cette époque l'église de ce village fut reconstruite, ou plutôt que son sanctuaire fut rebâti. Vers l'an 1740, on commença la nef et le portail. Cette église n'offre rien de remarquable. Elle reçut en l'an 1802, comme je l'ai dit, le titre de troisième succursale de la paroisse de la Madeleine.

CHAPELLE SAINTE-ANNE, située quartier du faubourg

Montmartre. Roland de Bure, confiseur, avait une maison dans ce faubourg : il la destina à une chapelle. L'abbé de Montmartre l'autorisa, le 19 mars 1655, à la faire construire, ainsi que le logement du chapelain. Elle fut bénite le 27 juillet 1657. Cette chapelle, sous l'invocation de Sainte-Anne, donna son nom à une porte de la ville et à une longue rue qui sépare le faubourg Poissonnière du faubourg Montmartre, et qui, avant l'établissement de la chapelle Sainte-Anne, portait le nom de *Chaussée de la Nouvelle France*. Cette chapelle avait cessé d'exister au commencement du règne de Louis XV.

CHAPELLE DES PORCHERONS, depuis nommée ^{dite} ~~Notre-Dame~~ **DAME-DE-LORETTE**, située rue Coquenard : elle servait de chapelle à l'hôtel des Porcherons. On y établit, en 1646, une confrérie sous le nom de *Notre-Dame-de-Lorette*. En 1760, il s'y forma une école de charité. Cette chapelle fut, en 1800, vendue et démolie ¹.

HÔPITAL-GÉNÉRAL, dit **LA SALPÊTRIÈRE**, situé rue Poliveau, n° 7, et boulevard de l'Hôpital, quartier Saint-Marcel, dans le lieu où se fabriquait le salpêtre. La grande quantité de pauvres, de mendiants valides, et surtout de ceux qui demandaient l'aumône l'épée au côté, avec le collet empesé sur la peccadille, était un des plus grands fléaux de Paris. Parmi eux on comptait les coupeurs de bourse, les tireurs de laine, les passevolants ou militaires sans paie, dont j'ai parlé sous le règne de Louis XIII. Leur nombre, très-grand sous Henri IV, augmenta sous la régence de sa veuve et pendant les désordres

¹ En 1802 on érigea en succursale de la paroisse de Saint-Roch une chapelle de Saint-Jean attenant au cimetière de Saint-Eustache, à laquelle on donna, lors de cette érection, le titre de *Notre-Dame-de-Lorette*.

des guerres civiles. En 1642, on chercha à s'en débarrasser, en les renfermant dans diverses maisons qu'on établit au faubourg Saint-Victor ¹.

Ces hospices, par la faiblesse et les désordres du gouvernement, ne purent se soutenir plus de six années. Le parlement rendait continuellement d'inutiles arrêts contre les mendiants et les vagabonds. Il ordonna, le 16 juillet 1652, qu'ils seraient enfermés dans une maison construite exprès. Les bâtiments furent commencés. On y employa des sommes considérables ; mais les arrêts de cette cour, surtout en matière de police, restaient presque toujours sans exécution.

Par l'effet des guerres de la Fronde, le nombre de ces mendiants, de ces vagabonds, et celui des habitants des environs de Paris que les militaires forçaient à quitter leurs foyers, se montait à *quarante mille*, à peu près le cinquième de la population parisienne. Les désordres, l'embarras que causait cette partie de la population, déterminèrent enfin les magistrats à prendre des mesures nécessaires. On consulta, comme à l'ordinaire, les anciens registres pour y trouver des modèles à suivre ; mais le mal, quoiqu'il ne fût pas nouveau, était extraordinaire : il fallait imaginer un remède qui le fût. Après de longues délibérations, on convint que tous les mendiants valides ou invalides seraient renfermés, et qu'on les ferait travailler suivant leur force et leur talent. Pomponne de Bellièvre, alors premier président du parlement, mit beaucoup de zèle dans l'exécution de ce projet, et détermina le roi à rendre un édit, du 27 avril 1656, qui ordonnait l'établissement d'un hôpital général et prescrivait les

¹ Voyez ci-dessus *Hôpital de la Pitié et Maison de Scipion*.

règles qui devaient y être observées. On céda , pour cet objet , les mesures de *Bicêtre* , château depuis longtemps abandonné , et la maison de la *Salpêtrière*.

On fit disposer ces bâtiments pour les rendre propres à leur nouvelle destination. Libéral Bruant , architecte , fut chargé des constructions de l'hôpital de la *Salpêtrière*. Il fit notamment bâtir l'église , qui s'élève sur un plan circulaire de 10 toises de diamètre ; elle est couverte par un dôme octogone ; l'intérieur est percé par huit arcades qui communiquent à quatre nefs chacune de 12 toises de longueur , et à quatre chapelles. Ces nefs et ces chapelles , disposées en rayons , aboutissent au centre de l'église où s'élève l'autel principal.

Les bâtiments de cet hôpital sont immenses et occupent , avec les cours et jardins , un emplacement qui contient plus de 55,000 toises carrées. ~~He ne sont point fondés~~ sur un plan régulier , ~~parce que les~~ nombreux corps qui en font partie furent bâtis dans des temps différents , suivant que le besoin en était senti.

Le projet d'y renfermer les mendiants semblait offrir de grandes difficultés , et même des dangers : on en redoutait l'exécution. Au commencement de mai 1657 , les magistrats firent publier , au prône de chaque paroisse , que l'hôpital général ou ses annexes seraient ouverts le 7 de ce mois , et que tous les pauvres qui voudraient y entrer y seraient reçus ; et en même temps il fut fait défense de demander l'aumône dans les rues. On prit des mesures de police pour prévenir le désordre et les contraventions.

Les mendiants valides et les vagabonds se retirèrent dans les provinces , et quatre ou cinq mille pauvres en peu de jours se rendirent dans l'hospice de la Pitié , en

attendant que les autres maisons qui leur étaient destinées fussent construites.

Les hommes puissants croient faire une œuvre de justice lorsque, après avoir ruiné les peuples par les guerres, ils leur offrent pour dédommagement un hôpital et une prison.

En 1662, la misère était excessive; on comptait à l'Hôpital général *neuf à dix mille pauvres*. Les directeurs de cet hôpital, dans une assemblée qui se tint le 21 et le 24 avril de cette année, déclarèrent qu'ils seraient forcés d'ouvrir les portes de cette maison si l'on ne pourvoyait promptement à leur pressant besoin. Le parlement ordonna que les communautés religieuses des deux sexes seraient invitées à contribuer à la nourriture et à l'entretien des pauvres de cet hôpital jusqu'à la somme de cent mille livres. Cet appel à l'humanité des maisons religieuses ne produisit rien ¹.

La misère augmentait toujours; les habitants des campagnes venaient en foule mendier à Paris. On ordonna que ces nouveaux pauvres seraient répartis dans les maisons dépendantes de l'Hôpital général jusqu'au temps de la moisson.

Ces maisons dépendantes étaient celles de la Pitié, de Bicêtre et de Scipion.

Dans la Salpêtrière, on plaça les enfants au-dessous de quatre ans et toutes les femmes, quels que fussent leur âge et leurs infirmités.

On y voyait, en 1720, deux salles habitées chacune par huit cents petites filles occupées à divers travaux. On y trouvait trois grands dortoirs contenant deux cent cinquante cellules destinées aux époux âgés qui ne pouvaient

¹ *Registres manuscrits du Parlement de Paris, aux 26 avril et 15 juin 1662.*

plus subsister par leur travail : c'est ce qu'on nommait *les Ménages*. Dans une cour séparée était la maison de force pour les filles et les femmes débauchées.

Dans la suite, je donnerai de nouveaux détails sur l'état actuel de cet hôpital.

BICÊTRE, château, hospice ; prison, etc., situé à une demi-lieue de la barrière d'Italie, et à l'ouest de la grande route de Paris à Fontainebleau.

Une ancienne propriété, appelée *la Grange-aux-Queux*, (ou Cuisiniers), fut acquise par Jean, évêque de Winchester en Angleterre. Il y fit bâtir, vers l'an 1204, un château qui porta depuis son nom, dont on a fait *Vinchester* et *Bicestre*. Philippe-le-Bel en 1294 confisqua ce château, et ses successeurs le possédèrent. Charles VI, en 1381 et en 1409, donna des lettres datées de ce lieu¹.

Le duc de Berri, qui en devint possesseur, le fit embellir : il s'y retira avec le duc d'Orléans pour se liguier contre le duc de Bourgogne. On y négocia une paix nommée dans l'histoire *la paix de Winchester*. Un an après, le traité ayant été violé, on nomma cette violation *la trahison de Winchester*.

Les guerres civiles du quinzième siècle causèrent la ruine de ce château. Le duc de Berri le donna en 1416, ainsi que ses appartenances, au chapitre de Notre-Dame, qui n'y fit aucune réparation. Dans un dialogue satirique où le sieur de Saint-Germain fait parler Vincennes et Bicêtre, ce dernier château est qualifié de mesure où l'on a, dit-il, établi un hôpital rempli d'hôtes languissants et de courtisans estropiés².

¹ *Ordonnances des rois de France*, tome VI, page 607 ; et tome IX, page 449.

² *Catholicon français*, page 9

Louis XIII en 1632 acquit cette propriété, fit construire en 1634, dans l'emplacement du château, une chapelle de Saint-Jean, des bâtiments pour y loger des officiers et des soldats invalides; il y érigea cet établissement en *commanderie de Saint-Louis*.

Louis XIV ayant construit l'Hôtel des Invalides, cette maison, devenue inutile, fut, en 1656, comme je l'ai dit dans l'article précédent, convertie en succursale de l'Hôpital général. On y plaça des pauvres, des veufs, des garçons valides ou invalides, des jeunes gens débauchés, ou bien atteints de la maladie vénérienne. Les chirurgiens, avant le pansement de ces derniers, étaient en usage de les faire fustiger, comme je le dirai ailleurs.

Voici ce qu'un rimeur satirique, qui écrivait sous Louis XIV, dit de cette maison :

Auguste château de Bicestre,
 Les lutins et les loups garoux
 Reviennent-ils toujours chez vous
 Faire la nuit leurs diableries?
 Et les sorciers de suif graissés
 N'y traînent-ils plus les voeries
 Des pendus et des trépassés?
 Ils n'ont gardé, les pauvres diables,
 D'y venir remettre leur nez,
 Depuis que vous emprisonnez
 Les quaimants et les misérables;
 Depuis qu'on vous nomme hôpital,
 Il n'en est point d'assez brutal
 Pour aller y choisir un gîte, etc. ¹.

Dans la croyance populaire, toute cette partie méridionale du dehors de Paris, depuis et compris l'emplace-

¹ *Tableau du Gouvernement de MM. les cardinaux de Richelieu et Mazarin*, page 267.

l'antique cimetière des Romains jusqu'à Bicêtre, le théâtre des revenants, des loups-garoux, du sabbat. C'était dans les carrières des environs de Gentilly, du plateau de Mont-Souris, que des fourbes, qui trouvaient des gens assez crédules pour les payer, leur faisaient voir le diable. Nous avons une infinité de témoignages de ces ridicules superstitions.

Je reviendrai sur Bicêtre, et j'en parlerai sous le double rapport de prison et d'hospice.

ENFANTS-TROUVÉS. Une des obligations des seigneurs féodaux était de nourrir les enfants trouvés, comme je l'ai dit ailleurs¹. L'évêque de Paris s'acquitta de cette obligation, en destinant à ces enfants une maison située près du port Saint-Landri, qu'on nomma *la Maison de la Couche*. Il était en usage de faire exposer dans l'intérieur de son église un vaste berceau où l'on plaçait quelques-uns de ces enfants, afin d'attirer les libéralités publiques et de diminuer les dépenses qu'il faisait pour eux.

Sans doute ces enfants étaient fort mal soignés, puisqu'une dame veuve, touchée de leur malheureux état, se chargea de les recevoir dans sa maison située près de celle de la Couche. Le zèle très-louable de cette dame se refroidit bientôt; le sort des enfants trouvés ne fut pas meilleur, et devint peut-être pire. Ses servantes, lassées des peines que leur donnaient ces enfants, ennuyées de leurs cris, en firent un objet de commerce.

Elles vendaient ces nouveau-nés à des mendiants, qui s'en servaient pour émouvoir la sensibilité du public et s'attirer des aumônes.

Elles les vendaient à des nourrices qui avaient besoin

¹ Voyez tome III, *Enfants-trouvés*, page 376.

de se faire téter. Plusieurs donnaient à ces enfants achetés un lait corrompu qui leur causait des maladies ou la mort.

Elles en vendaient à des nourrices pour remplacer leurs nourrissons morts, et ainsi des enfants étrangers étaient, par cette supercherie, introduits dans plusieurs familles.

Elles en vendaient à ceux qui, adonnés à la magie, se servaient de ces enfants, les sacrifiaient dans des opérations fort absurdes, et encore plus criminelles.

Le prix de ces enfants était fixé à vingt sous.

Des abus aussi révoltants furent enfin connus. On cessa d'envoyer les enfants trouvés dans la maison de cette dame. Un homme, célèbre par son zèle et sa bienfaisance, Vincent de Paul, touché du sort de ces enfants, indigné de l'abominable trafic qu'on en faisait, parvint, en 1638, à leur trouver près de la porte Saint-Victor un nouvel hospice. Il engagea les dames de la Charité à s'en charger. Mais les fonds destinés à leur entretien étaient insuffisants pour le nombre toujours croissant des enfants. Voici le parti que prenaient les personnes chargées de la direction de cette maison : le sort décidait lesquels de ces enfants devaient être conservés et nourris. *Les autres étaient abandonnés*, dit l'écrivain qui me fournit ces détails, c'est-à-dire qu'on les laissait mourir faute de nourriture¹. Cependant Mazarin, qui régnait, entassait des millions, et le jeune roi s'amusait à danser dans des ballets sur le théâtre.

En 1640, Vincent de Paul, sans doute indigné de ce régime inhumain, convoqua une assemblée des dames

¹ *Histoire abrégée de Saint-Vincent de Paul*, page 257. — *Abrégé historique de l'établissement de l'hôpital des Enfants-Trouvés*, recueil dit *Variétés historiques*, tome III, deuxième partie; pages 500 et suiv.

qui s'étaient chargées du soin de ces enfants; il leur prescrivit de renoncer à cette barbare intervention du sort , et de conserver la vie à tous ces infortunés. Son zèle, qui lui faisait braver tous les dégoûts, le fortifia dans des sollicitations pénibles auxquelles il se dévoua par humanité : il parvint, en 1641, à obtenir de la cour trois mille livres de rentes pour ces enfants, et mille livres pour celles qui en prenaient soin. Encouragé par ce succès, il sollicita de nouveau, et obtint, en 1644, une nouvelle rente de huit mille livres, et, en 1648, le château de Bicêtre pour y loger les enfants trouvés.

Dans ce château, les enfants étaient malades et mouraient. On crut que cette mortalité avait pour cause la trop grande vivacité de l'air : on les transféra dans une maison près de Saint-Lazare, et les sœurs de la Charité furent chargées de les soigner.

Cependant le nombre des enfants trouvés croissait toujours, les revenus et les aumônes n'augmentaient pas, et ne pouvaient suffire aux dépenses les plus nécessaires. Le parlement, le 5 mai 1667, ordonna que les seigneurs hauts-justiciers de Paris seraient tenus de payer annuellement à cette maison une somme de quinze mille livres. Cet arrêt fut confirmé par un autre arrêt du conseil d'état du 10 novembre 1668.

HÔPITAL DES ENFANTS-TROUVÉS du faubourg Saint-Antoine, situé dans la rue de ce faubourg, n^{os} 124 et 126. Après l'arrêt mentionné dans l'article précédent, les administrateurs purent se procurer un local plus commode. Ils firent l'acquisition d'un grand emplacement avec maisons, situé dans le faubourg Saint-Antoine, et y construisirent un vaste bâtiment et une chapelle dont la reine Marie-Thérèse d'Autriche posa la première pierre.

Le roi, par sa déclaration du mois de juin 1670, que le parlement enregistra le 18 août suivant, érigea ce nouvel établissement en hôpital, et l'unit à l'Hôpital général. Telle fut l'origine de l'*hôpital des Enfants-Trouvés de la rue Saint-Antoine*, où depuis on a placé l'*hospice des Orphelins*, dont je parlerai dans la suite.

ENFANTS-TROUVÉS, *hôpital situé au coin de la rue Neuve-Notre-Dame*, et en face de l'église métropolitaine de ce nom.

L'établissement de la rue Saint-Antoine ne fut pas le seul de ce genre. Les administrateurs, sentant la nécessité d'en avoir un au centre de la ville, louèrent dans la Cité trois petites maisons qui appartenaient à l'Hôtel-Dieu. On recevait dans ces maisons les enfants exposés, dont le nombre croissait toujours. Le local n'était pas assez vaste, assez aéré : il fallait y faire des réparations que des propriétaires seuls pouvaient exécuter. Les administrateurs des Enfants-Trouvés achetèrent des administrateurs de l'Hôtel-Dieu ces maisons, les firent réparer suivant leurs besoins, et y établirent une chapelle. Ces bâtiments ont subsisté jusqu'en 1747, époque où on les fit démolir ainsi que les églises de Saint-Christophe et de Sainte-Geneviève-des-Ardents. Ces démolitions dégagèrent et agrandirent le parvis Notre-Dame, et permirent de construire un nouveau bâtiment pour les Enfants-Trouvés. Ce bâtiment, plus solide, plus spacieux, mieux distribué, fut élevé sur les dessins de Boffrand : la première pierre en fut posée le 26 septembre 1747.

La chapelle de ce nouvel édifice fut décorée de peintures à fresque de Brunetti et de Natoire, représentant la naissance de Jésus, l'Adoration des Mages, celle des Bergers, etc.

Cette maison qui n'est plus un hôpital, sert aujourd'hui de *Bureau central d'admission dans les hôpitaux et hospices*.

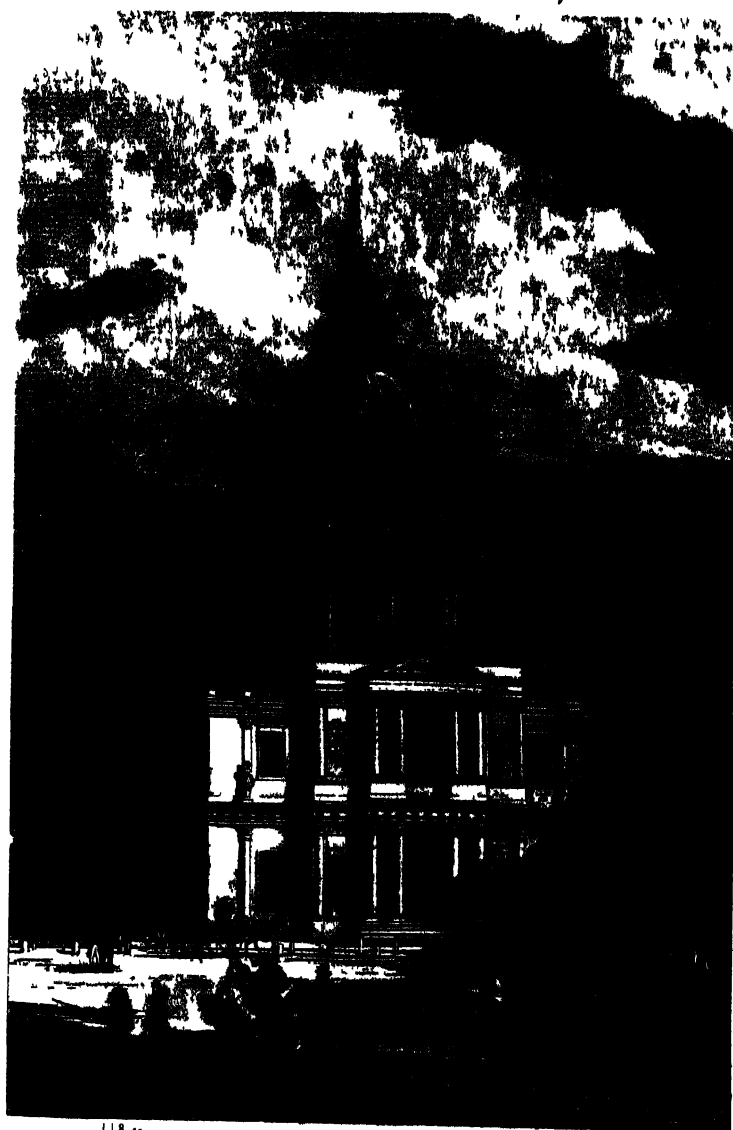
Je parlerai en son lieu de l'état présent de l'intéressante institution des Enfants-Trouvés, et des changements qu'elle a éprouvés.

HÔTEL ROYAL DES INVALIDES, hospice destiné aux militaires âgés, blessés ou estropiés, situé sur l'esplanade des Invalides, à l'extrémité occidentale du faubourg Saint-Germain, entre ce faubourg et celui du Gros-Caillou. Jadis, dit Thomas dans sa *Pétreïde*,

. Jadis pour soutenir ses jours
 Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
 Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
 Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir :
 L'état qu'il a vengé daigne enfin le nourrir.

Il est souverainement juste que les hommes qui ont versé leur sang, qui se sont fait mutiler pour la cause des rois, qui ont employé le plus beau temps de leur vie à la défendre sans la connaître, trouvent, dans leur vieillesse, un asile contre la misère, et ne soient pas réduits à demander l'aumône à ceux qu'ils n'ont point servis. Cette injustice, cette ingratitude se maintenaient parmi les rois de France, depuis qu'il existait des troupes soldées. Au quinzième siècle, les soldats invalides vivaient d'aumônes, de brigandage, où se plaçaient dans les châteaux de quelques seigneurs en qualité de *mortes-payes*, y étaient nourris en contribuant à la garde de ces forteresses, ou bien le roi leur accordait des places de *religieux-lais* dans les abbayes et prieurés du royaume.

Henri IV fut le premier roi de France qui essaya de



118 ..

HÔTEL DES INVALIDES.

réparer cette injustice ; il plaça dans l'hôpital de l'Ourcine ou de la Charité-Chrétienne, qu'avait institué Nicolas Houel, des officiers et soldats blessés à son service ; et, par ses édits des années 1597 et 1604, il les mit en possession de cet hôpital, pour y être logés, nourris et médicamentés.

Louis XIII, comme je l'ai dit, plaça en 1634 des invalides à Bicêtre, qu'il érigea en *commanderie de Saint-Louis*¹.

Louis XIV, qui fit un plus grand nombre d'invalides que ses prédécesseurs, sentit le besoin de construire de plus vastes bâtiments pour les loger. Il fit acheter un emplacement convenable ; et, par arrêt de son conseil du 12 mars 1670, il assigna des fonds nécessaires aux frais de construction et à la dotation de cet établissement.

Le 30 novembre 1670, on commença les fondations. En 1674, l'édifice était déjà en état d'être habité par les officiers et les soldats. Au mois d'avril de cette dernière année, le roi, par un édit, déclare l'objet de cet établissement, lui donne des règlements, le qualifie d'*Hôtel royal des Invalides* ; établit, pour directeur et administrateur général, le secrétaire d'état chargé du département de la guerre, qui chaque mois devait présider un conseil, et gratifie cet hospice de plusieurs prérogatives, privilèges et exemptions. Par son édit de février 1701, il créa trois receveurs généraux des Invalides.

On commença, en 1675, la construction de l'église. Cet édifice, et le dôme qui est placé à la suite, ne furent achevés qu'après trente ans de travaux. Libéral Bruant fournit les dessins de l'église et de l'hôtel, et Jules Har-

¹ Voyez présent volume, article *Bicêtre*.

douin Mansard continua les travaux et fournit seul les dessins du dôme.

En se conformant à la destination de cet établissement, ses bâtiments n'auraient dû qu'être commodément distribués, solides et simples : on construisit un palais magnifique. Les étages les plus sains, les plus spacieux, furent destinés à des objets de luxe, d'ostentation, à des salles fastueuses, à la salle du conseil, au gouvernement, à l'état-major, etc. Les invalides, pour lesquels la maison était fondée, furent logés dans les combles. L'accèssoire l'emporta sur le principal. Ce trait caractérise bien le règne de Louis XIV.

Une esplanade plantée d'arbres, qui s'étend depuis la grille des Invalides jusqu'au quai bordant la Seine a 240 toises de longueur sur 130 de largeur. Elle est décorée de pièces de gazon et d'une fontaine monumentale, sur laquelle on avait, sous le gouvernement de Bonaparte, placé le lion de Saint-Marc de Venise ; monument des conquêtes et de la bravoure des Français, figure monstrueuse, barbare et de très-mauvais goût, qui fut retirée en 1815. Le piédestal qui supportait ce lion de Saint-Marc est démoli, et la fontaine qui en sortait remplacée par un jet à trois branches.

L'esplanade, dont on a presque entièrement, dans l'hiver de 1818 à 1819, renouvelé les arbres, et qui est embellie par un pont récemment construit à l'extrémité de la route qui partage cette esplanade, annonce majestueuse-

¹ Ce pont n'est pas construit sur l'axe de la route qui mène du quai à l'Hôtel-Royal des Invalides ; il est situé beaucoup plus bas. Sa longueur est de 117 mètres (361 pieds), et sa largeur de 8 mètres 91 centimètres (26 pieds). Ce pont, nommé *Pont d'Antin* ou *Pont des Invalides*, sert au passage des piétons et des voitures. (B.)

ment l'édifice , où l'on arrive par une cour extérieure , entourée d'une grille et de fossés revêtus en maçonnerie. Cette cour est munie de pièces de canons.

La façade a cent toises d'étendue ; elle est divisée en quatre étages et percée de cent trente-trois fenêtres , sans compter celles des mansardes. Au centre est la porte , surmontée d'une forme cintrée , où l'on voyait un bas-relief représentant Louis XIV à cheval , entouré , comme le soleil , des douze signes du zodiaque ¹.

De cette porte on pénètre dans une cour , dont le plan offre un parallélogramme de 65 toises de long sur 32 et demie de large. Elle est entourée de bâtiments dont les quatre faces ont deux étages d'arcades qui éclairent des galeries. L'architecture de cette cour a le caractère noble , mâle et simple qui convient à l'institution. Au centre de la façade opposée à l'entrée est le portail de l'église ².

Cette église se distingue par son autel , placé sous une arcade qui communique à une seconde église , dite *du dôme*. Cet autel est orné de six colonnes torses , groupées trois à trois , dorées , garnis d'épis de blé , de pampres , de feuillage , portant des faisceaux de palmes qui , se réunissant , soutiennent un superbe baldaquin , surmonté d'un globe et d'une croix. Les figures d'amortissement et les autres ornements sont l'ouvrage de Vancière et de Coustou l'aîné.

Au commencement de l'an 1814 , la nef était illustrée par *neuf cent soixante drapeaux* pris sur nos ennemis. Ces

¹ Au premier étage du pavillon du milieu , au-dessus de la porte , est la bibliothèque , qui contient environ 20,000 volumes. Dans les combles sont les plans en relief des principales villes fortes de France. (B.)

² Le dessus de la porte de cette église est décoré , depuis quelques années , de la statue en pied de Napoléon. (B.)

témoignages glorieux du courage des Français ont , depuis 1814 , entièrement disparu ¹.

Au-delà , sur la même ligne , est l'église du *dôme*, construction vaste et magnifique où Louis XIV a prodigué la richesse, et où les plus habiles artistes ont , à l'envi , déployé leurs talents. Le pavé de ce dôme , le pompeux baldaquin de l'autel , les sculptures , les peintures , tout est d'un fini précieux , tout est exécuté avec un soin et un art admirable.

Le sol du dôme , pavé en marbre de diverses couleurs , agréablement comparties , est plus bas que celui des six chapelles qui l'entourent. Il faut descendre plusieurs marches pour y arriver. Ce renfoncement n'est point motivé.

Ce dôme a 50 pieds de diamètre. A travers une ouverture ciculaire , pratiquée au milieu de la première coupole , ornée de peintures et de caissons , on voit la seconde coupole éclairée par des jours que l'observateur ne peut apercevoir , et où le peintre Lafosse , un des meilleurs coloristes de l'école française , a représenté la gloire des bienheureux.

La troisième coupole forme la toiture extérieure.

Six chapelles sont placées autour de ce dôme.

La première du côté de l'évangile est celle de *Saint-Grégoire*. On y voit sur l'autel la figure de ce saint , sculptée par Lemoine , celle de sainte Émilienne par d Huez , et celle de sainte Silvie par Caffieri. Les peintres de cette chapelle , représentant la vie de saint Grégoire , étaient l'ouvrage de Michel Corneille. Le temps les endommagea. Elles furent restaurées par Doyen.

¹ Depuis 1830 , on a de nouveau suspendu ces drapeaux à la voûte de la nef. (B.)

La chapelle de la *Vierge* offre, entre autres ornements, la figure de sainte Marie, sculptée par Pigalle, et deux anges adorateurs, ouvrage de Coustou et de Poirier¹.

La chapelle de *Saint-Jérôme* est aussi magnifiquement décorée que les précédentes. La figure en marbre de ce saint fut sculptée par Adam l'ainé; celle de sainte Paule, posée en 1786, est l'ouvrage de Mouchi, et celle de sainte Eustache, sa fille, celui d'Allegrin.

La chapelle de *Saint-Augustin* offre des peintures de Boullongne le jeune; la statue en marbre de ce saint, sculptée par Pajou; celle de sainte Alipe, en pierre, par Caffieri, et celle de sainte Monique, en marbre, par Roudon.

Dans la chapelle de *Sainte-Thérèse* on voit la figure en marbre de cette sainte, sculptée par Le Moine, et deux anges, dont un est l'ouvrage de Le Moine, et l'autre de Lapierre.

La chapelle de *Saint-Ambroise* est peinte par Boullanger l'ainé, et la figure du saint sculptée par Falconnet, qui est aussi l'auteur de la statue de sainte Marcelline; celle de sainte Satyre est de Caffieri.

Ces chapelles, ainsi que les portes qui y conduisent, sont ornées de divers bas-reliefs.

Le mausolée du maréchal de Turenne, transféré de Saint-Denis au Musée des Monuments français, fut, le 32 septembre 1800, de ce Musée, placé en grande cérémonie dans une de ces chapelles, d'où, en 1815, il a été retiré pour être reporté dans l'église de Saint-Denis.

Ce dôme a son portail particulier du côté des champs,

¹ On remarque dans cette chapelle un monument funèbre élevé en 1807, à la mémoire du maréchal de Vauban. (B.)

ou plutôt du côté d'une large avenue bordée de quatre rangs d'arbres, et longue d'environ 500 toises. Ce portail, qui a 30 toises de largeur sur 16 de hauteur, sert pour ainsi dire de soubassement à l'édifice du dôme. Il n'a point le caractère de solidité qui lui convient. Le dôme lui-même, qui montre ici son extérieur dans toute sa majesté, n'est pas exempt de défauts. Si l'on considère sa masse sans s'occuper des détails, on voit un édifice qui, depuis le pavé jusqu'à l'extrémité de sa flèche, a 400 mètres, ou 325 pieds de hauteur. Cette élévation extraordinaire frappe d'étonnement ou d'admiration l'esprit de l'observateur. Sa forme élégante et pyramidale, ses heureuses proportions, ajoutent au premier sentiment de plaisir ; mais si l'on examine les parties de cet édifice, on aperçoit des ornements multipliés sans motif. La partie inférieure, qui devrait avoir un caractère simple et solide, est chargée de maigres colonnes, tourmentées par des ressauts, et divisée en deux rangs de fenêtres imperceptiblement cintrées, et indiquant au dehors deux étages qui ne devaient pas se trouver et qui ne se trouvent point dans l'intérieur. De plus, les consoles en enroulement, et mille autres petites choses, prouvent enfin que les ouvrages des grands architectes du règne de Louis XIV ne sont pas toujours des modèles à imiter. A cette occasion, on trouvera bon que je transcrive ici l'opinion qu'au sujet de ce dôme a exprimée M. Le Grand.

« Il serait dangereux, dit-il, au moment où l'on jette
 » les fondements de tant de monuments publics, de ne
 » pas classer à leur véritable rang ces prétendus chefs-
 » d'œuvre du siècle de Louis XIV, et de ne pas, en louant
 » l'intention du fondateur, blâmer le système vicieux de
 » ces artistes trop vantés. Que leurs productions brillent

» à Paris où rien ne les efface encore ; mais que leur ré-
» putation , si longtemps usurpée , s'éclipse et disparaisse
» devant les beaux édifices de l'Italie antique et mo-
» derne¹. »

Le dôme , proprement dit , est orné à l'extérieur de quarante colonnes d'ordre composite. Cette ordonnance , dégradée par des ressauts , est couronnée par une balustrade.

Au-dessus est un attique , percé de fenêtres et chargé de huit piliers buttants , contournés en forme de volute ; formes qui décèlent le mauvais goût qui commençait alors à s'introduire dans l'architecture.

La coupole , divisée en côtes , est chargée , dans leurs intervalles , de trophées militaires , couronnés chacun par un casque dont l'ouverture sert de lucarne. Ces trophées et ces côtes , en plomb comme toute la couverture , étaient dorés. L'action de l'air avait fait disparaître l'éclat de l'or. En 1815 , le gouvernement fit entièrement redorer ces parties.

Au-dessus de la coupole est une lanterne surmontée par une flèche très-élevée et terminée par un globe et une croix.

Dans l'intérieur des bâtiments , on va ordinairement visiter la cuisine et sa fameuse marmite , les quatre réfectoires , la pharmacie , la bibliothèque composée d'environ vingt mille volumes , l'horloge à équation , ouvrage très-estimé de Lepaute ; la salle du conseil , placée au-dessus de la principale entrée , etc.

En 1717 , le czar de Russie , Pierre I^{er} , vint à Paris et visita les invalides ; il voulut les voir manger , et prit lui-

¹ *Description de Paris et de ses édifices*, tome 1 , 1^{re} partie , page 402.

même, sur la table du réfectoire, un demi-setier de vin qu'il but à la santé de ces braves.

Lorsque le roi entre dans l'hôtel, sa garde est sans fonctions; les invalides la remplacent.

Dans un caveau, situé sous le dôme, on avait déposé un grand nombre de fusils. Les Parisiens, qui, dans les premiers jours de la révolution, cherchaient partout des armes, instruits de l'existence de ce dépôt, vinrent en foule, le 14 juillet 1789, se saisir de ces fusils; ils y mirent un empressement qui devint funeste à quelques-uns: il y en eut plusieurs de blessés. Cette découverte contribua au succès de la prise de la Bastille.

Disons un mot des habitants de cet hospice. Leur nombre est de six à sept mille; le plus grand ordre règne parmi eux. A la table, dans les réfectoires, on voit quelques militaires, privés de leurs bras, recevoir la nourriture des mains officieuses de leurs camarades. Hors de l'hôtel, à l'ombre des arbres qui embellissent ses alentours, on rencontre des groupes d'invalides s'entretenant de leurs anciens exploits, des dangers qu'ils ont courus. Ces antiques guerriers, dit Thomas,

Semblent se rajeunir au récit des combats ⁴.

SAINTE-MADELEINE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, église paroissiale, située sur le boulevard de ce nom, à l'angle des

⁴ On lit dans les *Essais historiques sur Paris*, par Saint-Foix: « Je me suis toujours étonné que Louis XIV n'ait pas joint à l'idée de ce superbe édifice, celle d'y consacrer un endroit où l'on aurait vu les mausolées avec les statues des généraux qui, sous son règne, et sous ceux de ses successeurs, auraient conduit avec le plus de gloire les armées de la nation. Où pouvaient-ils être plus honorablement inhumés qu'au milieu de ces vieux soldats, compagnons de leurs travaux, et qui avaient prodigué comme eux leur sang pour la patrie? » (B.)

rues de la Madeleine et de la Ville-l'Évêque. Le lieu de la Ville-l'Évêque était, au douzième siècle, une ferme, une maison de campagne, ou, comme on disait autrefois, un *séjour* de l'évêque de Paris. Cette maison devait avoir une chapelle. Dès l'an 1238, il est fait mention du prêtre de la Ville-l'Évêque. Un acte de 1284 le qualifie de vicaire perpétuel, et un autre, de 1386, lui donne le titre de curé. Ce qui prouve qu'autour de la maison de l'évêque il s'était formé un village dont le nombre des habitants croissait toujours.

Il paraît que le bâtiment de la chapelle, lors même qu'elle fut érigée en cure, était peu considérable. Le roi Charles VIII le fit reconstruire, et le 21 février 1487 en posa la première pierre; le 20 novembre 1494, il y établit une confrérie de la *Madeleine*, dont lui-même et la reine son épouse furent membres : le nom de cette confrérie devint celui de la chapelle.

Son bâtiment tombait en ruine, son étendue était insuffisante au nombre des paroissiens : elle fut reconstruite en 1659; et mademoiselle de Montpensier, le 8 juillet de cette année, en posa la première pierre.

Il s'éleva de vives querelles entre le curé de la Ville-l'Évêque et celui de Saint-Roch sur les limites respectives de leurs paroisses. Cette guerre d'intérêt fut terminée par un arrêt du parlement du 26 février 1674, qui ordonna que la clôture de Paris servirait de bornes à ces paroisses.

Dans la suite, l'église de la Ville-l'Évêque ne fut plus assez vaste pour contenir tous ses paroissiens, dont le nombre s'était fort augmenté. Il fut décidé qu'elle serait reconstruite et située en face de la rue Royale, afin que son portail terminât magnifiquement de ce côté la per-

spective de la place Louis XV. Le 2 avril 1764 on posa la première pierre de cet édifice, dont M. Contant d'Ivry fut l'architecte. Il avait élevé son bâtiment jusqu'à la hauteur de quinze pieds au-dessus du sol, lorsqu'en 1777 il mourut : M. Couture le remplaça.

Celui-ci, trouvant plusieurs défauts dans le plan de son prédécesseur, fit, sans égard, démolir les murs de ~~face~~, les chapelles, les colonnes, et substitua un nouveau plan de sa création. Ainsi, temps, argent, matériaux, tout fut perdu et sacrifié au système du sieur Cou-

Le plan du premier architecte offrait le caractère méquin de cette époque : le portail, qui devait servir de point de vue à la place Louis XV, n'avait ni la noblesse ni la grandeur convenables à cette situation. Le second architecte réforma toute la décoration extérieure. Il aurait bien fait de se borner là ; mais il changea le plan de l'intérieur de l'église, et ses changements ne furent pas heureux. Par des constructions déplacées, la vue, arrêtée, ne pouvait saisir l'étendue de ce bâtiment ; cet architecte ignorait le sentiment d'admiration que produisent les longues lignes dans un édifice.

Le portail offre un péristyle dont les colonnes masquent entièrement les portes qui sont aux côtés de la principale. Pour arriver à ces portes latérales, qui sont ordinairement les seules ouvertes au public, il aurait fallu décrire une marche en ligne courbe. Il s'y trouve bien d'autres défauts.

Cet édifice semble condamné à une destinée malheureuse¹ : un architecte détruit ce que l'autre fait, et mé-

¹ Nous reviendrons avec détail, dans l'Appendice sur ce monument, qui au-

rite à son tour de voir son ouvrage censuré et anéanti par un troisième. Au lieu de corriger, de raccorder les parties défectueuses de son prédécesseur, le sieur Couture a démoli pour reconstruire ; il a détruit les ouvrages de son prédécesseur et même les siens. ~~est~~ c'est ce qu'il a fait en 1780. Il a fait et refait ; ce qui prouve que son plan n'était ni réfléchi ni arrêté.

Suivant ce dernier plan, l'édifice, en forme de croix, devait avoir 264 pieds de longueur dans œuvre, sans y comprendre le portail, situé à une extrémité, ni la chapelle de la Communion, située à l'autre, laquelle devait faire une saillie considérable au fond de l'église. Sa largeur, aussi dans œuvre, prise à la croisée, sans y comprendre les porches des portes latérales, devait être de 158 pieds. On aurait placé le principal autel à l'entrée du chœur, et l'église eût été surmontée par un dôme.

Le portail principal aurait présenté un péristyle de douze colonnes corinthiennes, chacune de 6 pieds de diamètre. De chaque côté de l'édifice, et en retour de ce portail, devait régner une galerie extérieure qui se serait étendue jusqu'à l'un et à l'autre avant-corps de la croisée. Ces avant-corps auraient été décorés de colonnes de même ordre et de même proportion que celles du principal portail.

Malgré les démolitions successives et les interruptions de ces travaux, ils étaient assez avancés en 1790 ; mais ils furent suspendus par l'effet de la révolution. En 1802, le culte de la paroisse Sainte-Madeleine fut transféré dans l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré.

Bonaparte conçut le projet de convertir cet édifice en

jourd'hui est presque achevé, et qui peut être regardé comme l'un des plus beaux édifices modernes de la capitale. (B.)

UN TEMPLE DE LA GLOIRE, où , sur de longues tables d'or massives , devaient être inscrits les noms des militaires signalés par leurs exploits. L'exécution de ce projet fut commencée en 1806 ; mais les travaux, quelques années après, furent interrompus , et les événements politiques en ont empêché la reprise. Une ordonnance des 19 janvier et 14 février 1816 porte que cet édifice sera achevé, afin d'y placer les monuments expiatoires de Louis XVI, de la reine son épouse , de Louis XVII et de la princesse Élisabeth. L'ordre n'a pas encore été suivi de l'exécution ; et les murailles restées à demi construites et sans toits , les colonnes élevées à une grande hauteur, sans chapiteaux, sans entablement, offriront bientôt l'image des ruines d'un temple de l'antiquité. Je reparlerai de cet édifice.

COLLÈGE MAZARIN OU DES QUATRE-NATIONS, aujourd'hui PALAIS DES BEAUX-ARTS OU DE L'INSTITUT, situé quai de la Monnaie ou de Conti , n° 23. Le cardinal Mazarin , par son testament du 6 mars 1661, ordonna qu'il serait fondé un collège sous le titre de *Mazarini*, destiné à soixante gentilshommes ou principaux bourgeois de Pignerol et de son territoire, ou de l'état ecclésiastique, d'Alsace et pays d'Allemagne, de Flandre et de Roussillon, pays alors nouvellement conquis, ou réunis à la couronne. Ces nations étant seules admissibles dans ce collège, on lui donna le nom de *Quatre-Nations*.

Ces soixante jeunes gens devaient y être gratuitement logés , nourris, instruits dans la religion, dans les belles-lettres ; devaient y apprendre à faire des armes, à monter à cheval et à danser. Mazarin légua aussi par ce testament sa bibliothèque à ce collège, et une somme de deux millions pour les frais de sa construction.

LOUIS XIV, par lettres-patentes du mois de juin 1665, ordonna l'exécution de ce testament, et voulut que ce collège fût réputé de fondation royale.

Les exécuteurs testamentaires, ayant acheté ce qui restait encore des batiments de l'hôtel et du ~~royaume~~ de Nesle, et joint à leur emplacement ~~celdi~~ de plusieurs maisons voisines qu'ils acquirent aussi, vers la fin de l'année 1662, firent jeter les fondations de l'édifice de ce collège, qui fut élevé sur les dessins de Leveau. et exécuté par Lambert et d'Orbay.

La façade de ce collège fut placée sur le quai : son plan forme une portion de cercle, terminée, à l'une et l'autre extrémité, par une face en ligne droite, qui s'unit à un gros pavillon, lequel s'étend fort avant sur le bord du quai, et laisse entre lui et le parapet une route trop étroite pour le passage. Au centre est le portail de l'église, faisant avant-corps, composé d'une ordonnance corinthienne et couronné d'un fronton. Au-dessus s'élève un dôme dont une lanterne et une croix formaient l'amortissement.

Ce dôme, qui présente à l'extérieur une forme circulaire, a dans l'intérieur une forme elliptique. Dans l'espace que laissent entre elles ces deux formes, on a pratiqué quatre escaliers à vis qui communiquent à des tribunes et à la toiture de l'édifice. Cette église était décorée avec plus de soin et de travail que de goût. On y voyait les figures des huit Béatitudes placées sous les archivoltes des grands arcs de la nef, ouvrage de Desjardins. Le tableau du grand autel, représentant la Circoncision, fut, dit-on, peint par Paul Véronèse.

A droite du sanctuaire se présentait le tombeau du cardinal Mazarin. Sur un sarcophage de marbre noir,

orné de supports de bronze doré, était la figure en marbre blanc de ce cardinal, représenté les mains jointes et dans l'attitude d'un homme en prières : il semblait demander pardon à Dieu des maux qu'il avait causés à la France. Derrière lui, on voyait la figure d'un ange tenant des fagots, pièce principale de son blason. Ce tombeau s'élevait sur deux marches en marbre blanc, trois figures allégoriques en bronze, la Prudence, l'Abondance et la Fidélité, reposaient sur ces marches. Ce tombeau, un des plus beaux ouvrages de Coizevox, a été transféré au Musée des monuments français, rue des Petits-Augustins ¹

La bibliothèque de ce collège avait été composée par le savant Gabriel Naudé ; elle fut en partie dispersée, pillée ou vendue pendant la Fronde. Elle était alors située au palais Mazarin, occupé aujourd'hui par la bibliothèque du roi. On la recomposa dans ce collège : elle abonde en livres d'histoire ; elle devint publique des l'an 1688. Suivant les derniers recensements, on y compte cent quatre-vingt-quinze mille volumes, dont trois mille quatre cent trente-sept manuscrits, disposés dans les trois étages de ses galeries. L'ancien fonds ne comprenait que quarante et un mille six cent quarante-trois volumes.

Cette bibliothèque est ouverte tous les jours au public depuis dix heures jusqu'à deux heures après midi, excepte le jeudi et les jours de fêtes et vacances.

Outre cette bibliothèque, il en existe une seconde dans le même édifice ; c'est celle de l'Institut, placée au-dessous du local de la première. Quoique moins nombreuse, elle est précieuse sous beaucoup de rapports, et surtout

¹ Ce beau mausolée fait actuellement partie du Musée de Versailles. (B.)

sous celui des ouvrages modernes qu'en y trouve. Ces deux bibliothèques ont été réunies par ordonnance du 16 décembre 1819 ; mais une autre ordonnance du 26 décembre 1824 les a séparées , et chacune d'elles a repris l'ancien régime administratif qui lui était particulier.

En 1806, les bâtiments du collège Mazarin furent destinés aux séances et à la bibliothèque de l'Institut, aux diverses collections des arts, et reçurent le titre de *Palais des Beaux-Arts*. M. Vaudoyer fut alors chargé de transformer l'église de ce collège en une salle propre aux séances publiques de l'Institut.

Plusieurs parties de cet édifice ont subi des changements. La lanterne du dôme a été entièrement reconstruite.

Deux fontaines furent établies aux deux côtés de l'avant-corps placé au centre de la façade ; chacune est composée de deux lions en fer fondu qui jettent de l'eau dans un même bassin.

A l'extrémité de chacun des pavillons qui s'avancent vers la Seine , on a ouvert un passage au rez-de-chaussée de ces pavillons , ce qui offre une grande commodité aux piétons dans un endroit où la route est étroite.

Il est remarquable que le plan du Louvre se trouve en harmonie avec celui du collège Mazarin , et que l'axe de l'église de ce collège, église placée au centre de sa façade , est la même que celui qui traverse les portes latérales du Louvre. Cette correspondance n'est point l'effet du hasard : elle a été combinée. On a voulu procurer à ces deux édifices, séparées par le cours de la Seine , une perspective agréable ; on a voulu qu'ils se prêtassent un mutuel secours. On sera moins étonné de cette correspondance de plans , lorsqu'on saura que ces deux édifices

furent commencées en même temps sur les plans du même architecte, sur ceux de Lévêau.

On a complété les rapports qui existent entre les plans de ces deux édifices, en établissant le pont des Arts, qui forme la communication entre leurs deux façades. Ce pont, destiné aux gens de pied seulement, fut achevé en 1804.

LE LOUVRE, *palais situé dans le quatrième arrondissement, quartier du Louvre. J'ai parlé de sa première construction sous Philippe-Auguste, de l'état de ce château sous le règne de Charles V ; j'ai dit que François I^{er} en fit abattre la grosse tour, et qu'après plusieurs réparations dispendieuses, il prit le parti de reconstruire ce château sur un nouveau plan ; que Henri II fit continuer cette construction qu'on a nommé depuis le *vieux Louvre*. J'ai fait mention aussi de ce corps de bâtiment qui commence à l'angle du vieux Louvre et s'étend jusqu'au bord de la Seine, et qui fit naître l'idée de la jonction de ce château aux Tuileries par la galerie du Louvre, galerie qu'on a construite à diverses époques. En parlant de l'état *physique* de Paris sous le règne de Louis XIII, j'ai exposé celui du château du Louvre, encore entouré de fosses, et dont la façade du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois était caractérisée par quatre tours rondes : deux au centre, et les deux autres aux angles de cette façade.

Ce frontispice féodal et barbare, qui contrastait trop évidemment avec le luxe du corps de bâtiment appelé *vieux Louvre*, ne pouvait subsister sous un prince magnifique et passionné pour les constructions. Louis XIV entreprit de reconstruire la façade et les autres vieux corps de bâtiment : il s'occupa d'abord à terminer plusieurs

parties imparfaites du Louvre et de sa galerie ; et , pour n'éprouver nulle contrariété, aucun obstacle², il fit, le 6 novembre 1660 , publier à Paris une défense à toutes personnes d'élever aucun bâtiment sans sa permission expresse , sous peine de dix mille livres d'amende , et à tous ouvriers de s'y employer , sous peine de prison pour la première fois et de galères pour la seconde³.

Cette ordonnance , qu'on croirait émanée de Constantinople ou de Maroc , ne fut pas le seul moyen extraordinaire employé pour hâter les travaux , comme on le verra dans la suite.

Le 6 février 1664 , dans le temps qu'une multitude d'ouvriers était livrée à cet ouvrage , le feu prit à la galerie des peintres : il se communiquait déjà à la grande galerie du Louvre. On ne connaissait point encore l'usage des pompes. Le roi et la reine firent apporter le saint-sacrement de Saint-Germain-l'Auxerrois⁴. Mais ce ne fut qu'en coupant la galerie qu'on parvint à arrêter les progrès de l'incendie.

Les bâtiments du Louvre , et même la façade orientale , commençaient à s'élever sur les dessins de Leveau.
 » Déjà , dit Charles Perrault dans ses mémoires , non-
 » seulement des fondements étoient jetés pour la façade
 » principale du Louvre , mais une partie de cette façade
 » étoit élevée à huit à dix pieds hors de terre⁵, « lors-
 qu'en 1664 Colbert fut nommé surintendant des bâtiments.

⁴ *Histoire de Paris*, par Félibien , tome II , page 473.

² Cette pratique superstitieuse est condamnée par plusieurs conciles , et notamment par le synode de Paris de l'an 1674 , qui porte , art. 7 : *Le Saint-Sacrement de l'autel ne pourra jamais être porté aux incendies , sous quelque prétexte que ce soit*, etc. (*Traité des Superstitions*, par l'abbé Thiers , tome II , page 360.)

³ *Mémoires de Charles Perrault*, liv. II , page 59.

Ce ministre n'était pas content des dessins de Leveau. Il invita tous les architectes de Paris à venir donner leur avis sur le modèle en menuiserie de cette façade et à fournir chacun un dessin, avec promesse d'adopter celui qui serait jugé le meilleur.

Presque tous ces architectes censurèrent le projet de Leveau, firent des mémoires où ils établirent les motifs de leur censure, et fournirent des dessins de cette façade. Claude Perrault, encouragé par son frère Charles, com-
mis de Colbert, produisit aussi son dessin. Colbert en fut charmé, et ne pouvait concevoir, dit Charles Perrault, « qu'un homme qui n'étoit pas architecte de profession eût pu faire rien de si beau. La pensée du péri-
style est de moi : il l'approuva et la mit dans son dessin, mais en l'embellissant infiniment¹. » Ce dessin exposé en public fut très-estimé. Colbert, qui avait à cœur de faire de cette façade un ouvrage parfait, et qui n'était pas assez connaisseur pour se décider, prit la résolution de soumettre les dessins de Leveau à la censure des plus célèbres architectes d'Italie, comme il les avait déjà soumis à celle des architectes de France. Il envoya plusieurs copies de ces dessins à Rome. Les architectes étrangers s'occupèrent à fournir des dessins d'un goût bizarre qui ne furent point goûtés. En même temps le ministre fit écrire une longue lettre au célèbre Nicolas Le Poussin, par laquelle il le chargeait de recueillir les opinions des plus habiles artistes de Rome et d'y joindre la sienne. Cette lettre écrite ne fut point envoyée.

Pendant ces consultations, le cardinal Barberin et un abbé Benedetti, ami de Colbert, parlèrent à ce ministre

¹ *Mémoires de Charles Perrault*, liv. II, page 64.

du cavalier Bernin, prônèrent sa réputation et ses talents extraordinaires. Cet artiste était un de ceux qui avaient envoyé un dessin pour la façade du Louvre. Colbert, voulant l'attirer à Paris, détermina le roi à lui adresser par un courrier extraordinaire une lettre excessivement flatteuse. Le cavalier Bernin se rendit aux prières et aux offres brillantes de Louis XIV. L'ambassadeur de France alla en grande cérémonie chez cet artiste l'inviter à partir pour Paris. Voici les détails des honneurs qu'il reçut sur sa route :

« Dans toutes les villes par où il passa , les officiers eurent ordre , de la part du roi , de le complimenter et de lui porter les présents de la ville. La ville de Lyon même , qui ne rend cet honneur qu'aux seuls princes du sang , s'en acquitta comme les autres. Des officiers envoyés de la cour lui apprêtaient à manger sur sa route ; et , quand il approcha de Paris , on envoya au devant de lui M. de Chambray , seigneur de Chantelou , maître d'hôtel de sa majesté , pour le recevoir , lui tenir compagnie... On le logea d'abord à l'hôtel de Frontenac , que l'on fit garnir des meubles de la couronne pour lui et pour son fils , et où l'on établit des officiers pour faire sa cuisine et le servir. Il salua le roi le 4 juin 1665'.

On lui donnait trois mille louis d'or par an , six mille livres pour son fils , autant au sieur Mathias , son élève , et des sommes proportionnées à tous ses domestiques.

Une réception si magnifique , si extraordinaire , tant de libéralités prodiguées à cet artiste le firent considérer comme un être merveilleux et doué d'un génie sublime. Mais , dès qu'il eut fait paraître quelques-unes de ses pro-

¹ Mémoires de Charles Perrault , pag. 76.

ductions, on conçut de ses talents une opinion bien moins favorable : il ne put soutenir sa réputation. Le cavalier Bernin n'était cependant pas un artiste sans mérite : peintre, sculpteur, architecte, il a laissé à Rome des ouvrages qui justifient sa renommée. Il avait du génie ; mais l'âge commençait à l'éteindre. Pendant son séjour à Paris, il exécuta quelques ouvrages de sculpture qui prouvèrent la décadence de ses talents.

Il ne se montra pas meilleur architecte ; son plan du Louvre offrait plusieurs inconvenances. On eut beaucoup de peine à le déterminer à y faire quelques changements nécessaires. La partie à laquelle Colbert attachait le plus d'importance, la façade principale manquait de noblesse et ne répondait pas à l'attente générale. Bernin voulut employer, dans la maçonnerie, des procédés pratiqués dans son pays, mais qui ne pouvaient convenir au climat de Paris. On fit des expériences qui prouvèrent l'impropriété de ces procédés.

Colbert commençait à sentir qu'il s'était trompé ; mais, après avoir donné tant de témoignages de vénération aux talents de Bernin, il n'osait faire éclater son mécontentement : il laissa aller les choses.

Le 17 octobre 1665, le roi posa avec une pompe extraordinaire la première pierre de la façade du Louvre. Il fallut démolir ce qu'avait élevé Leveau, et reconstruire sur de nouveaux frais d'après les dessins du cavalier Bernin. Celui-ci continua ses travaux pendant quelques mois ;

⁴ Il sculpta un buste de Louis XIV qui ne ressemblait guère à ce roi, et une statue équestre en marbre d'un seul bloc qui parut si médiocre et si peu ressemblante, que Louis XIV ordonna qu'elle fût retirée du lieu où on l'avait mise d'abord, et placée au bout de la pièce des Suisses. Il en fit ôter la tête, et on y substitua celle de *Marcus-Curtius* que Girardon avait copiée d'après l'antique.

mais , fort orgueilleux , emporté , et d'ailleurs mécontent de quelques observations qu'on s'était permis de lui faire , il menaçait de se retirer. En outre , accoutumé au climat de l'Italie , il craignit , dans un âge avancé , de passer l'hiver à Paris. Si Bernin était disposé à quitter cette ville , le ministre ne l'était pas moins à s'en débarasser , et avait même déjà trouvé un prétexte pour le déterminer à partir.

Cet architecte s'était engagé à raccorder ses dessins avec les parties de bâtiments qui existaient. Il ne tenait pas cet engagement : il démolissait tout pour reconstruire. Mais comment renvoyer un homme qu'on avait appelé avec tant d'empressement et reçu avec tant d'honneurs et de solennité ? Le ministre désirait que ce renvoi vînt de Louis XIV. Il le pria de venir examiner le dessin du cavalier Bernin , et de le comparer avec ceux des autres architectes , surtout avec ceux de Claude Perrault. Le roi examina ces divers dessins , demanda les avis de ses courtisans , qui , dans la crainte d'émettre une opinion contraire à celle du maître , esquivèrent leur réponse. Le roi se retira sans rien décider.

Le cavalier Bernin tira lui-même le ministre d'embaras , en demandant à s'en retourner dans son pays. La veille de son départ , le ministre lui fit porter , par Charles Perrault , trois mille louis d'or , un brevet de douze mille livres de pension annuelle , et un autre de douze cents livres pour son fils. Il partit¹.

¹ Cet homme avait une haute opinion de sa capacité , et se croyait même inspiré dans ses compositions. « Il disait à M. le Nonce , que c'était Dieu qui l'inspirait en faisant le dessin du Louvre. » A Colbert , qui admirait ses dessins , il assura que Dieu seul en était l'auteur.

On a recueilli quelques-uns de ses mots ; je ne rapporterai que celui-ci : « Un roi dit : *Je vole mes sujets* ; le ministre dit : *Je vole le roi* ; le tailleur dit :

Il ne s'agissait plus que de choisir entre le dessin de Leveau et celui de Claude Perrault. Ce dernier emporta les suffrages. Il fallut encore abattre pour reconstruire. Mais cette fois on construisit pour ne plus démolir. Colbert, pressé de faire jouir le roi, mit tout en œuvre pour hâter les travaux. On avait déjà, comme je l'ai dit, fait défendre aux propriétaires de cette ville de bâtir sans la permission du roi ; un nouveau moyen fut employé pour que les ouvriers eussent plus de temps à donner aux travaux du Louvre. Colbert obtint, en 1666, de l'archevêque de Paris, la suppression de plusieurs fêtes, suppression qui fit naître de nombreuses plaintes en prose et en vers¹.

La façade principale du Louvre, commencée en 1666, sur les dessins de Claude Perrault, fut terminée en 1670. Parmi les moyens employés pour élever cette façade, on

» *Je vole le ministre ; le soldat . Je vole l'un et l'autre ; le confesseur . Je les absous tous quatre ; et le diable dit . Je les emporte tous cinq .* » (*Mémoires de Charles Perrault*, pag. 405 et 408.)

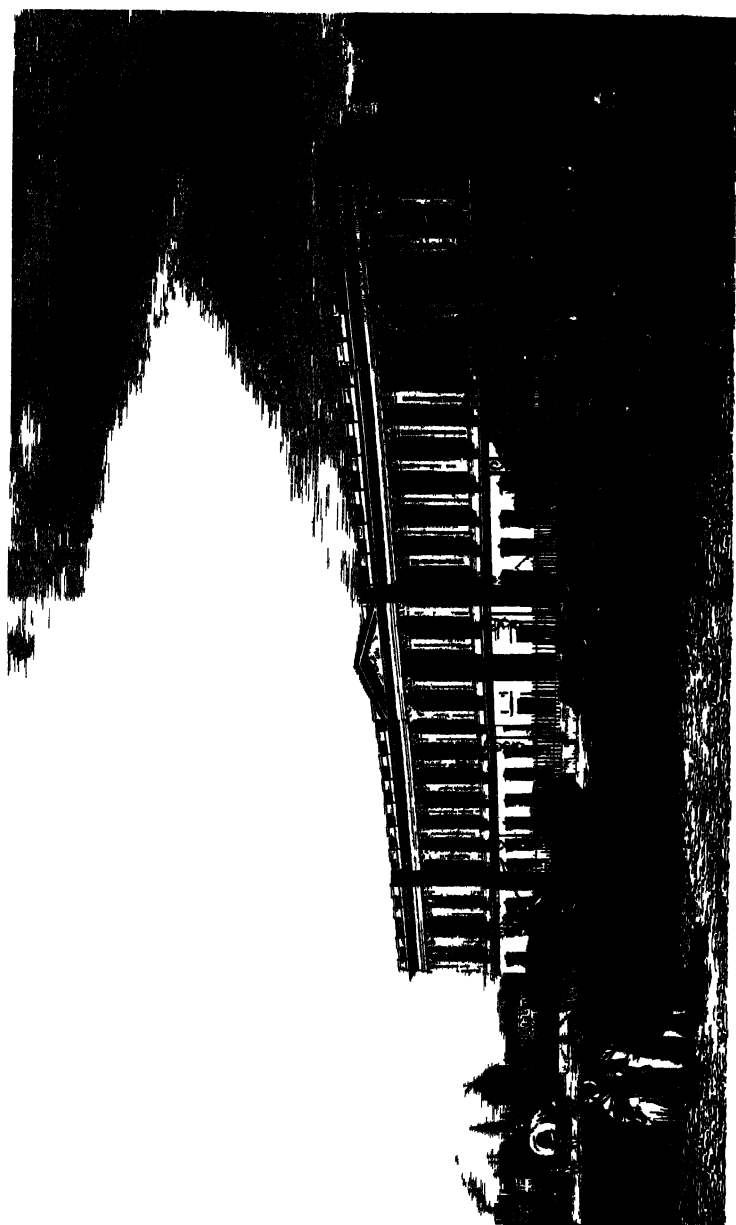
¹ Dans une des pièces de vers qui parurent alors, l'auteur annonce que la fête de *sainte Catherine* fut supprimée, parce que cette sainte avait des rapports avec les religieuses de Port-Royal, que l'on persécutait alors ; puis il ajoute .

On retrancha *sainte Anne* et *sainte Madeleine*,
Saint Marc, *saint Luc*, *saint Roch*, *sainte Croix*, *saint Thomas* ;
 Les saints *Barthélemi*, *Barnabé*, *Matthias*,
 Tous trois de l'ordre des apôtres
Saint Joseph, *saint Michel*, avec *saint Nicolas*
 Les Innocents comme les autres
 Tous ensemble ont passé le pas

Une autre pièce, en forme de stances, contient des plaintes semblables. On y trouve ces vers

D'où vient ce changement étrange ?
 En vous la raison . aujourd'hui le clergé
 Prétend qu'un apôtre, qu'un ange,
 Ne peut rien sans son congé.

(*Tableau de la Vie et du Gouvernement de Richelieu, Mazarin, Colbert*, etc., pag. 205 et 214.)



doit citer la machine composée par Ponce Cluquin , habile charpentier , machine que Claude Perrault a fait graver dans sa dernière édition de Vitruve. Cette machine était destinée à élever à la hauteur du fronton deux pierres qui devaient le couvrir et former la cymaise. Chacune de ces pierres avait 54 pieds de long sur 8 de large , et 18 pouces d'épaisseur , et provenait d'un seul bloc scié en deux , et tiré des carrières de Meudon. Ces pierres , d'une si grande dimension , donnent la mesure des deux côtés supérieurs du triangle que présente le fronton qui sert d'amortissement à l'avant-corps placé au centre de la façade principale.

Cette façade a 525 pieds d'étendue. Cette longueur se compose de trois avant-corps : deux aux extrémités , et un au centre , où se trouve l'entrée principale. Les deux intervalles que laissent ces trois avant-corps sont occupés par deux galeries , dont le fond , autrefois garni de niches , est aujourd'hui percé de fenêtres¹.

La hauteur de cette façade , depuis le sol jusqu'à la partie supérieure de la balustrade , est de 85 pieds ; elle se divise en deux parties principales : le soubassement et le péristyle.

Le soubassement présente un mur lisse , percé de vingt-trois ouvertures , portes ou fenêtres. Cette partie de la façade n'en est pas la plus belle. On désirerait que les fenêtres disparussent , et que ce mur , entièrement uni , reçût un caractère de solidité dont il est dépourvu.

¹ Perrault fit d'abord des fenêtres dans le fond de ces deux galeries ; mais , voyant qu'elles ne correspondaient point aux fenêtres de la façade de la cour , il leur substitua des niches. Cette substitution privait cette façade d'une partie du caractère que doit avoir un lieu d'habitation. Lorsqu'en 1804 , et dans les années suivantes , le Louvre fut réparé et achevé , on trouva la trace des fenêtres que Perrault avait d'abord adoptées , et on les rétablit.

Le péristyle se compose d'une ordonnance corinthienne contenant cinquante-deux colonnes et pilastres , accouplés et cannelés.

Cette façade éprouva des changements , et fut embellie sous le règne de Napoléon.

Au-dessus de la porte d'entrée , placée à l'avant-corps du centre , on fit disparaître un grand cintre , et l'on établit entre les deux parties de la colonnade une communication qui n'existait pas.

Au-dessus de cette même entrée était deux tables vides. On y a sculpté un grand bas-relief , représentant la Victoire sur un char attelé de quatre chevaux ; et l'on y a joint , comme pendentifs , deux bas-reliefs qui existaient dans les cintres de l'attique composé par Pierre Lescot.

Le tympan du fronton qui couronne cet avant-corps était resté vide. Le sieur Lemot fut chargé de le remplir. Il composa un bas-relief , au centre duquel était placé , sur un piédestal , le buste de Napoléon. On voyait à droite la figure de Minerve , et à gauche celle de la Muse de l'histoire , écrivant sur le piédestal ces mots : *Napoléon-le-Grand a achevé le Louvre*. Devant ce piédestal , la Victoire est assise. Minerve , des Muses , des Génies figurent dans les autres parties de ce fronton. En 1815 , on fit disparaître le buste de Napoléon , et on lui substitua celui de Louis XIV ; et l'inscription fut remplacée par celle-ci : *Ludovico Magno*.

Cette façade , entièrement ragrée , restaurée et embellie sous le règne de Napoléon , doit sans contredit , par l'heureuse harmonie qui se trouve entre toutes les parties de l'ensemble , par le choix et la belle exécution de ses ornements , la sage économie de leurs distributions , enfin par la majesté de son étendue , occuper le premier rang

parmi les plus beaux morceaux d'architecture dont Paris puisse se glorifier.

Perrault fit aussi élever, sur ses dessins, la façade du Louvre qui donne sur le cours de la Seine ; façade moins magnifique que la précédente , et qui se trouve parfaitement d'accord avec elle. Le soubassement , les pilastres corinthiens qui la décorent , sont dans les mêmes proportions : il ne la termina point.

Celle qui regarde le rue du Coq fut en partie construite par Perrault. Sa décoration , qui diffère de celle de la façade du côté de la rivière , est moins riche. D'ailleurs, entourée de bâtiments particuliers très-rapprochés, elle n'était point en vue. Cet architecte n'en composa que la partie qui s'étend depuis la colonnade jusqu'à l'avant-corps où se trouve la porte ; avant-corps et porte qui sont de sa composition. Ces façades , que Perrault n'avait point terminées , étaient, depuis un siècle et demi, restées sans toiture, abandonnées aux injures de l'air , et ressemblaient à des ruines ; elles furent achevées, ragrées, recouvertes et couronnées de balustrades , sous le règne de Napoléon.

Le plan de la cour du Louvre est un carré parfait, dont chaque côté a 58 toises. Les décorations des quatre façades de cette cour ne se ressemblent pas : voici les causes de cette dissemblance.

La façade intérieure du côté occidental de cette cour appartient au corps de bâtiment appelé communément le *vieux Louvre*, bâti par Pierre Lescot, sous François I^{er} et Henri II , comme je l'ai dit ailleurs. Elle fut restaurée sous Louis XIII par l'architecte Mercier, qui , s'écartant des dessins de Lescot , éleva le pavillon placé au centre , dont l'étage supérieur fut décoré de six cariatides colos-

elles sculptées par Sarrazin, et sur le comble duquel, avant le gouvernement de Bonaparte, était un télégraphe. On y voit aujourd'hui une horloge et son cadran. Cette façade, malgré les changements qu'elle a éprouvés, conserve encore quelques caractères d'une construction du seizième siècle.

La façade méridionale fut construite en partie par les mêmes architectes, et par Mercier, qui, continuant l'ouvrage de Pierre Lescot, en conserva les dessins.

Cette façade et tout le corps de bâtiment auquel elle appartient restèrent imparfaits. Commencée au seizième siècle, continuée au dix-septième, laissée dans un état de ruine, longtemps à demi enterrée sous des décombres, elle participait de la manière de l'une et de l'autre époque.

La façade du côté oriental, celle qui se trouve derrière la façade extérieure appelée *colonnade*, conserva, à plusieurs égards, l'ordonnance du bâtiment appelé vieux Louvre, mais en différa dans plusieurs autres. Il en fut de même de la façade septentrionale.

Dans le vieux Louvre, l'ordonnance du rez-de-chaussée est corinthienne, celle du premier étage, composite; et l'étage supérieur présente un ordre attique, couronné par une espèce de balustrade barbare, et par un comble très-élevé.

Les autres façades furent composées des mêmes ordonnances; mais à l'attique on substitua un troisième ordre, et à la balustrade barbare une balustrade moderne, qui dérobe entièrement la vue du comble.

On ne pouvait, sans transgresser les règles reçues, décorer l'étage supérieur par un troisième ordre plus léger que le corinthien du rez-de-chaussée, plus léger que

le composite du premier étage ; par un ordre enfin qui n'existait pas. Quelques personnes opinèrent pour un ordre cariatide ; cette opinion fut rejetée. Ce fut alors que l'on s'occupa de la création d'un ordre nouveau , d'un *ordre français*, et que l'on proposa des prix et un concours à ce sujet. Mais ce concours ne produisit rien de satisfaisant. Alors Perrault se décida à donner à l'ordre de l'étage supérieur les proportions corinthiennes ; il violait les lois de l'architecture ; mais il surmontait une difficulté qui ne pouvait être vaincue que par une violation des règles.

La façade du côté septentrional de la cour , depuis le *vieux Louvre* jusqu'à l'avant-corps, était construite d'après les dessins de Pierre Lescot. Pendant le règne de Louis XV, l'autre moitié de cette même façade fut construite d'après les dessins de Claude Perrault, c'est-à-dire conformément à la façade orientale , sous la conduite de l'architecte Gabriel.

On voit que , pour rendre les quatre façades de la cour entièrement uniformes , il aurait fallu démolir toutes les parties construites sur les dessins de Pierre Lescot et les rebâtir sur ceux de Claude Perrault , ou démolir tout ce qu'on avait bâti sur ceux de ce dernier architecte et le reconstruire d'après les dessins du premier.

Les façades de cette cour, si l'on en excepte celle qui appartient au *vieux Louvre* , entreprises ou réparées sous Louis XIII , Louis XIV et Louis XV, ne furent point terminées. Les bâtiments qu'elles représentaient étaient abandonnés avant d'être achevés. La plupart manquaient de toitures ou n'en avaient que de provisoires, établies à la hâte, et qui ne s'élevaient pas même à la hauteur des murs de face.

Diverses académies tenaient leurs séances au *vieux Louvre* ou dans les corps de bâtiment contigus. Des gens de lettres, des artistes obtinrent la permission de s'y loger, et d'y établir leurs ateliers. Ces permissions se multiplièrent. On construisit légèrement en bois et en plâtre des cloisons pour faire des logements ; on en construisit dans de vastes salles du premier étage ; on en construisit dans des endroits qui n'avaient que des façades et qui manquaient de toits. On construisit des habitations dans un bâtiment en ruine.

La cour du Louvre était encombrée de gravois, qui s'élevaient à la hauteur du premier étage ; et dans les endroits où l'on pouvait passer, on avait laissé établir des baraques hideuses. En 1772, cette cour fut débarrassée de ces baraques et de ces décombres, et partagée en quatre grands carrés de gazon, protégés par des barrières. Ce palais qui présentait l'image de la magnificence jointe à celle de la misère, l'image de la dégradation avant d'être achevé, resta dans ce déplorable état depuis les commencements du règne de Louis XIV jusqu'en 1802.

Alors gouvernait un homme jaloux de toute espèce de gloire, vaine ou solide, qui conçut le projet de finir en peu d'années ce que plusieurs rois n'avaient pu faire en plusieurs siècles ; et ce projet fut exécuté.

Les façades extérieures et intérieures furent entièrement ragréées, achevées, couronnées de balustrades, couvertes d'une toiture et terminées. Celles du côté du nord et du côté du midi, construites en partie d'après les dessins de Pierre Lescot, furent refaites d'après ceux de Claude Perrault, et couronnées pareillement de balustrades. La façade intérieure du *vieux Louvre* ne put se raccorder avec les autres. Elle resta avec ses beautés et

ses défauts, comme un monument de l'architecture du seizième siècle.

Une immense quantité de sculptures à l'extérieur comme dans l'intérieur, des voûtes, des escaliers, des toitures, des portes riches d'ornements qui correspondent à la magnificence de l'édifice, et une infinité d'autres ouvrages de détail, furent accomplis en moins de huit ans; et ce palais, vieilli avant d'être achevé, noirci, dégradé par le temps, sembla sortir de ses ruines glorieux et rajeuni.

Plusieurs autres améliorations accessoires furent exécutées. Le sol du quai du Louvre, considérablement exhaussé, procure un abord facile au pont des Arts, et favorise l'écoulement des eaux du quai; les emplacements qui environnaient les façades méridionale et orientale de ce palais sont presque entièrement protégées par un mur à hauteur d'appui, garni d'une grille de fer à lances dorées; des démolitions au nord du Louvre laissent de ce côté une large rue, de vastes constructions, commencées sur la place dite du *vieux Louvre*, conformes aux bâtiments qui sont en face, doivent se rattacher à la nouvelle galerie du Louvre située du côté de la rue Saint-Honoré, comme les bâtiments du côté opposé se rattachent à l'ancienne galerie qui borde le cours de la Seine.

Cette galerie nouvelle, commencée en 1807, et les salles du Musée des Antiques établies, en 1805, au rez-de-chaussée des bâtiments du vieux Louvre et de ceux qui s'avancent jusqu'au quai, disposées, embellies avec goût et magnificence; le superbe et pittoresque escalier qui de l'entrée de ces salles conduit à celles qui sont destinées aux expositions, à la galerie d'Apollon et à la galerie dite *le Musée des Tableaux*; cette dernière galerie répa-

rée, enrichie dans toute son immense longueur; la place du Carrousel, considérablement agrandie, débarrassée de plusieurs masses de maisons qui la rétrécissaient; une large rue ouverte entre cette place et celle du vieux Louvre, qui met ce palais en regard avec celui des Tuileries, et plusieurs autres travaux moins importants qu'il serait fastidieux d'indiquer, concoururent à l'embellissement du Louvre, et furent pour la plupart projetés et exécutés sous le règne de Napoléon, qui n'oublia pas de faire placer sur les murs de cet édifice restauré et terminé par ses ordres, et dans les endroits les plus apparents, son chiffre, les emblèmes de sa puissance, et autres *insignes* qui après sa chute ont tous disparu ¹.

PALAIS DES TUILERIES. Louis XIV, en 1664, chargea Leveau de terminer et réparer le palais des Tuileries. Cet architecte y fit plusieurs changements; l'escalier, chef-d'œuvre de construction, mais très-déplacé, fut démoli et situé plus convenablement. Le pavillon du centre fut exhaussé; on le décora de deux ordonnances, l'une corinthienne et l'autre composite, et d'un attique avec cariatides. Le comble de ce pavillon s'élevait sur un plan circulaire et offrait une coupole: on y substitua un dôme quadrangulaire, et on ne laissa subsister des constructions de l'ancien architecte, Philibert Delorme, que l'ordonnance du rez-de-chaussée, ordonnance composée de colonnes et de pilastres à tambours de marbre, et dont les sculptures sont très-précieusement exécutées.

Les deux terrasses placées sur la façade du jardin, aux deux côtés de ce pavillon, furent conservées dans leur

¹ Il sera parlé, dans l'Appendice, des musées contenus dans le Louvre, et des salles qu'on avait décorées pour le conseil d'état. (B.)

forme originelle ; mais on changea la décoration des façades des bâtiments qui sont au fond de ces terrasses ; et les trumeaux de ces façades furent ornés de gaines et de bustes.

Quelques autres restaurations moins importantes furent exécutées par Leveau et d'Orbay, son élève, sur les deux façades et dans l'intérieur des Tuileries ; mais il leur était difficile de mettre de l'unité dans l'extérieur de cet édifice, composé de corps de bâtiments à la vérité symétriques, mais de forme et de style si différents, qu'étrangers les uns aux autres, ils semblent avoir été réunis par le hasard ou le caprice.

Si cette façade, qui sur la même ligne s'étend dans une longueur de 168 toises, eût été élevée sur un seul et même dessin ; si son ensemble eût offert plus d'unité, entourée comme elle est de magnifiques accessoires, du jardin des Tuileries, de la longue avenue des Champs-Élysées, elle produirait l'effet le plus majestueux.

La galerie qui unit le palais des Tuileries à celui du Louvre était, quant à la maçonnerie, terminée du temps même de Henri IV ; mais plusieurs parties accessoires restaient imparfaites. L'intérieur de cette galerie ne fut décoré et même entièrement pavé qu'en 1802. Louis XIV s'occupa spécialement de l'extérieur. Il fit sculpter les bas-reliefs des grands pavillons d'angles des Tuileries, ainsi que tous ceux qu'on voit sur les frontons de la galerie, tant du côté de la Seine que de celui de la place du Carrousel.

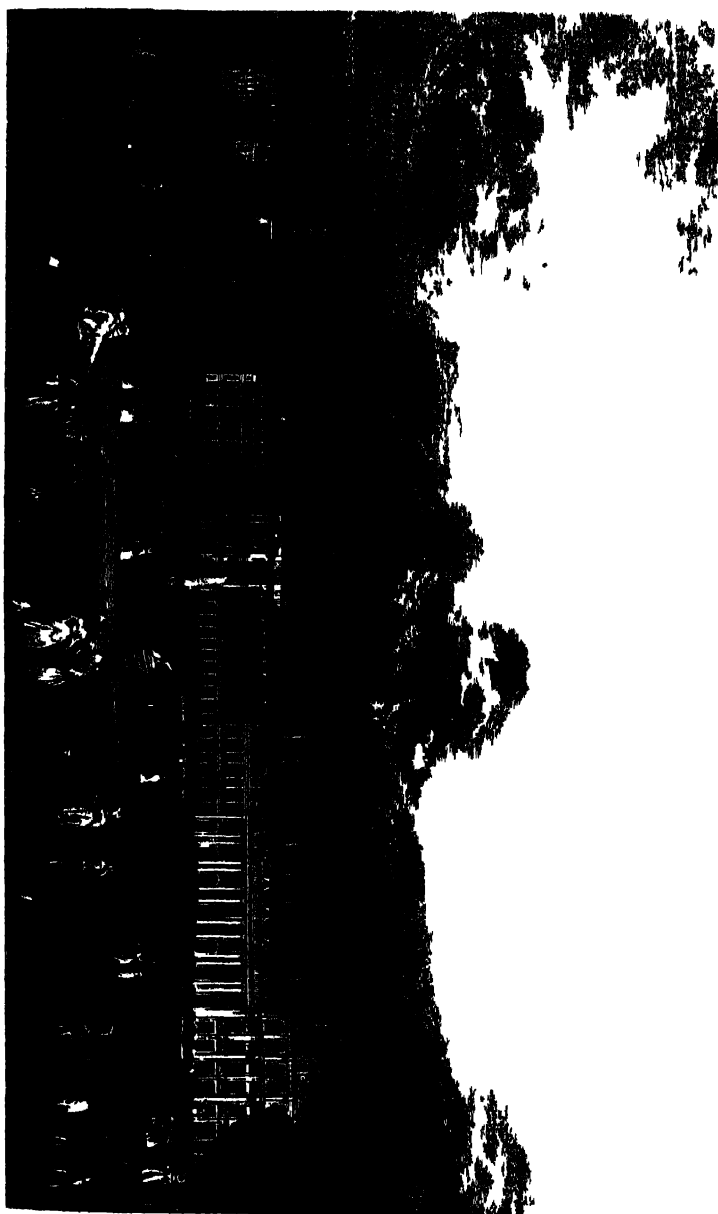
Parmi ces bas-reliefs, qui sont d'un beau style, on remarque des emblèmes que l'orgueil de Louis XIV ou la bassesse de ses courtisans lui avait fait adopter : c'est le soleil fécondant la terre de ses rayons et produisant des

fruits désignés par deux cornes d'abondance ; c'est encore le soleil placé au-dessus d'un globe éclairant le monde. Ces emblèmes prouvent que ce roi fit sculpter les tympans des frontons, mais ne prouvent pas qu'il fit construire la partie de la galerie où ils se trouvent.

LE JARDIN DES TUILERIES était, avant Louis XIV, séparé du palais de ce nom par une rue qu'on nommait *rue des Tuileries*. Ce jardin renfermait une vaste volière, un étang, une ménagerie, une orangerie, et une garenne, qui en occupait l'extrémité occidentale. Une forte muraille, un fossé et un bastion qui embrassait toute la largeur de ce jardin, le protégeaient. Près de ce bastion était sur le quai une porte de ville appelée *de la Conférence*, porte qui paraît avoir été construite sous le règne de Louis XIII.

Vers l'an 1665, Le Nôtre fut chargé de dessiner sur un nouveau plan le jardin des Tuileries. Il changea tout ; il environna ce jardin de deux terrasses plantées d'arbres : celle du bord de la Seine et celle des Feuillants. Elles encadrent le jardin de deux côtés ; et, après un retour, elles s'inclinent en se rapprochant à l'extrémité occidentale, et chacune, décrivant une courbe, s'abaisse par une rampe en pente douce jusqu'au niveau du sol ; elles laissent entre elles une vaste ouverture par laquelle la vue pénètre dans les Champs-Élysées et en découvre la longue et magnifique avenue. Voilà le cadre de ce jardin. Il se composait, au temps de Louis XIV, d'un parterre orné d'ifs, de buis en dessins contournés, d'un bosquet et de trois bassins.

Ce parterre est aujourd'hui borné par un bosquet de marronniers qui occupè la plus grande partie du jardin.



Au delà de ce bosquet est un vaste bassin octogone , accompagné de pièces de gazon ; telles sont les masses du tableau. Ses diverses parties étaient et sont encore ornées d'un grand nombre de figures, de statues, de groupes en marbre, imitations de l'antique ou productions du talent de nos meilleurs artistes.

Il serait trop long de les décrire, même d'en faire l'énumération ; je me bornerai à indiquer, d'abord dans le parterre, les deux groupes magnifiques qui représentent l'un Énée qui, après le sac de Troie, enlève son père Anchise, lequel tient par la main son petit-fils Ascanie : ingénieuse composition, habilement exécutée par Lepautre.

L'autre est la mort de Lucrèce, groupe de trois figures , commencé à Rome par Théodon , et terminé à Paris par Lepautre.

Au delà du bosquet, à droite , il faut aller admirer la Vestale de Legros , imitée de l'antique, mais dont l'imitation est bien supérieure au modèle.

Au bas de chaque côté des deux rampes dont j'ai parlé , sont , sur de longs piédestaux , quatre groupes représentant des fleuves ; deux de ces groupes , de proportion colossale , copiés d'après l'antique, sont le Nil et le Tibre. Ces deux groupes ont été sculptés à Rome par les Français pensionnaires du roi.

Les deux autres piédestaux portent des groupes représentant, l'un la Seine et la Marne, sculpté par Coustou l'aîné ; l'autre la Loire et le Loiret , par Vanchive. C'est ici que l'on peut comparer la manière noble et sévère des statuaires de l'antiquité avec les grâces affectées , les contorsions que les sculpteurs du règne de Louis XIV donnaient à leurs figures.

- A l'endroit où les deux terrasses se terminent et laissent entre elles l'intervalle où est placée la grille du côté des Champs-Élysées, s'élèvent sur des piédestaux deux groupes en marbre : l'un représente la Renommée embouchant sa trompette, et montée sur un cheval ailé, sans rênes, et franchissant un trophée militaire; l'autre offre l'image de Mercure : il tient d'une main son caducée, et de l'autre les rênes d'un cheval pareillement ailé, et sur lequel il est monté : ce cheval s'élance pour franchir un faisceau d'armes. Ces groupes ont certainement le mérite d'une belle exécution, et sont dignes du talent de Coizevox, qui les a sculptés; mais l'invention de ces sujets ne me semble pas fort heureuse.

On devine pourquoi cet artiste a bridé le cheval de Mercure et laissé celui de la Renommée sans rênes; mais on ne sait pas pourquoi il a placé Mercure et la Renommée sur des chevaux, nouveauté que nulle fable mythologique n'autorise; ni pourquoi il a donné des ailes à ces chevaux, qui semblent par leur allure n'en pas avoir besoin, monstruosité inutile et qui choque les esprits les plus habitués au merveilleux.

En juin 1819, aux deux extrémités de la terrasse qui donne sur la place Louis XV, on a établi sur des piédestaux en pierre deux lions en marbre blanc, sculptés dans les atchers de la rue de Choiseul : la hauteur de chacun est de 5 pieds 8 pouces, sur 7 pieds 6 pouces de longueur.

La longueur de ce jardin, depuis la façade du palais des Tuileries jusqu'à son extrémité opposée, est de 376 toises; et sa largeur, y compris les deux terrasses, est de 168.

Toute la largeur de ce jardin, du côté des Champs-Élysées, jadis protégée par un vaste bastion, l'est au-

jourd'hui par un mur de terrasse et un fossé. On en sortait, de ce côté, par une porte située au centre de cette largeur, et sur un *pont tournant* : mécanisme inventé et construit, en 1717, par un frère augustin nommé Nicolas Bourgeois, auteur de plusieurs machines. Ce pont était composé de deux parties ou planchers, qui, réunis pendant le jour, remplissaient la largeur du fossé ; pendant la nuit, ces deux parties s'ouvraient ; et chacune, tournant sur son pivot, allait s'appliquer contre le mur de terrasse, et laissait le fossé découvert.

Le czar Pierre I^{er}, le 14 mai 1717, parcourut le jardin des Tuileries, « et s'amusa fort, dit-on dans les Mémoires de Dangeau, à voir travailler au pont-tournant qu'on fait pour passer dans les allées des Champs-Élysées ¹. »

Le parterre et les bosquets sont percés de larges allées ; celle du centre, qui correspond de la porte du palais à la porte occidentale du jardin, est la plus étendue ; son axe est interrompu par deux bassins avec jets d'eau : celui qui occupe le centre du parterre, et celui, beaucoup plus grand, qui se trouve au delà du bosquet. Cette allée se lie aujourd'hui par le prolongement de sa ligne avec les parties extérieures du jardin, avec la place de Louis XV, l'avenue des Champs-Élysées et la route de Neuilly. La vue de cette allée n'est bornée que par les hauteurs de Chaillot, où se trouvent aujourd'hui les édifices de la barrière de Paris, et l'arc de triomphe. L'entrée de cette ville par la barrière de Neuilly est la seule régulière et la plus magnifique de Paris.

Après l'allée du centre, dite *la grande allée*, on distingue

¹ *Extrait des Mémoires de Dangeau, par madame de Sartory, tom. II, pag. 455.*

l'allée des orangers, allée fort large, autrefois semée de gazon ; elle occupe l'espace qui se trouve entre le bosquet et la terrasse des Feuillants ; et, dans la belle saison, elle est garnie d'un grand nombre de beaux orangers en caisse. Cette allée et ses environs sont, en été, les lieux les plus fréquentés du jardin.

Depuis Louis XIV, et surtout depuis la révolution, ce jardin et ses accessoires ont éprouvé des changements heureux

Les événements de la révolution, et surtout le siège qu'au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1796) les membres de la Convention furent obligés de soutenir contre une classe de Parisiens égarés, causèrent diverses dégradations dans ce jardin, qui, depuis plusieurs années, n'était point entretenu. La commission des inspecteurs du conseil des Anciens, pendant les années V, VI et VII (1796, 1797, 1798), y fit exécuter d'immenses réparations ; tous les bassins, tous les escaliers par lesquels on monte aux terrasses, etc., furent entièrement reconstruits ; on planta des arbres nouveaux sur les deux terrasses ; de belles grilles remplacèrent les portes mesquines et en maçonnerie qui existaient depuis le règne de Louis XIV.

Le Nôtre, qui plaçait la régularité et la symétrie au rang des règles fondamentales de ses compositions, avait laissé, aux deux angles de l'extrémité occidentale du jardin des Tuileries, deux espaces qu'il ne comprit point dans ce jardin : l'un, à l'angle septentrional, contenait l'orangerie, sa cour, ses bâtiments et autres lieux ; l'autre, à l'angle opposé, offrait quelques bâtiments et leurs dépendances. Ces espaces angulaires, sous le règne de Napoléon, ont été joints au jardin ; leur sol a été exhaussé au niveau des terrasses qui les avoisinaient ; on a recon-

struit les murs qui les soutiennent , et fait des plantations régulières qui ont ajouté beaucoup d'étendue , de variété et d'agrément à cette belle promenade.

Au pont tournant on a substitué un pont en pierre ; et à la porte en maçonnerie qui était contiguë , une grille en fer.

La grande allée , trop étroite pour être en harmonie avec la grande avenue de Neuilly , fut élargie ; on enleva de chaque côté un rang d'arbres , et le bosquet fut agrandi de deux rangs d'arbres , aux dépens du parterre. •

Ce parterre éprouva aussi des changements. Aux dessins contournés , aux buis , aux tristes ifs , succédèrent des tapis de gazon bordés de plates-bandes de fleurs et d'arbustes. Tous les carrés de ce parterre furent entourés de grilles de fer.

De nombreuses statues de marbre , de bronze , tirées des parcs de Sceaux , de Marly , etc. , vinrent enrichir les diverses parties de ce jardin.

Ces restaurations et embellissements , commencés en l'an V par le conseil des Anciens , furent continués sous le règne de Napoléon.

Du côté de la terrasse des Feuillants , le jardin était clos par un vieux mur , en partie recouvert de charmilles ; au dehors , et le long de cette clôture , se trouvaient les enclos et jardins des Capucins et des Feuillants , et une longue cour qui aboutissait aux manéges couvert et découvert des Tuileries.

C'est dans les bâtiments et sur l'emplacement de ces manéges contigus à la terrasse des Feuillants que l'on construisit , en 1790 , une salle où l'Assemblée constituante termina sa session , où l'Assemblée législative tint la sienne tout entière , où elle fut remplacée par l'As-

semblée conventionnelle, qui y siégea jusqu'en avril 1795, et la quitta pour occuper une salle dans le château des Tuileries ; enfin cette salle , souvent réparée , servit encore aux séances du conseil des Cinq-Cents , qui l'occupa jusqu'en 1798 , époque où la salle actuelle du palais Bourbon fut construite.

Bonaparte , sur l'emplacement de ces enclos et jardins , de cette cour , de cette salle , fit ouvrir , en 1802 , une large rue qui commence à la place du Carrousel , et , longeant le jardin des Tuileries , se termine à la place Louis XV. Il lui donna le nom de *Rivoli* , en mémoire de la bataille de ce nom gagnée , le 14 janvier 1797 , par les Français sur les Autrichiens. Il fit aussi ouvrir dans le même temps la rue du Mont-Thabor ; celle de Castiglione , et celle de Napoléon , depuis 1815 nommée de la Paix , qui , toutes deux dans la même ligne en partant du jardin des Tuileries , traversent la place Vendôme et se dirigent jusqu'au boulevard de la Madeleine.

Sous la rue de Rivoli , on a construit en 1807 un égout qui a exigé des travaux considérables et qui règne dans toute la longueur de cette rue. La rue de Rivoli n'a des bâtiments que d'un côté ; de l'autre est le jardin des Tuileries , séparé de cette rue par une grille que l'on a substituée au vieux mur de clôture. Cette grille à lances dorées , qui est soutenue de distance en distance par des pieds droits surmontés de vases en marbre , commence à l'angle du château des Tuileries , et se continue , en séparant le jardin de la rue de Rivoli , jusqu'à une porte en fer qui termine à l'occident la terrasse des Feuillants.

Ce jardin est aujourd'hui un des plus beaux qui existent en Europe ¹.

¹ Ce jardin a été considérablement embelli depuis la révolution de juillet , par

CHAMPS-ÉLYSÉES, promenade publique et sans clôture, située au delà du jardin des Tuileries, dont elle est séparée par la place Louis XV. Son emplacement était en culture, et n'offrait çà et là que des maisounettes et des jardins, lorsqu'en 1670 on commença à y tracer des allées et à y planter des arbres. Cette promenade fut d'abord nommé *le Grand Cours*, pour la distinguer de celle du *Cours la Reine*, qui est contiguë. Dans la suite, lorsque les arbres eurent donné plus de verdure et répandu plus d'agrément, elle fut nommée *Champs-Élysées* : elle portait ce nom sous Louis XIV.

En 1770, ses plantations furent presque entièrement renouvelées.

Les Champs-Élysées sont traversés par la route de Neuilly, route dont l'axe est une prolongation de celui de la grande allée du jardin des Tuileries. Cette route, plantée d'arbres, munie de contre-allées, se continue, toujours dans la même ligne, jusqu'à la barrière et jusqu'au delà du pont de Neuilly. Paris n'a pas d'entrée plus imposante ; peu de villes en ont d'aussi magnifiques.

La longueur des Champs-Élysées, depuis la place Louis XV jusqu'à l'Étoile, située à son extrémité opposée, est de plus de 400 toises ; sa moindre largeur, du côté des Tuileries, est de 160 toises ; sa plus grande, du côté de Chaillot est d'environ 500.

La plantation est en quinconce, et on y a ménagé de vastes salles de verdure, semées en gazon, où sont des cafés, et où l'on s'exerce à différents jeux.

A l'entrée des Champs-Élysées par la place de Louis XV,

le roi Louis-Philippe. On a planté de nouveaux parterres devant le château ; une vaste grille a remplacé l'ancienne porte du côté du Pont-Royal, et de nombreuses statues modernes ont été ajoutées à celles qui déjà décoraient le jardin. (B.)

aux deux côtés de la route, sont élevés, sur des piédestaux remarquables par la beauté de leurs proportions, deux groupes en marbre, représentant chacun un cheval fougueux retenu par un homme. Ces groupes, dont les figures sont colossales, correspondent aux deux chevaux de marbre placés à l'entrée occidentale du jardin des Tuileries, et leur sont supérieurs à plusieurs égards. Sculptés par Coustou le jeune, ils furent, en 1745, placés aux deux côtés de l'abreuvoir de Marly. On les tira de ce lieu et on les transféra, en 1794, à Paris, sur ce fameux chariot conservé comme une curiosité dans la première salle du *Conservatoire des arts et métiers*¹.

Pendant l'hiver de 1818 à 1819, on a exhaussé, affermi et sablé toutes les allées des Champs-Élysées, abattu huit cents pieds d'arbres, et replanté environ six cents.

A l'extrémité occidentale des Champs-Élysées s'élève, depuis 1823, un nouveau quartier de Paris.

PLACE DU CARROUSEL, située à l'est du Palais des Tuileries. Elle présentait un terrain vague, qui existait entre les anciens murs de Paris et ce palais. Sur ce terrain on établit, en 1600 un jardin qui fut nommé dans la suite le *jardin de Mademoiselle*, parce que mademoiselle de Montpensier habitait le palais des Tuileries, et possédait ce jardin, qui fut détruit en 1655. Louis XIV choisit cet emplacement pour y donner, les 5 et 6 juin 1662, une fête ou spectacle, composé de courses, de ballets, où la cour étala un luxe extraordinaire dans les habits et les équipages. On avait, pour cet objet, élevé sur cette place une construction en charpente qui concourait à l'éclat de ce spectacle, un des plus magnifiques que ce roi ait

¹ Voyez, ci-après, place Louis XV.

donnés, et qui ne coûta, dit-on, que douze cent mille livres.

Cette fête, nommée *Carrousel*, donna son nom à la place où elle fut exécutée. Voici comment un rimeur chagrin décrit les décorations faites pour ce pompeux divertissement :

Cirque de bois à cinq croisées ,
Barbouillé d'azur et d'or peint ,
Amphithéâtre de sapin ,
Fantôme entre les collisées ,
Hippodrome de Pantagruel ,
Belle place du Carrousel ,
Fait en forme d'huitre à l'écaille ,
Quoi qu'on en dise , on vous voit là ;
Un habit de pierres de taille
Vous siérait mieux que celui-là.

La place du Carrousel était, sous Louis XIV, plus vaste qu'elle n'a été dans la suite. Plusieurs cours et bâtiments, construits depuis, en diminuèrent l'étendue. Mais un étrange et malheureux événement fit disparaître plusieurs de ces constructions qui rétrécissaient cette place.

Le 5 nivose an IX (24 décembre 1800), Bonaparte, alors premier consul, se rendait à l'Opéra ; une machine, qu'on nomma *infernale*, placée à l'entrée de la rue Saint-Nicaise au moment du passage de la voiture de ce premier magistrat, fit une explosion qui retentit dans tous les quartiers de la ville. Quarante-six maisons furent fortement ébranlées ou endommagées ; huit personnes furent tuées, et vingt-huit autres blessées grièvement.

La voiture du premier consul ne fut point atteinte, ce qui trompa les espérances des auteurs du complot.

- Les maisons ébranlées furent démolies. On commença

la construction de la galerie du Louvre parallèle à l'ancienne ; et la place du Carrousel , agrandie , déblayée , présente maintenant dans son plan une forme carrée presque régulière ¹.

PLACE VENDÔME , située entre les rues Saint-Honoré et Neuve-des-Petits-Champs. Sur son emplacement, les ducs de Retz avaient fait , sous le règne de Charles IX , bâtir un hôtel accompagné de jardins. Cet hôtel fut , en 1605 , vendu à la duchesse de Mercœur , et en porta le nom. Il passa ensuite à la maison de Vendôme par le mariage de Françoise de Lorraine , fille unique du duc de Mercœur , avec César , duc de Vendôme , fils légitimé de Henri IV.

Louvois , comme l'avait fait Colbert , cherchait à caresser l'orgueil de son maître et à lui procurer de nouvelles jouissances ; il imagina de faire construire à Paris une place magnifique, au milieu de laquelle s'élèverait la statue équestre du roi. En conséquence il acheta , par acte du 4 juillet 1685 , pour la somme de 660,000 livres , l'hôtel de Vendôme et toutes ses dépendances. Pour exécuter le projet de cette place, il fallait abattre le couvent des capucines : il fut abattu. On en construisit un autre dans la rue Neuve-des-Petits-Champs ; et le portail de ce couvent fut élevé sur l'axe même de la place projetée, et servit à sa décoration. Ce couvent étant construit en 1686, les religieuses y furent transférées. On éleva successivement les façades des bâtiments qui devaient entourer cette place ; mais Louvois , qui se proposait d'y établir la bi-

¹ Depuis la révolution de juillet, plusieurs démolitions ont eu lieu sur cette place. On n'a pas abandonné le projet de continuer la vaste galerie septentrionale, qui doit rattacher le Louvre au palais des Tuileries. (R.)

bibliothèque du roi , différentes académies , un hôtel des monnaies , un hôtel pour les ambassadeurs , mourut le 16 juillet 1691 , et les travaux furent suspendus.

En 1698 , le ministre Pont-Chartrain vint proposer à Louis XIV d'abattre toutes les constructions de cette place, et d'en élever d'autres sur les dessins de Mansard. Le roi , qui quelques jours auparavant n'avait écouté qu'avec humeur les représentations de madame de Maintenon sur ses folles dépenses et son goût effréné pour les constructions , voulant devant elle faire parade de ses prétendus principes d'économie , dit au ministre , à l'occasion de cette place : *M. de Louvois l'a faite presque malgré moi. Tous ces messieurs les ministres veulent faire quelque chose qui leur fasse honneur auprès de la postérité. Ils ont trouvé le secret de me donner à l'Europe comme aimant ces vanités-là. Madame est témoin des chagrins que MM. de Louvois et La Feuillade m'ont donnés là-dessus. Je veux me les épargner désormais , et je veux qu'on ne me propose rien d'approchant. Que mon peuple soit bien nourri , je serai toujours assez bien logé*¹.

Mais ses actions démentirent ses paroles. Les nouveaux plans de Mansard furent adoptés. On démolit pour reconstruire ; et la ville de Paris fut chargée des dépenses. Le roi , par déclaration du 7 avril 1699 , abandonna à cette ville les emplacements acquis en 1685, tous les matériaux employés et à employer , avec la faculté de les vendre , à la charge de faire construire une place dans le même endroit , conforme au nouveau plan arrêté , et , de plus , de faire construire au faubourg Saint-Antoine un hôtel pour la seconde compagnie des mousquetaires.

¹ *Lettres de madame de Maintenon* , tom. IV , pag. 144. — *Louis XIV , le Régent et sa Cour* , tom. III , pag. 107.

Le corps de ville accepta ces conditions ; et , le 14 mai suivant , ayant rétrocédé tous ses droits au sieur Masneuf , moyennant 620 mille livres , cet entrepreneur se chargea de faire démolir ce qui avait déjà été construit dans cette place , de faire reconstruire les façades que l'on voit encore , et de les achever avant le 1^{er} octobre 1701 : ce qui fut ponctuellement exécuté.

Cette place fut alors nommée *Place des Conquêtes*. Quand on y eut placé la statue équestre de Louis XIV , on voulut lui donner le nom de *Place de Louis-le-Grand* , et , pendant la révolution , celui de *Place des Piques* ; mais le vulgaire routinier , lui continuant la dénomination de l'hôtel qu'elle remplaçait , l'appela constamment *Place Vendôme* , et ce nom a prévalu.

Le plan de cette place est un carré équilateral , dont les angles sont à pans coupés , et dont les côtés ont 72 toises. On y arrive par deux ouvertures , l'une du côté de la rue Saint-Honoré , et l'autre du côté de la rue Neuve-des-Petits-Champs ; elle se trouve aujourd'hui dans l'alignement des rues de la Paix et de Castiglione , qui y aboutissent et contribuent à l'embellir.

Les bâtiments qui l'entourent ont des façades uniformes ; le rez-de-chaussée présente une décoration d'arcades à refend , formant soubassement à une ordonnance de pilastres corinthiens ; ces façades sont aussi , à leur centre , décorées d'avant-corps , avec colonnes et frontons.

Au milieu de cette place fut érigée , en 1699 , la statue équestre en bronze de Louis XIV , statue exécutée d'après les dessins de François Girardon , et fondue le 1^{er} décembre 1692 , par J. Balthazar Keller , habile fondeur. Elle est le premier exemple d'un ouvrage d'une aussi grande dimension coulé en fonte d'un seul jet.

Cette statue équestre avait 22 pieds de hauteur , et son piédestal 30 ; l'ensemble du monument était donc de 52 pieds d'élévation au-dessus du sol. On employa à cette statue 70 milliers de métal.

Louis XIV était représenté vêtu comme les Grecs de l'antiquité , la tête affublée de sa volumineuse perruque. Aux connaisseurs de costumes , cet amalgame de formes antiques et modernes devait paraître fort ridicule.

Le piédestal , de marbre blanc , était chargé d'ornements et de cartels en bronze , exécutés sur les dessins de Coustou le jeune , et de longues et louangeuses inscriptions.

L'inauguration de cette statue fut , le 16 août 1699 , célébrée par un spectacle qui surpassait en éclat et en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en pareille cérémonie. Le duc de Gesvres , gouverneur de Paris , signala , en cette circonstance , son zèle pour la gloire du maître , et lui fit sa cour aux dépens des habitants de cette ville.

Lorsque cette statue fut érigée , les impôts excessifs dont Louis XIV accablait les Français pour subvenir aux frais de ses guerres , de son luxe et de ses bâtiments , excitèrent un mécontentement général ; de plus , Paris était tourmenté par des disettes fréquentes et par des maladies qui en sont les suites ordinaires. Ces fléaux se signalèrent notamment pendant les années 1692 , 1693 , et se renouvelèrent pendant celles de 1698 , 1699 ; la pénurie des finances était extrême , et la cour réduite aux ressources extraordinaires.

L'orgueil s'accorde mal avec la misère , et l'érection de cette statue vint fort mal à propos. On s'en plaignit de

toutes parts. Louis XIV lui-même , présent à l'inauguration de sa statue, ne put s'empêcher de désapprouver les dépenses excessives que la ville faisait en cette cérémonie, dans un temps de disette. Le duc de Bourgogne refusa d'y assister, et dit à son épouse qui le pressait de s'y rendre : *Comment se réjouir, quand le peuple souffre ?*

On se permit alors contre Louis XIV une singulière épigramme : on plaça sur les épaules de sa statue une grande besace. C'était traiter ce roi d'orgueilleux et de mendiant.

Le 18 août 1792, cette statue , ainsi que toutes celles des rois , fut abattue. En l'an 1806 on commença à élever à sa place un monument d'un autre genre dont je parlerai dans la suite.

PLACE DES VICTOIRES, où viennent aboutir les rues Croix-des-Petits-Champs , Neuve-des-Petits-Champs , de La Feuillade , de Vide-Gousset , des Fossés-Montmartre et du Petit-Reposoir.

François , vicomte d'Aubusson , duc de La Feuillade , pair et maréchal de France , entraîné par une admiration fanatique pour la grandeur de Louis XIV , voulut laisser à la postérité un monument durable de son zèle stupide , et surpasser de beaucoup en adulation tous les courtisans passés et avenir.

Il fit d'abord sculpter la figure en marbre et en pied de Louis XIV , qu'il se proposait de placer dans un lieu très-apparent ; mais bientôt cet hommage lui sembla indigne de son objet. En 1684 , il acheta l'hôtel de La Ferté-Senectère , occupant un emplacement vaste et isolé , il le fit entièrement démolir , pour y construire une place publique. La ville de Paris , c'est-à-dire le prévôt des

marchands, voulut participer à cette œuvre; elle acheta l'hôtel d'Émeri, dont l'emplacement contribua à l'agrandissement de la place, et par acte du 12 septembre 1685, un architecte, appelé Predot, fut chargé de la construction des maisons qui devaient l'entourer.

Ces bâtiments n'étaient encore que commencés, lorsque, le 18 mars 1686, le duc de la Feuillade, ayant fait exécuter par d'habiles artistes un groupe représentant la figure en pied de Louis XIV couronné par la Victoire, fit célébrer l'inauguration de ce monument. Cette cérémonie fut pompeuse, et ressembla à plusieurs égards aux consécérations des païens.

Au son de la musique militaire, au bruit des salves d'artillerie, fut consacré le groupe érigé à la gloire de Louis XIV. On brûla de l'encens aux pieds de l'idole; on fit des génuflexions devant elle; et l'on grava en lettres d'or, sur le piédestal, cette inscription : *Viro immortalis*; à l'homme immortel!

« J'y étois, dit Saint-Simon, et je conclus, par les bassesses dont je fus témoin, que s'il (le roi) avoit voulu se faire adorer, il auroit trouvé des adorateurs ¹. »

Le duc de La Feuillade avait, suivant l'abbé Choisy, dessein d'acheter un caveau dans l'église des Petits-Pères, d'étendre ce caveau sous terre jusqu'au milieu de la place des Victoires, et de se faire enterrer précisément sous la statue de Louis XIV ².

Dans cet acte excessif d'adulation, on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou du servile dévouement du cour-

¹ *Mémoires de Saint-Simon*, tom. VI, pag. 29. — *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, tom. II, pag. 460, 464.

² *Mémoires de Choisy*, liv. 5. — *Essais sur Paris*, par Saint-Foix, tom. II, pag. 46.

tisan , ou de l'orgueilleuse condescendance du monarque.

La place des Victoires est peu spacieuse ; et son plan circulaire n'a que 40 toises de diamètre ; les bâtiments qui l'entourent , uniformément décorés , présentent un rez-de-chaussée composé de portiques à refend , qui servent de soubassement à une ordonnance de pilastres doriques.

Le monument qui en occupait le centre se composait d'un piédestal de marbre blanc veiné de 22 pieds de hauteur , chargé d'inscriptions adulatrices , et de quatre bas-reliefs représentant la conquête de la Franche-Comté , le passage du Rhin , la préséance de la France sur l'Espagne , et la paix de Nimègue.

Aux quatre angles du piédestal on voyait quatre figures colossales d'esclaves ou de prisonniers enchaînés , dans l'attitude de l'humiliation , de la douleur ou de l'indignation. Ces figures en bronze étaient remarquables par la vérité de leur expression.

Sur ce piédestal s'élevait un groupe de deux figures , celle de Louis XIV en pied , vêtu des habits de son sacre , et foulant à ses pieds le Cerbère , figure allégorique de la triple alliance. Derrière la figure du roi s'élevait sur un globe celle de la Victoire , figure ailée , tenant d'une main un faisceau de palmes et d'olivier , élevant l'autre au-dessus de la tête de Louis XIV , et y posant une couronne de laurier. Ce groupe de bronze , haut de 13 pieds , était entièrement doré.

L'ensemble de ce monument , de 35 pieds de hauteur , exécuté par Desjardins , était entouré d'une grille , protégée de chaque côté par des rangs de bornes.

Quatre fanaux éclairaient pendant la nuit le groupe de

Louis XIV. Dans l'acte de donation et substitution consenti par le duc de La Feuillade pour la conservation de ce monument, on mentionne plusieurs fois ces quatre fanaux, qui étaient d'une forte dimension; chacun se composait d'un soubassement orné de trois colonnes doriques en marbre, entre lesquelles étaient suspendus, par des guirlandes de feuilles de chêne et de laurier, des médallions de bronze chargés d'inscriptions et de bas-reliefs. Audessus de ce groupe de colonnes s'élevait un candélabre en bronze doré; on y montait par un escalier ¹.

Après l'érection et l'inauguration de ce monument, le duc de La Feuillade s'occupa sérieusement de le mettre à l'abri des attaques du temps et des hommes, et voulut éterniser ce témoignage de son admiration pour le roi. Le 29 juin 1687 il donna et substitua tous ses biens à son fils aîné, à tous les aînés mâles qui en naîtraient jusqu'à la fin des siècles; à leur défaut, aux mâles de diverses branches collatérales de la maison d'Aubusson, et, à leur défaut, à la ville de Paris, « à la charge, dit-
 » il, de conserver à perpétuité dans son entier, dans toute
 » sa beauté, avec tous ses ornements, la statue érigée dans
 » la place des Victoires, et que les lumières établies pour
 » éclairer ladite place soient entretenues... de faire redorer
 » à leurs frais, tous les vingt-cinq ans, ladite statue...
 » comme aussi d'entretenir à leurs frais, toutes les réparations grossières et menues, tous lesdits ouvrages, savoir:
 » le groupe de ladite statue en bronze du roi, le piédestal
 » de marbre, les quatre esclaves, bas-reliefs, trophées,
 » inscriptions et autres ornements... d'entretenir à leurs
 » frais, dans lesdits fanaux, des lumières suffisantes pour

¹ *Article VII de l'Acte de substitution; preuves de l'Histoire de Paris, tom. IV, p. 278.*

» éclairer ladite place des Victoires pendant la nuit et
 » dans toutes les saisons... de payer les gages d'une per-
 » sonne qui sera par eux préposée pour faire allumer les-
 » dites lumières, nettoyer les fanaux, tenir les escaliers
 » qui servent à y monter en état et fermés. »

Il fit, pour assurer à ce monument une conservation éternelle, plusieurs autres dispositions, toutes confirmées, au mois de juillet suivant, par lettres-patentes du roi, lequel, en leur faveur, déclare qu'il déroge à diverses ordonnances, et coutumes locales qui leur sont contraires ¹.

Les morts ne se font guère obéir par les vivants ; l'acte de substitution du duc de La Feuillade ne fut pas plus respecté que le testament de Louis XIV.

Ce roi porta la première atteinte aux dernières volontés du duc de La Feuillade. Dans sa vieillesse, dans les temps de revers et de vain repentir, ce monarque rougit sans doute de voir des torches ardentes devant sa statue comme devant une idole. Un arrêt du conseil, du 20 avril 1699, porte que les quatre fanaux ne seraient plus allumés ; et, après la mort du roi, un autre arrêt du conseil, du 23 octobre 1717, ordonna la démolition de ces fanaux ².

On attribue la démolition de ces fanaux à un distique gascon qui fut affiché sur le piédestal du monument ; l'auteur, faisant allusion au soleil que Louis XIV avait pris pour emblème, dit :

La Feuilladé, sandis, jé crois qué tu mé bernés,
 Dé placer lé soleil entre quatré lanternes.

¹ *Histoire de Paris*, par Félibien, *pièces justificatives*, tom. IV, pag. 276 et suiv.

² *Recherches sur Paris*, par Jaillot, tom. II, *quartier Montmartre*, pag. 21, 22.

Depuis longtemps on blâmait l'existence des quatre esclaves enchaînés aux pieds de Louis XIV ; on trouvait beaucoup d'orgueil et peu de générosité à conserver un monument qui insultait aux vaincus et perpétuait cette insulte. L'opinion publique s'était déjà manifestée à cet égard. Quelques jours avant la célèbre fête de la fédération du 14 juillet 1790 , on voulut épargner aux étrangers , aux députés de la France , et notamment à ceux de la Franche-Comté , dont la province était représentée sous l'emblème d'un de ces esclaves enchaînés ; on voulut , dis-je , leur épargner un spectacle peu honorable pour le gouvernement français et humiliant pour eux. La municipalité de Paris fit enlever ces figures d'esclaves ; on les plaça dans une cour du Louvre , où on les a vues longtemps : elles furent depuis transférées à l'Hôtel des Invalides , dont elles décorent la façade.

Enfin en août 1792 , époque du renversement de toutes les statues royales à Paris , celle-ci , qui ne devait pas alors être épargnée , tomba comme les autres ¹.

On y substitua , en 1793 , une pyramide en bois , portant sur ses faces les noms des départements et ceux des hommes morts à la journée du 10 août 1792 ; la place reçut alors le nom de *Place des Victoires nationales*.

Le 27 septembre 1800 , Bonaparte , premier consul , posa en cérémonie la première pierre d'un monument qui devait être consacré à la mémoire des généraux Kléber et Desaix , morts , le même jour , le premier assassiné en Égypte après la bataille d'Héliopolis , le second tué en l'an VIII à la bataille de Marengo.

¹ Les bas-reliefs du piédestal furent transférés au Musée des monuments français , et adaptés au socle d'une colonne triomphale dans le jardin de cet établissement.

Ce monument, dont on figura le modèle en charpente, offrait un temple égyptien contenant sur des cippes les bustes des deux généraux. Il fut composé par Chalgrin , architecte , et ne fut point exécuté.

En 1806 , on en substitua un nouveau uniquement destiné au général Desaix , et l'on construisit un piédestal pour recevoir la statue de ce général. Cette statue colossale fut exécutée en bronze sur les dessins du sieur Dejoux. Ce monument consistait en un piédestal de 12 pieds de face , revêtu en marbre blanc et orné aux angles de pilastres égyptiens ; sur ce piédestal s'élevait la statue , de 16 pieds de proportion ; une pyramide était contiguë , et indiquait les victoires remportées en Égypte par ce général.

Cette statue avait quelques défauts , et péchait notamment contre le costume : elle représentait le général tout nu. Bientôt , pour faire disparaître cette inconvenance , on enveloppa le monument de charpente. Il est resté dans cet état jusqu'en 1815 , époque où la statue fut enlevée par ordre de la cour.

On y a substitué une statue équestre en bronze , représentant Louis XIV. Au commencement de l'an 1821 , M. Bosio , statuaire chargé de cet ouvrage , en avait terminé le modèle. Il ne tarda pas à être placé sur son piédestal.

On dit que la statue colossale de Bonaparte , qui s'élevait à la cime de la colonne de la place Vendôme , a servi de matière à cette statue équestre de Louis XIV.

Ainsi , dans l'espace de vingt-cinq ans , on a vu les monuments des rois renversés par les républicains , ceux des républicains supprimés par Bonaparte , et ceux de cet empereur à leur tour supprimés par les rois. Ces érec-

tions , ces destructions successives , qui n'amènent aucun changement dans l'opinion publique , sont des pertes pour l'histoire , un profit pour les artistes et une leçon pour les peuples.

PORTE SAINT-ANTOINE, située à l'extrémité de la rue Saint-Antoine , à l'endroit où cette rue est coupée par la partie septentrionale du boulevard. Une ancienne porte , bâtie en 1585 , et ornée de plusieurs bas-reliefs sculptés par Jean Goujon , fut agrandie et restaurée dans les années 1670 et 1671 par l'architecte Blondel , qui la convertit en arc de triomphe en l'honneur de Louis XIV. Il agrandit ce monument en ajoutant à l'ancienne arcade deux autres arcades latérales de la même hauteur.

La façade du côté du faubourg était la plus riche en ornements ; celle du côté de la ville se faisait remarquer par la coupe des pierres des arceaux en cul de four qui surmontaient les trois portiques. De plus , cette porte était chargée du buste de Louis XIV et de la figure du soleil placée dans les métopes de la frise dorique. Du côté de la ville , au-dessus de la porte du milieu , on voyait un trophée d'armes ; au centre , un globe éclairé par les rayons de l'astre que ce roi avait pris pour emblème.

L'édifice était couronné par un attique ; à ses deux extrémités s'élevait un obélisque terminé par une fleur de lis ; au milieu figurait une statue allégorique tenant en main une torche ardente.

Cette porte , précédée , du côté du faubourg Saint-Antoine , par une vaste demi-lune , fut démolie en 1778.

ARC DE TRIOMPHE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE, situé à l'extrémité de ce faubourg. Après les conquêtes de Flandre et de la Franche-Comté , Colbert proposa d'élever

un arc de triomphe à la gloire du roi. Le peintre Lebrun , l'architecte Leveau , fournirent des dessins qui ne furent point adoptés ; on leur préféra ceux de Charles Perrault. La première pierre en fut posée le 6 août 1670 , mais il avait été commencé en 1669. Guittard fut chargé de l'exécution , et Claude Perrault de la direction de cet ouvrage , qui ne fut élevé en maçonnerie que jusqu'à la hauteur des pedestaux des colonnes. Pour faire juger de l'effet de cette construction , on imagina de l'achever en plâtre : ce qui fut exécuté. Louis XIV prit peu d'intérêt à cet arc de triomphe. Les magistrats de Paris imitèrent l'indifférence du maître , et ne firent point continuer sa construction. Après la mort de Louis XIV , le régent ordonna son entière destruction. Il fut démoli en 1716. Le dessin de cet arc de triomphe était d'une grande beauté : on peut en juger d'après la gravure qu'en a faite Leclerc. Il coûta 515, 753 livres.

C'est à l'occasion des inscriptions proposées pour ce monument que s'éleva , entre les littérateurs du temps , une longue et fameuse dispute sur la question de savoir si les inscriptions monumentales devaient être en langue latine ou française ; si l'on devait , pour parler aux Français , employer leur langue maternelle , ou bien celle d'un peuple ancien et étranger. On a écrit plusieurs volumes sur cette matière.

PORTE SAINT-BERNARD , située sur le quai de la Tournelle , un peu au-dessus du pont ainsi nommé. Elle s'appuyait du côté des maisons de ce quai , entre les nos 1 et 5 , et , du côté de la rivière , contre l'ancienne forteresse de la Tournelle. En cet endroit était auparavant une porte qui faisait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste , et dont j'ai déjà parlé. Cette porte fut reconstruite , dans les

années 1606 et 1608, par les soins du sieur Miron, prévôt des marchands. Elle était anciennement nommée de *la Tournelle* ; elle ne reçut le nom de Saint-Bernard, que porte le quai situé en dehors, qu'après sa reconstruction sous Louis XIV.

L'architecte Blondel fut encore chargé de convertir cette porte de ville en un arc de triomphe. Il fut terminé en 1674, comme l'indiquent ces inscriptions. Il se composait de deux portiques d'égales dimensions. Au-dessus, du côté de la ville comme du côté du faubourg, régnait un bas-relief qui occupait presque toute la largeur du monument. Celui qui regardait la ville présentait Louis XIV vêtu à la manière des héros de l'antique Grèce, la tête et les épaules couvertes de sa vaste perruque, et assis sur un trône. Les divinités de la mer lui offraient des hommages et divers présents qu'il distribuait ensuite à la ville de Paris. Cette ville était figurée par une femme à genoux devant ce roi, et lui tendant les bras en suppliante.

Du côté du faubourg, le bas-relief offrait Louis XIV aussi ridiculement costumé que dans le précédent, monté sur la poupe d'un navire voguant à pleines voiles, et poussé par des naiades et des tritons. Toutes les divinités de la mer et des lieux semblaient se réjouir de son heureuse navigation. Ces sculptures, ainsi que les figures de six vertus, placées au-dessus des impostes, étaient l'ouvrage de Jean-Baptiste Tuby. Chaque bas-relief était surmonté par un entablement, et l'entablement par un attique, où se lisait, du côté de la ville, cette inscription :

*Ludovico Magno abundantia parta. Præf. et Ædil. P. CC.
an. D. 1674.*

 , du côté du faubourg , celle-ci :

Ludovici Magni Providentiæ. Præf. et Ædil. P. CC. an. D.
1674.

Dans un quartier aussi fréquenté , la gloire de Louis XIV gênait un peu les mouvements du commerce : chacun des deux portiques de cet arc de triomphe ne laissait à la voie publique qu'environ deux toises. On sentit que la liberté de la circulation était préférable à une construction uniquement fastueuse : cette inutile et gênante construction fut démolie vers l'an 1787.

PORTE OU ARC DE TRIOMPHE DE SAINT-DENIS , située entre la rue Saint-Denis et celle du faubourg de ce nom , à l'endroit où le boulevard forme la séparation entre ces rues. Cet arc de triomphe fut élevé , en 1672 , sur les dessins de François Blondel , à l'occasion des conquêtes rapides que faisaient alors les armées de Louis XIV. Le prévôt des marchands et les échevins voulurent , en cette circonstance , donner un témoignage de leur admiration , et acquérir des droits aux bienfaits de Louis XIV , en faisant , aux dépens des Parisiens , élever ce monument triomphal.

Ici Blondel a déployé toutes les ressources de son imagination pour donner à cette construction un grand caractère de magnificence : il a été puissamment secondé par Michel et François Anguier , qui ont exécuté toutes les sculptures de cette porte avec un talent supérieur.

Ce monument a 72 pieds de largeur et autant d'élévation , de sorte que l'ensemble d'une face forme un carré parfait. L'ouverture de la grande arcade a 25 pieds , la face de chacun de ses pieds-droits a la même dimension ,



LA PORTE S^T DENIS.

La hauteur de l'arcade, depuis le sol jusqu'à la clef du cintre, est de 42 pieds 10 pouces; aux deux côtés, sont pour les piétons deux portes qui, par leurs dimensions, diffèrent beaucoup de celles de l'arcade principale sous laquelle devait passer le triomphateur. Ces portes n'ont que 6 pieds 8 pouces de hauteur.

Du côté de la ville, la face de cet arc de triomphe présente deux formes qui participent de l'obélisque et de la pyramide; elles sont engagées dans le mur, et, pour amortissement, ont un globe chargé de trois fleurs de lis et d'une couronne. Ces obélisques sont décorés de trophées d'armes antiques, d'un très-beau style. Au pied de chacun de ces obélisques est une figure assise, colossale, dont l'une représente les sept Provinces-Unies, sous la figure d'une femme consternée; l'autre le fleuve du Rhin, figuré par un homme vigoureux, s'appuyant sur un gouvernail et tenant une corne d'abondance. Ces deux figures, d'une grande beauté, ont été faites sur les dessins de Lebrun.

Au-dessus de l'arcade est une table renfoncée, qui présente un bas-relief spacieux, où l'on voit Louis XIV à cheval, vêtu en guerrier grec, et que, malgré ce déguisement, on reconnaît sans peine à sa volumineuse perruque; il est dans l'attitude du commandement; et, tout auprès, on voit des hommes qui s'entr'égorgent. Sur la frise, on lit cette inscription dédicatoire : *Ludovico Magno.*

Du côté du faubourg, la décoration est pareille, avec cette différence que le bas-relief placé au-dessus de l'arc a pour sujet la prise de Maëstricht, et qu'au lieu de figures humaines au bas des obélisques on a placé des lions.

Ce monument, admirable par l'harmonie parfaite qui regne en toutes ses parties, par ses grandes dimensions

et la belle exécution de ses détails, laisse néanmoins quelque chose à désirer. Sa position, dans un lieu bas, entouré de maisons, ne lui est pas avantageuse : ces obélisques, engagés dans le nu des pieds-droits, par cela seul qu'ils sont ou paraissent engagés, produisent un sentiment d'incertitude et de peine ; étant d'ailleurs consacrés aux sépultures, ne sont-ils pas étrangers à une porte triomphale, ne peuvent-ils pas faire naître de sinistres idées, et rappeler qu'on n'achète les triomphes que par la destruction et la mort ? Certainement l'architecte n'a pas voulu, à l'exemple des soldats romains, adresser des reproches au triomphateur.

Ajoutons que le soubassement de ces obélisques est enrichi de très-beaux bas-reliefs ; mais il est contre les règles du bon goût de prodiguer sur ces parties inférieures les richesses de la sculpture.

Le temps avait dégradé plusieurs parties de ce bel arc de triomphe ; l'opinion républicaine en avait fait disparaître les inscriptions. En 1817, le gouvernement ordonna la restauration de ce monument, et elle fut confiée aux soins du sieur Cellerier. Les inscriptions ont reparu, et les parties neuves de maçonnerie ont reçu une teinte qui ne les fait point discorder avec les parties anciennes¹.

PORTE OU ARC DE TRIOMPHE DE SAINT-MARTIN, situé sur

¹ Bonaparte, après une longue campagne, vint visiter les différents travaux qui s'exécutaient dans Paris. Il vit l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis ; et ces mots dédicatoires *Ludovico Magno*, en lettres récemment dorées, excitèrent sa mauvaise humeur. L'orgueil d'un mort blessait celui d'un vivant. Le ministre de l'intérieur, qui accompagnait le vainqueur dans cette tournée, fut vivement relancé ; et, rentré chez lui, il relança à son tour l'architecte qui s'excusa en disant qu'il avait doré cette inscription d'après les ordres de M. Cretet, son prédécesseur. Enfin, on ne savait si l'on devait laisser subsister l'inscription ou l'enlever ; on prit un parti mitoyen : on la bronza, et elle devint très-peu apparente. (Mémoires de M. Lombard de Langres, tom. II, pag. 46.)

le boulevard de ce nom, à l'endroit où ce boulevard sépare la rue Saint-Martin de celle du faubourg. Cet arc fut construit en 1674, sur les dessins de Pierre Bullet, élève de François Blondel, auteur de l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis.

Ce monument a 54 pieds de large, 54 pieds d'élévation, y compris l'attique dont la hauteur est de 14 pieds; ainsi, on peut dire de cet arc, comme de celui de la porte Saint-Denis, que chacune de ses faces présente un carré parlant. Cette construction est percée par trois arcades; celle du milieu a 15 pieds de largeur et 30 d'élévation; les arcades latérales ont chacune 8 pieds de largeur et 16 de hauteur.

Les pieds-droits qui, aux extrémités, s'élèvent jusqu'à l'entablement, et ceux qui supportent l'arcade du milieu ainsi que le bandeau de cette arcade, ont la même largeur, et sont travaillés en bossages vermiculés. Ce genre d'ornement, simple, noble et robuste, quoiqu'il ne soit pas généralement approuvé, est ici d'un très-bon effet. Au-dessus est un entablement à grandes consoles; le tout est surmonté par un attique qui porte l'inscription suivante :

Ludovico Magno Vesontione Sequanisque bis captis, et fractis Germanorum, Hispanorum, Batavorumque exercitibus, Præf. et Ædil. P. CC. anno D. 1674.

Dans les deux espaces qui se trouvent entre les pieds-droits, le bandeau de la grande arcade et l'entablement, sont deux bas-reliefs relatifs aux conquêtes de Louis XIV.

Dans un de ces bas-reliefs, du côté de la ville, on voit ce monarque assis sur son trône, ayant à ses pieds la

figure allégorique d'une nation à genoux, qui lui tend les bras, et lui présente un rouleau contenant le traité de la triple alliance.

L'autre bas-relief représente le même roi sous les traits d'Hercule : il est entièrement nu comme ce dieu ; il tient en main une massue, et foule aux pieds des corps morts ; la Victoire, descendue du ciel, tenant des palmes d'une main, pose de l'autre, sur la tête du roi, une couronne de lauriers. C'est ainsi qu'on a allégorisé la conquête de la Franche-Comté.

Du côté du faubourg, les deux bas-reliefs représentent, sous de semblables allégories, la prise de Limbourg et la défaite des Allemands. Ces bas-reliefs sont de Desjardins, Marsy, Le Hongre et Legros.

Entre les consoles de l'entablement sont divers attributs de l'art militaire, et entre celles du milieu est la face radieuse du soleil, symbole de Louis XIV.

Cet arc de triomphe, aussi mal situé, moins grand, moins riche d'ornements que celui de la porte Saint-Denis, lui est peut-être supérieur en beauté ; et si, entre sa corniche architravée et les bas-reliefs, l'architecte eût pu, dans toute la largeur de ce monument, placer un corps lisse et beaucoup plus large que son architrave, si l'attique eût eu moins d'élévation, je proclamerais avec moins d'hésitation la supériorité de l'arc de Saint-Martin sur celui de Saint-Denis. Le premier me semble d'une composition plus architecturale que le second.

Dans les années 1819 et 1820 on a fait plusieurs réparations à cet arc de triomphe.

OBSERVATOIRE, situé entre les rues du faubourg Saint-Jacques et d'Enfer, à l'extrémité méridionale de la grande

avenue établie en face du palais du Luxembourg, dit *Palais de la Chambre des Pairs*.

Après l'établissement de l'académie des sciences, on sentit la nécessité, pour favoriser les travaux de ses nouveaux membres, de construire un laboratoire pour la chimie et un observatoire pour l'astronomie. Le laboratoire fut bâti dans un lieu convenable, dépendant de la bibliothèque du roi; et, après plusieurs recherches et discussions, on se décida à placer l'Observatoire dans le lieu qu'il occupe aujourd'hui. Claude Perrault fut chargé par Colbert de fournir les dessins de cet édifice qui, commence en 1667, fut entièrement achevé en 1672.

Pendant que l'on travaillait à cette construction, et lorsqu'elle était presque achevée, vint à Paris Jean-Dominique de Cassini, célèbre astronome, que Colbert avait mandé d'Italie pour diriger les travaux de l'Observatoire. Il trouva les dispositions de cet édifice peu convenables aux observations, ordonna plusieurs changements à l'étage supérieur, et fit construire une vaste pièce qui nécessita le rapetissement de la cage de l'escalier et l'établissement d'un attique au-dessus de la corniche, pour donner plus d'élévation au bâtiment. Ces changements portèrent coup à la voûte de la grande pièce; on la répara ainsi que la terrasse du comble. Cette grande pièce n'a jamais servi aux observations¹.

Le plan de cet édifice est un rectangle de 15 toises dans sa plus grande dimension de l'est à l'ouest, et de 15 toises 2 tiers dans sa dimension du sud au nord; aux angles de la face méridionale, sont deux tours ou pavillons octogones, engagés, qui donnent plus de développement

¹ *Mémoires de Charles Perrault*, pag. 55, 56.

à cette face. Du côté du nord, est un avant-corps de quatre toises de saillie, où se trouve la porte d'entrée.

Cet édifice offre à son extérieur un caractère convenable à sa destination ; mais la distribution intérieure ne lui convient nullement. La science astronomique était trop peu avancée lorsqu'on entreprit cette construction, qui ne devint bientôt qu'un objet de faste. On a été obligé de construire à l'est un bâtiment contigu, moins apparent et plus utile, où se font presque toutes les observations.

La ligne de la face méridionale de l'Observatoire se confond avec celle de la latitude de Paris. Elle traverse la France de l'est à l'ouest, depuis le cours du Rhin jusqu'aux côtes de la Bretagne.

La ligne méridienne de Paris, tracée dans la grande salle du second étage de l'Observatoire, divise cet édifice en deux parties égales, et, se prolongeant au sud et au nord, s'étend d'un côté jusqu'à Collioure, et de l'autre jusqu'à Dunkerque.

Ces deux lignes, qui se coupent au centre de la façade méridionale de l'Observatoire, ont servi de bases aux nombreux triangles d'après lesquels on a levé la carte générale de la France, appelée *carte de Cassini*, ou *de l'Observatoire*, gravée et publiée en 184 feuilles.

Au sol du rez-de-chaussée on voit une ouverture de trois pieds de diamètre, entourée d'une margelle en boiserie : elle communique aux vastes souterrains qui existent au-dessous de cet édifice, et dans lesquels on descend par un escalier de trois cent soixante marches. Une pareille ouverture faite à la voûte de ce rez-de-chaussée correspond à celle-ci : elle s'élevait verticalement de la profondeur des caves jusqu'à la faite du bâtiment, et avait

pour objet des expériences sur la chute des corps et leur gravité respective. Ces expériences n'étant plus nécessaires, cette ouverture a été bouchée aux voûtes des étages supérieurs.

Au premier étage on voit une vaste charpente qui sert de pied à un long telescope . autrefois déposé au château de la Muette. Son diamètre est de vingt-deux pouces. Cet instrument embarrassant ne sert que comme un monument de l'art optique. L'invention des lunettes achromatiques l'a rendu inutile.

Au second étage se présente la grande salle qui fut , en 1789 , presque entièrement reconstruite , ainsi que la voûte qui la couvre. L'infiltration des eaux pluviales avait attaqué les constructions de cet étage qui menaçaient ruine. Dans cette salle se voient plusieurs instruments de physique , des globes , la ligne méridienne tracée sur le pavé , et , sur un piédestal , la figure en marbre de Jean-Dominique de Cassini , mort en 1742 , à l'âge de 87 ans. Cette figure assise , dont les proportions sont plus grandes que nature , et qui a été exécutée , en 1810 , par le sieur Moite , représente cet astronome dans l'attitude de la méditation.

Sur le comble de cet édifice , comble formé d'épaisses dalles en pierre , on a élevé , vers l'an 1810 , un bâtiment carré en pierre de taille , flanqué de deux tourelles. Dans une de ces tourelles on a , depuis quelques années , établi une lunette achromatique dont le pivot est incliné comme l'axe de la terre. Cette lunette est destinée à observer et décrire la marche des comètes.

La plate-forme de cet édifice est élevée au-dessus du pavé de 27 mètres ou 85 pieds.

C'est dans le bâtiment de l'Observatoire que le bureau

des longitudes tient ses séances , et que logent quelques-uns de ses membres.

Le bâtiment contigu , situé à l'est de l'édifice principal , a remplacé une tour de bois qui servait , à Marly , à la machine hydraulique de ce lieu ; elle surpassait en hauteur le bâtiment de l'Observatoire. Le bâtiment qui a remplacé cette tour est celui où se font presque toutes les observations astronomiques et météorologiques. Le grand bâtiment est l'image de certains dignitaires qui ne servent qu'à la représentation ; le petit bâtiment , humble et presque inaperçu , est le seul vraiment utile. On y pénètre par le premier étage du grand bâtiment ; c'est là que l'on voit , entre plusieurs instruments , des cercles répétiteurs , une lunette méridienne qui sert à observer l'instant où le soleil , aux solstices , ou aux équinoxes , passe sur le méridien de Paris. Des parties du comble de ce petit bâtiment , par une mécanique simple , se découvrant à volonté , permettent d'observer le ciel.

Louis XIV, pour les instruments et la construction de cet édifice , donna la somme de 725,174 livres.

Pendant les années 1811 et 1815 , de grandes réparations exécutées dans le quartier dégagèrent l'édifice de l'Observatoire , lui procurèrent un accès facile , et mirent à découvert sa façade que des bâtiments et des clôtures cachaient à la vue : on ne pouvait y arriver que par une ruelle détournée. Aujourd'hui tous ces obstacles ont disparu. En avant de la façade , du côté du nord , est une grille soutenue par deux pavillons nouvellement construits ; devant cette grille s'ouvre une large avenue plantée d'arbres , qui s'étend en droite ligne jusqu'à la grille du Luxembourg , et se continue au-delà de cette grille jusqu'au parterre du palais de la Chambre des

pairs. Ces deux grands édifices , qui , depuis long-temps cachés l'un à l'autre par un grand nombre de propriétés et de bâtiments intermédiaires , semblaient destinés à ne jamais se voir , se correspondent aujourd'hui par cette magnifique avenue bordée de quatre rangs d'arbres en droite ligne et en pente douce. Ces réparations ont considérablement changé et embelli la face de cette partie de Paris.

On a aussi terminé au sud de l'Observatoire la clôture du jardin et de la cour ; clôture construite en pierre de taille et qui , depuis le règne de Louis XIV, était restée imparfaite.

Une singularité distingue l'édifice de l'Observatoire de tous ceux de Paris : dans sa construction on n'a point employé de bois . on disait même qu'il n'y était point entré de fer ; mais dans les travaux qui furent exécutés en 1825 , on découvrit des barres de fer : du reste , tous les étages et le comble sont voûtés ¹.

ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE , située d'abord dans les salles du *Louvre* , ensuite au *Palais des Beaux-Arts*. Elle dut son institution à la querelle élevée entre les peintres de la confrérie de Saint-Luc , jouissant du titre de *maîtres*, et ceux qui , à la faveur des privilèges , exerçaient leurs arts sans être assujettis à la maîtrise. Le célèbre Lebrun , à la tête de ces derniers , appuyé du crédit du chancelier Séguier , forma le plan d'une aca-

¹ On observe dans une des salles de l'Observatoire , dite *Salle des secrets* , un phénomène d'acoustique assez intéressant. En se plaçant contre un pilier , et en parlant fort bas , le visage tourné du côté du mur , on se fait entendre d'une personne placée à l'autre extrémité de la pièce , sans être entendu de celles qui se trouvent dans les autres parties de la salle. Cet effet singulier s'observe également au Conservatoire des arts et métiers. (B.)

démie royale de peinture et de sculpture, et y fut autorisé par un arrêt du conseil privé du 20 janvier 1648. Les nouveaux académiciens dressèrent des statuts confirmés par lettres-patentes du roi. Par de nouvelles lettres de l'an 1655, le roi leur accorda la galerie du Collège de France pour tenir leurs séances : ils ne purent en profiter, mais dans la suite, en 1665, ils obtinrent un local convenable dans le vieux Louvre.

Le ministre Colbert, en l'année 1665, établit à Rome une académie de peintres et de sculpteurs français, où l'on envoyait des élèves entretenus par le roi. Cette académie de Rome fut, par lettres-patentes de novembre 1676, réunie à celle de Paris.

Cette académie est une école pour les arts d'imitation ; elle occupait au Louvre six grandes pièces garnies de tableaux et de plâtres moulés sur l'antique. Les élèves peintres, sculpteurs et architectes, qui, au jugement de cette académie, remportent les grands prix, sont pensionnés, envoyés à Rome, et y séjournent cinq ans ; tous les trois ans on y envoie le peintre paysagiste qui a remporté le prix.

Cet état de choses s'est maintenu, à quelques changements près, jusqu'à présent. Par la loi du 5 brumaire an IV (1795), cette académie fut comprise dans la troisième classe de l'Institut, et par celle de l'an XI (1805), elle fit partie de la quatrième. En 1807, cette académie, ainsi que l'Institut, a été transférée au *Palais des Beaux-Arts*, ci-devant nommé *Collège Mazarin*.

ACADÉMIE DE SAINT-LUC. La communauté des peintres, sculpteurs et graveurs de Paris existait depuis long-temps comme la plupart des autres corps de métiers ou profes-

sions. Cette communauté obtint, en 1704, la chapelle de Saint-Symphorien dont j'ai parlé ¹ : elle la fit réparer et embellir ; et , autorisée par lettres-patentes du 17 novembre 1703, elle établit dans une partie de cette chapelle une école de dessin. Il est présumable que cette école reçut alors le titre d'*Académie*, qu'elle a constamment porté depuis. Elle avait des concours, des prix et des expositions qu'elle faisait en divers lieux ².

Cette société, de laquelle il n'est sorti que très-peu d'ouvrages dignes d'être cités, se maintint jusque vers l'an 1776. Alors les élèves de l'école Saint-Luc se réunirent à ceux de l'académie royale qui , pour les recevoir, fit disposer une seconde salle au Louvre consacrée à l'étude du modele.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, dont les séances se tinrent d'abord dans la bibliothèque de Colbert, puis au Louvre, enfin aujourd'hui au palais des Beaux-Arts. Cette institution eut de faibles commencements. Colbert, voulant se maintenir en faveur, flattait les passions de Louis XIV, et notamment son goût pour les fêtes, les bâtiments et les louanges. Il réunit chez lui, pour la première fois le 5 fevrier 1663, quatre hommes de lettres : Chapelain, Charles Perrault, l'abbé de Bourseix et l'abbé de Cassagne. Il leur dit qu'il les avait fait appeler pour les consulter sur des matières de goût et d'érudition ; qu'il désirait qu'ils formassent un petit conseil qui pût se réunir deux fois la semaine, le mardi et le vendredi. Le lieu des séances était celui de la bibliothèque de ce ministre, rue Vivienne.

- ¹ Tom. I, pag. 206.

² Voyez, ci-après, article *Exposition de tableaux*.

Cette académie naissante, dite *petite académie*, était chargée de composer les sujets et les légendes des médailles, les sujets et les inscriptions des tapisseries qui devaient être exécutées à la manufacture des Gobelins, les sujets et devises des jetons, et des inscriptions pour les bâtiments. Elle était aussi chargée de revoir et corriger les ouvrages en vers ou en prose, composés à la louange du roi, pour les mettre en état d'être livrés à l'imprimerie du Louvre. « Il en a été corrigé, dit Char- » les Perrault, de quoi faire un très-gros volume ¹. »

On voit que cette académie n'eut d'abord pour objet ni les progrès de la littérature ni ceux des lumières ; qu'elle n'était qu'une fabrique des louanges dont on enivrait Louis XIV.

Colbert présenta les quatre académiciens au roi qui, content de l'emploi qu'ils faisaient de leurs talents, leur dit : « Vous pouvez, messieurs, juger de l'estime que » je fais de vous, puisque je vous confie la chose du » monde qui m'est la plus précieuse, qui est ma gloire : » je suis sûr que vous ferez des merveilles ; je tâcherai » de ma part de vous fournir de la matière qui mérite » d'être mise en œuvre par des gens aussi habiles que » vous êtes ². »

Le *petit conseil* ou la *petite académie* continuait à servir les intérêts de Colbert et l'orgueil du roi. Ce ministre étant mort en 1685, et Louvois lui ayant succédé dans la place de surintendant des bâtiments, l'académie lui adressa un mémoire pour faire valoir ses services, et savoir s'il voulait les agréer. Les membres n'étaient pas tous les mêmes que ceux qui avaient figuré dans l'ori-

¹ *Mémoires de Perrault*, pag. 36.

² *Idem*, pag. 40.

gine ; voici les noms de ceux qui la composaient alors : Charpentier, l'abbé Tallemant, Quinault et Charles Perrault. Après avoir fait parvenir leur mémoire, ils se présentèrent au ministre, qui les accueillit, leur promit protection ; mais il ne voulut point reconnaître Perrault, qui fut exclus ¹.

Ces membres n'étaient que les agents, les soudoyés du ministre ; et l'académie n'avait point encore d'existence légale : le roi la nommait la *Petite Académie*, et les académiciens qualifiaient leur société d'*Académie des Inscriptions et des Médailles*. Mais bientôt elle prit de la consistance, et se composa d'un plus grand nombre de sociétaires. Au mois de juillet 1704, elle fut organisée d'une manière stable ; on la soumit à un règlement qui lui donne le titre d'*Académie royale des Inscriptions et des Médailles*,

¹ Voici comment Perrault raconte son exclusion. Après avoir dit qu'il ne voulut pas se présenter devant Louvois dans la crainte d'éprouver ses brusqueries et de ne pouvoir les supporter avec assez de calme, il ajoute que Louvois demanda aux membres présents « Combien êtes-vous ? — Nous sommes quatre, mon- » seigneur, répondit M. Charpentier. — Qui sont ils ? lui dit M. Louvois. — » Il y a, reprit M. Charpentier, M. Perrault.—Perrault ! dit M. de Louvois, » vous vous moquez ; il n'y étoit point, il avoit assez d'affaires dans les » bâtimens. Et les autres, qui sont-ils ? — Il y a, dit M. Charpentier, » M. l'abbé Tallemant, M. Quinault et moi. — Mais ne vous voilà que » trois ; où est le quatrième ? — J'ai eu l'honneur de vous dire, reprit » M. Charpentier, qu'il y avoit M. Perrault. — Et je vous dis, reprit M. de » Louvois avec un ton de voix élevé et qui marquoit qu'il ne vouloit pas être » contredit davantage, qu'il n'en étoit pas. M. Charpentier se tut, et M. de » Louvois poursuivit : Qui étoit donc ce quatrième ? Alors l'un des trois dit : » M. Félibien venoit quelquefois dans l'assemblée lire des descriptions » qu'il faisoit de divers endroits des bâtimens du roi — Voilà enfin ce qua- » trième que je cherchois, dit M. de Louvois : Or çà, allez-vous-en, mes- » sieurs, et travaillez de toutes vos forces. » (Mémoires de Perrault, pag. 499, 200.)

Dans le premier volume, pag. 5. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, cette scène est mentionnée ; mais on y dit que Perrault, dès l'an 1682, avait cessé d'assister aux assemblées de la *petite académie*.

et qui fixe le nombre des académiciens à quarante, dont dix honoraires, dix pensionnaires, dix associés et dix élèves. Le lieu de ses séances, dès l'an 1699, fut assigné dans un des appartements du Louvre. En 1713, des lettres-patentes confirmèrent les privilèges et règlements de cette académie et de celle des sciences.

Dans la suite, quelques parties du règlement furent modifiées. Le 4 janvier 1716 un arrêt du conseil d'état donne à cette société le titre plus relevé d'*Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*. La classe des élèves fut supprimée, et celle des associés augmentée de dix membres.

Lorsqu'au 3 brumaire an IV (25 octobre 1795) on organisa l'*Institut de France*, cette académie forma la troisième classe, ou *classe des sciences morales et politiques*. Depuis 1814, elle a repris son vieux nom d'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Le mot *académie* est une dénomination commune à plusieurs établissements d'une nature bien différente, comme je le prouverai bientôt. Quant à la désignation d'*Inscriptions*, elle ne convient plus à cette réunion de littérateurs qui, depuis près d'un siècle, ne s'occupe guère de composer des inscriptions pour les monuments, les tapisseries, les médailles et les jetons.

ACADÉMIE DES SCIENCES. Elle tint d'abord ses séances dans la bibliothèque du roi, puis au Louvre, enfin dans le palais des Beaux-Arts. Après avoir établi l'académie des inscriptions, Colbert s'occupa du projet de fonder une académie des sciences. Il se fit donner un mémoire de tous les gens de lettres qui s'assembloient alors chez M. de Montmort, conseiller d'état, ainsi que de tous les

savants répandus dans le royaume et même dans les pays étrangers. Voici les choix qui résultèrent de cette recherche : MM. Carcavi , Roberval , Huyghens , Frenicle , Piccard , Duclos , Bourdelin , Delachambre , Perrault , Auzoul , Pecquet , Buot , Gayant , Mariotte et Marchand , noms aujourd'hui pour la plupart ignorés. Dans la suite on y joignit Duhamel , abbé de Saint-Lambert ; l'abbé Galois ; Blondel , architecte ; Dominique de Cassini , que M. Carcavi fit venir de Bologne , où il était professeur ; Lahire , etc. ; A Gayant succéda peu de temps après Du Vernoy .

Cette académie devait s'exercer sur cinq sciences principales : les *mathématiques* , l'*astronomie* , la *botanique* , la *chimie* et l'*anatomie* . Bientôt on proposa de joindre à ces sciences celle de la *théologie* : Colbert adopta la proposition ; et l'abbé Ogier , le plus célèbre prédicateur de son temps , fut nommé pour cette science ; mais la Sorbonne alarmée vint se plaindre qu'on empiétait sur ses attributions . M Colbert se rendit à ses remontrances . On ne pensait pas alors qu'en l'associant à des sciences exactes , la théologie n'avait que des humiliations et des revers à éprouver .

Une autre chose digne de remarque , c'est que le gouvernement crut nécessaire d'ordonner aux astronomes de ne point s'appliquer à l'*astrologie judiciaire* , et aux chimistes de ne point chercher la *pierre philosophale* .

Cette académie tint ses premières séances en 1666 , dans une salle basse de la bibliothèque du roi , où l'on construisit un laboratoire pour les chimistes ; et dans le même temps , pour les astronomes , on fit bâtir ailleurs l'Observatoire dont j'ai parlé . Jusqu'en 1699 , cette académie exista en vertu d'autorisation du roi ; ce ne fut

qu'en cette année qu'elle reçut une forme stable, un règlement, une existence légale, et un appartement au Louvre. Tous ces avantages furent confirmés par lettres-patentes de février 1713.

Dans les commencements de cette institution, les membres, comme à l'ordinaire, montrèrent une ferveur qui ne se soutint pas.

Le roi, par les conseils de Colbert, pensionna, à l'époque de la fondation des académies des sciences et des inscriptions, tous les membres qui y étaient admis, et plusieurs savants nationaux. Il poussa ses largesses jusqu'à donner des pensions à des savants étrangers. On a beaucoup exalté cette munificence royale; elle méritait moins d'éloges qu'elle en a reçu.

« On est tout étonné, dit un écrivain moderne, de la » modique somme que coûta au roi la partie éclatante » de sa renommée; dans l'année où ses libéralités furent les plus considérables, la dépense ne s'éleva qu'à » 100,866 livres, savoir, 53,000 en pensions pour les » nationaux, 16,500 pour les étrangers, et le reste en » gratifications. Un seul courtisan inutile, le duc de L..., » coûta plus au roi que les lettres, les sciences et les » académies pendant tout son règne ¹. »

¹ *Memoires de Dangeau. — Monarchie de Louis XIV*, par M. Lémon-
tey, pag. 366, à la note.

D'après un manuscrit intitulé *Mémoires des Dépenses que le Roi a faites depuis l'année 1664 jusqu'en l'année 1690*, dédié à J. Ardouin Mansart, au chapitre 16, intitulé *Pensions des gens de lettres*, on trouve qu'en l'année 1664, ces pensions s'élevaient à 80,870 liv.; en 1665, à 83,400; en 1666, à 95,507; en 1667, à 92,280; en 1668, à 89,400; en 1669, à 111,350. C'est la plus forte somme dont Louis XIV ait gratifié les gens de lettres.

En 1670, les pensions se monterent à 107,900 liv.; en 1671, à 100,076; en

Perrault nous parle de la dégradation progressive de cette libéralité royale; il nous apprend avec quels égards, quelle attention délicate ces pensions furent d'abord payées, comment ensuite on les paya mal, et enfin comment on ne les paya plus.

Ces pensions parvenaient aux étrangers par le moyen de lettres de change. « A l'égard de celles qui se distribuèrent à Paris, dit-il, elles se portèrent, la première année, chez tous les gratifiés, par le commis du trésorier des bâtiments, dans des bourses de soie et d'or, les plus propres du monde; la seconde année, dans des bourses de cuir. Comme toutes choses ne peuvent demeurer au même état, et vont naturellement en dépérissant, les années suivantes il fallut aller recevoir soi-même les pensions chez le trésorier, en monnaie ordinaire. Les années eurent bientôt quinze, seize mois; et, quand on déclara la guerre à l'Espagne, une grande partie de ces gratifications s'amortirent. Il ne resta presque plus que les pensions des académiciens de la petite académie et de l'académie des sciences ¹. »

Enfin, les paiements furent suspendus.

« Il y a déjà quelque temps, dit-on dans les Mémoires de Dangeau, au 15 mai 1694, qu'on a donné congé à tous les ouvriers des Gobelins, et qu'on ne paie plus

1672, à 86,800, en 1673, à 84,200; en 1674, à 62,250; en 1675, à 57,550; en 1676, à 49,200.

Ces pensions se tinrent à peu près à ce dernier taux; mais en 1683, elles se trouvent réduites à 4,600 livres. Elles reprirent dans les années suivantes, et se maintinrent, pendant quelques années, de 46 à 59,000 liv.; mais dans l'année 1690, elles se trouvent réduites à la somme de 44,966 liv.

En cette dernière année, les pensions cessèrent d'être payées sur les fonds de bâtiments, et l'auteur du manuscrit ne va pas au-delà.

¹ *Mémoires de Charles Perrault*, pag. 52, 53.

» l'académie des sciences, ni la petite académie que
 » M. Bignon avait fait établir pour la description des
 » arts ¹. »

L'académie des sciences, qui a contribué si puissamment aux progrès des connaissances humaines, lorsqu'au 3 brumaire an IV on organisa l'Institut de France, fut mise à la première classe, sous le titre de *Sciences physiques et mathématiques*; et, malgré quelques changements survenus depuis, elle a conservé ce rang.

ACADÉMIE D'ARCHITECTURE. Elle fut projetée en 1674 par Colbert, et se maintint avec une simple autorisation jusqu'au mois de février 1717, époque où elle reçut un état légal. Elle eut, comme l'académie de sculpture et de peinture, ses écoles, ses prix et ses pensionnaires à Rome; comme elle, par la loi du 3 brumaire an IV, elle fit partie, d'abord de la troisième classe, puis, en 1803, de la quatrième classe de l'Institut.

AUTRES ACADÉMIES. Il fut établi sous ce règne plusieurs autres institutions qui prirent le nom d'*Académies*. Depuis longtemps il existait des tripots, appelés *académies de jeux*. Une école d'équitation et d'escrime fut fondée, pendant le règne de Louis XIII, sous le nom d'*Académie royale pour la noblesse*. J'en ai parlé.

Au mois de mars 1661, Louis XIV fonda une *Académie royale de danse* ², dans l'intention de perfectionner cet

¹ *Mémoires de Dangeau*, publiés par Lémontey, pag. 83.

² Les maîtres de danse étaient ordinairement maîtres de violon. Ces maîtres, nombreux à la cour et à la ville, formaient une corporation composée de *douze anciens maîtres*, de ceux de la *grand'bande*, et d'un chef qui portait le titre de *roi des violons*. Des lettres-patentes du mois d'octobre 1658, enregistrées le 22 août 1669, accordent à Guillaume Dumanoir, violon ordinaire du cabinet de Louis XIV, l'office de *roi des violons*, de maître à danser et joueur d'in-

art et d'en corriger les abus. Ce roi, par lettres-patentes de juin 1674, érigea l'Opéra en *Académie royale de musique*. Cette même dénomination, appliquée à des établissements d'une nature si différente, justifie le choix du mot *institut*, sous lequel la Convention nationale désigna la réunion des sociétés de sciences, de littérature et de beaux-arts. On ne peut, sans être pénétré d'un profond respect pour la routine, chercher à rétablir la dénomination prostituée et peu caractéristique d'*académie*.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI, située rue de Richelieu, n° 58. Cette bibliothèque éprouva les vicissitudes du sort (*habent sua fata libelli*), et n'obtint une consistance honorable, un haut degré d'utilité, que sous le règne de Louis XIV.

Le roi Jean avait une bibliothèque peu nombreuse; elle se composait de huit à dix volumes; tels étaient la traduction de *la Moralité des Échecs*, un *Dialogue sur les Substances*, la traduction de *Trois Décades de Titc-Live*, des fragments d'une version de la Bible, un volume des *Guerres de la Terre-Sainte*, et trois ou quatre livres de dévotion.

Charles V, son successeur, qui aimait la lecture, et qui fit faire plusieurs traductions, porta sa collection jusqu'à neuf cent dix volumes; ils étaient placés dans une tour du Louvre, appelée *la Tour de la Librairie*. Gilles Mallet, valet de chambre, puis maître d'hôtel du roi, eut la garde de ces livres, et en composa, en 1375, un inventaire

struments, et approuvent les statuts et règlements faits par ledit roi et ses prédécesseurs, « concernant, y est-il dit, l'exercice dudit office de *roi des violons*, » maîtres à danser et ex-dites sciences et maîtrises de violons, joueurs des instruments tant haut que bas, etc. » (*Registres manuscrits du parlement*, au 22 août 1659.) Le titre du *roi des violons* fut supprimé par édit de mars 1775; le dernier de ces rois était Jean (*Jean-Pierre Guignon*, de Turin). On fait remonter cette royauté à l'an 1351.

encore conservé à la bibliothèque royale ; ils consistaient en livres d'église , de prières , de miracles , de vies de saints , et surtout en traités d'astrologie , de géomancie et de chiromancie , et autres productions des erreurs du temps , erreurs que ce roi adoptait.

Après la mort de Charles V , cette collection de livres fut en partie dispersée et enlevée par des princes ou officiers de la cour. Deux cents volumes du premier inventaire manquèrent ; mais comme le roi recevait de temps en temps quelques présents de livres qui réparaient un peu les pertes , la bibliothèque se trouva encore composée , en 1423 , d'environ huit cent cinquante volumes.

Cette collection disparut pendant que le duc de Bedford , en qualité de régent de France , séjournait à Paris. Ce prince anglais , en 1429 , l'acheta tout entière pour la somme de 4,200 livres. Il paraît qu'il en fit transférer une partie en Angleterre. Ces volumes étaient pour la plupart enrichis de miniatures , couverts de riches étoffes , et garnis de fermoirs d'or ou d'argent.

Louis XI rassembla les volumes que Charles V avait répartis dans diverses maisons royales , y joignit les livres de son père , ceux de Charles son frère , et , à ce qu'il paraît , ceux du duc de Bourgogne : l'imprimerie , qui commença sous son règne à être en usage , contribua à l'accroissement de sa bibliothèque.

Louis XII fit transporter au château de Blois les volumes que ses deux prédécesseurs , Louis XI et Charles VIII , avaient rassemblés au Louvre , où se trouvaient les commencements d'une précieuse collection de livres , dont plusieurs provenaient de ceux que le duc de Bedford avait tirés de la tour du Louvre , pour les transférer en Angleterre. Charles VIII avait réuni à la bibliothèque royale

celle des rois de Naples ; Louis XII l'augmenta de celle que les ducs de Milan possédaient à Pise.

François I^{er}, en 1544, avait commencé une bibliothèque à Fontainebleau : il l'accrut considérablement, en y transférant les livres que Louis XII avait réunis à Blois.

Cette bibliothèque de Blois, dont on fit alors l'inventaire, se composait d'environ 4,800 volumes, dont 409 imprimés, 58 ou 59 manuscrits grecs, apportés de Naples à Blois par le célèbre Lascaris.

François I^{er} enrichit de plus la bibliothèque de Fontainebleau d'environ 60 manuscrits grecs, que Jérôme Fontinal acquit par ses ordres dans les pays étrangers. Jean de Pins, Georges d'Armagnac et Guillaume Pelluciers, ambassadeurs à Rome et à Venise, achetèrent pour le compte de ce roi tous les livres grecs qu'ils purent trouver. Deux cent soixante volumes en cette langue furent, d'après le catalogue dressé en 1544, le résultat de ces acquisitions.

Depuis, François I^{er} envoya dans le Levant Guillaume Postel, Pierre Gilles et Juste Tenelle. Ils en rapportèrent 400 manuscrits grecs et une quarantaine de manuscrits orientaux.

La bibliothèque de Fontainebleau s'accrut encore des livres du connétable de Bourbon, dont François I^{er} confisqua tous les biens. Malgré cet accroissement, les manuscrits grecs, dans cette bibliothèque, l'emportaient sur les livres français, dont le nombre n'était que de 70 volumes. Il faut attribuer cette préférence, moins au goût de ce roi, qui n'entendait pas le grec, qu'à celui de ses savants bibliothécaires, Guillaume Budé, Pierre du Chastel ou Castellanus, Mellin de Saint-Gelais et Pierre de Montdoré.

Henri II, en 1556, d'après les insinuations de Raoul Spifame, rendit une ordonnance qui serait devenue très-profitable, si on l'eût exactement observée. Elle enjoignit aux libraires de fournir aux bibliothèques royales un exemplaire en vélin et relié de tous les livres qu'ils imprimeraient par privilège ¹.

Les règnes suivants, temps de persécutions où l'on emprisonnait et faisait périr sur les bûchers les hommes les plus instruits et les plus probes, parce qu'ils étaient soupçonnés de partager, ou qu'ils partageaient réellement les opinions des réformés, durent avoir une funeste influence sur la bibliothèque royale.

L'affreux cardinal de Lorraine fit emprisonner à la Bastille Aimar de Rançonnet, premier président au parlement de Paris, qui y mourut de douleur en 1559; et sa bibliothèque, confisquée, fut réunie à celle du roi.

Pierre Montdoré, qui en était alors bibliothécaire, en conséquence de cette même persécution, fut, quelques années après, en 1567, obligé d'abandonner la bibliothèque, et de s'enfuir à Sancerre, où il mourut de chagrin.

Amyot le remplaça, et rendit quelques services aux gens de lettres, en leur communiquant des manuscrits. Il paraît qu'avant lui cette bibliothèque ne servait qu'à ceux qui en avaient la garde.

Pendant la Ligue, elle éprouva plusieurs pertes fâ-

¹ Cette ordonnance, mentionnée seulement dans l'*Essai historique sur la bibliothèque du roi*, publié en 1782, ne se trouve dans aucun recueil législatif. Si réellement elle fut rendue en 1556, tout porte à croire qu'elle passa inaperçue et fut mal exécutée. Louis XIII paraît être le premier qui se soit sérieusement occupé de ce moyen d'enrichir la bibliothèque du roi. Voyez ci-après. (B)

cheuses. Dans une note que Jean Gosselin , alors gardien de la bibliothèque , eut la précaution d'écrire sur un manuscrit intitulé *Marguerite historique* , par Jean Massuë , on lit que le président de Nully , fameux ligueur , se saisit , en 1593 , de la librairie du roi , en fit rompre les murailles , la garda jusqu'à la fin de mars 1594 , et que , pendant cet espace de temps , on enleva le premier cahier du manuscrit dont je viens de donner le titre ; que Guillaume Rose , évêque de Senlis , et Pigenat , curé de Paris , autres furieux ligueurs , firent , dans un autre temps , plusieurs tentatives pour envahir la bibliothèque royale ; mais qu'ils en furent empêchés par le président Brisson , à la sollicitation de lui Gosselin .

Henri IV , maître de Paris , ordonna par lettres du 14 mai 1594 , que la bibliothèque de Fontainebleau serait transférée dans sa capitale et déposée dans les bâtiments du collège de Clermont que les jésuites , chassés de Paris et de la France , venaient d'évacuer . Mais cet ordre ne fut exécuté qu'au mois de mai 1595 . La bibliothèque royale fut alors recueillie dans les salles de ce collège .

Elle s'augmenta , vers cette époque , d'un grand nombre de livres précieux . Catherine de Médicis avait laissé une collection de manuscrits hébreux , grecs , latins , arabes , français , italiens , au nombre de plus de huit cents . Cette collection provenait de la succession du maréchal Strozzi qui l'avait achetée après la mort du cardinal Ridolfi , neveu du pape Léon X . Catherine se l'appropriâ , sous le vain prétexte que ces livres provenaient de la bibliothèque des Médicis . Après sa mort , ils étaient restés en dépôt chez Jean-Baptiste Benivieni , abbé de Bellocbranche , aumônier et bibliothécaire de cette reine . Henri IV ordonna l'acquisition de cette collection . Trois

commissaires en firent , en mars 1597 , l'estimation , et la portèrent à la somme de cinq mille quatre cents écus. Les créanciers de cette défunte reine mirent opposition à cette vente ; et l'abbé de Bellebranche mourut dans ce temps. Il y eut beaucoup de lenteur. Henri IV mandait à M. de Thou , son bibliothécaire , le 4 novembre 1598 : « Je vous ai ci-devant écrit pour retirer des mains du neveu du feu abbé de Bellebranche la librairie de la feue reine , mère du roi , mon seigneur ; ce que je vous prie et commande encore un coup de faire , si j'à ne l'avez fait , comme chose que je désire et affectionne et veux , afin que rien esgare et que vous la fassiez mettre avec la mienne. Adieu ¹. »

Deux arrêts du parlement , l'un du 25 janvier , l'autre du dernier jour d'avril 1599 , ordonnèrent la remise de cette collection et sa translation au collège de Clermont.

Les jésuites furent rappelés en 1604 ; on leur rendit leur collège de Clermont , et on transféra la bibliothèque du roi dans une salle du cloître du couvent des cordeliers : ces livres étaient alors sous la garde de Casaubon ².

Henri IV s'occupait de placer plus convenablement cette riche bibliothèque. Le 25 décembre 1609 , il nomma quatre commissaires , le cardinal du Perron , le duc de Sully , le président de Thou et un conseiller du parlement , et les chargea de visiter les collèges de Tréguier et de Cambrai , dans l'intention de les supprimer , et de placer la bibliothèque dans leurs bâtiments. « A la place desdits collèges , dit l'Estoile , sa majesté en veut faire édifier

¹ *Histoire de de Thou* , tom. XV , pag. 492 de la traduction.

² Casaubon , après la mort de Henri IV , ne se croyant pas en sûreté à Paris à cause de sa religion , quitta cette ville , se retira en Angleterre , et laissa Nicolas Rigault pour remplir les fonctions de garde de la librairie. Après la mort du titulaire , Rigault fut nommé à sa place.

» un autre, plus magnifique, qui sera appelé *Collège royal*, dans lequel sera mise la bibliothèque du roi ¹. » La mort imprévue de Henri IV laissa ce projet sans exécution : cette bibliothèque resta dans le couvent des Cordeliers.

Sous Louis XIII, la bibliothèque royale fut enrichie des livres de Philippe Hurault, évêque de Chartres, au nombre de 118 volumes, dont 100 manuscrits grecs ; de ceux du sieur de Brèves, ambassadeur à Constantinople, consistant en 108 beaux manuscrits syriaques, arabes, persans, tures, qui avaient été acquis et payés par le roi pour faire partie de sa bibliothèque ; mais le cardinal de Richelieu s'empara de cette collection, ainsi que de la bibliothèque de La Rochelle, dont il composa la sienne, qu'il légua à la Sorbonne.

Sous le même règne, la bibliothèque du roi, restée au couvent des cordeliers, fut transférée dans une grande maison appartenant à ces religieux, et située rue de la Harpe, au-dessus de l'église de Saint-Côme. Les deux frères Pierre et Jacques Dupuy en furent nommés gardes, et Jérôme Bignon, grand-maître : elle consistait alors dans environ 16,746 volumes, tant manuscrits qu'imprimés.

Sous le règne de Louis XIV et sous le ministère de Colbert, cette bibliothèque acquit une consistance et des richesses qu'elle n'avait jamais eues ² ; pour la première

¹ *Journal de Henri IV*, au 25 décembre 1609.

² C'est plutôt à Louis XIII qu'il faut attribuer l'accroissement considérable de la Bibliothèque : ce fut du moins ce prince qui le premier favorisa son développement, par l'ordonnance qu'il rendit en 1617, portant qu'à l'avenir ne sera octroyé à quelque personne que ce soit, aucun privilège pour faire imprimer ou exposer en vente aucun livre, sinon à la charge d'en mettre gratuitement deux exemplaires en la Bibliothèque du roi. Cette ordonnance paraît être le

fois, rendue accessible au public, elle favorisa puissamment les progrès des connaissances humaines.

Elle s'accrut du fonds du comte de Béthune, composé de 1,923 volumes manuscrits, dont plus de 950 sont remplis de lettres et de pièces originales sur l'histoire de France ;

Vers 1662, du fonds d'Antoine de Loménie de Brienne, composé de manuscrits sur l'histoire de France ;

Dans le même temps, de la bibliothèque de Raphaël Trichet, sieur Dufresne, composée de neuf à dix mille volumes imprimés, d'une quarantaine de manuscrits grecs, et de cent manuscrits latins et italiens, etc. ;

D'un recueil immense de pièces sur le cardinal Mazarin, en 556 volumes ;

Du cabinet des médailles du Louvre, collection très-remarquable par ses raretés, ses antiquités et ses pierres précieuses ;

Du cabinet de médailles dont J.-B. Gaston, *duc d'Orléans*, fit, en 1660, présent au roi, ainsi que de ses livres et manuscrits ;

Du grand recueil des estampes de l'abbé de Marolles, contenant 224 volumes in-folio ;

Des pièces et ornements en or trouvés, près de Tournay, dans un tombeau qu'on a cru être celui de Childéric : ces objets riches et curieux faisaient partie de la collection du cabinet du Louvre ;

Des livres du sieur Carcavi, dont, en 1667, Colbert fit l'acquisition ;

premier monument de législation en faveur de cette Bibliothèque, qui, à partir de cette époque, a reçu une si grande extension, et qui est aujourd'hui la plus riche et la plus précieuse bibliothèque du monde. (B.)

De plusieurs livres que ce ministre faisait acheter dans les ventes, soit en France, soit à l'étranger ;

De 729 volumes in-folio et 1,588 in-4°, provenant de la bibliothèque de M. Fouquet, manuscrits ou imprimés, acquis en 1667 ;

De 2,156 volumes manuscrits, dont 102 en langue hébraïque, 345 en arabe, samaritain, persan, turc et autres langues orientales; 229 en langue grecque, et 1,422 en langues latine, italienne, française, espagnole. etc.; en outre, de 1,557 livres imprimés, tous provenant de la bibliothèque du cardinal Mazarin ;

D'une partie des livres orientaux de Jean Golius et de 1,400 manuscrits hébreux, arabes, turcs, persans, grecs, latins, français, esclavous, et de près de 600 volumes imprimés dans ces langues, provenant de la bibliothèque du savant Gilbert Gaulmin ;

De 62 manuscrits grecs, que M. de Monceaux recueillit dans le Levant, où il fut envoyé exprès en 1667 ;

De la bibliothèque de Jacques Mentel, médecin, composée d'environ dix mille volumes, dont une cinquantaine de manuscrits, acquise en 1670 ;

De 146 volumes, que l'ambassadeur de Portugal avait fait acheter à Lisbonne, concernant l'histoire d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, d'Espagne, etc.;

De plusieurs livres imprimés, reçus journellement de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, etc.;

De 540 volumes in-folio, contenant des copies de titres conservés dans les chambres des comptes, maisons religieuses, etc.;

- De 650 manuscrits hébreux, syriaques, coptes, arabes, turcs, persans, et d'une trentaine de manuscrits

grecs recueillis par le père Michel Vansleb, savant orientaliste que Colbert, en 1672, avait envoyé dans le Levant

Enfin, en 1684, on comptait dans la bibliothèque royale, 40,542 manuscrits, sans y comprendre ceux de Brienne et de Mézerai, et environ 40,000 imprimés, non compris les divers recueils d'estampes et de cartes de géographie.

Louvois succéda à Colbert dans la direction de cette bibliothèque : il continua son ouvrage, chargea les ministres français dans les cours étrangères d'acheter des manuscrits et des imprimés : on en reçut de toutes parts. Le père Mabillon voyageait en Italie pour le même objet : il procura à la bibliothèque plus de 4,000 volumes imprimés et plusieurs manuscrits. Louvois fit rendre, le 31 mai 1689, un arrêt du conseil, tendant à remettre en vigueur l'ordonnance de Henri II, qui obligeait les libraires à fournir à la bibliothèque des exemplaires des livres qu'ils faisaient imprimer par privilège ; ce qui procura à cette collection une source intarissable de volumes.

On acquit dans le même temps les manuscrits de Chantreaux-Lefèvre. Les savants, envoyés par Colbert dans le Levant, faisaient aussi à leur tour parvenir à la bibliothèque les fruits de leurs investigations de manuscrits grecs et orientaux. En 1697, le père Bouvet, missionnaire, apporta 42 volumes chinois que l'empereur de la Chine envoyait en présent au roi. Avant cet envoi, il n'existait dans la bibliothèque que quatre volumes en cette langue ; ils s'y sont, dans la suite, considérablement multipliés.

En 1700, l'archevêque de Reims donna à la bibliothè-

que royale 500 manuscrits hébreux, grecs, latins et français. On acheta pour elle 35 volumes manuscrits sur la Lorraine; le père Fontenai, revenu de la Chine, remit au roi 12 gros volumes, les uns chinois, les autres tartares.

En 1701, 250 manuscrits, provenant de la bibliothèque d'un docteur de Sorbonne, appelé Faure, furent achetés : on y joignit deux manuscrits donnés par Sparwenfeld, maître des cérémonies de la cour de Suède, un Missel romain d'une grande antiquité, et une relation de voyage en langue russe. Cette relation était le premier volume en cette langue que possédât la bibliothèque. On acheta à Rome un manuscrit de Pétrone, où se trouvent le fragment du Festin de Trimalcion et plusieurs autres morceaux de cet écrivain licencieux; Tibulle, Properce et Catulle en entier; l'Épître de Sapho, celle de Phaon et le petit poëme du Phénix, par Claudien. Ce dernier manuscrit fut trouvé, dit-on, à Traw en Dalmatie.

Une caisse était, depuis quinze ans, déposée à la douane sans être réclamée; on la fit enfin ouvrir : elle contenait 14 portefeuilles remplis de livres tartares qui furent remis, en 1708, à la Bibliothèque royale.

En 1713, cette bibliothèque reçut, entre autres richesses, le legs de Caillé du Fourny, contenant l'inventaire des titres conservés dans la chambre des comptes de Lorraine et de Bar; celui de Galland, consistant en 100 volumes ou portefeuilles de manuscrits arabes, turcs, persans, etc. En 1714, François de Gaignières fit à cette bibliothèque une donation d'une bien plus haute importance : il lui légua son immense et tres-riche cabinet.

Tous les jours des legs, des présents, des acquisitions et des tributs de la librairie augmentaient ce précieux

dépôt des erreurs, des vérités et des connaissances humaines.

Le changement le plus notable qu'il éprouva, sous le règne de Louis XIV, fut sa translation de la rue de la Harpe dans la rue Vivienne. La bibliothèque était devenue trop nombreuse pour être contenue dans le local qu'elle occupait. En 1666, Colbert acheta des héritiers de M. de Beautru deux maisons, voisines de son hôtel, rue Vivienne; il les fit disposer convenablement, et les livres y furent transportés.

Sous la régence du duc d'Orléans, la bibliothèque jouit de la même propriété; mais, le local de cette collection toujours croissante étant insuffisant, on s'occupa de la placer ailleurs.

Il existait dans la rue de Richelieu un hôtel immense, qui portait le titre de palais, qu'avait fait construire et qu'avait autrefois habité le cardinal Mazarin. Cet hôtel, qui occupait l'espace qui se trouve entre les rues Neuves-Petits-Champs, Vivienne, Richelieu, et celle de Colbert, laquelle a été ouverte sur l'emplacement de ses bâtiments, était encore plus remarquable par son extrême magnificence et par les objets rares et précieux qu'il contenait, que par son étendue. Après la mort de Mazarin, il fut divisé en deux parties : l'une, du côté de la rue Vivienne, fut le lot du duc de La Meilleraie, époux d'une nièce du cardinal, et porta le nom d'*Hôtel de Mazarin* jusqu'en 1719, époque où le roi en fit l'acquisition pour la donner à la Compagnie des Indes. On y a depuis établi la Bourse; l'autre partie du palais Mazarin, située du côté de la rue de Richelieu, échut au marquis de Mancini, et devint l'*Hôtel de Nevers*. On y avait placé la ban-

que du système de Law : cette banque, ruinée de fond en comble, laissait un local vide.

. L'abbé Bignon, bibliothécaire, décida le régent à ordonner, en 1721, que la bibliothèque serait placée à l'hôtel de Nevers. Sans retard, on transporta une grande partie des livres que l'on plaça sur des tablettes faites à la hâte.

La possession de cet hôtel éprouva des difficultés qu'on n'aurait jamais pu surmonter sans le crédit de l'abbé Bignon, appuyé de celui du comte de Maurepas : ils parvinrent à obtenir des lettres-patentes de 1724, enregistrées au parlement le 16 mai de la même année, par lesquelles le roi affecte à perpétuité cet hôtel au placement de sa bibliothèque.

Il est remarquable que cette bibliothèque fut déposée dans la partie du palais Mazarin où ce cardinal avait eu la sienne.

Ses richesses s'augmentèrent toujours, et avec une rapidité qui ne nous permet plus de les détailler. Je dirai qu'après l'an 1790, époque de la suppression des maisons religieuses, cette immense collection s'accrut d'un grand nombre de livres manuscrits ou imprimés, provenant des bibliothèques de ces maisons supprimées¹.

Voici quelques notions sur les bâtiments de la bibliothèque royale, sur ses objets curieux, ses divisions en différents dépôts, et sur la quantité de volumes imprimés ou manuscrits qu'elle renferme aujourd'hui.

¹ Voyez le décret du 19 juillet 1793 (art. 6), et les ordonnances du 24 octobre 1814, et du 9 janvier 1828, qui imposent aux éditeurs l'obligation de déposer à la Bibliothèque royale un certain nombre d'exemplaires de tous les ouvrages qu'ils publient. Ce décret et ces ordonnances ne sont que la reproduction de l'ordonnance de Louis XIII, citée plus haut. (B.)

Quand on a traversé le vestibule, on voit une cour dont la longueur est de 50 toises et la largeur de 15 : cette cour est environnée de bâtiments servant à la bibliothèque qui occupe encore d'autres parties de bâtiments contigus.

Cette bibliothèque se divisait autrefois en cinq dépôts : les *livres imprimés*, les *médailles et antiques*, les *gravures* et les *titres et généalogies*. Ce dernier dépôt a été supprimé pendant la révolution.

Les *livres imprimés* remplissent le premier étage des bâtiments qui environnent la cour dans une étendue d'environ 130 toises ; on y monte par un vaste escalier situé à droite du vestibule : la rampe en fer est plus remarquable par son travail que par la beauté du dessin. Les diverses salles qui composent ce dépôt sont de plain-pied, de la même hauteur, larges de 4 toises, et éclairées par trente-trois grandes croisées.

Parmi de longues et hautes murailles de livres, parmi plusieurs objets curieux, on remarque dans la principale galerie un monument appelé le *Parnasse français* : c'est une composition mesquine du sieur Titon du Tillet. On y compte seize figures en bronze, en y comprenant le cheval Pégase ; à peu près autant de génies tenant des médaillons ; quelques autres médaillons sont suspendus à des branches de lauriers : le tout couvre confusément une forme de montagne haute de 5 pieds 4 pouces. Les figures en pied représentent les poètes et les musiciens de France ; ces figures, qui ont 1 pied ou 16 pouces de hauteur, sont trop grandes, et la montagne est trop petite. Une de ces figures, dans trois ou quatre enjambées, pourrait facilement franchir la montagne du Parnasse. On a composé une ample description du *Parnasse français*, ornée de

gravures ; Parnasse qui n'est recommandable que par les portraits des hommes de lettres qui y figurent, et qui n'offre d'ailleurs rien qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est que l'auteur a signalé son adulation et sa vanité, en plaçant au faite de sa petite montagne Apollon sous les traits de Louis XIV, et sa propre figure dans la partie inférieure.

Ce Parnasse ridicule, érigé à la gloire de Louis XIV et des littérateurs de son règne, a été de nouveau dédié en 1718 à Louis XV.

On a ajouté, depuis, les figures en pied de Rousseau, Crébillon et Voltaire.

Une pièce qui se trouve en retour d'une des principales salles, pièce spécialement destinée aux livres de géographie, a son parquet percé de deux ouvertures circulaires entourées de balustrades en fer. De ces ouvertures sortent les hémisphères de deux vastes globes dont les pieds en bronze sont posés au rez-de-chaussée; l'un de ces globes est terrestre et l'autre céleste.

Ces globes furent commencés à Venise par Pierre Coronelli, d'après l'ordre du cardinal d'Estrées qui, en 1683, en fit présent à Louis XIV auquel il les avait dédiés. Butterfield, à Paris, fut chargé de faire les deux cercles qui les entourent, le cercle horizontal et le cercle méridien, ainsi que les pieds qui les supportent : le tout fut exécuté en bronze. Louis XIV, en 1704, fit placer ces globes dans les deux derniers pavillons du château de Marly : en 1722, on les fit transporter au Louvre dans un lieu humide, d'où on ne les retira qu'en 1782 pour les placer au lieu où on les voit.

Le diamètre de chacun de ces globes est de 44 pieds

41 pouces et environ 6 lignes, ce qui donne une circonférence de 35 pieds 10 pouces 6 lignes.

Ces deux sphères marquent l'état des connaissances géographiques et astronomiques de l'époque où elles furent fabriquées. Pour les mettre au niveau des connaissances actuelles, il faudrait faire dans leur dessin de nombreux changements. Malgré ces imperfections, qui résultent du progrès des lumières, ces sphères sont remarquables comme objets de curiosité : on n'en connaît point d'une aussi grande dimension.

Les manuscrits sont déposés dans cinq pièces, dont quatre de moyenne grandeur. La cinquième est la plus vaste; elle offre l'ancienne galerie du palais Mazarin : elle a 25 toises 2 pieds de longueur; sa largeur est de 3 toises 4 pieds; elle est éclairée par huit croisées. Le plafond, peint à fresque, en 1654, par Romanelli, représente divers sujets de la fable, distribués en compartiments.

Cette précieuse collection se compose d'un grand nombre de manuscrits orientaux et en diverses langues européennes : elle se divise en *anciens fonds du roi*; *fonds de Dupuy*, *fonds de Béthune*, *fonds de Brienne*, *fonds de Gaignières*, *fonds de Mesmes*, *fonds de Colbert*, *fonds de Doat*, *fonds de Cangé*, *fonds de Lancelot*, *fonds de Baluze*, *fonds de Ducange*, etc. Parmi ces divers fonds se trouve un grand nombre de bulles, circulaires, lettres, chartes, chroniques, etc., relatifs à l'histoire de France.

Le cabinet des estampes et planches gravées, qui occupe plusieurs pièces de l'entresol du bâtiment, fut commencé par la collection de peintures d'objets d'histoire naturelle, de plantes du jardin botanique et d'animaux de la ménagerie de Blois, dont Gaston, duc d'Orléans, oncle de

Louis XIV, avait fait présent à ce roi. Depuis, cette collection a été continuée par les plus habiles artistes de son temps ; elle se compose de 60 volumes in-folio qui furent, vers l'an 1717, donnés à la bibliothèque.

Puis elle s'enrichit de 264 portefeuilles de l'abbé de Marolles qui avait recueilli des gravures depuis 1470, époque de la naissance de cet art. jusqu'à son temps. On y joignit les gravures des événements militaires du règne de Louis XIV, des vues des maisons royales, etc.; les planches gravées du cabinet de Gaignières, du sieur Berlinghen. du maréchal d'Uxelles, des sieurs Fevret de Fontette, de Bégon, de Mariette et de Caylus, et la collection de différentes estampes, faites pour orner une édition du *Dante*, de l'an 1481.

Entre autres peintures à gouache sur papier, sur vélin, on remarque le portrait du roi Jean, mort en 1364, monument le plus ancien de la peinture en France : il est peint sur toile collée sur bois ; il est représenté en buste et en profil. On y voit aussi le portrait de l'amiral de Coligny, la première victime de la Saint-Barthélemi.

Cabinet des médailles et antiques. On y entre par un bâtiment de la bibliothèque situé rue de Colbert, ainsi que par la grande galerie du dépôt des *livres imprimés*, à l'extrémité de laquelle s'ouvre une porte qui forme la communication. La pièce principale de ce dépôt est éclairée par huit croisées ; les trumeaux sont ornés de tables de marbre qui soutiennent des médaillers ou armoires d'une menuiserie enrichie de dorures. Chaque armoire offre 200 tiroirs, dans lesquels sont rangées les différentes suites de médailles d'or, d'argent, de bronze, qui composent cette collection, une des plus riches de l'Europe.

Cette salle est décorée de plusieurs tableaux de grands maîtres.

Mais sa plus précieuse décoration consiste dans les médailles rares, et dans plusieurs autres objets d'antiquité conservés dans ce dépôt.

Avant François I^{er}, aucun roi de France n'avait pensé à réunir des médailles antiques. Ce roi en possédait environ vingt en or et une centaine en argent, qu'il avait fait enchâsser dans des ouvrages d'orfèvrerie comme ornement. Il rassembla encore quelques autres médailles qu'il plaça dans son garde-meuble ou ailleurs. Le goût des lettres faisant des progrès sous ce règne, tout ce qui s'y rapportait obtint faveur ; les médailles qui servent à fixer des époques de l'histoire, à en éclaircir les points obscurs, et souvent à suppléer à ces lacunes, commencent à trouver des amateurs zélés. Henri II, aux médailles de François I^{er}, joignit celles qu'il avait recueillies, et celles qui composaient la riche collection que Catherine de Médicis, son épouse, avait apportée en France avec les rares manuscrits de la bibliothèque de Florence. Charles IX accrut encore cette collection, lui destina un lieu particulier dans le Louvre pour la placer convenablement, et fut le premier qui créa une place spéciale de garde de ces médailles et antiques. Il accrut cette collection de celle du célèbre Groslier, mort en 1565.

Pendant les troubles qui désolèrent la France sous ce règne et sous les suivants, et surtout pendant les désordres de la Ligue, cette collection, qui consistait en antiquités de diverses espèces, en médailles, en pierreries, et que les savants du temps, fort exagérateurs, plaçaient au rang des merveilles du monde, fut presque entièrement dispersée et pillée.

Henri IV essaya de réparer ces pertes. Il recueillit plusieurs pièces soustraites , fit venir à Paris , en 1608 , le sieur de Bagarris pour être le garde de ses médailles et antiques , qu'il voulait placer à Fontainebleau , près de sa bibliothèque : il fit quelques acquisitions. Bagarris secondait les vues de ce roi que la France perdit bientôt après. Alors cette collection , qui commençait à recevoir de la consistance , fut , sous Louis XIII , roi d'une complète nullité , entièrement abandonnée ; et Bagarris , malgré ses efforts , se vit obligé de cesser ses fonctions de garde , et de se retirer dans son pays avec les médailles et les pierres gravées qu'il avait apportées.

Louis XIV fit rassembler toutes les médailles et raretés qui se trouvaient dans les diverses maisons royales , y joignit celles qu'avait réunies dans son château de Blois Gaston , duc d'Orléans , son oncle , et , du tout , composa ce qu'on nommait au Louvre le *Cabinet des Antiques*. L'abbé Bruneau , garde des médailles de Gaston , le devint de celles du roi. Cet abbé , au mois de novembre 1666 , fut assassiné et volé dans le Louvre. On jugea , d'après cet événement , que ce précieux dépôt n'était pas en sûreté dans ce palais. En 1667 , tout ce qui composait ce cabinet fut transféré à la Bibliothèque royale , alors située rue Vivienne. Par les soins de Colbert , ce dépôt s'accrut considérablement : le sieur Vaillant , célèbre antiquaire , envoyé par ce ministre en Italie , en Sicile et en Grèce , revint , au bout de quelques années , chargé d'une riche moisson. Les médailles du roi furent presque augmentées de moitié.

Le succès de ce voyage en fit ordonner un second. Vaillant partit en octobre 1674 pour les côtes d'Afrique : Malheureux dans cette expédition , il fut pris par les Al-

gériens, et fait esclave pendant quatre mois; il courut plusieurs autres dangers. Après avoir obtenu sa liberté, il se vit obligé, pour sauver une vingtaine de médailles d'or, les seules qu'il apportait de son voyage, de les avaler.

Il fit un troisième voyage en Égypte, en Perse, et en revint chargé d'une grande quantité de médailles rares. Vaillant n'était pas le seul investigateur des médailles antiques : Les sieurs Vansleb, Petis de La Croix, Antoine Galland, de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, et le fameux voyageur Paul Lucas, avaient les mêmes ordres, et concoururent à enrichir le dépôt de plusieurs antiquités et objets d'une grande rareté.

Je ne puis parler ici de nombreuses acquisitions que fit le gouvernement pour ce dépôt, ni de plusieurs dons très-considérables dont l'enrichirent divers particuliers et sociétés ; mais je crois ne pas devoir passer sous silence la réunion à ce dépôt de la collection de M. Pélerin, collection composée de plus de trente mille médailles. Cette réunion s'opéra en 1776.

Dans cette collection de médailles, il s'en trouve qui sont extrêmement rares et même uniques. Celle de Marc-Antoine le fils est en or : on n'en connaît que celle-ci et celle du cabinet de Vienne. Il en est d'uniques, telles qu'une médaille restituée de Néron, une de Pescennius Niger, un médaillon grec en argent du même empereur ; une médaille d'or d'Uranus, surnommé Antonin ; une médaille satirique de Gallien, où cet empereur nonchalant est représenté coiffé en femme ; un médaillon en or, représentant Justinien, et qui a plus de 3 pouces de diamètre ; un autre d'Alexandre, tyran en Afrique ; un troisième de l'empereur Romulus.

On compte environ 80,000 médailles décrites et la plupart gravées dans l'ouvrage de M. Mionnet.

Cette magnifique collection , fruit de tant de recherches , de voyages lointains et de dépenses , qui était un objet d'admiration pour tous les connaisseurs , français et étrangers , fut , dans la nuit du 5 au 6 novembre 1851 , enlevée en partie , dénaturée et réduite en lingots par Fossard , forçat évadé du bagne de Brest , et Drouillet , forçat gracié.

Au milieu de la salle se trouve un grand et magnifique buffet , chargé de plusieurs objets précieux , notamment d'un vase en ivoire , en forme de calice , fait d'une seule dent d'éléphant , monté et doublé en vermeil et enrichi de pierres de diverses couleurs. Ce vase avec son couvercle a 18 pouces de haut sur 6 de large. On y voit des bas-reliefs qui représentent des combats entre les Turcs et les Polonais.

Dans un des tiroirs de ce buffet , sont les objets précieux trouvés dans un tombeau découvert , en 1653 , à Tournay , tombeau que l'on croit être celui de Childéric , père de Clovis : cette opinion est contestée. Ces objets consistent en ornements d'or , qui décoraient les vêtements , les armes du défunt , les harnais de son cheval. Le maître , le cheval et un jeune homme qui en prenait soin furent ensemble enterrés dans le même tombeau. Un anneau d'or , trouvé dans le même lieu , anneau sur lequel on a lu cette inscription *Childirici regis* , est la seule autorité favorable à l'opinion de ceux qui assurent que ce tombeau est celui du roi Childéric , père de Clovis.

Tous ces objets ont été gravés dans le premier volume des *Monuments de la monarchie française* , par Montfaucon.

D'autres tiroirs du même buffet contiennent diverses

antiquités précieuses , telles que plusieurs chaînes d'or , une agrafe antique du même métal et quelques autres pièces. On y remarque une patère d'or , trouvée , en mars 1774 , dans la ville de Rennes. Elle a 9 pouces 3 lignes de diamètre , et pèse 5 marcs 5 onces et quelques grains : au centre de la patère , est un bas-relief représentant un défi entre Hercule et Bacchus , à qui boira le plus. Le limbe est orné de seize couronnes ou encadrements , où sont enchâssées autant de médailles antiques en or. Dans le premier volume , page 225 , des *Monuments antiques inédits* de A. L. Millin , on trouve une ample description et une gravure de cette patère , de son bas-relief et des seize médailles qui l'entourent.

On voit dans ce dépôt deux disques en argent , qui ont à peu près un même poids , un même diamètre : les savants du règne de Louis XIV , et notamment Spon , ont nommé ces disques des *boucliers votifs*. Le plus curieux , à cause de son bas-relief , fut , en 1656 , trouvé dans le Rhône près d'Avignon : il a 26 pouces de diamètre , et pèse 42 marcs : il représente , suivant M. Spon , la *continence de Scipion* ; et c'est d'après cette explication qu'on l'a nommé le *bouclier de Scipion* ; Winkelmann y voit *Briséis rendue à Achille*. L'opinion énoncée par ce savant a été démontrée par A. L. Millin , dans le premier volume , page 99 , de ses *Monuments antiques inédits* ¹.

L'autre disque , trouvé , en 1714 , par un laboureur du Dauphiné , est honoré par les savants du nom de *bouclier d'Annibal*. Au centre est un lion sous un palmier ; de ce centre partent des rayons ciselés qui s'élargissent en s'approchant de la circonférence. Il a 27 pouces de dia-

¹ La gravure de ce disque se voit dans cet ouvrage et dans les *Recherches d'Antiquités* de Spon.

mètre et pèse 43 marcs. Les membres de l'Académie des inscriptions jugèrent qu'il était un ouvrage carthaginois. Je ne saurais ni approuver ni contredire leur décision ¹.

Je n'entreprendrai point de décrire, ni même d'indiquer toutes les richesses de ce dépôt. Je dirai seulement qu'il s'est enrichi de la collection des antiques du marquis de Caylus, collection placée dans un étage supérieur; et que, depuis la révolution, on y a transféré les antiquités contenues dans le trésor de la Sainte-Chapelle du Palais de Paris; antiquités dont fait partie le célèbre camée en agate-onyx, représentant l'apothéose d'Auguste. Il n'existait dans aucun cabinet de l'Europe de camée d'une aussi grande dimension; sa longueur est d'environ 1 pied, sa largeur, de 10 pouces. Brisé au 7 mars 1648, il fut réparé, et, en 1810, enlevé par des voleurs; on parvint à le recouvrer quelques mois après ².

On y a transféré aussi les antiquités du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, où, entre autres pièces précieuses, on distingue un vase en agate orientale, entouré de bas-reliefs représentant tous les objets nécessaires et les symboles relatifs au culte de Bacchus. Ce vase inestimable a été gravé dans l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, dans les *Antiquités de Montfaucon*, et dans le premier volume de la présente histoire.

On y voit aussi le prétendu *fauteuil du roi Dagobert*, provenu de Saint-Denis; la *table isiaque*, décrite et gravée au tome VII du Recueil d'antiquités, de Caylus; l'armure de François I^{er}, tirée du garde-meuble; un manuscrit égyptien sur du papyrus, et une infinité d'autres objets

¹ Voyez le tome IX, pag. 154, des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, où ce disque est décrit et gravé.

² Voyez tome II, *Sainte-Chapelle du Palais*, pag. 223.

rare et précieux, dont l'énumération passerait de beaucoup les bornes que je me suis prescrites.

N'oublions pas de dire que, pendant les désordres et les besoins de la révolution, ce dépôt, qui renferme tant de richesses métalliques, a été constamment respecté.

Si, comme il est probable, l'accroissement successif du nombre des livres de la bibliothèque royale peut donner la mesure des divers degrés qu'ont parcourus, dans leur marche ascendante, les lumières et la civilisation, on pourra avec exactitude marquer les pas plus ou moins rapides de cette marche, leurs époques et leurs rapports respectifs dans le résumé suivant.

Sous le roi Jean, au quatorzième siècle, cette bibliothèque se composait seulement de huit à dix volumes.

Sous Charles V, son successeur, le nombre de livres s'éleva à 910 volumes ;

Sous François I^{er}, à 1,890 ;

Sous Louis XIII, à 16,746 ;

En 1648, sous Louis XIV, le nombre de ces livres, sans y comprendre les manuscrits de Brienne et de Mézerai, ni celui des divers recueils d'estampes et de cartes, s'élevait à 50,542.

Avant la révolution, on évaluait le nombre des livres imprimés, non compris une grande quantité de pièces détachées, contenues dans les portefeuilles, à environ 200,000.

Aujourd'hui le nombre des imprimés s'élève à environ 400,000.

Celui des manuscrits à environ 80,000. Dans le dépôt des estampes et gravures on compte 4 ou 5 cent mille pièces renfermées dans plus de 20 mille portefeuilles.

Dans le dépôt d'antiquités, plus de 80 mille médailles.

Ainsi, d'après cette méthode, l'état des lumières, sous le règne de Jean, différerait de leur état présent, comme le nombre 10 diffère de 480,000.

Cette précieuse et immense collection s'accroît continuellement; et, malgré la vaste étendue des salles qui lui sont destinées, la place manque; plusieurs livres sont à terre. Le nombre des volumes envoyés annuellement à cette bibliothèque se monte à neuf mille environ, six mille nationaux et trois mille étrangers. Si cet état de prospérité se soutient, dans cinquante ans la masse de ces richesses sera doublée, et, au lieu de quatre cent mille, on en comptera plus de huit cent mille.

La Bibliothèque royale n'était, avant la révolution, ouverte que deux jours de la semaine, les mardis et les vendredis, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi; aujourd'hui, elle est ouverte tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, excepté les dimanches et fêtes, et le temps des vacances qui compte depuis le 1^{er} septembre jusqu'au 15 octobre.

On y fait des cours de langues orientales et d'archéologie.

BIBLIOTHÈQUE DES AVOCATS. Elle était située dans une des salles de l'Archevêché, île de la Cité. Un célèbre avocat consultant, Étienne Gabriau, sieur de Riparfond, légua en 1704 sa bibliothèque à ses confrères, et ajouta des fonds pour son entretien. On la plaça dans une galerie du bâtiment de l'avant-cour de l'Archevêché. Le 6 mai 1708, l'ouverture de cette bibliothèque se fit avec solennité.

Les fonds légués n'étant pas suffisants, un arrêt du parlement du 31 août 1722 augmenta d'un cinquième la ~~somme~~ de vingt livres qui se payait à la réception des ~~avocats~~ et procureurs, et attribua cette augmentation à l'~~entretien~~ de cette bibliothèque.

~~Un jour~~ de chaque semaine, huit ou neuf avocats s'y rassemblaient, et y donnaient des consultations gratuites aux pauvres.

Tous les quinze jours, il s'y tenait des conférences sur des matières de jurisprudence.

Cette bibliothèque était décorée des portraits de plusieurs avocats célèbres et de celui du fondateur. Le public y était admis tous les mardis et vendredis après midi.

La bibliothèque des Avocats fut, pendant la révolution, réunie à celle de la ville : mais elle n'en fait plus partie maintenant. Elle est située au Palais-de-Justice.

MANUFACTURE DES GOBELINS ¹, ou *Manufacture royale des Tapisseries de la Couronne*, située rue Mouffetard, n° 270, presque à l'extrémité méridionale de cette rue.

Dès le quatorzième siècle, dans le faubourg Saint-Marcel, et sur la rivière de Bièvre, dont l'eau était, disait-on, très-propre à la teinture, il existait des drapiers et teinturiers en laine. Un de ces teinturiers, nommé Jean Gobelin, y demeurait en 1450 : il s'était enrichi, et avait fait de grandes acquisitions sur les bords de cette rivière. Philibert, son fils, et Denise Lebreton, son épouse, continuèrent la profession de leur père, accrurent sa fortune, et laissèrent des biens considérables à leurs enfants; biens

¹ On a réuni, en 1828, à cette manufacture, celle des tapis de Perse, dite de la Savonnerie, située autrefois quai de Billy, près la Pompe à feu de Chailot, et fondée par Henri IV. (B.)

Le partage fut fait en 1510, et qui consistaient en dix maisons, jardins, prés, terres, etc. Leurs successeurs travaillèrent avec le même succès, et donnèrent de la célébrité au nom de Gobelin, que le public appliqua au quartier où se trouvait leur établissement, et même à la rivière de Bièvre qui le traversait.

La famille des Gobelins, devenue fort riche, renonça à la teinture, et occupa divers emplois dans la magistrature, dans les finances et dans le militaire; et quelques-uns parvinrent à obtenir l'insignifiante qualification de *marquis*¹.

Aux Gobelins succédèrent les sieurs Canaye, qui ne se bornèrent pas à teindre les laines en écarlate, mais qui commencèrent, à ce qu'il paraît, à fabriquer des tapisseries de haute lice. Les Canaye furent, vers l'an 1655, remplacés dans cette fabrique par un Hollandais appelé Gluck, et par un ouvrier appelé Jean Liansen, qui excellait sur tous les autres. La beauté des ouvrages qui sortaient de cette fabrique attira l'attention de Colbert : il résolut, pour la perfectionner, de la mettre sous la protection spéciale du roi, et de l'employer uniquement à son service. A cet effet il acheta, en 1662, toutes les maisons et jardins qui forment aujourd'hui le vaste em-

¹ Le nom de Gobelin appartient à la mythologie gauloise, et s'applique à un démon, un lutin ou esprit follet, qui apparaissait dans les temps où l'on croyait plus qu'on ne savait. Il était évidemment un sobriquet donné à la famille dont il est question; famille qui crut acheter de la considération en achetant des emplois et de la noblesse. Dès 1544, on trouve un Jacques Gobein, correcteur des comptes, puis un Balthazar Gobelin, trésorier de l'épargne, dont la fille Clauda épousa en 1594 Raimond Phelippeaux, président au parlement; enfin, Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, qui épousa en 1654 Marie-Marguerite d'Aubrai, fille du lieutenant civil de Paris, fameuse par ses débauches, ses empoisonnements, et qui fut condamnée à être brûlée après avoir eu la tête tranchée, le 6 juillet 1676. (Voyez *Tableau moral*.)

placement des Gobelins , et y fit construire des ateliers et des bâtiments considérables pour les logements des plus habiles artistes qu'il y attira. Ce ministre fit , en 1667 , rendre un édit qui procura un état stable à cet établissement , dont le célèbre Lebrun , premier peintre du roi , eut la direction.

Colbert avait établi dans les bâtiments de cette manufacture plusieurs ouvriers de diverses espèces , des bijoutiers , des horlogers , etc. ; mais , le défaut de calcul et la conduite déréglée de Louis XIV ayant nécessité des économies , on fut réduit , en 1690 , à retirer les fonds destinés à l'entretien de la manufacture et à congédier les ouvriers¹.

Les bâtiments de cette manufacture n'ont rien de remarquable : ils paraissent avoir été construits sans plan , à diverses époques , et ajoutés les uns aux autres , selon la nécessité.

Plusieurs salles ou galeries sont ornées de quelques figures en plâtre , de tableaux et de tapisseries anciennes et modernes. En 1819 , on y remarquait la *Mort d'Étienne de Marcel* , sujet exécuté d'après le tableau du sieur Barthélemy ; plusieurs scènes de la *Partie de chasse de Henri IV* , des portraits de Louis XVI et de Louis XVIII.

Les ateliers , qui sont au nombre de quatre , offrent des tapisseries sur le métier et des parties de tableaux commencés.

L'artiste , placé devant son canevas , tourne le dos à son modèle , et y porte de temps en temps les yeux , pour comparer la teinte des fils à celle des parties du tableau qu'il copie. En 1819 , on travaillait à traduire en tapis-

¹ *Mémoires de Dangeau* , par Lémontey , pag. 83.

serie plusieurs peintures d'une grand mérite : tels étaient le tableau représentant le *Martyr de saint Étienne*, vaste et belle composition d'un sujet pénible à voir : il a fallu construire exprès, pour cet ouvrage, un métier d'une grandeur extraordinaire. On travaillait aussi à celui de *Phèdre et Hippolyte*, par M. Guérin, un des tableaux les plus remarquable de l'école moderne. Il est difficile d'imaginer comment l'art d'imiter le pinceau avec des fils de laine pourrait être porté à un plus haut degré de perfection.

Outre une école de dessin, destinée aux ouvriers, il se fait chaque année, dans cette manufacture, un cours de chimie appliquée à la teinture.

Le public est admis dans des salles et ateliers de cette manufacture, tous les samedis après deux heures.

MANUFACTURE DES GLACES, située rue de Reuilly, n. 24, quartier des Quinze-vingts, au faubourg Saint-Antoine. La France était tributaire de Venise, d'où elle tirait toutes ses glaces, lorsque Eustache Grandmont et Jean-Antoine d'Autonneuil obtinrent, le 4^{re} août 1654, le privilège de fabriquer des glaces et miroirs à Paris. Ce privilège, dont la durée était de dix ans, fut, le 29 mars 1640, concédé, par ceux qui en jouissaient, à Raphaël de La Planche, trésorier général des bâtiments du roi. Cette entreprise, qui n'était qu'une spéculation financière, languissait. En 1666, Colbert donna à cette manufacture une consistance qu'elle n'avait jamais eue, l'érigea en manufacture royale, et fit construire les vastes bâtiments qu'elle occupe dans la rue de Reuilly.

-En 1688, Lucas de Néhon inventa la manière de couler les grandes glaces : leur coulage s'exécute à Saint-Go-

tain, d'où on les envoie brutes à Paris. Là, on leur donne le poli et le tain ; on est parvenu à y polir des pièces de 40 à 12 pieds de hauteur.

Cette manufacture, dont les procédés sont très-curieux, occupe environ 800 ouvriers ¹.

AQUEDUCS, FONTAINES ET POMPES. J'ai parlé de trois aqueducs destinés à embellir les fontaines publiques et particulières de Paris, de l'aqueduc du pré Saint-Gervais et de celui de Belleville, dont les eaux alimentaient, dans la partie septentrionale de cette ville, dix-huit fontaines publiques. J'ai parlé de la pompe de la Samaritaine; enfin, j'ai fait mention de la construction de l'aqueduc d'Arcueil, qui conduit les eaux de Rungis au Château-d'Eau situé près de l'Observatoire. et alimente les fontaines des jardin et palais du Luxembourg, et plusieurs autres distribuées dans les quartiers Saint-Jacques, Saint-Michel, Saint-Victor, et dans le faubourg Saint-Germain,

Ces trois aqueducs et cette pompe ne pouvaient plus suffire à alimenter les fontaines existantes; elles tarissaient de toutes parts par les vices de l'administration. On faisait des générosités aux dépens des habitants; on détournait l'eau des fontaines publiques pour en gratifier des fontaines particulières; l'administration des eaux de Paris était l'image du gouvernement de la France.

Depuis l'an 1634, l'usage s'était établi de gratifier de 4 lignes d'eau chaque prévôt des marchands et chaque échevin qui sortaient de charge. Ces générosités renouvelées faisaient tarir les fontaines. Alors l'administration, toujours imprévoyante attendait que le mal fût à son comble pour y appliquer le remède; elle révoquait la

¹ Elle a, depuis 1830, été transformée en caserne d'infanterie. (B.)

plupart des concessions faites à des particuliers ; remède souvent employé, mais qui n'empêchait pas le retour du mal. On recommençait à faire de nouvelles concessions, et même on établissait fastueusement de nouvelles fontaines, sans s'embarrasser si elles pourraient être alimentées. On était dans une grande pénurie d'eau, lorsqu'on construisit la fontaine de la place du Palais-Royal.

L'épuisement presque total des fontaines obligea le prévôt des marchands, au 18 août 1660, à réduire quelques concessions d'eau, et à en supprimer plusieurs autres : mais cette conduite n'était qu'une feinte ; car, le même jour où ce magistrat ordonna ces réductions et suppressions, il créa dix nouvelles concessions qui excédèrent le produit de celles qu'il venait de réduire ou de supprimer.

Cependant, par le résultat des recherches faites, en 1654, aux environs du village de Rungis, on était parvenu à procurer à l'aqueduc d'Arcueil un accroissement de 24 pouces d'eau. Cet accroissement fut nommé *les nouvelles eaux d'Arcueil*. Chaque particulier puissant vint alors solliciter une part à cette nouvelle proie, et les fontaines publiques n'en furent pas plus abondantes. Leur aridité extrême détermina un arrêt du conseil, du 6 novembre 1666, qui révoqua, sans exception, toutes les concessions que le bureau de la ville avait faites des eaux de Rungis, du pré Saint-Gervais et de Belleville, et ordonna la suppression des tuyaux particuliers à ces concessions.

Au 22 mai 1669, on procéda à une nouvelle distribution des eaux de Paris, et voici l'état qui en fut alors arrêté :

Les eaux de *Rungis* fournissaient lors de leur abon-

dance , 21 pouces 49 lignes ¹ , et alimentaient quinze fontaines ou regards publics , et 88 concessions.

Celles de *Belleville* , dont le volume total pouvait s'élever à 8 pouces , se divisaient en deux parties : l'une alimentait neuf fontaines ou regards ; l'autre , qui était de 5 pouces 48 lignes , se partageait entre 36 concessionnaires.

Les eaux du *pré Saint-Gervais* , dont le volume le plus considérable était de 10 pouces , fournissaient à 11 fontaines et à 28 concessions.

Enfin , il existait 34 réservoirs qui recevaient 15 pouces et 127 lignes d'eau , et alimentaient 152 concessions qui en consumaient 10 pouces 6 lignes.

Les fontaines de Paris étaient dans cet état languissant , lorsqu'on imagina un nouveau moyen de les alimenter.

POMPE DU PONT NOTRE-DAME , contiguë à ce pont , et placée au milieu de sa longueur , du côté d'aval. Daniel Jolly , chargé de la direction de la pompe dite *la Samaritaine* , proposa , en 1669 , d'établir au pont Notre-Dame une machine semblable. Il se chargea d'élever 30 à 40 pouces d'eau de la rivière , pour la somme de 20,000 livres. Le 27 février 1671 , ces propositions furent adoptées.

A peine ce marché fut-il conclu , qu'un autre mécanicien , nommé Jacques Demance , présenta le projet d'une

¹ Comment se faisait-il que l'aqueduc d'Arcueil qui , dans son origine , en 1624 , devait conduire à Paris plus de 30 pouces d'eau , qui en 1651 , par suite de nouvelles recherches , reçut un accroissement de 24 pouces , ne produisait plus en 1669 que 21 pouces 49 lignes ? Il faut expliquer cette différence par les abus de l'administration , ou par le défaut d'entretien de l'aqueduc , et surtout par l'éboulement des carrières sur lesquelles cet aqueduc était fondé. (Voyez ci-dessus *Aqueduc d'Arcueil* .

seconde machine, composée de huit corps de pompe, qu'il devait placer au-dessous du même pont Notre-Dame. Il promettait d'élever 50 pouces d'eau au 15 avril suivant, et demandait 40,000 livres. Le 21 mars 1670, ces propositions furent admises : Demance remplit avec exactitude tous ses engagements.*

Daniel Jolly, en 1674, termina son mécanisme, qui n'éleva que 25 à 30 pouces d'eau. Par l'effet de ces deux machines hydrauliques, le volume des eaux de Paris fut augmenté de 80 pouces, et Paris y gagna plusieurs fontaines.

Un arrêt du conseil d'état, du 22 avril 1674, ordonna qu'il serait établi des conduites nouvelles pour la distribution de ces eaux, qu'une fontaine serait établie au *faubourg Saint-Marcel*, une autre au *faubourg Saint-Victor*; que la fontaine située près de l'église des Carmes serait transférée dans la place Maubert; qu'on en construirait une sur la *place du Palais-Royal*, une autre au-dessus de l'église *Saint-Roch*, et une troisième dans la *rue de Richelieu*: toutes alimentées par les eaux de Sa Majesté; que les eaux provenant des sources du Pré-Saint-Gervais fourniraient à deux nouvelles fontaines établies, l'une aux *Petits-Carreaux* et l'autre contre le mur des Petits-Pères, rue du Mail; que celles que fournissent les pompes du pont Notre-Dame seraient distribuées à de nouvelles fontaines placées au carrefour (*de Buci*) hors la porte Dauphine; au *petit marché du faubourg Saint-Germain*; au carrefour de la Charité (rue *Turanne*); à la *Croix-Rouge*, dans le même faubourg; sur la *place du collège des Quatre-Nations*; sur la *place Dauphine*; sur la *place de la Bastille*; au bas de la rue *Saint-Martin*, à la pointe de la rue d'Arnetal.

Cet arrêt n'eut pas une entière exécution : quelques-unes de ces dispositions furent changées , et , au lieu de quinze fontaines nouvelles , il n'en fut établi que neuf. Celle qui devait être placée près de l'église de Saint-Roch le fut près des Capucins ; on n'en plaça point au carrefour de la Croix-Rouge ; la fontaine destinée à la place du collège des Quatre-Nations fut établie sur le quai Conti, où une bouche d'eau fort simple, ne fournit de l'eau que pendant quelques années.

Voici celles de ces fontaines qui méritent d'être mentionnées.

FONTAINE DE SAINT-MICHEL, située sur la place de ce nom et à l'extrémité supérieure de la rue de la Harpe. Elle fut construite en 1682, sur les dessins de Bullet, à l'endroit où était la porte de la ville, nommée *de Saint-Michel*. Elle présente une vaste niche, accompagnée de deux colonnes doriques, qui supportent un entablement et un fronton.

FONTAINE DES CORDELIERS, située rue de ce nom, entre la rue du Paon et le passage du Commerce : elle fut bâtie, en 1672, à l'endroit où se trouvait l'ancienne porte de Paris, et reconstruite en 1682 et en 1747. Quoiqu'elle ait été supprimée en 1806, lors de la construction de la fontaine placée dans la même rue, en face de l'École de Médecine, elle n'est pas entièrement tarie.

FONTAINE DES CAPUCINS, aujourd'hui de CASTIGLIONE, rue Saint-Honoré, presque en face de la place Vendôme.

FONTAINE D'AMOUR, située butte Saint Roch, au coin de la rue des Moineaux et de celle des Moulins.

FONTAINE DE SAINTE-AVOYE, rue de ce nom, construite en 1682.

FONTAINE DE RICHELIEU, au coin de la rue Traversière.

FONTAINE DES PETITS-PÈRES, rue de ce nom.

FONTAINE DE L'ÉCHAUDÉ, rue de ce nom, au Marais.

FONTAINE DE LA CHARITÉ, rue Taranne.

FONTAINE DE SAINT-SÉVERIN, au coin de la rue de ce nom et de la rue de Saint-Jacques, construite en 1685, et réparée depuis à plusieurs reprises.

FONTAINE DE LA PLACE DU PALAIS-ROYAL. Elle était isolée au centre de cette place ; et, suivant un plan manuscrit des quartiers du Louvre et du Palais-Royal, son bassin avait la forme quadrangulaire. Construite en vertu de l'arrêt de 1674, elle fut sans doute détruite en 1719, lorsque le duc d'Orléans, regent, fit bâtir le Château-d'Eau, situé en face du Palais-Royal.

FONTAINE D'ALEXANDRE OU DE LABROSSE, située au coin des rues de Seine et de Saint-Victor : elle doit ce premier nom à une vieille tour à laquelle elle est adossée, tour dépendante de l'ancienne abbaye de Saint-Victor. Un vase énorme, orné de guirlandes, est la principale décoration de cette fontaine, bâtie en 1686.

Pendant qu'on augmentait le nombre des fontaines, la quantité d'eau qui devait les alimenter allait toujours diminuant. Les machines hydrauliques du pont Notre-Dame ne donnaient plus que de faibles produits, il fallut, en 1678, y faire plusieurs réparations.

Dans cet état de disette, une compagnie proposa, en 1689, d'établir de nouvelles machines au-dessous du

pont de la Tournelle et au-dessous du Pont-Royal. Une seule de ces machines projetées fut, en 1695, construite au-dessous de la première arche du pont de la Tournelle, du côté de l'île Saint-Louis : elle n'eut aucun succès ; on la démolit en 1707.

En 1700, Servais Rennequin, célèbre mécanicien, reconstruisit une des machines hydrauliques du pont Notre-Dame ; mais il ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs. Toutes ces machines, établies, réparées, ne donnaient que des produits incertains et peu durables. L'intérêt particulier essayait ce que le gouvernement aurait pu faire beaucoup mieux.

L'eau manquait de toutes parts, et le gouvernement ne cessait de faire des concessions d'eau ; plus il était pauvre, plus il se montrait libéral : les fontaines existantes ne pouvaient plus être alimentées, et on en faisait construire de nouvelles. Voici la notice de quelques-unes qui furent établies dans les dernières années du règne de Louis XIV.

FONTAINE DE LOUIS-LE-GRAND OU D'ANTIN, située à l'extrémité de la rue Neuve-Saint-Augustin et au coin des rues de la Michodière et du Port-Mahon : elle est ornée d'architecture ; et la première pierre en fut posée le 20 mai 1707, d'après l'autorisation du contrôleur général Chamillart.

FONTAINE DESMARETS OU DE MONTMORENCI, située rue Montmartre, entre les n^{os} 166 et 168. Elle fut établie, en 1713, par l'effet d'une concession que le contrôleur général Desmarets fit à la ville, et porta le nom de ce financier.

FONTAINE SAINT-MARTIN, située rue de ce nom, au coin

de la rue du Vert-Bois. Les religieux de Saint-Martin proposèrent de céder à la ville l'emplacement de cette fontaine, à condition qu'il leur serait accordé douze lignes d'eau. L'accord terminé, la fontaine fut construite en 1712.

FONTAINE DE GARENCIÈRE, située rue de Garençière. *Anne Palatine de Bavière*, propriétaire du Petit-Luxembourg, et qui, à ce titre, jouissait d'un demi-pouce d'eau d'Arcueil, demanda que le volume de cette concession fût augmenté, en offrant de construire à ses frais une fontaine publique qui serait alimentée de toute l'eau qui excéderait les besoins de son hôtel et des bâtiments qui en dépendaient. Les magistrats de la ville, qui ne savaient rien refuser aux princesses, accordèrent cette demande. Celle-ci ne fit pas de grands frais pour l'établissement de cette fontaine, qui cependant fut considérée comme un bienfait, célébré par une inscription en lettres d'or sur marbre noir. Pendant la révolution, on effaça de ce marbre les qualifications de cette princesse; en 1818, on y substitua un marbre blanc, et on rétablit l'inscription dans son intégrité. Pendant près d'un siècle, cette fontaine, privée d'eau, fut inutile au public; elle n'a cessé d'être stérile qu'en 1806.

PONT-ROYAL, qui communique des quais du Louvre et des Tuileries aux quais d'Orsay et de Voltaire. J'ai parlé du bac qui servait à la communication du Pré-aux-Clercs aux Tuileries, et du *Pont-Barbier* qui fut, en 1652, substitué à ce bac¹. Ce pont, qui n'était qu'en bois, après avoir été souvent endommagé, fut, le 20 février 1640, entièrement emporté par les glaces. Louis XIV ordonna qu'il serait reconstruit en pierre et à ses dépens. Les

¹ Voyez, ci-dessus, *Pont-Barbier*.

premières fondations furent posées le 26 octobre 1685. Mansard et Gabriel fournirent les dessins de cette construction, mais l'inspection et la conduite en furent confiées à frère François Romain, moine de l'ordre de Saint-Dominique, qui parvint, par son talent, à surmonter divers obstacles, que les localités opposaient à son exécution : il fut fondé sur pilotis avec enrochements.

Ce pont fut nommé *Pont-Royal*, soit parce qu'il aboutissait à une maison royale, ou parce que le roi en fit les frais qui s'élevèrent à la somme de 742,171 livres 11 sous.

Il est bordé de trottoirs : il se compose de cinq arches à plein cintre, dont le diamètre moyen est de 22 mètres ; sa largeur, entre les têtes, est de 17, et sa longueur totale, entre les culées, de 128 mètres.

PONT DE GRAMMONT, qui communique de l'île des Célestins, à l'île Louviers. La ville de Paris qui, en 1671, avait pris cette île à bail judiciaire, dans le dessein d'en faire un port pour la décharge des marchandises, fit, quelques années après, construire un pont pour y communiquer. Ce pont, qui tombait de vétusté, exigeait de grandes et fréquentes réparations. En 1823, les marchands de bois, locataires de l'île, obtinrent la permission de le démolir, à la charge par eux d'en faire reconstruire un autre, à leurs frais, sur le même emplacement. Les travaux furent terminés dans l'espace de quelques mois. La charpente de ce nouveau pont, plus simple que l'ancienne, présente, en général, beaucoup de solidité ; j'en excepte cependant les poutres qui servent de piles, dont les proportions un peu faibles ne s'accordent guère avec l'ensemble. Ce pont, comme l'ancien est composé

de cinq travées, chacune de 8 mètres 34 centimètres; sa largeur est de 40 mètres et sa longueur de 44 mètres 70 centimètres.

Il était plus étroit dans son origine. En 1636, il fut élargi.

CAPÉS. En 1669, Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV, introduisit l'usage du café à Paris. Quelques années après, un nommé Pascal, Arménien, établit un café à la foire Saint-Germain. Le temps de la foire écoulé, il transporta son établissement au quai de l'École, et attira un concours assez considérable d'amateurs. Il eut un succès que ne purent obtenir ceux qui le remplacèrent. La mode du café commençait à passer, lorsqu'un Sicilien nommé François Procope la remit en vigueur. A l'exemple de Pascal, il s'établit d'abord à la foire Saint-Germain, orna magnifiquement sa boutique, attira beaucoup de monde par la bonne qualité du café qu'il servait; puis, vers l'an 1689, il fixa sa demeure et ouvrit son café dans la rue des Fossés-Saint-Germain, en face du théâtre de la Comédie-Française. Ce voisinage y attira plusieurs auteurs dramatiques et autres gens de lettres : il devint le plus célèbre café de Paris.

Cependant les succès de Procope firent naître plusieurs établissements de ce genre. Le café de la Régence, situé sur la place du Palais-Royal, obtint une grande célébrité, surtout à cause des joueurs d'échecs qui le fréquentaient.

Ces établissements se multiplièrent, et, sous le règne de Louis XV, on en comptait plus de six cents à Paris. On fait aujourd'hui monter ce nombre à près de trois mille.

Quoique plus élégamment décorés , plus commodes et plus agréables , si l'on en excepte un petit nombre , ils sont moins fréquentés qu'autrefois ; et les gens de lettres n'y rendent plus pour y juger les nouveaux ouvrages de littérature.

SPECTACLES. La scène française , protégée par le cardinal de Richelieu , avait déjà , sous le règne précédent , fait de grands et rapides progrès ; la tragédie , illustrée par Rotrou , et surtout par Corneille , atteignait , à quelques égards , ou était près d'atteindre les limites de la perfection ; mais , sortie récemment de la barbarie , elle en conservait encore plusieurs taches. Le goût n'avait pas suivi la marche rapide du génie.

Molière tira la scène comique de l'état d'obscurité et d'abjection où elle avait toujours croupi avant lui. Aux grossières bouffonneries , aux farces licencieuses succéda la vraie comédie , soumise à des règles certaines , la comédie de caractère ; dans la composition de quelques pièces , il paya son tribut au mauvais goût de son temps ; mais , dans les *Femmes savantes* , *l'Avare* , *Tartufe* , *le Misanthrope* , il surpassa de beaucoup tous les auteurs dramatiques qui l'avaient précédé ; il n'a pas encore été surpassé , ni même égalé par ceux qui l'ont suivi.

Paris , sous le règne de Louis XIV , eut plusieurs théâtres : ceux de *l'hôtel de Bourgogne* , du *Palais-Royal* , du *Petit-Bourbon* , de la *rue Guénégaud* et de *l'Opéra* ; mais ces théâtres ne servirent qu'à trois espèces de spectacles : les *Français* , les *Italiens* et *l'Opéra*.

On va voir quels événements ils éprouvèrent.

THÉÂTRE DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE , situé rue Mauconseil , et dont j'ai parlé dans les périodes précédentes. Il

fut, pendant ce règne, occupé par diverses troupes de comédiens. Les confrères de la Passion conservaient toujours sur ce théâtre leur prééminence et leurs anciens droits, dont l'exercice était une source de querelle entre eux et les comédiens. Un édit de décembre 1676, enregistré au parlement le 4 février 1677, mit fin à ces tracasseries ; il supprima la confrérie de la Passion, et unit ses revenus à l'Hôpital-général, pour être employés à la nourriture et à l'entretien des enfants trouvés.

Ainsi fut anéantie, pour ne plus renaître, cette antique confrérie de comédiens, dont le théâtre, berceau de la scène française, établi en 1402, sous le règne de Charles VI, dans l'hôpital de la Trinité, fut, en 1545, transféré dans l'hôtel de Flandre, puis dans une partie des bâtiments de l'hôtel de Bourgogne, où les confrères de la Passion furent remplacés par une troupe de comédiens appelés les *Enfants-Sans-Souci*, et dont le chef portait le titre de *Prince des Sots*.

A cette époque de baladins succédèrent, dans l'hôtel de Bourgogne, des comédiens italiens que le cardinal Mazarin, vers l'an 1659, fit venir à Paris.

D'après les pièces contenues dans l'ouvrage intitulé *Théâtre italien*, publié par Ghérardi, on peut juger de la nature de ce spectacle, où figuraient toujours les mêmes personnages : *Scaramouche*, *Arlequin*, le *Docteur*, *Isabelle*, *Colombine*, *Pantalon*, *Mézetin*, etc.¹. Ces pièces, quoique fort gaies, ne méritaient que le titre de *farce*.

Dans cette troupe italienne, deux acteurs se firent une réputation distinguée : Tiberio Fiorelli, surnommé *Sca-*

¹ Le *Scaramouche* devait être Napolitain ; le *Pantalon* Vénitien ; le *Docteur* Bolognois ; l'*Arlequin*, ainsi que le *Mézetin*, devaient être nés dans la Lombardie.

~~Scaramouche~~, et Dominique, qui remplissait les rôles d'Arlequin.

Scaramouche, arrivé à Paris, fut présenté à Louis XIV; dès qu'il fut en présence du jeune prince, il laissa tomber son manteau, et parut en costume de son personnage, avec son chien, son perroquet et sa guitare. Alors s'accompagnant de cet instrument, il chanta deux couplets italiens, où son perroquet et son chien, qu'il avait dressés, firent leur partie.

Cet étrange concert plut beaucoup au roi qui conserva pour Scaramouche une sorte d'affection. Cet acteur devint à la mode; son portrait gravé, son buste exécuté en marbre, se voyaient dans plusieurs salons. Ce comédien italien était très-immoral. Angelo Constantini, qui jouait le personnage de *Mézetin* dans la même troupe, a écrit sa vie, et, tout en louant ses talents, son originalité, il crut sans doute faire aussi son apologie en rapportant plusieurs escroqueries de son confrère, dont quelques-unes l'avaient mené aux galères. Il mourut le 8 décembre 1683¹.

On lit dans les Mémoires de Dangeau, au 27 février 1685 : « On nous apprit la mort de *Scaramouche*, le meilleur comédien qui ait jamais été. Il jouait sans masque, » et, quoiqu'il eût plus de quatre-vingts ans, il était encore fort bon acteur². »

L'arlequin *Dominique*, plus grave, plus instruit et plus considéré des gens de bien, excellait dans ses rôles. Au théâtre et sous son masque, il brillait par des traits d'esprit, de naturel, d'originalité, et par une gaieté qu'il communiquait facilement aux spectateurs. Hors du théâ-

¹ *Vie de Scaramouche*, chap. 24; 4095.

² *Extrait des Mémoires de Dangeau*, par madame de Sartory, tom. I, pag. 15.

tre , il était un autre homme : il se montrait sérieux, pensif et même mélancolique : cette alternative de caractère a été remarquée dans presque toutes les personnes qui font profession d'amuser les autres.

Il avait l'esprit vif, le jugement sain , et il exerça souvent ces deux facultés avec succès. Afin de déterminer Santeul, son ami, à composer une inscription latine pour son théâtre , inscription qu'il craignait ne pouvoir obtenir de ce poëte fantasque, il se rendit dans sa communauté , vêtu en habit de caractère et recouvert d'un manteau. Il frappe à la porte de la chambre du poëte, quitte son manteau, prend son masque, son petit chapeau et sa petite épée de bois, puis il entre et se met à courir sans rien dire d'un bout de la chambre à l'autre , en faisant des postures plaisantes. « Santeul, étonné d'abord, ensuite » réjouit de ce qu'il voyoit, entra dans la plaisanterie, et » courut lui-même dans tous les coins de sa chambre » comme Arlequin, et puis ils se regardoient tous deux, » faisant chacun des grimaces pour se payer de la même » monnaie. La scène ayant duré un peu de temps, Arle- » quin leva son masque, et ils s'embrassèrent tous les deux » avec les ah ! ah ! de deux amis qui se revoient après » une longue absence. » Santeul fit les vers ou l'inscription demandée ¹.

Les Italiens jouaient des pièces françaises ; les comédiens nationaux prétendirent qu'ils n'en avaient pas le droit. Le roi voulut être le juge de ce différend. Baron, célèbre acteur des comédiens français , se présenta pour défendre leur prétention, et Dominique vint pour soutenir celle des Italiens. Après le plaidoyer de Baron, Domi-

¹ *Arlequiniana*, pag. 5 et 6.

nique dit au roi : « *Sire, comment parlerai-je ? Parle comme tu voudras*, répondit le roi. Il n'en faut pas davantage , dit Dominique, j'ai gagné ma cause. » On assure que cette décision , quoique obtenue par subtilité, eut son effet, et que depuis les comédiens italiens jouèrent des pièces françaises¹.

Ces comédiens conservaient encore le cynisme des spectacles du temps passé ; leurs pièces, outre des indécentes , intéressaient les spectateurs par des portraits malins , facilement applicables à des personnes puissantes. On ne les joue pas impunément. Les Italiens étaient sur le point de donner au public une pièce intitulée *la Fausse Prude* ; la dame de Maintenon se crut désignée sous ce titre, et la disgrâce des comédiens fut résolue. Au mois de mai 1697 , un ordre du roi fit fermer leur théâtre , les scellés furent apposés sur toutes ses portes. Ces comédiens se présentèrent devant le monarque pour lui faire des représentations. Il leur répondit : *Vous ne devez pas vous plaindre de ce que le cardinal Mazarin vous a fait quitter votre pays ; vous vîtes en France à pied, et maintenant vous y avez gagné assez de bien pour vous en retourner en carrosse.*

Les Italiens ne purent répliquer ; ils se retirèrent dans leur pays. Peu de temps après la mort de Louis XIV , le régent fit venir une nouvelle troupe d'Italiens, qui, comme la précédente, occupa l'hôtel de Bourgogne.

Ce théâtre ne servait pas seulement aux Italiens : des comédiens français y jouaient alternativement. Le *théâtre du Marais* ayant été fermé et démoli en 1673 , les acteurs

¹ Dans les *Mémoires de Dangeau* , on lit sous le 2 août 1688 : *Arlequin est mort aujourd'hui à Paris : on dit qu'il laisse 300,000 livres de biens. On lui a donné tous ses sacrements, parce qu'il a promis de ne plus monter sur le théâtre.*

de la troupe qui l'avait occupé, dont plusieurs étaient distingués par leurs talents, et qui jouaient avec succès les tragédies de Corneille, se réunirent en partie aux comédiens français de l'hôtel de Bourgogne.

En 1680, la troupe française de ce théâtre fut, par lettres du roi, réunie à celle de l'hôtel de Guénégaud.

THÉÂTRE DU PETIT-BOURBON, placé dans l'hôtel qui avait appartenu au connétable de Bourbon, hôtel situé près du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, démoli en grande partie en 1525, et dont il ne restait que la chapelle et une vaste galerie. Dans cette galerie on avait dressé un théâtre où la cour donnait des fêtes, des ballets, où les princes et Louis XIV lui-même dans sa jeunesse venaient danser publiquement.

Ce théâtre fut, en 1638, accordé à la troupe de Molière, comme je le dirai dans l'article suivant. Elle n'y resta pas longtemps : en 1660, pour agrandir la place du Louvre et construire sa façade; on démolit la galerie de l'hôtel du Petit-Bourbon.

TROUPE DE MOLIERE. Le cardinal de Richelieu, en établissant deux théâtres dans son hôtel, en protégeant les acteurs, avait mis la comédie en honneur. Des jeunes gens de Paris, doués de quelques talents, à la tête desquels était Molière, entreprirent de former une troupe de comédiens ambulants. Ils firent, en 1650, dresser un théâtre dans le jeu de paume de la Croix-Blanche, rue de Bussy, faubourg Saint Germain. Ils lui donnèrent le titre de *Théâtre illustre*. Après y avoir joué pendant trois ans, cette troupe parcourut les provinces, et revint à Paris en 1658.

Sur un théâtre dressé au Louvre, dans la salle des gar-

des, Molière et sa troupe débutèrent le 24 octobre de cette année, en présence de Louis XIV, par *Nicomède* et *les Docteurs amoureux*.

Le roi, satisfait des acteurs, leur accorda l'hôtel du *Petit-Bourbon* dont je viens de parler, où, le 3 novembre suivant, ils débutèrent par *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*.

En 1660, l'hôtel du Petit-Bourbon devant être démoli, la troupe de Molière fut placée au théâtre du Palais-Royal.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. On a vu que le cardinal de Richelieu fit construire deux théâtres dans son palais : l'un était destiné à une société choisie, et l'autre, plus vaste, avait le public pour spectateurs. Sous Louis XIV, ce dernier théâtre fut, en 1660, accordé à Molière et à sa troupe, qui y débutèrent le 5 novembre de cette même année.

Louis XIV, après ce bienfait, gratifia Molière d'une pension de six mille livres, et voulut qu'il fût le chef de sa troupe. Molière remontra au roi qu'il aimait mieux être l'ami de ses camarades que de risquer, en devenant leur supérieur, de les avoir pour ennemis. La pension fut donnée à la troupe entière, qui reçut le titre de *troupe royale*.

Ce théâtre, déjà illustré par les productions immortelles des Corneille, des Racine, des Molière, et même par les talents alors extraordinaires des acteurs Montfleuri, Lenoir de la Torillière, la Tuillerie, Baron, etc., se soutint avec un éclat toujours croissant jusqu'à la mort de Molière, arrivée le 17 février 1673. Sur ce théâtre fut joué *le Tartufe*, la meilleure pièce de ce célèbre comique. Ses premières représentations excitèrent beaucoup de rumeur parmi la classe des dévots. Après y avoir assisté,

Louis XIV s'étonnait de ce qu'on s'en plaignait si fort , tandis qu'on ne disait rien contre une farce nommée *Scaramouche ermite* , que jouaient les Italiens , farce fort licencieuse. On dit que le prince de Condé répondit : *Sire , les comédiens italiens n'ont offensé que Dieu, et les comédiens français offensent les dévots*. Après la mort de Molière , ce théâtre fut destiné au spectacle appelé *opéra* , dont je parlerai bientôt.

THÉÂTRE DE L'HÔTEL DE GUÉNÉGAUD. La troupe royale , par cette mort et par la nouvelle destination du théâtre du Palais-Royal , fut affligée , déconcertée , et réduite à chercher , dans différents quartiers de Paris , un lieu convenable à son spectacle. On voit qu'en novembre de la même année 1673 , elle jouait dans un local de la rue Mazarine , et sans doute dans le jeu de paume du *Bel-Air* , où l'Opéra avait pris naissance. C'est là que , le 3 juillet 1673 , fut donnée la première représentation du *Comédien poète* , pièce de Montfleuri et de Thomas Corneille.

Bientôt après , la troupe royale éleva un théâtre dans le voisinage , rue Guénégaud , dans l'hôtel de ce nom , et y débuta par la tragédie de *Phèdre* et par le *Médecin malgré lui*.

Lorsqu'en 1674 on s'occupa de l'agrégation du collège de Mazarin aux collèges de l'Université , les docteurs de Sorbonne exigèrent , comme condition préliminaire , que le théâtre de la rue Guénégaud fût transféré ailleurs. Voici ce que je trouve à ce sujet dans un ouvrage du temps : « Les comédiens marchandèrent des places dans » cinq ou six endroits : partout où ils alloient , c'étoit » mervaille d'entendre comme les curés crioient. Le curé » de Saint-Germain-l'Auxerrois obtint qu'ils ne seroient

» point à l'hôtel de Sourdis, parce que, de leur théâtre,
 » on auroit entendu les orgues de l'église, et de l'église on
 » auroit parfaitement bien entendu les violons. Le curé
 » de Saint-André-des-Ars ayant su qu'ils songeoient à
 » s'établir rue de Savoie, vint trouver le roi, et lui re-
 » présenta qu'il n'y avoit bientôt plus dans sa paroisse
 » que des aubergistes et des coquetiers, et que si les co-
 » médiens venoient, son église seroit déserte.

» Les grands augustins présentèrent aussi leur re-
 » quête; mais on prétend que les comédiens dirent à Sa
 » Majesté que ces mêmes augustins, qui ne vouloient point
 » de leur voisinage, étoient fort assidus spectateurs de la
 » comédie; qu'ils avoient offert de vendre à la troupe
 » des maisons qui leur appartenoient dans la rue d'An-
 » jou, pour y bâtir un théâtre, et que le marché se se-
 » roit conclu si le lieu avoit été commode. L'alarme fut
 » grande dans tout le quartier, et les comédiens eurent
 » défense de bâtir dans la rue de Savoie... *Si on continue*
 » *à les traiter comme on fait*, écrivait Boileau à Racine, *il*
 » *faudra qu'ils aillent s'établir entre la Villette et la porte*
 » *Saint-Martin : encore ne sais-je s'ils n'auront point sur les*
 » *bras le curé de Saint-Laurent.* Racine lui répondit : *Ce*
 » *seroit un digne théâtre pour les œuvres de Pradon*¹. »

Malgré ces plaintes et ce concert de réprobations, la troupe royale se maintint dans l'hôtel de Guénégaud; et le roi, par ses lettres du 22 octobre 1680, réunit à cette troupe les comédiens français de l'hôtel de Bourgogne. L'année suivante, un règlement fixa le sort de ces acteurs.

La troupe, par cette réunion, devenue nombreuse,

¹ *Galerie de l'ancienne Cour, ou Mémoires et Anecdotes pour servir à l'histoire des règnes de Louis XIV et Louis XV, tom. II, pag. 390 et suiv.*

chercha un emplacement plus spacieux que celui de l'hôtel Guénégaud : elle acheta, dans la rue des Petits-Champs, l'hôtel de Lussan et une maison voisine ; mais le roi annula cette acquisition , et autorisa , par arrêt de son conseil du 1^{er} mars 1688 , les comédiens français à s'établir dans le jeu de paume de *l'Étoile*, rue des Fossés-Saint-Germain. Ils y firent construire une salle sur les dessins de François d'Orbay, ainsi qu'une maison contiguë, dont ils avaient aussi acquis l'emplacement. Cette troupe, sous le titre de *comédiens ordinaires du roi*, resta dans cette salle jusqu'au temps de Pâques 1770, époque où l'insuffisance et le peu de solidité de son bâtiment l'obligèrent à quitter ce lieu pour aller jouer sur le théâtre du palais des Tuileries, en attendant qu'une salle nouvelle leur fût construite.

Paris vit , pendant ce règne , se former plusieurs troupes de comédiens, telle que celle de mademoiselle de Montpensier, qui, en 1664, vint s'établir rue des Quatre-Vents, faubourg Saint-Germain ; et qui, après y avoir joué pendant quelques mois, fut obligée d'aller amuser la province.

Une troupe de comédiens espagnols, amenée par Marie-Thérèse d'Autriche, jouait concurremment avec les Italiens sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et n'y faisait pas fortune ; cette troupe fut obligée, en 1672, de retourner en Espagne.

En 1622, le roi accorda au sieur Raisin, organiste à Troyes, la permission de jouer la comédie à la foire Saint-Germain, et de prendre le titre de *troupe du Dauphin*. Raisin étant mort en 1664, sa veuve maintint son spectacle, et Baron fit partie de ses acteurs. Mais Molière ayant obtenu un ordre du roi qui obligeait Baron à se

réunir à la troupe royale, celle de la Raisin tomba en décadence.

THÉÂTRE DES MACHINES, situé au château des Tuileries. Louis XIV, voulant remplacer le théâtre du *Petit-Bourbon*, qu'on venait de démolir pour élever la façade du Louvre, décida que dans la partie septentrionale du château des Tuileries serait construite une salle de spectacle, destinée aux représentations des ballets et des comédies. En 1662, Vigarani, machiniste du roi, fut chargé de faire exécuter sur ses dessins cette salle qui servit peu à l'usage auquel on l'avait consacrée. Louis XIV avait alors renoncé à danser dans des ballets.

Sous le règne de Louis XV, cette salle fut mise à la disposition de Jean Servandoni, le plus ingénieux décorateur, le plus habile architecte de son temps. Il y donna, vers l'an 1730, des spectacles de décorations et de pantomime. *La Descente d'Enée aux Enfers*, *la Forêt enchantée*, tirée du Tasse, la représentation de *Saint-Pierre de Rome*, les *Travaux d'Ulysse*, etc., furent les scènes qu'il offrit aux yeux des Parisiens étonnés.

En 1770, les comédiens français jouèrent sur le théâtre des Tuileries pendant l'espace de douze ans, comme je le dirai dans la suite

OPÉRA OU ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE. Ce fastueux spectacle a souvent changé de place.

La reine Anne d'Autriche aimait passionnément les spectacles : même pendant le deuil du roi son époux, elle y assistait, cachée derrière une de ses dames. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois fit tout ce qu'il put pour lui

¹ Voyez, ci-dessus, article *Théâtre-Français*.

persuader que le plaisir qu'elle y prenait était un péché ; mais les docteurs et les prélats de la cour, moins rigides, parvinrent facilement à lui prouver le contraire. Mazarin, qui commençait sa fortune, sentant le besoin de flatter les goûts de cette princesse, fit venir en 1645, à grands frais, d'Italie, une troupe de musiciens de cette nation : cette troupe débuta en cette ville sur le théâtre du Petit-Bourbon, par la *Festa Teatrale* et la *Finta Pazza*. En 1647, le même cardinal appela d'Italie une autre troupe qui représenta *Orphée et Eurydice*, la tragédie d'*Andromède*, et, aux noces de Louis XIV, l'*Ercole amante*, etc.

Les troubles de la Fronde firent cesser les *opéras* et disparaître les chanteurs italiens ; mais le goût de ces spectacles était resté. L'abbé Pierre Perrin, les maîtres de la musique de la reine, Lambert et Cambert, conçurent le projet de donner des *opéras* français : ils hasardèrent la représentation d'une pastorale, qui, en 1659, fut jouée à Issi : le roi y assista, et la pièce obtint son suffrage. Elle fut jouée de nouveau à Vincennes, où les auteurs reçurent du cardinal Mazarin plusieurs encouragements. *Ariane* était annoncée ; elle devait paraître avec éclat ; mais cette pièce ne fut pas jouée. La mort du cardinal Mazarin, protecteur de l'Opéra en fut cause, et déconcerta les trois entrepreneurs sans les décourager. Ce spectacle fut suspendu ; mais, après un intervalle de quelques années, il reparut avec plus de succès.

L'abbé Perrin parvint à obtenir, en juin 1669, le privilège d'établir des *opéras* à Paris et dans les autres villes du royaume. Il composa avec ses associés la pièce de *Pomone*, qui, longtemps répétée dans la grande salle de l'hôtel de Nevers, fut enfin jouée, au mois de mars 1674,

dans le jeu de paume du *Bel air*, rue Mazarine, vis-à-vis celle de Guénégaud.

Les trois entrepreneurs, manquant de machiniste, s'étaient associé le marquis de Sourdis, renommé par quelques connaissances en ce genre. Comme ce marquis avait fait plusieurs avances de fonds, il s'empara, pour se récupérer, de toute la recette produite par l'opéra de *Pomone*. Grands débats entre l'abbé et le marquis. Le musicien Jean-Baptiste Lulli, surintendant de la musique de la chambre du roi, ce *Florentin* dont La Fontaine a peint le caractère rapace, profita de cette altercation pour solliciter le privilège accordé à l'abbé Perrin. Il réussit; et Louis XIV, par ses lettres-patentes du mois de mars 1672, permit à ce musicien « d'établir, y est-il dit, une » *Académie royale de Musique* dans notre bonne ville de Paris... pour y faire des représentations devant nous, » quand il nous plaira, des pièces de musique qui seront » composées tant en vers françois qu'autres langues étrangères... , pour en jouir sa vie durant... ; et, pour le » dédommager des grands frais qu'il conviendra faire » pour lesdites représentations, tant à cause des théâtres, » machines, décorations, habits, qu'autres choses nécessaires, nous lui permettons de donner au public » toutes les pièces qu'il aura composées; même celles qui » auront été représentées devant nous... ; faisant très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, même aux officiers de notre maison, d'y entrer sans payer, comme » aussi de faire chanter aucune pièce entière en musique, » soit en vers françois ou autres langues, sans la permission par écrit du sieur Lulli, à peine de dix mille » livres d'amende et confiscation des théâtres, machines,

» décorations, habits et autres choses...; et, d'autant
 » que nous l'érigions sur le pied de celles des académies
 » d'Italie où les gentilshommes *chantent publiquement en*
 » *musique sans déroger*, voulons et nous plaist que tous
 » gentilshommes et damoiselles *puissent chanter auxdites*
 » *pièces et représentations de notre dite Académie royale, sans*
 » *que pour ce ils soient censés déroger audit titre de noblesse*
 » *et à leurs privilèges.* » Par ces lettres, le roi révoque et
 annule le privilège qu'il avait accordé au sieur Perrin¹.

Lulli établit d'abord son théâtre au jeu de paume du *Bel air*, près de la rue de Guénégaud, et en fit l'ouverture par *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, spectacle où l'on vit danser plusieurs seigneurs de la cour.

Après la mort de Molière, arrivée le 17 février 1673, le roi donna le théâtre du Palais-Royal, qu'occupait la troupe de ce célèbre comique, à l'*Académie royale de Musique*; elle y est restée longtemps. La salle de ce spectacle, brûlée le 6 avril 1765, fut reconstruite et ouverte au public le 25 janvier 1770. Brûlée une seconde fois, le 8 juin 1784, elle fut reconstruite ailleurs.

Je terminerai cet article par quelques notions qui feront sentir les progrès de la scène française, et les changements qu'elle a éprouvés depuis Louis XIV.

Autrefois, aucune femme ne figurait sur le théâtre; et, lorsqu'il arrivait qu'un personnage féminin fût nécessaire à la pièce, il était joué par un homme déguisé. Une actrice du théâtre du Marais, appelée de Beupré, est une des premières qui aient monté sur la scène. On lui attribue le discours suivant: « M. de Corneille nous
 » a fait grand tort: nous avons ci-devant pour trois

¹ *Histoire de Paris*, par Félibien; preuves, tom. IV, pag. 226.

« ~~Il y avait~~ des pièces de théâtre que l'on nous faisoit dans la nuit ; on y étoit accoutumé, et nous gagnions beaucoup. Présentement les pièces de M. de Corneille nous coûtent bien de l'argent, et nous gagnons peu de chose. Il est vrai que ces vieilles pièces étoient misérables ; mais les comédiens étoient excellents , et ils les faisoient valoir par la représentation ¹. »

Aucune femme n'avoit encore paru sur le théâtre de l'Opéra avant 1684 ; mais en cette année, dans le ballet du *Triomphe de l'Amour*, l'on vit pour la première fois des danseuses : ces emplois étoient auparavant remplis par des hommes déguisés en femmes.

Avant Molière , chaque place au parterre ne coûtait que dix sous. On prétend que cet auteur, voyant le succès extraordinaire de sa comédie des *Précieuses ridicules*, haussa le prix de ces places, et les porta à quinze sous. Boileau a dit :

Un clerc pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer *Attila*

Les acteurs, dans la tragédie, étoient vêtus de l'habit français, portaient une écharpe en ceinture, et avoient la tête embarrassée dans la volumineuse perruque du temps. Ainsi les héros de la Grèce et de Rome figuraient sur la scène habillés en gentilshommes de la cour de Louis XIV. On ne connaît que Montdori, chef de la troupe du Marais, qui ne voulut point porter de perruque, et qui joua les rôles de héros en cheveux courts et crépus. La demoiselle Petit de Beauchamp, célèbre actrice du théâtre du Palais-Royal, joua le rôle de Rodogune avec

¹ Sczesiana, pag. 156.

un habit magnifique à *la romaine*, dont le cardinal de Richelieu lui fit présent¹. On ne peut citer que ces seules transgressions à la routine générale.

Dans les farces italiennes, les acteurs figuraient constamment avec l'habit de leur caractère, habit qu'ils ne changeaient point.

A l'Opéra, les costumes étaient d'imagination, et ne ressemblaient à ceux d'aucun temps, d'aucune nation : le héros, les bergers, les rois, les dieux figuraient ornés de guirlandes de fleurs ; et, ce qui était plus ridicule, tous portaient des paniers comme les femmes d'alors.

Les hommes de la cour se plaçaient ordinairement sur le théâtre même et sur des bancs posés aux deux côtés et au fond de la scène ; ce qui détruisait toute illusion.

On lit dans les Mémoires de Dangeau qu'en décembre 1694 il s'éleva une dispute entre M. de Bouillon, grand chambellan, et les premiers gentilshommes de la chambre, à cause d'un banc que ceux-ci avaient fait mettre sur le théâtre : le grand chambellan prétendait avoir droit de s'y placer².

Au mois d'août 1695, Dancourt fit jouer sa comédie de l'*Opéra de village*. Le marquis de Sablé, après un ample dîner où le vin n'avait pas manqué, assista à cette représentation, et se plaça sur le théâtre, comme le faisaient les gens de qualité ; entendant un couplet de cette pièce où se trouvaient ces mots : *Les vignes et les prés seront SABLÉS* ; et se croyant insulté, il se lève furieux, s'avance au milieu du théâtre, et donne un soufflet à Dancourt³.

¹ *Variétés historiques*, tom. I, pag. 528, 575.

² *Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, pag. 69.

³ *Bibliothèque des Théâtres*, pag. 255.

Les femmes de la cour faisaient porter des fauteuils ou des chaises dans la salle qui était disposée en gradins. Sauval, en parlant du théâtre du Palais-Royal, dit qu'il est « le plus commode et le mieux entendu de tous, » quoiqu'il ne consiste qu'en 27 degrés et deux rangées de loges... Les degrés n'ont que 4 à 5 pouces de haut... Les spectateurs du 27^e degré ne sont point au-dessus des acteurs¹. »

L'existence de ces degrés ou gradins explique l'étrange attitude que prit la reine Christine de Suède au spectacle de Paris. Cette princesse « étant un jour à la comédie » avec la reine Anne, mère de Louis XIV, elle s'y tint dans une posture si indécente qu'elle avoit les pieds plus hauts que la tête; ce qui faisoit entrevoir ce que doit cacher la femme la moins modeste. La reine mère dit à plusieurs dames qu'elle avoit été tentée trois ou quatre fois de lui donner un soufflet, et qu'elle l'auroit fait si ce n'eût pas été en lieu public. Mademoiselle (de Montpensier), qui ne l'aimait pas, parce que cette reine des Goths, disoit-elle, n'avoit pas jugé à propos de lui rendre la visite qu'elle lui avoit faite, dit aussi qu'elle la trouva un jour à la comédie, habillée en homme, à l'exception de la jupe, un chapeau sur la tête, et les jambes en l'air, croisées l'une sur l'autre, assise dans un fauteuil au milieu de la salle de spectacle². »

§ V. État physique de Paris.

Pendant ce règne, outre les nouveaux établissements dont j'ai parlé dans les sections précédentes, il s'opéra

¹ *Antiquités de la ville de Paris*, par Sauval, tom. III, pag. 47.

² *Recréations historiques*, de Dreux du Radier, tom. II, pag. 120.

dans cette ville de nombreux et utiles changements dont je vais donner un aperçu rapide.

Les fossés , les murailles , les tours de Paris étaient , au commencement de ce règne, dans un état de dégradation qui les rendait inutiles. Le prévôt des marchands obtint du roi des lettres-patentes, du 7 juillet 1646, qui accordèrent à la ville ces anciennes fortifications , pour y établir des rues et construire des maisons. On commença par démolir les murailles et combler les fossés du côté de l'Université ; mais les événements politiques suspendirent ces travaux , et le roi dans la suite s'appropriâ ces emplacements.

Au mois de mai 1659 , le roi vendit les terres vagues de l'ancien fossé de la porte de Nesle , fossé fort large , surtout à l'endroit où il débouchait dans la rivière. Sur ce fossé et sur une partie de l'hôtel de Nesle fut élevé , en 1661 , le collège Mazarin, aujourd'hui Palais des Sciences et des Arts.

BOULEVARDS ET ACCROISSEMENT DE L'ENCEINTE SEPTENTRIONALE. Dans les premiers mois de l'année 1670 , on travailla au grand mur du rempart de la porte Saint-Antoine, et l'on entreprit de planter d'arbres le boulevard qui s'étend depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la rue des Filles-du-Calvaire. Ce boulevard, qu'on nommait *le Cours*, fut revêtu de murs dans toute sa longueur, qui est de 600 toises.

Par arrêt du 7 juin 1670 , la continuation du boulevard fut autorisée depuis la rue du Calvaire jusqu'à la porte Saint-Martin.

En 1674 , on abattit la vieille porte Saint-Denis , pour établir l'arc de triomphe dont j'ai parlé, et pour conti-

quer le boulevard depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la porte Saint-Honoré.

Le mur du rempart et les plantations d'arbres, sur les boulevards, étaient poussés jusqu'à la porte Poissonnière, dite Sainte-Anne ; et, pour l'exécution de ces projets, on avait démoli l'ancienne porte du Temple, lorsque le roi, par arrêt de son conseil du 4 novembre 1684, ordonna la reconstruction de cette porte au delà du rempart, et, par un autre arrêt du 7 avril 1685, fit enlever les terres, aplanir les buttes, et continuer le rempart et le cours plantés jusqu'à la rue Saint-Honoré.

Cette nouvelle enceinte de la partie septentrionale de Paris s'étendait plus avant dans les faubourgs, et comprenait un espace plus vaste que celle qui, en 1631, fut établie par le sieur Barbier.

Le rempart de Louis XIII s'élevait dans le quartier Saint-Martin, sur l'emplacement des rues Meslai et Sainte-Apolline : on l'étendit jusqu'au point où est aujourd'hui le boulevard Saint-Martin.

Ce rempart de Louis XIII aboutissait ensuite à la rue Montmartre, entre la fontaine de cette rue et la rue des Jeûneurs, ou plutôt des Jeux-Neufs, presque en face de la rue Neuve-Saint-Marc ; il fut porté jusqu'à l'emplacement actuel du boulevard Montmartre.

Le mur de ce rempart s'étendait ensuite jusqu'à la rue de Richelieu, près de l'endroit où vient y aboutir la rue Feydeau : on le transféra, à une distance d'environ 70 toises, sur le boulevard actuellement nommé *des Italiens*. De là, le boulevard s'étendit jusqu'à l'entrée de la rue Royale, où était la nouvelle porte Saint-Honoré.

Ces données suffisent pour faire connaître l'accroisse-

ment opéré sous Louis XIV et la différence entre l'enceinte de ce roi et celle de son prédécesseur.

BOULEVARD DU MIDI. Pendant qu'on bâtissait et plantait des remparts du côté du nord, on comblait les fossés, et on démolissait les portes de l'ancienne enceinte du côté du midi.

En 1704, les boulevards du nord étant plantés et terminés jusqu'à la rue Saint-Honoré, le roi, par arrêt du 10 octobre de cette année, ordonna que de pareils boulevards seraient plantés autour de la partie méridionale de Paris; mais cet ordre fut exécuté lentement; car ces boulevards, appeles *boulevards neufs*, ne furent entièrement achevés qu'en 1764.

On ne se borna pas, sous le règne de Louis XIV, à embellir les parties extérieures de Paris. On s'occupa des communications intérieures, encore fort étroites et tortueuses : en certains lieux le sol fut aplani; plusieurs buttes ou monticules factices, élevés au delà des anciens murs de Paris, furent rasés.

BUTTE SAINT-ROCH, située entre la rue Sainte-Anne et l'église de Saint-Roch, à peu près au carrefour formé par la rencontre des rues des Moineaux, des Orties et des Moulins. Cette butte, si l'on en juge par les anciens plans de Paris, formait un groupe de deux ou trois monticules plus ou moins élevés, à la cime desquels étaient, au moins, deux moulins à vent. J'ai parlé au commencement de cet ouvrage de la formation factice de cette butte¹.

Les anciens plans lui donnent une hauteur considéra-

¹ Tom. I, article *Causes des Inégalités du sol*.

ble ; et un rimeur du temps la décrit de cette manière :

Dieu vous garde de malencontre ,
 Gentille butte de Saint-Roch ,
 * Montagne de célèbre estoc ,
 Comme votre croupe le montre ;
 Oui , vous arrivez presqu'aux cieux ,
 Et tous les géans seraient dieux
 S'ils eussent mieux appris la carte ,
 Et mis dans leur rébellion
 Cette butte-ci sur Montmartre ,
 Au lieu d'Ossa sur Pélion ¹.

Quatre particuliers , pour tirer parti de son emplacement , entreprirent d'aplanir cette butte ; ils en obtinrent l'autorisation par arrêt du conseil du 15 septembre 1667. Ils achetèrent de l'abbé de Saint-Victor le terrain qu'il possédait en ce quartier ; et , sur un plan peu régulier , où ils paraissaient s'être plus occupés de leurs intérêts que du soin d'embellir ce quartier , ils ouvrirent douze rues , dont la plupart existaient déjà comme chemins , y firent construire des maisons , des hôtels , et n'achevèrent leurs travaux qu'en 1677.

Ce quartier était autrefois appelé *Gaillon* , à cause d'un hôtel ainsi nommé , situé sur une partie de l'emplacement de l'église Saint-Roch. Il existait une porte de ville , appelée *porte Gaillon* , qui fut démolie en 1700. Une rue qui aboutissait de l'emplacement de l'hôtel *Gaillon* à celui de la porte de ce nom , conserve encore la même dénomination. Par l'aplanissement de la butte Saint-Roch , le *quartier Gaillon* , qui n'offrait que des granges , des jardins et des terrains en culture , fut couvert de maisons ,

¹ *Épigrammes sur quelques choses qui se sont passées à Paris , etc. — Tableau de la Vie et Gouvernement des cardinaux Richelieu et Mazarin , et de Colbert , pag. 240.*

et procura à la ville de Paris un vaste accroissement. On chercha en même temps à faciliter les communications, en construisant de nouveaux quais, en élargissant les rues existantes.

RUES NOUVELLES OU ÉLARGIES. La plupart des rues de Paris étaient alors si étroites qu'une voiture ne pouvait y pénétrer. Blondel, qui présidait aux embellissements de cette ville, fit ouvrir et élargir plusieurs rues, dont voici l'énumération.

La rue de la Ferromerie. Elle fut, en 1674, considérablement élargie; et le rang de maisons situé du côté du midi fut reculé et reconstruit. Dans cette rue, auparavant fort étroite, le vendredi 14 mai 1640, Henri IV fut assassiné au milieu de ses courtisans, dans son carrosse, longtemps arrêté par un embarras de voitures. Un propriétaire, après l'élargissement de cette rue, plaça sur la façade de sa maison le buste de ce roi, et fit graver au-dessous le distique suivant :

*Henrici magni recreat in amentia cives,
Quos illi æterno fuderit junxit amor.*

Ce buste et cette inscription s'y voient encore.

La rue de Savoie fut ouverte, en 1672, sur l'emplacement de l'hôtel de Savoie vendu et démoli en cette année. L'hôtel de Luynes, situé dans le voisinage, fut dans le même temps démoli, et, sur une partie de son emplacement, on éleva plusieurs des maisons qui bordent le quai des Augustins.

La rue des Arcis, située en face et dans la direction du pont Notre-Dame, fut très-élargie en 1670, et devrait l'être davantage.

La rue de la Verrerie fut élargie en 1671.

En 1672, les *portes Dauphine, Buci et de Saint-Germain*, furent démolies, et leurs fossés comblés.

Furent ensuite élargies, en 1672, les *rues Galande, de la Vieille-Draperie, des Mathurins, des Noyers.*

La rue de l'Hôpital-Saint-Louis, qui conduit à l'hôpital de ce nom, fut ouverte en 1675.

La rue du Pas-de-la-Mule, qui ne s'étendait pas au delà de la rue des Tournelles, fut, en cette année, prolongée jusqu'aux boulevards.

~~La~~ *La rue des Fossés-Saint-Victor* était impraticable aux voitures par la raideur de sa montée : en 1685, M. de Fourcy, prévôt des marchands, entreprit d'en adoucir la pente ; il fit combler les fossés de la ville, enlever une grande quantité de terre sur la hauteur ; et cette rue, quoique toujours montueuse, n'est pas inaccessible aux voitures.

Dans les cours des maisons qui sont à gauche, en descendant, on voit encore des restes de l'ancienne muraille de Paris ; et, dans celles des maisons qui sont à droite, on voit, par la hauteur de leur sol, combien de terrain il a fallu remuer pour parvenir à diminuer la rudesse de pente dans ce côté de la rue où plusieurs portes sont devenues fenêtres.

La rue de la Monnaie, au nord du Pont-Neuf, fut, en 1692, continuée jusqu'à la rue des Prouvaires. On fit, à travers plusieurs maisons, une trouée dont la longueur forma cette partie de la même rue qui porte le nom *du Roule*, à cause d'un fief ainsi nommé, situé dans le voisinage.

En 1703, il fut ordonné que la *rue Neuve-Saint-Augustin* serait continuée depuis la rue Neuve-Saint-Roch ou

de Gaillon jusqu'à onze toises du mur de clôture des Capucines : que là serait formée en retour une autre rue , appelée de *Louis-le-Grand*, qui, commençant à la rue Neuve-des-Petits-Champs, s'étendrait jusqu'au rempart, près la barrière de Gaillon.

Le 18 octobre 1704, le roi ordonna que la rue de Richelieu serait continuée jusqu'à la maison dite *Grange-Batelière* ; et qu'en retour et en longeant le mur de clôture de cette maison , où les eaux étaient stagnantes , il serait ouvert , pour faciliter leur écoulement , une rue nommée *des Marais*. Mais cette rue, malgré l'ordonnance du roi, fut appelée *rue Neuve de la Grange-Batelière*.

A chaque rue ouverte ou élargie sous le règne de Louis XIV, on ne manquait pas de placer , dans le lieu le plus évident, le buste en pierre de ce roi, coiffé de son exorbitante perruque.

QUAIS. On s'occupa aussi à construire , à élargir quelques quais , à y établir des ports et des abreuvoirs.

La plupart des quais étaient sans murs de terrasse. Le quai de Nesle, qu'on a nommé depuis quai Conti et quai de la Monnaie, dépourvu, en 1646, de trottoir et de parapet, ne s'étendait, en partant du Pont-Neuf, qu'un peu au delà de la partie occidentale de l'hôtel actuel des Monnaies.

Ce quai était, du côté du faubourg Saint-Germain, bordé par le grand hôtel de Nesle et par le mur de clôture de ses jardins : cet hôtel très-vaste fut, sous Louis XIV, nommé *hôtel de Nevers*, puis *hôtel de Conti*, sur l'emplacement duquel fut construit, en 1774, l'hôtel des Monnaies.

Le 1^{er} juillet 1669, on ordonna la continuation de ce quai jusqu'à la rue du Bac.

En l'année 1670 , on construisit le mur de terrasse du *quai des Quatre-Nations* , mur décoré de sculptures et des emblèmes et armoiries du cardinal Mazarin.

Les quais des Orfèvres et de l'Horloge n'existaient point en 1666. On voit dans la gravure de Della Bella , publiée en cette année, que les parapets du Pont-Neuf sont interrompus aux endroits où les trottoirs du Pont-Neuf tournent pour se raccorder avec la ligne de ces deux quais. Ils ne furent construits que vers l'an 1669.

Le *quai Pelletier* , qui du pont Notre-Dame conduit à la place de Grève, était, avant sa construction, occupé par des teinturiers et des tanneurs , qui furent obligés , par un arrêt du 24 février 1673, d'aller s'établir au ~~faubourg~~ *Saint-Marcel* et à Chaillot. Un autre arrêt, du 17 ~~mars~~ *mai* suivant, porte qu'il sera établi sur cet emplacement un quai qui fera la prolongation du quai de Gèvres. Claude Le Pelletier , alors prévôt des marchands, fit commencer aussitôt les travaux qui furent terminés en 1675. Ce quai, construit d'après les dessins de Pierre Bullet, est suspendu sur le bord de la Seine et soutenu par des piliers. Une voussure , dont la coupe des pierres mérite l'attention des gens de l'art, s'avance, paraît sans appui , et soutient le trottoir de ce quai.

La construction du *quai de la Grenouillère* , aujourd'hui *quai d'Orsay*, fut ordonnée en 1704. Il fut réglé qu'il aurait 10 toises de largeur et un trottoir; que son mur serait bâti en pierres de taille, et qu'on y ménagerait des rampes en glacis pour des abreuvoirs et pour le transport des marchandises.

Sur le quai de l'École étaient deux ponts, l'un sur le canal qui conduisait les eaux de la Seine dans les anciens fossés de la ville comblés depuis longtemps, et qui, au

commencement du règne de Louis XIV, servait de route à un abreuvoir. L'autre pont, plus éloigné du centre de la ville, était dans l'alignement de l'ancienne façade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il couvrait le canal par lequel les eaux de la Seine communiquaient aux fossés dont le château du Louvre était entouré.

En 1663, il fut permis aux sieurs de Bellefonds et de Pertuis d'établir deux ports sur la Seine, l'un entre le pont de la Tournelle et la forteresse de ce nom, le second entre la porte Saint-Bernard et le pont établi à l'endroit où la rivière de Bièvre se jette dans la Seine. Ces ports, construits en 1669, furent l'origine du *Port-au-Vin*. La *Halle-au-Vin*, établie en 1662 dans le voisinage de ces ports, à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Bernard et du quai de ce nom, leur donna une consistance durable.

ACCROISSEMENT DE PARIS. Cette ville contenait tous les mobiles propres à son accroissement : elle était la résidence de la cour, source de fortune et de pouvoirs. L'ambition y attirait la richesse, et celle-ci l'industrie, le commerce, et tout ce qui les accompagne ; les magistratures souveraines y faisaient affluer, d'une grande partie de la France, les clients, les plaideurs et les témoins ; les écoles nombreuses et plus distinguées qu'autrefois, les étudiants de toute espèce, les immenses dépôts littéraires, les académies, les bibliothèques, les cabinets curieux y appelaient les savants et les amateurs ; la magnificence des édifices, des places, des jardins, les fêtes, les spectacles, les jeux, et plusieurs jouissances faciles, en y augmentant la consommation, accroissaient le nombre des individus qui en tiraient leur existence. Les monastères, leurs tristes et inutiles habitants, dont le nombre s'était

si prodigieusement accru sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, avaient leur attrait pour une classe d'hommes, tenaient leur rang parmi les consommateurs, et occupaient une grande portion de la superficie de cette ville. Cette magnificence, ces plaisirs, ces raretés, ces établissements, presque tous accrus ou nouvellement institués par le gouvernement de Louis XIV, devaient nécessairement augmenter la population, multiplier les lieux d'habitation, et faire déborder Paris hors de son enceinte. Néanmoins le gouvernement, montrant au dix-septième siècle des vues aussi bornées qu'il en avait manifesté au quatorzième, voulut maintenir la cause et empêcher les effets : il fit couler dans le réservoir une plus grande quantité d'eau, et lui défendit de déborder. Il fit défense de bâtir au delà de certaines bornes qui furent fixées.

Il ne fallait qu'être doué de la plus simple judiciaire pour apercevoir l'absurdité de cette défense ; on ne raisonna point : l'expérience du passé aurait prouvé son inutilité ; on n'en profita point.

En effet, Henri II, par son édit de novembre 1548, avait fait défendre de bâtir hors des murs de Paris, afin d'empêcher l'augmentation de cette ville. Cette défense fut inutile..

En 1554, le même roi rendit une ordonnance qui avait le même objet : autre défense inutile.

Au dernier août 1627, Louis XIII fit la même défense ; elle fut inutile.

Il la reproduisit le 20 mars 1635 ; elle eut le même sort.

Un arrêt de son conseil, du 26 janvier 1638, renouvela encore la défense, et ordonna une plantation de bornes. au delà desquelles il était expressément et sous des peines

graves défendu de construire aucune maison : défense, précaution et sévérité inutiles.

Louis XIV, par un arrêt de son conseil, du 8 janvier 1670, ordonna qu'il serait dressé un état des bornes de Paris, ainsi qu'un état des maisons qu'on avait bâties au delà. Cette mesure menaçante fut sans effet.

Par une déclaration du 26 avril 1672, le gouvernement mit à profit les contraventions, et permit aux propriétaires des maisons bâties hors des bornes d'en conserver la possession, à condition qu'ils paieraient le dixième de la valeur de ces édifices. Par la même déclaration, il nomma des commissaires chargés de planter de nouvelles bornes, au delà desquelles il défendit très-expressément de bâtir.

En 1673, par un arrêt du conseil du 25 mars, le roi ordonna la démolition des maisons situées hors des bornes et dont les propriétaires n'avaient pas, dans le terme prescrit, payé le dixième de leur valeur, comme le portait la précédente déclaration.

Ces actes de tyrannie, ces attentats contre la propriété, ces châtimens rigoureux infligés par le gouvernement contre un délit que les institutions de ce gouvernement avaient provoqué, ne firent que suspendre momentanément l'action de la force des choses, qui bientôt après reprit son cours naturel. La loi, comme toutes celles dont le principe est vicieux, tomba en désuétude : on bâtit des maisons au delà des bornes.

On a dit qu'une grande ville est un grand mal. Sans examiner la vérité de cette proposition, je dirai que ce n'est pas à coups de lois prohibitives, d'ordonnances de police, ressource triviale et inefficace du despotisme, que l'on peut guérir ce grand mal : il faut remonter à la

source du torrent qui cause les ravages dont on se plaint; il faut en détourner le cours ou le tarir; mais comme la cause du mal se trouvait dans les principes vicieux du gouvernement, celui-ci la respecta, éclata en menaces contre les effets, et finit par en tirer profit ¹.

INONDATIONS DE LA SEINE. Le 9 décembre 1649, cette rivière déborda: Un bateau, placé au Petit-Châtelet, se détacha, et alla frapper une des piles du pont Saint-Michel qu'il ébranla considérablement. Le lendemain, à deux heures après minuit, un autre bateau, détaché du même lieu, vint heurter contre le même pont, en renversant une partie, ainsi que dix-sept maisons bâties dessus.

Dans le mois de janvier 1649, une inondation endommagea plusieurs maisons.

En 1654, cette rivière s'éleva au-dessus des plus basses eaux de 24 pieds 10 pouces. Le 1^{er} mars 1658, le courant de la Seine entraîna deux arches et une partie de la troisième du Pont-Marie. Les maisons dont ces arches étaient chargées furent renversées, et cinquante-cinq personnes y perdirent la vie. Les eaux couvrirent plus de la moitié de Paris, et s'élevèrent de 20 pieds 9 pouces au-dessus des basses eaux.

En 1665 et 1667, le débordement des eaux mit les ponts dans un danger imminent.

En 1690, l'eau s'éleva jusque dans le cloître de Notre-Dame, dans les cours du Palais et ailleurs ².

En 1693, les eaux s'élevèrent, entre la Saint-Jean et

¹ Témoins des établissements autorisés ostensiblement par le gouvernement, les loteries, les fêtes de di'bauche, les jeux de hasard, etc.

² *Mémoires sur les Inondations de Paris*, par M. Egaust, ingénieur des ponts-et-chaussées, pag. 4 et 5.

la Saint-Pierre , de 20 pieds , et en 1711 de 23 pieds 3 pouces.

§ VI. Etat civil de Paris.

Les troubles de la Fronde , amenés par les désordres du gouvernement , par la dilapidation des finances , aggravés par l'intervention de la noblesse , avaient désorganisé la plupart des institutions civiles de Paris. Le calme ayant succédé aux orages politiques , et le despotisme ayant repris son cours , elles furent rétablies comme auparavant. Voici les changements et les institutions nouvelles qui eurent lieu , pendant le règne de Louis XIV , dans l'état civil des Parisiens.

La tranquillité publique était aussi troublée et la police aussi nulle, sous une grande partie du règne de Louis XIV , qu'elles l'avait été sous celui de Louis XIII. C'étaient les mêmes éléments perturbateurs , la même impuissance dans l'administration civile , la même insolence de la part des vagabonds , des pages et laquais des seigneurs ; les mêmes dispositions à entraver l'action de la justice. Je vais offrir le tableau de leur brigandage et de leurs excès , et la preuve de l'inefficacité des arrêts du parlement pour les réprimer , comme je l'ai fait sous le règne précédent.

En 1644 , deux laquais ayant assassiné à coups de bâton un pauvre marchand , père de famille , lorsqu'il sortait de sa maison , furent condamnés aux galères : ils étaient détenus et près de subir leur peine , lorsque , le 19 février de cette année , un exempt se présenta à la prison ; et , après en avoir brisé la porte , en tira les deux assassins et les mit en liberté. Quelle était la personne qui

outrageait ainsi la justice , et protégeait les assassinats ? On aurait peine à le croire : c'était la reine , la régente de France , la galante et dévote Anne d'Autriche , qui , voyant que le parlement faisait des poursuites contre les auteurs de ce bris de prison , de cet enlèvement de prisonniers , manda le parlement , et n'eut pas honte de déclarer que ces attentats contre la justice s'étaient commis par ses ordres , qu'elle en avait chargé le sieur de Villequier , capitaine de ses gardes ; qu'elle ne croyait pas que ces laquais fussent aussi coupables ; que la chose était faite , et qu'elle serait bien aise qu'il n'en fût pas parlé. « Les gens du roi témoignèrent à ladite dame reine la » conséquence de cette affaire et le peu de sûreté dans la » ville de Paris , si les laquais espéroient impunité dans » des affaires de cette qualité ¹. »

Le 12 décembre 1644 , l'avocat du roi , Omer Talon , se plaignit au parlement du mauvais traitement qu'avait éprouvé un huissier de la cour , appelé Vacherot , qui , étant allé dans la maison du prévôt de l'hôtel pour remettre un simple exploit à l'abbé de Sourches , frère de ce prévôt , fut livré à la valetaille , aux pages ou laquais de cet abbé , qui le rasèrent , le fouettèrent et le maltraitèrent au point que le parlement ordonna qu'il serait visité par des chirurgiens ².

Le 16 décembre de la même année , un huissier du parlement ayant voulu empêcher un laquais d'entrer en la grand'chambre , et le faire retirer , le laquais mit l'épée à la main contre l'huissier. Ce laquais fut arrêté ³.

Le 22 du même mois , le parlement ordonna que ce

¹ *Registres manuscrits du parlement* , au 22 février 1644.

² *Idem* , au 12 décembre 1644.

³ *Idem*.

laquais , qui se nommait Bourguignon et appartenait au duc de Lesdiguières , à cause des actions violentes et des blasphèmes dont il s'était rendu coupable dans la salle du Palais , serait interrogé¹.

Le 8 du mois de juin 1645 , un sieur de Fiesque , prétendant à la cure de Saint-Sulpice , voulut par violence , en déposséder le titulaire : il fit armer et attrouper une multitude d'hommes contre le curé et les prêtres de cette paroisse. Plusieurs violences furent commises , tant dans l'église que dans le presbytère. Cette sédition dura plusieurs jours ; on y vit figurer des *pages* et *laquais* de diverses couleurs².

Le 15 avril 1646 , le prévôt de l'Isle , ayant arrêté le chevalier de Roquelaure , quelques gentilshommes , assistés de plusieurs *pages* et *laquais* , et gens ayant épées et armes à feu , se présentèrent pour l'arracher des mains de ce prévôt. Il s'engagea un combat entre les deux partis : plusieurs archers lurent blessés , d'autres tués ; les lieutenants civil et criminel s'y transportèrent en force , firent cesser le combat , et arrêtaient le chevalier , objet de la querelle. A cette occasion , le parlement renouvela ses arrêts , toujours impuissants , contre les *pages* et *laquais*³.

Dans les registres du parlement , où je puise ces faits , on ne trouve rien contre les *pages* et *laquais* et autres contempteurs de la justice dans les années qui suivent , parce que , pendant ces années de troubles et de guerres civiles , on s'occupait de délits plus graves que ceux de ces domestiques , qui cependant , comme l'atteste l'histoire de la Fronde , se signalèrent dans le cours de ces guerres

¹ *Registres manuscrits du parlement* , au 12 décembre 1644.

² *Idem* , au 10 juin 1645.

³ *Idem* , au 15 avril 1646.

per leur insolence et leurs excès ordinaires, et furent employés comme agents subalternes dans presque toutes les agitations publiques.

Dès que les troubles sont calmés, que l'ordre ordinaire est rétabli, on voit le parlement renouveler ses arrêts contre ces perturbateurs, arrêts qui attestent l'impuissance présomptueuse de ceux qui les rendaient, et la continuation des délits qu'ils ne pouvaient réprimer.

Le 25 juin 1752, on remontra au parlement qu'il se faisait journellement dans Paris des attroupements séditieux, même dans la cour et la salle du Palais, à la Place-Royale, au faubourg Saint-Germain; « entreprenant de » piller les maisons, d'attenter à la vie des magistrats et à » celle de plusieurs habitants de cette ville, sans aucun » respect de condition, intimidant les bons bourgeois et » autres personnes; en sorte que les particuliers ne peuvent plus marcher par les rues, ni vaquer à leurs affaires avec sûreté, etc. ¹. »

Le 29 novembre 1655, le procureur général remontre qu'une multitude de laquais et autres personnes attroupées commettent des voies de fait, des violences, et empêchent l'exécution de quelques voleurs condamnés par le lieutenant criminel de la prévôté de Paris. La cour du parlement renouvelle encore ses défenses aux laquais de s'attrouper, et, sous peine de la vie, d'empêcher l'exécution des condamnés à mort ².

Au mois de janvier 1654, les carrosses du duc d'Épernon et du sieur de Tilladet, s'étant entre-heurtés, les pages et laquais de ce duc descendirent, et s'avancèrent pour tuer le cocher : le sieur de Tilladet veut les en em-

¹ *Registres manuscrits du parlement*, au 25 juin 1652.

² *Idem*, au 29 novembre 1655.

pêcher et sauver son domestique, il est tué par les laquais du duc ¹.

Le 5 juillet 1654, le lieutenant criminel fut mandé en la grand'chambre du parlement, sur ce que plusieurs vagabonds, gens sans aveu, portant armes à feu et autres, après plusieurs violences, avaient enlevé le cadavre d'un homme condamné à mort et exécuté sur la roue ².

Des lettres-patentes du roi, du 22 janvier 1655, défendent très-expressément aux *pages* et *laquais* de porter dans la ville de Paris, soit de jour ou de nuit, aucune arme, comme épées, poignards, pistolets de poche et autres armes à feu et bâtons ferrés, à peine de la vie contre les contrevenants, et ordonnent que les *pages* et *laquais* que l'on trouvera en armes dans Paris et ses faubourgs, après la publication, seront pris et punis de mort ³, leur procès fait par jugement dernier, sans appel et sur le procès-verbal de capture.

Ces lettres-patentes et la procédure brutale qu'elles prescrivent, la peine capitale dont elles menacent les délinquants, ont certainement été provoquées par quelques violences éclatantes commises par les *pages* et *laquais*, et sur lesquelles je n'ai point de notions. Ces lettres, malgré leur ton sévère, ne produisirent pas plus d'effet que les arrêts du parlement.

Cette cour, toujours fatiguée par les plaintes continuelles qu'elle recevait sur les vols qui se faisaient de jour et de nuit dans Paris et ses environs, manda le lieutenant civil et criminel, et autres officiers du Châtelet, qui

¹ *Esprit de Guy-Patin*, pag. 24.

² *Registres manuscrits du parlement*, au 5 juillet 1654.

³ *Idem*, au 23 janvier 1655.

comparurent le 9 février 1657. Ces magistrats, interrogés sur les causes de ces désordres, répondirent *qu'il leur était impossible de les empêcher à cause du peu de gages de leurs archers, gages qui n'étaient que de trois sous et demi par jour, comme du temps du roi Jean, lesquels encore n'étaient entièrement payés*¹.

Voilà donc enfin, pour la première fois, découverte une des causes des désordres et du peu de sûreté qui existait dans Paris. Par respect pour la routine et pour les règles du temps passé, et sans avoir égard au décroissement considérable opéré, depuis le roi *Jean*, dans la valeur des hommes, les gages des archers étaient, au dix-septième siècle, payés comme au quatorzième. Ce fait prouve la stupide indifférence des magistrats pour ce qui peut contribuer au maintien de l'ordre public, nous donne le secret de l'inexécution continuelle des arrêts du parlement, et de la fréquente connivence des archers avec les voleurs, connivence dont j'ai cité plusieurs exemples. Le parlement dit aux officiers du Châtelet *qu'il y pourvoirait* ; mais il ne se pressa pas d'y pourvoir, comme on le verra bientôt ; et le mal continua.

Le 24 avril 1657, Jérôme Bignon, avocat du roi, se plaint de ce que huit laquais se sont, le jour précédent, battus sur le boulevard de la porte Saint-Antoine².

Le 5 octobre 1658, les officiers du Châtelet sont mandés au parlement qui leur reproche la fréquence des vols et assassinats commis depuis peu dans Paris ; et leur enjoint d'y apporter le remède nécessaire. Ces officiers répondirent, comme ils l'avaient fait l'année précédente, « que cela provenait du défaut de paiement des archers

¹ *Registres manuscrits du parlement*, au 9 février 1657.

² *Idem*, au 24 février 1657.

» et autres officiers , et du port d'armes à feu. Le parlement arrête que le roi sera supplié de donner un fonds suffisant pour le paiement de ces officiers ¹. »

La tranquillité de Paris et la sûreté de ses habitants étaient encore compromises par le brigandage des soldats indisciplinés et mal payés. Le 1^{er} avril 1659, le substitut du procureur général se plaignit au parlement des désordres que les soldats du régiment des gardes commettaient dans Paris et les environs : « Ils pillent , ils volent , dit-il , ouvertement à toute heure dans cette ville et ses faubourgs , sur les avenues et villages circonvoisins ; même vendent publiquement les meubles pillés et volés. Plusieurs particuliers , se disant exempts de la cavalerie... , protègent lesdits voleurs , et sont complices de leurs vols et larcins ². » Le désordre régnait dans le militaire ainsi que dans le civil.

Le 8 juin de la même année, nouvelles plaintes contre les *pages* et *laquais* , et le régiment des gardes. « Les gens de livrée , et plusieurs autres , ont commis plusieurs voies de fait et de rébellion contre les exempts et archers du lieutenant criminel de robe courte , sont entrés en sa maison avec force et violence , et ont excité sédition. » Le parlement ordonne des informations et des perquisitions « dans toutes les maisons et hôtels des princes et seigneurs et autres personnes , lesquels seront tenus de les souffrir. Défend les attroupements , et arrête que le roi sera informé des désordres et des vols qui se commettent journallement par les soldats aux gardes , et supplié d'y porter remède ³. »

¹ *Registres manuscrits du parlement* , au 5 octobre 1658.

² *Idem* , au 1^{er} avril 1659.

³ *Idem* , au 8 juin 1659.

Le parlement ordonnait des perquisitions dans les hôtels, parce qu'il était convaincu que les *princes et seigneurs* y donnaient ordinairement aux malfaiteurs un asile trop longtemps respecté par la justice, et que ces nobles considéraient comme une prérogative très-honorable.

Le 20 juin 1659, les nommés Dorvillier et Dumoulin se battirent en duel. Ce dernier tua son adversaire, et, favorisé par les pages et laquais de l'hôtel de Soissons, se retira dans cet hôtel. Un commissaire de police s'y présenta pour faire perquisition ; il fut repoussé et maltraité par ces domestiques. Le substitut du procureur du roi vint à son tour dans l'hôtel de Soissons, il éprouva un pareil traitement, fut violemment mis à la porte, accablé d'injures, et eut sa robe déchirée.

A la nouvelle de ces insultes faites à la magistrature, le parlement députa auprès du roi pour lui en représenter la gravité et ses suites dangereuses. Omer Talon porta la parole. « Si les particuliers prévenus de crimes, dit-il, » trouvent un asile et une retraite assurée dans les hôtels » et maisons des princes et de ceux qui sont constitués » dans les premières dignités, et si non-seulement il est » permis de favoriser leur évasion, mais de leur donner » retraite, avec telle sûreté que les officiers de justice » n'aient pas la liberté d'exercer leurs charges, ce qui iroit, » dans Paris, à favoriser l'impunité de toutes sortes de » crimes, et à établir de petites souverainetés indépen- » dantes, lesquelles, étant une fois soustraites du pou- » voir des juges ordinaires, ne reconnoîtront pas long- » temps la puissance souveraine et royale, etc. »

Cette remontrance fit effet sur l'esprit d'un roi extrêmement jaloux de son autorité ; il permit les perquisitions dans les hôtels, et déclara qu'il donnerait assistance,

s'il était nécessaire. Les perquisitions furent faites, malgré quelques opposants qui les regardaient comme une injure; et, le 25 de ce mois, le parlement fit défendre à tous *princes, seigneurs* et autres personnes, de retirer dans leurs maisons ceux qui seront accusés d'assassinats, de duel ou d'autres crimes, même ceux contre lesquels il y aura condamnation par corps pour dettes civiles, etc. ¹.

La justice était méprisée par la féodalité : on en pourrait citer plusieurs exemples; et le roi autorisait les crimes des nobles par de fréquentes abolitions qu'il leur accordait. René de L'Hospital, marquis de Chetiv, le 3 décembre 1656, aidé par ses pages et laquais, assassine de guet-apens le curé de la Chapelle-Blanche en Touraine, pour donner son bénéfice à un de ses partisans; il assassine aussi un procureur fiscal, appelé Bureau, qui voyageait avec lui. Les circonstances de ce double assassinat sont horribles. Louis XIV lui fait grâce; un crime abominable reste impuni, la justice est outragée, parce que cet assassin était le fils du maréchal de L'Hospital, lequel avait rendu des services au roi, c'est-à-dire à Mazarin.

Il est bien d'autres exemples de pareils attentats contre l'ordre civil et moral, dont on peut accuser la mémoire de Louis XIV.

D'après ces iniques faveurs, quelle sûreté pouvaient espérer les habitants de Paris, sans cesse assaillis par des soldats, par des vagabonds, des voleurs armés qui bravaient la police et ses agents?

Le 12 août 1659, le procureur général se plaint au parlement que des soldats débandés de l'armée du roi,

¹ *Registres manuscrits du parlement, aux 24 et 25 juin 1657.*

joins à des vagabonds, s'étaient rendus à Paris, et, d'accord avec les filous ordinaires de cette ville, commettaient plusieurs vols, tant de jour que de nuit ¹.

Le 2 décembre 1659, des attentats contre la sûreté publique, des vols, et, de plus, des meurtres commis dans Paris et dans ses environs, excitent les mêmes plaintes au parlement, qui apporte au mal ses remèdes ordinaires ².

Le prévôt de l'Isle était parvenu à saisir six voleurs dont les vols étaient recelés par un nommé Picart, demeurant rue Geoffroy-l'Asnier, qu'il fit arrêter; et, comme on le conduisait aux prisons du Châtelet, environ trois cents bateliers enlevèrent ledit Picart. Les princes et seigneurs, les pages et laquais, avaient donné des exemples dignes d'être imités par des bateliers.

Le 9 mars 1661, le procureur général dit au parlement qu'au mépris des défenses faites aux laquais de porter l'épée ni autres armes, défenses réitérées par plusieurs arrêts, notamment par une déclaration du roi du mois de décembre 1660, les pages et laquais de diverses villes de France portent encore des armes, et ceux de Paris, qui suivent leurs maîtres au Cours et autres lieux publics, commencent à porter de gros bâtons avec lesquels ils commettent plusieurs insolences. La cour du parlement défend de nouveau aux pages et laquais de porter aucune épée ni autres armes, ni gros bâtons offensifs, à peine de punition exemplaire, etc.

Le 17 du même mois, nouvelles plaintes contre les laquais qui suivent leurs maîtres au Palais. Ils pénètrent

¹ *Registres du parlement*, au 12 août 1659.

² *Idem*, au 2 décembre 1659.

³ *Idem*, au 9 mars 1661.

jusqu'aux portes des chambres, y sont armés de bâtons ou baguettes, insultent les passants, exercent diverses violences, jouent aux dés et blasphèment le nom de Dieu. La cour du parlement leur ordonne de ne commettre aucune insolence, de ne faire aucun bruit, etc., sous peine du *fouet*¹.

Toutes les mesures prises par le roi, par le parlement, depuis près de deux siècles, contre les insolences des *pages* et *laquais*, contre ceux qui arrêtaient l'action de la justice, contre les voleurs et assassins dont Paris était rempli, devenaient inutiles. Depuis près de deux siècles, on s'apercevait de l'inefficacité du remède, inefficacité qui autorisait le mal et faisait mépriser la magistrature; personne n'imaginait d'en proposer un nouveau, tant on était aveuglé par le respect porté aux institutions anciennes et aux vieilles habitudes. Les désordres continuèrent.

Le 2 août 1663, deux criminels, conduits à Paris, sont arrachés des mains de la justice par un attroupement formé sur le pont Saint-Michel; l'un d'eux se réfugie dans le couvent des Cordeliers; et, lorsqu'un commissaire vient pour le réclamer, les moines se révoltent contre lui, et soutiennent que leur couvent est un asile dont l'entrée est interdite à tous officiers de justice².

Le lendemain, la salle du Palais est le théâtre d'un combat entre les clercs et les laquais. Il y eut plusieurs blessés de part et d'autre³.

En 1663, les pages de Charles de Ferrière, marquis de Sauvebeuf, assassinent le sieur de Lierville dans la galerie du Palais. Ce Sauvebeuf, dont le nom est horri-

¹ *Registres du parlement*, au 17 mars 1664.

² *Idem*, au 5 août 1665.

³ *Idem*.

blement fameux dans les fastes de la féodalité de ce temps, demande, le 7 septembre de cette année, que ces pages assassins soient jugés en la grand'chambre, en conséquence de leur qualité de gentilshommes ¹.

Les plaideurs nobles se présentaient ordinairement au Palais, accompagnés d'une suite nombreuse et armée, et se permettaient des violences dans la grand'salle, jusqu'aux portes de la chambre. Cet usage causa le meurtre commis par les pages du sieur Sauvebeuf. Le parlement défendit à toutes personnes de venir au Palais avec des épées et autres armes, sous peine de 300 livres d'amende ². Mais cet arrêt, comme tant d'autres, demeura sans exécution.

Le 27 novembre suivant, des plaideurs se battent dans le parquet des huissiers, et continuent leur combat jusque dans la grand'chambre. Le président s'enfuit épouvanté, et condamne à l'amende les huissiers qui n'étaient pas à leur poste ³.

Pour donner une idée complète de l'état de Paris à cette époque, il convient de parler d'autres perturbateurs que l'on peut diviser en deux classes : la première en pauvres valides ou mendiants de profession ; la seconde en vagabonds, gens sans aveu, filous, dont plusieurs demandaient l'aumône l'épée au côté et souvent la main sur la garde. Ces hommes, assassins à gages, voleurs de jour et de nuit, composaient ordinairement les attroupements séditieux, provoqués et payés par les intrigants de qualité. On les voit, de temps en temps, figurer en grand nom-

¹ *Registres du parlement*, au 7 septembre 1665.

² *Idem*.

³ *Idem*, au 27 novembre 1665.

bre dans les attroupements, et, tous les jours, dans les lieux où se trouvaient des réunions d'individus, dans les marchés, les spectacles et les églises.

La première classe, celle des mendiants valides ou mendiants de profession, fournissait souvent des espions et des auxiliaires à la seconde; de plus, ces mendiants abusaient de la crédulité publique, et, pour émouvoir la pitié, s'attirer des aumônes, employaient les plus étranges supercheries. Après avoir joué leur rôle pendant le jour, ils se retiraient la nuit dans les repaires dont je vais parler.

COUR DES MIRACLES. On nommait ainsi les repaires des mendiants et des filous, parce qu'en y entrant ils déposaient le costume de leur rôle. Les aveugles voyaient clair, les boiteux étaient redressés, les estropiés recouvraient l'usage de tous leurs membres, etc.; chacun revenait dans son état naturel. Ces cours des miracles étaient nombreuses à Paris. Voici celles qu'indique Savvay :

La cour du roi François, située rue Saint-Denis, n° 328;

La cour Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, n° 343;

La cour Brisset, rue de la Mortellerie, entre les rues Pernelle et de Longpont;

La cour Gentien, rue des Coquilles;

La cour de la Jussienne, rue de la Jussienne, n° 25;

Cour et passage du marché Saint-Honoré, entre les rues Saint-Nicaise, Saint-Honoré et de l'Échelle. D'autres cours ont conservé longtemps ou conservent encore leur nom caractéristique; telles sont :

La cour des Miracles, rue du Bac, n° 63;

Cour des Miracles; rue de Reuilly, n° 84 , quartier des
Quinze-Vingts;

Passage et cour des Miracles , de la rue des Tournelles,
n° 26, et du cul-de-sac de Jean-Beausire, n° 24 , quartier
du Marais.

Il s'en trouvait aussi au faubourg Saint-Marcel et à la
butte Saint-Roch.

La plus fameuse de ces cours, et qui porte encore le
nom *des Miracles*, a son entrée dans la rue Neuve-Saint-
Sauveur, et est située entre le cul-de-sac de l'Étoile et les
rues de Damiette et des Forges. Voici la description
qu'en donne Sauval, qui a visité les lieux :

« Elle consiste en une place d'une grandeur très-consi-
» dérable, et en un très-grand cul-de-sac puant, boueux,
» irrégulier, qui n'est point pavé. Autrefois il confinoit
» aux dernières extrémités de Paris. A présent (sous le
» règne de Louis XIV), il est situé dans l'un des quartiers
» des plus mal bâtis, des plus sales et des plus reculés de
» la ville, entre la rue Montorgueil, le couvent des Filles-
» Dieu et la rue Neuve-Saint-Sauveur, comme dans un
» autre monde. Pour y venir, il se faut souvent égarer
» dans de petites rues vilaines, puantes, détournées;
» pour y entrer, il faut descendre une assez longue
» pente, tortue, raboteuse, inégale. J'y ai vu une mai-
» son de boue, à demi-enterrée, toute chancelante de
» vieillesse et de pourriture, qui n'a pas quatre toises en
» carré, et où logent néanmoins plus de cinquante mé-
» nages chargés d'une infinité de petits enfants légitimes,
» naturels ou dérobés. On m'a assuré que, dans ce petit
» logis et dans les autres, habitoient plus de cinq cents
» grosses familles entassées les unes sur les autres. Quel-
» que grande que soit cette cour, elle l'étoit autrefois

» beaucoup davantage. De toutes parts , elle étoit enviro-
» nnée de logis bas , enfoncés , obscurs , difformes ,
» faits de terre et de boue , et tous pleins de mauvais
» pauvres. »

Sauval parle ensuite des mœurs de ceux qui habitaient cette cour. Après avoir dit que les commissaires de police ni les huissiers ne pouvaient y pénétrer sans y recevoir des injures et des coups , il ajoute : « On s'y nourrissoit
» de brigandages. on s'y engraissoit dans l'oisiveté , dans
» la gourmandise et dans toutes sortes de vices et de
» crimes : là , sans aucun soin de l'avenir , chacun jouis-
» soit à son aise du présent , et mangeoit le soir avec plai-
» sir ce qu'avec bien de la peine et souvent avec bien des
» coups il avoit gagné tout le jour ; car on y appeloit
» *gagner* ce qu'ailleurs on appelle *dérober* ; et c'étoit une
» des lois fondamentales de la cour des Miracles de ne
» rien garder pour le lendemain. Chacun y vivoit dans
» une grande licence ; personne n'y avoit ni foi ni loi ; on
» n'y connoissoit ni baptême , ni mariage , ni sacrement.
» Il est vrai qu'en apparence ils sembloient reconnoître
» un Dieu ; et pour cet effet , au bout de leur cour , ils
» avoient dressé , dans une grande niche , une image de
» Dieu le père , qu'ils avoient volée dans quelque église ,
» et où tous les jours ils venoient adresser quelques
» prières... Des filles et des femmes , les moins laides se
» prostituoient pour deux liards , les autres pour un
» double (deux deniers), la plupart pour rien. Plusieurs
» donnoient de l'argent à ceux qui avoient fait des en-
» fants à leurs compagnes , afin d'en avoir comme elles ,
» d'exciter la compassion et d'arracher des aumônes ¹.

¹ *Histoire et Antiquités de Paris*, tom. I, p. 510 et suiv.

Ces sociétés de voleurs-mendiants paraissent anciennes. Sous les règnes de François I^{er} et de Henri II, temps auquel Jacques Tahureau, gentilhomme du Mans, écrivait ses Dialogues, cette association de gueux ou mendiants, qu'il nomme *belistres*, existait à Paris. Le chef ou le roi de cette société s'appelait *Ragot*. Son éloquence naturelle lui attirait de nombreuses aumônes. Il fit une brillante fortune, et maria ses enfants avec des personnes distinguées par leur rang¹.

Toute société a ses lois ; celle des gueux de Paris eut les siennes. Les associés étaient tenus de parler un langage appelé *argot*, encore aujourd'hui en usage à Bicêtre. Le chef suprême portait, comme le chef des Bohémiens, le titre de *Coësre*. Les grades inférieurs du royaume argotique étaient ceux des *cagoux* et *archi-suppôts de l'argot*, des *orphelins*, des *marcandiers*, des *rifodés*, des *malin-greux* et *capons*, des *piêtres*, des *polistrons*, des *francs-mitoux*, des *callots*, des *sabouleux*, des *habeins*, des *coquillards* et des *courtaux de boutange*.

Les *cagoux* ou *archi-suppôts*, principaux officiers, représentaient des gouverneurs de province ; ils enseignaient aux nouveaux admis la fabrication d'un onguent propre à se procurer des plaies factices ; ils enseignaient la lan-

¹ Rabelais le nomme *le bon Ragot* ; d'Aubigné l'accorde avec un nommé *Du Halde*, premier valet de chambre du roi Henri III. Voici ce qu'en dit un autre écrivain du seizième siècle : « L'élégant et insigne orateur bélistral unique, *Ragot*, jadis tant renommé entre les gueux à Paris comme le parangon, roy et souverain maistre d'iceux, lequel a tant fait en plaidant pour le bissac d'autrui, qu'il en a laissé de ses enfants pourveuz avec les plus notables et fameuses personnes que l'on sauroit trouver. » (*Les Dialogues de Jacques Tahureau*, pag. 132, verso.) On a dit que le nom *Ragot* est venu celui d'*argot*, qu'on donne au langage que parlent les voleurs dans les prisons. En ce cas, *Ragot* aurait vécu sous Louis XI ; car le poëte Villon, qui écrivait sous ce règne, a composé cinq ou six pièces en langage argotique.

gue de l'*argot*, mille tours de souplesse, l'art de voler, de couper les bourses avec adresse et d'en imposer au peuple. Il paraît que certains moines, voulant mettre en crédit leurs reliques, se servaient d'eux pour opérer de prétendus miracles. « Je puis assurer, dit Sauval, que » ces mauvais pauvres contribuent à l'entretien de plusieurs religieux ¹. » Ces principaux grades se composaient ordinairement d'écoliers et de prêtres débauchés, qui, en considération de leurs peines, étaient les seuls exempts de toutes contributions envers le chef, le grand *Coësre* ².

Ils gueusaient dans les départements que le coësre leur avait assignés, contrefaisaient les gens de qualité ruinés ou dévalisés et les soldats estropiés. On les nommait aussi *narquois* ou *gens de la petite flambe* ou *de la courte épée*, à cause des ciseaux qu'ils portaient pour couper les bourses. (On avait encore, sous Louis XIV, la sottise vanité de porter sa bourse pendue à sa ceinture.)

On nommait *orphelins* de jeunes garçons qui, par troupes de trois ou quatre, parcouraient les rues de Paris, tremblotants et presque nus.

« Les *marcandiers* étaient, dit Sauval, ces grands pen- » dards qui allaient d'ordinaire par les rues, de deux à » deux, vêtus d'un bon pourpoint et de méchantes chaus-

¹ *Histoire et Antiquités de Paris*, tom. I, pag. 515.

² Dans un recueil de gravures du temps, faites par Boulonois, intitulé *Livre des Proverbes*, contenant la vie des gueux, on voit au livre troisième, planche 25, le grand *Coësre* vêtu d'un manteau déchiré, coiffe d'un vieux chapeau orné de coquilles, appuyé sur un bâton noueux en forme de béquille, assis sur le dos d'un coupeur de bourse nommé en langage d'argot *mion de boulle*, et recevant sur cette espèce de trône vivant les contributions de ses sujets. Un bassin est à ses pieds où chacun vient déposer son offrande, ce qu'on nomme en ce langage *cracher au bassin*. L'archi-suppôt, élevé sur une estrade, lit et explique une ordonnance du grand *Coësre*.

» ses, criant qu'ils étaient de bons marchands ruinés par
» les guerres, par le feu ou semblables accidents. »

Les *rifodés*, accompagnés de leurs prétendues femmes et enfants, mendiaient à Paris en tenant à la main un certificat qui attestait que le feu du ciel avait consumé leur maison et tous leurs biens.

Les *malingreux*. On nommait ainsi des malades simulés : les uns se rendaient le ventre dur et enflé et contrefaisaient les hydropiques. Sauval raconte par quels moyens dégoûtants cette prétendue maladie se procurait et se guérissait promptement. Les autres avaient un bras, une jambe, une cuisse couverts d'ulcères factices ; ils demandaient l'aumône dans les églises pour aller en pèlerinage.

Les *capons* étaient des filous qui mendiaient dans les cabarets, ou des jeunes gens qui jouaient sur le Pont-Neuf, et feignaient de perdre leur argent pour engager les passants à jouer avec eux et à exposer le leur.

Les *piètres* marchaient avec des potences et contrefaisaient les estropiés.

Les *polissons* allaient de quatre à quatre, vêtus d'un pourpoint sans chemise, d'un chapeau sans fond, le bissac sur l'épaule et la bouteille sur le côté.

Les *francs-mitoux*, le front ceint d'un mouchoir sale, contrefaisant les malades, parvenaient avec de fortes ligatures, à arrêter les mouvements de l'artère du bras, tombaient en défaillance au milieu des rues, et trompaient les personnes charitables, même les médecins qui venaient à leur secours.

Les *callots* feignaient d'être guéris de la teigne et de venir de Sainte-Reine ; où ils avaient miraculeusement été délivrés de ce mal.

Les *hubains* portaient un certificat qui attestait que,

~~mordus~~ par un chien enragé, ils s'étaient adressés à saint Hubert, qui les avait guéris.

Les *sabouleurs* feignaient une attaque d'épilepsie, tombaient à terre ; et un morceau de savon qu'ils avaient dans la bouche leur faisait imiter l'écume que jettent les épileptiques.

Les *coquillards* étaient des pèlerins couverts de coquilles, revenus, disaient-ils, de Saint-Jacques ou de Saint-Michel.

Les *courtaux de boutange* ne mendiaient et ne filoutaient que l'hiver.

On pourrait joindre à cette nomenclature les gueux appelés *marpauts*, dont les femmes prenaient la dénomination de *marquise* :

Les *millards*, qui portaient un grand bissac ;

Les *narquois* ou *drilles*, soldats qui demandaient l'aumône l'épée au côté.

Telle était cette association de filous ou de mendiants valides, qui, depuis plusieurs siècles aspirait la substance de Paris, troublait, inquiétait ses habitants, et dont les magistrats de cette ville n'avaient pas même entrepris de se débarrasser. Cette association immorale, menaçante, au lieu d'exciter la sollicitude, la surveillance de la cour de Louis XIV, y devint un objet de plaisanterie. Le spectacle d'un de ces mendiants, qui, en excitant la pitié, arrache des aumônes en même temps qu'il coupe la bourse de celui qui les lui donne, parut si comique, qu'en 1653 « il servit, dit Sauval, de passe-temps au roi et d'entrée » au ballet royal de la *Nuit*, ballet divisé en quatre parties et dansé sur le théâtre du Petit-Bourbon. Jamais, » ajoute cet écrivain, les subites métamorphoses de ces » imposteurs n'ont été plus heureusement représentées.

» Benserade nous y prépara par des vers assez élégants.
 » Les meilleurs danseurs du royaume figurèrent le concierge et les locataires de la *cour des Miracles*, par une *sérénade* et par des postures si plaisantes, que tous les spectateurs avouèrent que dans le ballet il n'y avoit point de plus facétieuse entrée ¹. »

Ces désordres qui accusent les vices du gouvernement, ces infamies dont la représentation faisait rire le roi et ses courtisans, n'amusaient nullement les Parisiens, et devenaient un outrage continuel à la morale, un attentat à la propriété ; aussi les plaintes contre ces mendiants, quoique inutiles, étaient très-fréquentes.

Le nombre de ces vagabonds, de ces habitants de cours des Miracles s'étant fort accru, et s'élevant, suivant quelques exagérateurs, à *quarante mille*, on pensa sérieusement à s'en débarrasser, en fondant, en 1656, l'*Hôpital général*², où tous les mendiants furent renfermés. Ceux qu'on nommait *bons pauvres* s'y rendirent sans difficultés ; les archers y conduisirent par force plusieurs autres ; et les *voleurs* et *filous* sortirent de Paris ; mais ils y avaient laissé de nombreux élèves, et ne tardèrent pas eux-mêmes à y revenir.

En 1660, on vit que le remède avait peu profité, que les vols, les assassinats, reprenaient leur cours accoutumé, et que les moyens de répression contre les mendiants et vagabonds étaient aussi insuffisants que ceux qu'on employait contre les pages et laquais.

On trouve dans les registres du parlement, au 9 décembre 1662, six ans après l'établissement de l'*Hôpital général*, un réquisitoire du procureur-général de cette

¹ *Histoire et Antiquités de la ville de Paris*, tom. 4, pag. 512.

² Voyez, ci-devant, *Hôpital général*, dit la *Salpêtrière*.

cour , où il remontre « les désordres, assassinats et vole-
 » ries qui se commettent tant de jour que de nuit dans
 » cette ville et faubourgs. Le grand nombre de vagabonds
 » et gens vulgairement appelés *filous*, comme aussi cer-
 » tains gueux estropiés qui , sous ce prétexte , croient de-
 » voir être soufferts , lesquels, pour la plupart du temps,
 » sont de part de tous les vols qui se font , servent d'es-
 » pions aux voleurs, par cette raison sont aussi punissables
 » que les voleurs mêmes. Quoiqu'il y ait plusieurs hôpi-
 » taux où les mendiants sont nourris ou entretenus,
 » néanmoins il ne laisse pas que d'y en avoir un grand
 » nombre par la ville et les faubourgs. »

D'après ce réquisitoire , le parlement ordonna « que
 » tous soldats qui ne sont sous charge de capitaine, tous
 » *vagabonds portant épée*, tous mendiants non natifs de
 » cette ville , se retireront aux lieux de leur naissance , à
 » peine du fouet et de la fleur de lis contre les valides,
 » des galères contre les estropiés , et, contre les femmes,
 » du fouet et d'être rasées publiquement, etc. »

C'étaient certainement des hommes de cette classe qui assassinèrent , en 1661 , le sieur de La Fautrière , conseiller au parlement , et qui , en 1663 , enlevaient dans Paris les hommes, les femmes, les enfants des deux sexes ; les tenaient en charte privée , pour les vendre et les envoyer , disait-on , en Amérique ; enlèvements qui portèrent plusieurs habitants de Paris à se tenir sur leurs gardes , et le parlement à ordonner des informations contre les ravisseurs ¹.

Ces enlèvements se renouvelèrent au mois de janvier 1695.

¹ *Registres manuscrits du parlement*, au 18 avril 1663.

Voici ce qu'on lit dans le journal de la cour de Louis XIV :
 « Il y avoit plusieurs soldats, et même des gardes-du-
 » corps, qui, dans Paris et sur les chemins voisins, pre-
 » noient par force des gens qu'ils croyoient être en état
 » de servir, et les menaient dans des maisons qu'ils avoient
 » pour cela dans Paris, où ils les enfermoient, et ensuite
 » les vendoient, malgré eux, aux officiers qui faisoient
 » des recrues. Ces maisons s'appeloient *des fours*. Le roi,
 » averti de ces violences, commanda qu'on arrêtât tous
 » ces gens-là, et qu'on leur fît leur procès... Il ne vou-
 » lut point qu'on enrôlât personne par force. On prétend
 » qu'il y avoit vingt-huit de ces fours-là dans Paris ¹. »

Ces attentats, toujours renouvelés, prouvent qu'à Pa-
 ris la police se faisoit encore très-mal, et que les arrêts
 que le parlement prodiguait contre les malfaiteurs n'é-
 taient qu'un vain épouvantail.

Les Parisiens, entourés de leurs ennemis, restèrent
 jusqu'en 1667 dans cette situation pénible. Colbert, qui
 dans l'administration publique avait osé attaquer la rou-
 tine et introduire quelques nouveautés, fut imité. On créa
 pour la première fois, en 1667, une fonction de lieute-
 nant-général de police à Paris. Le roi, par un édit de
 mars de cette année, supprima l'office de lieutenant civil
 du prévôt de Paris, qui réunissait la justice et la police,
 et à sa place créa deux offices distincts : l'un de *lieutenant
 civil du prévôt de Paris*, et l'autre de *lieutenant du prévôt
 de Paris pour la police*. Cette dernière fonction fut confiée
 au sieur de La Reinie. Ce magistrat établit une surveil-
 lance beaucoup plus active qu'auparavant. On lui doit
 une organisation régulière de l'espionnage ; et, ce qui
 vaut mieux, on lui doit *les lanternes*.

¹ *Journal de la cour de Louis XIV*, 40 janvier 1695, pag. 72.

LES LANTERNES. Avant ce magistrat, les rues de Paris, pendant la nuit, restaient privées de lumières. Dans certaines circonstances où le danger était imminent, où les vols étaient fréquents, on ordonnait, comme on le fit dans les années 1524, 1526 et 1555, à chaque propriétaire de maison, de placer, après neuf heures du soir, pour être préservé des attaques des *mauvais garçons*, sur la fenêtre du premier étage, une lanterne garnie d'une chandelle allumée ; de plus, chaque compagnie ou chaque personne qui, pendant la nuit, parcourait les rues de Paris, était en usage de porter sa lanterne.

Une des premières opérations du lieutenant de police. La Reinie fut l'établissement fixe des lanternes ~~dans les~~ rues de Paris. On en plaça d'abord une à chaque extrémité de rue, et une autre au milieu. Cet ordre fut observé, excepté dans les rues d'une grande longueur. Ces lanternes n'étaient garnies que de chandelles. Dans l'histoire métallique de Louis XIV, on trouve une médaille frappée à l'occasion de cet utile établissement ; elle porte cette légende : *Urbis securitas et nitor.*

Les lanternes à réverbère furent inventées par l'abbé Matherot de Preigny et le sieur Bourgeois de Château-blanc, qui, par lettres-patentes, enregistrées le 28 décembre 1745, obtinrent le privilège de cette entreprise. On fut charmé de ce perfectionnement, et le sieur de Valois d'Orville composa et publia, en 1646, un poème sur les nouveaux réverbères.

Le nombre des réverbères aujourd'hui est d'environ 5,000, composant 11,050 becs de lumière¹. Le service en

¹ Ces chiffres ne sont plus exacts maintenant : le nouveau système d'éclairage par le gaz change tout à fait cette statistique, qui ne peut être corrigée au milieu des modifications et des réformes qui ont lieu chaque jour. (B.)

est fait par 142 allumeurs. On distingue l'allumage en *permanent* et en *variable*. L'allumage *permanent* est propre aux réverbères allumés du soir au matin sans interruption. L'allumage *variable* s'applique à certains réverbères qui, pendant les clairs de lune, ne sont point allumés, ou ne le sont que pendant une partie de la nuit.

Sans doute le sieur de La Reinie n'était pas en place ou n'avait pas encore avancé son ouvrage lorsque Boileau composa sa sixième satire, où on lit ces vers :

. . . . Sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,¹
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent,
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille.
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue
Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés,
La bourse.....

Le sieur Dassouci, dans une requête adressée au lieutenant général La Reinie, détaille les bienfaits dont Paris est redevable à ce magistrat : je vais traduire en prose intelligible cette requête en vers obscurs.

« Grâce à ses talents, à sa fermeté, tout le monde est
» maintenant en sûreté à Paris. ~~Le~~ gagne-denier, ainsi
» que le fabricant de draps, ne craignent plus les filous,
» ni le fameux brigand *Bras-d'Acier*. ~~Les~~ archers ne leur
» font plus quartier. On n'entend plus crier *au voleur*. Le
» laquais, autrefois si insolent, ne porte plus l'épée,
» n'insulte, ne frappe plus personne; le nombre des
» assassins, des empoisonneurs, des filles publiques et

» des blasphémateurs diminue, et les rues sont moins » boueuses ¹. »

Le sieur de La Reinie procura aux Parisiens une sécurité jusqu'alors inconnue ; la ville fut éclairée pendant la nuit, les laquais et les pages désarmés, les cours des Miracles purifiées, les malfaiteurs moins nombreux.

Cependant, sous la fin de la lieutenance de ce magistrat, soit par sa négligence, soit par la corruption de ses agents, ou par défaut de moyens, on vit renaître tous les désordres du temps passé. Les vols se multipliaient. Dangeau écrit au 11 août 1696 : On commence à voler beaucoup dans Paris ; on a été obligé de doubler le guet à pied et à cheval ².

En 1697, le sieur d'Argenson fut nommé à la place du sieur de La Reinie.

D'Argenson était sévère, dur, despote ; et sa figure, qui inspirait l'épouvante, convenait parfaitement à la sévérité de ses fonctions. Le peuple, dont il était redouté, lui donnait les noms de *damné*, de *perruque noire*, de *juge des enfers*. Il travaillait facilement et beaucoup, et montra en diverses occasions difficiles une grande énergie. Il organisa la police sur un plan plus vaste, multiplia considérablement le nombre des espions : au lieu d'être inquiétés par des troupes de pages, de laquais, de vagabonds, de filous, les Parisiens le furent par une armée de mouchards. Dirigé par des intérêts qui n'étaient pas toujours ceux de la justice, il servait le despotisme de Louis XIV, de ses ministres, les vengeances des jésuites et l'honneur des familles puissantes ; il sauva de l'échafaud plusieurs nobles-criminels. Ses mœurs corrompues introduisirent

¹ *Les Rimes redoublées du sieur Dassouci*, pag. 426.

² *Mémoires de Dangeau*, publiés par Lémontey, pag 402.

le libertinage dans quelques couvents de religieuses de cette ville ¹. Tant de services et ses talents l'élevèrent en 1718 au grade éminent de garde des sceaux.

Sa surveillance, sa sévérité, son armée d'espions ne purent arrêter les désastres d'un fameux chef de brigands, nommé *Cartouche*, qui, à force de ruses, échappait à toutes les poursuites, et, par ses vols et ses meurtres, était l'effroi des Parisiens. La gloire de l'arrêter fut réservée à son successeur, M. Hérauld, qui le fit saisir dans un cabaret de la Courtille. Cartouche, condamné à mort, fut, en 1721, rompu vif. On composa sur les exploits de ce brigand un poëme et une comédie.

POMPES A INCENDIES. Ce fut pendant que le sieur d'Argenson dirigeait la police que, pour la première fois, on mit en usage à Paris les *pompes contre les incendies*.

Le sieur Dumouriez de Periez avait fabriqué des pompes d'après les modèles qu'il avait vus en Allemagne et en Hollande, lorsqu'en 1705 le feu ravagea l'église du Petit-Saint-Antoine et quelques maisons du voisinage. Pour l'éteindre on employa ces machines avec succès. Le roi avait déjà, le 12 janvier de cette année, établi une loterie dont le profit était destiné à l'achat et à l'entretien de vingt pompes qui devaient être distribuées dans les vingt quartiers de Paris.

Cet établissement si utile ne reçut quelque consistance que par l'ordonnance du 23 février 1716, qui accorde un fonds annuel de 6,000 livres pour l'entretien de ces

¹ Son fils, le marquis d'Argenson, après avoir, dans ses *Mémoires*, fait l'éloge du caractère et des talents de son père, dit : « Je suis obligé de convenir » que ses mœurs secrètes n'étaient pas parfaitement pures. Je l'ai vu de trop » près pour croire qu'il ait été dévot. » (*Mémoires du marquis d'Argenson*, age 156.)

vingt machines déjà en très-mauvais état, en établit seize autres, et commit trente-deux hommes exercés à ce service pour les mettre en activité.

En 1722, de ces trente-six pompes il n'en restait que treize. Le roi ordonna qu'il en serait établi seize autres, et que soixante hommes exercés, vêtus d'habits uniformes, en feraient le service. Telle fut l'origine de l'utile établissement des pompes à incendies et du corps des pompiers. Nous aurons occasion d'en parler dans la suite.

ÉTAT CIVIL DES PROTESTANTS. Depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'en 1660, on ne s'occupa des protestants que pour ramener dans les limites prescrites par l'édit de Nantes celles de leurs églises qui s'en étaient écartées. On avait cependant employé la séduction pour entraîner quelques ministres dans le catholicisme, pour convertir des enfants malgré leurs père et mère protestants. Ces actes immoraux du gouvernement, dont le résultat devait soustraire les enfants à l'obéissance de leurs parents, rompre les liens sacrés qui les unissaient entre eux et semer des germes d'inimitié dans les familles, ces attentats à l'ordre naturel se commettaient sourdement et sans autorisation légale; mais le 24 mars 1661, par un arrêt du conseil d'état du roi, ils obtinrent force de loi. Cet arrêt porte que les garçons à quatorze ans et les filles à douze ans, âge où l'on est incapable de juger en matière de religion, pourront être convertis. On attirait ces enfants dans le catholicisme par des caresses et de l'argent; on les y maintenait par des violences. Les jésuites montrèrent beaucoup d'habileté dans l'exécution de ces moyens séducteurs; moyens que l'on appliqua bientôt après à des enfants plus jeunes encore.

Les enfants prétendus convertis pouvaient se marier sans le consentement de leurs père et mère; un arrêt du parlement de Paris de 1663 décide que, malgré ce défaut de consentement, les enfants ne peuvent encourir l'exhérédation.

Les convertis qui retournaient à la religion de leurs pères sont, en avril 1663, menacés de toute la rigueur des ordonnances; et, le 20 juin 1665, une déclaration du roi prononce contre eux la peine des galères à perpétuité; une autre, du 15 mars 1679, les condamne en outre à l'amende honorable et à la confiscation de tous leurs biens.

La rigueur de la persécution allait toujours croissant.

En convertissant les enfants par séduction, on les avait mis en opposition, en état de guerre contre leurs père et mère. Un arrêt du conseil d'état, du 5 novembre 1664, oblige les parents à garder dans leurs maisons leurs enfants convertis; et un nouvel arrêt du 24 octobre 1665 contraint les pères à fournir à ces enfants convertis une pension proportionnée à leurs facultés. On doit pressentir combien, dans ces lois presque draconiennes, il y eut d'intérêts froissés, d'outrages faits aux affections les plus sacrées de la nature, de larmes répandues par de tendres mères, de haines, de vengeances suscitées, et combien d'indignités et de violences durent commettre les exécuteurs fanatiques de ces lois.

La persécution devint encore plus grave et porta de nouvelles atteintes à la morale publique. Un arrêt du conseil d'état du 11 janvier 1663 avait déchargé les nouveaux convertis des dettes qu'ils avaient contractées envers les protestants; un autre arrêt du même conseil, du 4 septembre 1666, consacre la même iniquité.

A Paris et à Rouen , les chambres de l'édit furent supprimées le 4 février 1669. A Paris , depuis longtemps on avait négligé à dessein de nommer des protestants aux places vacantes dans cette chambre de l'édit ; et , lors de sa suppression , il ne s'y trouvait qu'un seul conseiller.

Les ministres de la religion protestante eurent à subir une persécution particulière. On comblait de biens ceux qui s'étaient convertis ; on faisait peser sur ceux qui persistaient dans leurs opinions évangéliques la persécution la plus rigoureuse. Le 15 septembre 1660 on leur défendit de prendre aucune délibération dans leurs synodes , à moins qu'un juge royal n'y fût présent. Il leur fut défendu , par un arrêt du conseil d'état , de chanter les psaumes ailleurs que dans leur temple , et de porter la qualification de *pasteurs*.

Le 22 février 1664 , on leur interdit la faculté de faire leur prêche en plus d'un lieu. Le 30 juin de la même année , on leur défend de porter des soutanes et des robes à manches. Des arrêts du conseil ou déclarations du roi , du 2 avril 1666 et du 1^{er} février 1669 , défendent aux ministres d'une province de correspondre avec les ministres d'une autre , et leur ordonnent de faire cesser dans leurs temples le chant des psaumes , lorsque devant ces temples il passera une procession catholique , etc.

Le 15 avril 1676 , on interdit aux ministres des temples établis dans des terres seigneuriales la faculté d'assister aux synodes avec les autres ministres.

Le 9 février 1672 , il leur est défendu d'avoir dans leur temple des bancs destinés aux magistrats et des tapis à fleurs de lis et aux armes de sa majesté ; le 11 juillet 1679 , de faire le prêche dans leur temple pendant que

les évêques ou archevêques font leur visite dans leur diocèse.

Par arrêt du conseil d'état du roi , du 24 novembre 1681 , il est défendu d'accroître le nombre des ministres ; par un autre , du 13 juillet 1682, il est défendu à ceux-ci d'habiter les lieux où le culte a été interdit.

Un édit du roi , enregistré le 5 mai 1685, défend aux ministres de recevoir des catholiques à faire profession de la religion protestante , sous peine d'amende honorable et du bannissement perpétuel.

Dans une déclaration du roi , du 7 septembre 1684, il est dit que les ministres ne pourront exercer leur ministère que pendant trois ans. Le 8 janvier 1685, on ordonne qu'ils seront imposés au rôle de la taille. Le 30 avril suivant, il leur est défendu de faire le prêche dans des lieux où les temples sont démolis. Le 7 septembre 1685, on leur ordonne de s'en éloigner de six lieues.

Par l'édit du 22 octobre , qui révoque celui de Nantes, il est ordonné aux ministres de sortir de France dans la quinzaine , sous peine de galères.

Enfin une déclaration du roi , du 12 juillet 1686, défend à tous ministres de rentrer en France , sous peine de mort : ceux qui leur donneront retraite seront condamnés aux galères perpétuelles ; et ceux qui , par leurs avis, procureront la capture d'un ministre en France , recevront pour leur récompense la somme de 5,500 livres.

On avait arraché les enfants des bras de leurs père et mère, et semé des germes d'inimitié dans les familles ; on avait obligé les parents à payer des pensions à leurs enfants ennemis. A ces lois cruelles et immorales, on avait joint celle qui déclarait inexigibles les dettes contractées par des convertis envers ceux qui ne l'étaient

pas. La persécution s'étendit plus loin : elle priva la plupart des protestants de leurs moyens d'existence.

Un arrêt du conseil d'état, du 21 juillet 1664, annule toutes les lettres de maîtrise données à des protestants, paralyse leur industrie, leurs talents, et réduit leurs familles à la misère.

Le 6 novembre 1679, un arrêt du conseil d'état, et, le 11 janvier 1680, un arrêt du parlement, défendent à tous seigneurs hauts-justiciers d'accorder, dans leurs terres, aucun office à des personnes qui font profession de la religion protestante.

Le 11 juin 1680, un règlement du roi défend aux adjudicataires de fermes et gabelles de recevoir aucun employé qui soit protestant. Le 17 août de la même année, même défense est faite aux receveurs généraux des finances.

Le 2 décembre 1680, ordre aux greffiers, notaires, procureurs, sergents, qui professent la religion protestante, de se défaire de leurs charges.

Un arrêt du conseil d'état, du 24 août 1665, avait déjà exclu de la maîtrise les lingères de Paris qui n'étaient point catholiques. Un arrêt du parlement de Paris, du 16 juillet 1669, fait défense aux maîtres brodeurs de cette ville qui sont protestants de recevoir des apprentis.

Une déclaration du roi, du 20 février 1680, porte
« qu'aucune personne, de quelque sexe que ce soit, fai-
» sant profession de la religion prétendue réformée, ne
» puisse dorénavant se mêler d'accoucher, dans notre
» royaume, ... des femmes tant de la religion catholique,
» apostolique et romaine, que de la religion prétendue
» réformée, leur faisant très-expresse inhibition de s'y
» immiscer, à peine de 5,000 livres d'amende, etc. »

Une sentence de règlement, rendue en la police du Châtelet, sur les conclusions des gens du roi, le 16 mai 1681, défend aux maîtres bonnetiers de Paris qui sont de la religion protestante de faire aucun apprenti, et à ceux qui sont catholiques d'admettre parmi eux aucun bonnetier protestant.

Une autre déclaration du roi, enregistrée le 7 septembre 1684, défend aux juges et aux parties de nommer des experts qui soient de la religion protestante.

Le 4 mars 1683, ordre à tous les officiers des maisons du roi, de la reine, de madame la Dauphine, du duc d'Orléans, etc., qui sont protestants, de se défaire de leurs charges. Le 19 janvier 1684, même ordre aux titulaires des charges de conseillers, de secrétaires d'état, etc.

Le 9 juillet 1685, il fut fait défense à tous imprimeurs et libraires de la religion protestante de continuer leur profession, à peine de confiscation de tous leurs livres et de 3,000 livres d'amende.

Le même jour, il fut défendu à tous ~~ecclésiastiques~~ de donner des biens à ferme à des protestants.

Le 26 juillet 1685, il fut défendu à ~~toutes~~ les cours de justice de recevoir des avocats de la religion protestante. Le même jour, on interdit aux juges, avocats, procureurs, la faculté d'avoir des clercs de cette religion. Les 5 et 28 novembre suivants, tous les avocats protestants eurent ordre de cesser leurs fonctions; et il leur fut défendu de les exercer dans aucune juridiction.

Les médecins, les apothicaires, etc., ne furent pas épargnés : une déclaration du roi, enregistrée le 22 août 1685, défend expressément d'admettre au ~~rang~~ de docteur en médecine les étudiants qui professent la religion protestante.

Le 15 septembre suivant, un arrêt du conseil d'état paralyse les talents des chirurgiens et des apothicaires professant la religion prohibée, et leur défend expressément de faire aucun exercice de leur art, directement ou indirectement.

Le 3 novembre 1685, les conseillers du parlement de Paris, professant la religion protestante, ont ordre de se démettre de leur office.

On porta des atteintes successives et toujours plus graves aux écoles et académies fondées pour l'instruction des protestants, et autorisées par l'édit de Nantes. Le 2 avril 1666, on leur interdit la faculté de tenir des académies pour l'exercice de la noblesse. Le 9 décembre 1670, on prescrit aux maîtres d'école protestants de n'enseigner que la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Le 4 décembre 1671, on ordonne qu'il n'existera qu'une seule école et qu'un seul maître dans les lieux où ils étaient autorisés; et il est ordonné, le 11 janvier 1683, qu'il n'y aura d'école que dans le lieu où le culte était célébré. Le 9 juillet 1681, on avait ordonné la suppression du collège ou académie de Sedan; et, en janvier 1685, on supprima la célèbre académie de Saumur.

Les protestants avaient établi des hôpitaux où étaient reçus les pauvres malades de leur religion. Un arrêt du parlement, du 5 décembre 1665, supprime ces hôpitaux dans Paris et ses faubourgs, et confisque leurs mobiliers au profit de l'Hôtel-Dieu. Des ordonnances, des 7 janvier 1685 et 7 septembre 1684, portent que les biens légués aux pauvres protestants seront réunis aux hôpitaux.

Le 4 septembre 1684, il fut fait défense aux particuliers de Paris et des autres villes du royaume de recevoir

dans leurs maisons les pauvres malades protestants.

• Les protestants avaient dans tous les lieux où leur culte était autorisé, et même dans les villes de leur résidence, un ou plusieurs cimetières. Une ordonnance du mois de mars 1663 leur prescrivit de n'enterrer leurs morts qu'au commencement et à la fin du jour.

Ils avaient à Paris trois cimetières dont j'ai parlé, sous Louis XIV celui du faubourg Saint-Germain subsistait encore, quoiqu'à plusieurs reprises on eût suscité des soulèvements populaires contre ce lieu de repos. Dans la nuit du 20 août 1671, un attroupement d'hommes de la dernière classe du peuple, sans doute payés pour cela, s'y rendit, et en poissa la porte pour la brûler : le feu avait déjà pris, lorsque le guet averti se présenta et mit en fuite les incendiaires. Ce cimetière subsista jusqu'au 22 octobre 1685, époque de la suppression totale du culte protestant à Paris et en France.

Huit jours après la tentative faite contre le cimetière des protestants, des hommes de la même espèce, sans doute excités par les mêmes chefs, se portèrent pendant la nuit au temple des protestants parisiens, situé à Charrenton. Ils mirent le feu à deux boutiques adjacentes, et lancèrent à travers les fenêtres de l'édifice des pièces de bois enflammées, qui l'auraient infailliblement détruit si les incendiaires n'eussent été repoussés. Le parlement ordonna des informations contre les auteurs de ces deux tentatives d'incendie; mais le parlement, comme on l'a vu, ordonnait toujours sans pouvoir se faire obéir.

Quant aux moyens employés pour opérer les conversions, ils avaient déjà reçu, dès l'an 1676, une force nouvelle; le jubilé de cette année en fut l'occasion. Louis XIV eut alors un accès de dévotion que parut partager sa mai-

tresse , la marquise de Montespan. Les amants se séparèrent pendant quelques jours , firent plusieurs actes religieux, et semblèrent abjurer le scandale de leur conduite ; mais, après avoir gagné leur jubilé, ils se rapprochèrent, et le scandale continua. Pour céder à ce mouvement de dévotion , ou plutôt pour expier la rechute, le roi , qui avait déjà sacrifié des sommes considérables aux conversions des protestants , consacra à cette œuvre le tiers des *économats*. Péliisson , célèbre converti , eut l'administration de cette caisse : il fit des règlements pour organiser cette nouvelle branche de corruption. « Les évêques , dit un écrivain moderne , après avoir reçu les fonds qu'il leur faisait passer, lui renvoyaient les listes avec le prix des conversions en marge. Le prix-courant de ces conversions , dans les pays éloignés , était à 6 livres par tête. Il y en avait à plus bas prix. La plus chère que j'aie trouvée , pour une famille nombreuse , est à 42 livres. Des commis examinaient ensuite si chaque quittance était accompagnée d'une abjuration en forme... Bientôt à la cour on s'entretint des miracles qu'opérait Péliisson. Les dévots eux-mêmes plaisantèrent de cette éloquence dorée, moins savante, disaient-ils, que celle de Bossuet, mais bien plus persuasive. D'année en année, on augmenta les fonds destinés à cette corruption religieuse ¹. »

On augmenta les fonds de la caisse des économats ; et Péliisson , chargé d'en faire l'emploi , devenu complice des manœuvres infâmes exercées contre des hommes dont il avait longtemps partagé l'opinion , a laissé des comptes fort en désordre, et qui pourraient faire suspecter la

¹ *Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, tom. I, chap. 7, pag. 444.

fidélité de sa gestion. Mais reprenons la série de ces lois iniques faites par Louis XIV, qui, pour ramener les protestants sous le joug catholique, exerçait sur les consciences une autorité qui ne lui appartenait pas, commettait des violences et des actes tyranniques fort opposés au christianisme ¹.

Ce roi, par sa déclaration du 4^{er} février 1669, avait fixé à quatorze ans l'âge des garçons et à douze ans celui des filles qui pouvaient être séduits par quelques écus, et être ainsi soustraits à l'obéissance de leurs père et mère, c'est ce qu'on appelait des *convertis*; il dérogea à cette déclaration par une autre, du 8 juillet 1684, portant que l'on pourra soumettre à cette étrange conversion les enfants des deux sexes, âgés seulement de sept ans.

Cette rigueur fut encore aggravée par une nouvelle déclaration du roi, du 12 janvier 1685, qui ordonne que les enfants des protestants seront, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de seize, enlevés à leurs père et mère, et mis entre les mains de leurs parents catholiques, s'ils en ont; et, s'ils n'en ont pas, qu'ils seront placés chez des personnes catholiques désignées par les juges; enfin que les pères et mères seront tenus de leur payer une pension.

On avait déjà mis plusieurs entraves à l'exercice du culte des protestants. Le 2 décembre 1680, il fut ordonné que les juges ordinaires se transporteraient chez les protestants malades, pour savoir d'eux dans quelle religion ils voulaient mourir.

¹ Lorsque des gens de bien blâmaient ces iniquités, on leur répondait par ce diction blasphématoire *Dieu se sert de tous moyens*. Il eût été plus vrai de dire *Les jésuites se servent de tous moyens*. En effet, leur système de persécution l'emporta. (Voyez *Eclaircissements historiques*, etc., page 178.)

Ceux de Paris , pour éviter les attaques fréquentes auxquelles il étaient exposés en se rendant à leur temple de Charenton, avaient pris le parti d'y aller et d'en revenir par la Seine sur des bateaux. En allant et en venant ils chantaient les psaumes de David. Une ordonnance du 29 mai 1681, portant que le chant des psaumes *cause un très-grand scandale aux catholiques*, leur interdit cette consolation, ou leur prescrit de chanter ces psaumes à *voix si basse qu'ils ne puissent être entendus des passants et voisins*.

Le 6 juillet 1682, on ordonna la démolition du temple de Bois-le-Roi, situé près de Fontainebleau. Depuis 1660 jusqu'à l'époque de la vérification de l'édit de Nantes, j'ai compté plus de six cents temples démolis en France, et qui le furent sous les plus légers prétextes.

Pendant le cours de cette persécution, un attroupement d'hommes inspirés comme le furent ceux qui, en 1621, incendièrent le temple de Charenton, tentèrent encore, à la fin d'août 1685, une semblable expédition contre ce temple magnifiquement reconstruit. Les protestants parisiens se plaignirent de cet attentat au parlement, qui ordonna des informations; mais cette procédure fut interrompue par l'effet de la révocation de l'édit de Nantes.

Le 22 octobre 1685, l'édit de cette révocation fut enregistré; et, par un de ses articles, la démolition de tous les temples encore subsistants fut ordonnée.

Le même soir du jour de cet enregistrement, une foule nombreuse, composée de gens de la classe que l'on excite facilement à des attentats pour quelque argent, se porta à Charenton, et y commença la démolition du temple des protestants parisiens. Ce superbe édifice, bâti en 1623, sur les dessins du célèbre architecte Jacques Des-

brosses, n'offrit dans l'espace de cinq jours qu'un amas de ruines. Les bâtiments de la bibliothèque, de l'imprimerie, de la demeure du ministre et autres, contenus dans l'enceinte de ce temple, eurent le sort du principal édifice; tous les matériaux furent donnés à l'Hôtel-Dieu de Paris ¹.

Voilà des habitudes rompues, des partisans d'une religion réverée désunis, privés de leur culte et des consolations qu'ils en tiraient; les voilà dépouillés de tous leurs droits, de leurs moyens d'existence, séparés de leurs enfants, violentés dans leur croyance, opprimés et persécutés par la puissance qui leur devait protection. Il ne leur restait qu'un moyen d'échapper à de si grands maux : ces moyens étaient des crimes. Il leur fallait violer leurs serments, mentir à leur conscience, devenir hypocrites et renoncer à la religion de leurs pères. *Soyez à jamais malheureux ou criminels!* leur criaient leurs implacables persécuteurs.

Dans cette douloureuse alternative, ils auraient eu besoin de se réunir pour se concerter sur les moyens d'adoucir leur triste sort; cette consolation leur fut interdite. Une ordonnance, du 15 octobre 1685, défend les conférences secrètes entre les protestants de Paris et les protestants étrangers à cette ville, et ordonne à tous les Parisiens de leur refuser un asile dans leur maison.

Ce troupeau dispersé et sans pasteur, pour s'alimenter des paroles de l'Évangile, qui les soutenaient dans leur adversité, allait chercher ce précieux aliment dans les

¹ L'emplacement de ce temple et de ses dépendances resta inhabité pendant quinze ans; puis il fut donné aux *Nouvelles-Catholiques* de la rue Saint-Anne, à Paris. En 1701, on y transféra les religieuses du Val-d'Osme, couvent situé à deux lieues de Joinville.

temples, lorsqu'il en existait, jusqu'à plus de trente lieues d'éloignement¹.

Les ambassadeurs de princes protestants faisaient, dans leur hôtel à Paris, célébrer le culte évangélique. Les protestants parisiens s'y rendaient; mais un arrêt du conseil d'état, du 3 décembre 1685, enlève à leur piété cette dernière ressource. On poussa plus loin la précaution : deux ordonnances, l'une du 25 octobre, l'autre du 5 novembre 1685, défendent aux protestants l'exercice de leur culte, même sur les vaisseaux du roi et sur les vaisseaux marchands.

Quelques-uns, après la révocation de l'édit de Nantes, se réunissaient pour faire leurs prières en commun. « Lorsque nous allions pour les instruire, dit un docteur » de Sorbonne, nous en avons trouvé, dans Paris et dans » les villages du diocèse, assemblés et faisant leur prière » en commun². » L'article 2 de l'édit de cette révocation prohibe ces réunions dans des maisons particulières; et l'article 5 d'une déclaration du roi, du 12 juillet 1686, les défend sous peine de mort.

Malheur aux protestants qui, n'ayant pu éviter le piège tendu à leur enfance ou à leur misère, avaient inconsidérément cédé aux séductions des *convertisseurs*; ils étaient, pour toute leur vie, condamnés à contenir les mouvements de leur conscience, à se montrer catholi-

¹ Voici ce qu'on lit dans le préambule d'une déclaration du roi du 14 août 1685 : « Nous avons été informés que, depuis l'interdiction de la religion prétendue réformée et la démolition des temples dans plusieurs lieux..., nos » sujets faisant profession de ladite religion viennent et abondent des différents » bailliages et sénéchaussées aux temples qui subsistent, bien qu'ils en soient » éloignés de plus de trente lieues. »

² *Nouveau Recueil de tout ce qui s'est fait pour ou contre les Protestants*, par Jacques Lefèvre, docteur en théologie, partie IV, pag. 5.

ques malgré eux ; et s'ils s'avisait , même à la mort , de manifester quelque retour vers la religion de leurs pères , on les déclarait *relaps* ; et ce prétendu crime attirait sur eux et sur leur famille d'épouvantables châtimens. Une déclaration du roi , enregistrée au parlement , le 24 mai 1686 , porte : « Ordonnons , voulons et nous plaît que , » si aucuns de nos sujets de l'un et de l'autre sexe , qui » auront fait abjuration de la religion prétendue réformée , venant à tomber malades , refusent aux curés , » vicaires et autres prêtres de recevoir les sacrements de » l'Eglise , et déclarent qu'ils veulent persister dans la » religion prétendue réformée , au cas que lesdits malades » recouvrent leur santé , le procès leur soit fait et parfait » par nos juges , et qu'ils les condamnent , à l'égard des » hommes , à *faire amende honorable et aux galères perpétuelles , avec confiscation de biens* ; et , à l'égard des femmes et filles , à *faire amende honorable , et être enfermées , avec confiscation de leurs biens* ; et , quant aux malades » qui... seront morts dans cette malheureuse disposition , » nous ordonnons que le procès sera fait au cadavre ou » à leur mémoire... ; et qu'ils soient traînés sur la claie , » jetés à la voirie , et leurs biens confisqués... : *car tel est » notre plaisir.* »

Je ne parlerai point d'un plan de persécution exécuté dans quelques provinces méridionales : plan formé par les jésuites , tempéré par Louis XIV , et dont la rigueur s'accrut par degrés , en passant du roi aux ministres , des ministres aux évêques , aux intendants , et de ceux-ci aux derniers exécuteurs. Cette persécution appelée *dragonnade* , *conversion par logement* ou *mission bottée* , fut commencée en 1680 et continuée jusqu'en 1688 : elle se compose de détails qu'on ne peut lire sans déplorer le

sort des persécutés, et sans éprouver la plus vive indignation contre les persécuteurs ¹.

Mais pourquoi, pourra-t-on demander, ces malheureux ne fuyaient-ils pas une patrie marâtre, un gouvernement cruel, qui, depuis tant d'années, accumulait sur eux des oppressions toujours nouvelles? Pourquoi, lorsqu'on les dépouillait de toute liberté, de tous droits, qu'on les excluait de tous les emplois, qu'on leur défendait d'exercer leurs talents, leur profession, leur industrie; qu'on arrachait de leurs bras leurs enfants, et qu'on les instruisait à détester leurs pères; pourquoi, lorsqu'on suscitait la guerre entre les membres de la même famille, lorsqu'on s'efforçait de commander despotiquement à leur conscience, d'usurper un empire absolu sur leur pensée, lorsqu'enfin on épuisait contre eux tout ce que l'imagination la plus féconde en méchanceté peut concevoir; pourquoi, dis-je, n'échappaient-ils pas par la fuite à tant d'outrages, de persécutions, de gênes et de souffrances? Car, à moins de les brûler à petit feu, comme l'avaient fait pendant trente-sept ans François I^{er} et Henri II; de les trahir et de les massacrer, comme fit Charles IX; de les condamner à la potence, à l'exemple de Henri III, il était impossible de trouver sur la terre des sujets plus cruellement opprimés que les protestants le furent par Louis XIV et ses jésuites. La fuite était en effet le seul parti qu'ils eussent à prendre; et c'est aussi le parti que prirent beaucoup d'entre eux, qui abandon-

¹ Ceux qui seraient curieux de s'instruire sur ces horribles détails, doivent aller aux Archives du royaume, hôtel Soubise, et y lire la *Correspondance ministérielle sur les religionnaires ou émigrants pour cause de religion*; ils se convaincront que l'ignorance de Louis XIV et sa confiance aveugle en ses conseillers, et confesseurs jésuites, ont souillé une partie de son règne de taches ineffaçables.

nèrent un gouvernement ennemi , et trouvèrent chez les puissances étrangères protection et amitié. Une centaine de mille hommes , les mieux avisés ou les plus riches , n'attendirent pas les derniers excès de la persécution : ils quittèrent la France avec une grande partie de leur fortune ; mais ce fut le petit nombre. Alors le gouvernement , qui redoutait le progrès de ces exemples , se hâta de leur opposer des obstacles.

Au mois d'août 1669 le roi avait rendu une ordonnance pour arrêter le cours des émigrations ; il la renouvela le 26 juillet 1685 , et crut intéresser les émigrants en commuant la peine de mort , prononcée contre eux par la première ordonnance , en celle des galères perpétuelles , en cas qu'ils fussent pris à la guerre. Cette commutation devait être et fut sans effet.

Une déclaration du 24 mai 1686 prouve que , parmi les nouveaux convertis , plusieurs , ne l'étant devenus que par la terreur ou la séduction , cherchaient à se soustraire à la tyrannie des *convertisseurs* , en fuyant la France. Cette déclaration porte que les nouveaux catholiques qui sortiront du royaume seront , quant aux hommes , condamnés aux galères perpétuelles ; et , quant aux femmes , rasées et emprisonnées pendant le reste de leur vie. Mêmes peines prononcées contre ceux ou celles qui auraient facilité leur évasion ¹.

Le gouvernement semblait vouloir contenir , emprisonner les protestants dans les limites de la France , afin

¹ Tous les édits , déclarations , arrêts du conseil d'état , etc. , cités dans cet article , se trouvent dans un volume in-4° intitulé *Nouveau recueil de tout ce qui s'est fait pour et contre les Protestants* , par Jacques Lefèvre , docteur en théologie. Paris , 1686.

de pouvoir commodément les persécuter, les torturer, les martyriser et les convertir.

On arrêtait sur les routes ceux qui fuyaient. L'émigration était devenue fort périlleuse dans les années 1685 et suivantes. Le marquis de Bordage fuyait avec toute sa famille : il était près de sortir de France, des gardes tirèrent sur sa voiture : son épouse fut blessée d'un coup de fusil ; et tous deux furent conduits prisonniers dans diverses citadelles.

Le duc de La Force, refusant de se convertir, fut arrêté et renfermé dans la prison de Saint-Magloire à Paris.

D'autres hommes de cour cédèrent à la corruption, et firent semblant d'être convertis. Le 24 octobre 1685, le duc de Richemont abjura la religion de ses pères ; mais peu de temps après il rentra sous la loi du protestantisme.

Le roi acheta, le 8 janvier 1686, la conversion du marquis de Belzunce et de la dame Lance-Rambouillet pour 2,000 francs de rente. Il paya plus cher celle de Vivans, ancien brigadier de cavalerie, qui reçut 2,000 écus de pension.

Le 2 mai 1686, Louis XIV fit enlever tous les enfants des nouveaux convertis, pour leur donner une éducation. Il écrivit au marquis de Menars, intendant de la généralité de Paris, pour qu'il fît savoir à tous ces convertis que son intention était que leurs enfants fussent instruits dans les couvents et dans les collèges ¹.

Le gouvernement, en 1686, ayant épuisé contre les protestants tous les moyens de vexations, s'arrêta, parut s'étonner de la longue série d'iniquités dont il les avait

¹ *Mémoires de Dangeau*, publiés par Lémontey, pages 19, 20, 21.

accablés, et commença à en prévoir les funestes conséquences et même à les sentir : il n'osa point réparer ses fautes; c'était les avouer; il se serait condamné lui-même; mais il en diminua la gravité par des adoucissements et par une tacite tolérance.

Ce plan de persécution ¹, dont l'exécution fut ardemment suivie par les jésuites qui en étaient les auteurs; ce plan, qui outrageait toutes les règles de la politique, de la justice, de l'humanité et de l'Évangile; qui causa de si cruels malheurs, enfanta tant de vexations, tant de crimes; qui fit couler tant de larmes et de sang, et contre lequel s'élevèrent plusieurs personnes probes, éclairées et puissantes ²; ce plan, dis-je, produisit un effet tout contraire à celui que les jésuites en attendaient.

* Deux plans de conversion furent discutés au conseil d'état : l'un proposait les voies de douceur et de persuasion, l'autre des moyens prompts et violents. Ce dernier plan était l'ouvrage des jésuites; il fut préféré. Les jésuites, quoique habiles fourbes, avaient des vues très-bornées; ils savaient concevoir des plans de destruction et de crimes, et ne savaient pas heureusement leur assurer un succès durable : rien ne leur a réussi; ordinaire destinée des auteurs de projets basés sur l'imposture et l'immoralité.

¹ Le pieux Fénelon s'opposa autant qu'il put à ces iniques moyens de conversion. Le jésuite La Chaise, confesseur de Louis XIV, l'en punit, en le faisant rayer de la feuille où il était inscrit pour l'évêché de Poitiers. Fénelon écrivit à madame de Maintenon pour l'engager à persuader le roi d'employer contre les protestants des moyens moins rigoureux. (*Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, tom. I, pag. 568, 569.)

D'Aguesseau, intendant du Languedoc, demanda son rappel pour ne pas participer aux iniquités dont il était le témoin. Il composa un Mémoire très-sage dans lequel il soutenait que la contrainte imposée aux nouveaux convertis était impie. (*Idem*, tom. I, p. 575.)

Le maréchal de Vauban eut le courage de présenter au ministre Louvois un Mémoire où il proposa de déclarer nulles toutes les ordonnances faites depuis neuf ans contre les protestants, de rétablir les temples, de rappeler les ministres, et de rendre à tous ceux qui n'avaient abjuré que par contrainte la liberté de suivre celle des deux religions qu'ils voudraient. Dans ce Mémoire, il déplore la désertion de cent mille Français, la sortie de soixante millions en numéraire et

Le protestantisme fut plutôt affermi que détruit en France ; il subsiste encore. Les persécutions, quoique iniques et cruelles, furent inutiles aux persécuteurs, qui recueillirent la honte d'avoir commis des crimes, dégradé la morale sans aucun succès.

La France, privée d'un grand nombre d'habitants laborieux, vit bientôt son commerce et son industrie ruinés ; elle supporta avec peu de succès une guerre que fit à Louis XIV, persécuteur du protestantisme, la ligue des princes qui professaient cette religion.

L'époque de cette persécution fut celle où ce roi, jusqu'alors presque toujours vainqueur de ses ennemis, essuya de tristes revers, et vit sa gloire obscurcie par de nombreuses défaites. A cette époque commença la pénurie d'hommes et de finances, commencèrent les ressources honteuses ou vexatoires que cette pénurie rendit nécessaires.

Si l'on remonte à la source de tant d'iniquités et de malheurs, on la trouvera dans les jésuites, et surtout le jésuite La Chaise, confesseur de Louis XIV, et dans l'ignorance de ce roi.

PRIVILÈGES DE PARIS. Les Parisiens n'obtinent jamais des rois de France aucune charte de commerce ou de franchise. Quelques rois accordèrent, de loin en loin, cer-

la ruine du commerce ; il y montre les armées, les flottes ennemies grossies de Français aguerris. Il dit que « la contrainte des conversions a inspiré une horreur générale contre la conduite des ecclésiastiques qui n'ajoutent aucune foi » à des sacrements qu'ils se font un jeu de profaner ; que le projet de convertir » par la violence est exécrationnable, contraire à toutes les vertus chrétiennes, morales » et civiles, dangereux pour la religion même, puisque les sectes se sont toujours » propagées par la persécution, et qu'après les massacres de la Saint-Barthelemy, » un nouveau dénombrement de huguenots prouva que leur nombre s'était accru » de cent dix mille. » (*Idem*, pag. 480.)

tains privilèges à cette ville, notamment la magistrature du prévôt des marchands et des échevins ; Louis XIV, par lettres-patentes du mois de mars 1669, les confirma. Cette confirmation était dérisoire : ce n'était plus des privilèges, mais d'anciens affranchissements de servitudes féodales qui alors n'existaient nulle part. En effet, on trouve dans ces lettres-patentes que les habitants de cette ville ont le droit de poursuivre en justice leurs créanciers, qu'ils sont exempts du *droit de prise*. Ce prétendu droit était une exaction révoltante, un véritable pillage. J'en ai parlé souvent dans les précédents volumes. Ainsi, par ces lettres-patentes, le roi n'accorda rien aux Parisiens : leurs magistrats continuèrent à être assujettis à une cérémonie très-humiliante ; chaque fois que de nouveaux échevins étaient élus, le prévôt des marchands venait les présenter à la cour, adressait au roi un discours qui contenait un ample éloge de Sa Majesté ; et, pendant la harangue, le prévôt et les échevins se tenaient constamment à genoux ¹.

JUSTICES DE PARIS. Au commencement du règne de Louis XIV on comptait dans cette ville trente justices ou juridictions : huit *royales*, six *particulières*, et seize *féodales ecclésiastiques*.

Les huit justices royales étaient : le *Parlement*, la *Chambre des comptes*, la *Cour des aides*, la *Cour des monnaies*, la *Trésorerie de France*, l'*Élection*, la *Connétablie et Maréchaussée*, et le *Châtelet*.

Les six justices particulières étaient : le *Bailliage du Palais*, dans l'enclos du Palais ; les *Juges-consuls* ; la juridiction du *Grand-maitre de l'artillerie*, à l'Arsenal ; celle du

¹ *Mémoires de Dangeau*, publiés par Lémontey, pag. 42.

Prévôt de l'hôtel, au Louvre ; et celle du *Prévôt de l'île de France* et du *Prévôt des marchands*.

Voici les noms des seize justices féodales ecclésiastiques : celles de l'*Archevêque de Paris*, au For-l'Évêque, de l'*Officialité* à l'Archevêché ; du *Chapitre de Notre-Dame*, de l'*Abbaye de Sainte-Geneviève*, de l'*Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, de l'*Abbaye de Saint-Victor*, de l'*Abbaye de Saint-Magloire*, de l'*Abbaye de Saint-Antoine-des-Champs*, du *Prieuré de Saint-Martin-des-Champs*, du *Temple*, du *Prieuré de Saint-Denis-de-la-Chartre*, du *Prieuré de Saint-Éloi*, du *Prieuré de Saint-Lazare*, des chapitres de *Saint-Marcel*, de *Saint-Benoît* et de *Saint-Merri*.

Ces juridictions nombreuses entravaient la marche de la justice : par son édit du mois de février 1674, Louis XIV réunit au Châtelet toutes les justices féodales de cette ville et de sa banlieue, et créa en même temps un nouveau siège présidial qui, avec le Châtelet, partagea leur territoire.

Les seigneurs de Paris, tous gens d'église, s'élevèrent contre cette atteinte à leurs *droits*, et parvinrent, à force d'intrigues, à recouvrer de forts dédommagements, ou bien le tout ou partie de ces prétendus droits que le roi leur avait enlevés. Ce roi, pour apaiser l'archevêque de Paris, lui avait d'avance accordé le titre et les prérogatives de *duc et pair de France* ; mais l'archevêque n'en fut pas satisfait ; il obtint en outre, le 26 mai 1684, un supplément d'indemnités, qui s'éleva à une somme de 6,000 livres de rente annuelle.

Le prieur de Saint-Martin-des-Champs obtint des lettres-patentes du 22 janvier 1678, qui le rétablirent dans le droit de haute-justice qu'il exerçait sur les habitants de la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs ; et dans celui de

la moyenne et basse justice , pour la conservation des cens , rentes et autres redevances de la censive directe de ce prieuré , dans Paris et ses faubourgs.

L'abbé de Saint-Germain-des-Prés fut , en 1693 , réintégré dans tous ses droits féodaux ; dans la haute justice , exercée sur les habitants de l'enclos de cette abbaye par le bailli de cet abbé , qui , de plus , eut la connaissance des appellations des jugements rendus en matière civile par les juges des hautes-justices dépendantes du temporel de l'abbaye , et situées hors de la banlieue de Paris. Cet abbé fut ainsi réintégré dans la basse-justice qu'il exerçait autrefois sur les parties de la ville et des faubourgs où il percevait des cens , rentes et autres redevances. Ainsi , les coups portés à la féodalité parisienne par le despotisme furent presque sans effet , et prouvèrent la force morale dont jouissaient encore les seigneurs ecclésiastiques.

PARIS DIVISÉ EN QUARTIERS. Sous Philippe-Auguste , la ville fut , à ce qu'on présume , divisée en quatre quartiers. Quelque temps après , ce nombre fut doublé ; et Paris eut huit quartiers , dont six du côté du nord : ceux de *Saint-Germain-l'Auxerrois* , de *Sainte-Opportune* , de *Saint-Jacques-de-la-Boucherie* , de *la Verrerie* , de *la Grève* , et le quartier de *la Cité* ; et deux du côté du midi : ceux de la *place Maubert* et de *Saint-André-des-Ars*.

Sous Charles VI , on ajouta à ces divisions celles de *Saint-Antoine* , de *Saint-Gervais* , de *Sainte-Avoye* , de *Saint-Martin* , de *Saint-Denis* , des *Halles* , de *Saint-Eustache* et de *Saint-Honoré* ; et l'on compta dans Paris seize quartiers. En 1642 on y joignit le *faubourg Saint-Germain* , qui forma un dix-septième quartier.

Ces divisions étaient très-inégales : un seul quartier avait plus d'étendue que trois ou quatre autres. Par une déclaration du roi, du 14 janvier 1702, confirmée par une autre du 12 décembre de la même année, et enregistrée le 5 janvier 1703, Paris fut divisé en vingt quartiers dont voici les dénominations :

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------|
| 1. La Cité. | 11. La Grève. |
| 2. Saint-Jacques-de-la-Boucherie. | 12. Saint-Paul. |
| 3. Sainte-Opportune. | 13. Sainte-Avoye. |
| 4. Le Louvre. | 14. Le Temple. |
| 5. Le Palais-Royal. | 15. Saint-Antoine. |
| 6. Montmartre. | 16. La place Maubert. |
| 7. Saint-Eustache. | 17. Saint-Benoît. |
| 8. Les Halles. | 18. Saint-André. |
| 9. Saint-Denis. | 19. Le Luxembourg. |
| 10. Saint-Martin. | 20. Saint-Germain-des-Prés. |

Cette division s'est maintenue jusqu'en 1794, époque où un nouvel ordre de choses exigea une autre division.

POPULATION DE PARIS. Les progrès de la science administrative firent enfin sentir l'importance de la tenue exacte des registres de naissances, de mariages et de morts; et, d'après leurs relevés, on a pu obtenir des données approximatives sur la population de cette ville. Ce n'est que vers les dernières années du règne de Louis XIV qu'il est possible d'obtenir à cet égard des renseignements positifs.

Depuis l'an 1709 jusqu'en 1748 inclusivement, en y comprenant les naissances et les morts de l'Hôtel-Dieu, on a compté à Paris 169,888 naissances, 41,186 mariages, 173,653 morts.

Ce qui, année commune, dans ces dix ans, donne, pour les naissances, 16,988;

Pour les mariages, 4,418 ;

Pour les morts , 17,393.

Il faut remarquer que l'année rigoureuse de 1709 a vu périr à Paris 29,288 personnes.

En multipliant le nombre des naissances annuelles, 16,988, par le nombre 28, que des expériences ont fait choisir comme le plus convenable à une grande ville, on aura, pour les sept dernières années du règne de Louis XIV, et les trois premières de la régence, une population annuelle de 475,664.

Si, comme l'a fait Messance, on adopte le multiplicateur 30, qui lui paraît trop fort, on aura pour résultat 509,640 habitants.

Si l'on prend le terme moyen entre ces deux multiplicateurs, on aura 492,652 habitants ¹.

Je joins ici des notions sur la consommation et la population, fournies par un Italien qui a vécu longtemps à Paris sous le règne de Louis XIV, et qui a composé un tableau piquant des mœurs de cette ville. Je suis éloigné de garantir l'exactitude de ces notions.

« J'ai vu un dimanche, dans une seule paroisse, faire
» 65 mariages.

» On dit qu'il y a jusqu'à 4,000 vendeurs d'huîtres,
» que l'on y mange, chaque jour, 4,500 gros bœufs et
» plus de 16,000 moutons, veaux ou cochons, outre
» une prodigieuse quantité de volailles.

» Les familles sont si nombreuses qu'elles logent de-
» puis le grenier jusqu'à la cave. On y compte 500 gran-
» des rues, outre une infinité de petites ; 10 places, plu-

¹ *Recherches sur la population*, par Messance, pag. 176.

» sieurs marchés, 17 ports, 9 ponts, autant de faubourgs.
 » plus de 30 hôpitaux , etc. ¹. »

Ces détails paraissent avoir été recueillis d'après des bruits populaires.

§ VII. Tableau moral de Paris sous Louis XIV.

Pour juger du mérite des institutions d'une époque , il faut connaître les mœurs des hommes de cette époque ; dans cette connaissance consiste la philosophie de l'histoire , sa principale utilité ; je dois donc en exposer les éléments avec une fidélité rigoureuse : je vais mettre tous mes soins à y parvenir ; et c'est à la cour , source du bien et du mal moral , que je puiserai , comme je l'ai fait jusqu'ici , les premiers traits qui doivent servir à la composition de ce tableau.

Pendant le règne de Louis XIII , la barbarie avait encore conservé sa supériorité sur la civilisation ; mais ces deux états , vers le milieu de la carrière de Louis XIV , par la dégradation de l'un et les progrès de l'autre , se trouvèrent arrivés au même niveau , se balancèrent et produisirent des contrastes remarquables. Le même individu offrait , suivant les occurrences , politesse excessive et rusticité choquante ; caresses et trahison ; hauteur et bassesse ; dévotion et débauche. Dans les mêmes rangs se voyaient des génies , des talents du premier ordre à côté de l'ignorance et des grossières erreurs ; des crimes odieux à côté des actes de vertu , des vices honteux associés à l'héroïsme.

¹ Traduction d'une lettre italienne , écrite par un Sicilien , en 1692 , insérée dans le *Saint-Evremoniana*.

Le temps de la régence d'Anne d'Autriche ressemble , à beaucoup d'égards à celui de la régence de Marie de Médicis. Les mêmes causes produisirent des effets pareils. La lutte du pouvoir féodal contre le pouvoir monarchique fut à la seconde époque aussi acharnée qu'à la première. Tous les attentats d'une ambition audacieuse, toutes les ignobles ressources de la faiblesse, furent mis en jeu ; les princes et seigneurs , dans l'un comme dans l'autre temps , demandaient à la cour avec menace et armes à la main , des dignités nouvelles , un accroissement de fortune et d'autorité. Le gouvernement , qui n'était pas toujours le plus fort , opposait à ces demandes la ruse , la corruption ; et , pour accroître ses partisans , il achetait à grand prix la soumission de ces princes et seigneurs : soumission peu durable , marchandise sans valeur , et qui , quoique payée , n'était livrée qu'en partie ou point du tout. Ces marchés avilissants , la mauvaise foi de ceux qui les contractaient , n'étaient pas les seuls exemples de corruption que la cour offrit au public. Voyez Mazarin , exerçant le pouvoir suprême , faire commerce , de tous les emplois , de toutes les dignités , de tous les bénéfices ¹.

¹ « Il étoit si attaché à l'argent , qu'il faisoit des bassesses indignes de son rang : » il vendoit tous offices et bénéfices , et faisoit commerce de tout. Un peu devant » sa mort , la charge de premier président de Bretagne vauqua ; *la reine-mère la* » *demand*a pour d'Argouges , intendant de sa maison , et *le cardinal la lui pro-* » *mit*. D'Argouges étant allé chez lui pour le remercier , il lui dit qu'il étoit vrai » qu'il avoit promis à la reine cette charge pour lui , mais qu'il ne le pouvoit » faire s'il ne lui donnoit cent mille écus. Sur quoi l'autre lui répondit qu'il » n'étoit pas en état de cela ; et on lui repartit qu'il n'auroit donc pas la charge.

» D'Argouges descendit chez la reine , et lui rendit compte de ce qui venoit » de se passer , dont , se trouvant surprise , elle dit : *Ne se lassera-t-il jamais* » *de cette sordide avarice ? sera-t-il toujours insatiable ? ne sera-t-il jamais* » *saoul d'argent ?* Ce discours fut bientôt rapporté au cardinal par des gens de » chez la reine qui lui étoient affidés ; et sa majesté étant bientôt après montée

S'il sacrifiait tout au désir d'accroître ses richesses, il montrait les mêmes dispositions pour maintenir son pouvoir. Se croyait-il menacé par quelque ambitieux, rien ne lui coûtait pour le satisfaire et se le rendre favorable; il prodiguait les places, les gouvernements, et surtout les titres honorifiques de *comte*, de *duc*, qu'il avilit en les multipliant sans mesure; mais il ne prodiguait point l'or.

On vit avec étonnement le duc de Nemours, dit un écrivain contemporain, qui avait adressé des choses fort dures au cardinal Mazarin, n'en recevoir aucune faveur. On lui dit : « Qu'il étoit bien malheureux de n'en avoir » point reçu de grâces après cela, et qu'il étoit le seul qui » l'eût offensé sans récompense ¹. »

Insensible aux injures comme aux bienfaits, les passions haineuses et vindicatives lui étoient étrangères, ou ne le détournaient point de son but principal. Les Parisiens publièrent contre lui une quantité innombrable de satires et de chansons. Il recevait ces traits avec la plus froide indifférence. Ils *chantent*, disait-il, *ils paieront*.

La plupart de ceux qu'il créa *comtes* et *ducs* avaient pris les armes contre lui. *Je ferai tant de ducs*, disait-il aussi, *qu'il sera honteux de l'être et honteux de ne l'être pas* ². « Il

» dans sa chambre, il la reçut en lui disant : *De quoi vous avisez-vous, ma-*
» *dame, de venir voir un insatiable, un homme d'une avarice sordide, qui*
» *ne sera jamais saoul d'or et d'argent?* »

» La reine fut fort embarrassée, et le cardinal persista à exiger cent mille écus
» pour la charge. D'Argouges n'en voulut point à ce prix; mais la semaine sui-
» vante, le cardinal étant mort, il eut la charge pour rien... Quand quelqu'un
» faisait quelque profit, il croyait qu'on le lui volait. « (*Mémoires de Monglat*,
tom. IV, pag. 255 et suivantes.)

» Il avoit cette vilaine coutume de faire acheter toutes les grâces qu'il faisoit. »
(*Mémoires de Bussi-Rabutin*, tom. I, pag. 440.)

¹ *Mémoires de la duchesse de Nemours*, pag. 435.

² *Louis XIV, la cour et le régent*, tom. I, pag. 97.

» avoit tant multiplié les dignités qu'elles en étoient mé-
 » prisées; ce qui fit dire à une dame qui demandoit un
 » duché pour son mari, qu'elle ne le demandoit pas pour
 » l'honneur de l'être, mais pour éviter la honte de ne
 » l'être pas; et la raison de cela étoit qu'il ne comptoit
 » pour rien les grâces qui étoient en parchemin, et qu'il
 » eût mieux aimé faire dix ducs et pairs que de donner
 - cent écus¹. »

De cette conduite il résultait avilissement pour les dignités, accroissement d'orgueil pour les familles féodales, considération accordée à l'intrigue, à la bassesse et même aux crimes.

L'éminent personnage prenait sans pudeur où il trouvait à prendre. Pendant les guerres de la Fronde, le roi, encore jeune, étant à Corbeil, le surintendant des finances lui envoya cent louis d'or pour ses menus plaisirs, et pour faire des libéralités aux soldats estropiés. Mazarin les lui prit dans sa poche, et ne lui laissa pas un sou².

Son avarice et sa crainte de voir le jeune roi mériter, par des actes de justice ou de générosité l'estime publique, estime dont il aurait été jaloux, le portèrent, je le pense, à cette bassesse.

Ce cardinal appréhendait que le jeune roi, croissant en âge, ne parvint bientôt à diminuer l'autorité absolue que la reine-mère lui avait laissé prendre : dans cette crainte, il s'opposa tant qu'il put à son instruction, l'entoura de personnes chargées de le détourner de ses études, et parvint à le laisser dans l'ignorance. Il aurait désiré que Louis XIV eût pour régner une incapacité pareille à celle de Louis XIII.

¹ *Mémoires de Montglat*, tom. IV, pag. 453 et suiv.

² *Mémoires de La Porte*, pag. 486 et 487.

Si le cardinal Mazarin est auteur d'un attentat commis sur la personne du roi, alors, âgé de quatorze ans, comme tout concourt à le faire croire, cet attentat doit être attribué au même motif.

Pendant les guerres de la Fronde, la cour, en juin 1652, étant à Melun, il se commit un crime dont La Porte, valet de chambre du roi, va faire le récit : « Le » roi, ayant dîné chez son éminence, et étant demeuré » avec lui jusque vers les sept heures du soir, il m'en- » voya dire qu'il voulait se baigner. Son bain étant prêt, » il arriva tout triste, et j'en connus le sujet avant qu'il » me le dit. La chose était si terrible qu'elle me mit dans » la plus grande peine où j'aie jamais été, et je demeurai » cinq jours à balancer si je la dirais à la reine; mais, » considérant qu'il y allait de mon honneur et de ma » conscience de ne pas prévenir par un avertissement de » semblables accidents, je la lui dis enfin, dont elle fut » d'abord satisfaite. »

Neuf mois s'écoulèrent, et La Porte reçut de la reine des témoignages de sa bienveillance accoutumée; mais dès que Mazarin fut de retour de Bouillon, informé du rapport que ce serviteur zélé avait fait à cette princesse, il le bannit de la cour, le priva de ses emplois, en l'accusant lui-même de l'*attentat manuel* dont certainement il n'était pas coupable. Ce ne fut qu'après la mort du cardinal que La Porte fut admis auprès du roi, qui le revit avec intérêt.

La Porte n'accuse point précisément Mazarin d'être l'auteur de cet attentat; mais toutes les circonstances du récit de cette affaire, soit dans le corps de ses Mémoires, soit dans sa lettre justificative qu'il adresse à la reine, tendent à le démontrer.

Mazarin, innocent, aurait lui-même recherché et fait punir l'auteur de l'attentat, Mazarin coupable et puissant devait, comme il le fit, persécuter le dénonciateur ¹.

La Porte jouissait d'une réputation de droiture, de probité et d'énergie. Plusieurs écrivains du temps parlent avec admiration du courage qu'il montra pour défendre la reine accusée, non sans fondement, de correspondre secrètement avec les ennemis de la France ; courage qui, comme on vient de le voir, fut mal récompensé par cette princesse.

Anne d'Autriche avait les vices de toutes les princesses de ce temps : adonnée aux intrigues, et trop faible pour supporter le poids des affaires publiques, elle faisait peu et laissait tout faire par Mazarin. D'ailleurs elle était dévote, superstitieuse et galante ; et ses rapports avec ce cardinal ont fait naître des soupçons et des reproches, peut-être mal fondés, mais qui ont laissé des présomptions outrageantes à sa mémoire. Je ne m'en rapporte pas aux nombreux écrits publiés contre cette reine sur ses liaisons avec Mazarin ; mais on voit dans plusieurs endroits des Mémoires de La Porte qu'elle avait avec ce cardinal des conférences qui duraient plusieurs heures. On lui remontrait qu'elle perdait tous ses serviteurs « en pré-
» férant un étranger à tant d'honnêtes gens, et que les
» conférences particulières qu'elle avait avec lui servi-
» roient de prétexte à ses ennemis pour donner atteinte
» à sa réputation. Un jour, comme madame de Haute-
» fort lui disoit que *M. le cardinal étoit encore bien jeune*
» pour qu'il ne se fît point de mauvais discours d'elle et

¹ *Mémoires de La Porte*, p. 289 et suiv., et p. 512 et suiv.

» de lui , sa majesté lui répondit qu'il *n'aimoit pas les femmes, qu'il étoit d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature*¹. » Cette réponse accuse le cardinal , mais justifie mal la princesse , dont la conduite ne paraît pas étrangère à la naissance de cet individu mystérieux qu'on a désigné dans le monde sous le nom de *l'homme au masque de fer*.

Si je descends aux princes qui se montrèrent avec éclat dans les dissensions civiles , je vois au premier rang celui qu'on a nommé *le Grand Condé*. Il était certainement guerrier habile , inépuisable en ressources , possédait à un degré éminent la science des combats ; mais sa conduite publique et privée offre-t-elle des exemples de morale ? Au gré de ses affections , de ses intérêts , on le voit prendre et quitter tour à tour le parti de la cour , le parti de la Fronde , et ne figurer dans l'un et l'autre que pour assouvir la soif de son ambition , pour attiser le feu et étendre les désastres des guerres civiles. Plusieurs assassinats , plusieurs massacres , et notamment celui de la place de Grève dont j'ai déjà parlé , paraissent être son ouvrage. Vaincu , il déserte sa patrie , va se jeter dans les bras des Espagnols , alors les plus redoutables ennemis de la France , et dirige pendant huit années consécutives la guerre contre son pays. Enfin , lorsque , en 1660 , la paix fut conclue avec l'Espagne , se voyant sans ressources , il perdit sa fierté , et n'eut pas le courage de supporter dignement les revers de la fortune. Il vint honteusement trouver la cour à Aix en Provence , se jeter aux genoux du roi , lui demander pardon et s'humilier devant le cardinal , son plus grand ennemi. On lui fit éprouver tout

¹ *Mémoires de La Porte*, pag. 227, 228.

ce que cette démarche avait de pénible et de honteux : il fut reçu froidement et avec hauteur ¹. Il ne répara point, mais il fit oublier les maux qu'il avait causés à son pays, par des services qu'il rendit ensuite à la cour.

Ses liaisons avec sa sœur, la princesse de Longueville, firent beaucoup de bruit ; et, si l'on en croit la plupart des écrivains du temps, ces liaisons n'étaient pas de nature à édifier le public. Ce prince ne se piquait ni de tenir sa parole ni de payer ses dettes : il avait un caractère haut, insultant, dur, impérieux, qui le faisait généralement détester ; la duchesse de Nemours en faisait un portrait peu avantageux ².

Le prince de Conti, son frère, petit, bossu, galant, séditieux, figura dans la guerre contre la cour, et demandait pour prix de sa révolte un chapeau de cardinal.

Cette demoiselle de Montpensier, qui a écrit des mémoires, turbulente, guerrière, animait son indolent père à la sédition, et contribua à prolonger les malheurs de la guerre civile.

Ce duc de Beaufort, surnommé *le roi des Halles*, qui en avait l'éducation et le langage, qui affectait un caractère de franchise et de loyauté qu'il ne soutint pas, qui *faisait la débauche*, et se donnait des *plaisirs de prince*, fut chef du parti des *importants*, gouverneur de Paris pour celui de la Fronde, et très-aimé de la dernière classe des habitants. Il joua sur la scène politique un rôle de niais ou de bouffon. S'il manquait d'éducation et de talent, il ne manquait pas de courage militaire ; à Orléans, il s'était battu à coups de poing avec le duc de Nemours ³ ; à

¹ *Mémoires de Monglat*, tom. IV, pag. 234, 235.

² *Mémoires de la duchesse de Nemours*, pag. 88.

³ Dans une conférence tenue à Orléans, provoquée par *Mademoiselle de*

Paris il se battit avec le même à coups de pistolet, et le tua.

Ce cardinal de Retz, qui, dans ses curieux mémoires, nous apprend que de son temps on était encore en usage de se faire gloire des malheurs qu'on avait causés, était doué d'un esprit subtil, pénétrant et fécond en ressources; il met à décrire ses intrigues, ses ruses, ses fourberies, et toutes ses fredaines politiques, le soin qu'on mettrait à raconter des actions dignes des éloges de la postérité; il y mêle des aperçus profonds, et des traits dignes de Tacite, peignant les crimes de la cour de Tibère. Cet homme, au niveau de ses contemporains sous le rapport des mœurs, leur était fort supérieur sous celui des talents; il était capable de jouer la cour, le parlement et Mazarin lui-même. Il armait, il soulevait une partie des habitants de Paris, les dirigeait à son gré; il alarmait tous les partis sans intérêt personnel, pour essayer ses forces, pour ses menus plaisirs: c'était un homme aimable, insouciant et voluptueux. Quoique archevêque de Paris et cardinal, ses mœurs étaient fort peu exemplaires.

Si l'on en excepte quelques membres du parlement qui paraissent avoir agi dans des vues conformes à l'intérêt public, les principaux personnages qui ont figuré dans les troubles de la minorité de Louis XIV sont des hommes sans vertus, sans patriotisme, et dont l'intérêt personnel était le principal mobile.

Par le patronage féodal d'alors, chaque seigneur ou

Montpensier, ces deux princes s'adressèrent des paroles offensantes et se donnèrent des démentis. « A l'instant M. de Beaufort, s'élançant par-dessus ceux qui » s'étaient mis entre eux deux, lui jeta la main au visage; et M. de Nemours, » le prenant en même temps par la perruque, la lui arracha. On les sépara avec » assez de peine; et Mademoiselle leur ayant imposé silence, les accommoda » sur-le-champ. » (*Mémoires du comte de Tavanès*, page 485.)

gentilhomme appartenait ou se donnait à un patron, le servait tant qu'il y trouvait son profit ou qu'il en espérait des récompenses, et le quittait pour en reprendre un autre. Ces seigneurs avaient des patrons et n'avaient point de patrie. C'est pourquoi on voit, sous la minorité de Louis XIV, comme on avait vu sous celle de Louis XIII, la moitié des nobles prendre parti pour la cour ; et l'autre moitié contre elle. Ils agissaient ainsi, non en vertu des anciennes lois du vasselage féodal, tombées en désuétude, mais par un reste d'habitude qu'avaient laissé ces lois. Le comte de Tavanès se range sous les bannières du prince de Condé, non parce qu'il était son vassal, mais parce qu'il s'était donné à lui. Il quitte par mécontentement le service de ce prince, et se range dans le parti du roi¹. Personne ne lui reprochait sa félonie comme on l'aurait fait aux douzième et treizième siècles ; personne ne l'accusa de révolte, comme on l'aurait fait vingt ans après.

Le parti de la cour, qui n'était pas toujours le plus fort, désarmait ses adversaires en leur offrant une amnistie. La tache de rébellion était alors considérée comme entièrement effacée.

Les plus grands désordres régnaient dans l'armée, de tous les partis. Les soldats, les officiers, les colonels des régiments, les généraux, s'adonnaient sans frein et sans honte au vol et au brigandage. Pendant que le prince de Condé était à Paris et son armée dans les environs de cette ville, six cavaliers du régiment de son nom volèrent pour cent mille écus de marchandises que des bourgeois de Paris avaient fait venir à grands frais. Ces bourgeois étant parvenus à se saisir de quatre de ces voleurs, les

¹ Voyez les *Mémoires du comte de Tavanès*, vers la fin, et notamment page 374.

remirent entre les mains du comte de Tavanès, qui commandait l'armée de Condé : ce comte, à la prière d'un mestre de camp, fit sauver les voleurs. On peut conjecturer que le mestre de camp et ce comte avaient eu part au vol.

Les bourgeois, trompés dans leurs espérances, vinrent se plaindre au prince, qui, ayant intérêt de ménager les Parisiens, se mit fort en colère, et ordonna au comte de Chavagnac d'aller à l'armée pour recouvrer les marchandises volées, en lui disant que, s'il ne les retrouvait, sa tête en répondait. Chavagnac, piqué de cet ordre et de cette menace, n'obéit point. « *Je faillis même*, dit-il, « *assommer un de ces coquins* (les bourgeois volés) *qui me demandait quand je voulais aller à l'armée* » (pour y exécuter l'ordre du prince). Les voleurs gardèrent leur vol, et les bourgeois volés furent traités de *coquins*, et faillirent être assommés¹. Telle était la moralité des nobles de ce temps.

La cour de Louis XIV, fuyant l'armée du prince de Condé, se rendit de Gien à Saint-Fargeau, de là à Auxerre, à Joigny, à Montereau. Pendant ce voyage, tous les seigneurs du parti du roi pillaient partout et se pillaient entre eux. « On se mangeoit les uns les autres, et l'insolence alla au point que le comte de....., frère de M. de Broglio, pilla la petite écurie du roi. Il eut aussi peu de respect pour la livrée de sa majesté que pour celle du dernier des cravates... On envoya Givry, écuyer du roi, pour lui redemander ces chevaux; on s'en moqua, et tout cela passa chez son éminence (le cardinal Mazarin) pour *galanterie*². »

¹ *Mémoires de Chavagnac*, pag. 455 et suiv.

² *Mémoires de La Porte*, pag. 279, 280.

Veut-on avoir un exemple du pillage des chefs militaires, lorsqu'ils passaient avec de la troupe d'un pays à l'autre? le comte de Chavagnac va nous l'apprendre. Ce comte, persuadé que les bassesses, les vols et les brigandages ne pouvaient ternir l'honneur des gentils-hommes, se vante de très-bonne foi, dans ses mémoires, de ses vices, de ses bassesses et de sa conduite criminelle. Il apprend au public qu'il a fait le rôle d'espion à Paris, qu'il quitta et reprit tour à tour la parti de Mazarin, celui de la Fronde et celui du prince de Condé; puis il raconte qu'étant en Auvergne, le duc de Candale, gouverneur de ce pays, lui fit obtenir de la cour un brevet de maréchal de camp, avec charge de ramener la cavalerie de Catalogne, qui, ayant abandonné cette province espagnole contre les ordres du roi, s'était cantonnée dans le pays de Foix. Chavagnac manquait d'argent pour faire son équipement; le duc, afin de lui faciliter le moyen de s'en procurer, lui donna une compagnie de ses gens d'armes. Il voyagea avec elle jusqu'à Moissac. Pendant ce trajet d'environ cinquante lieues, il commit tant de violences sur les chemins, qu'il y gagna environ 24,000 livres. *La route, dit-il lui-même, me valut mille louis d'or*¹.

Le même, ayant rempli sa mission dans le pays de Foix, se rendit, avec sa cavalerie, dans l'Agénois. Il dit : « *J'eus de ma route douze cents pistoles (22,000 livres), sans compter six beaux chevaux que j'achetai*². »

C'est-à-dire qu'à force d'extorsions, Chavagnac et sa troupe vécurent le long de la route aux dépens des habitants des campagnes, et qu'ils leur enlevèrent une fois

¹ *Mémoires de Chavagnac*, page 159.

² *Idem*, page 162.

mille louis d'or , une autre fois douze cents pistoles. Un chef de voleurs ferait-il mieux ?

Chavagnac , en se faisant gloire de ses turpitudes , croyait mériter la considération de ses nobles contemporains. Il nous prouve leur perversité et la sienne.

La débauche était extrême parmi les jeunes courtisans. On connaît cette orgie dégoûtante , célébrée pendant la semaine sainte de l'an 1639 , dans le château de Roussi , à quatre lieues de Paris , où figuraient Vivonne , Mancini , neveu du cardinal Mazarin , l'abbé Le Camus , aumônier du roi ; le comte de Guiche , Manicamp , Bussi-Rabutin , etc. , et où quelques violences accompagnèrent et décelèrent les excès du plus infâme libertinage. Le scandale était trop grand ; Mazarin se vit forcé d'exiler son neveu ainsi que plusieurs de ses complices ¹.

On allait à la messe , au sermon , et dans des lieux de débauche. L'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré et les baigneurs de Paris étaient les lieux fréquentés par les courtisans ; ils passaient quelque temps de la matinée dans l'un de ces lieux , la nuit dans l'autre , et rencontraient dans tous les deux des femmes galantes.

Bussi-Rabutin , dans une lettre qu'il adressa , en 1674 , à la duchesse de Montmorency , parle d'une dame Duménil , entretenue par le maréchal de Grancei et par quelques autres , dont le laquais , un jour qu'elle était à la messe aux Grands-Jacobins , qui est à présent , dit-il , l'église où se trouve la fine fleur de la chevalerie , heurta , en passant , une dame de La Baume. Celle-ci donne un soufflet au laquais. Alors , la dame Duménil se plaint avec hauteur de ce qu'un bat son laquais. La dame de La

¹ *Mémoires de Bussi-Rabutin*, tom. I, pag. 351 ; tom. II, p. 4 et suiv. — *Louis XIV, sa cour et le régent*, tom. I, pag. 25.

Baume trouve que la dame Duménil est bien hardie de lui adresser la parole. Ces deux dames s'accablent, dans l'église, des injures que les femmes des halles n'osent plus prononcer, et se reprochent le scandale de leur conduite. « La Baume la menace de lui faire couper la robe; » et la Duménil répond qu'il y a longtemps, à la vie » qu'elle fait, qu'on devrait lui avoir coupé le nez. La » Baume crie qu'elle la fera rouer de coups; l'autre lui » dit, sans s'émouvoir, qu'elle ne fasse point de bruit; » qu'on les connaît bien toutes deux; qu'elles sont du » même métier, et qu'elles devraient vivre en bonne intelligence, etc. »

Dans la même lettre, Bussi-Rabutin raconte que le ministre de Lyonne avait fait exiler sa femme, parce qu'on l'avait trouvée couchée avec sa fille, et le comte de Saulx entre elle deux. A cette nouvelle, madame de Montmorency répond : « J'ai oui parler quelquefois de » parties carrées dans un lit, même d'un homme entre » deux guenipes de remparts; mais non pas encore d'un » galant entre la mère et la fille¹. »

Lorsqu'après la mort de Mazarin, Louis XIV entreprit de gouverner par lui-même; lorsque Louvois eut mis un ordre, une discipline jusqu'alors inconnues dans les armées; lorsque, par des institutions toutes nouvelles, Colbert eut favorisé les développements de l'industrie, du commerce, plusieurs barrières de la routine renversées laissèrent une voie plus large à la marche des connaissances humaines et au mouvement de la civilisation. Il resta encore dans les diverses administrations et dans les esprits beaucoup de vices, beaucoup de désordres; le

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres du comte de Bussi-Rabutin*, première partie, pag. 403, 406.

changement ne fut pas brusque, mais il s'opéra très-sensiblement ; et , depuis la minorité de Louis XIV jusqu'à la fin de son règne , l'amélioration fut très-évidente. On eut des idées plus vraies sur l'honnête et le malhonnête, sur le juste et l'injuste. Cependant les erreurs et les vices conservaient un grand empire.

Le luxe , dont Louis XIV donna tant d'exemples dans tout le cours de son règne, exerça sur l'opinion publique et sur la morale son influence corruptrice. La richesse des habits, des équipages, l'or, les perles et les diamants, dont on les chargeait, attirait à ceux qui en faisaient parade une considération qui n'est due qu'aux vertus. Ce mérite factice, que l'on se procurait souvent par des actes de mauvaise foi, dispensait du mérite réel. Le public, séduit par le sens de la vue, accordait à des richesses ou à leurs apparences des hommages qui doivent être la récompense de l'excellence des talents, de la noblesse de l'âme, des sentiments élevés et des actions éminemment utiles. Ces exemples, donnés par le roi aux courtisans, par les courtisans à la classe inférieure, égaraient l'opinion publique, et corrompaient la morale.

Louis XIV, en matière de luxe, avait surpassé la plupart de ses prédécesseurs : il était persuadé que la grande richesse de ses habits contribuait à sa grandeur personnelle et à la *splendeur* de son trône ; il ne pensait pas que la postérité juge l'homme d'après ses actions, et non d'après ses vêtements ¹.

¹ Lorsqu'en février 1715 les jésuites, pour désennuyer Louis XIV, eurent imaginé de lui envoyer un ambassadeur du roi de Perse, et qu'ils eurent chargé un marchand étranger de jouer ce rôle à la cour de France, le monarque, toujours dupe de la fourberie de ces pères, crut, pour recevoir dignement ce prétendu ambassadeur, devoir étaler à ses yeux toute sa magnificence. « Il prit,

Les princes et les plus grands seigneurs allaient s'enivrer chez les traiteurs, dans les cabarets et chez les baigneurs, y faisaient tapage, battaient les domestiques, brisaient les meubles; et, par respect pour la féodalité, toutes ces insolences restaient impunies. Ils juraient comme les hommes de la dernière classe du peuple. Le roi même, dans sa jeunesse, avait, à leur exemple, adopté cette grossière habitude, que la reine sa mère eut beaucoup de peine à lui faire perdre. « Autrefois, dit l'épouse du » frère de Louis XIV, dans ses lettres, on jurait à tout » propos à la cour ¹. »

Les nobles, parmi lesquels, sous le règne de Henri IV, on pouvait compter quelques hommes vertueux et désintéressés, tombèrent sous le règne de Louis XIII et sous la minorité de Louis XIV dans le dernier avilissement. Les guerres civiles leur avaient rendu tous les vices de la féodalité : ils se conduisaient en ennemis du roi et du peuple; et leur férocité dans les campagnes égalait leur bassesse à la cour. Parmi eux, se trouvaient quelques hommes de guerre; il ne s'y trouvait pas un homme de bien. Ils furent les esclaves de Mazarin, contre lequel ils s'étaient déclarés; ils le furent des surintendants Bullion

» dit Dangeau, un habit d'une étoffe or et moire brodée de diamants : il y en » avait pour douze millions cinq cent mille livres; et l'habit étoit si pesant, » que le roi en changea après son diner. » (*Mémoires de Dangeau*, par madame de Sartory, tom. II, p. 417.)

Dangeau cite plusieurs autres exemples de grands seigneurs et dames succombant sous le poids de leurs riches vêtements, et obligés de se faire soutenir par des serviteurs. Condamnés à la magnificence par leur orgueil, ils en subissaient la peine.

¹ *Histoire de Louis XIV*, par Reboulet, tome I, pag. 564. — *Fragments de Lettres originales*, tome I, pag. 477. — *Louis XIV et sa Cour*, tome I, pag. 425.

et Fouquet : puis, oubliant les bienfaits de ce dernier, ils l'abandonnèrent dans sa disgrâce ¹.

Cet état de désordre et de turpitude devait changer.

Il changea sensiblement, comme je viens de le dire, lorsque, après la mort de Mazarin, Louis XIV eut confié à Colbert la partie de l'administration de son royaume qui avait le plus d'influence sur les connaissances humaines et sur les mœurs. Ce ministre ouvrit aux sciences, aux arts, à l'industrie une carrière nouvelle, et y appela tous ceux qui pouvaient honorablement y figurer. Il développa le génie, et poussa les talents vers leur perfection. Des académies fondées, l'Observatoire établi, des bibliothèques rendues publiques, une correspondance facile offerte aux sciences par le véhicule du *Journal des Savants*, modèle de tous les journaux qui parurent depuis; des récompenses accordées aux littérateurs, aux savants, aux artistes; diverses manufactures mises en activité, etc., donnèrent une forte impulsion aux esprits, les dirigèrent rapidement vers l'application et l'étude, et enfantèrent les merveilles qui ont honoré le siècle de Louis XIV.

¹ Mazarin avilit les nobles de la cour, en occasionnant leur révolte et leurs basses soumissions; lorsqu'il eut recouvré son autorité, il les avilit en leur prodiguant sans mesure des titres honorifiques.

Bullion qui, comme le dit Dangeau, portait toujours une boîte d'or remplie non de tabac, mais d'excréments humains, Bullion avilit aussi ces mêmes nobles, et mit en évidence leur rapacité en les soumettant à l'épreuve suivante. En 1640, ayant fait frapper pour la première fois des louis d'or, il invita à dîner cinq seigneurs des plus distingués de la cour, et au dessert il fit servir trois vastes bassins pleins de cette riche monnaie. A cette vue, chacun de ces grands seigneurs y porte avidement les mains, en remplit ses poches, et, chargé de ce butin, s'enfuit sans attendre son carrosse. Bullion riait de voir ces seigneurs se retirer brusquement, chancelant sous le poids de l'or qu'ils venaient de ravir. C'est ainsi que, pour rendre des courtisans méprisables et pour rire de leur avidité, Bullion prodiguait les trésors de l'état.

Fouquet, pour s'attacher les hommes puissants de la cour, leur faisait de for-

Le gouvernement ne fit point naître le génie des Pascal, des Corneille, des Molière, des La Fontaine, etc.; mais il contribua à favoriser son développement; il contribua pareillement à l'accroissement du talent des Racine, des Boileau, des Bossuet, des La Bruyère, des Fénelon, etc., et de plusieurs autres écrivains distingués. La langue française se polit, et sa politesse amena celle des mœurs.

D'autre part, les érudits, tels que Sirmond, Montfaucon, Mabillon, Martenne, d'Acheri, Baluze, Duchesne, etc., firent jaillir de la poussière des archives, parmi beaucoup d'ouvrages inutiles, des lumières importantes sur les siècles passés, fournirent de nouveaux aliments à la discussion, et des termes de comparaison au jugement. Nos anciennes institutions furent appréciées; et de ces opérations de la science il résulta des vérités nouvelles dont la philosophie profita.

Louis XIV renonça, et, par imitation, les hommes de sa cour renoncèrent à ces paroles grossières, à ces jurements qui ne sont plus en usage que dans la classe la

tes pensions. Les seigneurs et les dames ne rougissaient pas de s'abaisser, de se prostituer pour obtenir les faveurs financières de ce ministre. « On était son pensionnaire sitôt qu'on voulait l'être, dit Bussi-Rabutin; et la honte n'avait pas » retenu la plupart des grands seigneurs d'être à ses gages. » (*Mémoires de Bussi-Rabutin*, tom. I, pag. 345.)

Fouquet tranchait du souverain. Il donna, dans son château de Vaux, une fête magnifique à Louis XIV. Ce roi eut le dessein, même pendant cette fête, de faire arrêter ce surintendant: il fut détourné de ce lâche projet; mais peu de jours après, Fouquet fut saisi et conduit à la Bastille, puis condamné à mort par une commission qui poussa la rigueur jusqu'à l'iniquité. (Voyez le *Journal manuscrit du sieur d'Ormesson pendant la Chambre de justice établie en décembre 1664*.) Tous les juges qui n'opinèrent point pour la mort furent disgraciés ou persécutés. Le roi commua la peine de mort en prison perpétuelle.

Pendant la fête donnée au château de Vaux, chaque seigneur invité trouva, dans la chambre qui lui était destinée, une bourse remplie d'or que ces seigneurs n'oublièrent pas d'emporter.

moins civilisée de la société. Les habitants de la cour, et, dans la suite, ceux de la ville se contraignirent. On n'osa guère faire parade de ses habitudes triviales; on ne fut pas meilleur, mais on parut l'être : on dissimula; et, dans cet état de choses, l'hypocrisie est un vice de plus pour celui qui en est entaché, et un danger de moins pour le public. Avec l'hypocrisie, les exemples de corruption paraissent plus rares et sont moins contagieux. Cacher ses actions vicieuses, c'est les condamner, c'est en avouer la honte.

On commença dès lors à s'apercevoir que l'on était encore barbare, et qu'on s'acheminait vers un état meilleur. Une certaine fermentation de raison se faisait sentir. Le temps passé obtint moins de vénération. On osa même porter atteinte à quelques vieilles coutumes.

Parmi les nombreuses réformes faites dans la procédure, il ne faut pas omettre l'antique et barbare coutume du *congrès*, outrageante à la raison et surtout à la décence publique. Elle fut abolie par arrêt du parlement du 18 février 1677¹.

L'administration de la justice offrait bien d'autres abus².

¹ Cette abolition fut prononcée à l'occasion du procès du sieur Cordouan, marquis de Langei, et de la dame Saint-Simon de Courtaumer, son épouse. Cette dame, après trois ans de cohabitation, fit en 1659 déclarer son mariage nul pour cause d'impuissance. Le marquis de Langei épousa depuis Diane de Montault de Noailles, dont il eut sept enfants. (*Galerie de l'ancienne Cour*, tom. II, pag. 513.)

² J'arrêterai un instant l'attention du lecteur sur l'une des pratiques les plus révoltantes, en usage alors dans la procédure criminelle : je veux parler de l'usage barbare de soumettre les accusés au supplice *préventif de la question*. Voici à cet égard quelques extraits d'un règlement judiciaire, publié à cette époque sous le titre de *Mémoire instructif concernant la manière en laquelle se donnera la question, avec extension, ou par les brodequins*.

« Il y a dans tous les sièges présidiaux et autres sièges royaux ressortissant au parlement, où les juges ont pouvoir de juger en dernier ressort, et dans les

Il aurait fallu tout refaire ; on se borna à réparer ; et l'ordonnance de 1667 mit quelques bornes à la rapacité des gens du Palais.

Dans les villes , dans les campagnes , les animaux étaient encore considérés comme justiciables des tribu-

justices auxquelles la cour renvoie l'exécution de ses arrêts , une chambre destinée pour la chambre de la question.

» Dans la chambre de la question il y aura une sellette , sur laquelle l'accusé condamné sera mis et interrogé par le rapporteur du procès , assisté d'un des juges du nombre de ceux qui auront jugé le procès.

» Il y aura pareillement un bureau pour le greffier et un petit tableau de l'Évangile , sur lequel il sera fait prêter serment de dire la vérité.

» Si la question est préparatoire , après que l'accusé aura été interrogé , et que lecture aura été faite de son interrogatoire , signé de lui ou déclaré qu'il ne sait signer , lecture lui sera faite de son jugement de condamnation à la question , après laquelle il sera vu et visité par un médecin et deux chirurgiens , si tous se trouvent dans le lieu , pour savoir si l'accusé n'a point quelque descente ou autre infirmité qui le mette hors d'état de souffrir l'extension.

» Que si le médecin et les chirurgiens le trouvent ainsi , il en sera fait mention dans le procès-verbal , et sur-le-champ le rapporteur et le conseiller qui assistent en donneront avis aux juges qui auront jugé le procès , et sera ordonné que la question des brodequins lui sera donnée.

» Si la question est jointe à une condamnation de mort , sera fait lecture à l'accusé , étant à genoux , de la condamnation de mort et de celle de la question préalable. Ensuite sera lié par l'exécuteur , et mis sur la sellette et interrogé comme dessus , délié pour signer , pareillement visité ainsi qu'il a été dit , et de tout sera fait mention.

» Si la question est donnée avec de l'eau , l'accusé sera dépouillé , et en chemise , attachée par le bras entre les jambes.

» Si c'est une femme ou fille , lui sera laissée une jupe avec sa chemise , et sera la jupe liée aux genoux.

» Si la question est de brodequins , l'accusé sera déchaussé nu-jambes , ce qui sera fait après l'interrogatoire , et la visite du médecin et chirurgiens.

» La question de l'eau ordinaire avec extension se donnera avec un petit tréteau de deux pieds de hauteur , et quatre coquemars d'eau de deux pintes et chopine , mesure de Paris.

» La question ordinaire et extraordinaire avec extension se donnera avec le même petit tréteau et quatre pareils coquemars d'eau ; puis on ôtera le petit tréteau , et sera mis en sa place un grand tréteau de trois pieds quatre pouces , et se continuera la question avec quatre autres coquemars d'eau pareillement de deux

naux. On procédait en forme contre les cochons, les chiens, les mûlots, les chenilles ; et le clergé prononçait gravement des sentences d'excommunication contre ces bêtes, coupables de délits ou auteurs de quelques dégâts ; puis il les livrait aux juges séculiers. Racine, dans sa

piñtes et chopine chacun, lesquels coquemars d'eau seront versés dans la bouche de l'accusé lentement et de haut.

» A cet effet, sera l'accusé lié par les poignets, et iceux attachés et liés entre deux cordes à chaque poignet, d'une grosseur raisonnable, à deux anneaux qui seront scellés dans le mur de la chambre, de distance de deux pieds quatre ponces l'un de l'autre, et à trois pieds au moins de hauteur du plancher par bas de la dite chambre.

» Seront pareillement scellés deux autres grands anneaux au bas du plancher, à douze pieds au moins dudit mur, lesdits anneaux l'un à la suite de l'autre d'environ un pied, dans lesquels anneaux seront passés des cordages assez gros, avec lesquels les pieds de l'accusé seront liés chacun séparément au-dessus des chevilles des pieds, lesdits cordages tirés à force d'hommes, noués, passés et repassés les uns sur les autres, en sorte que l'accusé soit bandé le plus fortement qu'il se pourra. Ce fait, le questionnaire fera glisser le petit tréteau le long des cordages, le plus près desdits anneaux des pieds qu'il le pourra.

» L'accusé sera interpellé de déclarer la vérité.

» Un homme qui sera avec le questionnaire tiendra la tête de l'accusé un peu basse, et une corne dans la bouche afin qu'elle demeure ouverte. Le questionnaire, prenant le nez de l'accusé, le lui serrera ; et le lâchant néanmoins de temps en temps pour lui laisser la liberté de la respiration, et, tenant le premier coquemar haut, il versera lentement dans la bouche de l'accusé. Le premier coquemar fait, il les comptera au juge, et ainsi des trois autres, lesquels pareillement finis, il sera pour l'extraordinaire mis un grand tréteau de trois pieds de hauteur à la place du petit, et les quatre autres coquemars d'eau donués ainsi que les quatre premiers, à chacun de tous lesquels le juge interpellera l'accusé de dire la vérité ; et de tout ce qui sera fait et dit, et généralement de tout ce qui se passera lors de ladite question, en sera fait une très-exacte mention.

» Sera mis une grande chaudière sous l'accusé pour recevoir l'eau qui tombera.

» Si pendant les tourments l'accusé voulait reconnaître la vérité, et que le juge trouvât à propos de le faire soulager, sera mis sous lui le tréteau, dont sera pareillement fait mention ; et ensuite sera l'accusé remis au même état qu'il était avant d'avoir été soulagé, et la question continuée ainsi que dessus, sans néanmoins qu'il puisse être délié qu'après la question finie, après laquelle il sera détaché, mis sur un matelas près du feu, et interpellé de nouveau par le juge de

comédie des *Plaideurs*, fit ressortir le ridicule de cette jurisprudence digne des siècles passés ; mais n'étant abolie par aucune loi, elle se maintint encore ¹.

Dans ce même temps le gouvernement s'occupait de la punition des crimes commis par des hommes puissants, et de la répression des attentats de la féodalité.

dire la vérité : lecture lui sera faite de tout ce qui se sera passé depuis la lecture de l'interrogatoire avant d'être appliqué à la question ; et s'il peut signer, sera le procès verbal de question signé de lui, sinon sera fait mention de son refus et de la raison dudit refus.

» *Pour les brodequins.*

» L'accusé, après l'interrogatoire sur la scellette, signé de lui, sera mis nu-jambes, et étant assis sur la scellette, lui sera mis quatre planches de bois de chaque côté des jambes depuis les pieds jusqu'au-dessus des genoux, deux en dedans et une à chaque jambe en dehors, de deux pieds de hauteur chacune et d'un pied de largeur, qui excèdent le haut du genou de quatre doigts ou environ ; lesquelles planches enfermeront les pieds, jambes et les genoux en dedans et dehors ; et seront percées de quatre trous chacune, dans lesquels seront passées de longues cordes, que le questionnaire serrera très-fortement, et après tournera lesdites cordes autour des planches pour les tenir plus serrées, et avec un marteau ou maillet il poussera à force sept coins de bois l'un après l'autre, entre les deux planches qui seront entre les jambes à l'endroit des genoux, et le huitième aux chevilles des pieds en dedans, à chacun desquels le juge fera des interpellations à l'accusé, derrière lequel il y aura un homme pour le soutenir. S'il tombait en défaillance, lui sera donné du vin ; lesdits coins finis, sera délié et mis sur le matelas, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

» Les médecins et les chirurgiens resteront dans la chambre de la question, tant que la question durera, pour veiller soigneusement qu'il ne vienne faute de l'accusé ; et resteront encore dans ladite chambre quelque temps après que l'accusé sera sur le matelas, pour lui donner le soulagement nécessaire, et même le saigner, s'ils l'estimaient à propos, ce qui arrive assez souvent, sans qu'il soit besoin que les juges y soient présents. » (B.)

¹ Je possède un extrait, fait d'après les pièces originales, d'une procédure intentée, dans les premières années du dix-huitième siècle contre les chenilles qui désolaient le territoire de la petite ville de Pont-du-Château, en Auvergne. Un grand vicaire excommunia ces chenilles, et renvoya la procédure au juge du lieu, qui rendit une sentence contre ces reptiles, et leur enjoignit solennellement de se retirer dans un territoire inculte qui leur est désigné.

Le cardinal Mazarin, entièrement occupé de sa fortune et du maintien de son pouvoir, ne s'était, comme le cardinal Richelieu, occupé qu'à réprimer la féodalité dans son action contre la monarchie, et l'avait laissée libre d'agir contre les habitants des campagnes. Les moyens de répression employés pour cet objet par ces deux cardinaux étaient différents. Richelieu emprisonnait et tuait les seigneurs féodaux; Mazarin se les attachait par la corruption, par des pensions et des titres honorifiques. Ces ministres ne s'occupèrent ni l'un ni l'autre des parties du gouvernement étrangères à leur intérêt personnel; ils y laissèrent subsister tous les désordres, tous les abus.

Les pauvres habitants des campagnes, sans défense, livrés à l'exécrable tyrannie de leurs seigneurs, étaient impunément outragés, pillés, battus, mutilés, égorgés et réduits à la plus abjecte soumission. Ces excès et leur impunité ne pouvaient s'accorder avec les plans d'amélioration conçus par Colbert. On eut donc recours à un remède que les précédents rois avaient employé, lorsque les désordres étaient au comble. On envoya dans les provinces des commissions de juges, composées de membres du parlement, chargées de juger promptement et sans appel tous les coupables. Ce tribunal extraordinaire était nommé *les grands jours*. Il commença par exercer ses terribles et salutaires fonctions dans la province d'Auvergne¹.

¹ Le célèbre Fléchier a composé l'histoire encore manuscrite des grands jours d'Auvergne, où il décrit les turpitudes et les atrocités de la plupart des seigneurs de cette province; j'y renvoie les curieux mais je ne puis résister au désir de citer un fragment inédit tiré des *Registres du parlement*, qui prouve que les redevances exigées par des seigneurs de ce pays étaient en partie fondées sur la fraude et la violence.

« Le 16 septembre 1662, le procureur-général a dit que plusieurs

« On réforma , dit Bussi-Rabutin , un grand nombre
 » d'abus qu'on n'avoit encore pu corriger. L'un des plus
 » considérables étoit *la tyrannie des grands seigneurs* en-
 » vers leurs vassaux. La plupart tranchoient du souve-
 » rain. Les sujets étoient accablés ; et personne n'osoit se
 » plaindre : la justice étoit encore plus mal administrée ;
 » on se la faisoit à soi-même, et on la refusoit aux autres.
 » Les cabales, les animosités, l'avarice décidoient dans
 » les tribunaux ; et le sanctuaire de la justice étoit deve-
 » nu le théâtre de l'injustice même... On punit les cou-
 » pables ; il en coûta la vie à plusieurs ; quelques autres
 » eurent leurs châteaux rasés ; et ceux d'entre les juges
 » qui, sans être criminels, avoient laissé par faiblesse
 » les crimes impunis, furent dégradés et destitués de
 » leurs places ¹. »

Ces *grands jours* épouvantèrent, continrent les nobles des provinces, mais ne les convertirent pas. Le temps affaiblit bientôt l'impression qu'ils en avaient reçue. Ils revinrent à leurs habitudes féodales. J'en citerai bientôt des exemples. Ils s'y livrèrent encore sur la fin du règne de Louis XIV, sous celui de Louis XV, et même, jusqu'à l'époque de la révolution, ils donnèrent des exemples de bassesse à la cour, de tyrannie dans les campagnes. Ces exemples furent à la vérité plus rares dans ces derniers

» gentilhommes, nommément dans le bailliage de Saint-Flour, avoient usurpé
 » violemment les communes des villages dont ils étoient seigneurs, et avoient
 » tellement intimidé les habitants qu'ils n'osoient s'en plaindre ; que grand nom-
 » bre de gentilshommes avoient fait renouveler leurs terriers, et avoient, par
 » menaces et autres mauvaises voies, violenté les habitants des communes où ils
 » avoient des cens et rentes, à passer des déclarations de bien plus grands droits
 » et redevances que celles qu'ils étoient obligés de payer, qui sont des violences
 » tout à fait préjudiciables à l'ordre public. » (*Registres manuscrits du parle-
 ment de Paris*, au 7 septembre 1662.)

¹ *Mémoires de Bussi-Rabutin*, t. II, édition de 1769, p. 122.

temps. Le progrès des lumières, exerçant alors leur influence salubre, amenèrent un changement que la rigueur des *grands jours* n'avait pu opérer.

Pendant que, dans les provinces, ces tribunaux expéditifs châtiaient les actes tyranniques de la noblesse, à la cour et à Paris, d'autres actes qui, pour être plus cachés, n'en étaient pas moins exécrables, appelaient la vengeance des lois. Un autre tribunal extraordinaire fut institué à Paris pour punir des espèces de crimes réunis, l'un imaginaire et l'autre réel, la magie et le poison : le premier atteste l'empire de l'erreur, et l'autre celui de la perversité.

L'*affaire des poisons* est un épisode qui caractérise fortement les mœurs du règne de Louis XIV. Je vais en donner un aperçu.

Sur cette scène de crimes, on voit figurer d'abord Marie-Marguerite d'Aubrai, femme d'Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers. Un officier gascon, son amant, l'avait rendue habile dans l'art des Locustes. Elle empoisonna sa sœur, ses frères, son père, etc. Elle était dévote et fréquentait les hôpitaux ; on dit qu'elle y essayait ses poisons sur les malades. Le 16 juillet 1676, elle fut condamnée à mort, décapitée et brûlée.

L'exemple d'une marquise condamnée au dernier supplice profita peu. Les empoisonnements et les pratiques magiques, auxquelles on les associait, se renouvelèrent peu d'années après, et répandirent l'épouvante dans un grand nombre de familles ; chaque jour on voyait tomber de nouvelles victimes de la haine, de l'ambition et de la cupidité. Le roi, par ordonnance du 11 janvier 1680, établit à l'Arsenal une commission chargée de faire le procès aux empoisonneurs et aux magiciens.

Plusieurs personnes de la cour, et des plus distinguées par leurs titres et leur naissance, furent compromises dans cette affaire. Au rang des principaux acteurs de ces crimes figurait Catherine Deshayes, veuve du sieur de Montvoisin, nommée vulgairement la *Voisin* : elle était assistée d'une femme appelée *Vigouroux*, d'un prêtre appelé *Le Sage*, et de quelques autres scélérats. La *Voisin*, qui vivait en femme de qualité, composait et vendait aux dames et seigneurs de la cour des poisons, des charmes, des secrets magiques pour se faire aimer, se mêlait de divination, et, au besoin, faisait voir le diable.

Des détails curieux et fort étranges sur cette affaire sont contenus dans une lettre que le comte de Bussi-Rabutin adressa, le 27 janvier 1680, au sieur de La Rivière. Voici cette lettre : « Grandes nouvelles, monsieur : la » chambre des poisons a donné décret de prise de corps » contre M. de Luxembourg, contre la comtesse de Soissons, contre le marquis d'Alluye et contre madame de » Polignac. Aussitôt que M. de Luxembourg l'eut appris, » il partit de Paris, et s'en alla à Saint-Germain, où il » ne vit pas le roi ; mais il lui fit demander une lettre de » cachet pour entrer à la Bastille, laquelle sa majesté lui » accorda. Il vint donc mercredi au soir, 24 de ce mois, » s'y rendre ; son secrétaire a été mené deux jours auparavant au bois de Vincennes ¹.

» Le roi envoya mardi M. de Bouillon dire à la comtesse de Soissons que, si elle se sentoit innocente, elle » entrât à la Bastille, et qu'il la serviroit comme son ami ;

¹ M. de Luxembourg fut placé à la Bastille dans une assez belle chambre ; mais, dit madame de Sévigné, il arriva un ordre de le mettre dans une de ces horribles chambres qui sont dans les tours. . . . Son intendant fut condamné aux galères. Après deux ans d'exil, le duc de Luxembourg rentra en grâce. 31

» mais que, *si elle étoit coupable, elle se retirât où elle*
 » *voudroit.* Elle manda au roi qu'elle étoit fort innocente,
 » mais qu'elle ne pouvoit souffrir la prison. Ensuite,
 » elle partit avec la marquise d'Alluye. à quatre heures
 » du matin du mercredi, avec deux carrosses à six che-
 » vaux ; elle va, dit-on, en Flandre¹.

» On a envoyé en Auvergne ordre d'arrêter madame de
 » Polignac².

» On a donné ajournement personnel à madame de
 » Bouillon, à la princesse de Tingri, à la maréchale de
 » La Ferté et à madame du Roure.

» Il y a encore decret de prise de corps contre Le
 » Sage. On dit que le crime de M. de Luxembourg est
 » d'avoir fait empoisonner à l'armée un intendant des
 » contributions de Flandre, duquel il avoit tiré l'argent
 » du roi.

» La comtesse de Soissons étoit accusée d'avoir empoi-
 » sonné son mari ; la marquise d'Alluye d'avoir empoi-

¹ La comtesse de Soissons étoit fameuse à la cour de Louis XIV par ses mœurs dépravées. Elle fut obligée de se défaire de sa charge de surintendante de la maison de la reine ; elle se sauva à Bruxelles, et de là en Espagne où elle fut violemment accusée d'avoir empoisonné la reine. Poursuivie par le roi d'Espagne, elle échappa, et se retira en Allemagne, où elle termina sa vie. On avait aussi accusé cette comtesse de Soissons d'avoir empoisonné son mari, mort brusquement en 1673.

² Madame de Polignac, voulant marier son fils à quelque fille de la cour, et notamment à mademoiselle de Rambures, vint à Paris en 1685, persuadée que Louis XIV ne ferait pas semblant de se souvenir de son aventure passée. Le roi, instruit de son séjour en cette ville et de ses intrigues, donna ordre de l'en faire sortir, disant « qu'il s'étonnoit qu'une femme condamnée dans l'affaire des poi- » sons osât se montrer. » Il empêcha le mariage, et dit à mademoiselle de Rambures « qu'il ne vouloit pas que la mère Polignac eût aucune relation avec la » cour. » Le roi a raison, dit M. de Coligny dans une lettre du 3 juillet 1685, de craindre le commerce d'une femme qui a voulu lui donner un filre pour le rendre amoureux d'elle. (*Supplément aux Mémoires et Lettres du comte de Bussi-Rabutin*, part. 2, page 159.)

» sonné son beau-père ; la princesse de Tingri d'avoir
 » empoisonné des enfants dont elle étoit accouchée.

» Madame de Polignac étoit accusée d'avoir empoi-
 » sonné un valet de chambre qui servoit ses commerces
 » amoureux.

» Le roi a rendu un billet à la duchesse de Foix ,
 » qu'elle avoit écrit à la Voisin , par lequel elle lui man-
 » doit ces mots entre autres : *plus je fr  tte et moins ils*
 » *poussent*. Sa Majesté lui en demandant l'explication ,
 » elle lui répondit qu'elle avoit demandé à la Voisin une
 » recette pour se faire venir de la gorge , et que ce qu'elle
 » lui avoit donné ne lui faisant rien , elle lui avoit écrit
 » ce billet.

» Le roi en rendit un autre au duc de... quelques
 » jours après , qui n'étoit que pour le jeu et pour les
 » curiosités ¹.

» Jeudi dernier on arrêta deux prêtres , dont l'un ,
 » appelé *Le Sage* , a dit qu'une demoiselle... qui est déjà
 » au bois (château) de Vincennes , assez jeune , venue
 » amoureuse de Rubantel , lui étant venue demander des
 » secrets pour s'en faire aimer , il lui avoit dit qu'un
 » moyen infaillible étoit qu'il lui d  t la messe sur le ven-
 » tre , elle toute nue ; qu'elle y avoit consenti ; que quinze
 » jours après elle étoit venue se plaindre à lui que Ruban-
 » tel n'étoit pas plus échauffé pour elle ; qu'il lui avoit
 » dit qu'il falloit ajouter quelque chose au sacrifice ; que,
 » lui couchant avec elle , au dernier   vangile , Rubantel
 » auroit pour elle une passion démesurée , et que la dame
 » avoit fait toutes ces cérémonies ²,

¹ On donnait alors le nom de *curiosités*    des questions que l'on faisoit à un prétendu magicien , pour connaître l'avenir ou le succès de quelques entreprises.

² J'ai déjà rapporté des exemples de pareilles profanations associées à la plus

» Dernièrement le duc de La Ferté, Colbert et Tilla-
 » det, étant au b...l, envoyèrent quérir un oublieux qui
 » se trouvant assez joli garçon à leur gré, ils le voulurent
 » traiter de p....n; et sur ce qu'il s'en défendit, ils lui

effrénée débauche; profanations commises dans le cabinet du roi Henri III.

D'autres exemples de profanations plus graves encore, mêlées pareillement aux ordures du libertinage, eurent lieu au commencement du règne de Louis XIV dans le couvent des religieuses de Saint-Louis-de-Louviers.

En 1647, le sieur Demarets, prêtre de l'Oratoire et sous-pénitencier de Rouen, sous la dictée de Madeleine Bavent, religieuse, pénitente, rédigea un Mémoire où sont dévoilés les étranges débordements des religieuses de ce couvent et des prêtres, leurs directeurs; elle ne craignit pas de dédier en 1632 ce tableau d'impiété et de dissolution à la duchesse d'Orléans.

Pierre David, directeur de Saint-Louis-de-Louviers, fut, à ce qu'il paraît, le premier qui plongea les religieuses de ce couvent dans un abîme de corruption. Madeleine Bavent dit : « Les religieuses qui passaient pour les plus saintes, » parfaites et vertueuses, se dépouillaient toutes nues, dansaient en cet état, y » paraissaient au chœur et allaient au jardin. Ce n'est pas tout : on nous accou- » tumait à nous toucher les unes les autres impudiquement, et, ce que je n'ose » dire, à commettre les plus horribles péchés contre la nature. » Le directeur David leur disait qu'il fallait faire mourir le péché par le péché, et, pour imiter l'innocence de nos premiers pères, rester nus comme eux; qu'il valait mieux obéir à l'impulsion de ses sens que de leur imposer un frein insuffisant, etc., etc. En conséquence, les religieuses se présentaient à la communion nues jusqu'à la ceinture. Pierre David étant mort, Mathurin Picard, curé de Mesnil-Jourdain, lui succéda dans ce couvent. Sous ce nouveau directeur, les profanations et le libertinage reçurent un caractère plus révoltant encore. Ce que la religion catholique a de plus auguste était outragé et mêlé aux actes de la luxure la plus débordée; actes qui se commettaient dans des orgies nocturnes par les religieuses, en présence les unes des autres, et dont le curé Picard et son vicaire Boullé étaient les instigateurs et les complices. L'autel servait de siège à la débauche; l'hostie consacrée, collée sur une feuille de parchemin, découpée au centre..... Il m'est impossible de dire l'emploi de cette hostie, et de peindre l'alliance monstrueuse des plus épouvantables profanations aux excès du libertinage. L'imagination ne peut concevoir rien de plus sacrilège.

Le parlement de Rouen, par arrêt du 24 août 1647, condamna le curé Picard au supplice du feu : il mourut quelques jours avant d'être condamné; le vicaire Boullé fut brûlé vif. (Voyez *Histoire de Madeleine Bavent*, religieuse du monastère de Saint-Louis-de-Louviers, avec sa confession générale et testamentaire, etc.; Paris, chez Le Grand, 1762, in-4°.)

» donnèrent deux coups d'épée. Le roi, ayant su cela ,
 » commandé à M. de Louvois de dire au duc de La
 » Ferté, de sa part, toutes les infamies que mérite son
 » action, et manda à Colbert que la première folie que
 » feroit son fils, il le chasseroit du royaume pour toute
 » sa vie : il a fait dire la même chose à Tilladet, qui s'est
 » sauvé. Colbert enferma son fils et le battit outrageuse-
 » ment. On a chassé de plus honnêtes gens que ceux-là
 » pour de moindres raisons '.

Dans la réponse que La Rivière fait à cette partie de la lettre que je viens de citer, on lit ces mots : « Que les
 » sieurs La Ferté, Tilladet et Colbert ont commis une
 » action infâme, et qu'ils sont les membres d'une nom-
 » breuse confrérie².

Après quelques faits peu importants, le comte Bussi-Rabutin revient à l'affaire des poisons.

« Madame de Bouillon, continue-t-il, qui avait été
 » assignée, ayant à répondre devant les commissaires de

Dans un Recueil manuscrit d'anecdotes et de chansons satiriques, où les débordements de la cour de Louis XIV sont exposés sans voile, on trouve ce fait ainsi raconté : « Le chevalier de Colbert étoit accusé d'avoir, dans une
 » débauche, abusé d'un jeune marchand d'oublies et de l'avoir ensuite mutilé. »

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres de Bussi-Rabutin*, deuxième partie, page 465.

Il composa à ce sujet un couplet dont je ne dois rapporter que les quatre premiers vers :

A Colbert le luxurieux
 Le Mitry s'abandonne,
 sans que le sort de l'oubliet
 L'intimide et l'étonne,

Sur le marquis de Créqui, accusé d'avoir assisté à cette débauche et pris part à ce crime, on fit aussi un couplet dont voici les premiers vers :

Beau Créqui, ton air gracieux
 Ne te fait point des égards;
 Il te traite en coiffeux
 Pour contenter tes passions.

» la chambre des poisons , y alla lundi dernier 29 , accompagnée de neuf carrosses de ducs ; M. de Vendôme la menoit. M. de Besons lui demanda d'abord si elle n'étoit pas tenue pour répondre sur les interrogatoires qu'on lui feroit ; elle dit qu'oui , mais qu'avant que d'entrer en matière elle lui déclaroit que tout ce qu'elle diroit ne pourroit préjudicier au rang qu'elle tenoit , ni à tous ses privilèges , et ne voulut rien dire ni rien écouter davantage que le greffier n'eût écrit cela. Après , M. de Besons lui demanda ce qu'elle avoit demandé à la Voisin ; elle lui répondit qu'elle l'avoit priée de lui faire voir les sibylles qu'elle avoit souhaité de tous temps d'entretenir ; et , après huit ou dix autres questions d'aussi peu d'importance , sur lesquelles elle répondit toujours en se moquant , M. de Besons lui dit qu'elle s'en pouvoit aller ; et , M. de Vendôme lui donnant la main sur le seuil de la porte de cette chambre , elle dit tout haut qu'elle n'avoit jamais tant ouï-dire de sottises d'un ton si grave ; elle dit qu'elle va faire imprimer son interrogatoire et l'envoyer dans les pays étrangers. Cela a fort fâché le roi contre elle ; en effet , cela donne un fort grand ridicule à la chambre de justice ¹. »

Dans une lettre du même comte , datée du 17 février 1680 , on lit ces phrases : « On continue le procès de M. de Luxembourg... On a arrêté ces jours-ci une madame de Rouville , maîtresse de M. Le Sec , beau-frère de Penautre , et deux cuisinières...². On a exilé

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres du comte Bussy-Rabutin*, deuxième partie , page 458.

² « Cette madame de Rouville étoit une servante de Paris qui devint courtisane de remparts et ensuite femme de qualité ; elle avoit ruiné des gens d'affaires , et avoit si bien fait les stennes qu'elle faisoit la dépense d'une grande dame. » (*Idem.* , p. 169.)

« **me de Bouillon à Nevers, et madame d'Alluye à**
oise. »

la commission pour l'affaire des poisons et maléfices,
auant à l'Arsenal, condamna au supplice du bûcher la
Voisin, qui fut, le 22 juillet 1680, brûlée vive. Plusieurs
autres personnes de tout rang furent, pendant cette an-
née et même pendant la suivante, arrêtées par ordre de
cette commission, et condamnées à différentes peines. On
voit notamment un berger de Vincennes, nommé Etienne
de Bray, complice de Jacques Déchaux, et de Jeanne
Chanfrain, condamné, en 1681, à être étranglé, puis
brûlé en place de Grève; un sieur de Berlye, envoyé dans
la même année à la Bastille pour l'affaire des poisons;
une famille italienne, appelée Trovato, emprisonnée
pour la même cause, et dans le même temps, etc. '.

Cette chambre poursuivait avec la même ardeur les empoisonneurs, les sorciers, les *nouveurs d'aiguillettes*, les vendeuses de *secrets* propres à réparer les ravages de l'incontinence, etc. Des crimes réels étaient confondus, par les jurisconsultes de ce temps, avec des crimes chimeriques. On croyait généralement à la vertu des opérations magiques, parce que de graves magistrats semblaient y croire en les condamnant. Les épizooties étaient considérées comme des sortilèges opérés par certains bergers contre des troupeaux; et on faisait brûler comme sorciers les prétendus auteurs de la mortalité. Une jeune fille était-elle atteinte d'affections hystériques, on la regardait comme possédée du diable; et, au lieu de lui donner un mari, on lui faisait subir un exorcisme, etc., etc.

Une ordonnance du mois de juillet 1682 porta un coup fatal à ces antiques erreurs, et limita considérablement la puissance infernale. Les imposteurs en gémirent, les dupes en furent déconcertées, les dévots crièrent à l'incrédulité. Dans cette ordonnance le métier de la divination fut maltraité. On y qualifie cet art de *vaine profession*; et ceux qui l'exerçaient en qualité de devins, de magiciens et de sorciers, sont traités de corrupteurs de l'esprit des peuples, d'impies, de sacrilèges qui, sous prétexte d'opération de prétendue magie, profanent ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, etc.¹.

On vit encore des devins, des sorciers; mais, en vertu de cette ordonnance, ils ne furent plus condamnés que comme des trompeurs, des profanateurs et des empoisonneurs. C'est sous ce rapport que le parlement de Paris condamna, en 1688 et 1694, plusieurs bergers de la Brie, accusés par les justices inférieures d'employer des sortilèges pour faire périr des troupeaux².

Dès que les tribunaux refusèrent de croire à la puissance surnaturelle des sorciers, le nombre de ces derniers diminua rapidement.

¹ *Mémoires de l'abbé d'Artigny*, tome V, page 154.

² Les prétendus sorciers de la Brie étaient Pierre-Nicolas Hocque, fils de Pierre; Pierre Feurre, dit Petit-Pierre; Etienne Jardin, Louis Coasnon, dit Bras-de-Fer; Pierre Biale. Voici de quelle substance se composait leur sortilège : « Du sang et de la fiente des animaux, de l'eau bénite et du pain de cinq » paroisses, notamment de celle où est le troupeau; d'un morceau de la sainte » hostie qu'ils retiennent à la communion, de crapauds, couleuvres et chenilles, » qu'ils mettent le tout dans un pot de terre neuf acheté sans marchander, dans » lequel ils mettent encore plusieurs billets sur lesquels ils écrivent, avec du » sang de plusieurs animaux mêlé d'eau bénite, les paroles dont les prêtres se » servent pour la consécration, et autres paroles les plus saintes de l'Évangile de » saint Jean. » (*Recueil de pièces pour servir de supplément à l'Histoire des Pratiques superstitieuses du P. Pierre-Lebrun*, tome IV, page 499.)

L'ordonnance de juillet 1682 est une des plus remarquables et des moins remarquées du règne de Louis XIV : elle contribua puissamment à déraciner plusieurs erreurs, à réduire le nombre des imposteurs et des dupes, et à faire avancer la civilisation. Je dois faire observer que toutes les réformes et les institutions tendantes à cet avancement datent toutes du ministère de Colbert.

Plusieurs autres coutumes de la barbarie furent abolies ; mais il en resta encore un très-grand nombre auxquelles on n'osa point toucher. La vénalité de tous les offices, charges, dignités, magistratures, et les énormes abus qui en résultaient, le désordre des finances, le brigandage mystérieux des traitants ; la noblesse avec ses bassesses, son orgueil, son immoralité ; les jésuites avec leur pouvoir, leur ambition, leur subtile perversité, etc., se maintinrent encore longtemps.

Le clergé, si l'on en excepte quelques hommes de génie qui jetèrent de grands éclats de lumière sur leur siècle, et quelques autres qui se rendirent recommandables par leurs talents et la régularité de leurs mœurs, le clergé, dis-je, était encore plongé dans l'ignorance et la dissolution. Lorsqu'on entreprit la conversion des protestants, on ne trouva dans les campagnes presque aucun prêtre capable de les instruire par ses discours, et de les édifier par sa conduite. Le roi donnait l'exemple du dérèglement par ses galanteries. Les cardinaux, les évêques de sa cour l'imitaient, ainsi que ses autres courtisans. « Toute la galanterie des habillements n'est plus que » pour les cardinaux, écrivait madame de Scudéri à Bussi-Rabutin, dans une lettre de 4 avril 1672 ; ils sont à la » cour avec des habits de belle étoffe moire, tout cou- » verts de broderies et de dentelles, avec des habits

» courts, des bas de soie couleur de feu, des garnitures de
 » même, des jarretières de tissu d'or... Le cardinal de
 » Bouillon et celui de Bonzi sont les plus jolis de la cour. »

Elle parle dans la même lettre d'une abbesse très-coquette, qui reçoit à son parloir un ramas de toutes sortes de gens : « Trois ou quatre amants évêques, dont M. de
 » Noyon est le plus apparent, tout fou qu'il est ; trois ou
 » quatre étrangers, quelques chanteurs ; voilà par qui
 » madame est encensée ¹. »

Dans une lettre de madame de Montmorency, il est encore question des amours du cardinal de Bouillon : « Le
 » cardinal de Bouillon est encore fort amoureux de ma-
 » dame de Lude ; il la suit partout ; tout le clergé s'en
 » réjouit ; car il leur avoit mis le carême si haut, que
 » personne n'y pouvoit atteindre, et le voilà comme les
 » autres. » Bussi répond : « Si j'étois à la place de ma-
 » dame de Lude, j'aimerois mieux le cardinal de Bouil-
 » lon ; il me paraît plus galant que son rival. »

Les mœurs du cardinal de Retz, archevêque de Paris, celles d'autres cardinaux, notamment du cardinal Mazarin ; celles d'Étienne Le Camus, aumônier du roi, depuis évêque de Grenoble, qui fut trouvé parmi les plus libertins, au milieu d'une orgie dégoûtante ; celles de Villeroi, archevêque de Lyon, de l'abbé de Vatteville, etc., etc., ne déposent certainement pas en faveur de la moralité du clergé.

Pour compléter le tableau, se présente un archevêque de Paris, François de Harlay de Chanvalon, fameux par ses galanteries ou plutôt par ses débauches : il eut plusieurs maîtresses en titre, parmi lesquelles figurait au

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres de Bussi-Rabutin*, première partie, page 440

premier la dame de Bretonvilliers qui poussait la complaisance jusqu'à lui fournir des doublures dans le rôle qu'elle jouait près de sa grandeur. Voici ce qu'on lit dans une lettre de juillet 1675 : « Cela est assez étrange que l'on n'ait pu souffrir le scandale du... et de madame de..., et que l'on souffre celui de M. l'archevêque) de Paris et de madame de Bretonvilliers ; car, quoique le mari de celle-ci soit plus docile que l'autre, il est toujours contre la bienséance à un évêque d'être sans cesse avec une jolie femme ¹. »

Voici ce qu'on trouve dans une autre lettre du 27 février 1780 :

« Madame, de Bretonvilliers s'avisa, il y a quelque temps, pour mieux régaler M. l'archevêque de Paris, de lui faire venir la petite Varenne. L'archevêque la trouva plus jolie que la Cathédrale ; de sorte qu'il l'a mise de toutes les parties de Conflans². Pierre-Pont, lieutenant des gardes du corps, amant de la petite Varenne, et jaloux du prélat, s'appliqua à découvrir jusqu'où il en étoit avec sa maîtresse, et, comme le curieux impertinent, il la trouva une nuit, à une heure indue, sortant dans le carrosse de son rival ; il se mit dedans avec elle, lui chanta poulle, et le dit partout. Cela d'abord a fait grand bruit contre l'archevêque ; mais enfin celui-ci a fait entendre au roi que Pierre-Pont étoit janséniste ; car vous savez bien que les rivaux des Pères de l'Église ne sont pas de la vraie religion, et sur cela il a été envoyé en son gouvernement ³.

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres de Russi-Rabutin*, deuxième partie, page 490.

² Le public nommait cette dame la Cathédrale.

³ *Supplément aux Mémoires et Lettres du comte Russi-Rabutin*, deuxième partie, page 472.

Ce prélat eut aussi plusieurs autres maîtresses, notamment la marquise de Gourville, sœur du maréchal de Tourville; les chansonniers s'égayèrent sur ses galanteries ¹.

Cet archevêque de Paris allait recevoir le chapeau de cardinal, récompense alors assez ordinaire des vices; mais, au mois d'août 1695, une attaque d'apoplexie le fit mourir subitement et le priva de cette dignité. « Il s'agit » maintenant, écrivait alors madame de Sévigné, de » trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre. » On prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui » rendent cet ouvrage difficile, la vie et la mort ². »

Je dirai quelques mots de la corruption des femmes de la cour : elle était extrême et portée jusqu'au cynisme. Le recueil manuscrit des chansons ou vaudevilles de ce règne en offre un tableau dégoûtant, par l'indécence et la grossièreté des expressions, par le grand nombre, les titres vaniteux et le dévergondage de ces dames. Il s'accorde très-bien avec celui qu'en a tracé, en style plus poli, Boileau, dans sa satire sur les femmes, où le poète réduit ainsi le nombre de celles qui sont exemptes de reproches :

Sans doute; et dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

En rabattant ce que l'exagération et la malice poétique peuvent avoir ajouté dans ces chansons, dans cette satire, il restera toujours des vérités qui, par malheur pour

¹ On peut citer le couplet suivant :

Sire, dedans votre ville,
On parle d'un grand malheur :
Le sacrilège Gourville
A gâté notre pasteur.
La donzelle n'est pas saine,
Le prélat en a dans l'aine, etc.

Galerie de l'ancienne cour, tome II, page 524.

l'honneur des dames de la cour, se trouvent confirmées par des autorités bien plus graves. J'ai déjà beaucoup dit à leur égard : je pourrais en dire davantage.

On les a vues , en vraies courtisanes , se mettre aux gages du surintendant Fouquet ; on les a vues , crédules jusqu'à la stupidité , dupes de quelques misérables charlatans , se livrer à des pratiques magiques , se mettre au niveau des femmes de la dernière classe du peuple par leur crédulité , et des femmes les plus scélérates par leurs crimes , notamment par leur habitude à recourir , pour leurs vengeances ou leurs intérêts , à l'atroce usage du poison. La plupart de ces dames joignaient l'orgueil à la bassesse , le libertinage à la dévotion , et les formes de la politesse à des actes de cruauté. Lorsque la saison des amours était passée pour elles , on les voyait devenir joueuses passionnées , querelleuses , processives , devenir fausses dévotes , les tyrans de leur maison , le fléau de leur famille. Les annales des tribunaux , les monuments historiques m'offrent des faits incontestables et suffisants pour prouver la vérité du tableau. On a déjà vu un échantillon de leurs mœurs dans l'affaire des poisons ; il serait inutile et peu galant d'ajouter à ce tableau un grand nombre d'autres traits. Je me borne aux suivants :

La duchesse du Lude , de la maison de Bouillé , irritée contre un jeune abbé qui s'était permis quelques privautés auprès d'une de ses suivantes , l'en punit par l'affreuse opération qu'avait autrefois subie le malheureux Abélard. Elle fut spectatrice de ce supplice sanglant , et insulta à sa victime en ajoutant la dérision à la cruauté¹.

Les dames de Saulx , de La Trémouille et la marquise

¹ Voici comment ce fait est raconté par l'annotateur des *Mémoires de Dangeau* : « Cette femme , toujours dans ses terres , ne se plaisoit qu'aux chevaux

de La Ferté , étant allées à la comédie après avoir fait la débauche , furent toutes trois pressées par un besoin qu'elles satisfirent dans la loge où elles se trouvaient ; puis , importunées par la mauvaise odeur, elles prirent leurs excréments et les jetèrent dans le parterre. Ceux qui s'y trouvaient accablèrent d'injures ces impudentes duchesses et marquises , qui furent obligées de se retirer ¹.

La Bruyère parle ainsi des dames de Paris qui , pendant l'été, dirigeaient leur promenade sur les bords de la Seine pour y voir les baigneurs.

« Tout le monde connoît cette longue allée qui borde » et qui resserre la Seine , du côté où elle entre à Paris , » avec la Marne qu'elle vient de recevoir ². Les hommes » s'y baignent au pied , pendant les chaleurs de la canicule ; on les voit de fort près se jeter dans l'eau , on en voit sortir ; c'est un amusement. Quand cette saison » n'est pas venue , les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore , et, quand elle est passée, elles ne s'y » promènent plus ³. »

Voici ce qu'on lit à ce sujet, dans le *Menagiana* : « Les » éventails à jour que les femmes portent quand elles » vont à la porte Saint-Bernard pour prendre le frais sur » le bord de la rivière , et , par occasion , pour voir les » baigneurs, s'appellent des *lorgnettes*. Ce temps de

» qu'elle piquoit mieux qu'un homme ; et, chasseur à outrance, elle faisoit sa » toilette dans son écurie. Elle faisoit trembler tout le pays.... Elle fit chasser un clerc en sa présence pour avoir abusé dans son château d'une de ses demoiselles , le fit guérir, lui donna dans une boîte ce qu'on lui avoit ôté, et le renvoya. » (*Mémoires de Dangeau*, publiés par Lémontey, page 47 et 48.)

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres du comte Bussi-Rabutin*, tome II, page 499 et 200.

² La Bruyère est le seul écrivain qui parle de cette allée qui n'existe plus. Elle devait être sur la rive gauche de la Seine , près de la Gare.

³ *Caractères de La Bruyère*, tome I, chap. 7.

» bain, dans certain almanach, se nomme la *culaison*¹. »

Les réformes, les efforts de Colbert pour purger le gouvernement des institutions barbares, ne s'étendirent pas sur les goûts de son maître. Il voulait lui plaire : ainsi, il ne contraria jamais ses galanteries multipliées, son gros jeu, ses prodigalités pour ses maîtresses et ses courtisans, ni sa passion pour la guerre ; il favorisa son penchant pour la magnificence des fêtes et pour les constructions. Ces goûts, ces penchants ruinèrent l'état. Dès lors la partie des finances destinée à l'encouragement de l'industrie, du commerce, des lettres, des sciences et des arts, source de prospérité, qui, en faisant avancer la civilisation, tend à l'épuration des mœurs, vint à manquer. Plus de pensions aux littérateurs. Les traitements accordés aux académies, aux manufactures, furent considérablement réduits² ; on se trouva même obligé de renvoyer les nombreux ouvriers réunis dans le bâtiment des Gobelins. Presque tous les plans d'amélioration, conçus et en partie exécutés par ce ministre, furent abandonnés ; il n'en resta que les noms et des souvenirs³.

Colbert, à qui Louis XIV était redevable de ce que son règne avait de plus glorieux, mourut en 1683. Après cette époque commence la troisième et la plus triste partie de la vie de ce roi.

Pour s'acquérir une fausse gloire, il avait fait la guerre ; il fut réduit à la continuer pour se défendre : le temps des revers, de la disette, succéda bientôt à celui des triomphes. L'ennui, la satiété, les chagrins vinrent assiéger l'esprit du monarque. Partagé entre ses maîtresses

¹ *Menagiana*, tome II, page 344.

² Voyez ci-dessus, article *Académies*.

³ J'ai cité ci-dessus, présent volume, les sommes annuelles de ces pensions.

et son confesseur, entre les charmes des dames de Montspan , de Fontange , etc. , et l'éloquence du père La Chaise , après de longues hésitations , il se laissa entraîner aux suggestions de ce jésuite. Celui-ci ne lui disait pas : « Vous avez fait des guerres injustes et trop sacrifiées » à de fausses idées de gloire. Vous avez ruiné votre peuple, vous en avez été le meurtrier, vous deviez en être le père. C'est en enlevant le bien de vos sujets que vous avez satisfait à vos folles dépenses ; vous vous êtes abreuvé de leurs larmes et de leur sang. Vous bravez encore , au milieu de la magnificence des fêtes et d'une pompe desastreuse, leurs gémisséments et leur désespoir. » Le père La Chaise , pour expier tant de fautes inexpiables , le mit au régime des pratiques puériles et superstitieuses ; comme si quelques abstinences , quelques prières , quelques reliques , pouvaient réparer des maux innombrables , rendre la vie à des centaines de milliers d'hommes que Louis XIV avait sacrifiés. Ces crimes ne sont point des péchés pour les jésuites.

Le père La Chaise , craignant que les maîtresses de Louis XIV ne prissent sur son esprit un ascendant qu'il voulait seul posséder, se borna à censurer ses galanteries , à faire éloigner ses favorites pendant les fêtes de Pâques , à intriguer contre elles , à troubler sa conscience par des terreurs sur la vie future , etc. Dans cette position , le roi prit la veuve d'un poète burlesque , appelé Scarron , la fit marquise de Maintenon , et l'épousa secrètement.

Dès l'an 1682, Louis XIV , inspiré par son confesseur , manifesta son penchant pour la dévotion , et sa résolution de convertir forcément les protestants de son royaume. Se croyant assez puissant pour commander aux opinions , aux habitudes , et s'en faire obéir , il voulut que tous ses

sujets fussent dévots ou convertis ¹. Le seul moyen plausible qu'il avait à employer dans ce projet insensé était la persuasion ; il ne l'employa point. Les courtisans des deux sexes , pour se maintenir en faveur, se contraignirent et ajoutèrent à leurs vices accoutumés un vice nouveau , l'hypocrisie.

Les libertins et les dames galantes de la cour en prirent le masque : ils assistaient à la messe, au sermon et au salut toutes les fois que le roi s'y trouvait, et, à ce sujet, je citerai un fait qui, quoique connu, trouve ici sa place.

Brissac, major des gardes, fit tomber un jour ce masque de dévotion dont se couvraient les courtisans ; il vint dans la chapelle où le roi devait se rendre ; les tribunes étaient remplies de dames ; il dit assez haut pour être entendu : *Gardes, retirez-vous dans vos salles, le roi ne viendra point* ; les gardes s'éloignèrent. Les dames, persuadées que le roi ne viendrait pas au salut, éteignirent leurs bougies et se retirèrent. Peu de temps après arrive le roi, qui s'étonne de voir les tribunes dégarnies des dames qui s'y rendaient ordinairement. Brissac lui conta le tour qu'il venait de leur jouer : le prince en rit , mais n'en fut pas plus éclairé ².

Louis XIV, de son propre aveu et de l'aveu de madame de Maintenon, était fort peu instruit en matière religieuse. Ses confesseurs profitèrent de son ignorance pour dominer son esprit et le diriger à leur gré. Le père La Chaise et le père Letellier le portèrent, tour à tour, à persécuter, l'un les protestants, l'autre les jansénistes. Il faisait des pèlerinages, se cuirassait le corps de reliques,

¹ Voyez, ci-dessus, *État civil des Protestants*.

² *Mémoires de Saint-Simon*, tome IV, page 404. — *Louis XIV et sa cour*, etc., tome II, page 455.

et s'affilia à l'ordre des jésuites. Avec de telles pratiques, il se croyait chrétien, croyait suivre la religion de l'Évangile qu'il ne lisait point : il ne suivait que la religion des jésuites.

Cependant, malgré cette résolution, il continua encore pendant quelques années ses habitudes galantes, et même il ne fut pas toujours observateur scrupuleux des abstinences prescrites par l'Église. Dans un état manuscrit de sa dépense de bouche, état de l'an 1688, je vois que les vendredis, les samedis et les jours de carême, toutes les tables de sa cour étaient servies en maigre, ainsi que la sienne ; mais, par une exception singulière, sans doute autorisée par quelques dispenses, ce roi, ces jours-là, faisait toujours gras à déjeuner¹.

Les princes de cette cour, élevés à la même école, eurent les mêmes principes, et, entièrement livrés aux pratiques accessoires du catholicisme, ils en négligeaient constamment le principal.

Le fils de Louis XIV, connu sous le nom de *Grand-Dauphin*, mettait au rang des plus grands crimes l'action de manger gras un jour d'abstinence. Il fit venir secrètement à Choisy une de ses maîtresses, la comédienne *Raisin* ; et, parce qu'on était en carême, il la fit cruellement jeûner ; il la régala avec du pain frit dans de l'huile et avec de la salade. « Cette femme en plaisanta, dit la princesse, » belle-sœur du roi, dans une de ses lettres... Je demandai au prince à quoi il pensoit en traitant ainsi sa maî-

¹ Voici l'extrait de cet état :

« Menu pour la table du roi, les jours de poissons (jours maigres). Bouillon du déjeuner (déjeuner).

» Un chapon vieux, quatre livres de bœuf, quatre livres de mouton, quatre livres de veau. »

Le dîner et le souper étaient servis en poissons.

» tresse ? *Je voulois bien*, répondit-il, *commettre un crime, mais non pas en commettre deux*¹. » Dans l'idée de ce prince, un crime évité pouvait expier un crime commis.

Monsieur, frère du roi, en mangeant un biscuit, disait à l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud et un des plus zélés missionnaires : *Cela n'est pas rompre le jeûne ?* L'abbé lui répondit : *Mangez un veau et soyez chrétien*².

Il est plus facile de s'assujettir à quelques pratiques, à quelques abstinences, que de renoncer à ses habitudes vicieuses³.

Le même prince poussait la dévotion pour les pratiques jusqu'au dernier ridicule. Voici ce que son épouse raconte de lui : Il avait coutume de porter le soir, dans » son lit, un chapelet garni de médailles, qui lui servoit » pour y faire ses prières avant de s'endormir. Une nuit, » ces prières étant finies, je dormais déjà, et je fus ré- » veillée par un cliquetis assez fort ; je me doutai que » c'étoit les médailles ; j'éveillai mon époux, et lui dis : » *Monsieur, Dieu me pardonne ; mais je soupçonne que vous faites promener vos médailles, images et reliques, dans un pays qui leur est inconnu.* Monsieur, me répondit : *Dor- » mez, dormez, vous ne savez ce que vous dites.* Je le laissai » se rendormir. Le bruit ayant recommencé, je me levai » tout doucement, pris une bougie et m'approchai de » son lit, et, le saisissant par le bras, je lui dis : *Pour le » coup vous ne le nierez plus.*

» *Vous avez été huguenote*, me répondit monsieur, *vous*

¹ *Fragments de Lettres originales de madame Charlotte-Élisabeth de Bavière*, tome II, page 85.

² *Galerie de l'ancienne cour*, tome II, page 344.

³ La Bruyère parle ainsi d'un dévot de cette époque : « Adraste étoit si corrompu et si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien. »

» ne savez pas quelle effeace ont les images et les reliques ;
 » elles garantissent les parties de notre corps qu'elles touchent
 » de maléfices et de malheurs. — Je vous demande bien par-
 » don, monsieur, lui répliquai-je ; mais, sans que je veuille
 » vous rien disputer, vous ne me persuaderez jamais que ce
 » soit honorer les saints et les saintes que de laisser ainsi pro-
 » mener leurs images sur les endroits les moins décents de votre
 » corps, c'est contre le sens commun ¹.

L'épouse du duc d'Orléans, de celui qui devint régent, lorsqu'elle avait perdu quelque chose, faisait dire des prières pour une religieuse de Fontevrault, appelée *Boiter*, morte depuis peu de temps. Elle pensait que son âme, tirée du purgatoire par ses prières, viendrait lui faire retrouver ce qu'elle avait perdu. C'était, comme les païens évoquer les pythonisses ².

Le prince de Conti avait une fluxion sur les yeux : la princesse, sa mère, pour l'en guérir, prit un lavement qui devait par sympathie, soulager le mal de son fils ³.

Telles étaient les absurdités que les jésuites laissaient croire aux princes, et ces actes ridicules étaient considérés comme la religion chrétienne.

Le jésuite Le Tellier, dernier confesseur de Louis XIV, inspiré par son ambition fougueuse, fut l'auteur de la bulle *Unigenitus* ⁴ ; il employa plusieurs moyens de séduc-

¹ *Fragments de Lettres de Charlotte-Elisabeth de Bavière*, tome II, page 407.

² *Idem*, tome II, page 168.

³ *Idem*, tome II, page 223.

⁴ La bulle *Unigenitus* est l'une de celles où le roi de France n'est pas qualifié roi de Navarre. Elle fut rendue contre cent et une propositions extraites du livre d'un oratorien (le P. Quesnel), intitulé *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. En 1699, les jésuites, alors tout-puissants, se déchainèrent contre cet ouvrage, publié plus de vingt ans auparavant, sous prétexte qu'il renfermait des erreurs du même genre que celles de Jansénius dans son commentaire de

tion et de fourberie pour obliger le pape à la signer, tourmenta le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, alluma le feu de la discorde parmi le clergé de France, excita contre plusieurs personnes et plusieurs corporations respectables une persécution que Louis XIV eut la maladresse de seconder de toutes ses forces, et qui ne cessa qu'à l'époque de l'expulsion des jésuites. Ce P. Le Tellier, qui maîtrisait les consciences du roi et de toute sa cour, mit un jour à découvert une partie de ses opinions religieuses. Quelqu'un opposait à sa doctrine celles de saint Paul, de saint Augustin et de saint Thomas; il répondit : *Saint Paul et saint Augustin sont des têtes chaudes qu'on mettrait aujourd'hui à la Bastille. A l'égard de saint Thomas, vous pouvez penser quel cas je fais d'un jacobin, quand ie m'embarrasse peu d'un apôtre* ¹.

Les mariages de conscience étaient fort à la mode dans ce temps de dévotion; ils se contractaient par un engagement sous seing privé, sans notaire et sans curé. M. le marquis de La Farre, dans ses Mémoires, parle d'un militaire nommé Saint-Ruth, et dit : « La maréchale de la » Meilleraie, vieille folle, s'était entêtée de lui du vivant » de son époux dont il était page, et, après la mort du » maréchal, elle en fit son *mari de conscience*. Ce mariage,

saint Augustin. Le P. Le Tellier, confesseur du roi, n'eut point de repos qu'il ne se fût assuré de la condamnation du livre de Quesnel. Le monarque l'exigea et l'obtint du pape Clément XI, en 1713. Amelot, ambassadeur de France à Rome et chargé de solliciter cette condamnation, demandait au pape, après l'avoir obtenue, pourquoi elle portait précisément sur cent et une propositions. « Que » vouliez-vous que je fisse? lui répondit le pontife en soupirant; le P. Le Tellier avait dit au roi qu'il y avait dans ce livre plus de cent propositions censurables; il n'a pas voulu passer pour menteur; on m'a tenu le pied sur la gorge » pour en mettre plus de cent · je n'en ai mis qu'une de plus. » (B.)

¹ *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV*, par Duclos, tome I, p. 142, édition de 1808.

» devenu à la mode , contribua beaucoup à la fortune de
 » Saint-Ruth. Le roi le fit lieutenant des gardes , etc. ¹ »

Ces espèces de mariages rentrent dans la catégorie des *mariages secrets* ; mais ceux-ci étaient contractés devant un prêtre ; tels sont les mariages de la veuve de Louis XIII , Anne d'Autriche , qui épousa le cardinal Mazarin ; la reine-mère d'Angleterre , qui prit secrètement pour époux milord Saint-Germain , comte de Saint-Albin , son chevalier d'honneur ; la princesse de Deux-Ponts , qui contracta un mariage secret avec son écuyer Gerstorf ; le mariage secret de Louis XIV avec mademoiselle d'Aubigné , veuve Scarron , etc.

Je pourrais accroître de beaucoup ces exemples , et placer ceux de deux prélats illustres.

Voici encore quelques traits qui caractérisent cette dernière période du règne de Louis XIV et des mœurs de sa cour.

« Que ne puis-je vous donner toute mon expérience !
 » écrivait madame de Maintenon à une de ses amies :
 » que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les
 » grands , et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées !
 » Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une
 » fortune qu'on auroit peine à imaginer ? »

« Le roi me garde à vue. Je ne vois qui que ce soit ,
 » écrivait-elle encore. Il ne sort point de ma chambre. Il
 » faut que jè me lève à cinq heures pour vous écrire. »
 Et dans une autre lettre , elle disait : Je ne le sens que
 » trop , il n'est point de dédommagement pour la liberté ³. »

¹ *Mémoires du marquis de La Farre* , page 289.

² *Lettres de madame de Maintenon* , tome III , page 452.

³ *Idem* , tome II , page 460 ; tome IV , page 466.

En parlant des intrigues des courtisans, elle écrit que ces gens-là sont tantôt trompeurs et tantôt trompés, et souvent l'un et l'autre¹. »

« Je ne suis point portée à la méfiance, dit-elle ailleurs, » et j'aurois vécu longtemps sans croire les hommes aussi » mauvais qu'on le dit ; mais la cour change les meilleurs... Presque tous noient leurs parents, leurs amis, » pour dire un mot de plus au roi et pour lui montrer » qu'ils lui sacrifient tout... Ce pays est effroyable, il n'y » a point de tête qui n'y tourne... Je vois, j'entends des » choses qui me déplaisent ou qui m'indignent. Nous » avons des assassinats de sang-froid, des envies sans succès, des rages, des trahisons sans ressentiments, des » vices insatiables, des désespoirs au milieu du bonheur, des bassesses qu'on couvre du nom de grandeur » d'âme. Je me tais ; je n'y puis penser sans emportement². »

Les bassesses dont parlait madame de Maintenon étaient en effet le caractère dominant des habitués de la cour de Louis XIV. *La bassesse des grands*, dit le marquis de La Farre, *a été excessive sous ce règne*³. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les nombreux Mémoires de ce règne ; ceux qui les écrivaient se faisaient gloire de leur turpitude. Quel mépris, quelle humiliation ne bravaient pas les grands seigneurs de cette cour pour obtenir des pensions, des dignités, des décorations !

Le comte Bussi-Rabutin, dans une lettre adressée à madame de Montmorency, le 8 octobre 1677, lui dit à

¹ *Lettres de madame de Maintenon*, tome II, page 156.

² *Idem*, tome IV, page 4, 58 ; tome V, page 86, tome II, page 205, 206.

³ *Mémoires du marquis de La Farre*, page 259.

propos d'intrigues de cour : *Je suis, autant que je puis, du parti du plus fort*¹.

Il faut, disait bassement le maréchal de Villeroi , gouverneur de Louis XV, répétant en français un proverbe italien , *il faut tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils sont en place , et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus*. Il ajoutait : *Quelque ministre qui vienne en place , je déclare d'avance que je suis son serviteur , son ami , et même un peu son parent*².

Il serait difficile de trouver aujourd'hui , dans la classe la plus abjecte de la société , des êtres qui fissent parade de sentiments aussi vils , aussi méprisables que ceux dont se vante ici un courtisan et même un gouverneur de Louis XV.

Ces actions ne deviennent excusables que lorsque le besoin les commande ; mais , lorsque c'est la vanité , elles sont ignominieuses.

L'étrange honneur des nobles se maintenait invulnérable. Les traits qui couvrent d'infamie les hommes des autres classes de la société ne les atteignaient point. Un noble pouvait se livrer aux actions les plus viles , les plus criminelles , sans cependant cesser d'être illustre. On n'accordait de la considération qu'à la naissance souvent de mauvais aloi , qu'aux emplois quelquefois vils , qu'à la richesse qui n'était pas toujours justement acquise. Avec de tels principes , une nation ne peut avoir ni morale , ni élévation d'âme.

Voyez ces courtisans aspirer avec ardeur aux avantages

¹ *Supplément aux Mémoires et Lettres du comte Bussi-Rabutin*, seconde partie , page 50.

² *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV*, par Duclos, édition de 1808, page 194.

de la domesticité, s'honorer d'être avilis¹, solliciter des brevets d'affaires, des aubaines, des confiscations, s'enrichir aux dépens de malheureuses familles, et en partager les déponilles avec les limiers d'affaires qui leur en donnaient les avis. Le duc de Guiche obtint par cette voie la confiscation des biens que des Hollandais avaient en Poitou².

L'abbé de Polignac, le plus avide des courtisans, obtint la confiscation des vaisseaux de Dantzick, et celle des biens de M. de Ruvigny, protestant³.

Madame la duchesse d'Harcourt demande et obtient la succession d'un nommé Foucault qui s'était suicidé, etc.⁴.

Le sieur de Masgontier demande à Louis XIV la succession du sieur Martin de Esnos, qui, revenant d'Amérique et passant à Paris, y était mort en 1705. Le roi disposait de cette succession en vertu du droit d'aubaine⁵.

On jouait beaucoup à la cour de Louis XIV : ce roi aimait les gros joueurs.

Il alimentait par son exemple cette source féconde en

¹ Le cardinal de Polignac ayant reçu du roi l'expectative d'une pension de six mille livres, lui en fit ses remerciements, et lui dit que, quoiqu'il fût comblé de ses grâces, il ne pourrait se croire parfaitement heureux que quand il aurait l'honneur d'être son domestique. (*Nouveaux Mémoires de Dangeau*, p. 240.)

Un homme de qualité maltraitait un valet de pied de Louis XIV ; ce prince, entendant des cris derrière son carrosse, demanda ce que c'était : *Ce n'est rien, sire*, répondit cet homme de qualité, *ce sont deux de vos gens qui se battent.* » Ce vil courtisan, dit Saint-Foix, méritait que Louis XIV le dégradât de sa noblesse. » Mais n'aurait-il pas déshonoré les dernières classes de la société ?

² *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, page 445.

³ *Idem*, page 447, 245.

⁴ *Idem*, page 51.

⁵ *Dissertation sur le droit d'aubaine*, par Emmanuel Gama, avocat au parlement, page 26.

immoralité. On jouait par goût, on jouait par désœuvrement, pour se désennuyer, et surtout pour complaire à ce roi, qui payait cette complaisance aux dépens de ses finances, et dédommageait les pertes énormes de ses courtisans en tolérant leur mauvaise foi ; car on trichait au jeu. Ces bassesses, comme celles d'un seigneur dont j'ai parlé qui vola les chevaux du roi, étaient tournées en plaisanteries. « Personne, dit Saint-Simon, n'étoit plus » au goût du roi que le duc de C....., et n'avoit usurpé » plus d'autorité dans le monde. Il étoit très-splendide en » tout, grand joueur, et ne se piquoit pas d'une fidélité » bien exacte. Plusieurs grands seigneurs en usoient de » même. »

Les femmes de la cour n'étaient pas plus scrupuleuses ; mais lorsque la dévotion fut devenue une mode à la cour, « les joueuses, en se quittant, prononçoient une formule » par laquelle on se faisoit un don réciproque de ce qui » auroit pu, dans la partie, ne pas être légitimement » gagné. Cet art de frauder Dieu, pratiqué par tant de » pieuses harpies jusque dans les cabinets de madame de » Maintenon, m'a paru le trait le plus éminemment caractéristique.

» La tolérance alla plus loin encore : des bandits que » nous ferions chasser de nos antichambres, jouissoient » d'honorables familiarités. Les Pomenars, les Charmacé, » les Falari, poursuivis pour des crimes ignominieux, » tels que le vol et la fausse monnaie, étoient, à la faveur » d'un nom connu et d'un cynisme amusant, admis et » fêtés dans les compagnies et les plus hautes et les plus » précieuses¹. »

¹ *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, par Lémontey, page 437, 458.

L'auteur des *Mémoires* du duc de Grammont parle en plaisantant des escroqueries que ce duc faisait au jeu ¹.

Les grands seigneurs ne craignaient pas d'avoir des domestiques qu'ils savaient être voleurs et assassins. Le comte de Bussi-Rabutin, ayant été volé, soupçonna un gentilhomme de ses domestiques : « Je soupçonnai fort » ce gentilhomme de qui la vie avoit été jusque-là (celle) » d'un filou ². »

Ailleurs, le même comte parle d'un autre de ses domestiques qui lui avait servi d'écuyer pendant plusieurs années, soldat de fortune dont il vante la bravoure et l'amitié; il ajoute qu'il était « adonné à tous les vices, et » que le vol et l'assassinat lui étoient aussi familiers que » le boire et le manger ³. »

Quelle idée doit-on se faire du caractère moral d'un comte qui estimait et gardait auprès de lui un homme qui, à sa connaissance, était voleur et assassin ?

Ces faits et ce que j'ai rapporté dans le paragraphe précédent sur la conduite déréglée des pages et des laquais, expliquent pourquoi Molière, Regnard, Dancourt, etc., n'ont fait, dans leurs comédies, figurer que des valets fripons, et même ont voulu donner à leurs friponneries des couleurs agréables.

Les seigneurs volaient comme leurs valets. Pendant

¹ Voici le portrait qu'en fait le duc de Saint-Simon. « Grand escroc et grand » faiseur de dupes au jeu; de l'esprit, des gasconnades, de l'impudence, de » l'effronterie, de la bassesse, et de toutes les misères à l'avenant dont ses pro- » pres *Mémoires*, faits et avoués par lui, font une foi singulière. Avec tout cela, » fort dans le grand monde et de la cour, etc. »

Il avait soixante-treize ans lorsque, pour la première fois, sa femme lui fit réciter son *Pater*. Cette prière est belle, disait-il; qui l'a faite? (*Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, page 75, 76.)

² *Mémoires de Bussi-Rabutin*, tome I, page 284.

³ *Idem*, tome I, page 334.

les fêtes magnifiques célébrées à Versailles lors du mariage du duc de Bourgogne, où les princes et les courtisans, courbés sous le poids de leurs habits brillants d'ouvrages de broderie et de bijouterie, ressemblaient à des boutiques ambulantes, des filous, alléchés par l'abondance de l'or et des pierreries mis en étalage, firent un butin immense, eurent même l'audace de couper un morceau de la robe de la duchesse de Bourgogne pour lui enlever une agrafe de diamants. Le chevalier de Sully surprit sur le fait un des voleurs : *c'était un homme de la première qualité*. On jugea qu'il avait voulu se procurer de quoi payer son habit, et le roi lui fit grâce¹.

Ces habitudes féodales ne furent pas les seules qui se conservèrent en France sous le règne de Louis XIV. Ce roi, par des récompenses et des titres pompeux distribués à propos, était parvenu à désarmer la féodalité dans son action contre la monarchie ; mais, malgré les moyens répressifs des grands jours, elle agissait encore fortement contre le peuple ; et, sous le règne de Louis XIV, on pourrait citer, de la part de la noblesse, des attentats dignes des temps de Louis VI et de Louis VII.

Le chevalier de Lorraine, qui jouissait de quatre riches abbayes, exerçait une tyrannie extrême sur tous les habitants de ses terres, et surtout dans le lieu de Fremont, où il avait une maison de chasse. A sa mort il ne fut guère regretté. On l'avait violemment accusé d'avoir empoisonné Madame, épouse du frère de Louis XIV. Néanmoins ce roi ne laissait pas, en allant à Fontainebleau, ou à son retour, d'aller dîner à Fremont chez ce scélérat².

¹ *Galerie de l'ancienne cour*, tome I, page 202.

² *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, page 443.

Plusieurs courtisans faisaient le métier d'espion et n'avaient pas honte de recevoir, pour prix des avis qu'ils donnaient au roi, des sommes considérables. On trouve dans les Mémoires de Dangeau plusieurs exemples de cette turpitude.

M. de Termes était soupçonné d'être espion de la cour; le duc et la princesse de Conti firent aposter des Suisses qui le chargèrent si violemment de coups de bâton, qu'il en fut plusieurs jours au lit¹.

Le prince Philippe mourut à Paris, le 27 septembre 1695, et sa mort donna lieu à un trait de vanité féodale digne d'être cité. L'annotateur des Mémoires de Dangeau en parle ainsi : « Ce prince, grand escroc et grand débauché, mourut fort promptement. On moralisoit là-dessus en présence de la maréchale de Meilleraie, avec grand doute de son salut. *Je vous assure*, dit la maréchale fort sérieusement, *qu'à des gens de cette qualité-là, Dieu y regarde bien à deux fois pour les damner*². »

M. Duquesnoi, maître des requêtes, dans une débauche qu'il fit un lundi gras, résolut de mettre le feu à la Place-Royale dont sa maison faisait partie; il n'y eut, grâce aux secours qu'on y porta avec promptitude, que cette maison, nommée le *Pavillon de Castres*, qui fut brûlée.

Les nobles maltrai taient encore les sergents qui venaient, en vertu d'arrêts et au nom du roi, saisir leur mobilier. M. de Maureval, le 11 février 1689, tira des coups de pistolet sur des sergents qui saisissaient les chevaux de son écurie, et en tua deux; le roi lui fit grâce³.

¹ *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, page 11.

² *Idem*, page 82.

³ *Idem*, pages 46 et 47.

L'archevêque de Lyon, M. de Villeroi, joignait à cette fonction ecclésiastique la fonction temporelle et militaire de lieutenant de roi dans le Lyonnais ; et, par un ancien abus dont j'ai cité tant d'exemples, il associait l'épée à la crosse. Il commandait à Lyon avec une autorité absolue, « vivoit magnifiquement, avoit un équipage de » chasse : tout trembloit sous lui, la villa, les troupes, » jusqu'à l'intendant... C'étoit un petit prestolet, à mine » de curé de village, aussi haut que son frère étoit sou » ple ; il le menoit à la baguette et son neveu au bâton... » Il fut peu archevêque et moins commandant que roi de » ces provinces. On peut le considérer, dit l'annotateur » des Mémoires de Dangeau, comme le dernier seigneur » qui ait été en France, » c'est-à-dire le dernier qui ait exercé la puissance féodale dans toute sa plénitude. Il mourut en juin 1695¹.

Si l'archevêque de Lyon exerçait dans le Lyonnais la puissance féodale, M. de Canaple, qui lui succéda dans ce commandement, y jouait le rôle de l'archevêque. Il donnait des dimissoires, prétendait user de la juridiction ecclésiastique ; et, en parcourant les rues de Lyon dans son carrosse, il ne manquait pas de donner sa bénédiction aux passants.

Il existait un autre exemple de la toute-puissance féodale dans l'abbé de Vatteville, qui exerçait dans la Franche-Comté une espèce de souveraineté que le roi n'osait pas contrarier. « Cet abbé, qui mourut le 4 février 1709, » étoit prêtre, chartreux-profès, avoit fui son couvent » après avoir tué son prieur. Il se fit circoncire, devint » pacha, commanda en Morée l'armée turque contre les

¹ *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, pages 79 et 80.

» Vénitiens, trahit les mahométans, fut absous par la
 » cour de Rome, et rendu susceptible de posséder tous
 » bénéfices. Il revint en Franche-Comté, se lia d'intrigue
 » avec la reine-mère, et favorisa de tout son pouvoir la
 » conquête de cette province. Il eut de Louis XIV la no-
 » mination à l'archevêché de Besançon, mais le pape
 » refusa les bulles. Il vécut en grand seigneur : grande
 » meute, belle écurie, grosse table, force compagnie, et
 » surtout, et sans se cacher, fort peu châtié dans ses
 » mœurs, grand tyran chez lui, et tenant les intendants
 » en respect. Ceux-ci avoient les yeux fermés par ordre
 » de la cour. »

Cette espèce d'abbé, de moine, de seigneur, de gouverneur de province, de tyran, venait faire des apparitions à la cour, où il était reçu avec considération par le roi. Il se plaisait à s'aller montrer quelquefois chez les chartreux de Paris et à les morguer ¹.

C'est à la classe ecclésiastique que la féodalité s'était le plus fortement cramponnée. Louis XIV obligea les chanoines-comtes du chapitre de Saint-Jean de Lyon à s'agenouiller lorsque, pendant la célébration de la messe, on élevait l'eucharistie. Ces chanoines-comtes, trop nobles pour adorer Dieu comme les autres chrétiens, quoique maintenus dans ce droit impie et féodal par un arrêt du conseil, du 25 août 1655, y renoncèrent par l'effet des reproches de ce roi et par la crainte de lui déplaire ².

Ce roi abolit, en 1687, un pareil usage religieusement conservé par les chanoines de Verdun ; ils ne se mettaient

¹ *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, page 459.

² *Description de la France et du Lyonnais*, par Piganiol. — *Description des principaux lieux de France*, tome VI, pages 262, 265. — *Lettres choisies de M. Simon*, page 200, etc.

point à genoux pendant l'élévation, et assistaient la tête couverte aux processions ¹.

L'abbé Lorenchet, en 1685, amoureux de la femme d'un charron, charge son valet de marchander avec trois hommes le prix qu'ils demandent pour assommer le mari de cette femme ².

L'abbé de Pompadour, qui mourut le 6 novembre 1710, faisait dire dans les antichambres son bréviaire par son domestique, auquel, outre ses gages, il donnait une rétribution particulière ³.

Les princes et princesses ne communiaient point avec des hosties données au commun des chrétiens; il leur fallait des *hosties choisies*. « Madame la dauphine fit ses » Pâques à la paroisse, lit-on dans les Mémoires de Dangeau, il arriva une chose extraordinaire: c'est qu'il y eut deux consécérations, parce qu'on avoit oublié d'aller bord de présenter l'*hostie choisie* pour la communion de madame la dauphine ⁴. »

On voit que si Louis XIV abattait de temps en temps quelques branches honteuses de l'arbre féodal, il en laissait subsister beaucoup d'autres.

Au tableau des mœurs de la cour, faisons succéder celui des mœurs de Paris. Ce dernier est ordinairement la copie du premier.

La Bruyère a fourni plusieurs traits qui caractérisent les mœurs des Parisiens de cette époque. Il parle des sociétés ou coterics qui ont leurs lois, leurs usages, leur

¹ *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, page 50.

² *Supplément aux Mémoires et Lettres du comte Bussi-Rabutin*, deuxième partie, page 128.

³ *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, par Lémontey, pages 207, 208.

⁴ *Idem*, page 14.

façon et leurs mots pour rire, et où les membres se trouvant entièrement étrangers aux autres coteries de la capitale ; de la grande et de la petite robe , dont la première se venge sur l'autre des dédains de la cour et des humiliations qu'elle y essuie ; de ces jeunes gens « qui se cotisent et rassemblent, dans leurs familles, jusqu'à six » chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essaim de gens de livrées , où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au *Cours* ou à *Vincennes*. » Ils s'appauvrissaient pour paraître riches un instant.

Il peint l'orgueil nobiliaire de certains Parisiens , leur fatuité, leur empressement à raconter leurs bonnes aventures auprès des dames, à imiter les manières, les travers, les folles dépenses des courtisans ; à se rechercher avec impatience et à ne se rencontrer que pour se dire des riens.

Il peint leur ignorance sur certaines matières, notamment sur l'agriculture. « A Paris, dit-il , on distingue à » peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui » produit le lin , et le blé froment d'avec les seigles ¹. »

Une gravure publiée en 1646 présente une vue du cours occidental de la Seine ; elle a pour premier plan le milieu du Pont-Neuf. Cette gravure, dont l'auteur est Della Bella , donne une idée des mœurs du commencement du règne de Louis XIV ; en voici les principales scènes :

Sur le trottoir de ce pont , du côté d'aval et de la rue Dauphine , on voit des duellistes qui se battent en plein jour ; des combattants sont blessés, étendus à terre ; d'autres travaillent avec fureur à s'arracher la vie : les passants voient avec indifférence ces meurtres.

¹ *Caractères de La Bruyère*, tome 4 , chap. 7.

On y voit beaucoup de pauvres, parmi lesquels figurent un cul-de-jatte qui se traîne sur le pavé et des femmes portant des enfants sous leurs bras ; elles demandent l'aumône ; les hommes, le chapeau à la main, courent, pour en obtenir, au-devant des portières de magnifiques carrosses qui se dirigent rapidement du côté du Louvre, et dont les chevaux sont couverts de riches caparaçons. Mais ce qui est plus digne de remarque, c'est la voiture si utile, appelée *haquet*, alors récemment inventée par le célèbre Pascal ; cette voiture est toute semblable à celles qui aujourd'hui portent ce nom.

Plus loin, des voleurs sont arrêtés et paraissent avoir enlevé des manteaux.

Sur la terre-plein de la statue de Henri IV est un charlatan entouré d'un groupe de curieux ; un grand nombre de femmes élégantes arrêtent les passants sur le trottoir. Vers la partie septentrionale du pont, on voit des gens qui se querellent, se frappent ; d'autres qui tiennent un étalage de marchandises, etc.

Sur le trottoir du côté opposé, à l'entrée du quai des Orfèvres, un arracheur de dents, monté sur une estrade, fait une opération de son art, la foule l'entoure. On aperçoit une femme et un enfant qui, soulevant le manteau d'un des curieux, introduisent leurs mains dans ses poches.

Sur la trottoir du côté où était la Samaritaine, sont des étalages de marchands de vin et de comestibles, recouverts de toiles. Près de là on voit une scène de voleurs de manteaux nommés *tireurs de laine*. Le volé met l'épée à la main contre les voleurs. On se bat, et le guet arrive lorsque le mal est fait.

Près de cette scène tumultueuse se promènent isolé-

ment quelques femmes soigneusement parées qui arrêtent les hommes. Il en est plusieurs sur le terre-plein du Pont-Neuf, où l'on remarque un charlatan qui vend des drogues, et des polissons qui se battent.

A l'entrée de la place Dauphine sont des marchands de filets et de chiens de chasse.

Au milieu de la route on voit passer des soldats armés de casques, de cuirasses, et de longues piques qu'ils portent sur leurs épaules.

Parlons des vêtements :

La chevelure des hommes tombe jusqu'à leurs épaules sans arrangement ; leur tête est couverte par de petits chapeaux ronds à basse forme et à bords très-amplés, toujours ornés d'une longue plume qui retombe sur le côté ou sur le derrière de la tête. Ils ont une veste ou justaucorps qui ne descend pas plus bas que la ceinture, et auquel, avec des rubans, se rattache le haut-de-chausses, ou culotte. Chez les uns, ces hauts-de-chausses, très-bouffants, ne descendent que jusqu'à mi-cuisse ; chez les autres ils sont tout d'une venue, vont jusqu'au-dessous des genoux et sont ouverts en bas et sans jarretières. Leurs chaussures se composent de demi-bottes, dont l'ouverture est très-évasée. Un large baudrier en sautoir soutient à leur côté une longue épée qui touche la terre. Un manteau appelé *balandran* couvre souvent le justaucorps et le baudrier.

Les femmes élégantes sont, dans cette gravure, représentées les cheveux tressés et fixés derrière la tête ; deux parties de la chevelure descendent des tempes jusqu'au cou, et accompagnent avantageusement le visage. Quelques-unes ont à la tête un escoffion dont les pointes viennent se nouer sous le menton, ou sont dénouées et flot-

tent sur les épaules. Une robe à longues manches, retroussée des deux côtés, et ne passant pas le genou, laisse voir un jupon orné de broderies.

Cette gravure est une esquisse morale de l'époque.

Une lettre longue et détaillée, écrite, sous le règne de Louis XIV, par un étranger qui avait séjourné longtemps dans cette capitale, me fournira la matière principale du tableau des mœurs des Parisiens.

Les habitants sont, dit-il, logés jusque sur les ponts de la rivière et sur les toits des maisons. Les femmes, qui n'enfantent que des braves, commandent plus que les hommes.

L'auteur parle des voitures de place, du bruit qu'elles font et de leur grand nombre. « Elles sont délabrées et » couvertes de boue; les chevaux qui les tirent mangent » en marchant; ils sont maigres et décharnés. Les co- » chers sont si brutaux, ils ont la voix si enrouée et si » effroyable, et le claquement continu de leur fouet » augmente le bruit d'une manière si horrible, qu'il sem- » ble que toutes les furies soient en mouvement pour faire » de Paris un enfer. »

Il parle du tintamarre des cloches nombreuses, qui, comme l'a dit Boileau,

Pour honorer les morts, font mourir les vivants.

« Ajoutez les hurlements et les cris de tous ceux qui » vont dans les rues pour vendre des herbes, du laitage, » des fruits, des haillons, du sable, des balais, du pois- » son, de l'eau, etc... Je n'ai jamais vu un si grand » nombre d'aveugles; ils vont par toute la ville sans guide, » et marchent plusieurs ensemble, parmi une infinité de » charrettes, de carrosses, de chevaux, avec la même

» sûreté que s'ils avaient des yeux aux pieds... Ils ne
 » manquent pas de tourmenter, dans toutes les églises,
 » les fidèles à qui ils demandent l'aumône avec une tasse
 » de cuivre dans une main et un bâton dans l'autre...

» Les maisons semblent ici bâties par des philosophes
 » plutôt que par des architectes, tant elles sont grossières
 » en dehors ; mais elles sont bien ornées en dedans. Ce-
 » pendant elles n'ont rien de rare que la magnificence
 » des tapisseries dont les murailles sont couvertes, n'é-
 » tant pas, en France, d'usage de les embellir par des
 » sculptures.

» Les chevaux ont le pas devant les laquais, étant la
 » mode ici de les mettre sur le derrière du carrosse en
 » croupe.

» Ce n'est point exagérer de dire que tout Paris est une
 » grande hôtellerie : on voit partout des cabarets et des
 » hôtes, des tavernes et des taverniers ; les cuisines fument
 » à toute heure, parce qu'on mange à toute heure... Les
 » tables sont abondantes ; les Parisiens ne mangent ja-
 » mais seuls ; ils aiment à boire de petits coups, mais sou-
 » vent ; et ils ne boivent jamais qu'ils n'invitent leurs con-
 » vives à faire de même. Le menu peuple ne s'enivre que
 » les jours de fête qu'il ne fait rien ; mais il travaille les
 » jours ouvriers avec assiduité. Il n'y a pas un peuple au
 » monde plus industrieux et qui gagne moins, parce
 » qu'il donne tout à son ventre, à ses habits, et cepen-
 » dant il est toujours content.

» Le luxe est ici dans un tel excès, que qui voudroit
 » enrichir trois cents villes désertes, il lui suffiroit de dé-
 » truire Paris. On y voit briller une infinité de boutiques
 » où l'on ne vend que des choses dont on n'a aucun be-
 » soin ; jugez du nombre des autres où l'on achète celles
 » qui sont nécessaires.

» Quoiqu'il ne pleuve pas, on ne laisse pas de marcher
» souvent dans la boue ; comme l'on jette toutes les im-
» mondices dans les rues, la vigilance des magistrats ne
» suffit pas pour les faire nettoyer. Cependant les dames
» ne vont plus qu'en mules. Autrefois les hommes ne
» pouvoient marcher à Paris qu'en bottines. Un Espagnol
» les voyant en cet équipage le jour de son arrivée, de-
» manda *si toute la ville partoit en poste.*

» Les femmes aiment ici les petits chiens avec une pas-
» sion extrême, et elles les caressent avec autant de ten-
» dresse que s'ils étaient de la race du chien qui suivit
» Tobie... Les chiens de Boulogne passent présentement
» pour laids et insupportables. On ne caresse plus que
» ceux qui ont le museau de loup et les oreilles coupées ;
» plus ils sont difformes, plus ils sont honorés de baisers
» et d'embrassements... Les femmes ont aussi le privi-
» lège de commander à leurs maris et de n'obéir à per-
» sonne... Il y en a qui écrivent et qui font des livres ;
» les plus sages font des enfants ; les plus pieuses conso-
» lent les affligés ; les plus sobres mangent par jour au-
» tant de fois que les Musulmans font oraison, étant la
» coutume du pays de saluer le soleil levant le pain à la
» main.

» Elles s'habillent toutes avec beaucoup de bienséance ;
» on les voit à toute heure ; elles aiment la conversation
» des personnes gaies ; elles vont à la ville comme il leur
» plaît. La porte de leur maison est toujours ouverte à
» ceux qui y sont entrés une seule fois...

» Il y en a quelques-unes qui, en sortant de la maison,
» oublient de fermer la porte, au mépris des voleurs,
» parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine...

» Les plus nobles traînent par derrière une longue

» queue d'or ou de soie , avec laquelle elles balayent les
 » églises et les jardins. Elles ont toutes le privilège d'aller
 » masquées en tout temps , de se cacher et de se faire voir
 » quand il leur plaît ; et, avec un *masque de velours noir*,
 » elles entrent quelquefois dans les églises comme au bal
 » et à la comédie , cachées à Dieu et à leurs maris ¹.

» Les plus belles commandent en reines , à leurs maris
 » comme à des sujets , à leurs amants comme à des es-
 » claves : elles ne savent ce que c'est que de donner le
 » lait à leurs enfants.

» Elles donnent et reçoivent facilement de l'amour ;
 » mais on n'aime ni longtemps ni assez... On ne voit
 » presque jamais ici de jaloux : rarement un homme qui
 » se croit malheureux pour l'infidélité de sa femme , et
 » très-rarement une fille qui sacrifie à Diane , déesse de
 » la chasteté.

» Le baiser , qui , en Turquie , en Italie et en Espagne ,
 » est le commencement de l'adultère , n'est ici qu'une
 » simple civilité... On ne fait point de visites où l'on ne
 » mêle des baisers.

» L'adultère y passe pour une galanterie , même dans
 » l'esprit des maris , qui voient tranquillement faire l'a-
 » mour à leurs femmes.

¹ Ces masques, dont l'usage remonte au temps de François I^{er} ou de Henri II , étaient employés par les dames de la cour et de la ville pour conserver la blancheur de leur teint. J'ai déjà eu occasion de parler de cette mode qui commençait à passer sous la fin du règne de Louis XIV, mais qui se soutint encore un peu pendant la régence.

J'ai vu deux de ces masques. Ils étaient , comme le dit l'auteur cité , de velours noir ; ils se ployaient en deux comme un portefeuille ; aucune ligature ne les fixait sur le visage , mais à l'endroit de la bouche s'avancait une petite verge de fil d'archal terminée par un bouton de verre. Cette verge , qui entrait dans la bouche de la personne masquée , servait pour contenir le masque , et changeait , disait-on , le son de sa voix ; ils étaient doublés de taffetas blanc.

» Les tailleurs ont plus de peine à inventer qu'à cou-
 » dre ; et quand un habit dure plus que la vie d'une fleur,
 » il paroît décrépît. De là est né un peuple de fripiers qui
 » font profession d'acheter et de vendre de vieux haillons et
 » des habits usés. Ils vivent splendidement en dépouillant
 » les uns et les autres ; commodité assez singulière dans
 » une ville très-peuplée, où ceux qui s'ennuient de porter
 » longtemps le même habit trouvent à le changer avec
 » une perte médiocre, et où les autres qui en manquent
 » ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense.

» La civilité est plus étudiée en France que dans le
 » royaume de la Chine ; on la pratique avec beaucoup
 » d'agrement parmi les personnes de qualité ; les bour-
 » geois y mêlent de l'affectation , et le peuple s'en ac-
 » quitte grossièrement ; chacun fait un art à sa mode.
 » *On trouve des maîtres qui montrent les cérémonies...* Une
 » femme assez bien faite s'offrit de me *vendre des compli-*
 » *ments*, et de me les donner à bon marché. Cette femme
 » va dans les maisons , déploie sa marchandise et gagne
 » de quoi vivre.

» Le luxe et la bonne chère seroient ici deux biens
 » plutôt que deux maux , s'il n'y avoit que les riches qui
 » vécussent splendidement ; mais la jalousie les a fait pas-
 » ser aux autres à qui ils deviennent ruineux. Ainsi, il
 » semble que Paris approche continuellement de sa fin ,
 » s'il est vrai , ce qu'a dit un ancien : *Que la dépense ex-*
 » *cessive est le signe évident d'une cité mourante.* Mais pré-
 » sentement que les laquais et les cochers commencent
 » à porter l'écarlate et les plumes , et que l'or et l'argent
 » sont devenus communs jusque sur leurs habits , il y a
 » apparence que l'on verra finir le luxe excessif , n'y
 » ayant rien qui fasse tant mépriser les habits dorés aux

» personnes nobles, que de les voir sur le corps des d'—
 » niers hommes du monde.

» Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté :
 » les rubans, les miroirs et les dentelles sont trois choses
 » sans lesquelles les François ne peuvent vivre... Le luxe
 » démesuré a confondu le maître avec le valet, et les gens
 » de la lie du peuple avec les personnes les plus élevées.
 » Tout le monde porte l'épée...

» Les hommes ne portent point de barbe¹ ni leurs
 » propres cheveux, et ils couvrent avec beaucoup de soin
 » les défauts des années, ce qui leur donne une jeunesse
 » perpétuelle. Depuis que la perruque a été reçue, les
 » chevelures des morts et celles des femmes se vendent
 » cher. »

Il dit ailleurs « que les hommes, aussi vains que les
 » femmes, avec leurs plumes et leurs perruques blondes,
 » cherchent à plaire... La mode est le véritable démon
 » qui tourmente cette nation... On portoit les perruques
 » à la françoise, maintenant on les porte à l'espagnole...
 » Les François ne portent plus d'épée, mais des cime-
 » terres²... Les petites montres ont été recherchées ; elles

¹ Sous Henri IV, on portait la barbe tout entière ; sous Louis XIII, elle se réduisit à la moustache effilée et à un bouquet de poils sous la levre inférieure ; sous Louis XIV, les moustaches se maintinrent encore, mais le bouquet de poils disparut. Les princes, les courtisans, les militaires, les évêques, gardèrent leurs moustaches Bossuet, Fenelon, etc., la portaient. Elle ne consista bientôt que dans un trait léger laissé de chaque côté de la lèvre supérieure ; le roi, vers l'an 1680, la fit entièrement disparaître : il fut imité.

² « Quel homme est-ce que je vois qui se promène triste et rêveur, ses bras
 » branlants ? lit-on dans un livre publié sur la fin du règne de Louis XIV : c'est
 » une plaisante figure ; il n'a ni épée, ni canne, ni gants ; on diroit qu'il ne
 » sait pas comment on se met à Paris.

» Quand le savetier a gagné par son travail du matin de quoi se donner un
 » oignon pour le reste du jour ; il prend sa longue épée, sa petite cotille (espèce

» sont aujourd'hui ridicules , et les grosses sont le plus à
» la mode. »

Il nous apprend aussi que les hommes se peignaient publiquement dans les rues, que les femmes portaient à la main un petit miroir.

« Il n'y a pas de peuple plus impérieux et plus hardi ;
» ils (les Parisiens) se sont donné eux-mêmes le bruit
» (la réputation) de ne rien faire le soir de ce qu'ils ont
» promis le matin ; ils disent que , les seuls au monde ,
» ils ont le privilège de manquer de parole, sans craindre
» de ne rien faire contre l'honnêteté.

» Les mauvaises choses sont plus chères que les bon-
» nes ; les figues sont de ce nombre ; elles se vendent
» plus que les melons en Espagne... Les oranges et les
» citrons tiennent le premier rang entre les choses qui
» se vendent cher... On ne trouve bon que ce qui coûte
» beaucoup.

» Le vin est à un prix médiocre quand il est aux por-
» tes de la ville ; mais d'abord qu'il est entré, il se change
» en or potable. Une petite mesure vaut plus à Paris qu'un
» baril à la campagne.

» Si vous venez jamais à Paris, gardez-vous de mettre
» le pied dans les boutiques où l'on vend des choses inu-
» tiles. D'abord que le marchand vous a fait la descrip-
» tion de ses marchandises , avec plusieurs paroles pré-
» cipitées, il vous flatte et vous invite insensiblement et
» avec beaucoup de révérences à acheter quelque chose ,
» et à la fin il parle tant qu'il vous ennuie et étourdit.
» Quand on entre dans sa boutique , il commence par

» de collet à l'espagnole) et son grand manteau noir, et s'en va sur la place déci-
» der des intérêts de l'état. » (*Entretien du Diable boiteux et du Diable borgne*, pages 40 et 26, imprimé en 1707.)

» montrer tout ce qu'on ne veut pas, faisant voir ensuite
» ce qu'on demande ; alors il dit et fait si bien , que vous
» dépensez tout votre argent , en prenant la marchandise
» qu'il vous donne pour plus qu'elle ne vaut. C'est par ce
» moyen qu'il se paie de sa civilité et des peines continues
» qu'il prend à montrer inutilement , et cent fois
» par jour , ses marchandises à des curieux qui veulent
» tout voir sans acheter.

» Pendant le carême , le peuple court le matin au sermon avec une grande dévotion , et l'après-dîner à la comédie avec le même empressement. Il y a ici trois théâtres... Sur l'un, l'on représente des spectacles en musique , et les deux autres sont remplis , l'un par les comédiens françois, l'autre par les comédiens italiens... La foule se trouve au théâtre où l'on rit davantage ; c'est pour cela que les comédiens italiens profitent plus que les comédiens françois de la simplicité populaire.

» Les solliciteurs, les charlatans, les joueurs et les laquais font un des plus beaux ornements de Paris. »

L'auteur de cette lettre parle ensuite du Palais de Justice , qui n'est, dit-il , fréquenté que par ceux *qui défendent leur bien , ou qui veulent avoir celui des autres*. Il fait ensuite un tableau hideux des procureurs, des avocats et de la jurisprudence variable du barreau de Paris.

Il passe aux médecins de cette ville, se récrie contre leur ignorance, et dit : *Ce que je trouve d'injuste , c'est que l'on paie également le médecin qui tue et celui qui guérit.*

« Le plus adroit exercice , dit-il , est celui de certains voleurs qu'on appelle *filous*... Ils volent avec tant d'adresse , que s'il n'étoit honteux de se laisser voler , ce seroit un plaisir de l'être par des gens si fins, si rusés... Les filous sont toujours punis par les juges , mais c'est

» quand on les attrape, et qu'ils ne font pas leur métier
» adroitement. »

Les mauvais traitements qu'éprouvaient alors les chevaux à Paris n'échappent point à la censure de l'auteur de la lettre. « Ces animaux y perdent, dit-il, leur fierté
» naturelle, et y deviennent plus doux que les ânes d'Arcadie. Les François en font ce qu'ils veulent ; il les battent, ils les châtent, et quand ils ne savent plus comment les tourmenter, ils les réduisent à la vilaine figure
» de singe, en leur coupant la queue et les oreilles. C'est
» de là qu'est venu le proverbe, que *Paris est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes, et l'enfer des chevaux.* »

Il parle ensuite avec éloge de la dévotion du peuple et de la décence du clergé. « Le peuple, dit-il, fréquente
» les églises avec piété ; les marchands vont demander à
» Dieu que leur négoce prospère. Il n'y a que les nobles
» et les grands qui y viennent pour se divertir, pour parler et faire l'amour ; et l'on voit quelquefois des hommes qui y entrent avec des bottes... On ne croit ici ni
» aux enchantements ni aux sorciers, et rarement aux
» possédés¹. »

» On vend toutes sortes de choses, excepté l'art de garder un secret. Les François disent que c'est la profession d'un confesseur. »

L'observateur dit que les Parisiens aiment beaucoup la musique. « Chacun chante plus dans les places publiques, dans les jardins, que dans les maisons particulières. »

Il parle des enterrements, et dit qu'un homme qui se

¹ Notre observateur était mal informé.

meurt est moins embarrassé de mourir que de payer le médecin qui le tue , et le cure qui l'enterre.

On compte cinq à six mille alchimistes à Paris.

Les cuisiniers sont aussi très-nombreux , suivant notre auteur. « Toujours sauces nouvelles , ragoûts inconnus ; » et les François , fatigués de se nourrir des viandes ordinaires, ont trouvé le moyen d'amollir les os décharnés des animaux , et d'en faire des mets délicieux.

» Le chocolat , le thé , le café sont très à la mode ; mais » le café est préféré aux deux autres , comme un remède » que l'on dit souverain contre la tristesse. Une dame » prit que son mari avoit été tué dans une bataille. *AA !* » *malheureuse que je suis !* s'écria-t-elle ; *vite , qu'on m'ap-* » *porte mon café ;* et elle fut consolée.

» On vit chèrement ici ; le pain est bon , blanc et bien » fait.

» Quoiqu'on soit dans une ville si abondante , qui n'a » rien , n'a rien ; c'est-à-dire que l'eau et le feu sont inter- » dits à ceux qui n'ont point d'argent , comme ils l'étoient » aux citoyens du temps des Romains. Je ne pense pas » qu'il y ait au monde un enfer plus terrible que d'être » pauvre à Paris , et de se voir continuellement au milieu » de tous les plaisirs sans pouvoir en goûter aucun. Parmi » cette grande abondance , on trouve une infinité de mi- » sérables qui demandent l'aumône d'un ton qui feroit » croire qu'ils étoient. »

La foire de Saint-Germain est l'objet des observations de notre étranger... « Une infinité de marchands y étalent » les marchandises les plus belles et les plus riches. On » y trouve toutes sortes de liqueurs , de vins , de confitu- » res et de meubles précieux. Toute la ville y va plutôt » pour s'y divertir que pour acheter. Les amants les plus

» rusés; les filles les plus jolies et les filous les plus adroits
 » y font une foule continuelle... Il y arrive des aventures
 » singulières en fait de vol et de galanterie... Autrefois
 » le roi y alloit; il n'y va plus.

» Les jeunes gens se divertissent à tous les exercices du
 » corps, surtout à la paume, dans un lieu fermé et cou-
 » vert. Les hommes âgés passent le temps aux dés, aux
 » cartes et à dire des nouvelles; et les dames jouent plus
 » ordinairement que les hommes; elles font aussi quan-
 » tité de visites, et sont assidues à toutes les comédies...
 » Le peuple dépense un million chaque année pour se
 » divertir au théâtre de musique (l'Opéra) et aux deux
 » théâtres de comédie. »

Il admire ensuite, comme une invention nouvelle, l'usage d'éclairer pendant la nuit les rues de Paris avec des lanternes, et il parle des vols et des assassinats que l'on commettait, dit-il autrefois impunément à l'abri des ténèbres.

Le jardin des Tuileries est admiré par notre étranger; il parle avec éloge de son plan, du luxe et de la gaieté des promeneurs. « Dans ce lieu si agréable, dit-il, on ~~se promène~~,
 » on badine, on parle d'amour, de nouvelles, d'affaires
 » et de guerre. On décide, on critique, on dispute, on
 » se trompe les uns les autres, et avec tout cela le monde
 » se divertit. »

Les charlatans du Pont-Neuf ne sont pas oubliés. « On
 » y trouve une infinité de gens qui donnent des billets :
 » les uns remettent les dents tombées, et les autres font
 » des yeux de cristal; il y en a qui guérissent des maux
 » incurables; celui-ci prétend avoir découvert la vertu ca-
 » chée de quelques simples ou de quelques pierres en
 » poudre pour blanchir et embellir le visage. Celui-là

mesure qu'il rajeunit les vieillards ; il en est qui effacent les rides du front et des yeux , qui font des jambes de bois pour réparer la violence des bombes. Enfin tout le monde a une application au travail si forte , si continuelle , que le diable ne peut tenter personne que les fêtes et les dimanches. »

Les abbés et leur grand nombre à Paris étonnent notre observateur. « Je n'ai jamais vu tant d'abbés, et qui portent plus volontiers l'habit court, le petit collet et la perruque blonde¹. En vérité, ils sont l'ornement de Paris et le refuge des dames affligées ; comme ils ont

¹ L'abbé Thiers , ce savant et zélé contempteur des superstitions et des abus de l'Eglise romaine , a composé un livre de près de cinq cents pages contre les perruques des ecclésiastiques. Il parle d'abord de celles des laïques, dont l'usage a commencé en France vers l'an 1629. D'abord elles ne couvrirent que le front de la tête, ensuite deux côtés ; enfin , elles enveloppèrent la tête entière. « Les courtisans, les rousseaux et les teigneux, dit l'auteur, en portaient les premiers ; les courtisans par délicatesse, les rousseaux par vanité, les teigneux par nécessité. » Le nombre des têtes à perruques s'augmenta tellement, qu'en 1659 un édit créa deux cents barbiers, étuvistes et perruquiers. Ce ne fut qu'en 1660 qu'on vit les ecclésiastiques à perruques. « Les abbés ou soi-disant tels, les abbés de cour, les abbés damerets, les abbés à la mode commencèrent à porter des perruques : elles étoient courtes et s'appeloient *perruques d'abbé*. Le premier qui en porta fut cet homme fameux par ses basses intrigues, l'abbé d'Albi, devenu évêque de Langres.

L'abbé Thiers prouve fort bien que les perruques sont condamnées par l'Eglise, et il cite plusieurs attaques, même de vive force ; plusieurs règlements et statuts synodaux, dirigés contre les perruques des prêtres, ainsi que les troubles, procès, scandales et coups qu'elles ont occasionnés.

Cet auteur dénombre les diverses espèces de perruques ; les grandes perruques, dites aussi *perruques in-folio* ; les petites perruques, les perruques à calotte, ce sont les plus anciennes ; les perruques de bichon, les perruques à la moutonne, les perruques d'abbé, etc. (*Histoire des Perruques*, par Jean-Baptiste Thiers, docteur en théologie, pages 28, 29, 390 ; 1690.)

Annéeus Rishennus Vecchius, docteur romain, a publié contre les perruques des ecclésiastiques un autre ouvrage intitulé *Clericus deperrucatus*, et l'a dédié au pape Benoît XIII. On y voit une gravure représentant la figure en pied d'un abbé à la mode, et qui ne diffère presque pas de celle d'un courtisan ; puis l'auteur lui oppose le costume simple d'un véritable ecclésiastique.

» l'esprit galant , leur conversation est plus agréable et
 » plus souhaitée...

» Voulez-vous être un homme de bien à Paris pendant
 » six mois seulement, et après vivre en scélérat ? changez
 » de quartier , et personne ne vous reconnoitra... Vous
 » prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or, et
 » demain habillé de bure ? personne n'y prendra garde ,
 » et vous pouvez marcher par la ville vêtu en prince ou
 » en saquin. »

L'auteur parle de ce qu'on trouvait et de ce qu'on ne
 trouvait pas à Paris du temps de Louis XIV. « Ce qu'on
 » trouve ordinairement à Paris , sont quantité de paroles
 » données qu'on ne tient point, de grâces reçues qu'on
 » se fait un plaisir d'oublier ; plusieurs fous dans les rues
 » et quelques-uns d'enfermés ; mais ce qu'on voit rare-
 » ment, c'est la modestie, c'est la sagesse , ce sont des
 » gens oisifs, des personnes sobres, et des hommes qui
 » aient vieilli. Il est très-rare de trouver des timides et des
 » scrupuleux ; mais ce qu'on n'y voit jamais et ce qu'on
 » souhaiterait avec plus d'ardeur, c'est le repos, le se-
 » cret et un ami véritable¹. »

Ce tableau est-il fidèle ? les traits en sont-ils exagérés ?
 Cette vanité, cette légèreté de caractère , cette fausse dé-
 votion, cette soumission entière à l'empire de la mode ,
 ce mépris pour le lien conjugal , ce manque de délica-
 tesse et même de probité, ces vices et défauts dont l'au-
 teur de la lettre accuse les habitants de Paris, ces vices
 et défauts que ne balancent point les qualités ni la con-
 stante activité au travail qu'il leur accorde, ne sont-ils
 pas pareillement reprochés à ces habitants par les écrivains

¹ Traduction d'une lettre italienne , datée de Paris , le 20 août 1692, écrite
 par un Sicilien à un de ses amis. *Saint-Evremoniana* , page 374.

plus distingués de ce temps? Lisez les Sermonnaires, les Mémoires historiques, les Satires de Boileau, les comiques, tels que Molière, Regnard, Dancourt, les Caractères de La Bruyère, les Annales des tribunaux, et surtout les volumineux recueils de chansons et de noëls, contenant les anecdotes les plus scandaleuses de la cour et de la ville, anecdotes, presque toutes confirmées par l'histoire, et dont le style, très-silencieux, est en parfaite harmonie avec la licence des mœurs de ce règne, et vous jugerez que l'auteur de cette lettre n'est guère sorti des bornes de la vérité, et qu'il est même loin d'avoir sondé toutes les profondeurs de la corruption publique.

La Bruyère parle d'un Parisien qui emploie sa vie en de vaines occupations; « il va tous les jours fort régulièrement à la *belle messe*, aux Feuillants ou aux Minimes... Il risque chaque soir cinq pistoles d'or; lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercurie Galant*; il a lu *Bergerac*, *Des Marets*, les *Historiettes de Barbin*, etc. ¹ »

On allait, sous Louis XIV, très-régulièrement chaque jour à la messe; mais on y parlait, on y riait, et on s'occupait de toute autre chose que de prières. Les femmes s'y présentaient en habits indécents, très-négligés, et y donnaient des rendez-vous à leurs amants. C'est ce que nous apprend un voyage publié en 1715, sous ce titre : *Lettre écrite par un séculier à son ami, sur les immodesties et profanations qui se commettent dans les églises*. L'auteur, après avoir décrit les irrévérences et les postures indécentes des dévots et des dévotes, ajoute cette réflexion : « Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on se fait un grand

¹ La Bruyère, tome I, chap. 7.

» péché de ne pas assister à la messe , et l'on ne fait pas
 » le moindre scrupule des profanations qui s'y font¹. »

En 1700, Louis XIV rendit, contre ce désordre, une ordonnance qu'il renouvela le 18 février 1710; et l'archevêque de Paris, qui avait déjà défendu aux prêtres de cette ville de dire la messe après midi, pour obvier au scandale, recommanda, par ordonnance du 25 octobre 1711, aux curés et vicaires, etc., de s'élever, dans leur prône, « contre ces femmes et filles qui viennent, dit-il, entendre la sainte messe dans un habillement indécemment et immodeste, n'ayant qu'une robe sans ceinture, telle qu'elles la prennent en sortant du lit². »

Les femmes de la cour et de la ville, dans les promenades, dans les sociétés, au bal et à l'église, au confessionnal, à la communion même, se montraient les bras, les épaules et la gorge entièrement nus. Des hommes dévots se plaignirent de ce qu'ils ne trouvaient pas même dans l'église un abri contre les tentations. Les vicaires-généraux de Toulouse prohibèrent, en 1670, ces nudités dans les églises. On publia, à Paris, un livre intitulé : *de l'Abus des nudités de gorge*. On prêcha, on ne produisit aucun changement.

Le sieur Gardeau, curé de Saint-Étienne-du-Mont, après avoir souvent déclamé en chaire contre les femmes qui, pendant la messe, venaient aux yeux du célébrant exposer leurs gorges découvertes, et voyant ses représentations inutiles, leur dit un jour franchement : *Pourquoi ne pas vous couvrir en notre présence ? sachez que nous sommes de chair et d'os comme les autres hommes*. On se mit à rire. Le prédicateur, gardant son sérieux, dit : *Quand on*

¹ Lettre écrite par un séculier sur les immodesties, etc., p. 55.

² Idem, à la fin de l'ouvrage.

~~vous~~ *parle en termes couverts, vous faites la sourde oreille ; quand on vous parle en termes clairs, vous vous mettez à rire.*

Dans une autre occasion, ce même curé, apercevant des dames qui, quêtant pour les pauvres dans son église, avaient la gorge nue, s'écria que c'était faire d'un temple des chrétiens un sanctuaire de Vénus. Son zèle l'emporta jusqu'à dire : *Il vaut mieux que les pauvres meurent de faim que d'exposer les chrétiens à tomber dans le crime*¹.

Ce curé cédait à un mouvement d'humeur, et pensait tout autrement qu'il ne disait.

Les réprimandes, les reproches, les sermons, les ordonnances des curés ne purent diminuer l'indécence de l'habillement des dames. Il fallait porter le remède à la source du mal, réformer les usages de la cour, dont l'étiquette prescrivait aux dames de pareilles nudités. Mais comment, sous Louis XIV, oser porter atteinte à l'étiquette?

Ce roi avait étendu, perfectionné les règles établies par Henri III sur le cérémonial et l'étiquette de la cour ; perfectionné l'art de mentir avec politesse, de contenir tous les mouvements de l'âme, de les soumettre à un mécanisme régulier, et de transformer la dissimulation en devoir, et la franchise en crime : on devint très-poli sous son règne ; mais on n'acquît que la politesse des manières. Jamais, je crois, on ne vit plus de compliments, de basses protestations de dévouement, d'offres de service, et surtout de *baise-mains* ; jamais, en même temps, on ne vit plus de perfidie ou de trahison. A l'hypocrisie religieuse se joignaient les mensonges vulgaires.

Le gouvernement consistait alors dans la volonté d'un

¹ *Naturalisme des Convulsions*, deuxième partie, page 408.

seul homme , et Louis XIV disait : *l'état, c'est moi*. Ce gouvernement , sans bases fondamentales , seulement appuyé sur l'existence d'un individu , éprouva toutes les vicissitudes de la vie humaine ; il eut sa jeunesse , sa virilité et sa décrépitude. La jeunesse de ce règne fut déréglée et très-orageuse ; sa virilité présenta des triomphes et eut une marche pompeuse et ascendante ; sa fin , une allure déclinante ou rétrograde : toutes les parties administratives vieillirent avec Louis XIV. Les lettres , et bien plus encore les arts participèrent à cette décadence. Fontenelle fut presque l'unique représentant des talents de Cornille , Racine , Molière , La Fontaine , Boileau , Bossuet , Fénelon , etc. ; et le règne suivant ne recueillit qu'une très-faible partie d'une si riche succession. Les peintres Le Poussin , Le Sueur , Jouvenet , Le Brun , etc. , n'eurent point de successeurs dignes d'eux.

La sculpture fut entraînée dans la chute générale. Girardon , les deux Anguier , Pujet , Nicolas Coustou , moururent sans être remplacés , si ce n'est par des artistes dont le goût était généralement dégradé.

L'architecture éprouva la même dégénération. L'architecte Openord contribua puissamment à cette révolution , en substituant aux formes grecques des formes tudesques , contournées , des voûtes surbaissées , et ces ornements ridicules qui ne ressemblent à rien dans la nature , et qu'on nommait *rocailles* , ornements toujours placés sans motif.

Ainsi , dans les dernières années du règne de Louis XIV , les beaux-arts , qui avaient brillé avec l'éclat que procuraient les bons modèles et une protection éclairée , commencèrent à déchoir après la mort de Colbert. Bientôt les autres arts furent atteints de la contagion générale.

Un nouveau genre de barbarie s'établit vers la fin de ce règne ; et se maintint pendant celui qui suivit.

Malgré cette décadence , dont la cause se trouve dans la nature du gouvernement , malgré la continuation d'une partie des vices de l'ignorance et de la féodalité , la civilisation et les connaissances humaines firent des progrès rapides. Le goût peut se corrompre ; mais les sciences acquises restent intactes , marchent toujours vers leur perfectionnement , et l'imprimerie les empêche de rétrograder. Outre leur marche ordinaire , elles reçurent , sous le ministère de Colbert , une impulsion qui , quoique peu soutenue après lui , eut des résultats heureux ; et depuis , leurs progrès ne se sont point ralentis.

Difficilement , sous Louis XIII et pendant la domination de Mazarin , on eût trouvé à la cour des hommes probes ; il s'en trouva sous Louis XIV. On y voit même , au milieu des intrigues , des perfidies , d'une basse avidité et d'une fausse dévotion , briller des vertus et des actes d'une moralité sévère : le théâtre et la faveur accordée aux lettres contribuèrent beaucoup à ces changements prospères.

Molière , Regnard , Despréaux , avaient versé le ridicule sur les travers de l'esprit , sur les vices de la société , sur l'orgueil nobiliaire , sur les tours des chevaliers d'industrie , sur les escroqueries des marquis. Corneille et Racine élevaient les âmes , inspiraient de nobles passions. Leurs grands talents donnaient des charmes aux préceptes de la morale.

Fénelon éclaira les rois et les peuples ; La Bruyère déconcerta les vices de son temps , en esquisant leur hideux portrait.

Quelques individus de haute noblesse , privés d'instruc-

tion , voulurent se donner les apparences du savoir et du talent, alors en honneur. Ce vœu prouve qu'ils commençaient à croire que la réputation d'homme instruit n'était pas indigne d'eux. Ils sollicitèrent des places d'académiciens français.

Bussi-Rabutin marque le changement qui, de son temps, s'était opéré dans l'opinion; après avoir parlé de l'Académie française, et dit qu'elle comptait parmi ses membres des personnes de naissance, il ajoute : « Il y en » aura encore bien davantage pour l'avenir. Jusqu'ici la » plupart *des sots de qualité, qui ont été en grand nombre,* » auroient bien voulu persuader, s'ils avoient pu, que » c'étoit déroger à la noblesse que d'avoir de l'esprit; » mais la mode de l'ignorance à la cour s'en va tantôt » passée, et le cas que fait le roi des habiles gens achè- » vera de polir toute la noblesse de son royaume ¹. »

Les lumières croissantes firent apercevoir quelques vices d'un gouvernement né dans les ténèbres de la barbarie. On entendit pour la première fois, même à la cour de Louis XIV, une vérité qui devait en produire beaucoup d'autres. Le duc de Bourgogne, inspiré par le sage Fénelon, disait : *Les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois* ².

Quelques ouvrages publiés à cette époque prouvent que l'on méditait sur les vices du gouvernement; *le Petit Carême de Massillon, les Soupirs de la France esclave, qui aspire après la liberté* ³, *le salut de la France à Monseigneur*

¹ *Mémoires du comte Bussi-Rabutin*, tome II, page 146.

² *Galerie de l'ancienne cour*, tome I, page 491.

³ Cet ouvrage hardi, composé par un homme très-versé dans l'administration, fut réimprimé en 1788 sous le titre de *Vœu d'un Patriote*. C'est un recueil de quinze Mémoires publiés en 1689 et 1690.

*le Dauphin*¹, etc. Ces écrits, plus ou moins modérés, laissent voir une opposition aussi éclairée que courageuse. On écrivait donc au dix-septième siècle contre le règne de Louis XIV.

Si l'on commençait à raisonner en politique, on raisonnait beaucoup plus sur les matières religieuses. Les protestants avaient ouvert la carrière; quelques prêtres catholiques, fortifiés par une vaste érudition, sans passer les limites de l'orthodoxie, suivirent leurs traces, combattirent avec succès les erreurs grossières, les superstitions absurdes dont le catholicisme était souillé, et opposèrent les principes de cette religion aux nombreux abus que la barbarie y avait introduits. Tels étaient Jean de Launoy; docteur de Sorbonne, Pierre Lebrun, prêtre de l'Oratoire, Jean-Baptiste Thiers, curé de Champrond, etc., etc. Dans leur écrits, ces hommes déroulèrent le volume immense des sottises humaines en matière de croyance, et s'élevèrent fortement contre les pratiques magiques, païennes, qui, généralement adoptées, déshonoraient le christianisme.

Les personnes qui jouèrent un rôle à la cour de Louis XIV, et qui écrivirent leurs mémoires, n'osèrent plus à la fin de son règne, comme elles avaient eu l'imprudence de le faire au commencement, se vanter de leurs actions immorales, de leurs bassesses, de leurs perfidies, de leurs intrigues criminelles et de leurs débauches, et imiter, dans leurs mémoires, Gourville, Chava-

¹ *Le Salut de la France*, ouvrage très-rare, dont j'ai sous les yeux la seconde édition, imprimée à Cologne en 1690. L'auteur propose au Dauphin, pour remédier à tant de maux, de détrôner son père et de le faire enfermer dans un couvent de moines. L'auteur ne connaissait ni l'orgueil énérgique de ce roi, ni l'extrême apathie de son fils, ni les convenances sociales.

gnac, Joly, le cardinal de Retz, etc. L'action d'un officier, qui, comme du temps de Mazarin, se serait rendu coupable du pillage des écuries du roi, n'aurait plus été considérée comme une galanterie. La morale fit donc des progrès.

Contraste frappant ! lorsque Louis XIV, son gouvernement et les arts du luxe tombaient simultanément dans un état de décrépitude, les connaissances humaines, les opinions morales et politiques et le raisonnement acquerraient toute la vigueur et quelquefois tombaient dans les écarts du jeune âge. Le goût et même le talent dépendent des circonstances et des gouvernements, et sont mobiles comme eux ; le génie et le savoir sont affranchis de cette dépendance.

Fortifiées par la résistance, agrandies par les persécutions des éternels partisans des ténèbres et de l'esclavage, les lumières de la raison ne s'accrurent que plus rapidement ; et le règne de Louis XIV légua au règne suivant Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, etc. Ainsi les institutions fondées par Colbert multiplièrent le savoir, et délivrèrent plusieurs hommes des chaînes des vieilles habitudes : on commença à penser par soi-même sans le secours d'autrui. L'orgueil, la profusion et les revers de Louis XIV tournèrent les esprits du côté de la politique ; on sentit que le caractère des rois était une garantie insuffisante et trop mobile pour le repos et le droit des peuples. On chercha cette garantie dans les lois : on s'en occupa plus que jamais. Les persécutions atroces que Louis XIV exerça contre les protestants portèrent les Français à examiner la question de savoir si la puissance des rois devait s'étendre jusque sur les consciences de leurs sujets. De ces diverses actions et circonstances, soumises à l'examen des esprits libres de préjugés, ré-

sortirent cette disposition générale au raisonnement, cette dépendance qu'on a nommées la *philosophie du dix-huitième siècle*, si vivement calomniée par les partisans des ténèbres. Toutefois cet état de choses n'était que la suite naturelle des progrès de la civilisation, et la conséquence nécessaire de ses antécédents. On ne peut blâmer les effets sans accuser leur cause.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES ET PARAGRAPHES

CONTENUS DANS LE TOME CINQUIÈME.

PÉRIODE XII (suite). <i>Paris sous Louis XIII.</i>	4
§ VIII. État civil de Paris.	<i>Ibid.</i>
État civil des protestants.	40
Chambre de justice.	45
Chambre du domaine.	20
§ IX. Tableau moral de Paris.	22
PÉRIODE XIII. <i>Paris sous Louis XIV.</i>	85
§ I ^{er} . L'Homme au masque de fer. — Guerre de la Fronde. — Caractère de Louis XV.	<i>Ibid.</i>
§ II. Maisons religieuses d'hommes.	465
Théatins.	<i>Ibid.</i>
Institution de l'Oratoire.	466
Premontrés réformés.	467
Les Orphelins de Saint-Sulpice ou de la Mère de Dieu.	<i>Ibid.</i>
Les Frères des Écoles chrétiennes.	468
Séminaire des Missions étrangères.	<i>Ibid.</i>
Séminaire anglais.	470
Hospice des Cordeliers de la Terre-Sainte.	<i>Ibid.</i>
Séminaire de Saint-Sulpice.	474
Séminaire de Saint-Pierre et Saint-Louis.	472

Eudistes.	473
Séminaire des Clercs irlandais.	<i>Ibid.</i>
— des Prêtres irlandais , ou collège des Lombards.	<i>Ibid.</i>
— des Écossais , ou collège des Écossais.	474
— du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception.	475
Prêtres de Saint-François de Sales.	<i>Ibid.</i>
§ III. Communautés religieuses de filles.	476
Les Filles de la Congrégation de Notre-Dame.	<i>Ibid.</i>
Filles de Saint-Chaumont , ou de l'Union-Chrétienne.	<i>Ibid.</i>
Le Petit-Saint-Chaumont , ou la Petite-Union-Chrétienne.	477
Filles de la Providence.	<i>Ibid.</i>
Hospitalières de la Miséricorde-de-Jésus.	478
Filles du Saint-Sacrement.	479
Notre-Dame-aux-Bois.	480
Visitation de Sainte-Marie.	481
Filles de Sainte-Marie , ou de la Visitation.	482
Religieuses de Notre-Dame-de-Miséricorde.	<i>Ibid.</i>
— anglaises , ou de la Conception.	485
— anglaises.	<i>Ibid.</i>
Abbaye de Notre-Dame-de-Pantemont , ou du Verbe incarné.	484
Notre-Dame-des-Vertus , ou Filles de Sainte-Marguerite.	<i>Ibid.</i>
Filles de l'Instruction chrétienne.	485
Les Religieuses de la Présentation-Notre-Dame , ou Bénédictines mitigées.	486
Miramionnes , ou Filles de Sainte-Genève.	<i>Ibid.</i>
Sainte-Pélagie.	488
Religieuses de Notre-Dame-de-Bon-Secours.	489
Communauté de Sainte-Genève.	490
Filles de la Croix.	<i>Ibid.</i>
— de la Croix.	491
— de la Congrégation de la Croix.	<i>Ibid.</i>
Abbaye de Sainte-Genève , ou de Sainte-Perrine.	<i>Ibid.</i>
Religieuses de la Madeleine-du-Trainel.	<i>Ibid.</i>
Filles du Saint-Sacrement.	494
Bon-Pasteur.	<i>Ibid.</i>
Filles de Sainte-Valère.	495

Filles de Saint-Thomas de Villeneuve.	495
— de Sainte-Agathe, ou du Silence.	496
— de la Crèche.	497
§ IV. Établissements religieux et séculiers.	<i>Ibid.</i>
Église de Saint-Sulpice.	<i>Ibid.</i>
Saint-Pierre de Chaillot.	209
Chapelle Sainte-Anne.	<i>Ibid.</i>
— des Porcherons.	210
Hôpital général, dit la Salpêtrière.	<i>Ibid.</i>
Bicêtre.	214
Enfants-Trouvés	216
Hôpital des Enfants-Trouvés du faubourg Saint-Antoine.	218
Enfants-Trouvés.	219
Hôtel royal des Invalides.	220
Sainte-Madeleine-de-la-Ville-l'Évêque.	228
Collège Mazarin ou des Quatre-Nations, aujourd'hui Palais des Arts ou de l'Institut.	232
Le Louvre.	236
Palais des Tuileries.	250
Le jardin des Tuileries.	252
Champs-Élysées.	259
Place du Carrousel.	260
— Vendôme.	262
— des Victoires.	266
Porte Saint-Antoine.	275
Arc de triomphe du faubourg Saint-Antoine.	<i>Ibid.</i>
Porte Saint-Bernard.	274
— ou Arc de Triomphe de Saint-Denis.	276
— ou Arc de Triomphe de Saint-Martin.	278
Observatoire.	280
Académie royale de Peinture et Sculpture.	285
— de Saint-Luc.	286
— des Inscriptions et Belles-Lettres.	287
— des Sciences.	290
— d'Architecture.	294
Autres Académies.	<i>Ibid.</i>

Bibliothèque du Roi.	295
Cabinet des médailles et antiques.	341
Bibliothèque des Avocats	349
Manufacture des Gobelins.	520
Manufacture des Glaces.	525
Aqueducs , fontaines et pompes.	524
Pompe du pont Notre-Dame.	526
Fontaine de Saint-Michel.	528
— des Cordeliers.	<i>Ibid.</i>
— des Capucins.	<i>Ibid.</i>
— d'Amour.	<i>Ibid.</i>
— de Sainte-Avoye.	529
— de Richelien.	<i>Ibid.</i>
— des Petits-Pères.	<i>Ibid.</i>
— de l'Échaudé.	<i>Ibid.</i>
— de la Charité.	<i>Ibid.</i>
— de Saint-Séverin.	<i>Ibid.</i>
— de la place du Palais-Royal.	<i>Ibid.</i>
— d'Alexandre ou de Labrosse.	<i>Ibid.</i>
— de Louis-le-Grand ou d'Antin.	<i>Ibid.</i>
— Desmarets ou de Montmorenci.	<i>Ibid.</i>
— Saint-Martin.	<i>Ibid.</i>
— de Garencière.	554
Pont-Royal.	<i>Ibid.</i>
Pont de Grandmont.	555
Cafés.	<i>Ibid.</i>
Spectacles.	554
Théâtre de l'hôtel de Bourgogne.	<i>Ibid.</i>
— du Petit-Bourbon.	559
Troupe de Molière.	<i>Ibid.</i>
Théâtre du Palais-Royal.	540
— de l'hôtel Guénégaud.	544
— des Machines.	544
Opéra ou Académie royale de Musique.	<i>Ibid.</i>
§ V. État physique de Paris.	550
Boulevards et accroissements de l'enceinte septentrionale.	554

ET PARAGRAPHER.	499
Boulevard du Midi.	353
Butte Saint-Roch.	<i>Ibid.</i>
Rues nouvelles ou élargies.	355
Quais.	357
Accroissement de Paris.	359
Inondations de la Seine.	362
§ VI. État civil de Paris.	363
Cours des Miracles.	375
Les lanternes.	385
Pompes à incendies.	388
État civil des Protestants.	389
Privilèges de Paris.	407
Justices de Paris.	408
Paris divisé en quartiers.	410
Population de Paris.	414
§ VII. Tableau moral de Paris.	415

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

HISTOIRE
DE PARIS.

—

TOME VI

IMPRIMERIE D'EVERAT ET COMP.
44 et 46, rue du Cadran

HISTOIRE

PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE

DE PARIS

PAR

J.-A. DULAURE,

SIXIÈME ÉDITION.

Augmentée de Notes nouvelles et d'un Appendice

contenant

DES DÉTAILS DESCRIPTIFS ET HISTORIQUES SUR TOUS LES MONUMENTS RÉCEMMENT ÉLEVÉS
DANS LA CAPITALE

PAR J.-L. BELIN, AVOCAT.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
FURNE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

RUE SAINT-ANDRÉ DES-ARTS, 55.

—
1839.

HISTOIRE

PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE

DE PARIS.

PÉRIODE XIV.

PARIS SOUS LOUIS XV.

§ 1^{er}. Caractère de ce règne.

Le 1^{er} septembre 1715, Louis XV, âgé de cinq ans, monta sur le trône de son bisaïeul Louis XIV, qui, croyant après sa mort se faire obéir comme pendant sa vie, avait, par son testament, prescrit un conseil de régence que Philippe, duc d'Orléans, son neveu, premier prince du sang, devait seulement présider. Les dernières volontés de ce roi, comme autrefois celles de Louis XIII, furent méprisées.

Le duc d'Orléans, le 2 septembre, vint au parlement se faire déclarer régent; et, le 12 du même mois, il y fit tenir un lit de justice où le roi, enfant de cinq ans, confirma la régence à ce prince. Cette cérémonie dérisoire dut paraître aussi ridicule qu'audacieuse à tous ceux

qui n'étaient pas accoutumés aux impostures des cours.

Le duc, afin de récompenser le parlement de sa complaisance pour lui et de son mépris pour les dernières volontés de Louis XIV, restitua à cette compagnie un droit dont elle était privée depuis quarante-deux ans : celui de faire des remontrances avant l'enregistrement des lettres-patentes, édits et déclarations.

Cette facilité à éluder le testament solennel de Louis XIV, et à restituer au parlement un droit dont ce roi, dans des vues despotiques, avait dépouillé cette cour ; un roi de cinq ans auquel on prête un acte législatif, prouvent l'instabilité du gouvernement, l'absence de toutes règles fondamentales, le règne de l'arbitraire, enfin un mépris audacieux pour l'opinion publique. Le régent céda au parlement une partie du pouvoir absolu pour en obtenir la meilleure part, et prétendit justifier son entreprise ambitieuse en la cachant sous l'éclat d'une cérémonie puérile.

Ce ne fut pas la seule atteinte portée aux volontés du feu roi. Le régent fit encore, le 6 août 1718, tenir un lit de justice par Louis XV, dans le palais des Tuileries. Les bâtards de Louis XIV, à la sollicitation des princes du sang, y furent dépouillés des prérogatives dont leur père les avait gratifiés ; ces bâtards furent condamnés à descendre au rang des ducs et pairs.

Les événements de la régence se réduisent à peu près à des intrigues de cour, à un commencement de conspiration ourdie par des prêtres et des nobles, à des scènes de libertinage, et au système de Law, cause immédiate de la banqueroute du gouvernement. Louis XIV avait laissé les finances dans l'état le plus déplorable : la dette

publique s'élevait à *deux milliards soixante-deux millions*¹.

Le régent, dans cette situation, eut recours aux ressources déjà employées par les rois précédents. Le 12 mars 1716, il créa une chambre chargée de poursuivre les financiers de l'état et de les condamner à des restitutions arbitraires : remède violent et illégal, opposé à des désordres dont le gouvernement, par son impéritie et ses profusions, était seul coupable ! Plusieurs de ces sangsues de la fortune publique subirent leur peine et payèrent des sommes considérables ; d'autres échappèrent, en achetant la protection de quelques puissants de la cour. Le régent n'obtint par ce moyen que de faibles résultats, et le gouvernement eut la honte de commettre un acte de tyrannie, un attentat contre les propriétés, sans profit réel.

Un Écossais, nommé Law, vint alors proposer l'établissement d'une banque générale où chacun serait libre de porter son argent et de recevoir, en échange, des billets payables à vue. Cette banque offrait pour hypothèque le commerce du Mississipi, du Sénégal et des Indes orientales. Le régent, semblable à l'homme qui se noie et s'accroche à tout ce qu'il rencontre, prince d'ailleurs d'un caractère léger et facile, adopta sans balancer ce projet, qui n'était, dit-on, qu'un piège que le gouvernement anglais tendait à la France pour la ruiner, en lui enlevant son numéraire et ne lui laissant que du papier.

Le régent donna dans ce piège. Par édit des 2 et 10 mai 1716, la banque fut établie, rue Vivienne, dans une partie du bâtiment de l'ancien palais Mazarin, où,

¹ Le marc d'argent valait, sous Louis XIV, vingt-huit francs ; il a presque doublé aujourd'hui.

en 1724, on plaça la Bourse, qui, depuis, fut dépendante de l'hôtel du Trésor.

Cette banque commença par émettre quarante millions d'actions. Alléchés par ses produits considérables, tous ceux qui possédaient de l'argent s'empressaient de l'échanger contre des billets. La rue *Quinquampoix* fut d'abord le lieu où se faisaient les échanges ; elle en devint fameuse, surtout à cause de la foule qui s'y précipitait et des scènes burlesques dont elle fut le théâtre ¹.

Ces billets, fort éloignés de la perfection qu'on a depuis donnée aux assignats, étaient simples, sans cadre, sans filigrane, sans vignettes. Ils ne présentaient que peu de garantie contre la falsification ; les adresses de nos marchands et artistes sont des chefs-d'œuvre en comparaison de ces billets de banque ².

Quelques fortunes faites avec rapidité furent un exem-

¹ On raconte qu'un bossu s'enrichit en faisant servir sa bosse de pupitre à ceux qui signaient les billets de banque.

Le nom de *Quinquampoix* est celui de quelques villages situés près de Paris. Un seigneur d'un de ces villages fit sans doute bâtir un hôtel sur l'emplacement de cette rue. Ce nom dérive du latin *quinque pagus*, cinq pays, cinq territoires.

² J'ai sous les yeux un de ces billets de banque ; en voici la copie figurée :

N^o 1293419.

Cent livres tournois.

La Banque promet payer au porteur à vue cent livres tournois en espèces d'argent, valeur reçue. A Paris, le premier janvier mil sept cent vingt.

Vu p^r le sr Fenellon.

Signé p^r le sr Bourgeois.

Dumas.

(Ici est un
timbre sec
aux armes
du roi.)

Numont.

Contrôlé p^r le sr Durevest.

Labastide.

ple dangereux pour le public, qui se précipita avec une ardeur nouvelle dans la rue Quinquampoix, pour y échanger son argent en papier, et sacrifier la réalité à des espérances.

Le 4 décembre 1718, le régent érigea cet établissement en *Banque royale*, et le sieur *Law* en fut nommé directeur.

Le 27 du même mois, un arrêt du conseil défendait de faire, en argent, aucun paiement au-dessus de 600 livres, ce qui rendit nécessaires les billets de banque, et en autorisa une nouvelle émission. Cet arrêt prohibitif amena des contraventions, et ces contraventions mirent à découvert la partie la plus vile du cœur humain, la soif de l'or; l'intérêt étouffa la voix de la nature et de l'équité.

« Il y eut des confiscations; on excita, on encouragea, » on récompensa les dénonciateurs; les valets trahirent » leurs maîtres, le citoyen devint l'espion du citoyen¹. »
 « On se sacrifia mutuellement comme dans un naufrage » ou un incendie; le frère fut trahi par le frère, et le » père par le fils. L'homme secourable fut écrasé par » celui dont il avait prévenu la ruine, et périt par son bien- » fait. On vit des noms respectables anéantis, des noms » vils ou flétris prendre leur place². »

On fit de nouvelles émissions de billets qui, disait-on, étaient la *monnaie invariable*; on discrédita l'argent, et l'on fit circuler le bruit que dans la Louisiane on avait découvert deux mines d'or. Le 1^{er} décembre 1719, on comptait 640 millions de livres en billets de banque mis en circulation.

¹ *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, de la régence, etc.*, par Duclos, tome II, pages 25, 24.

² *L'art de vérifier les dates*, tome I, page 707.

Le 44 de ce mois, on employa un nouveau moyen pour attirer à la banque tout ce qui restait en France d'espèces monnayées : il fut défendu de faire aucun paiement en argent au-dessus de 10 livres, et en or au-dessus de 300. La contrainte continua ce que l'avidité avait commencé.

Ces moyens prohibitifs portèrent atteinte à la confiance; on crut la faire renaître en élevant l'auteur de ce brigandage à la dignité de contrôleur général des finances, et en lui faisant abjurer le protestantisme qu'il professait.

L'abbé de Tencin, depuis fait cardinal, et digne de l'être, s'était chargé de cette conversion facile et intéressée¹.

L'abjuration de Law et son élévation au ministère n'en imposèrent à personne, et furent le prélude de la chute de cet intrigant et de son système.

Pendant la rue *Quinquampoix*, trop resserrée pour contenir la foule qui s'y rendait, fut abandonnée : on transféra l'agiot dans la place Vendôme. « Là, dit Duclos,

¹ Le caractère distinctif des Français est de rire de leur propre malheur, et d'exhaler en plaisanteries, en bons mots, en chansons, leur mécontentement contre la cour. Voici un couplet fait sur la conversion de Law :

Ce parpaillot, pour attirer
Tout l'argent de la France,
Songea d'abord à s'assurer
De notre confiance.
Il fit son abjuration,
La faridondaine, la faridondou;
Mais le fourbe s'est converti, biribi,
A la façon de Barhar, mon ami.

Son convertisseur fut depuis nommé l'*apôtre Tencin*, et on publia le quatrain suivant :

Foin de ton zèle séraphique,
Malheureux abbé de Tencin;
Depuis que Law est catholique,
Tout le royaume est capucin.

» s'assembloient les plus vils coquins et les plus grands » seigneurs, tous réunis et devenus égaux par l'avidité. » Il ajoute que le chancelier, dont l'hôtel était situé sur cette place, incommodé du bruit qui s'y faisait, demanda et obtint que le marché des billets fût transféré ailleurs. Le prince de Carignan offrit son hôtel de Soissons, et fit construire dans le jardin une quantité de baraques dont chacune était louée 500 livres par mois. Le tout lui rapportait *cinq cent mille livres* par an. Il obtint une ordonnance qui, sous prétexte de police, défendait aux porteurs de billets de conclure aucun marché ailleurs que dans ces baraques¹.

Le prince de Conti, pour prix de sa protection accordée à la banque de Law, avait reçu de lui des billets pour des sommes énormes; ce prince insatiable en demandait toujours. Law fatigué refusa enfin de le satisfaire. Le prince piqué envoya demander à la banque le paiement d'une si grande quantité de billets, qu'on en ramena trois ou quatre fourgons chargés de numéraire. Law s'en plaignit au duc d'Orléans; le prince de Conti fut fortement réprimandé, mais garda l'argent².

Ce remboursement fatal à la banque fut suivi de plusieurs autres.

En 1719, des marchands anglais et hollandais ayant acquis à bas prix des sommes considérables en billets, se firent rembourser par la banque, et emportèrent hors de France plusieurs centaines de millions en numéraire. D'autres étrangers, en 1720, employèrent le même manège, obtinrent le même succès, sortirent du royaume des sommes immenses en valeur métallique pour du pa-

¹ *Mémoires de Duclos*, tome II, page 40.

² *Idem*, tome II, page 50.

pier qu'ils y laissaient : la banque faillit cette fois à être débanquée.

Dès lors le crédit de Law et de sa banque fut fortement ébranlé ; le mécontentement éclata. Pour calmer les esprits, le régent crut nécessaire de destituer cet intrigant de sa fonction de contrôleur général. Il fit cette destitution en mai 1720 ; mais il lui conserva sa place de directeur général de la banque et de la compagnie des Indes.

Les billets de la banque étaient hypothéqués sur des établissements à faire aux rives du *Mississipi*, en Amérique. Pour les peupler, on fit arrêter tous les mauvais sujets de Paris, et des filles perdues détenues dans les prisons. On abusa bientôt de cette mesure. Sous le prétexte de saisir des vagabonds pour les envoyer au *Mississipi*, on enleva une quantité d'honnêtes artisans, des fils de bourgeois que les archers tenaient en charte-privée, dans l'espoir de leur vendre leur liberté et d'en tirer de fortes rançons. Le peuple, indigné, se révolta, battit, tua même quelques archers. Le ministère, intimidé, fit cesser cette odieuse persécution¹.

Pour rétablir le crédit, on mit en vente des parcelles de terrain de ces pays lointains. Les acquéreurs, pour trois mille livres, devenaient propriétaires d'une lieue carrée de surface. Plusieurs capitalistes séduits acquéraient des terres dont l'étendue équivalait à celle d'une de nos provinces. Law, comme les moines des siècles passés, vendait une marchandise qu'il ne pouvait livrer.

Les diverses tentatives que fit le gouvernement pour soutenir Law et sa banque ne contribuèrent qu'à accélé-

¹ Tome II des *Mémoires de Duclos*.

rer leur chute. Un édit du 21 mai 1720 ordonna la réduction graduelle, de mois en mois, des billets et des actions de la compagnie des Indes. Cette mesure mortelle pour la banque fut révoquée vingt-quatre heures après ; mais le coup était porté, les remèdes ne pouvaient qu'aggraver le mal. L'indignation s'empara de tous les porteurs de billets. Law, très-poltron, demanda des gardes ; on lui en accorda.

Au 11 juin 1720, la mère du régent écrivait : « Per-
» sonne en France n'a plus le sou maintenant ; mais je
» dirai, sauf respect, en bon allemand-palatin, qu'ils ont
» tous des torche-culs de papier¹. »

Alors, le mal entièrement connu, chacun s'en plaignit diversement. « On entendait parler à la fois d'honnêtes
» familles ruinées, de misères secrètes, de fortunes odieu-
» ses, de nouveaux riches et indignes de l'être, de *grands*
» méprisables, de plaisirs insensés, de luxe scandaleux². »

Le régent, voyant que tout le monde était mécontent, voulut aussi le paraître. Il dépouilla Law de sa place de directeur de la banque, en chargea le duc d'Antin, son ami, et adjoignit à cette administration financière quelques conseillers du parlement.

Les plaintes augmentèrent, car cette mesure ne remédiait à rien. Le régent trouvait des sujets de plaisanterie dans le désespoir des familles ruinées par son impéritie. « Law se meurt de peur, écrivait le 26 juin 1720 la
» mère de ce prince ; mon fils, que rien n'intimide, ne
» peut s'empêcher de rire de l'extrême frayeur de cet
» homme³. »

¹ *Fragments de Lettres originales*, tome II, page 282.

² *Mémoires de Duclos*, tome II, page 25.

³ *Fragments de Lettres originales*, tome II, page 285.

Le 15 juillet, Law, plus effrayé que jamais, se réfugia au Palais-Royal, où résidait le régent. Le peuple, justement mécontent, remplissait les cours de ce palais, demandant à grands cris et avec menaces la mort de l'imposteur qui avait causé sa ruine. Dans cette émeute périrent plusieurs personnes étouffées par la foule, ou qui s'étaient suicidées par désespoir. Trois cadavres furent retirés des cours du Palais-Royal, et la mère du régent nous dit froidement : *Mon fils n'avait cessé de rire pendant ce brouhaha* ¹.

Le peuple, voyant passer le carrosse de Law, croyant qu'il s'y trouvait, l'assaillit et le mit en pièces. Le premier président du parlement, pour annoncer cet événement à la cour, employa cet impromptu :

Messieurs, messieurs, bonne nouvelle :
Le carrosse de Law est réduit en cannelle.

Les membres se levèrent, firent éclater leur joie et demandèrent : *Law est-il déchiré en morceaux ?*

C'est avec cette légèreté, ce ton de plaisanterie, qu'étaient alors traitées les affaires les plus sérieuses. On se jouait des larmes et du désespoir des malheureux.

Plusieurs milliards de billets de banque restaient sans valeur. Presque tout le numéraire était sorti de France ; les finances de l'état avaient disparu. Un très-grand nombre de familles, autrefois dans l'aisance, pour s'être confiées au gouvernement, se virent tout à coup plongées dans la misère.

Le régent garda Law dans son palais pendant tout le mois de décembre de cette année ; puis il le fit conduire

¹ *Fragments de Lettres originales*, tome II, page 285.

secrètement dans une deses terres, située à six lieues de Paris. Des princes enrichis par son système, en lui fournissant des relais, favorisèrent son évasion. Il se rendit à Bruxelles, de là à Venise, où, peu d'années après, il termina une vie maudite par tant de Français victimes de ses friponneries.

Après la fuite de Law, le régent fit tenir un conseil de régence, où il fut constaté qu'il y avait dans le public pour *deux milliards sept cent millions* de billets de banque, sans qu'on pût justifier que cette somme immense eût été émise en vertu d'ordonnances.

Le régent, poussé à bout, avoua que Law en avait émis pour *douze cents millions* au delà de ce qui était fixé par les ordonnances, et que, la chose étant faite, il avait mis Law à couvert par des arrêts du conseil, qui ordonnaient cette augmentation, arrêts qu'on avait eu soin d'antidater. Dans cette séance du conseil, où le duc de Bourbon et le régent jouèrent, dit Duclos, un *très-mauvais rôle*, il ne fut pris aucune mesure ni pour punir les princes et seigneurs enrichis par leur basse avidité, ni pour soulager les familles ruinées par leur trop grande confiance dans le gouvernement¹.

Une conspiration, tramée par le cardinal *Alberoni*, l'abbé *Porto-Carrero* et autres intrigants, dans laquelle trempaient le cardinal de Polignac et le duc du Maine, un des bâtards de Louis XIV, et qui avait pour but d'ôter la régence au duc d'Orléans et de la donner au roi d'Espagne Philippe V, occupa sérieusement le régent : il ne tourna point en plaisanterie une affaire qui le touchait d'aussi près. Le 2 décembre 1718, il fit arrêter à Poitiers

¹ *Mémoires de Duclos*, tome II, pages 64, 65.

l'abbé Porto-Carrero, et saisir ses papiers qui contenaient tout le plan de cette conspiration ; à Paris il fit emprisonner le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, ainsi que le duc et la duchesse du Maine. Il exila le cardinal de Polignac et quelques autres seigneurs de la cour.

Malgré cette conspiration, malgré la guerre qu'en 1719 la France eut à soutenir contre l'Espagne, malgré la rébellion de quelques nobles de la Bretagne, rébellion suscitée par cette puissance ennemie, et qui fut étouffée par le supplice de cinq personnes et l'exil de quelques autres, la régence du duc d'Orléans, si on la compare à celle des minorités de Louis XIII et de Louis XIV, fut très-calme. La cause de cette différence ne peut être attribuée qu'au progrès des lumières et au changement heureux opéré dans le caractère des nobles, dont l'esprit de révolte fut sévèrement contenu pendant le long règne de ce dernier roi, qui ne leur laissa que de vains titres, l'exercice restreint de leurs droits seigneuriaux sur le peuple des campagnes et leurs habitudes de courtisans.

La bulle *Unigenitus* causait des troubles parmi le clergé. L'abbé Dubois, premier ministre du royaume et premier ministre des débauches du régent, un des hommes les plus corrompus de cette époque, qui ne croyait pas même en Dieu, mais qui ambitionnait le chapeau de cardinal, parvint en 1720, pour obtenir cette faveur du pape, à déterminer environ quarante évêques à souscrire cette bulle. Le pape et les jésuites triomphèrent, les consciences furent tyrannisées, la persécution s'établit. Dubois obtint, le 17 juillet 1721, du pape Innocent XIII, pour prix de ses intrigues, le chapeau désiré ; et son nom, qui méritait d'être placé parmi ceux des habitants de Bi-

cêtre, fut jugé digne de figurer au rang de ceux qui composaient le *sacré collège* ¹.

Dubois ne jouit pas longtemps de sa splendide et scandaleuse fortune. Le 10 août 1723, affaibli par le travail et les débauches, tourmenté par une maladie honteuse, il termina, au faite des grandeurs et de l'infamie, sa détestable carrière ².

Le régent ne tarda pas à suivre au tombeau le ministre favori de ses plaisirs. Le 2 décembre 1723, dans la cinquantième année de son âge, il mourut subitement à Versailles.

Ce prince, qui, comme je l'ai dit plus haut, était infiniment léger, eut un caractère presque entièrement op-

¹ Dubois, en 1720, avait déjà été élevé à la dignité d'archevêque de Cambrai. Il écrivit à Néricault Destouches, chargé d'affaires à Londres, de décider le roi d'Angleterre à écrire au régent pour l'engager à demander pour lui, Dubois, l'archevêché de Cambrai. Ce roi dit à Destouches : *Comment voulez-vous qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque de France.... ? le régent en rira, et sûrement n'en fera rien.* Destouches répondit : *Le régent en rira et ne le fera pas moins.* L'abbé Dubois obtint l'archevêché. « Ce fut alors » que, demandant à celui qui le sacrait, la prêtrise, le diaconat, le sous-diaconat, les quatre mineurs, la tonsure, le célébrant impatienté s'écria : *Ne vous faut-il pas aussi le baptême ?* On assure que ce jour-là il fit sa première communion. On reprocha au célèbre Massillon d'avoir eu la faiblesse de concourir au sacre de cet abbé. » (*Galerie de l'ancienne cour*, tome III, page 74.)

Lorsqu'il fut premier ministre, un courtisan, le comte de Nocé, un des *roués*, dit au régent : *Vous pouvez en faire ce que vous voudrez ; mais vous n'en ferez pas un honnête homme.* Nocé fut exilé ; le régent signa la lettre de cachet ; et, lorsque Dubois fut mort, il fit revenir le comte, et lui écrivit ces mots : *Morte la bête, mort le venin ; je t'attends ce soir à souper au Palais-Royal.*

² Cet abbé ayant voulu assister à cheval à une revue que passait le jeune roi, le mouvement du cheval fit tellement empirer son mal, que les médecins lui déclarèrent qu'il n'avait pas deux jours à vivre, s'il ne consentait à souffrir une opération chirurgicale. Il y consentit. On voulut le faire confesser, et il refusa d'abord ; mais, après les observations du régent, il satisfit à quelques formes extérieures. Il expira après l'opération... Il avait de l'esprit, un travail facile ; mais il était violent, s'emportait et jurait avec énergie contre ses domestiques. Pendant tout le cours de sa vie il se vautra dans un cloaque d'ordures.

posé à celui de Louis XIV : il était d'un accès facile. n'aimait à obliger , et souffrait lorsqu'il ne pouvait le faire ; il joignait à un esprit exercé un jugement sain ; il méprisait les injures , et ne parut que peu vindicatif. Il avait acquis des connaissances dans les sciences et dans les beaux-arts , s'occupait de chimie , de dessin , de peinture et de musique ; il a composé les dessins de l'ouvrage grec , traduit par Amyot , intitulé : *Daphnis et Chloé* , ainsi que la musique d'un opéra.

On regrette qu'avec de si aimables qualités ce prince , corrompu par l'abbé Dubois , se soit livré pendant sa régence à la débauche. L'ivrognerie , la luxure , étaient ses habitudes journalières ; et ses talents , son esprit , donnaient à ses vices un vernis d'amabilité qui les rendait plus séduisants. L'usage de rire des choses les plus sérieuses , de plaisanter sur les attentats contre la pudeur , sur les transgressions des règles établies , le libertinage , la prostitution , furent mis à la mode. Il plaisantait sur les effets déplorables de son gouvernement ; il s'amusait à en faire la critique ¹.

A la mort de Louis XIV étaient tombés les masques d'hypocrisie dont les courtisans couvraient leurs vices. Le ressort , longtemps contenu , se détendit avec plus d'éclat ; et ces vices qui fermentaient en secret firent explosion. Le régent participa à cette contrainte et à cette émancipation ; et l'œuvre de corruption qu'elles avaient commencée fut achevée par l'éducation que ce prince reçut de l'abbé Dubois.

Ce fut alors qu'on entreprit de donner à tous les courtisans qui dirigeaient ou imitaient le prince la qua-

¹ *Mémoires de Richelieu* , tome III , page 257.

lifiés ~~étaient~~ *roués*, ou gens qui méritaient de l'être. La plupart étaient des hommes perdus de mœurs, qui s'honorèrent de leur corruption, qui méprisaient tous les devoirs, et vendaient aux ennemis de l'état leur influence sur l'esprit du régent. Ce prince donnait à cette qualification un autre sens; ses *roués* étaient à ses yeux des gens qui se seraient fait rouer pour lui; mais le public plus juste donna à ce mot la valeur qu'il conserve aujourd'hui¹.

La mort de Philippe, duc d'Orléans, régent, ne changea rien à l'état des choses. Duclos, après avoir détaillé ses bonnes qualités, ajoute qu'il fut « un des plus mauvais princes, c'est-à-dire des plus incapables de gouverner². » Le duc de Bourbon, sous le titre de premier ministre, et sa maîtresse, la marquise de Prie, gouvernèrent la France pendant quelques années. Ce gouvernement fit presque regretter celui du régent. Ce duc n'eut pas honte de vendre à l'Angleterre des services contraires aux intérêts de la France, et de toucher de cette puissance la même pension qu'en avait reçue l'abbé Dubois.

Cependant Louis XV, faible enfant, et d'une santé débile, faisait craindre aux Français et espérer à quelques intrigants de cour sa mort prochaine. L'événement trompa ces craintes et ces espérances : il acquit, par l'exercice, une santé robuste ; mais son instruction fut très-imparfaite³.

¹ Voyez le chapitre III de la *Chronique scandaleuse*, par le duc de Richelieu.

² *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence, etc.*, tome I, page 480.

³ L'étude répugne à l'enfance, et l'enfant-roi qui sent son pouvoir la repousse avec force. Madame de Ventadour, sa gouvernante, eut beaucoup de peine à lui faire apprendre les éléments de la grammaire. On employa, pour l'engager à étudier, un moyen étrange et qui sent un peu la barbarie. Un jeune enfant, né d'une

Le 11 juin 1726, Louis XV, qui avait à peine seize ans, déclara, ou on lui fit déclarer, qu'il voulait gouverner par lui-même; mais ce n'était qu'un prétexte pour congédier le duc de Bourbon, premier ministre, qui fut depuis exilé; et l'on nomma à sa place le précepteur de ce roi, ancien évêque de Fréjus, depuis nommé *cardinal de Fleury*. Il fut créé principal ministre; et, quoique âgé de soixante-treize ans, il prit les rênes de l'état, et le gouverna pendant dix-sept ans avec assez de succès.

Courtisan souple, adroit, aimable, ce cardinal prouva que dans certaines circonstances on peut, sans un caractère énergique, et même avec des talents fort médiocres, conduire un grand état. Il n'innova rien, parce qu'il se sentait incapable de maîtriser les événements; il se borna prudemment au rôle de temporisateur et de surveillant, et laissa plus aller qu'il ne dirigea. Son ministère fut assez tranquille: il dissipa sans peine une faction de courtisans qui cherchaient à le supplanter; faction appelée, par dérision, *la ligue des Mirmidons*.

pauvre famille et de l'âge de Louis XV, fut choisi pour compagnon d'étude, et devint l'émule de ce roi, qui le prit en amitié. Chaque fois que Louis XV manquait à ses devoirs, négligeait ses études, on punissait, on fouettait son petit ami. Ce moyen inique eut peu de succès.

Un jour, madame de Ventadour voyant son royal élève obstiné à ne rien apprendre, se présenta à lui d'un air affligé, et lui dit : *Je viens d'être informée que les parlements, craignant d'avoir pour roi un ignorant, vont assembler les états-généraux pour nommer un autre roi. L'enfant éploré s'écria : Dites-leur que j'étudierai. Mais il n'acquiesça qu'une faible dose d'instruction.*

Ces anecdotes sur l'éducation de Louis XV, ainsi que quelques autres sur le régent, m'ont été fournies par une personne digne de foi qui les tenait d'un vieillard qui avait vécu à la cour du régent.

Le maréchal de Villeroy cherchait à donner de fausses idées à ce jeune prince. Un jour de fête, ce maréchal le menait dans le château des Tuileries d'une fenêtre à une autre, en lui disant : *Voyez, mon maître; voyez ce peuple; eh bien ! tout cela est à vous, tout vous appartient, vous en êtes le maître !* (*Mémoires de Duclos, tome I, page 330.*)

On a droit de reprocher à la mémoire de ce ministre d'avoir laissé tomber la marine française, et d'avoir, pour plaire au pape Benoît XIV et aux jésuites qu'il n'aimait pas, mais qu'il craignait, exercé une furieuse persécution contre les jansénistes. Les hommes ainsi qualifiés, pieux et paisibles, illustrés par les persécutions jésuitiques qu'ils supportèrent, sous le règne de Louis XIV, avec une résignation héroïque, respirèrent sous la régence, et ne purent, avec la même patience, le même calme, souffrir les nouvelles persécutions du cardinal de Fleury. Ce ministre avait des vues trop bornées pour s'apercevoir qu'il n'était qu'un instrument des jésuites et du pape ; ou bien il se sentait trop faible pour résister à un parti puissant. Une grêle de lettres de cachet fondit sur les ecclésiastiques qui regardaient la bulle *Unigenitus* comme opposée aux véritables principes du christianisme, appelaient de cette bulle au futur concile, et refusaient de signer un formulaire contraire à leur opinion.

Pour contenter le pape et les jésuites, on voulut au dix-huitième siècle, comme on avait fait au seizième, contraindre les consciences et soumettre par force les opinions : entreprise tyrannique, et dont les effets sont toujours funestes aux gouvernements. Que de maux, que de crimes eussent épargnés à la France des rois sages et éclairés qui, loin de prendre parti dans les dissensions religieuses, se seraient bornés à leur imposer silence ! Mais les rois ignorant le passé, connaissant mal le présent, se sont laissé facilement entraîner à la séduction, sont devenus les instruments terribles d'une faction, et en ont servi aveuglément les vengeances. Cette persécution, qui fit verser tant de sang pendant les règnes du seizième siècle, interrompue sous Henri IV, reprise sous

Louis XIII, surtout sous Louis XIV, fut continuée sous Louis XV. On verra, dans le paragraphe suivant, le tableau de la tyrannie jésuitique fortifiée par le gouvernement de ce dernier roi, ainsi que les étranges effets causés par le désespoir du parti persécuté.

Ce règne, souillé par des persécutions, par des débauches, par un espionnage excessif, par une frivolité ridicule, fut aussi illustré par des hommes de génie, par des découvertes dans les arts et dans les sciences, par les progrès des lumières et par leur vaste extension. Il fut également signalé par les scènes pitoyables et horribles des convulsions, par les dissensions connues sous le nom de *billets de confession*, par l'assassinat du roi et par l'expulsion des jésuites. Ces derniers actes ou événements, qui appartiennent intimement à l'histoire de l'esprit humain, sont tellement dépendants les uns des autres qu'ils ne peuvent être séparés sans perdre beaucoup de leur intérêt. Je les réunirai dans un seul paragraphe.

Je ne parlerai pas des guerres qui eurent lieu pendant ce règne.

Louis XV, dans sa jeunesse, donnait aux Français de flatteuses espérances : des mœurs douces et régulières, quelques actes d'humanité, lui acquirent l'amour de ses sujets ; amour qui éclata avec enthousiasme pendant sa maladie à Metz. Ce fut alors qu'il reçut le titre précieux de *bien-aimé* ; titre que malheureusement il cessa de mériter, et qui n'exista bientôt plus que dans les éloges, les inscriptions et les almanachs ¹.

¹ En décembre 1770, on publia ce couplet :

Le bien-aimé de l'almanach
N'est pas le bien-aimé de France.
Il vous met tout *ad hoc*, *ad hoc*,
Le bien-aimé de l'almanach ;

Ce changement déplorable fut l'ouvrage des courtisans, éternels ennemis des rois et des peuples, qui, corrompus, ne peuvent obtenir la faveur de leurs maîtres qu'en les corrompant.

Louis XV, timide et d'un faible caractère, ne put longtemps résister à leur séduction : il en fut la victime ; la débauche devint chez lui une habitude. Des seigneurs de la cour, des hommes qui prétendent à une haute illustration, craignant que ce roi ne renouât à ses désordres, ne rougirent pas de partager avec des valets, et de remplir avec empressement, auprès de ce prince, le plus vil, le plus infâme des emplois

Ce roi céda, pour ainsi dire, le gouvernement de la France à une de ses maîtresses, Antoinette Poisson, qui devint *marquise de Pompadour*, et qui, pendant dix-huit ans, depuis 1745 jusqu'en 1764, époque de sa mort, fut l'arbitre des destinées de la France. A beaucoup d'amabilité elle joignait de l'esprit et des talents ; mais elle gouverna en femme, et en femme sans cesse agitée par la peur de voir s'évanouir son influence sur l'esprit du roi, et le sceptre de sa puissance lui échapper. Cette peur lui fit commettre des fautes graves. Elle confia à ses seuls partisans, la plupart sans mérite, des emplois importants dont ils s'acquittèrent mal. Elle persécuta, avec un acharnement tout féminin, des ennemis peu redoutables qu'elle aurait pu s'attacher par des bienfaits. Les prisons en furent remplies ; et la police, pour calmer ses frayeurs, devint plus que jamais active et cruelle.

Aux transports de la joie la plus vive, la plus sincère,

Il vous met tout le monde au sac,
Et la justice et la finance.
Le bien-aimé de l'almanach
N'est pas le bien-aimé de France.

que les Parisiens firent éclater lors de la convalescence de Louis XV à Metz, et qui lui valut, comme je l'ai dit, le titre de *bien-aimé*, succédèrent, dès que les dérèglements de ce roi furent publics, le mécontentement et les plaintes : il se rendit à l'Opéra, où, au lieu d'acclamations flatteuses, il ne recueillit qu'un morne silence.

Le silence des peuples est la leçon des rois.

Louis XV ne profita point de celle-ci, mais en fut vivement affecté : il resta longtemps sans aller à Paris. Lorsqu'il y reparut, quelques années après, il fut salué par de rares acclamations de *vive le roi!* et par ces cris multipliés : *Du pain! du pain!* La disette tourmentait les Parisiens, qui savaient que ce roi faisait le commerce de grains, et contribuait à leur cherté¹.

Ces fautes, ces persécutions, les gémissements des victimes, le désespoir des opprimés, n'atteignaient point le monarque, tranquillement endormi dans le sein des voluptés. On éloignait soigneusement tout ce qui pouvait troubler son indolence. Malheur au citoyen éclairé et courageux, aux victimes de la persécution, qui tentaient de lui dénoncer des abus énormes, et de réclamer sa justice contre l'oppression! Les avis les plus salutaires, les plaintes les plus justes étaient punis comme des crimes².

¹ *Anecdotes de la cour de France*, pages 260, 264, 342.

² Un sieur Feydau-Dumesnil fut mis, en 1745, à la Bastille, pour avoir donné des Mémoires contre la Compagnie des Indes. Dans la même année fut pareillement emprisonné le comte de Thélis, pour avoir voulu donner un placet au roi. La femme Peigner fut punie de même, parce qu'elle avait des avis à communiquer au roi. En 1752, la femme Dardel, pour avoir donné des placets au roi, et Charles Gabrielle, en la même année, pour lui avoir écrit une lettre, etc., eurent le même sort.

Tous ces faits et autres sont consignés dans la première livraison de la *Bastille dévoilée*.

Les courtisans éloignaient de Louis XV tout ce qui aurait pu le ramener à la vertu, et réveiller en lui des sentiments de bienfaisance; ils firent, dans un temps de disette, enlever du château de Choisy un tableau qui représentait un empereur romain distribuant du pain aux pauvres. Ils craignaient que le roi ne fût tenté d'imiter ce bon exemple.

La tranquillité de Louis XV n'était pas entière. Ses opinions religieuses, auxquelles il tenait de bonne foi, luttaien sans cesse avec ses dérèglements condamnés par la religion. Ces deux affections ennemies le troublèrent pendant quelque temps; mais il parvint à les accorder. On verra qu'il sut associer l'une et l'autre, c'est-à-dire associer la réalité du libertinage, non avec la morale évangélique, mais avec ses pratiques extérieures.

La nature avait doué ce prince d'un esprit assez pénétrant. « Personne, dans tout son conseil, lit-on dans les » *Mémoires du duc d'Aiguillon*, n'avoit le coup d'œil plus » sûr, ne parloit mieux et en moins de mots, ne formoit » et ne réunissoit un avis avec plus de sagacité et de précision que le roi ¹. » Mais ces qualités précieuses furent altérées par l'abus des jouissances, abus qui fit aussi évanouir tout ce qu'il possédait de sensibilité. Il considéra d'un œil sec le convoi funèbre de sa favorite la marquise de Pompadour.

A cette maîtresse succéda la Dubarri, qui acheva d'avilir la cour de Louis XV. Cette cour était peuplée de ministres, de courtisans corrompus et sans pudeur; ils portèrent le roi à un acte de tyrannie que Louis XIV, tout despote qu'il était, n'aurait pas osé entreprendre: ils lui firent dissoudre les parlements dont l'autorité présentait

¹ *Mémoires du ministère du duc d'Aiguillon*, page 155.

L'unique barrière élevée entre les sujets et la tyrannie ministérielle. Cette révolution étrange s'opéra dans les années 1770 et 1774. Les parlements furent remplacés par des conseils supérieurs, dont les membres serviles devinrent l'objet du mépris général.

Le roi connaissait l'immoralité profonde de ses ministres; il les conservait et les laissait faire. *Mon chancelier*, disait-il de Maupeou, *est un fripon; mais il m'est nécessaire.*

Louis XV possédait plusieurs avantages physiques : un beau caractère de tête et une stature élégante et noble; il représentait bien. Faible et languissant dans son jeune âge, il acquit la force du corps par les fréquents exercices de la chasse : sa santé devint vigoureuse. Ses débauches portèrent plus d'atteintes à son moral qu'à son physique : il en était insatiable; mais une de ces jeunes filles dont il peuplait son sérail, portant dans son sang les germes de la petite-vérole, communiqua cette maladie à ce roi, qui mourut le 10 mai 1774.

Entre le caractère de Louis XV et celui du régent il se trouve quelques rapports que je vais exposer : tous deux avaient de l'éloignement pour le travail et un goût décidé pour la chasse, le jeu, le vin et les femmes; tous deux étaient affables, bienveillants; tous deux, amollis par leurs passions, abandonnèrent les rênes du gouvernement, les laissèrent tenir à leurs ministres et à leurs maîtresses; tous deux ne parlaient de leur gouvernement que pour en faire la censure. Le régent le censurait en plaisantant¹, et Louis XV avec une sérieuse indifférence².

¹ *Mémoires de Richelieu*, tome II, chap. 24.

² Louis XV disait : *Si j'étais lieutenant de police, je ferais défendre les cabriolets dans Paris.*

Quand il arrivait un nouveau ministre, il disait : *Il a étalé sa marchandise*

Le régent, si l'on excepte les principes de morale, avait reçu une éducation soignée; il était instruit pour son temps. L'éducation de Louis XV était fort négligée; il savait peu de choses.

Le régent était incrédule et libertin; et Louis XV dévot et libertin.

Le régent s'occupait de chimie, de dessin et de musique; Louis XV aimait à se délasser en faisant la cuisine et la pâtisserie.

Ces deux princes accrurent la dette de l'état, et creusèrent plus profondément le gouffre qu'avait ouvert Louis XIV. Le régent en voyait la profondeur et en plaisantait; Louis XV s'en inquiétait faiblement: ni l'un ni l'autre ne s'occupaient sérieusement à le combler.

Tous deux ils contribuèrent, par leurs excès, par leur indifférence pour leurs devoirs, à l'avisement de l'autorité suprême, et donnèrent une vicieuse direction aux lumières croissantes. La conduite de tous deux fut très-funeste à la morale publique. Le régent était libertin sans pudeur; Louis XV, au contraire, prenait des soins extrêmes pour dérober à sa domesticité et au public la connaissance de ses dérèglements: soins à la vérité fort inutiles, mais qui prouvent son respect pour l'opinion. L'un et l'autre s'entourèrent de personnes corrompues et méprisables; ni l'un ni l'autre ne convenait au gouvernement d'une grande nation¹.

comme un autre, et promet les plus belles choses du monde dont rien n'aura lieu; il ne connaît pas ce pays-là: il verra. Quand on lui parlait des projets pour renforcer la marine, il s'écriait: *Voilà vingt fois que j'entends parler de cela: jamais la France n'aura de marine, je crois.* (*Mélanges d'histoires, Journal de madame du Hausset, page 293.*) Ce roi parlait moins en chef qu'en censeur du gouvernement.

¹ Voyez, ci-après le *Tableau moral*.

M. Origine et progrès des convulsions ; affaire des billets de confession ; assassinat de Louis XV ; expulsion des Jésuites.

François Pâris, fils d'un conseiller au parlement, fit à son frère l'abandon de tout ce qu'il avait à prétendre dans la succession paternelle. Il était diacre ; et, par humilité, il ne voulut jamais arriver à la prêtrise. Il renonça au monde, et se retira dans une maison du faubourg Saint-Marcel. C'est là que, se livrant à la pénitence, à des actes de charité, il soulageait les pauvres, les instruisait, travaillait pour eux, et leur tricotait des bas. Cet homme simple, paisible et bienfaisant, mourut le 1^{er} mai 1727. Sa mémoire, *vénérée*, n'aurait guère franchi les bornes de la vie des pauvres qu'il avait secourus, ni celle de l'humble quartier où il s'était retiré ; mais, par l'effet des circonstances, son nom obtint après sa mort une célébrité dont il ne jouissait point pendant sa vie.

Il mourut dans le temps où les jansénistes, appelant de la bulle *Unigenitus*, gémissaient sous la plus rigoureuse oppression.

La mémoire du diacre Pâris était chère à ces hommes persécutés : il avait partagé leurs opinions et leurs maux ; il s'était distingué par des vertus modestes et utiles ; ils l'honorèrent comme un saint. Sa tombe, placée dans le petit cimetière de l'église de Saint-Médard, visitée par quelques personnes qui l'avaient connu et admiré, devint le but de leurs prières. Du nombre de ces zélés admirateurs se trouvaient quelques jeunes filles qui, fortement émues par la pensée de la persécution que le gouvernement, instrument des jésuites, exerçait contre ceux de leur opinion, ou déjà atteintes de convulsions natu-

relles à leur âge, en éprouvèrent en priant Dieu sur cette tombe : bientôt ces convulsions devinrent contagieuses.

On connaît plusieurs exemples de pareilles contagions : Plutarque cite celui des filles milésiennes ¹. On lit dans les Lettres pastorales de Jurieu que, dans les Cévennes, les jeunes protestants des deux sexes, contrariés dans leur croyance religieuse, désolés, exaltés par les indignes persécutions du gouvernement, furent atteints de violentes convulsions, toutes semblables à celles que je vais décrire.

Dans les réunions de personnes amenées par le même motif, les affections se communiquent ; on est entraîné par des exemples ; on rit parce qu'on voit rire ; on s'attriste en voyant pleurer ; on bâille parce qu'on entend ou qu'on voit des bâillements. Au milieu d'un grand nombre d'individus dont les sentiments sont unanimes, ces sentiments, par leur manifestation, se fortifient, s'étendent et parviennent avec rapidité au plus haut degré d'exaltation : une étincelle y produit un incendie.

Le sentiment d'indignation que fait éprouver une grande injustice, une grande contrariété dans les croyances religieuses, paraît plus susceptible d'accroissement et d'extension.

Ainsi les premières convulsions qui se manifestèrent au tombeau du diacre Pâris durent en produire plusieurs autres. Les zélés du parti, par conviction ou par fraude, crurent ou firent croire que cet effet, tout naturel, émanait de la puissance divine, était un miracle. Jusqu'ici les convulsionnaires, entraînés par l'enthousiasme, malades ou trompés, étaient de bonne foi. Mais bientôt des

¹ Plutarque, *OEuvres morales, actions courageuses des femmes*.

hommes spéculèrent sur les convulsions, et voulurent en faire une arme contre leurs persécuteurs ; le zèle et l'esprit de parti appelèrent la fourberie à leur secours. Une société de convulsionnaires s'établit, se donna une organisation, des chefs, des employés subalternes, des règlements, et elle eut, comme toutes les sectes, ses schismatiques, ses fidèles croyants, son charlatanisme et ses martyrs.

Pierre Vaillant, prêtre du diocèse de Troyes, que l'évêque de Senes avait chargé de sa procuration pour adhérer aux protestations faites ou à faire contre la bulle, mis à la Bastille en 1725, et relâché en 1728, pour être banni du royaume, parvint à se soustraire à cette dernière peine. Il s'immisça parmi les convulsionnaires de Saint-Médard ; et l'intérêt qu'inspirait son titre de persécuté lui valut celui de chef d'un parti, dont les membres reçurent l'appellation de *vaillantistes*. Vaillant publiait dans ses discours que le prophète Élie était ressuscité, et qu'il reparaisait sur la terre pour convertir les juifs et la cour de Rome. D'autres prêtres, et notamment Jean-Augustin Housset, croyaient et publiaient que Vaillant était lui-même le prophète Élie. Cette opinion absurde, adoptée parmi le peuple des convulsionnaires, fit donner aussi aux partisans de cette secte le nom d'*éli-séens*.

Pierre Vaillant, accoutumé aux persécutions, ne tarda pas à en éprouver de nouvelles. Sorti de la Bastille en 1728, il y fut renfermé en 1734 ; et, après un séjour de vingt-deux ans dans cette prison, on le transféra dans celle de Vincennes, où il termina ses jours ¹.

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, pages 66, 86, 87.

Jean-Augustin Housset, qui passait pour le disciple de Vaillant, éprouva un sort pareil¹ et fut arrêté en l'année 1745 : renfermé à la Bastille, après y avoir gémi pendant dix ans, il en sortit pour être exilé à Villeneuve-le-Roi¹.

Le gouvernement, qui, dans cette affaire comme dans plusieurs autres, se laissait conduire par les jésuites, ne voyait pas que la persécution allumait le zèle et accroissait le nombre des convulsionnaires ; qu'elle exaltait leurs têtes jusqu'à la démence, et que des prophètes emprisonnés en produisaient d'autres.

Alexandre Darnaud, ex-oratorien, figura sur la scène des convulsions, et dans le même temps se fit passer pour le prophète Énoch. Le gouvernement usa de son remède ordinaire, et fit enfermer ce nouveau prophète à la Bastille². Les sectes des *vaillantistes* ou *éliséens* étant éteintes, on en vit naître de nouvelles.

Frère Augustin fut aussi chef de convulsionnaires. Il forma une secte séparée et méprisée des autres : les *augustiniens*, enthousiastes outrés, exécutaient des processions nocturnes, et, la corde au cou, la torche au poing, allaient devant l'église de Notre-Dame faire amende honorable ; puis se rendaient sur la place de Grève, et bénissaient la terre de cette place, sur laquelle ils avaient la crainte ou l'espoir d'être exécutés à mort.

Ces sectaires, pour le soutien de leurs opinions, étaient, dit-on, déterminés, les femmes à sacrifier leur honneur par la prostitution, et les hommes leur existence par le martyre. Les opinions exaltées de frère Augustin, ses abstinences, ses macérations, ne le préservaient guère des

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, page 101.

² *Idem*, page 89.

mouvements impérieux de la nature, et ne lui donnèrent pas toujours la force de les réprimer ¹.

Quoi qu'il en soit, cette secte farouche fut l'objet du mépris et des anathèmes des autres convulsionnaires ; et l'auteur des *Pensées sur les Prodiges de nos jours*, très-partisan des convulsions, n'en blâme pas moins les excès des *augustiniens*, lesquels il qualifie de *synagogue de Satan* ².

Un autre chef de convulsionnaires se présente sur la scène : c'est l'abbé Bécheran ; il a le double avantage de diriger l'*œuvre* des convulsions, et d'en éprouver lui-même d'assez remarquables. L'abbé Bécheran, dit un étranger, « qui, couché sur le tombeau (de Pâris), saute » à se briser les os, et, dans des accès convulsifs, fait le » saut de carpe sans se faire mal ³. »

Cet abbé était secouru dans la crise par une femme appelée Magnan ; car les convulsionnaires avaient leurs *secouristes*, comme je le dirai bientôt. Cette femme fut, en 1731, renfermée à la Bastille, et, dans le même temps, la prison de Saint-Lazare reçut l'abbé Bécheran, qui en sortit au bout de trois mois. On objectait que cet abbé n'avait éprouvé aucune convulsion à Saint-Lazare ;

¹ « On surprit, dit un contemporain, frère Augustin à la campagne en familiarité un peu trop libre avec une jeune fille. C'est, nous dira-t-on, une calomnie ; comme encore qu'il se soit donné en spectacle enfermé entre les rideaux d'un lit où il était couché tout habillé sur la couverture, mais côte à côte d'une convulsionnaire. On a voulu innocenter ce spectacle, parce qu'il était accompagné de la récitation des psaumes. Mais, tout cela étant exagéré tant que l'on voudra, il n'est pas douteux que le frère Augustin ait été vu publiquement se jeter au cou d'une jeune fille. Sur quoi il ne se justifie qu'en disant qu'il était impeccable. » (*Naturalisme des Convulsions*, tome II. — *Mélange dans les Convulsions*, page 48.)

² *Le Naturalisme des Convulsions*, tome II. — *L'Œuvre des Convulsions tombée*, pages 54, 59, 63, 74, 75.

³ *Voyage littéraire de Jordan*, page 125.

les convulsionnaires répondaient que Dieu l'avait ainsi permis pour cacher la vérité à ceux qui la combattaient ¹.

A ces chefs succédaient de nouveaux chefs qui s'attendaient à la persécution : le courage ne leur manquait pas. L'abbé Blondel, dit *frère Laurent*, écrivain du parti, se montra avec distinction. Il présidait notamment une assemblée secrète, qui se tenait au château de Vernouillet, près Poissy, d'où sortirent plusieurs ouvrages contre la bulle. Cet abbé est auteur d'une nouvelle *Vie des Saints*, qui, en 1728, le fit enfermer à la Bastille. Un libraire payait et vendait secrètement ses ouvrages ².

Combien d'autres ecclésiastiques dont les noms sont oubliés, et que je ne remettrai pas en lumière, se signalèrent par leur zèle ridicule sur ce théâtre d'erreurs ! Mais revenons aux différents partis qui divisaient les convulsionnaires, ou aux différents rôles qu'ils jouaient dans les convulsions.

Aux *vaillantistes* et aux *augustiniens* dont j'ai parlé, il faut joindre les *mélangistes*, les *discernants*, les *margouillistes*, les *figuristes* et les *secouristes*.

Les *mélangistes* se composaient de ceux qui distinguaient dans les convulsions deux causes qui produisaient, l'une des actes inutiles, puérils ou indécents ; l'autre des actes divins et surnaturels. Voici comment un des chefs de ce parti développe son opinion : « J'ai vu, dit-il, dans les » convulsions, une multitude de circonstances qui paroissent puériles, vaines, insipides ; il y en avoit de » rebutantes, de choquantes, d'autres pénibles. Au milieu de tout cela se montroient, la plupart du temps,

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, page 80. — *Cérémonies religieuses de Bernard Picard*, tome IV, page 196 ; édition de 1808.

² *Cérémonies religieuses de Bernard Picard*, tome IV, page 66.

» des choses édifiantes , grandes , touchantes , inimitables , des représentations des mystères de Jésus-Christ » et des souffrances des martyrs , des gémissements sur » les maux de l'Église, sur l'humiliation de la vérité, etc.¹ »

Le médecin Hecquet, dans son *Traité sur les convulsions*, a consacré un paragraphe entier aux erreurs ou fourberies des *mélangistes*.

Les *discernants* étaient les voyants , les prophètes du parti , et débitaient , dans l'accès de leur délire , des paroles dépourvues de sens.

Les *margouillistes*. J'ai trouvé leur dénomination dans les ouvrages composés sur cette matière ; mais je n'ai pu rien découvrir sur leurs opinions ou leurs fonctions particulières.

Les *figuristes* étaient des personnes qui , pendant leurs convulsions , représentaient les différentes scènes de la Passion de Notre-Seigneur ou du martyr des saints.

Les *secouristes*, espèce de frères servants, administraient aux convulsionnaires en scène les *petits* et les *grands secours*.

Les *petits secours* consistaient , lors de l'agitation des convulsionnaires, à prévenir leur chute, les dangers auxquels les exposaient leurs mouvements violents, et à ranger leurs vêtements très-souvent en désordre.

Les *grands secours* ou *secours meurtriers* s'administraient en frappant rudement les convulsionnaires, en les foulant aux pieds, en les martyrisant, etc.

Tels étaient les chefs , les fonctions des convulsionnaires , et les sectes qui les ont divisés. Avant de parler de leurs exercices et des événements qu'ils ont éprouvés , je

¹ *Naturalisme des Convulsions* , tome II. — *Mélanges des Convulsions* , page 51.

dois joindre quelques notions générales qui les feront plus particulièrement connaître.

Les convulsionnaires formaient une association régulièrement organisée : elle avait ses règlements, ses chefs, un costume dont se revêtaient les acteurs lors de leurs exercices. Les membres se donnaient réciproquement la qualification de *frères* et de *sœurs*, et portaient un nom de secte. Ils avaient de plus des capitalistes qui fournissaient aux frais nécessaires. Un comte Daverne fut, en 1755, enfermé à la Bastille, parce qu'il dissipait tout son bien à entretenir des convulsionnaires ¹.

Un nommé Guy, marchand bonnetier, subit la même peine, étant accusé de favoriser les convulsionnaires par ses démarches et par son argent ².

Tous ces traits, qui caractérisent une société organisée, supposent des régulateurs et une direction vers un but déterminé.

Offrons maintenant le tableau des convulsions et de leurs exercices, que les initiés nommaient *l'œuvre*.

A côté de l'église Saint-Médard était, au milieu du petit cimetière, une tombe en pierre, élevée d'environ un pied au-dessus du rez-de-terre. Sous cette tombe fut déposé le corps du diacre Pâris, que l'on qualifiait de *bien heureux*. Les dévots, et surtout les dévotes, venaient, comme je l'ai dit, y prier avec ferveur ; là, de jeunes filles vaporeuses ou indignées de la persécution qu'éprouvaient ceux qui partageaient les opinions du défunt Pâris, eurent des convulsions. On en parla comme d'un miracle : on accourut pour en être témoin. Dans l'origine, au mois de mai 1727, le nombre des actrices qui figu-

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, page 89.

² *Idem*, première livraison, page 98.

raient sur ce théâtre sépulcral fut peu considérable : on ne comptait que huit à dix jeunes filles auxquelles ces accidents arrivaient ; mais dans la suite la contagion fit de grands progrès, et deux années s'étaient à peine écoulées, qu'il se trouva plus de huit cents personnes atteintes de convulsions sur ce tombeau ¹.

Semblables aux sibylles de l'antiquité, lorsque le dieu les possédait, des filles éprouvaient de violentes agitations, faisaient des mouvements extraordinaires, des sauts, des tours de force ; on les nommait les *sauteuses*. Les autres, qui hurlaient, poussaient des cris étranges, ou imitaient l'abolement des chiens, le miaulement des chats, reçurent les qualifications d'*aboyeuses* et de *miaulantes* ².

Pendant les quatre premiers mois, la vertu du tombeau de Pâris se borna à produire ces scènes pitoyables ou ridicules.

Le gouvernement, toujours routinier, toujours enclin à la tyrannie, ne sachant que frapper et employant toujours le même remède à des maux tout différents, punissant toujours les délits dont il était le premier auteur, insultait, ruinait, exilait, exposait au carcan, et plon-

¹ *Naturalisme des Convulsions*, tome II. — *La cause des Convulsions finie*, page 64.

² M. Nicole racontait à ses amis l'histoire arrivée dans une communauté de Paris très-nombreuse, dont toutes les religieuses, chaque jour à la même heure, étaient atteintes d'un accès de vapeur qui les faisait miauler en chœur pendant plusieurs heures. Ces miaulements quotidiens étaient scandaleux ; pour les faire cesser on imagina de frapper fortement leur imagination, et de leur déclarer que les magistrats enverraient aux portes du couvent une compagnie de soldats chargés, au moindre miaulement qu'ils entendraient, d'entrer armés de verges, dans l'intérieur, et d'y fustiger sans miséricorde les religieuses miaulantes : elles ne miaulèrent plus. (*Réponse à la lettre à un confesseur au sujet des Convulsions*, pages 50, 54.)

geait pendant de longues années dans des prisons et des cachots ces malades d'esprit et de corps : il les réduisait au désespoir, et exaltait leur âme au point qu'à l'exemple des premiers chrétiens et des protestants du seizième siècle ils bravaient leurs persécuteurs et les supplices.

Voici ce qu'on lit dans les registres de la Bastille :

« Henri Pillière, condamné par une commission, lui et » une infinité d'autres, au carcan pendant deux heures. » On avoit voulu leur accorder des lettres de grâces ; ils » n'en ont pas voulu, disant qu'ils ne pouvoient se repen- » tir d'avoir bien fait ¹. »

Au commencement du règne de Louis XVI, lorsqu'au mois de novembre 1775 le sieur Lamoignon visitait les prisons de Paris, il apprit qu'il existait dans celle de la Conciergerie une fille réputée fameuse convulsionnaire, et un homme accusé du même délit, qui depuis quarante et un ans y étaient renfermés ; ce magistrat les vit, et trouva que leur indignation, malgré ce long espace de temps, subsistait dans toute son énergie. Il leur offrit leur liberté s'ils consentaient à la demander par une requête ; ils s'y refusèrent, en disant qu'injustement détenus, c'était à la justice à se réformer et à leur faire des réparations qui leur étaient dues. Il fallut nommer d'office un procureur pour remplir cette formalité, et ils furent mis en liberté².

Le remède à un tel mal était l'indifférence et le ridicule. Quelques gens d'esprit employèrent ce dernier moyen. Voltaire a dit :

Un grand tombeau, sans ornement, sans art,
Est élevé non loin de Saint-Medard,

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, page 88.

² *Mémoires secrets*, tome VIII, au 14 novembre 1775.

L'esprit divin, pour éclairer la France,
 Sous cette tombe enferme sa puissance.
 L'aveugle y court, et d'un pas chancelant
 Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant;
 Le boiteux vient, clopinant sur la tombe,
 Crie *hozanna!* saute, gigotte et tombe;
 Le sourd approche, écoute et n'entend rien.
 Tout aussitôt de pauvres gens de bien
 D'aise pâmés, vrais témoins du miracle,
 Du bon Pâris baisent le tabernacle ¹.

On publia aussi sur le même sujet le quatrain suivant, attribué à la duchesse du Maine :

Un décrotteur à la royale,
 Du talon gauche estropié,
 Obtint, par grâce spéciale,
 D'être boiteux de l'autre pied.

Un boiteux allait journellement faire des sauts sur la tombe miraculeuse. Les dévots remarquèrent que chaque mois sa jambe la plus courte s'allongeait de manière à produire une ligne par année; sur quoi on établit un calcul, duquel il résultait qu'il fallait au boiteux, pour obtenir une guérison complète, faire sur le tombeau de Pâris des gambades pendant cinquante-quatre ans.

Tout le monde n'envisagea point les scènes du cimetière de Saint-Médard sous leur côté ridicule; et les guérisons opérées sur le tombeau de Pâris trouvèrent un courageux apologiste dans la personne du sieur Carré de Montgeron, conseiller au parlement de Paris. J'en parlerai bientôt.

Depuis le mois de mai 1727, époque de la mort de Pâris, jusqu'au mois d'août 1751, les exercices du cime-

¹ *La Pucelle*, chant 5.

tière de Saint-Médard éprouvèrent une progression d'intérêt et de merveilles. D'abord il ne s'y était présenté que de jeunes filles qui eurent de simples convulsions. On se bornait à prier ce bienheureux, à se coucher sur sa tombe, à recueillir soigneusement la terre qui l'environnait. On faisait des envois de cette terre dans les pays étrangers. Quelques filles avaient acquis une sorte de célébrité par leurs gambades, leurs culbutes, leurs tours de souplesse ou de force, et leurs postures difficiles. D'autres s'exerçaient à figurer les actions du bienheureux Pâris ; puisaient avec une cuiller de l'air dans une assiette, la portaient à la bouche, feignaient avec un manche de couteau de se faire la barbe devant un miroir, catéchisaient, pour imiter ce diacre lorsqu'il soupait, se rasait et faisait le catéchisme¹.

Quoique la contagion convulsionnaire atteignît principalement les jeunes filles, il y eut de jeunes garçons et même des hommes âgés qui en furent frappés. Le chevalier Folard, savant commentateur de Polybe, affaibli par l'âge et les fatigues de la guerre, éprouvait des convulsions dès qu'il entendait chanter les vêpres. Il commençait alors à entonner le *Magnificat*, tombait à terre, s'y étendait les bras en croix, y restait sans mouvement, chantait, pleurait, articulait des sons inintelligibles. D'autres fois il accrochait ses pieds aux bras d'un fauteuil, chantait tandis que son corps éprouvait un mouvement très-rapide. Quand l'accès était passé, il semblait se réveiller en sursaut, et disait : *Il me semble que je chante*².

¹ *Cérémonies religieuses*, par Bernard Picard, tome X, page 200; édition de 1808.

² *Histoire d'un Voyage littéraire*, fait en 1733 par Jordan, pages 432 et suivantes.

Ensuite parurent les prétendues guérisons miraculeuses : les infirmes, les estropiés, les personnes atteintes de maladies de toutes espèces, vinrent solliciter la vertu du bienheureux Paris. Ce fut en septembre 1727 que ce tombeau opéra, dit-on, le premier miracle sur un nommé Loro : il fut suivi de plusieurs autres.

Les jésuites, sans examiner le fait, s'empressèrent de comparer ces prétendus miracles à ceux de l'antechrist et des magiciens de Pharaon.

Aux miracles succédèrent les prophéties. Les convulsionnaires, pendant leur crise, laissaient échapper des paroles sans suite, que l'on recueillait avec soin, et dont on a formé un volume imprimé, intitulé *Recueil des prédictions intéressantes faites en 1733*. Ces prétendus prophètes étaient qualifiés de *discernants*.

Au mois d'août 1734, les convulsions, sans perdre de ce qu'elles présentaient d'affligeant et de ridicule, prirent un caractère nouveau, un caractère d'atrocité qui ne s'y était pas encore fait remarquer. « *Dieu changea ses voies,* » dit un partisan de ces extravagances : il voulut, pour » opérer la guérison des malades, les faire passer par des » douleurs très-vives et des convulsions extraordinaires » et très-violentes ¹. »

Alors commença à être mis en usage ce qu'on appelait, en langage convulsionnaire, les *grands secours*, les *secours meurtriers* ; et le cimetière de Saint-Médard fut converti en lieu de supplice ; les secouristes devinrent des bourreaux, et aux crises d'une maladie réelle ou factice succédèrent les transports de la rage.

Les jeunes filles convulsionnaires appelaient les coups,

¹ *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1734, page 243.

les mauvais traitements , et demandaient des supplices comme un bienfait. Elles voulaient être battues, torturées, martyrisées. Il semblait que l'exaltation du cerveau avait produit une révolution totale dans leur système sensitif : les douleurs les plus vives avaient pour elles les **attraits** de la volupté.

Les secouristes , jeunes gens vigoureux , les frappaient à grands coups de poing , sur le dos , sur la poitrine, sur les épaules , au gré de leurs patientes. Ces malheureuses invitaient leurs bourreaux à les traiter plus cruellement encore. Les secouristes montaient sur leur corps étendu, foulaient aux pieds leurs cuisses , leur ventre , leur sein, et trépassaient sur elles jusqu'à lassitude.

A ces filles délirantes, ces traitements parurent trop doux : insatiables de souffrances, elles se faisaient frapper, à tour de bras, sur le dos, sur les épaules et le ventre, à coups de bûches. Ce traitement fut souvent employé. Voici ce que dit un contemporain :

« Une d'elles recevait cent coups de bûche sur la tête,
 » sur le ventre, sur les reins ; une autre se couchait tout
 » de son long sur le dos ; on étendait sur elle une plan-
 » che , et sur cette planche se plaçaient plus de vingt
 » hommes. Une autre , les jupes garrottées , les pieds en
 » haut , la tête en bas, restait longtemps dans cette atti-
 » tude. D'autres avaient le sein couvert , et on leur tor-
 » dait les mamelles avec des pinces , jusqu'au point de
 » fausser les branches ¹. »

Celles dont les pieds étaient en haut et la tête en bas , disaient : *Tout est sens dessus dessous, ô mon Dieu ! tout est renversé*, etc. ².

¹ *Cérémonies religieuses*, par Bernard Picard, t. X, p. 200 ; édit. de 1808.

² *Coup d'œil en forme de lettres sur les Convulsions*, p. 25.

Morsqu'on leur tordait le sein , elles s'écriaient : *C'est moi, ô mon Dieu! qu'on déchire le sein de votre Église; c'est ainsi qu'on veut arracher vos enfants de votre Église.*

L'exercice qui consistait à froisser, à tordre violemment les inamelles des jeunes convulsionnaires était alors fort en usage. Les secouristes , dit un autre contemporain , s'emparaient du sein de ces patientes , et, à leur invitation , les leur tordaient avec violence¹.

Jeanne Mouler , qui n'avait pas atteint sa vingt-troisième année , se faisait donner cent coups d'un lourd chenet qui , à chaque fois , s'enfonçait fort avant dans son estomac. Pendant qu'elle était si rudement frappée, la joie sur le visage, elle s'écriait : *Ah! que cela est bon! ah! que cela me fait de bien! mon frère, redoublez vos forces si vous le pouvez*².

Le gouvernement, instruit de ces scènes horribles , employa , suivant sa coutume , pour les faire cesser, des moyens de force. Il avait allumé l'incendie : il augmenta bientôt son intensité. Par ordonnance du 27 janvier 1723, il prescrivit la clôture du cimetière de Saint-Médard , fit placer à la porte des gardes chargés de repousser la foule. L'archevêque de Paris , Vintimille , interdit le culte du diacre Pâris , et plusieurs convulsionnaires furent emprisonnés. Le lendemain du jour où fut publiée cette ordonnance , on trouva sur la porte du cimetière de Saint-Médard un placard portant cette énergique épigramme :

De par le roi , dépose à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Ce théâtre des convulsions étant fermé , il s'en établit

¹ *Naturalisme des Convulsions*, tome II, page 98.

² *Dictionnaire des Sciences médicales*, tome VI, page 218.

plusieurs autres à Paris, dans des maisons particulières, dans les environs de cette ville et dans plusieurs provinces de France; et, grâce aux persécutions et aux vues bornées de la police, ce mal contagieux se propagea et se maintint presque jusqu'à nos jours.

Alors, au lieu d'une réunion publique, il s'en forma plusieurs qui furent secrètes. Le nombre des convulsionnaires s'accrut, leurs exercices acquirent un nouveau degré de cruauté, et il s'y mêla beaucoup de désordres.

Le gouvernement, par ordonnance de mars 1733, défendit à toutes personnes atteintes de convulsions, de se donner en spectacle, de faire des assemblées dans des chambres et dans des maisons particulières, et aux non-convulsionnaires d'y assister¹.

Par cette ordonnance on pouvait atteindre les personnes, leurs propriétés; mais on n'atteignait ni les opinions ni les maladies.

Voici ce que j'ai pu recueillir sur les exercices qui eurent lieu dans les maisons particulières.

A l'exemple des filles de l'antique Milet, nos jeunes convulsionnaires eurent la fantaisie de s'étrangler. Les directeurs de l'œuvre s'y prêtèrent; mais si l'on en croit le docteur Hecquet, par la manière dont était fait le nœud coulant, la mort ne suivait pas toujours cette strangulation. Il ajoute qu'un convulsionnaire découvrit la supercherie².

Quelques-unes de ces filles avalaient des charbons ardents, quelques autres les livres³ reliés du nouveau Testament³. On en voyait qui se faisaient frapper toutes les

¹ *Cérémonies religieuses*, tome IV, page 497, édition de 1808.

² *Naturalisme des Convulsions*, deuxième partie, page 54.

³ *Idem*, première partie, page 96.

parties du corps à grands coups de marteau , et percer à coups d'épée , etc. Mais l'œuvre la plus méritoire , la plus sublime consistait dans le crucifiement. Une jeune fille , étendue sur une planche , s'y faisait clouer les pieds et les mains¹. Et je dois le dire , parce que j'en ai la certitude , des assemblées mystérieuses , tenues dans quelques villes de France , ont répété souvent cette horrible scène , et l'ont répétée à une époque très-voisine de la nôtre : les erreurs religieuses sont les plus difficiles à déraciner.

Le sieur Morand , médecin des armées du roi , étant parvenu , en février 1750 , à pénétrer dans une des réunions de convulsionnaires , en a fait une relation manuscrite dont voici un extrait :

A Paris , dans une rue qu'il nomme des Vertus , quartier Saint-Martin , était une de ces réunions. Plusieurs filles et femmes , après avoir prié Dieu et chanté les psaumes , éprouvaient des accès de convulsion , tombaient dans un état voisin de l'enfance et de l'imbécillité ; puis elles demandaient les secours meurtriers auxquels elles donnaient le nom enfantin de *nanan*. Elles couraient à genoux de chambre en chambre , employaient des expressions caressantes et naïves pour solliciter la torture et le supplice. Un homme avancé en âge , qu'elles appelaient *papa* , dirigeait avec gravité leurs dévotes fureurs.

Une fille d'environ trente-cinq ans ouvrit la scène : on la nommait sœur Rachel ; elle subit froidement le supplice de la croix , se laissa clouer les pieds et les mains sur des planches croisées , et déclara qu'elle était crucifiée pour la seconde fois. Elle ne témoigna de mécontente-

¹ *Naturalisme des Convulsions* , deuxième partie , page 79.

ment qu'à l'arrivée d'une princesse dont les joues étaient chargées de rouge. Les convulsionnaires abhorraient ce genre de luxe. Sœur Rachel, clouée à la croix, disait qu'elle faisait *dodo*.

Sœur Félicité, fille d'environ trente-cinq ans, parut à son tour, s'apprêta au supplice de la croix, déclara qu'elle allait le subir pour la vingt et unième fois : deux planches fixées et croisées l'une sur l'autre étaient placées horizontalement : elle s'étendit dessus, on lui enfonça dans les pieds, dans les mains, des clous de cinq pouces de long, qui pénétrèrent fort avant dans le bois. En cet état, elle conversait avec les assistants : bientôt elle demanda qu'on lui perçât la langue, et on la lui perfora avec la pointe d'une épée ; puis elle voulut qu'on la lui fendit ; elle fut obéie.

Alors une femme de soixante ans, dont le nom de secte était sœur Sion, se roule à terre, prononce un discours sans suite, et fait une ardente prière à Dieu. Le pape se jette sur elle, foule aux pieds toutes les parties de son corps, jusqu'à ce que la patiente ait dit *assez*. Bientôt elle dit *encore* ; et le pape redouble ses foulements avec plus de violence. Elle eut ensuite des convulsions ; puis on lui administra le *secours de la bûche*. C'était un gros tronçon de bois de chêne, d'un demi-pied de diamètre, dont on la frappa à tour de bras et à plusieurs reprises. Ensuite elle subit le supplice *de la presse*, où son corps était violemment comprimé avec des sangles tirées de part et d'autre avec effort. Pendant cette horrible compression, on lui lançait des coups de pieds si violemment que l'apparement en était ébranlé. Enfin elle fut écartelée et torturée dans tous les sens.

Pendant ces exécutions, sœur Rachel était restée clouée

sur sa croix , posée dans un sens vertical ; on alla vers elle , on la décloua , elle perdit peu de sang.

* Une jeune et jolie femme , sœur Suzanne , lisait des prières à genoux ; elle s'évanouit et eut des convulsions. Son mari présent la foule aux pieds avec un zèle extraordinaire , marche sur ses bras , sur ses mains , et la pique aux endroits qu'elle indique avec la pointe d'une épée.

Cependant sœur Felicité était encore clouée sur sa croix. On lui administra avec une cuiller un breuvage dégoûtant qu'elle avala sans répugnance. Enfin on la détacha ; et , arrachant les clous , elle perdit environ trois palettes de sang. Aussitôt le papa , avec effort , lui appuya le pied sur les diverses parties de son corps et sur son visage ; il lui perça la langue et les bras avec une épée ; on lui banda ses plaies et la séance fut levée.

Le docteur Morand nous apprend qu'une autre séance eut lieu , le 4 avril suivant , dans la rue de Touraine au Marais. Des personnes plus distinguées par leurs emplois et leur fortune que par leur jugement s'y rendirent ; et la scène convulsionnaire s'ouvrit à une heure. Pendant que le papa administrait le *secours de la bûche* , arrivent un commissaire et un exempt de police , etc. , qui s'emparent des portes et prennent les noms de tous les assistants. Cette brusque apparition ne déconcerta point le papa , qui continuait à frapper sa victime à coups de bûche , disant qu'il *fallait que l'œuvre de Dieu fût accomplie*. Six actrices et le directeur de ces scènes horribles furent enfermés à la Bastille.

A ces excès humiliants pour l'espèce humaine , pénibles à exposer et à lire , joignons un fait qui pourra faire diversion.

Un particulier , que la curiosité avait amené dans une

de ces assemblées clandestines, voyant les apprêts de l'œuvre du crucifiement, en fut révolté, s'écria que la flagellation devait précéder le supplice de la croix, se jeta à grands coups de canne sur ces maniaques, les chassa de leurs repaires, et mit en fuite les victimes et leurs bourreaux ¹.

Pendant ces étranges et horribles bacchanales, le sieur Carré de Montgeron, conseiller au parlement de Paris, d'abord incrédule, puis zélé partisan des convulsionnaires, recueillit avec un soin extrême les relations de toutes les guérisons, prétendues miraculeuses, opérées sur le tombeau de Paris, toutes les attestations des nombreux témoins, et en composa un gros volume in-4°, ~~avec~~ de gravures, intitulé : *La vérité des miracles opérés par l'intercession du bienheureux Paris, démontrée contre M. l'archevêque de Sens*. Le 29 juillet 1737, il vint à Versailles, y offrir avec assurance ce volume à Louis XV. Ce roi reçut l'hommage, et, peu de jours après, fit arrêter le sieur de Montgeron, qui fut renfermé à la Bastille. Il passa le reste de sa vie dans diverses prisons, et mourut, en 1754, dans la citadelle de Valence.

Cet ouvrage, où la raison et la vérité sont continuellement outragées, n'aurait obtenu qu'un succès éphémère si la persécution n'avait fait sa fortune. Il eut plusieurs éditions; l'auteur y ajouta deux volumes, qu'il composa dans sa prison.

La persécution fortifia encore longtemps cette déplorable secte. Le lieutenant de police Hérault, homme violent, irréfléchi, et agent formidable des jésuites, prenait, pour anéantir cette secte, des moyens qui la faisaient prospérer. Ses perquisitions portaient la terreur dans toutes les

¹ *Cérémonies religieuses*, tome X, page 205. édition de 1808.

familles ; ses nombreux agents pénétraient , même pendant la nuit , dans l'asile des citoyens , escaladaient les murs de clôture , enfonçaient les portes , ne respectaient ni âge , ni sexe , pour découvrir , emprisonner , exposer au carcan , exiler , ruiner les fauteurs de convulsions : voici quelques exemples de ces rigueurs.

Marie-Jeanne Lefèvre , sujette à l'épilepsie , eut le malheur d'éprouver un accès en pleine rue ; considérée comme une convulsionnaire , elle fut , en 1732 , arrêtée par la police et renfermée à la Bastille ¹.

Claude Larche n'avait pas plus de quatorze ans , lorsque , accusé d'avoir contribué à l'impression d'un ouvrage contre la bulle et sur l'*affaire du pot au lait* , il fut arrêté , emprisonné à la Bastille , exposé au carcan ~~et~~ banni pendant trois ans ².

Une petite fille , âgée de sept à huit ans , appelée Saint-Père , fut , pour un sujet pareil , mise à la Bastille , où elle resta près d'un an prisonnière ³.

Plus la police était rigoureuse et active contre les convulsionnaires , plus ceux-ci , pour éviter ses coups , redoublaient de précautions , de subtilité. Ce parti avait ses assemblées mystérieuses , ses auteurs , poètes ou prosateurs , ses graveurs , ses imprimeurs , ses colporteurs , etc. , que la police découvrait quelquefois , mais qui échappaient le plus souvent à son inquiète surveillance.

Il se tenait des assemblées clandestines à Paris et dans

¹ *Bastille dévoilée* , première livraison , page 80.

² *Idem* , page 85.

Dans le même ouvrage , on voit qu'un nommé Devaux , imprimeur , et son compagnon , nommé Jean-Jacques Devaux , sont , dans la même année , mis à la Bastille pour avoir imprimé contre la bulle et sur l'*affaire du pot au lait*. J'ignore quelle est cette affaire.

³ *Idem* , page 105.

ses environs. Dès les premiers temps des convulsions , le château de Vernouillet , près de Poissy , était un lieu d'assemblée pour ces sectaires , où présidait l'abbé Blondel , dit *frère Laurent*. Cet abbé , comme je l'ai dit , fut , en 1728 , renfermé à la Bastille¹.

A Saint-Maur , près de cette ville , l'abbé Duffart , théologal de Bayeux , et l'abbé Planchon , chanoine de Vincennes , y dirigeaient les réunions ; ils furent arrêtés en 1740 , et conduits à la Bastille².

Une assemblée très-fréquentée se tenait chez une jeune convulsionnaire miraculée , appelée Lefèvre ; elle éprouvait jusqu'à trente convulsions par jour ; elle fut , en 1732 , emprisonnée à la Bastille , où elle eut les mêmes accès. On la transféra à l'hôpital³.

Plusieurs assemblées eurent lieu dans une maison de la rue des Billettes. L'abbé Daribat , qui avait signé un appel contre la bulle , distribué les *Nouvelles ecclésiastiques* , et placé un morceau du bois du lit de Paris sous le traversin d'un sieur Ledoux , fut arrêté en 1731 , et renfermé à la Bastille⁴.

Un prêtre appelé Brunet fut , pour la même cause , en 1742 , traduit dans la même prison , ainsi que François Aubillard , qui tenait chez elle une assemblée de convulsionnaires⁵.

Une autre assemblée pareille avait lieu à Écouen , chez Marie Durier , dite Noël ; cette femme fut saisie en 1743 , et renfermée à la Bastille⁶.

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison , page 66.

² *Idem*, page 85.

³ *Idem*, page 94.

⁴ *Idem*, page 76.

⁵ *Idem*, page 97.

⁶ *Idem*, page 99.

On voit encore qu'en l'année 1759, des convulsionnaires se réunissaient secrètement à Paris, dans une maison située à l'Estrapade, chez le sieur Froissard de Préauval, ancien mousquetaire. Cette assemblée était présidée par le sieur Marie Chapelle, dit *frère Jacob Job*, natif de Paris, ancien directeur des fermes de Bretagne ; il était le poète de la réunion, et composait des cantiques qui s'y chantaient. Le sieur Froissard de Préauval fut, le 15 octobre 1758, conduit à Saint-Lazare, et le sieur Joseph-Marie Chapelle fut, l'année suivante, emprisonné à la Bastille¹.

Les partisans des convulsions publièrent ou firent circuler secrètement plusieurs gravures satiriques. Dans l'une on voyait l'arbre de la religion, entre les branches duquel figuraient Nicole, Quesnel, Pâris et autres apôtres du jansénisme. Au bas étaient deux jésuites qui s'efforçaient de le déraciner. Un nommé Cointre, graveur et poète, composa les vers placés au bas de cette gravure. Il fut, en 1752, mis à la Bastille.

Une seconde estampe représentait le pape lardé d'une douzaine de jésuites.

Une troisième avait pour sujet l'archevêque de Vintimille, lançant une pierre au diacre Pâris. Sur cette pierre était écrit le nom du prélat. Le lieutenant de police Héroult, armé de la crosse de l'archevêque, semblait ordonner cette lapidation. Jacques Mercier, accusé d'avoir débité cette gravure, fut, en 1732, arrêté et mis à la Bastille.

Plusieurs autres gravures furent répandues dans le public. La plus remarquable représentait des diables qui,

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, pages 118, 119.

tenant par la main l'archevêque de Paris, dansaient autour du feu où brûlait l'ouvrage périodique intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques*¹.

On exerçait aux barrières de Paris une excessive surveillance, afin d'empêcher l'introduction des livres imprimés hors de cette ville.

Mais cette surveillance de la police était souvent en défaut et surpassée par le génie des intéressés ; génie fécond en ressources et en subtilités.

Un courrier de Lyon fut saisi , en 1728 , à la barrière ; il était chargé des exemplaires d'un ouvrage intitulé : *Lettres de Paris à un ami de province , au sujet des violences qu'on exerce tous les jours contre les appelants*².

Les perquisitions faites sur ceux qui entraient aux barrières étaient poussées jusqu'à l'outrage et l'indécence.

Les deux filles d'un avocat au conseil , Marguerite et Louise Pinaut , furent , en 1751 , fouillées jusque sous leurs vêtements , où l'on trouva plusieurs livres prohibés. Ces deux demoiselles et leur frère , avocat , qui les accompagnait , furent conduits à la Bastille³.

Ce qui occupait le plus la police et ses nombreux agents était l'impression et la distribution de la feuille périodique intitulée : *Nouvelles ecclésiastiques*. Jamais on ne vit avec tant de succès la ruse résister à la force. Le lieutenant de police , malgré ses moyens immenses et ses perquisitions , qu'aucun droit , aucun respect public n'entravaient , ne put en aucun temps arrêter la circulation de cette feuille , découvrir ses auteurs , ni le lieu où elle s'imprimait.

¹ *Bastille dévoilée* , première livraison , pages 82 , 83.

² *Idem* , page 75.

³ *Idem* , *ibidem*.

Diverses personnes , sur de simples soupçons , furent arrêtées : tels étaient , en 1728 , l'abbé Gaillard ; en 1731 , le père de Gennevilliers , oratorien ; en 1747 , l'abbé Morellet , comme suspects d'être auteurs de cette feuille¹. On arrêta aussi , comme coopérateurs et distributeurs , l'abbé Sanson , le prêtre Jean-Louis Roche de Troya , l'abbé Daribat , Paul Suleau , bénédictin ; l'abbé Cossoni , et une infinité d'autres ; mais on n'arrêta jamais la composition , l'impression , ni la distribution des *Nouvelles ecclésiastiques*².

Cette feuille s'imprimait tantôt à la ville , tantôt à la campagne. A Paris , elle s'est imprimée sous le dôme du Luxembourg , entre les piles de bois des chantiers du Gros-Caillou , où les imprimeurs s'introduisaient déguisés en scieurs de long ; elle s'imprimait dans des bateaux sur la Seine , etc., etc. ; à la campagne , dans diverses maisons particulières ; et mille ruses furent inventées pour lui faire franchir les barrières , où la surveillance ne respectait rien.

On rapporte qu'un chien barbet était l'heureux introducteur des feuilles prohibées ; entre sa peau tondue et une peau postiche , adroitement ajustée sur son corps , on plaçait ces feuilles , et le barbet fraudeur entraînait sans être fouillé , et les portait à leur adresse.

On raconte aussi qu'au moment où le lieutenant de police Hérault faisait des perquisitions dans une maison du faubourg Saint-Jacques , pour découvrir l'imprimerie des *Nouvelles ecclésiastiques* , on jeta , presque en sa présence , dans sa propre voiture , un certain nombre de feuilles de cet ouvrage , encore humides et fraîchement

¹ *Bastille dévoilée* , première livraison , pages 70 , 76 , 404.

² *Idem*.

sorties de dessous la presse. On voulait lui prouver que ses investigations étaient inutiles, et que la puissance des oppresseurs est souvent surmontée par le génie des opprimés.

S'agissait-il de placarder au coin des rues quelques affiches satiriques, ou quelques avis favorables au parti? voici comment on procédait : une femme, chargée d'une hotte, couverte de haillons, appuyait, comme pour se reposer, sa hotte contre le mur. Un enfant, contenu dans cette hotte, par une ouverture secrètement pratiquée, appliquait sur le mur l'affiche imbibée de colle. L'opération terminée, l'enfant fermait cette ouverture, et la femme allait la renouveler ailleurs¹.

Cependant, malgré la police et ses nombreux agents, les *Nouvelles ecclésiastiques* s'imprimaient et se distribuaient assez régulièrement. Les assemblées clandestines n'étaient point interrompues, et les convulsions, même les plus horribles, étaient toujours en vigueur. Aucun des moyens qu'employait le gouvernement ne pouvait arrêter le cours ni diminuer les ravages de cette contagion. Le parti qui dirigeait les convulsionnaires était donc, par son nombre, son habileté et ses ressources, et surtout par sa discrétion, devenu une puissance que le gouvernement ne pouvait dominer, et qui luttait contre lui avec d'assez grands avantages. Ce parti se composait de tous ceux dont la bulle *Unigenitus* contrariait les opinions, il se composait

¹ Les placards qui furent affichés, les pamphlets qui furent répandus, malgré la vigilance de la police, étaient en très-grand nombre; il existait dans la bibliothèque de La Vallière, un recueil de ces seules pièces fugitives qui formait treize volumes in-4°. Les seuls titres de tous les ouvrages composés pour et contre sur cette matière remplissent un gros volume in-folio.

encore des ennemis des jésuites, auteurs de cette bulle, et enfin se composait de ceux qu'on a nommés *jansénistes*.

On s'étonne de ce que les jansénistes, les opposants à la bulle, illustrés, sous Louis XIV, par leurs talents, leurs persécutions, leur courage à les supporter, par les Arnaud, les Pascal, les Racine leurs consorts, aient, sous Louis XV, délaissé les nobles armes de ces derniers, pour employer celles de la faiblesse, de la fraude et du fanatisme. Diverses circonstances produisirent cette dégénération. Le parti avait vieilli : il se trouvait sous un règne où l'intrigue obtenait seule des succès. La paix, dont il avait joui pendant la durée de la régence, affaiblit son énergie ; et lorsque, après ce temps, une nouvelle persécution s'éleva contre lui, il n'eut à opposer à ses ennemis que des armes indignes de celles de leurs prédécesseurs. Le diacre Pâris et ses convulsionnaires offrirent une occasion propre à corroborer sa cause par de prétendus miracles ; les plus zélés intriguèrent pour en produire, écrivirent pour les faire valoir et pour prouver que la puissance divine intervenait dans les convulsions. Des manœuvres secrètes aidèrent à l'accroissement du nombre des convulsionnaires, propagèrent la contagion des convulsions, qui prirent de plus en plus un caractère de gravité et de fureur.

De jeunes filles payées s'étudièrent à se donner des convulsions, et quelques personnes enseignaient à d'autres les moyens de s'en procurer. Marie-Anne Chartier, ouvrière en dentelles, âgée de vingt et un ans, avoua qu'elle se donnait des convulsions à volonté ; qu'ayant un mal d'estomac, elle alla à Sainte-Geneviève, y trouva une dame qui lui conseilla d'aller à Saint-Médard ; que, voyant des personnes qui faisaient des contorsions, elle

crut qu'elles étaient nécessaires à sa guérison : elle se procura des convulsions comme les autres ¹.

Jean Fiet, cuisinier au collège de Navarre, Antoine Maupoint, Pierre Laporte, Marie Tussiaux, etc., avouèrent à la Bastille, où ils furent enfermés, qu'ils se procuraient des convulsions et les faisaient cesser à volonté ².

Pierre Santuron et le comte Daverne enseignaient cet art, le premier à un jeune garçon appelé Laporte, et le second à son fils, âgé de cinq ans ³.

Un prêtre nommé Laborgne donnait aussi des leçons de convulsions ; il fut, en 1742, renfermé à la Bastille ⁴.

D'après ces faits, on ne peut douter de l'existence d'une direction et des manœuvres sourdes qui prêtaient leurs secours à des convulsionnaires faibles d'esprit et de bonne foi.

La partie saine des jansénistes ne participa point à ces intrigues ; elles furent l'œuvre de quelques individus turbulents et emportés. Les hommes éclairés de ce parti n'approuvèrent point les convulsions ; ceux mêmes qui crurent devoir les admettre à cause des miracles opérés sur le tombeau de Paris, tels que les évêques Soanen, Colbert, Caylus, etc., rejetèrent, comme illicites et contraires au cinquième commandement, les actes inhumains appelés les *grands secours* ou *secours meurtriers* ; ainsi, on ne pourrait, sans injustice, accuser tous ceux qu'on nomme *jansénistes* ou *appelants de la bulle*, d'avoir contribué aux manœuvres et aux fureurs des convulsions : elles étaient l'ouvrage de quelques hommes de ce parti,

¹ *Bastille dévoilée*, première livraison, page 79.

² *Idem*, page 79 ; et *Cérémonies religieuses*, tome IV, page 195 ; édition de 1808.

³ *Bastille dévoilée*, pages 80, 88.

⁴ *Idem*, page 98.

Mais si ces hommes éclairés, en réprouvant les impostures, les extravagances, les tours de force, les cruautés des convulsionnaires, croyaient à leurs prétendus miracles, croyaient que Dieu favorisait leur parti, on peut facilement combattre cette opinion intéressée, en leur objectant que Dieu favorisait aussi le parti des protestants, puisque ceux-ci éprouvèrent, par suite de la persécution, des accidents tout aussi étranges, et opérèrent des choses tout aussi merveilleuses. La Divinité intervient-elle dans de semblables scènes, et la vérité ne s'établit-elle pas plus efficacement par le secours de la raison que par celui des miracles?

A des scènes ridicules et atroces joignons celles où les convulsionnaires avaient introduit des indécences et des profanations.

Lancées dans la carrière du délire, ces jeunes convulsionnaires la parcouraient entièrement; elles usurpèrent les fonctions du sacerdoce. Le docteur Hecquet nous assure qu'elles se croyaient inspirées par l'esprit divin. « En conséquence, dit-il, elles prêchent, elles disent la messe, elles imposent les mains; elles baptisent, elles prophétisent¹. »

Ce que dit le docteur Hecquet est confirmé par un autre témoignage plus authentique encore. Dans les registres trouvés à la Bastille, on voit que Jeanne-Charlotte Barachin, veuve Gilbert, dite *sœur Mélanie*, fut, en 1747, renfermée à la Bastille pour avoir rempli le ministère d'un prêtre, en confessant plusieurs femmes, plusieurs religieuses jansénistes et convulsionnaires².

¹ *Naturalisme des Convulsions*, première partie, *Réponse à la lettre à un confesseur*, pages 7 et 8.

² *Bastille dévoilée*, première livraison, page 105.

On voit que ces jeunes convulsionnaires, stimulées par leurs directeurs, ne furent arrêtées par aucune borne. C'est ici l'occasion d'ajouter quelques observations sur les causes qui amenèrent leur délire.

Les jeunes filles portent toutes le germe d'une affection que les médecins nomment *hystérique*, et les moralistes *amour* ; ce germe est plus ou moins actif, suivant qu'elles sont plus ou moins chastes, plus ou moins sédentaires, et que leur raison est plus ou moins exercée. Ce germe doit aux circonstances ses développements qui varient comme elles. Si une jeune fille, élevée parmi des personnes qui croient aux possessions du diable, s'arrête à cette croyance, elle prend les inquiétudes de son âge pour la présence de l'esprit malin qui la tourmente : elle se croit possédée. Est-elle entourée de personnes attachées aux pratiques minutieuses de la dévotion, elle s'y dévouera avec passion, avec excès ; ses abstinences, ses mortifications iront toujours croissant ; elle aura même des extases et des convulsions. C'est l'amour qui chez elle a pris une fausse direction.

Une jeune fille dont l'imagination ne sera maîtrisée par aucune de ces circonstances, suivra la voie droite de la nature ; elle sentira le pouvoir de la sympathie qui attire un sexe vers l'autre, et elle éprouvera sans mélange le sentiment qu'on appelle *amour*.

Les principes que je viens de poser sont applicables aux convulsionnaires : leur délire, leur fureur n'était que de l'amour dont l'indignation développa le germe, n'était que de l'amour coulé dans le moule de la dévotion.

L'amour, sous les formes d'une dévotion exaltée, était chez elles mal déguisé, comme on le verra par la suite.

Ces filles convulsionnaires se méprenaient sur l'essence de leur maladie. Si, au lieu d'alimenter leur imagination de sombres images, on leur eût chanté le joyeux épithalame ; si, au lieu des funèbres objets du cimetière de Saint-Médard, du tombeau de Pâris, on leur eût présenté la couche nuptiale, maladie, délire, fureur, miracles, prophéties, tout aurait disparu ; le calme et de douces affections auraient remplacé les désordres et les tempêtes des sens. En voici la preuve, et c'est un témoin instruit et oculaire qui va nous la fournir.

« Il est remarquable, dit le docteur Hecquet, il est » presque définitif pour l'érotisme de leurs vapeurs, » qu'aucune d'elles n'ait demandé des femmes pour la » secourir¹ ; » les *secouristes* étaient tous des hommes jeunes et vigoureux.

Ces filles étaient couvertes de vêtements particuliers, qu'on nommait *habits de convulsionnaires*, « habits, dit ce » docteur, qui les couvrent si peu exactement, qu'ils les » exposent à tous moments et dans tous leurs mouvements, à commettre des indécences². »

On remarquait en elles un penchant à paraître dans l'état de nature. « Elles se montrent et se laissent voir » nues, » dit le médecin Hecquet, qui parle de leurs postures lascives, de leurs complaisances pour les jeunes gens qui les secouraient, des coups d'œil gracieux qu'elles leur lançaient ; tout cela, dit-il, n'est autre chose qu'autant de voix qui crient : *Da liberos, alioquin morior*³.

Il parle ailleurs des nudités qu'elles se font gloire d'ex-

¹ *Naturalisme des Convulsions*, deuxième partie. page 102.

² *Idem*, page 169.

³ *Idem*, page 171.

poser aux yeux des hommes qui sont jeunes et souvent ecclésiastiques ¹.

Des jeunes gens et de jeunes prêtres peuvent-ils être insensibles « à la vue de jeunes filles qui se montrent à » leurs yeux sous des postures lascives et tentantes ² ?

» Elles commettent, dit-il aussi, des indécences, des » obscénités, des infamies même ³.

» Une convulsionnaire se mit nue comme la main, en » présence d'ecclésiastiques qui s'enfuirent ⁴. »

Un fauteur des convulsions, aveuglé par l'esprit du parti, dans un ouvrage intitulé le *Coup d'œil*, osa dire que les indécences des convulsionnaires ne faisaient que relever l'œuvre des convulsions, comme les ombres dans un tableau. L'auteur d'un autre ouvrage, intitulé le *Plan de l'œuvre*, trouvait dans ces indécences des *caractères divins* qui effaçaient les taches qui pouvaient obscurcir cette œuvre ⁵.

On voit ici une preuve manifeste de l'étrange égarement où l'esprit de parti jette les hommes : des postures indécentes, lascives, des nudités illustrent l'œuvre des convulsions et lui donnent un caractère divin !

Le médecin Hecquet regarde comme un indice de la passion amoureuse de ces filles l'invitation qu'elles font aux hommes de marcher sur leur ventre, sur leurs cuisses, sur leur sein, et même de lutter contre elles ⁶.

Trouvera-t-on quelque *caractère divin*, ne trouvera-t-on pas plutôt les caractères de la concupiscence dans cet autre tableau que fait le même docteur ? « On sait par noms

¹ *Naturalisme des Convulsions*, deuxième partie, page 85.

² *Idem*, page 171.

³ *Idem*, page 174.

⁴ *Idem*, page 172.

⁵ *Idem*, page 175.

⁶ *Idem*, page 98.

» et surnommés les indignes licences d'hommes en cale-
 » çons, en chemise ou camisole, sur les genoux desquels
 » se place une jeune fille convulsionnaire, en jupon et en
 » camisole; laquelle se fait étroitement presser par d'au-
 » tres hommes contre la poitrine et contre les cuisses de
 » celui qui la soutient; cela, monsieur, vous paroît-il in-
 » nocent ¹ ? »

L'amour laissa souvent tomber le voile de dévotion qui le déguisait. Notre docteur nous l'atteste en traitant les convulsions d'*infamies*. Il ajoute : « Car quel autre nom
 » donner à l'aventure de celle qui vient d'accoucher au
 » milieu de ses convulsions, et en faisant de beaux dis-
 » cours ² ? »

» Les unes, dit-il encore, sont accouchées à l'hôpital
 » ou ailleurs, et les autres ont été soustraites à la vue de
 » leurs frères convulsionnaires, pour couvrir de honteux
 » soupçons. Des ecclésiastiques, non criminels si l'on veut
 » jusqu'à un certain point, ne se sont-ils pas trouvés im-
 » pliqués dans ces sortes d'aventures ³ ? »

Ces aventures, aux yeux de quelques partisans de l'*œuvre*, ternirent un peu sa gloire, mais ne l'éclipsèrent pas. Les convulsions, stimulées par la persécution constante du gouvernement, continuèrent avec la même ardeur : elles ont duré, à Paris, *trente-cinq ans*, depuis le mois de mai 1727 jusqu'au mois d'août 1762, époque où la société des jésuites fut dissoute. Alors elles cessèrent avec la persécution dont ces pères étaient les instigateurs.

Dans cette affaire, dont nos annales ne présentent que des exemples extrêmement rares, et n'en présentent au-

¹ *Naturalisme des Convulsions*, page 154.

² *Idem*, page 174.

³ *Idem*, page 170.

cun qui lui soit pareil par son éclat et sa durée, les persécuteurs et les persécutés eurent des torts ; mais les plus graves furent ceux du gouvernement qui ignorait cette vérité , aujourd'hui devenue triviale , que la persécution fortifie les opinions qu'elle s'efforce de détruire.

A l'affaire des convulsions s'en joignit une autre qui eut les mêmes causes , les mêmes chefs , celle des *billets de confession*.

Le cardinal et ministre de Fleury , qui , par faiblesse ou impéritie , avait laissé aux jésuites semer la discorde et diriger les persécutions , mourut en 1743. L'archevêque de Paris , Vintimille , prélat pacifique , et qui faisait moins qu'il ne laissait faire , étant mort trois ans après , les jésuites parvinrent à lui donner un successeur plus agissant : le sieur de Bellefond , fanatique et partisan outré des doctrines jésuitiques , fut leur homme. Déjà de nombreuses lettres de cachet étaient fabriquées , et les prisons allaient , au gré des jésuites , s'enrichir de victimes , lorsque la mort du nouveau prélat vint subitement suspendre ces sinistres préparatifs. La gloire de les faire exécuter était réservée à son successeur , Christophe de Beaumont , homme de mœurs austères , dont l'opiniâtreté surpassait l'ignorance , et qui n'avait d'autre volonté que celle des jésuites. Sous un prélat si dévoué , la persécution ne se ralentit pas ; elle se manifesta avec une rigueur nouvelle.

On avait déjà projeté , du temps de l'archevêque Vintimille , pour ôter toute influence aux jansénistes , de leur interdire les fonctions sacerdotales et de forcer ceux qui leur accordaient confiance , à s'adresser , pour les livres de piété , à leurs ennemis , aux jésuites. On avait même résolu de n'accorder la communion , le viatique , qu'à

ceux qui seraient munis d'un *billet de confession*, billet qui devait attester que le porteur avait réellement fait sa confession à un prêtre du parti jésuitique, à un prêtre partisan de la bulle. Les sacrements administrés par les jésuites étaient les seuls efficaces. Ces hommes prétendaient s'attribuer le monopole des consciences; mais la croyance se persuade, la confiance s'inspire : elles ne se commandent point.

Cette mesure était tyrannique, absurde et inexcusable. Les jésuites, quoique habiles intriguants, séducteurs adroits, avaient des vues assez bornées.

Christophe de Beaumont ordonna la stricte exécution de ses ordres sur les billets de confession. Les curés, soumis à ses ordres, s'y conformèrent, et n'administraient point les sacrements à ceux qui n'exhibaient point le billet exigé.

Plusieurs personnes se plaignirent au parlement de cette vexation. Le 20 mars 1750, le sieur Coffin, conseiller au Châtelet, étant malade, appela les secours de l'Église; le curé de Saint-Étienne-du-Mont, nommé Bouettin, parce que ce conseiller n'était point en règle, lui refusa la communion.

Le parlement alors embrassa chaudement la cause du conseiller Coffin. Il manda le curé, qui refusa de répondre aux interpellations de cette cour, et motiva son refus sur ce que, dans l'exercice de son ministère, il ne devait compte qu'à Dieu et au prélat, son supérieur.

D'après ce principe, le clergé, supérieur aux lois, pouvait, dans l'exercice de ses fonctions, troubler impunément l'état. Le parlement le sentit, décréta de prise de corps le curé Bouettin, et députa auprès de l'archevêque de Paris pour l'engager à faire administrer les sacre-

ments au malade. L'archevêque n'était pas homme à fléchir. Dès lors s'engagea une lutte violente entre le clergé jésuitique et la magistrature.

Le 18 avril 1752, le parlement rend un arrêt, en forme de règlement, qui défend aux ecclésiastiques de refuser aux fidèles les sacrements sous prétexte du défaut de billet de confession et de non-acceptation de la bulle *Unigenitus*. Cet arrêt, quoique le parlement en poursuivît l'exécution avec rigueur, fut sans effet. Les prélats, partisans des jésuites, soutenaient que le parlement n'avait pas le droit de s'immiscer dans cette affaire : grands débats, vives dissensions qu'enflammaient de plus en plus les divers écrits que publiaient l'un et l'autre parti.

C'est dans ces circonstances que Louis XV, entrant tout échauffé chez la marquise de Pompadour, lui dit : *Ces grandes robes (les membres du parlement) et le clergé sont toujours aux couteaux tirés ; ils me désolent par leurs querelles ; mais je déteste bien plus les grandes robes... Ils voudraient me mettre en tutelle... Robert Saint-Vincent (conseiller au parlement) est un boute-feu que je voudrais pouvoir exiler ; mais ce sera un train terrible. D'un autre côté, l'archevêque est une tête de fer qui cherche querelle¹. Heureusement qu'il y en a quelques-uns dans le parlement sur qui je puis compter, qui font semblant d'être bien ~~indociles~~ ^{indociles}, mais qui savent se radoucir à propos : il m'en coûte pour*

¹ Ce prélat, fort opiniâtre et fort ignorant, était cependant très-charitable, surtout envers les familles nobles, auxquelles il faisait des pensions. Sur six cent mille livres de revenus, il n'en gardait pour lui que cent mille ; mais cette bienfaisance peut-elle compenser tous les maux causés par son entêtement ? Voici dans ce quatrain son portrait assez ressemblant :

Dieu lui donna la bienfaisance,
Le diable en fit un entêté.
Il couvrit par sa charité
Les maux de son intolérance.

cela quelques abbayes, quelques pensions secrètes¹... Puis s'adressant à Gontaut, qui essayait de calmer ses inquiétudes : Vous ne savez pas ce qu'ils font, ce qu'ils pensent ; c'est une assemblée de républicains ! en voilà au reste assez ; les choses comme elles sont dureront autant que moi². On voit par ce dernier trait de caractère que ce roi était indifférent pour les choses de son gouvernement et pour l'avenir.

Le ministère cherchait à tempérer l'extrême irritation des deux partis, et n'employait que des moyens impuissants. Des lettres-patentes du 22 février 1755, en ordonnant au parlement de surseoir à toutes poursuites sur cette matière, devinrent un nouvel aliment de discorde. Ce tribunal refuse d'enregistrer ces lettres, et annonce qu'il fera des remontrances. Le roi déclare qu'il ne les entendra pas ; et le 5 mai suivant, il donne de nouvelles lettres en forme de jussion, prescrivant l'enregistrement. Le parlement arrête, le 7 du même mois, *qu'il ne peut, sans manquer à son devoir et à son serment, obtempérer aux dites lettres en forme de jussion.*

Le 9 mai, le parlement est exilé ; quelques-uns de ses membres sont emprisonnés ; et le 9 novembre suivant, le roi crée une *chambre royale de justice* pour remplacer le parlement : elle fut installée le 13 suivant dans le couvent des Grands-Augustins.

Les différents pouvoirs ne connaissaient point exactement leurs limites qui, depuis les commencements de la monarchie, n'avaient jamais été fixées. Ce défaut de fixation a causé souvent de pareilles dissensions.

Après plusieurs démarches, le parlement, par une déclaration du roi du 2 septembre 1754, fut rappelé à

¹ La corruption, la corruption !

² *M'langes d'histoires*, journal de madame du Hausset.

ses fonctions ; on annula toutes les procédures commencées, on imposa un silence absolu sur les matières de religion , et le parlement fut chargé d'y tenir la main.

Ce raccommodement ne contentait pas le clergé jésuitique. Le roi manda près de lui ses principaux membres, et leur dit : *Je vous défends toute réponse à ce que je vais vous dire. Je veux la paix et la tranquillité dans mon royaume. Je vous ai imposé silence : ceux qui y contreviendront seront punis suivant les lois.*

Ces ordres laissaient toujours subsister la cause des dissensions : les jésuites en furent irrités.

Les prêtres, qui leur étaient dévoués, continuèrent à troubler les consciences, et le parlement continua à réprimer leur zèle turbulent. Le clergé de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont et celui de Sainte-Marguerite furent les plus récalcitrants.

Les nommés Brunet, vicaire, et Meuriset, porte-Dieu de la première de ces paroisses, déjà condamnés par arrêt du parlement du 19 août 1732, n'en furent pas plus sages. En septembre 1734, ils refusèrent d'administrer les sacrements à Marie Lallemant, en danger de mort, sous prétexte de défaut de représentation de billet de confession et de déclaration du nom de son confesseur. Ils furent de nouveau, le 27 septembre 1734, condamnés à administrer ce sacrement, et en même temps le parlement ordonna au sieur Ansel, second vicaire, d'exécuter l'arrêt : tous s'y refusèrent.

Au mois de novembre suivant, des sommations sont faites à ces prêtres. Meuriset répond qu'il a rendu compte de sa conduite à l'archevêque de Paris, et que ce prélat lui a donné son approbation. Le parlement le décréta de prise de corps ; et le roi, dans le même mois, exila Chris-

tophe de Beaumont, archevêque de Paris, à Champeaux, près de Melun..

Le 5 février 1755, les prêtres de la même église de Saint-Étienne-du-Mont refusent les sacrements à une jeune fille et au sieur de Valibouse, chevalier de Saint-Louis, qui mourut peu de jours après. Le même jour de ce refus, le sieur Villeneuve, conseiller au grand conseil, demande les sacrements pour une femme malade dans sa maison. Les prêtres firent beaucoup de difficultés pour les administrer; ils promirent enfin de venir le lendemain, ils vinrent le soir même. Rien n'était préparé pour les recevoir. L'affaire expédiée, ils se retirèrent. Le sieur Villeneuve et son beau-frère veulent reconduire le saint-sacrement à l'église; mais sortis de la maison, ils voient avec étonnement ces prêtres fuir à toutes jambes. Ils courent pour les atteindre; arrivés à la porte de l'église, elle est brusquement fermée sur eux.

La conduite étrange de ces prêtres, l'époque inattendue de leur visite, et leur précipitation ridicule à fuir vers l'église et à en fermer la porte sur ceux qui les suivaient, provenaient de ce que, pour porter le saint-sacrement dans la maison du conseiller Villeneuve, ils devaient passer devant celle du chevalier Valibouse, auquel ils venaient de refuser les sacrements; ils craignaient qu'on ne les forçât d'entrer chez ce dernier.

Le parlement, le 8 mars suivant, condamna au bannissement les vicaires Ansel et Meuriset. Un autre vicaire de la même paroisse, nommé Caulet, ayant refusé le viatique au sieur de La Grosse, fut condamné par cette cour à une amende. L'archevêque aussitôt le récompensa de ce refus en lui donnant une cure très-lucrative.

Les prêtres de la paroisse de Sainte-Marguerite ne se

montrèrent pas plus sages. Le curé, pour ses refus des sacrements, fut, le 8 mars 1755, condamné au bannissement; les scellés furent mis chez lui; son frère, le chevalier de Beaurecueil, maltraita le gardien des scellés. Il fut vérifié que le curé de Sainte-Marguerite devait 150,000 livres aux pauvres.

Le 8 avril, le nommé Midor, vicaire de Sainte-Marguerite, refuse la communion pascal au sieur Coquelin qui ne peut exhiber de billet de confession; il signe son refus, et le parlement le décrète de prise de corps.

Pour la même affaire, cette cour condamne les prêtres Fauque et Daqueron au bannissement perpétuel.

Le 28 mai de la même année, des prélats s'assemblèrent; et, divisés d'opinions, ils écrivirent au pape qui leur répondit par une bulle que le parlement supprima.

Le nommé Bonzé, desservant de la même paroisse, invité à venir administrer les sacrements au sieur Cousin, marchand mercier, en danger de mort, s'y refuse, parce que ce malade ne lui présente pas de billet de confession, et ne consent pas à avoir un entretien secret avec lui. Sommé de remplir ce devoir, le prêtre Bonzé répond que son refus est conforme à un plan arrêté, et qu'*il n'en démordra pas*. Le parlement, après plusieurs arrêts inutiles, en lance un du 12 novembre 1755, contre le prêtre Bonzé et contre deux porte-Dieu de la paroisse de Sainte-Marguerite, et les décrète de prise de corps. Le lendemain tous les prêtres de cette paroisse, à l'exception d'un seul, qui se trouvait malade, prennent la fuite⁴.

Le curé de Saint-Médard, qui s'était refusé de faire un service pour quatre curés ses prédécesseurs, dont l'un,

⁴ *Anecdotes manuscrites*, recueillies par le président de Meinières, carton 6.

le sieur Pommard , était en exil pour affaire de la bulle , fut , le 17 mars 1755, décrété de prise de corps. Des prédicateurs déclamaient publiquement contre les actes et les principes du parlement. Le feu de la discorde faisait des progrès alarmants pour la tranquillité publique. Il était difficile de l'éteindre , en n'attaquant le mal que dans ses effets , sans s'occuper de ses causes. Le gouvernement ne savait y pourvoir autrement.

Le roi , par une déclaration du 10 décembre 1755, recommande à tous ses sujets « d'avoir pour la constitution » (la bulle *Unigenitus*) le respect et la soumission qui lui » sont dus, sans néanmoins qu'on puisse lui attribuer la » dénomination, le caractère et les effets de règle de loi. » Il prescrit de nouveau le silence sur cette matière , renvoie aux juges ecclésiastiques la connaissance des refus des sacrements, permet cependant aux magistrats de punir les auteurs de ces refus , et accorde une amnistie générale pour le passé. Cette déclaration , comme on s'en doute , ne satisfait aucun des partis.

Le roi , qui craignait moins d'offenser le parlement que les jésuites, vint au Palais trois jours après , et y tint un lit de justice. Il fit d'abord enregistrer la déclaration précédente , puis une seconde sur la police du parlement, enfin un édit portant suppression de deux chambres du parlement et des présidents des enquêtes. Plusieurs membres de cette cour donnèrent volontiers leur démission. Ce lit de justice répandit la consternation , ne contenta personne , et ne remédia point au mal.

Les jésuites n'avaient pas obtenu ce qu'ils demandaient; ils murmurèrent contre le roi, et formèrent sourdement une *sainte ligue*, dans laquelle ils obligeaient leurs pénitents de s'enrôler.

Les prêtres, leurs partisans, continuèrent à refuser les sacrements aux malades dépourvus de billet de confession.

Le curé de Sainte-Marguerite, revenu de son exil, signala son retour par le refus des sacrements à milady Crumont. Il est décrété de prise de corps, se réfugie à Avignon, puis va aux eaux de Plombières, de là à Bruxelles, où, ayant prêché séditionnellement, il fut condamné à être fustigé et flétri : il subit son jugement.

Le sieur Fualdez, desservant de la même paroisse, refuse les secours de la religion au sieur Coquelin, extrêmement malade, et qui mourut sans sacrements. Le parlement, à qui ce fait fut dénoncé, ordonna, le 8 avril 1756, qu'il en serait informé¹.

Le 19 septembre de la même année paraît un mandement de Christophe de Beaumont. Cet archevêque était une machine épouvantable que les jésuites dirigeaient contre leurs adversaires. Son mandement portait défense à tous les fidèles de se pourvoir devant les juges séculiers pour se faire administrer les sacrements; à tous juges laïques, à tous magistrats, de rendre aucun jugement relatif au refus de ces sacrements; à tous officiers de les exécuter, et à tous ecclésiastiques d'obéir aux ordres des juges séculiers, qui leur enjoindraient d'administrer les sacrements; le tout sous peine d'excommunication.

Ce mandement séditionnel était en opposition formelle avec la déclaration que, le 10 décembre précédent, le roi avait fait publier.

Au mois d'octobre 1756, le jésuite de Larivet, confesseur de mesdames de France, quittant Pontoise pour se

¹ *Anecdotes manuscrites*, recueillies par le président de Meiniers, carton 6.

rendre à Paris , dans une conversation qu'il eut à la grille des Ursulines de cette première ville , avec la supérieure et quatre religieuses , traita Louis XV de persécuteur , et dit à deux séculiers , en parlant de ce roi : *Il faut que je m'en retourne ; car ce benêt pourrait bien encore faire quelques sottises* ¹.

Le mécontentement du parti jésuitique était extrême.

Le 5 janvier 1757 , sur les six heures du soir , Louis XV , montant en carrosse et partant de Versailles pour aller souper à Trianon , se sentant frappé , s'écria : *On m'a donné un furieux coup de poing*. Puis passant sa main sous sa veste , et l'ayant retirée ensanglantée , il dit : *Je suis blessé !* Alors , apercevant un particulier qui gardait son chapeau sur la tête , il ajoute : *C'est cet homme-là qui m'a frappé ; qu'on l'arrête , mais qu'on ne le tue pas*. L'assassin est arrêté. Le roi remonte dans ses appartements ; il est saigné deux fois dans la soirée. Les chirurgiens reconnaissent que la blessure n'est pas dangereuse. Le coup de couteau , dirigé de bas en haut , n'avait pénétré dans les chairs que d'environ quatre travers de doigt.

Robert-François Damiens , auteur de ce crime , et qui , depuis plusieurs heures , s'était placé sur le passage de Louis XV dans le dessein de le poignarder , fut aussitôt saisi par les valets de pied du roi , et conduit dans la salle des gardes. On trouva sur lui le couteau dont il s'était servi , couteau à deux lames , l'une de forme ordinaire , et l'autre semblable à celle d'un canif. C'est de cette dernière lame que l'assassin se servit.

On trouva aussi sur lui trente-sept louis d'or , quelque argent blanc , et un livre intitulé : *Instructions et prières chrétiennes*. Les assassins des rois ont toujours été dévots.

¹ *Les iniquités découvertes* , lettres d'un patriote , pages 50 , 51 , 52.

Questionné, torturé horriblement dans la salle des gardes, il dit à plusieurs reprises : *Qu'on prenne garde à monseigneur le dauphin*. Pressé d'avouer ses complices, il déclara qu'ils étaient bien loin, qu'on ne les trouverait plus ; que s'il les déclarait, tout serait fini.

« Outre le propos qu'il a tenu sur monseigneur le » Dauphin, dit l'auteur des *Anecdotes de la Cour*, on a » remarqué que, dans ses réponses, il s'est presque tous » jours servi du mot *nous* ; et dans le premier moment, » quand on lui demanda s'il avait des complices, il dit : » *Si j'en ai, ils ne sont pas ici*¹. »

Le 18 février seulement, Damiens fut transféré à Paris ; et dans cette translation on prit des soins extrêmes pour la sûreté du prisonnier, ou plutôt pour l'empêcher de communiquer avec le public. Il fut enfermé à la Conciergerie et dans la tour de Montgommery, où avait autrefois été détenu Ravailiac.

Son procès fut instruit par une commission composée de conseillers et présidents du parlement, auxquels s'adjoignirent, pour le juger, des pairs de France.

J'épargnerai à mes lecteurs les détails de cette procédure, ainsi que le récit de l'horrible supplice que, le 28 mars 1757, subit le criminel. Je me bornerai à quelques réflexions sur les réticences et le mystère qui signalèrent l'instruction du procès et sur les instigateurs du crime.

Plusieurs témoins, dont les dépositions auraient jeté un grand jour sur cette affaire, ne furent ni appelés ni entendus. L'instruction n'eut point la publicité nécessaire à un procès de cette importance : elle ne fut point confiée

¹ *Anecdotes sur la cour de France*, page 161.

aux chambres assemblées, mais à une réunion de personnes choisies par la cour; personnes dont la plupart étaient suspectes de partialité, et chargées de condamner l'assassin, sans s'occuper de ses complices et instigateurs; ce qui fait conjecturer que ces derniers étaient puissants.

Malgré les instances réitérées du prince de Conti, on refusa de prendre des informations en Flandre, où Damiens avait formé sa résolution, et où il demeurerait avant de venir à Versailles.

Le prince de Croy avait recueilli en Flandre plusieurs notions intéressantes et propres à répandre de grandes lumières sur les instigateurs du crime. Les juges refusèrent d'en faire usage, parce que les mémoires qui les contenaient, n'étant accompagnés d'aucune forme juridique, ne pouvaient servir au procès. Cependant un des rapporteurs, le sieur Pasquier, en fit un extrait. En annonçant ce travail, il déclara qu'il n'avait plus les originaux, qu'il ne lui restait plus qu'une copie qui n'était pas même certifiée véritable¹. Il ne paraît pas que cet extrait ait jamais été lu devant les juges.

Quelques mois avant l'assassinat du roi, un particulier crut devoir découvrir des *choses trop effrayantes*. Il fut renfermé au Mont-Saint-Michel².

Plus de quatre-vingts personnes furent arrêtées à cette occasion; et un petit nombre d'elles subirent des interrogatoires. Il existait évidemment une conspiration contre le roi, dont on craignait de faire connaître les auteurs.

Damiens avait dit, dans la salle des gardes à Versailles, que ses complices étaient bien loin; que s'il les déclarait,

¹ *Anecdotes sur la cour de France*, page 175.

² *Iniquités découvertes*, pages 40, 41.

tout serait fini. Dans la tour de Montgomery, à la Conciergerie, il dit à un sergent qui le gardait à vue : *Tout misérable que je suis, il ne tiendrait qu'à moi de faire votre fortune.* Le sergent lui dit de s'expliquer. *Je n'aurais qu'à vous dire mon secret,* répondit-il¹. Il dit au chirurgien qui devait assister aux tortures de la question : *Vous verrez que les douleurs ne me feront rien dire*². Il avait donc un secret qu'il ne découvrait point.

Une jeune fille, âgée de treize ans et demi, nommée Descouflet, suivant les écoles des filles de Saint-Joseph, dit à une pensionnaire nommée Geoffroy : *Le roi sera assassiné demain*; ou plutôt elle dit le jour même de l'assassinat, et quelques heures avant, *le roi est assassiné, ou le sera ce soir*³.

Le comte Zaluski, résidant à Paris en qualité de grand référendaire de Pologne, déclara que, quelques jours avant l'attentat, un homme qui lui était connu (l'abbé Lachapelle) vint lui dire qu'il savait, à n'en pouvoir douter, qu'il existait une conjuration tendant à détrôner le roi, et le chargea d'en prévenir la reine, de laquelle le comte polonais était parent. Le 5 janvier au matin, cet abbé revint trouver le comte Zaluski, lui demanda s'il avait mis à profit le secret qu'il lui avait confié. Sur la négative, l'abbé lui répondit : *Tant pis, monsieur, tant pis; il ne sera plus temps, si vous ne partez à l'instant, et si vous ne faites la plus grande diligence.* Ce second avis fut méprisé comme le premier⁴.

Les juges ne firent nulle poursuite à cet égard, « at-

¹ *Iniquités découvertes*, page 41.

² *Idem*, page 72.

³ *Idem*, page 37.

⁴ *Idem*, page 39. — *Précis historique concernant Damiens*, page 37.

» tendu que ce propos n'était que le renouvellement d'un
 » discours que ledit abbé Lachapelle prétend avoir en-
 » tendu il y a onze ans , discours qui aurait compromis
 » mal à propos des puissances étrangères , sans pouvoir
 » en tirer aucune utilité ¹. »

Ces faits , et plusieurs autres qu'il est inutile de joindre ici , prouvent qu'il existait une conspiration contre le roi ; que Damiens en était l'instrument , que ses instigateurs étaient des personnages d'une trop haute importance pour être atteints par la justice.

Damiens, homme atrabilaire, familiarisé avec le crime, était comme Jacques Clément, Pierre Barrière, Jean Châtel, François Ravallac, animé par une dévotion qu'on pourrait nommer *jésuitique*. Ces assassins eurent des instigateurs comme Damiens dut avoir les siens. Quels étaient ceux de ce dernier ?

Suivant la procédure , Damiens aurait agi d'après son propre mouvement et sans autre impulsion.

Il n'est pas possible d'admettre l'opinion de ceux qui croyaient Damiens seul coupable , les propres aveux de ce scélérat repoussent cette opinion.

Le parlement accusait les jésuites ; et ceux-ci soutenaient que le parlement avait provoqué le crime² : l'opinion publique semblait partagée.

Le parlement était-il coupable ? Damiens accusa, dit-on, sept membres de cette cour d'être ses complices ; il en donna la liste , en disant que leur nombre était bien plus

¹ *Anecdotes sur la cour de France*, page 184.

² L'archevêque de Paris, sans doute innocent, accusait le parlement de cet attentat. En octobre 1757, il publia un mandement qui portait ce titre : *Mandement de monseigneur l'archevêque au sujet de son retour à Paris, et d'un attentat manqué par le parlement*. Le Châtelet fit informer contre lui.

grand. Un exempt, nommé Belot, frère d'un jésuite puissant, engagea Damiens, dans sa prison, à dénoncer le parlement. Lorsque Belot fut confronté avec Damiens, celui-ci soutint que cet exempt l'avait pressé de faire cette liste de sept parlementaires; qu'en l'écrivant il n'avait pas eu l'intention de les désigner comme ses complices, ni rien d'approchant, et que c'était une pure invention de sa part ¹.

Aucune poursuite ne fut faite alors contre le parlement ni contre ses sept membres. Le gouvernement, qui en était mécontent, n'aurait pas manqué de sévir contre eux si cette accusation eût eu quelque apparence de réalité.

Il s'est élevé des luttes fréquentes entre le pouvoir parlementaire et le pouvoir monarchique. Jamais, même pendant la chaleur de ces discussions, le parlement ne s'est écarté du respect dû au pouvoir suprême; il s'est constamment montré le défenseur du trône et de la personne des rois. Jamais il n'a professé une doctrine contraire à cette conduite.

Les jésuites ne peuvent se prévaloir de pareils avantages. Depuis qu'ils acquirent de l'autorité en France, jusqu'au temps qui nous occupe, il est peu de calamités politiques, de projets d'assassinats des rois, qui n'aient des jésuites pour auteurs ou pour complices. Qui osera soutenir que ces pères n'ont point participé à la plupart des nombreux projets d'assassinat formés contre la vie de Henri IV; qu'ils sont étrangers aux attentats de Barrière, de Châtel, de Ravillac? Qui osera soutenir que leurs plus célèbres écrivains n'ont pas établi en principe qu'en

¹ *Iniquités découvertes, Lettres d'un patriote, page 67, 73.*

certain cas il est permis de tuer les rois ? Il faudrait avoir l'audace de démentir les témoignages les plus dignes de foi, les monuments les plus authentiques de l'histoire moderne, il faudrait ne pas croire même aux écrits des jésuites, où le régicide est ouvertement préconisé. La réputation de ces pères était solidement établie à cet égard ; aussi les soupçons se portèrent sur eux bien plus que sur les membres du parlement.

Ces soupçons furent corroborés par les faits suivants :

Damiens était né dans la ville d'Arras, où les jésuites exerçaient sur l'opinion des habitants un pouvoir absolu. Il était parent du maître d'hôtel du collège des jésuites de Paris, ou collège de Louis-le-Grand : ce parent lui fit obtenir dans le collège une place de valet de réfectoire, qu'il occupa, en deux fois, pendant près de trois ans. Il resta dans Arras ou dans ses environs, depuis juillet 1756 jusqu'à la fin de décembre de la même année. Ce fut dans cette ville toute jésuitique qu'il prit la résolution d'assassiner Louis XV. Il annonça même avant d'en partir qu'il mourrait ; que le plus grand de la terre mourrait aussi, et qu'on entendrait parler de lui. Il vint bientôt à Paris ; et cinq jours après son arrivée dans cette ville, il exécuta son affreux projet.

Quelques jours avant l'assassinat, deux personnes rencontrèrent, l'une au Luxembourg, l'autre dans la rue Saint-Antoine, le jésuite Constant vêtu en laïque. La veille de l'assassinat, une dame reconnut un autre jésuite pareillement déguisé, et couvert d'un manteau d'écarlate. Il chercha une excuse pour justifier son déguisement.

Au moment de l'assassinat, cinq jésuites sortirent par une porte de derrière de leur maison professe (rue Saint-Antoine), montèrent dans un carrosse de place, et se di-

rigèrent vers Conflans, où l'archevêque avait sa maison de campagne.

Peu de temps après l'assassinat du roi, en 1759, les jésuites semblèrent éprouver le trouble qui suit le crime, et pressentir le sort qui les menaçait. Ils cherchèrent à s'affermir en perdant le ministre de Choiseul, et en s'assurant de la bienveillance de la marquise de Pompadour, favorite de Louis XV.

Pour renverser ce ministre, ils firent composer un mémoire par un d'eux, appelé Quillebeuf, professeur du fils du duc de La Vauguyon, où l'on prêtait au duc de Choiseul des paroles peu respectueuses pour Louis XV. Le duc de La Vauguyon et les jésuites déterminèrent le dauphin à présenter au roi ce mémoire qu'ils supposaient venir d'un conseiller au parlement, nommé Lefèvre d'Amecourt. Ce mémoire fit naître entre le roi et M. de Choiseul une explication favorable à ce dernier, puis une autre explication entre ce ministre et le dauphin; elle fut vive. Le ministre se sépara du dauphin en lui disant : *Je puis avoir le malheur d'être votre sujet, mais je ne serai jamais votre serviteur*¹.

Pour mettre la marquise de Pompadour dans leurs intérêts, les jésuites dépêchèrent auprès de la femme de confiance de cette marquise une de leurs dévotes, qui lui tint ce discours : « Les jésuites n'ont en vue que le salut » de leurs pénitents; mais ils sont hommes : la haine, » sans qu'ils le sachent, peut agir dans leur cœur et leur » inspirer une rigueur plus grande que les circonstances » ne l'exigent absolument. Une disposition favorable peut, » au contraire, engager le confesseur (du roi) à de grands » ménagements; et le plus court intervalle suffit pour

¹ *Mémoires de M. le duc de Choiseul*, tome I, page 1 et suiv.

» sauver une favorite , et surtout quand il peut se trouver
 » quelques prétextes honnêtes pour autoriser son séjour
 » à la cour¹. »

Ce verbiage signifiait : si la marquise est favorable aux jésuites , les jésuites , par l'influence du confesseur du roi , maintiendront la marquise à la cour. Ils avaient peur d'elle , ils voulaient lui faire peur d'eux : cette intrigue ne réussit pas plus que la précédente.

On doit attribuer les crimes à ceux qui ont l'espoir d'en tirer de grands avantages , plutôt qu'à ceux qui peuvent en attendre des persécutions. Appliquons ce principe aux deux partis qui divisaient les Français : au parti moliniste , dont les jésuites étaient l'âme , et au parti janséniste , dont le parlement avait embrassé les opinions. Le premier de ces partis avait beaucoup à gagner par la mort de Louis XV , et le second beaucoup à perdre. Cette mort plaçait sur le trône le dauphin ; entièrement dévoué aux jésuites , qui auraient régné souverainement. Elle enlevait aux jansénistes les seuls appuis qui leur restaient , et les livrait à la merci de leurs ennemis. Ce résultat était certain.

On voit maintenant de quel côté doivent se porter les soupçons.

Cependant l'archevêque de Paris se détermina , un peu tard , à publier un mandement sur l'assassinat du roi. Il y attribue ce crime aux erreurs de la philosophie et à la corruption des mœurs. *La justice divine*, dit-il, *avait laissé produire un monstre qui déshonorait le siècle et désolait la nation*. Puis il déclare formellement que l'attentat a été *commis par trahison et de dessein prémédité dans le palais*².

¹ *Mélanges d'histoires*, journal de Madame du Hausset, page 566.

² *Anecdotes de la cour de France*, page 554.

Si l'archevêque a prétendu , par le *monstre* que la justice divine a laissé produire , désigner la marquise de Pompadour , et par ces mots de *dessein prémédité dans le palais*, lui imputer l'assassinat de Louis XV, il aura donné une preuve manifeste de son défaut de jugement , et de l'aveuglement de ceux qui se laissent emporter par l'esprit de parti ; car, comme je viens de le dire , suivant un ancien axiome , le coupable est celui auquel le crime est profitable¹ ; la marquise n'avait rien à gagner par la mort du roi ; elle avait , au contraire , tout à perdre.

La favorite crut que l'archevêque , dans ce mandement, l'avait signalée comme l'auteur de l'assassinat. En effet, ces mots de *monstre qui déshonorait le siècle et désolait la nation*, convenaient moins à Damiens qu'à la marquise. Cet archevêque la detestait : elle parvint avec adresse à obtenir du roi l'exil de ce prélat.

Le roi , avant d'employer cette mesure sévère contre un archevêque qu'il respectait , chargea le duc de Richelieu de se rendre auprès de lui , et de l'engager à sacrifier à la paix publique la rigueur de ses principes. Le prélat, toujours inflexible , répondit au duc : *Qu'on dresse un échafaud au milieu de ma cour, et j'y monterai pour soutenir mes droits, remplir mes devoirs, et obéir aux lois de ma conscience*. Le duc lui fit cette réponse ingénieuse : *Votre conscience est une lanterne sourde qui n'éclaire que vous*².

Je passe sous silence plusieurs intrigues peu mémorables , et la mort brusque et prématurée du dauphin. Je me tais sur le refus de sacrements qui se maintint encore³

¹ *Cui prodest scelus, is fecit*

² *Anecdotes de la cour de France*, page 356.

³ Au mois de novembre 1739 , le parlement décréta de prise de corps le desservant de Saint-Nicolas-des-Champs qui avait refusé d'administrer les sacre-

pendant quelques années, pour arriver au dénouement de toutes les scènes décrites dans ce paragraphe.

Les jésuites, auteurs de la bulle *Unigenitus*, source de tant de troubles; auteurs des nombreuses persécutions qui en furent la suite et amenèrent le délire des convulsions; auteurs de la tyrannie des billets de confession; violemment soupçonnés d'avoir dirigé le poignard de Damiens; les jésuites, trois ans après cet assassinat, commencèrent à s'apercevoir que leur domination désastreuse allait cesser.

Ils eurent un procès contre les sieurs Léoncey frères et Gouffre, négociants à Marseille, où ces pères furent, le 8 mai 1761, condamnés à leur payer la somme d'*un million cinq cent deux mille livres*, portée aux lettres de change tirées par le frère Lavalette, jésuite, et en outre cinquante mille livres de dommages-intérêts. Ce procès ne faisait pas honneur à la probité de ces pères; les mémoires qui furent publiés avaient déjà réveillé l'attention du parlement sur les constitutions des jésuites. Cette cour rendit, le 17 avril, un arrêt qui enjoignit aux jésuites de déposer au greffe un exemplaire imprimé des constitutions de leur société, notamment de l'édition publiée, en 1757, à Prague, et ordonna que ces constitutions seraient examinées et qu'il en serait fait un rapport. Ce rapport ne fut pas favorable aux jésuites.

Le 6 août 1761, un arrêt de cette cour ordonna que les livres approuvés par cette société de Jésus, contenant des maximes immorales et subversives de l'ordre établi, « seraient lacérés et brûlés en la cour du Palais, au pied » du grand escalier, par l'exécuteur de la haute justice,

ments à un ex-oratorien malade. (*Anecdotes manuscrites du président de Meinières.*)

» comme séditionnaires, destructifs de tout principe de la
» morale chrétienne, enseignant une doctrine meurtrière,
» non-seulement contre la sûreté et la vie des citoyens,
» mais même contre celles des personnes sacrées des sou-
» verains. » Il fut fait défense aux jésuites d'enseigner
dans les collèges, et aux sujets du roi de suivre leurs le-
çons ¹.

Le 29 août, le roi donna des lettres-patentes qui or-
donnent au parlement de surseoir pendant un an à l'exé-
cution de l'arrêt du 6 août. Le parlement fit diverses re-
montrances sur ces lettres-patentes.

Le 28 novembre suivant, le conseil des dépêches en-
tendit le rapport des commissaires du conseil, chargés
d'examiner l'institut et les constitutions des jésuites. Il fut
décidé que les évêques ou archevêques qui se trouvaient
à Paris seraient chargés de prononcer sur ces quatre
points :

1^o Sur l'utilité des jésuites en France, sur les inconvé-
nients qui peuvent résulter des différentes fonctions qui
leur sont confiées;

2^o Sur leur conduite; sur leurs opinions contraires à la
sûreté de la personne des souverains, sur la doctrine du
clergé de France, contenue dans la déclaration de 1682;

3^o Sur la subordination que les jésuites doivent aux
évêques et leurs entreprises sur les fonctions des pasteurs;

4^o Sur le tempérament qu'on pourrait apporter en
France à l'autorité du général des jésuites.

Le 31 décembre, l'assemblée de ces prélats prit une
décision, sur cinquante et un évêques qui s'y trouvèrent,

¹ *Procédures contre l'institut et les constitutions des Jésuites*, pages 59 et
suiv.

quarante-cinq se déclarèrent en faveur des jésuites : tant ce corps mourant inspirait encore de terreur ¹ !

Le parlement demanda aux bailliages et universités de son ressort des mémoires sur les établissements des jésuites dans leurs arrondissements : il en reçut un très-grand nombre. Dans les uns , on se récriait sur la conduite et l'enseignement de ces pères; dans quelques autres , on prouvait que les jésuites ne s'étaient établis dans certaines villes qu'à la faveur de faux exposés, d'impostures et même de violences.

De nouveaux documents sur cette matière étant parvenus au parlement, cette cour rendit, le 5 mars 1762, un arrêt qui ordonne que les passages extraits des livres

¹ A ce sujet fut publiée une chanson sur l'air de *Joconde*, dont voici les couplets les plus historiques :

Le haut clergé s'est rassemble
Pour juger les jésuites,
Des moeurs de la société,
Des progrès et des suites
Mais de ces fameux assassins
Préférant la finance,
Ces prélats laissent aux destins
A conserver la France

Le suivant se rapporte à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont et à l'abbé Grisel, son directeur :

Beaumont, par Grisel inspiré,
L'acquis, pieux, hypocrite,
A l'aveuglement condamné,
De rien ne voit la suite;
Cependant il a fort bien su
Que l'affreux régicide,
Par les ignominieux conçu,
Il est d'innocents parricide.

Le reste, un amas d'ignorance,
De l'Eglise la lie,
Bas valets, lâches courtisans
De cette secte impie;
Crainant le fer et le poison,
Tous ces piteux coupables
Laisent leur prince à l'abandon
De ces gens détestables

des jésuites seront communiqués à tous les évêques et archevêques de son ressort, qu'ils seront présentés au roi avec leur traduction ; ces passages, approuvés par la société jésuitique, contenaient une doctrine « dont les conséquences, porte cet arrêt, iraient à détruire la loi naturelle, cette règle des mœurs que Dieu lui-même a imprimée dans le cœur des hommes, et par conséquent à rompre tous les liens de la société civile, en *autorisant le vol, le mensonge, le parjure, l'impureté la plus criminelle, et généralement toutes les passions et tous les crimes*, par l'enseignement de la compensation occulte, des restrictions mentales, du probabilisme et du péché philosophique ; à détruire tous sentiments d'humanité parmi les hommes, en favorisant l'*homicide* et le *parricide*... par l'enseignement abominable du *régicide*..., à renverser les fondements et la pratique de la religion, et à y substituer toutes sortes de superstitions, en favorisant la *magie, le blasphème, l'irréligion et l'idolâtrie*¹. »

C'est par la lecture des *Secreta Monita* ou *Instructions secrètes*, que l'on peut juger de l'extrême danger dans lequel la société jésuitique pouvait exposer la morale publique et la sûreté des états. On y voit les ruses recommandées aux membres de cette société, pour s'emparer de l'esprit des souverains et des personnes influentes dans le gouvernement, pour les diriger et pour envahir la fortune des veuves riches, etc. « Il faut toujours *extorquer*, y est-il dit, des veuves, le plus d'argent qu'il se pourra, en leur rappelant souvent notre extrême nécessité². » On y voit par quelles manœuvres les jésuites parvenaient

¹ *Procédures contre l'institut et les constitutions des Jésuites*, par M. Gilbert-des-Voisins, page 35.

² *Summum pretium a viduis semper extorquendum, inculcata illis summa nostra necessitate.* (*Secreta Monita*, cap. I, art. 7.)

à tirer le plus grand profit de la chaire à prêcher et du confessionnal ; par quelles coupables supercheries ils faisaient prospérer leur société.

En lisant ces instructions, on se croit transporté au milieu d'un conciliabule d'hommes exploitant le bien d'autrui , au milieu d'une bande d'individus que je ne veux point qualifier.

Lisez les *extraits des assertions soutenues et enseignées par les soi-disant jésuites*, et vous verrez tous les vices de l'espèce humaine autorisés, toutes les fraudes, les trahisons, les meurtres ; tous les actes de libertinage, même du libertinage le plus dégoûtant, excusés par ces pères ; tous les crimes permis aux hommes riches et puissants.

Au mois de novembre 1764, un édit du roi décida l'expulsion générale et définitive des jésuites.

Dès lors cessèrent les troubles, les iniques et longues persécutions dont ces jésuites étaient les auteurs ; dès-lors cessa la fureur des convulsions, ou du moins ce qui en resta fut imperceptible ; dès lors s'évanouit la tyrannie qu'ils exerçaient sur les consciences en exigeant des billets de confession, ainsi que cette puissance occulte et colossale qui dominait les rois, leurs conseils, la plupart des magistrats et la nation, ou qui aspirait à les dominer.

On pourra induire du silence que garde l'arrêt du parlement sur leur prétendue complicité dans l'assassinat de Louis XV, que ces pères étaient entièrement étrangers à ce crime ; je ne dis pas qu'ils fussent coupables ; mais ce silence ne dissipe pas les soupçons autorisés par leurs principes écrits et par leur conduite dans tous les temps.

Ce silence, à ce qu'il paraît, avait la même cause que les précautions mystérieuses employées dans la procédure de Damiens. Cette cause délicate n'est pas encore érigée

en vérité historique. On a soupçonné, et même on a écrit que le fils de Louis XV, prince doué de qualités précieuses, qui s'est signalé par des actes de justice et d'humanité très-rares dans les cours, mais qui malheureusement était d'un caractère faible, facile et incapable de résister à la séduction des jésuites, se laissa engager par ces pères dans des pièges que son aveugle confiance en eux ne lui permit pas d'apercevoir. Les jésuites avaient l'art de donner les couleurs de la vertu aux attentats les plus criminels.

Ces conjectures paraissent expliquer plusieurs difficultés, et dissiper les ténèbres qui couvrent cet épisode de l'histoire du règne de Louis XV; mais le crime horrible que l'on suppose au dauphin n'a qu'une légère apparence de vérité, et n'est fondé sur aucun document digne de confiance. Il est peut-être plus vraisemblable, comme l'insinue, avec quelque fondement, l'auteur des *Anecdotes sur la cour de France*, que les principaux instigateurs de cet attentat étaient des étrangers.

Les jésuites, qui refusèrent de prêter le serment exigé, et ce fut le plus grand nombre, chassés de France, ne perdirent pas l'espoir d'y être rétablis avec tous leurs privilèges : ils y avaient laissé des partisans zélés et très-puissants. Le pape Clément XIII était aussi leur appui ; il ordonna leur rétablissement par une bulle que le parlement supprima. Ils furent presque en même temps chassés du Portugal, dont ils avaient tenté, en 1758, d'assassiner le roi ; ils furent chassés de tous les états de l'Europe ; ils furent même chassés, en 1775, des états du pape Clément IV (Ganganelli), qui, le 16 août de cette année, fit arrêter leur fameux général Ricci ¹.

¹ Cette suppression me donnera la mort, disait ce pape courageux ; je ne

L'auteur des *Anecdotes*, qui se montre assez favorable aux jésuites, dit que, tout dissous et tout exilés qu'ils étaient, ils conservaient encore en France des amis assez puissants pour déterminer les ministres Maupeou et Terrai à les venger, en perdant le parlement et Choiseul¹. Leur vengeance fut complètement satisfaite, mais les effets en furent peu durables.

Enfin les jésuites cherchèrent à s'insinuer en France, et à y reprendre racine, en renonçant à leur nom abhorré, et se cachant, en 1775, sous ceux des *Cordicoles* ou du *Sacré Cœur de Jésus*, et, en 1777, sous celui de *Frères de la Croix*. Ils ont fait depuis plusieurs autres tentatives, notamment en 1806, et employé plusieurs autres déguisements qui n'ont pas été plus heureux; enfin, ils sont parvenus, à la faveur d'un nouveau gouvernement, à se glisser furtivement en France et à Paris, et à y former quelques établissements sous la dénomination de *Pères de la foi*.

§ III. Établissements religieux.

Pendant les règnes de Louis XIII et Louis XIV, Paris, qui contenait déjà un trop grand nombre d'anciens monastères ou couvents, fut surchargé d'environ *cent sept* communautés religieuses d'hommes ou de femmes; dans ce nombre ne sont point compris divers autres établissements, comme chapelles, églises paroissiales, écoles chrétiennes, ni les maisons mixtes, religieuses et sécu-

m'en repens point : j'ai dû le faire. Ce pape connaissait bien les jésuites. Huit mois après, il fut empoisonné et mourut. (*Mémoires historiques et inédits*, par l'abbé Roman, page 485 et suiv.)

¹ *Anecdotes de la cour de France*, page 558.

lières. Sous le règne de Louis XV, la moitié au moins de la surface de Paris était occupée par ces nombreux monastères et leurs vastes enclos. Cet excès de plénitude, et la nécessité où l'on se trouva de recourir à la ressource des loteries pour soutenir ces couvents endettés et sans moyen de subsistance, refroidit beaucoup le zèle qu'on avait montré sous les règnes précédents. En outre, l'esprit public avait pris une autre direction : la dévotion avait passé de mode. Il y eut cependant un petit nombre de communautés établies à Paris, mais elles avaient un but utile.

FILLES DE LA SAINTE-MARTHE, communauté située rue de la Muette, n° 10, quartier Popincourt, instituée en 1717, par Élisabeth Jourdain, veuve du sieur Théodon, sculpteur du roi. Cette communauté, d'abord établie rue du faubourg Saint-Antoine, dans une maison nommée le *Pavillon Adam*, que les filles de la Trinité venaient de quitter, n'obtint une consistance stable qu'en 1719, lorsqu'elle fut fixée rue de la Muette. Cet établissement avait pour but d'enseigner à lire, à écrire et à travailler aux jeunes filles du faubourg ; il était présidé par une sœur première. C'est parmi elles qu'ont été prises les sœurs chargées des petites écoles de Saint-Severin et de Saint-Paul.

Cette communauté, supprimée en 1790, est aujourd'hui remplacée par les sœurs de Saint-François et Sainte-Claire, qui servent fort utilement dans divers hospices et hôpitaux de Paris.

FILLES DE SAINT-MICHEL OU DE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ, communauté située rue des Postes, n° 58. Le père Eudes, de l'Oratoire, fondateur des Eudistes, fonda

aussi, en 1641, dans la ville de Caen, une communauté destinée à servir d'asile à des personnes du sexe féminin qui avaient déjà succombé aux tentations de l'esprit immonde, et qui paraissaient s'en repentir. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, sentit la nécessité d'un pareil établissement dans cette ville; et, s'adjoignant Marie-Thérèse Le Petit de Verno de Chausseraie, il acheta, le 5 avril 1724, une grande maison, située rue des Postes, et la peupla de religieuses du même ordre, tirées d'un couvent de la ville de Guingamp. En 1764, la chapelle de ce monastère fut bénite sous l'invocation de saint Michel.

Les filles pénitentes qui se présentaient dans cette maison, ou qu'on y traduisait par ordres supérieurs, étaient logées dans des bâtiments séparés de ceux des religieuses et de ceux des pensionnaires.

Cette communauté fut supprimée en 1790 : les bâtiments et les vastes jardins sont devenus la propriété d'un particulier. Les religieuses qui restent de cette institution se sont logées rue Saint-Jacques, n° 495.

ORPHELINES DU SAINT ENFANT-JÉSUS ET DE LA MÈRE DE PURETÉ, communauté située rue des Postes, au coin du cul-de-sac des Vignes, n° 5. Dès l'an 1700, quelques personnes pieuses, sous l'autorisation de l'archevêque de Paris, avaient déjà **commencé cet** établissement; en 1711, elles achetèrent une maison rue des Postes, au coin du cul-de-sac **des** Vignes, y firent bâtir des classes, un réfectoire et une chapelle. Cette acquisition fut amortie, et l'établissement autorisé par lettres-patentes de juillet 1717.

L'objet utile de cette communauté consistait dans l'in-

struction des jeunes filles de la ville ou de la campagne , orphelines de père et de mère ; elles pouvaient y être admises dès l'âge de sept ans , et y rester jusqu'à celui de vingt.

En 1754 , les filles séculières qui dirigeaient cette maison furent , on ne sait pourquoi , renvoyées et remplacées par des filles de la communauté de Saint-Thomas-de-Villeneuve ; elles y tenaient des pensionnaires infirmes.

COMMUNAUTÉ DES FILLES DE L'ENFANT-JÉSUS, située rue de Sèvres , n° 3 , au delà du boulevard. Il avait existé dans ce lieu une maison de pension dite de L'ENFANT-JÉSUS , que , le 29 mars 1752 , acheta le sieur Languet de Gergy , curé de Saint-Sulpice , moyennant 86,400 livres ; il y plaça d'abord des pauvres filles ou femmes malades ; puis il changea la destination de cette maison en y plaçant trente jeunes filles nobles et pauvres , qui y recevaient une éducation à l'instar de celles de Saint-Cyr. Ce nouvel établissement fut autorisé en 1754.

Il fit cependant construire des bâtiments qu'il destina aux filles et femmes pauvres auxquelles il procura du travail. En 1802 , cette maison fut occupée par des enfants malades , et porta le nom d'*Hôpital des Enfants* ¹.

SAINT-PIERRE DU GROS-CAILLOU , église paroissiale située rue Saint-Dominique , quartier du Gros-Caillou , n° 58. Ce quartier dépendait de la paroisse de Saint-Sulpice. La grande distance qui se trouvait entre l'église et les paroissiens fit sentir la nécessité d'établir une église succursale ; mais des obstacles imprévus , et surtout des in-

¹ Voyez , ci-après , *Administration des Hôpitaux*.

térêts particuliers, vinrent s'opposer à l'exécution de ce projet.

En 1652, le local avait été acquis et béni; les créanciers le firent saisir. Un nouveau local fut encore acquis en 1755; mais de fortes oppositions de la part des intéressés firent échouer cette nouvelle entreprise. Les habitants du Gros-Caillou ne se découragèrent pas; ils obtinrent, en février 1757, des lettres-patentes qui les autorisaient à faire, pendant trois ans, une quête dont le produit devait être destiné aux frais de la construction d'une chapelle, de l'acquisition des vases sacrés et ornements, et des honoraires du prêtre desservant; enfin, l'emplacement fut béni en 1758, et l'édifice construit dans la même année.

Cet édifice, élevé avec précipitation, et dont l'étendue était insuffisante à la population toujours croissante de ce quartier, fut, en 1775, reconstruit sur un plan plus vaste et sur les dessins de M. *Chalgrin*. Cette église devait, par son architecture et son étendue, ressembler à celle de *Saint-Philippe-du-Roule*, dont je parlerai bientôt. Cette construction s'exécutait avec beaucoup de lenteur; elle était fort avancée, mais non terminée, lors de la révolution: elle n'a point été reprise depuis.

L'église paroissiale du quartier du Gros-Caillou est aujourd'hui dans l'église du ci-devant couvent des filles de *Sainte-Valère*, près des Invalides ¹.

ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE, en 1791, érigée en PANTHÉON, située sur le plateau et sur la place de ce nom.

La vieille église de Sainte-Geneviève était insuffisante au grand nombre de fidèles qui venaient y prier et y

¹ Voyez article *Sainte-Valère*.



Rosario Pérez del Río

solliciter des miracles. Un procureur des chanoines réguliers de cette église, nommé *Féru*, homme entreprenant, imagina de la faire réédifier; il s'adressa à M. de Marigny, récemment nommé surintendant des bâtiments, et parvint à lui persuader qu'une pareille construction illustrerait son nom et donnerait de l'importance à son administration. M. de Marigny adopta son projet, auquel le gouvernement consentit; mais la pénurie des finances, obstacle ordinaire aux grandes entreprises, semblait s'opposer à celle-ci. On se rappela que les frais de la construction du portail de Saint-Sulpice avaient été faits par les bénéfices d'une loterie : on ne craignit pas de recourir à cette ressource immorale, et on augmenta de 4 sous les billets de 20 sous; les 4 sous de cette augmentation furent employés à la construction du nouvel édifice de Sainte-Geneviève, et produisirent environ 400,000 livres par an ¹.

De tous les édifices modernes, celui-ci est certainement le plus magnifique. Il fut commencé, en 1757, sur les dessins et sous la conduite de J.-G. *Soufflot*. Des travaux préparatoires, le comblement de plusieurs puits rencontrés sous l'espace destiné à recevoir les fondations, et l'affermissement du sol ², prirent beaucoup de temps; et ce ne fut que le 6 septembre 1764 que Louis XV vint solennellement poser la prétendue première pierre de l'édifice, ou plutôt d'un des piliers du dôme. Pour donner au roi et au public une idée de ce futur édifice, l'architecte fit élever une charpente recouverte de toile, sur laquelle le sieur de *Machy* peignit le portail.

¹ *Dissertation sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Pantheon français*, par M. Gauthey, pages 8 et 9.

² *Voyez*, sur ces puits, tome I, *Fabrique de poteries*.

Les païens croyaient que le faste et la magnificence plaisaient à leurs divinités. Les chrétiens ont depuis longtemps adopté cette opinion : ils ont élevé à leurs saints des temples superbes, et, pour les embellir, y ont prodigué le luxe des richesses, et mis les beaux-arts à contribution. Ces réflexions naissent du contraste qu'offre la magnificence de cet édifice avec les principes de l'Évangile, avec l'humble état de la sainte à laquelle il est consacré. La bergère de Nanterre ne prévoyait point qu'un jour on élèverait à sa mémoire un temple fastueux, semblable à ceux que les anciens habitants de l'Égypte, de la Syrie, etc., élevaient à leurs grandes divinités, et dont l'ordonnance est la même que celle des temples que les Grecs consacraient à Vénus.

Le plan de l'édifice qui nous occupe est ~~une croix~~ grecque, formant quatre nefs qui se réunissent à un centre où est placé le dôme. L'architecte avait le projet de rendre ces nefs égales en longueur ; mais les convenances du culte actuel l'obligèrent à prolonger la nef d'entrée et celle du fond, à faire à son premier plan des changements peu avantageux, à substituer aux extrémités de ces deux nefs des arcades au lieu de colonnes, et à flanquer la nef du fond de deux tours carrées destinées à contenir des cloches.

Ce plan, en y comprenant le péristyle, a 339 pieds de longueur sur 255 pieds 6 pouces de largeur hors d'œuvre.

La façade principale, où l'on a prodigué les richesses de l'architecture, se compose d'un perron élevé sur onze marches, et d'un porche en péristyle, imité du Panthéon de Rome ; elle présente six colonnes de face, et en a vingt-deux dans son ensemble, dont dix-huit sont isolées et les

autres engagées. Toutes ces colonnes sont cannelées et de l'ordre corinthien. Chacune d'elles a cinquante-huit pieds trois pouces de hauteur, y compris base et chapiteau, et cinq pieds et demi de diamètre. Les feuilles d'acanthé des chapiteaux sont d'un travail très-précieux, mais les profils sont loin de la pureté des beaux modèles de l'antiquité¹.

Ces colonnes supportent un fronton dont le tympan, dans l'origine, représentait, en bas-relief, une croix entourée de rayons divergents et d'anges adorateurs, sculptés par *Coustou*.

Après la mort de Mirabeau, l'Assemblée nationale, par son décret du 4 avril 1794, changea la destination de cet édifice, et le consacra à la sépulture des Français illustrés par leurs talents, leurs vertus et leurs services rendus à la patrie. Les administrateurs du département de Paris chargèrent le sieur Antoine Quatremère de la direction des changements à opérer pour transformer ce temple en *Panthéon français*. Ce savant, distingué par ses talents, son goût et son zèle patriotique, remplit dignement les espérances de l'administration. Tous les signes qui caractérisaient une basilique de chrétiens furent rem-

¹ Soufflot a offert, dans cette composition, le premier exemple, à Paris, d'un portail formé d'un seul ordre et d'une hauteur qui indique celle du temple. Il a bravé la routine qu'observaient les anciens architectes, laquelle consistait à placer deux et même trois ordonnances l'une sur l'autre, comme si l'église avait deux ou trois étages. Mais ce portail, sous des formes majestueuses, cache plusieurs irrégularités et défauts de goût. Les entre-colonnements sont trop espacés; en mettant deux colonnes de plus sous le fronton, dont la masse, de 120 pieds de large sur environ 24 de haut, semble écraser de son poids les six colonnes de face, l'architecte eût donné un plus beau caractère à cette façade. Sous le porche, les colonnes sont groupées d'une manière confuse, et produisent des ressauts multiples qui tiennent au style de la vieille école. C'est la critique que feu M. Legrand a faite de ce portail dans sa *Description de Paris*, tome I, page 116.

placés par les symboles de la liberté et de la morale publique¹. Sa façade et son intérieur éprouvèrent plusieurs changements. La frise porta cette belle inscription en grands caractères de bronze, composée par *M. Pastoret* :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

Le bas-relief du fronton, substitué à celui dont je viens de parler, et remplacé lui-même plus tard, lorsque la destination de l'édifice fut de nouveau changée, était remarquable par sa composition, ainsi que par le talent du sieur *Moïse*, qui l'a exécuté. En voici la description d'après le rapport fait, en 1795, par *M. Antoine Quatremère* : « C'est la Patrie qui paraît, dans ce bas-relief, » comme la divinité principale du temple. Des symboles » caractéristiques de la France l'accompagnent. Un autel » chargé de festons et de signes rémunératifs est à côté » d'elle. Elle y a pris les couronnes de chêne qu'elle » tient, et que ses deux bras étendus présentent à l'Ému- » lation publique. L'une d'elles vient se reposer sur la » tête de la Vertu. A son air timide, à son maintien mo- » deste, l'artiste a voulu faire entendre que la véritable » vertu se contente de mériter les récompenses; qu'elle » ne sait ni les solliciter ni les fuir, mais que la Patrie » saura toujours la trouver et la prévenir.

» Un caractère tout différent brille et se développe dans » la figure opposée : c'est le Génie personnifié sous les » traits d'un beau jeune homme ailé; une massue, sym- » bole de la force qui dompte tous les obstacles, est dans » sa main gauche. Il ne faut que lui montrer la récom- »

¹ ~~Rapport~~ Rapport fait au directoire du département de Paris, le 13 novembre 1795, par Antoine Quatremère.

» pense; aussitôt sa main droite saisit la couronne que
 » tient la Patrie. Son air, son attitude, et toute l'expres-
 » sion de la figure annoncent la hardiesse et ce désir de
 » gloire et cette ambition des récompenses qui sont l'ali-
 » ment du Génie. Comme la Vertu attend la couronne,
 » le Génie l'arrache, tels sont les principaux traits qui
 » différencient ces figures.

» Mais ce qui forme leur cortège, ou ce qui vient à
 » leur suite, en prononce encore mieux le caractère.

» Derrière la Vertu plane en l'air le génie de la Li-
 » berté; il tient d'une main le *palladium* de la France, et
 » de l'autre saisit par leurs crinières et conduit comme
 » en triomphe deux lions attelés à un char rempli des
 » principaux attributs des vertus. Ce char a terrassé le
 » Despotisme, qu'on reconnaît à une figure renversée
 » sur des ruines, à ses regrets, et au poignard qui lui
 » reste et qu'il va tourner contre lui-même.

» Le triomphe du Génie est d'un autre genre. Ses vraies
 » conquêtes sont sur l'Erreur; c'est à ce prix qu'il aura
 » dorénavant accès dans le temple de la Patrie. Tel est le
 » sens du groupe qui termine la partie gauche du fron-
 » ton. On y voit le génie de la Philosophie, armé du
 » flambeau de la Vérité, qui combat l'Erreur et le Pré-
 » jugé.

» L'artiste les a représentés sous la forme d'un griffon,
 » animal chimérique qui, dans le langage de l'allégorie,
 » est devenu le symbole de l'erreur. L'un d'eux recule
 » à la lueur du flambeau qui détruit les prestiges; l'autre
 » expire sous les pieds du Génie. Le char auquel ils
 » étaient attelés offre, renversés et culbutés, ~~lous~~ les
 » emblèmes des diverses superstitions. Les ~~lituus~~ *lituus*, les ta-
 » bles hiéroglyphiques, les instruments des mystères, le

» trépied sacré, tous les signes qui ont longtemps abusé
 » l'imagination en trompant les sens, rendent dans leur
 » chute hommage au génie de la Raison, et occupent la
 » partie la plus rampante du fronton. »

Depuis, ces allégories ont disparu ; et, dans l'année 1823, on plaça dans le milieu du fronton le signe de la Rédemption, dont les rayons, divergents en tous sens, vont se perdre dans les nuages figurés tout autour de ce même fronton. On grava sur la frise cette inscription :

*D. O. M. Sub. invocat. S. Genovefa. Lud. XV consecravit.
 Lud. XVIII restituit.*

Arrivé sous le porche, dont la longueur totale est de 121 pieds, et la largeur de 44, il faut observer la voûte en berceau qui le couvre, et pour la construction de laquelle on a intérieurement employé beaucoup de fer.

La face de l'édifice sous le porche était d'abord percée par trois portes qui, ouvertes jusqu'en 1794, furent bouchées en 1806, et rouvertes depuis ; celle du milieu, la plus élevée, forme avant-corps. Je ne parle point des précieuses décorations de leurs chambranles. Au-dessus de ces portes sont cinq bas-reliefs, dont trois, dans l'origine de l'édifice, offraient des actions de la vie de sainte Geneviève. Le plus grand, sculpté par Bovet, et placé au milieu, représentait cette sainte distribuant du pain aux pauvres ; celui de la droite, cette sainte guérissant les yeux de sa mère, ouvrage de Julien ; le troisième offrait la même sainte recevant une médaille des mains de saint Germain, évêque d'Auxerre, par Dupré. A l'extrémité méridionale du porche était un bas-relief représentant saint Paul prêchant dans l'Aréopage, par Boizot ; à l'ex-

trémité opposée, le bas-relief avait pour sujet saint Pierre recevant les clefs des mains de Jésus, par Houdon. Depuis le décret de 1791, qui changea la destination de cet édifice, les sujets des cinq bas-reliefs ont reçu un autre caractère¹. Dans la trise de la porte du milieu, on a placé cette inscription, en lettres de bronze doré :

Panthéon français, l'an III de la liberté.

Le bas-relief du milieu, sculpté par Boichot, représente les *Droits de l'homme*, sous l'emblème d'une femme à demi drapée, tenant d'une main une corne d'abondance, et appuyant l'autre sur la table des droits de l'homme, table qu'elle présente à la France étonnée. La Nature paraît, suivie de l'Égalité et de la Liberté. En l'air est la Renommée, annonçant aux Français l'abolition de la servitude et de la tyrannie.

Fortin en a sculpté un autre dont le sujet est l'*Empire de la Loi*. « La Patrie, le sceptre en main, apprend au » peuple que les lois sont l'expression de la volonté gé- » nérale. Un vieillard se prosterne et jure d'y obéir. Un » jeune guerrier s'avance et jure de la défendre. On lit » dans le cadre :

» Obéir à la loi, c'est régner avec elle. »

Le troisième bas-relief, qui remplace celui où sainte Geneviève recevait une médaille, représente la *nouvelle Jurisprudence*. La Patrie, assise à l'entrée du temple des Lois, montre à l'Innocence la statue de la Justice, et la salutare institution du *jury*. L'Innocence embrasse avec

¹ Ils ont encore été changés depuis que l'édifice a été rendu au culte, en 1822. (B.)

embrassent cette statue tutélaire ; deux figures , celles de la Jurisprudence civile et criminelle , sont debout et paraissent s'applaudir de n'être plus que les défenseurs de l'innocence. Ce bas-relief est l'ouvrage de Rolland. Audessous est cette inscription :

Sous le règne des lois l'innocence est tranquille.

Le bas-relief situé à l'extrémité méridionale du porche a pour sujet le *Dévouement patriotique*. On y voit un guerrier mourant pour la défense de la patrie , soutenu dans les bras des génies de la Gloire et de la Force ; sa main défaillante dépose sur un autel l'épée qu'il employa pour défendre son pays ; la Patrie , vers laquelle il jette ses regards , s'avance et lui présente la couronne civique. Ce bas-relief , ouvrage de Chaudet , porte cette épigraphe : *Il est doux , il est glorieux de mourir pour la patrie.*

Le bas-relief situé à l'autre extrémité du porche offre l'*Instruction publique* , sujet exécuté par Lesueur. Il représente la *Patrie* , des pères , des mères , de jeunes garçons , de jeunes filles et des enfants qui l'embrassent comme leur mère. L'inscription porte : *L'instruction est le besoin de tous ; la société la doit également à tous ses membres.*

Au-devant et au bas des quatre bas-reliefs latéraux , on plaça , sur des piédestaux , quatre groupes colossaux en plâtre , destinés à être exécutés en marbre.

Au-dessous du bas-relief représentant l'*Empire de la Loi* , on voyait sa figure allégorique dans l'action du commandement ; cette figure a treize pieds de proportion. L'autre groupe , qui lui servait de pendant , est la *Force* sous la figure d'un Hercule. Le premier ouvrage est de Rolland , et le second celui de Boichot.

Au-dessous du bas-relief du *Dévouement patriotique* , se

voyait un autre groupe représentant un guerrier mourant dans les bras de la Patrie , groupe exécuté par Masson.

Le quatrième groupe, situé à l'extrémité septentrionale du porche , au-dessus du bas-relief de l'*Instruction publique* , avait pour sujet la Philosophie élevant de la main droite la couronne de l'immortalité ; à sa gauche un jeune homme s'élance et aspire au bonheur de l'obtenir. L'expression des figures de ce groupe est admirable. On le doit au talent de Chaudet.

Le 20 février 1806 , un décret impérial ayant ordonné que l'édifice du Panthéon serait terminé , rendu au culte , et qu'il porterait son premier nom de *Sainte-Genève* , ces groupes furent alors enlevés et déposés dans la cour du lycée ou collège de Henri IV.

L'intérieur de cet édifice se compose, comme il a été dit , de quatre nefs qui aboutissent au dôme. Chacune de ces nefs est bordée de *bas-côtés*¹ ; un rang de colonnes en marque la séparation ; ces colonnes , d'ordre corinthien , cannelées , de 57 pieds 8 pouces de hauteur , de 5 pieds 6 pouces de diamètre , sont au nombre de 150. Ces péristyles supportent un entablement dont la frise est enrichie de festons , formés par des rinceaux et des enroulements , découpés en feuilles d'ornement. Au-dessus de l'entablement est une balustrade. Les plafonds des nefs et de leurs bas-côtés se font remarquer par le goût et l'élégante simplicité de leurs dessins. Ces nefs étaient éclairées par des croisées placées dans chaque entre-colonnement. Les jours répandus par cette multitude de fenêtres se contrariaient et nuisaient beaucoup à l'effet de l'architecture

¹ Je dis *bas-côtés* conformément à l'ancienne manière de désigner les parties latérales des nefs de nos églises. Il serait plus convenable de les nommer *hauts-côtés* , car ceux-ci sont élevés de cinq marches au-dessus du pavé des nefs.

et de la sculpture. M. Quatremère les a fait boucher, et il en résulte de grands avantages.

Ces quatre nefs sont pareilles quant à la décoration, mais ne le sont point quant à leur dimension. Les convenances du culte, comme je l'ai dit, ont déterminé l'architecte à prolonger la nef d'entrée et celle du fond par des parties en arcades qui ne s'accordent point avec le système des colonnes suivi dans les nefs de la croisée.

Tous les bas-reliefs et ornements qui se rapportaient à la primitive destination de cet édifice ont été supprimés dans ces nefs, et on leur a substitué des sujets analogues à sa destination nouvelle. Ainsi la nef d'entrée, consacrée originairement à l'Ancien Testament, et dont les pendentifs représentaient Moïse, Aaron, Josué et David, et où des cadres ovales offraient des sujets tirés de la vie de ces patriarches, fut, sous la direction du sieur Quatremère, consacrée à *la Philosophie*. Sur le plafond placé au-dessus des arcades est une calotte elliptique où, au lieu du triangle et du nom de *Jéhova*, on a figuré une équerre, symbole de l'égalité. Dans les pendentifs de cette calotte, on a représenté les attributs de *la Philosophie*, de *la Vertu*, des *Sciences* et des *Arts*.

La calotte sphérique qui suit est ornée de caissons, au centre desquels sont, entre des nuages, les antiques tables de la loi, et où l'on voit paraître la *Philosophie* « sous » la figure d'une femme tranquille, au milieu des éclats » de la foudre, écrivant sur les ailes du Temps les catastrophes et les révolutions des empires. » C'est ce qu'on lit sur une table que le Temps lui présente, et ce qu'on voit encore mieux par les débris des sceptres et des couronnes que la Muse de l'histoire foule aux pieds. Cet ouvrage est de Stouf.

Dans le pendentif à gauche, Auger a figuré la *Science politique*. Ce bas-relief se compose de deux figures, « dont » l'une est la *Force*, et l'autre la *Sagesse*, qui maintient le » gouvernail et le faisceau de la république. »

Le pendentif en face et du même côté, sculpté par Dupastier, représente la *Législation*. « C'est la Science des » lois inspirée par l'effigie de Lycurgue qui écrit son » code, et le présente à la république dont une ruche est » l'emblème. »

Le dernier pendentif à droite, du côté du dôme, représente la *Morale*. Son bas-relief est l'ouvrage de Beauvalet. On y voit la morale sous la figure « d'une femme instrui- » sant un jeune homme, et lui montrant cette sentence » qui est la base de tout ordre social : *Comme toi, traite » ton semblable.* »

La nef septentrionale, située à gauche en entrant, était primitivement destinée à l'*Église grecque* ; en conséquence, les pendentifs représentaient les saints docteurs de cette Église : Athanase, Basile, Jean Chrysostome et Grégoire de Nazianze. On y a substitué des sujets relatifs *aux sciences*. Dans le bas-relief du pendentif à droite, exécuté par Baccari, on voit la *Physique* sous la figure d'une femme « soulevant le voile qui cache la Nature. » Dans celui de gauche, sculpté par Lucas, se présente « l'*Agric- » culture* avec ses instruments aratoires et ses productions » qui sont la vraie richesse des états. La *Patrie* lui offre » la couronne rémunératrice des travaux utiles. »

Dans le pendentif à droite, le sculpteur Suzanne « a per- » sonnifié la *Géométrie* sous la figure de deux femmes, » dont l'une, la *Théorie*, se reconnaît à la lampe, sym- » bole de l'étude : elle dirige et conduit, dans ses opé- » rations, une autre figure, la *Géométrie* pratique, occu-

» pée à tracer sur le globe la nouvelle division de la
 » France en départements. »

Le sujet du dernier pendentif situé à gauche est l'*Astronomie*. « Longtemps avant que le nouveau calendrier fût
 » décrété, le motif en avait été tracé au Panthéon dans
 » le bas-relief de Delaitre : cet artiste y a figuré l'*Astronomie* montrant à la *Chronologie* la nouvelle ère de la ré-
 » publique française, écrite sur un cippe. »

La nef méridionale, située à droite en entrant, était destinée à l'Église latine ; mais les sculptures qui devaient la caractériser n'ont existé qu'en modèles. On l'a depuis consacrée aux *arts*.

Le pendentif situé à gauche en entrant par le dôme offre un bas-relief, ouvrage de Chardin : il représente « *le*
 » *génie de la Poésie et celui de l'Éloquence* ombrageant de
 » lauriers le portrait d'Homère, le premier des poètes,
 » et celui de Cicéron, un des plus grands orateurs. »

Dans le pendentif à droite, sont la *Navigation* et le *Commerce* : « l'une assise sur une proue de vaisseau et appuyée sur sa boussole ; l'autre, sous la figure de *Mer-
 » cure*, tient les décrets sur la liberté du commerce. »
 Le sculpteur Blaise est l'auteur de ce bas-relief.

Le pendentif du fond à gauche représente la *Musique* et l'*Architecture* « sous l'emblème de deux femmes que leurs
 » accessoires font aisément reconnaître : la première tient
 » la lyre d'une main, et de l'autre l'hymne à la *Patrie* ;
 » la seconde porte un compas, et s'appuie sur la coupole
 » du Panthéon. »

Dans le dernier pendentif à droite, sont la *Peinture* et la *Sculpture* avec leurs attributs caractéristiques. M. Petitot
 » leur fait tenir une couronne qu'elles placent sur un
 » buste ; ce buste est celui de la *Sagesse* ou de la *Vertu*.

» L'inscription gravée sur le cippe explique l'idée morale
 » de l'artiste et celle que l'on doit prendre de ces arts ,
 » dans leur application aux récompenses. »

Le nef orientale ou du fond n'avait encore , en 1794 ,
 reçu aucun ornement propre à la caractériser. Cette nef
 fut allongée d'une arcade qui en occupe toute la largeur.
 Au-dessus de la partie construite en arcade est une ca-
 lotte elliptique , accompagnée de quatre pendentifs ornés
 de bas-reliefs dont voici les sujets : « Dans l'un , l'*Amour*
 » de la *Patrie* lui fait une offrande ; dans l'autre , il en re-
 » çoit une couronne et chante ses bienfaits ; dans un troi-
 » sième , l'*Amour* combat pour elle et la couvre de son
 » bouclier ; le quatrième exprime le plaisir que l'on
 » trouve à mourir pour sa défense. » Ces bas-reliefs sont
 de Boquet.

Le premier pendentif de la calotte ronde , à droite en
 entrant par le dôme , est l'ouvrage de Cartelier. « On y
 » voit la *Force*, sous la figure d'un guerrier , tenant d'une
 » main une massue , et de l'autre une figure de la *Vic-*
 » *toire*. A côté de lui est la *Prudence* qui , dans son lan-
 » gage allégorique , lui apprend que , si la *Force* gagne
 » des victoires , c'est la sagesse qui les conserve et peut
 » seule les couronner. »

A gauche a été sculpté par Foucou un bas-relief of-
 frant les figures « de la *Bonne-Foi* et de la *Fraternité* qui
 » se donnent la main. Un autel , situé au milieu d'elles ,
 » indique la sainteté de leurs serments. »

Le dévouement patriotique est le sujet du troisième pen-
 dentif , sculpté par Masson : il représente « un citoyen
 » mourant , que l'*Amour de la Patrie* soutient dans le mo-
 » ment où celle-ci lui montre la couronne civique. »

Le quatrième pendentif a pour sculpteur Lorta , et pour

sujet le *Desintéressement* : ce sujet est représenté « sous » un trait que l'histoire de la révolution a consacré dans » ses fastes. On n'a pas oublié que des citoyennes de Paris » furent les premières à faire des offrandes de leurs bijoux à la patrie, et que ces citoyennes étaient des femmes d'artistes. Il était juste que la main de l'art éternisât ce souvenir. Il se trouve ici rappelé dans les figures » de deux femmes, dont l'une détache ses pendants d'oreilles, et l'autre dépose ses colliers, ses bracelets et » tous ses bijoux sur l'autel de la Patrie¹. »

La longueur totale de l'intérieur de ce temple, depuis le dedans du mur de la porte d'entrée jusqu'au fond de la niche qui termine la nef orientale, est de 282 pieds ; la largeur ou la dimension prise intérieurement de l'extrémité d'une nef latérale à l'extrémité de l'autre, est de 258 pieds. La largeur de chacune des nefs, prise entre les deux murs qui forment le fond des péristyles, est de 99 pieds 4 pouces.

Le dôme intérieur est le centre où viennent aboutir les quatre nefs : il laisse entre elles un espace carré, de 62 pieds de côté, et dont les angles, à pans coupés, sont occupés par les quatre piliers triangulaires qui supportent le dôme. Ces piliers sont décorés, à leurs angles, par des colonnes engagées et correspondantes à celles des nefs². A l'intérieur du dôme, au lieu de colonnes, sont des pilastres de la même proportion. Ces piliers, réunis entre eux par quatre arcades, de 42 pieds 2 pouces de largeur et de 64 pieds 4 pouces de hauteur, le sont aussi

¹ Presque tous les ornements, bas-reliefs, pendentifs, etc., dont Dulaure donne ci-dessus la description, ont disparu depuis 1822. (B)

² Chacun de ces piliers remplace trois colonnes isolées, qui existaient autrefois et qui étaient trop faibles pour soutenir le poids énorme du dôme. (B.)

par quatre pendentifs élevés au-dessus des faces intérieures, et qui rachètent par le haut la forme circulaire de la tour du dôme.

Ces arcades et les pendentifs, qui autrefois présentaient les quatre évangélistes, se montrent lisses aujourd'hui¹. et sont couronnés par un entablement circulaire orné de festons de chêne, et dont la corniche est chargée de modillons.

Le diamètre intérieur du dôme, pris à l'endroit de la frise, est de 62 pieds.

Au-dessus de l'entablement dont l'architrave est richement ornée, et la frise tout unie, s'élève, sur un stylobate intérieur, le péristyle composé de 16 colonnes corinthiennes, dont le diamètre est de 5 pieds 2 pouces, et la hauteur de 53 pieds 1 pouce 9 lignes.

Aux entre-colonnements, s'ouvrent seize croisées composées de vitraux en fer. Celles qui correspondent aux quatre piliers du dôme sont feintes et garnies de glaces; au bas de ces croisées se trouvent des tribunes, auxquelles on arrive par une galerie circulaire.

Le dôme se compose de trois coupoles. Au-dessus de l'entablement des seize colonnes dont je viens de parler, prend naissance la première coupole décorée de six rangs de caissons octogones et de rosaces; à son milieu est une ouverture circulaire, de 29 pieds 5 pouces de diamètre, par laquelle on aperçoit la seconde coupole fort éclairée, sur laquelle M. Gros a peint à fresque l'apothéose de sainte Geneviève. C'est un des plus beaux ouvrages de ce peintre célèbre.

La hauteur de la première coupole, prise depuis le

¹ Ils sont actuellement décorés de belles peintures, exécutées par M. Gérard peu de temps avant sa mort. (B.)

pavé jusqu'au bord inférieur de son ouverture , est de 478 pieds. La hauteur du sommet de la seconde coupole, à partir du pavé , est de 209 pieds 7 pouces. Je parlerai de la troisième coupole qui forme la partie extérieure du dôme.

Le pavé de l'édifice et notamment sa partie centrale sont dignes de fixer les regards par la beauté du dessin, exécuté en marbre de diverses couleurs.

Le dôme extérieur présente d'abord , au-dessus des combles des quatre nefs , un vaste soubassement carré à pans coupés , où viennent aboutir quatre forts arcs-boutants , sur lesquels sont pratiqués des escaliers découverts qui servent à monter au dôme. Sur ce soubassement , dont la partie supérieure est élevée de 102 pieds au-dessus du grand perron du porche , est un second soubassement circulaire , haut de 10 pieds 9 pouces , et dont le diamètre a 105 pieds. Au-dessus s'élève une colonnade , dont le plan est pareillement circulaire. Elle est composée de 32 colonnes corinthiennes de 5 pieds 4 pouces de diamètre , et de 54 pieds un quart de hauteur , compris bases et chapiteaux : elle supporte un entablement couronné par une galerie découverte et pavée en dalles. Ce péristyle de 32 colonnes est divisé en quatre parties par des massifs en avant-corps correspondant aux quatre piliers du dôme , et dans lesquels on a pratiqué un escalier à vis. Ces massifs , plus utiles que beaux , sont en partie cachés par les colonnes. Derrière ce péristyle , le mur de la tour du dôme est percé par douze grandes croisées qui correspondent aux entre-colonnements de l'intérieur.

Au-dessus de ce péristyle , de l'entablement et de la balustrade qui le couronnent , est un attique formé par

l'exhaussement du mur circulaire de la tour du dôme ; sa hauteur est de 18 pieds et un quart , en y comprenant sa corniche ; il est percé de 16 croisées en arcades , garnies de vitraux en fer , ornées d'archivoltes et d'impostes , et placées dans des renforcements carrés.

Sur le socle de la corniche de cet attique s'appuie la grande voûte , formant la troisième coupole du dôme. Son diamètre , à la naissance de cette voûte , est de 75 pieds 2 pouces. Sa hauteur , depuis le dessus de l'attique jusqu'à son amortissement , est de 45 pieds ; son galbe est divisé en 16 côtes saillantes dont la largeur est égale à la moitié des intervalles ; elle est couverte en lames de plomb.

La guerre ayant causé l'interruption des travaux , ils furent repris en 1784 : après cette année , on s'occupa de l'achèvement de ce dôme. Suivant le projet de Soufflot , ce dôme devait avoir un amortissement convenable. Cet amortissement fut exécuté. Il consistait en un balcon circulaire et en une lanterne ; on le démolit après le décret de 1791 , qui changea la destination de l'édifice. A la place de cette lanterne , on substitua un piédestal ou acrotère rond , terminé par une calotte destinée à supporter la figure en bronze de la Renommée , figure de 27 pieds de proportion , dont le modèle de même grandeur , exécuté par Dejoux , se voyait à l'atelier du Roule.

Lorsque , sous l'empire de Napoléon , un décret du 20 février 1806 eut restitué cet édifice au culte , on s'occupa de changer cet amortissement , et on renonça au projet de le surmonter par une figure de la Renommée. En 1812 , fut rétablie la lanterne qui sert aujourd'hui d'amortissement au dôme , et donne plus d'élévation à l'édifice. Cette lanterne circulaire , ornée de huit colonnes , percée de six croisées en arcades , s'élève au-dessus de la

sommité du dôme d'environ 27 pieds; de sorte que la hauteur totale de l'édifice, depuis le niveau du perron de l'entrée principale jusqu'à la cime de la lanterne, est de 249 pieds 4 pouces, ou de 84 mètres. Vers la fin de l'année 1825, on plaça sur la partie déclive et circulaire du dôme de la lanterne une couronne en cuivre doré, composée de huit têtes d'anges et de huit fleurs de lis entremêlées. Dans le milieu de cette couronne, sur la pointe du dôme, s'élevait une boule dont le diamètre était de 4 pieds 4 pouces, et que surmontait une croix haute de 19 pieds 5 pouces et large de 14 pouces sur toutes ses faces. La boule et la croix étaient également en cuivre doré¹.

La solidité de ce dôme fut, en 1770 et dans les années suivantes, vivement attaquée par divers écrits du sieur Patte, architecte, qui prédit la ruine de cette partie de l'édifice. Sa sinistre prophétie portait sur de fausses bases. A la vérité, il s'est manifesté, dès l'an 1776, sur la surface des quatre piliers du dôme, des fentes, des ruptures, des éclats : dégradations dont les causes n'avaient pas été aperçues par le critique, et qui n'ont occasionné aucun affaissement, aucun mouvement de la part du dôme². Cependant, comme elles se multipliaient, on crut nécessaire de reconstruire les quatre piliers, bâtis d'après une méthode vicieuse qui avait principalement amené ces accidents. Il fallut soutenir le dôme par d'immenses étais; et M. Rondelet, auteur de ces grands travaux, a, dans cette entreprise difficile et savante, obtenu le plus heureux succès.

¹ Le gouvernement a le projet de replacer sur la lanterne du dôme une statue de la Gloire ou de la Renommée. (B.)

² Voyez *Mémoires historiques sur le Panthéon français*, par M. Rondelet, seconde partie.

Des *constructions souterraines* occupent toute l'étendue du Panthéon. D'abord , une seule de leurs parties , celle qui est située au-dessous de la nef orientale ou du fond , fut destinée au service divin et disposée en conséquence. Un bâtiment placé en dehors et sur la face orientale, percé de plusieurs portes ornées de belles grilles , contient un escalier à deux rampes , l'une en face de l'autre , par lesquelles on descend dans une crypte ou chapelle souterraine et sépulcrale.

Les voûtes de ce lieu sombre sont supportées par des murs et des piliers carrés, correspondant aux colonnes de l'édifice supérieur, et décorés de pilastres d'ordre toscan, accouplés, sans bases. Au milieu sont des colonnes également accouplées et du même ordre. La coupe des pierres, le caractère mâle et l'harmonie des parties de cette construction souterraine ne doivent pas échapper à l'attention des curieux. Le sol de cette chapelle est à 18 picds au-dessous de celui de la nef supérieure, dont elle a l'étendue.

L'Assemblée nationale constituante ayant , par son décret du 4 avril 1791 , destiné l'édifice de Sainte-Genève à recevoir les cendres des grands hommes de la France , décerna d'abord les honneurs du Panthéon à Mirabeau , mort le 2 avril de la même année. Voltaire , le 11 juillet, et J.-J. Rousseau , le 16 octobre suivant, obtinrent les mêmes honneurs. Sur le cercueil de Voltaire on lit cette inscription :

- « Poète , historien , philosophe , il agrandit l'esprit
- » humain ; il lui apprit qu'il devait être libre ;
- » Il défendit Calas, Sirven, de La Barre et Mont-Bailly;
- » Combattit les athées et les fanatiques ; il inspira la

« tolérance ; il réclama les droits de l'homme contre la servitude de la féodalité. »

Dans la pièce qui contient ce cercueil, on voit dans une niche la statue de cet homme célèbre.

A gauche, dans une pièce correspondante, est le cercueil de J.-J. Rousseau : cette pièce a une niche, mais la statue de cet illustre écrivain ne s'y voit point. Sur son cercueil on lit :

« Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. »

La faction étrangère, dont les agents dominaient la Convention, fit, à ce qu'il paraît, pour déshonorer cette institution, ordonner, par décret du 21 septembre 1793, que le corps de Marat serait transféré au Panthéon, et que celui de Mirabeau en serait retiré. Ce décret eut son exécution, et Marat fut placé au rang des grands hommes ; mais, après la journée du 9 thermidor an II (27 juillet 1794), les restes de cet homme odieux furent enlevés du Panthéon, et jetés dans l'égout de la rue Montmartre.

La Convention nationale, devenue libre, émit, le 20 pluviôse an III (8 février 1795), un décret portant que les honneurs du Panthéon ne pourront être décernés à un citoyen que dix ans après sa mort.

Dans la suite, Buonaparte, par son décret du 20 février 1806, rendit au culte l'édifice du Panthéon, et lui conserva, néanmoins, la destination que lui avait donnée l'Assemblée constituante ; mais l'honneur que cette Assemblée avait réservé au génie et au mérite éminent, il l'accorda seulement aux titres et aux dignités. Il suffisait

d'être grand dignitaire , grand officier de l'empire et sénateur pour devenir un grand homme. Ainsi , la source qui devait féconder la morale publique fut détournée pour honorer le dévouement servile de la noblesse instituée par Buonaparte : le Panthéon , ainsi prostitué , cessa d'illustrer la mémoire des morts.

Depuis ce décret impérial , la chapelle sépulcrale s'est agrandie de tous les autres souterrains de l'édifice.

Dans une pièce particulière de ces vastes souterrains , on voit le cercueil du maréchal Lannes , duc de Montebello , mort le 31 mai 1809 Sur ce cercueil , sont des inscriptions qui rappellent les exploits de ce guerrier , et ses titres d'illustration.

Plus loin , dans d'obscurs caveaux et dans des tombeaux en pierre . sont déposés les corps , et , dans des urnes , les cœurs de plusieurs grands dignitaires de l'empire. Parmi les noms des divers morts , on distingue ceux du célèbre navigateur Bougainville et du grand géomètre La Grange. Les corps et les cœurs déposés dans ce sombre asile sont au nombre de quarante-cinq. Depuis 1815 , aucun monument funèbre n'est venu augmenter ce nombre.

Le magnifique édifice de Sainte-Genevieve , ou du Panthéon , dont la construction a coûté plus de soixante ans de travaux , et plus de vingt-cinq millions de dépenses , n'a jusqu'à présent , si l'on excepte les constructions souterraines , servi à aucun usage public. Dans son état actuel , cet édifice présente aux amateurs un magnifique spectacle , aux artistes des modèles , à la jeunesse des leçons de morale , un stimulant à la vertu , des exemples et des allégories propres à élever les âmes , à les exciter aux grands talents et aux grandes actions. Bientôt la scène

changera : ces nobles inspirations vont être interdites ; les sujets ingénieux des bas-reliefs , ces statues , ces groupes proscrits par Buonaparte , vont subir leur condamnation. Déjà , depuis 1817 , sont arrachés de la frise du frontispice les caractères en bronze qui formaient cette inscription dédicatoire :

AUX GRANDS HOMMES , LA PATRIE RECONNAISSANTE ¹.

Déjà le vaste bas-relief du fronton , si remarquable par son sujet et sa belle exécution , a été détruit , comme je l'ai dit plus haut ; et l'on ne peut s'empêcher de regretter la perte de ce beau morceau de sculpture.

Je ne dirai rien de plus des grands changements qu'a subis cet édifice depuis 1821 , ni la nouvelle destination qu'on lui a donnée. Ces détails appartiennent à un temps qui se trouve hors du cadre dans lequel je me suis renfermé².

SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE , église paroissiale , située rue du Faubourg-du-Roule , n^{os} 8 et 10. Les habitants du Roule dépendaient , sous le rapport religieux , de la pa-

¹ Cette inscription a été rétablie , depuis 1830 , en lettres d'or. (B.)

² La plupart des détails descriptifs de cet article sont puisés dans le *Mémoire historique sur le dôme du Panthéon français*, qu'en 1797 a publié le sieur Rondelet, architecte, membre du conseil des bâtiments. La description des bas-reliefs de cet édifice appartient au rapport que M. Quatremère de Quincy adressa , en l'an II , au directoire du département.

— Les derniers détails que donne ici Dulaure remontent à une époque déjà loin de nous ; depuis , de grands travaux ont été exécutés au Panthéon , qui , après la révolution de juillet , a été de nouveau consacré à la sépulture des grands hommes. Ces travaux ne sont pas encore terminés complètement ; nous ne pouvons donc pas juger de leur ensemble. Nous comptons cependant en dire quelques mots dans l'*Appendice*. Nous y renvoyons également la description du nouveau fronton , fait au ciseau de M. David. (B.)

roisse de Villiers-la-Garenne ; et quelques-unes de ses maisons , de celle de Clichy. Le Roule était encore un village avant l'an 1722 ; et , en cette année seulement , il fut érigé en faubourg de Paris.

Dès l'an 1697 , ses habitants , fort éloignés des églises , sollicitèrent auprès de l'archevêque de Paris la permission d'y bâtir une chapelle , et d'ériger cette chapelle en paroisse. Le 1^{er} de mai 1699 , cette double permission leur fut accordée.

L'accroissement de la population de ce quartier , et le peu d'étendue de cette chapelle , firent sentir la nécessité de construire un plus vaste édifice. Par arrêt du conseil du roi , du 12 mai 1769 , cette construction fut décidée. On chargea le sieur Chalgrin d'en fournir les plans et dessins ; commencé en 1769 , il ne fut achevé qu'en 1784.

Sur un perron élevé de sept marches paraît la façade de cette église , dont le plan est simple et beau. Quatre colonnes doriques , de forte dimension , supportent un entablement et un fronton , orné de bas-reliefs représentant la Religion et ses attributs , sculptés par Duret. Ces quatre colonnes , en avant-corps , concourent à former un porche , au fond et au milieu duquel est la porte principale. Aux deux côtés de la colonnade , sont aussi deux portes moins grandes.

L'intérieur a le caractère d'une noble simplicité. Deux péristyles ioniques , chacun de six colonnes , séparent la nef des bas-côtés , à l'extrémité desquels sont deux chapelles , l'une dédiée à la Vierge , l'autre à saint Philippe , patron de cette église.

La voûte , qui paraît en pierres , n'est construite qu'en charpente ; mais cette construction économique est exécutée avec tant d'art et de soin qu'elle fait illusion.

On ne voit point encore dans ce temple ces bigarrures de tableaux qui outragent l'architecture , en lui ravissant ses plus belles parties.

Cette église fut, en 1802, érigée en *seconde succursale de la paroisse de la Madeleine ou de l'Assomption*; elle a 26 toises de longueur et 14 de largeur.

SAINTE-MADELEINE-DE-LA-VILLE-L'ÉVÊQUE, située sur le boulevard de ce nom, en face de la rue Royale. L'édifice de cette église, commencé en 1764, n'est pas encore achevé. J'en ai parlé ailleurs, et j'en parlerai encore sous le règne de Napoléon, article *Temple de la Gloire*.

§ IV. Etablissements civils.

MARCHÉS ET HALLES. Il existe un grand nombre de marchés. Plusieurs ont déjà été décrits; mais je me borne ici à parler de ceux qui furent établis pendant le règne de Louis XV.

MARCHÉ D'AGUESSEAU, situé rue et passage de la Madeleine, entre les bâtiments qui forment l'angle septentrional du boulevard et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les habitants du Roule et du faubourg Saint-Honoré étaient à une grande distance des marchés. Joseph-Antoine d'Aguesseau, conseiller honoraire au parlement, voulut en établir un dans des marais qui avoisinaient son hôtel, situé rue d'Aguesseau. Par le moyen de quelques échanges et acquisitions opérés dans les années 1722 et 1723, il établit, avec les autorisations nécessaires, un marché public. La rue qui aboutit au milieu de celle de d'Aguesseau, et qui porte le nom de *rue du Marché*, indique la place qu'il occupait.

Dans la suite , on jugea que ce marché serait plus convenablement situé s'il était rapproché de la ville. On le transféra donc , en 1745 , au lieu où il est aujourd'hui. Des lettres-patentes de cette année permettent d'y établir six étaux de boucherie , des échoppes pour les boulangers , poissonniers , fruitiers , etc. Ce marché fut ouvert le 2 juillet 1746.

MARCHÉ SAINT-MARTIN, ancien et nouveau. Il fut construit en 1765, ainsi que les rues aboutissantes et la cour de Saint-Martin. Au milieu de ce marché, dont l'emplacement subsiste , est une fontaine ; il s'est maintenu jusqu'à la fin de juillet 1816 , époque où l'on a ouvert le marché nouveau.

HALLE-AUX-VEAUX, située entre la rue Saint-Victor et le quai de la Tournelle ; elle est isolée et entourée de quatre rues. Une Halle aux Veaux existait rue Planche-Mibraï , au bout de la rue de la Vieille-Place-aux-Veaux ; en 1646, elle fut transférée au quai des Ormes , et y resta jusqu'en 1774. Elle gênait dans ce dernier lieu comme elle avait gêné dans le précédent.

En vertu des lettres-patentes du mois d'août 1772 , il fut ordonné que la Halle aux Veaux serait de nouveau transférée sur l'emplacement du jardin des Bernardins. Les travaux , commencés bientôt après sur les dessins de l'architecte Lenoir , furent suivis avec célérité. Le 28 mars 1774 , on fit l'ouverture de cette halle.

Son plan est un parallélogramme à pans coupés , au milieu duquel est un espace découvert. Aux quatre coins , sont quatre pavillons où logent les préposés à la garde de cette halle. Les autres parties couvertes servent de greniers pour le fourrage.

Cette halle sert les vendredis et samedis à la vente des veaux, et le mercredi à celle du suif.

HALLE AUX BLÉS ET FARINES, située rue de Viarmes, rue qui entoure cet édifice, et où viennent aboutir, comme à un point central, six rues : celles de Sartines, d'Oblin, de Vannes, de Varennes, de Babilie et de Mercier ¹. Cette halle fut bâtie sur l'emplacement de l'*hôtel de Soissons* ².

L'ancienne Halle aux Blés était située sur la place qu'on nomme les *Halles* ; on y entraît par les rues de la Tonnelierie et de la Fromagerie. Ce local n'était plus en rapport avec la population croissante.

Victor-Amédée de Savoie, prince de Carignan, dernier propriétaire de l'hôtel de Soissons, mourut à Paris, le 4 avril 1741. Ce prince, suivant l'usage de ce temps, était chargé de dettes. Ses créanciers firent saisir réellement tous les biens que le défunt avait possédés en France, et notamment l'hôtel de Soissons; ils obtinrent la permission de le démolir, et d'en vendre les matériaux. Cette démolition s'opéra pendant les années 1748 et 1749. Les magistrats de la ville, en vertu de lettres-patentes de l'an 1755, acquirent, moyennant la somme de 28,367 livres 10 sous, l'emplacement de cet hôtel, et se déterminèrent, en 1762, à y faire construire un édifice destiné à la vente et à l'entrepôt des blés et farines. Cet édifice, commencé en 1765, fut terminé en 1772, sur les desins et sous la direction de M. Le Camus de Mézières.

Le plan, de forme circulaire, laisse au centre une cour de même forme. Le diamètre total de ce plan a, hors

¹ Ces noms, qui sont ceux du lieutenant de police, du procureur du roi et de la ville et des quatre échevins alors en place, passeront forcément à la postérité, mais qu'est-ce qu'un nom tout seul ?

² Voyez tome III, page 405, *Hôtel de Soissons*.

d'œuvre, 35 toises, ou 68 mètres 19 centimètres ; celui de la cour est de 10 toises 4 pouces, ou 19 mètres 50 centimètres.

La face extérieure a le caractère solide qui convient aux édifices destinés à l'utilité publique : elle est percée de 28 arcades au rez-de-chaussée, et d'autant de fenêtres qui éclairent l'étage supérieur.

On monte à cet étage par deux escaliers placés à une égale distance l'un de l'autre, et qui, différents par leur forme, sont également curieux par leur appareil, et remarquables en ce que la double rampe dont chacun est composé permet aux personnes de monter sans être rencontrées par celles qui descendent. Chaque étage est couvert de voûtes à plein cintre, composées en pierres de taille et en briques.

On sentit bientôt l'insuffisance de cet édifice. La cour circulaire offrait une ressource : on résolut de la couvrir d'une charpente en forme de coupole, de la convertir en une rotonde, et de la faire servir d'abri aux différents grains. Deux architectes, les sieurs Legrand et Molinos, furent chargés de ce travail, qui, commencé le 10 septembre 1782, fut terminé le 31 janvier 1783.

Le diamètre de cette coupole était de 126 pieds, et ne différait de celui du Panthéon de Rome que de 15 pieds. Les architectes, pour ne pas trop charger les murs, qui n'étaient point destinés à supporter un grand poids, adoptèrent le procédé que Philibert Delorme avait employé à la construction du château de la Muette, à Saint-Germain-en-Laye. Aux pièces de bois de charpente, ils substituèrent des planches posées de champ. Ils firent heureusement renaître un procédé qui n'avait point été mis en usage depuis le milieu du seizième siècle.

Cette coupole , percée de 25 grandes fenêtres ou côtes à jour , ayant 377 pieds de circonférence et 100 pieds de hauteur , depuis le pavé jusqu'à son sommet , produisit sur les spectateurs une sensation de plaisir et d'étonnement ; elle pouvait abriter une grande quantité de sacs , et suppléer à l'insuffisance des bâtimens.

Sur les parois des murs de l'intérieur de cette rotonde , on plaça des médaillons représentant les portraits de Louis XVI, du lieutenant de police Lenoir, et de Philibert Delorme , inventeur du procédé dont MM. Legrand et Molinos firent usage dans la charpente de la coupole.

Les vétérans de la garde parisienne demandèrent , en 1791 , la destruction du médaillon représentant Lenoir , et l'obtinrent. Dans la suite , on détruisit celui de Louis XVI ; les orages politiques ont respecté celui de Philibert Delorme.

A l'édifice de la Halle est adossée une haute colonne dont je parlerai à la suite de cet article.

La coupole de la Halle aux Blés , en 1802 , éprouva un accident. Un plombier laissa sur la charpente un fourneau de feu qui , dans l'espace de deux heures , l'enflamma et la détruisit entièrement. On s'occupa à réparer ce désastre ; et , sur les dessins de M. Brunet , habile constructeur , on rétablit cette coupole avec des fermes de fer coulé , et on la couvrit de lames de cuivre. Cet ouvrage , commencé en juillet 1811 , fut terminé en juillet 1812. Cette nouvelle coupole a les dimensions de la première. La lumière descend sous la rotonde , ci-devant cour , non par les côtés de la coupole , comme auparavant , mais par une lanterne placée à son sommet , et dont le diamètre est, ^{de 34} 34 pieds¹.

¹ On y remarque un effet extraordinaire d'acoustique , en se plaçant précisément au centre de la salle.

Ainsi , l'édifice de la Halle aux Blés , entièrement construit en pierres, en briques, en fer et en cuivre, est désormais à l'abri des dangers de l'incendie.

COLONNE DE CATHERINE DE MÉDICIS, située rue de Viarmes et adossée à l'édifice de la Halle aux Blés. Elle est l'unique reste de l'hôtel que Catherine de Médicis fit construire, et qui a porté les noms d'*Hôtel de la Reine* et d'*Hôtel de Soissons*¹. Les créanciers du prince de Carignan ayant obtenu la permission de faire démolir cet hôtel, et d'en vendre les matériaux, comme il a été dit à l'article précédent, la colonne de Médicis, qui en faisait partie, allait être comprise dans la démolition générale, lorsqu'un particulier, amateur des arts, le sieur Petit de Bachaumont, voulant sauver ce monument de la ruine qui le menaçait, se presenta pour l'acquérir, dans l'intention de le donner à la ville, et à condition qu'il serait conservé. Cette colonne fut adjugée pour la somme de 1,500 livres.

Les magistrats du bureau de la ville, humiliés de la générosité d'un simple particulier qui se montrait plus zélés qu'eux pour les embellissements de Paris, restituèrent au sieur Bachaumont le prix de son acquisition, et décidèrent que la colonne serait conservée².

¹ Voyez tome III, page 403.

² On publia à ce sujet une gravure satirique où l'on voyait la colonne entourée de sauvages qui la défendaient contre des pionniers se disposant à la démolir. Ces pionniers étaient commandés par l'ignorance personnifiée, coiffée d'un bonnet à oreilles d'âne. Bignon, prévôt des marchands, se reconnut dans cette figure allégorique, et fit supprimer la gravure : elle reparut au mois d'août 1773.

On publia aussi, en 1764, le portrait gravé du sieur Bachaumont ; il était représenté assis tranquillement dans un fauteuil, les yeux fixés sur la colonne placée devant lui. Au bas de ce portrait, on lisait ces mots : *Columnæ stante quiescit*.

On résolut d'abord de transporter cette colonne au centre de la cour de l'édifice que l'on construisait. On avait déjà fait les modèles de la machine destinée à opérer le transport de cette masse énorme; mais on renonça à ce projet, dans la crainte que ce monument ne gênât, dans la cour de l'édifice, le mouvement des voitures. Il fut définitivement arrêté qu'elle ne serait point déplacée.

Cette colonne menaçait ruine; rétablie sur des fondements plus solides, elle put, sans changer le plan de la Halle, rester adossée au mur extérieur de cet édifice. Elle y est en partie engagée.

Son intérieur, évidé, contient un escalier à vis, par lequel on monte à sa cime. Une échelle d'environ six pieds supplée à l'escalier qui manque à la partie supérieure, et on arrive au-dessus du chapiteau par une ouverture de deux pieds en tous sens.

Une construction en fer sert d'amortissement à cette colonne, dont la cime représente à peu près la figure d'une sphère. « Ce sont, dit M. Pingré, des cercles et des » demi-cercles, entrelacés, qui ne paroissent avoir aucun » trait à l'astronomie. Ont-ils quelques rapports avec les » profondeurs de l'astrologie? On l'assure; mais je ne » suis pas assez versé dans les mystères de cette science » pour prononcer sur une semblable question¹. »

La hauteur de cette colonne est diversement évaluée par les différents écrivains qui en ont parlé. M. Pingré lui donne environ quatre-vingts pieds, y compris son socle², et M. Legrand quatre-vingt-quinze pieds³; d'au-

¹ *Mémoires sur la colonne de la Halle-aux-Blés*, par A.-G. Pingré, chanoine régulier de Saint-Geneviève, de l'Académie des Sciences, etc., page 45.

² *Idem*, page 42.

³ *Description de Paris et de ses Édifices*, par M. Legrand, tome II, page 32.

tres , qui me paraissent le plus se rapprocher de la vérité , évaluent son élévation à quatre-vingt-quatorze pieds huit pouces. Il paraît que dans ces dernières évaluations est comprise la construction en fer qui sert d'amortissement à la colonne.

Son diamètre , dans la partie inférieure du fût , est de neuf pieds huit pouces et demi , et dans sa partie supérieure , de huit pieds deux pouces.

Cette colonne appartient , à quelques égards , à l'ordre toscan , et , à d'autres , à l'ordre dorique. Son chapiteau a la simplicité du premier de ces ordres , et sa base tient un peu du second. Les proportions du fût sont doriques , ainsi que les dix-huit cannelures qui sillonnent sa surface. Ces cannelures sont séparées entre elles par des côtes dentelées. Dans ces cannelures on voyait des couronnes , des fleurs de lis , des cornes d'abondance , des miroirs brisés , des lacs d'amour déchirés , et des C et des H entrelacés , lettres initiales des noms de Catherine et de Henri II , son époux. Ces symboles du veuvage de cette reine ont disparu.

Destiné aux erreurs de l'astrologie , élevé par Catherine de Médicis , reine d'odieuse mémoire , ce monument , uniquement recommandable par son ancienneté et ses grandes dimensions , ne pouvait , sous le règne de Louis XV , être considéré que comme objet de curiosité. Les chefs du bureau de la ville , après l'avoir acquis et réparé , sentirent qu'il convenait de lui ajouter un mérite plus solide , en le consacrant à l'utilité publique. Ils décidèrent qu'il serait établi , à la partie supérieure de cette colonne , un cadran solaire , et dans la partie inférieure une fontaine.

M. Pingré , savant astronome , membre de l'Académie

des Sciences, fut chargé du cadran. Il s'agissait de le placer sur une surface cylindrique et verticale. Le cas étant nouveau dans la gnomonique, il lui fallut inventer une méthode nouvelle. Ce savant est parvenu à établir un cadran qui marque l'heure précise du soleil à chaque moment de la journée et dans chaque saison de l'année⁴.

La fontaine qui jaillit du socle est surmontée par un cartel appliqué sur le fût de la colonne, et par des ornements qui attestent le mauvais goût du temps.

ACADÉMIE DE CHIRURGIE. Elle tenait ses séances dans la grande salle du Collège de Chirurgie, situé rue des Cordeliers, aujourd'hui de l'École-de-Médecine, et dans l'emplacement qu'occupe l'*École gratuite de Dessin*. Cette académie, fondée en 1651, et confirmée par lettres-patentes de 1748, était composée de soixante académiciens et d'un certain nombre d'associés, tant français qu'étrangers. On y distribuait plusieurs prix. Quatorze professeurs y enseignaient toutes les parties de la science chirurgicale.

Cette académie tint ensuite ses séances dans le nouveau bâtiment des Écoles de chirurgie, et s'y est maintenue jusqu'au temps de la révolution.

ÉCOLE GRATUITE DE DESSIN, rue de l'École-de-Médecine, n° 5, dans l'emplacement qu'avait occupé l'Académie de Chirurgie. Cette école, dont le sieur Bachelier, peintre, sollicita l'établissement, et dont il fut le directeur, autorisée par le lieutenant de police, fut ouverte en septembre 1766. Dans la suite, des lettres-patentes, du 20 octobre 1767, lui donnèrent de la consistance. Elle se tient

⁴ Les lecteurs curieux de connaître cette méthode la trouveront exposée dans le Mémoire du sieur Pingré, intitulé *Mémoire sur la Colonne de la Halle-aux-Blés et sur le Cadran cylindrique de la colonne, etc.*, seconde partie.

dans l'ancien amphithéâtre de chirurgie , éclairé par les fenêtres d'un dôme.

On admet dans cette école tous les enfants qui se présentent : des maîtres leur enseignent gratuitement l'architecture et l'ornement. Ceux des élèves qui remportaient des prix obtenaient autrefois la maîtrise de la profession ou métier auquel ils se destinaient ¹.

ÉCOLE GRATUITE DES ARTS, instituée par les sieurs Lucotte, architecte, et Poiraton, peintre, sous la protection du sieur de Marigny. Elle fut ouverte le 15 août 1765, et ne paraît pas avoir obtenu une consistance durable.

ÉCOLE DES ARTS, tenue par le sieur Jean-François Blondel, rue de la Harpe. Elle fut établie vers l'an 1740; on y enseignait les mathématiques, l'architecture, etc.

ÉCOLES DE DROIT, situées sur la place du Panthéon, n° 8. La plus ancienne école de Droit se trouvait rue Saint-Jean-de-Beauvais. Elle fut établie, dit-on, en 1584, par Gilbert et Philippe Ponce, dans la maison de cette rue où, depuis, a logé le célèbre imprimeur Robert-Étienne: on n'enseignait dans cette école que le droit canon ou ecclésiastique. Le droit civil était prohibé à Paris.

Le parlement, en 1565 et en 1568, autorisa temporairement quelques légistes à professer le droit civil dans cette ville; mais cette autorisation cessa en 1572, et l'article 69 de l'ordonnance de Blois de 1576 porte: « Déclendons à ceux de l'université de Paris, de lire ou grader en droit civil. »

Plusieurs universités de France possédaient des chaires

¹ Il existe une autre école royale et gratuite de dessin pour les jeunes personnes; elle est située rue de Touraine-Saint-Germain, n° 7. (B.)

de droit civil ; et celle de Paris , leur capitale , en était privée. On ne connaît point le motif de cette étrange exception ; et Henri III , qui a signé cette ordonnance de Blois , n'en était certainement pas plus instruit. Ce motif ne pouvait être raisonnable.

Louis XIV , par un édit du mois d'avril 1679 , ordonna le rétablissement de la chaire du droit romain.

Sous le règne de Louis XV , le bâtiment de la rue Saint-Jean-de-Beauvais , où se tenait cette école , devint insuffisant ; il était incommodé et menaçait ruine. On s'occupa de procurer à cette école un local plus convenable. On choisit l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'édifice de ces écoles , parce qu'il devait contribuer à la décoration de la place projetée devant la nouvelle église de Sainte-Geneviève ¹. Cet édifice fut commencé en 1774 , sur les dessins de Soufflot. Le 24 novembre 1783 , les travaux étant terminés , les professeurs de la Faculté de Droit vinrent solennellement en prendre possession. Le 5 décembre suivant , l'Université fit l'inauguration de ces nouvelles écoles ; et , pour ajouter à la pompe de cette cérémonie , on y joignit celle de la réception d'un nouveau docteur en droit , réception assaisonnée de pratiques allégoriques inutiles , pédantesques , et qui sentent le vieux temps.

Cet édifice ne fait pas honneur à son architecte. La principale entrée est élevée sur un plan en partie circulaire , dont la forme vicieuse se reproduit sur la façade tout entière. Cet édifice n'offre rien de remarquable.

¹ On avait alors le projet d'élever en face des Ecoles de droit un édifice semblable , qu'on aurait destiné aux Ecoles de médecine. — On n'a pas abandonné , ou plutôt on a repris le projet d'élever ce bâtiment , mais on doit lui donner une autre destination : il sera affecté , dit-on , à la mairie du douzième arrondissement. (B.)

Avant la révolution, la Faculté de Droit se composait de six professeurs en droit civil et canon, d'un professeur en droit français et de douze agrégés.

Toutes les facultés de droit, en France, languissaient alors dans l'état le plus déplorable. L'enseignement était nul, les examens, les thèses n'offraient qu'une vaine cérémonie. Le doyen de cette faculté vendait à prix fixe les diplômes de licenciés, et chaque aspirant venait en acheter. Il ne fallait ni théorie, ni pratique; mais il fallait de l'argent. L'université de Paris était, il faut l'avouer, plus régulière que celles de Troyes, de Bourges, de Valence et de Reims : elle vendait sa marchandise un peu plus cher; mais elle observait des formes : on y faisait des cours; de plus, on y subissait des examens, on y soutenait des thèses, dont on avait d'avance communiqué les questions au candidat, qui d'ailleurs était soufflé par un professeur qu'il payait.

Un écrivain du règne de Louis XV dit : « Les écoles » de droit sont à la fois l'abus le plus déplorable, la » farce la plus ridicule; les examens, les thèses y sont » de vraies parades¹. »

Pendant la révolution, les écoles de droit furent suspendues. Cependant deux écoles particulières s'établirent, l'une rue de Vendôme, l'autre dans les bâtiments du collège d'Harcourt, rue de la Harpe : la première portait le titre d'*Académie de Législation*; la seconde, celui d'*Université de Jurisprudence*.

Un décret du 22 ventôse an XII (15 mars 1804) réorganisa l'École de droit. Ce décret règle les matières qui y seront enseignées, les cours d'études, les examens et

¹ *Mémoires secrets*, au 31 mars 1752.

les degrés, etc. Dès lors tout changea de face : les élèves furent astreints à suivre les cours pendant trois années , à subir quatre examens , et à soutenir un acte public.

Aujourd'hui , l'école de droit se divise en cinq cours , où l'on enseigne 1° *le droit romain* ; 2° *le droit civil français* ; 3° *la procédure et le droit criminel*. En 1820 , conformément au vœu exprimé par le décret du 22 ventôse an XII , on y a réuni *le droit naturel et des gens*, et *le droit positif et administratif*.

En cette même année , l'édifice des écoles étant devenu insuffisant , une seconde section fut établie dans l'église de la Sorbonne , qu'on disposa à cet usage. Depuis, cette section a été transférée au collège du Plessis ¹.

ÉCOLE ROYALE MILITAIRE , entre les avenues de Lowendal , de la Bourdonnaie , de Suffren et le Champ-de-Mars , qui s'étend devant la façade occidentale du bâtiment. Un édit de janvier 1751 , enregistré le 22 de ce mois , porte que Louis XV établit l'hôtel de l'École royale Militaire en faveur de cinq cents jeunes gentilshommes , pour y être entretenus et élevés dans toutes les sciences convenables et nécessaires à un officier. Outre ces cinq cents jeunes gentilshommes , gratuitement logés , nourris , enseignés , on admit dans cette école un certain nombre de pensionnaires étrangers ou nationaux payant 2,000 livres , à ces conditions qu'ils seraient catholiques , et feraient preuve de quatre degrés de noblesse.

Le bénéfice d'une loterie et les revenus de l'abbaye de Saint-Jean-de-Laon , abbaye que l'on fit supprimer par le

¹ Le Plessis est aujourd'hui entièrement occupé par l'Ecole normale. On a construit , depuis quelques années , à l'École de droit , un nouvel amphithéâtre , afin d'y concentrer tous les cours. (B.)

pape Clément XIII, furent les ressources financières auxquelles on eut recours pour les frais de cet établissement.

En 1752, on commença la construction de ce vaste édifice sur les dessins du sieur Gabriel, architecte du roi. Plus de dix années furent employées à ces travaux. La première pierre de la chapelle ne fut posée que le 5 juillet 1769.

L'emplacement occupé par les divers bâtiments et cours de cet établissement forme un parallélogramme de 220 toises de longueur et de 130 de largeur. L'architecte, n'étant gêné par aucune circonstance, a pu librement étendre son plan.

Du côté de la ville est la façade principale de cet édifice : cette façade laisse voir deux cours entourées de bâtiments, et autrefois fermées par des constructions qui en cachaient la vue. En 1787, on y substitua une belle grille qui mit l'édifice à découvert. Après la première cour ornée de plates-bandes en gazon, et qui présente un carré de 70 toises de côté, en est une autre, qui fut appelée *Cour Royale*, également carrée, dont chaque côté a environ 45 toises de longueur. Au milieu s'élevait, sur un piédestal, la statue pédestre et en marbre de Louis XV, sculptée par Lemoine. Les bâtiments de cette cour sont décorés de colonnes doriques accouplées et d'un agréable effet, ainsi que d'avant-corps couronnés par des frontons.

Depuis qu'on a substitué une grille aux bâtiments qui cachaient la cour, on a fait, à ses deux extrémités, de nouvelles constructions. Leurs faces avancées présentent deux frontons, peints à fresque par le sieur Gibelin, qui le premier a mis en usage à Paris ce genre de peinture.

Ces tableaux sont en grisaille et imitent le bas-relief. Ils représentent, l'un des chevaliers qui arrêtent d'une main un cheval fougueux, l'autre l'étude personnifiée, entourée des attributs des sciences et de arts.

Je passe sous silence les bâtiments plus simples destinés aux besoins de cet établissement : bâtiments qui entourent quinze cours ou jardins, et je viens au principal corps-de-logis.

Du côté de la cour, ce corps-de-logis est décoré par une ordonnance dorique, que surmonte un ordre ionique ; au centre de sa façade est un avant-corps, orné de colonnes corinthiennes, dont la hauteur embrasse les deux étages ; il supporte un fronton surmonté d'un attique. Cet attique est couronné par un dôme quadrangulaire.

Le vestibule, qui s'ouvre sur l'avant-corps du centre de la façade, est orné de quatre rangs de colonnes d'ordre toscan, et de quatre niches où l'on a placé les figures en pied du maréchal de Luxembourg, sculpté par Mouchi ; du vicomte de Turenne, par Pajou ; du prince de Condé, par Le Comte ; et du maréchal de Saxe, par d'Huez.

Au premier étage est la salle du conseil, ornée d'attributs militaires et de tableaux, représentant les batailles de Fontenoy, de Lawfelt, les sièges de Tournay et de Fribourg en Brisgaw ; tableaux très-médiocres, peints par Lepaon.

D'autres pièces renfermaient des ouvrages de peintres plus distingués ; et dans la chapelle on voyait des tableaux de Vien, de Hallé, de La Grenée le jeune et de Doyen.

En 1768, le ministre de Choiseul ordonna l'établisse-

ment d'un *observatoire* dans cet édifice. Le savant de Lalande, après plusieurs obstacles, en fut chargé; il fit, en 1774, fabriquer à Londres un grand quart-de-cercle mural de 7 pieds et demi de rayon, instrument qui manquait à l'observatoire du faubourg Saint-Jacques; il y joignit une lunette méridienne et une lunette parallaxique. Cet observatoire fut démoli bientôt après; on ne le rétablit qu'en 1788, par ordre du ministre de Ségur. Il existe encore sur une partie du bâtiment en aile, à gauche de la première cour.

Du côté du Champ-de-Mars, la façade du bâtiment principal, sans y comprendre les bâtiments latéraux placés sur la même ligne, présente deux rangs de croisées, au rez-de-chaussée et au premier étage. Chaque rang se compose de vingt et une ouvertures, portes ou fenêtres. Au centre est un avant-corps orné de colonnes corinthiennes qui embrassent les deux étages, et supportent un fronton orné de bas-reliefs: derrière et au-dessus est un attique sur lequel est appuyé le dôme quadrangulaire dont j'ai parlé.

Cet édifice a éprouvé plusieurs changements, parce qu'il a eu plusieurs destinations. Un arrêt du conseil du 9 octobre prononce la suppression de l'École militaire, suppression qui s'effectua au 1^{er} avril 1788¹. Les élèves furent alors renvoyés et placés dans des régiments ou dans divers collèges.

En 1788, cet édifice fut au nombre des quatre qui fu-

¹ Cette institution fut rétablie par Louis XVIII, mais sans recouvrer l'édifice qui lui avait été originellement consacré. Jusqu'à la révolution de 1830, les bâtiments de l'École-Militaire servirent de caserne à la garde royale: on y comptait environ 3,600 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. On leur a conservé depuis cette destination: ils sont encore occupés par différents corps de la garnison de Paris. (R.)

rent destinés à remplacer l'hôpital de l'Hôtel-Dieu ; et l'on chargea l'architecte Brongniart d'y faire exécuter les changements nécessaires.

Pendant la révolution , cet édifice fut transformé en une caserne de cavalerie. Buonaparte en fit son quartier-général ; et pendant longtemps on a lu sur la frise de la façade de l'École-Militaire, du côté du Champ-de-Mars , ces mots : *Quartier Napoléon*.

Plusieurs avenues , plantées de quatre rangs d'arbres , bordent cet édifice , ou y aboutissent. J'ai parlé de quelques-unes. La demi-lune qui précède la grille , du côté de la ville , est nommée *place de Fontenoy* ; la grande avenue qui y communique , et va couper celle de Breteuil , qui fait face au dôme des Invalides , est nommée *Avenue de Saxe*. La plaine qui s'étend depuis Vaugirard jusqu'à la Seine , entre les Invalides et l'École-Militaire , plaine autrefois sablonneuse , stérile et déserte , est aujourd'hui divisée par de longues allées , ombragées de belles plantations et vivifiées par de jolies habitations , dont le nombre va toujours croissant.

Du côté opposé , dans l'espace qui se trouve entre les bâtiments de l'École-Militaire et le cours de la Seine , se trouve le Champ-de-Mars , qui en est une dépendance et dont je vais parler.

CHAMP-DE-MARS. Il occupe l'espace qui s'étend depuis l'École-Militaire jusqu'à la route qui borde la rive de la Seine. Son plan est un parallélogramme régulier , bordé par des fossés revêtus en maçonnerie et munis de guérites aux cinq entrées et aux angles de ce parallélogramme. Chaque entrée est fermée par une grille en fer.

La longueur de ce parallélogramme , prise depuis la



façade de l'École-Militaire jusqu'à l'extrémité extérieure du fossé, est de 450 toises. Sa largeur, d'une extrémité intérieure du fossé à l'autre, est de 220. Tout le long des grands côtés du parallélogramme, en dedans et en dehors du fossé, sont des plantations de quatre rangs d'arbres. Ainsi le Champ-de-Mars est bordé, dans sa longueur, de huit rangs de plantations, formant deux grandes allées et quatre contre-allées.

Ce Champ-de-Mars, d'abord destiné aux exercices des élèves de l'École-Militaire, depuis le renvoi de ces élèves, servit longtemps et sert encore aux exercices de cavalerie et d'infanterie; dix mille hommes peuvent aisément y manœuvrer.

Son nom et même son sol ont éprouvé des changements amenés par les événements politiques. Il fut nommé *Champ de la Fédération*, après la fête mémorable de la confédération nationale, célébrée pompeusement le 14 juillet 1790. Pour les apprêts de cette fête, on exécuta de grands mouvements de terrain : on baissa le sol pour élever autour de la place des talus dont la hauteur était double de celle qu'ils ont aujourd'hui.

Lorsqu'en 1806 on commença, à l'extrémité occidentale du Champ-de-Mars, les travaux du pont d'Iéna, depuis nommé *Pont des Invalides*, les talus furent, de ce côté, déformés, les fossés comblés; et, au delà, le sol fut considérablement exhaussé.

Cette place fut le théâtre de plusieurs événements; on y célébra un grand nombre de fêtes, dont la plus mémorable est sans doute celle du 14 juillet 1790.

HÔTEL DES MONNAIES, situé quai Conti, n° 44. Il est présumable que sous la première race des Francs, il est cer-

tain que sous la seconde, on battait monnaie à Paris ; dans l'édit donné à Pistes par Charles-le-Chauve, en l'année 864, capitule 12, Paris se trouve au nombre des villes où était établie la fabrication des monnaies ¹. Le bâtiment consacré à cette fabrication devait être dans le palais de la Cité. Charlemagne, dans son capitulaire 2, de l'an 805, avait ordonné, à cause du grand nombre de fausses monnaies mises en circulation, que la monnaie serait fabriquée dans son palais ou dans sa cour ².

Quoique les rois ou empereurs de la seconde race n'aient presque jamais résidé dans Paris, il s'y trouvait néanmoins un palais où avaient demeuré les rois de la première ; et, d'après cette ordonnance, renouvelée par les successeurs de Charlemagne, il est probable que le palais de la Cité était le lieu où la monnaie était fabriquée.

Dans la suite, lorsque le faubourg septentrional fut protégé par une enceinte, on dut y transférer cette fabrication. Dans ce quartier est une rue appelée *de la Vieille-Monnaie*, où se trouvait une maison nommée, dans un acte de 1227, *Monetaria et de veteri moneta* ³. Ainsi, en cette rue se fabriquait, très-anciennement, la monnaie de France ; il paraît que, vers le commencement du treizième siècle, époque où la rue dont je viens de parler portait le nom de *Vieille-Monnaie*, on avait placé ailleurs le lieu de cette fabrication. Elle pouvait bien, lorsque l'enceinte de Philippe-Auguste fut terminée, avoir été transférée sur l'emplacement où s'établirent depuis les religieux de Sainte-Croix de la Bretonnerie. En fondant

¹ *Baluzii capitularia*, tome II, page 178.

² *Idem*, tome I, page 427.

³ *Recherches sur la ville de Paris*, par Jaillot, tome I, quartier Saint-Jacques-de-la-Boucherie, page 66.

le couvent de ces religieux, saint Louis leur donna une maison appelée *de la Monnaie*.

A la fin du treizième siècle, ou vers le commencement du quatorzième, un hôtel de la Monnaie était établi dans la rue qui porte aujourd'hui ce nom; rue qui, du côté du nord, sert de prolongation à la ligne du Pont-Neuf.

Parmi les divers bâtiments de cet hôtel, il s'en trouvait de fort anciens qui semblaient appartenir à la fin du treizième siècle. Ces bâtiments, qui menaçaient ruine, ont subsisté jusqu'à ce que l'hôtel des Monnaies du quai Conti fût entièrement achevé. Alors on les démolit; et sur leur emplacement on ouvrit, en 1778, deux rues appelées *Boucher* et *Étienne*, noms de deux échevins en place à cette époque.

Lorsque, au conseil du roi, il fut question de faire construire un nouvel Hôtel des Monnaies, on arrêta qu'il serait établi sur la place de Louis XV : les plans furent adoptés, les fondations commencées, et 150,000 livres dépensées; le tout fut inutile. Mais, en 1767, après des réflexions tardives, on renonça à l'emplacement choisi, et on lui préféra celui de l'hôtel de Conti, dont en 1768 on commença la démolition. Autorisée par le ministre Laverdy, cette construction fut élevée sur les dessins de Jacques-Denis Antoine, architecte recommandable, dont plusieurs autres travaux attestent les talents, et font l'ornement de la capitale. Le 30 mai 1774, l'abbé Terrai, au nom du roi, en posa la première pierre.

Ce bâtiment, élevé sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Conti¹, présente sa principale façade sur le quai

¹ La ville de Paris, autorisée par un arrêt du conseil du 22 août 1750, acquit, pour la somme de 460,000 livres, l'emplacement de l'hôtel de Conti pour

de ce nom ; longue de 60 toises environ , elle est percée de trois rangs de croisées , dont chacun renferme vingt-sept fenêtres ou portes. Le rang inférieur , ou celui du rez-de-chaussée , orné de refends , forme soubassement. Au centre est un avant-corps dont l'étage inférieur , percé de cinq arcades , sert d'entrée et devient le soubassement d'une ordonnance ionique composée de six colonnes. Cette ordonnance supporte un entablement à console et un attique orné de festons et de six statues placées à l'aplomb des colonnes : ces statues représentent la Paix , le Commerce , la Prudence , la Loi , la Force et l'Abondance , ouvrage des sieurs Le Comte , Pigalle et Mouchi.

Au-dessous , au milieu des cinq arcades de cet avant-corps , est celle qui sert d'entrée principale. Dans le vestibule qui se présente ensuite sont vingt-quatre colonnes doriques cannelées. A droite est un magnifique escalier enrichi de seize colonnes doriques.

Le plan de cet édifice se compose de huit cours entourées de bâtiments , dont chacune a sa destination particulière. La cour où l'on arrive après avoir traversé le vestibule est la plus grande : elle a 110 pieds de profondeur sur 92 de largeur ; elle est bordée par une galerie couverte. Le péristyle , orné de quatre colonnes doriques qu'on voit en face , annonce la porte de la salle des balanciers. Cette salle , dont la voûte surbaissée est soutenue par des colonnes d'ordre ionique , a 62 pieds de long sur 39 de large. On y remarque la statue de la Fortune , sculptée par Mouchi.

Au-dessus de cette salle est celle des ajusteurs : elle est de pareille étendue , et contient cent places.

On y construisait un hôtel de ville. Ce projet n'ayant pu s'exécuter , on y plaça l'hôtel des Monnaies.

Uit de I. P. S. J. P. S.



En montant par le grand escalier, on arrive au *cabinet de minéralogie*, qui occupe au premier étage le pavillon du milieu de la façade. Ce cabinet, fondé par le sieur Sage, et où ce savant a longtemps fait ses cours, est décoré tout autour de vingt colonnes corinthiennes de grande proportion, en stuc, couleur de jaune antique. Ces colonnes supportent une tribune vaste et de laquelle on peut entendre le professeur. Cette tribune et les galeries et cabinets qui y communiquent sont garnis d'armoires qui contiennent des objets minéralogiques, des dessins du Vésuve, des modèles de machines, etc.

Cette salle, une des plus belles de Paris, est plus fastueuse peut-être qu'il ne convient à sa destination : une école et une collection de minéralogie n'auraient pas besoin de tant de luxe.

La façade en retour sur la rue Guénégaud a 58 toises d'étendue ; moins riche que la façade qui se présente sur le quai, elle n'en est pas moins belle. Deux pavillons s'élèvent à son extrémité, et un troisième au centre : les parties intermédiaires n'ont que deux étages ; celui du rez-de-chaussée forme soubassement, et l'étage supérieur un attique. Le pavillon du centre, faisant avant-corps, est orné de quatre statues, celles des Éléments, dont le nombre était encore borné à quatre à l'époque de cette construction. Ces statues sont l'ouvrage de Caffiéri et de Dupré. C'est par une porte de cette façade que les ouvriers pénétrèrent dans les divers ateliers.

Par la porte du n° 8, qui se trouve aussi sur cette façade et au pavillon le plus éloigné du quai, on entre dans le cabinet de *la monnaie des médailles* qui, jadis placé au Louvre, fut transféré dans cet édifice. Il contient la collection complète de tous les carrés et poinçons des mé-

dailles et jetons frappés en France depuis François I^{er}.

L'Hôtel-des-Monnaies est le siège d'une administration qui surveille l'exécution des lois monétaires, les fonctionnaires, l'entretien des hôtels et les ateliers de la fabrication¹; elle vérifie les titres des monnaies, rédige les tableaux servant à déterminer le titre et le poids d'après lesquels les matières d'or et d'argent doivent être échangées. Elle fait procéder à la vérification du titre des monnaies étrangères nouvellement fabriquées, afin d'observer les variations que ce titre pourrait éprouver. Elle est de plus chargée de régler la comptabilité des divers ateliers de fabrication.

HÔPITAL MILITAIRE, situé rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou. Il fut fondé, en 1765, pour les gardes-françaises. On n'y comptait alors que deux cent soixante-quatre lits. J'en parlerai dans la suite².

HÔPITAL DES ENFANTS-TROUVÉS, situé rue Neuve-Notre-Dame. Il fut, en 1747, élevé sur l'emplacement de la vieille église de *Sainte-Geneviève-des-Ardents*, d'après les dessins de Boffrand. J'en ai parlé ailleurs³.

PLACE DE LOUIS XV, située entre le jardin des Tuileries et les Champs-Élysées, bornée au nord par deux magnifiques bâtiments semblables entre eux, que sépare la rue Royale; et, au sud, par le cours de la Seine et le pont Louis XVI, appelé maintenant pont de la Concorde.

¹ La Monnaie de Paris a fabriqué, depuis le 28 mars 1805 jusqu'au 31 mars 1828 (c'est-à-dire pendant 25 ans), pour 774 millions d'espèces d'or, et pour 394 millions d'espèces d'argent. Les pièces d'or ou d'argent, frappées à Paris, sont marquées d'un A. (B.)

² Voyez ci-après *Hôpitaux militaires*.

³ Voyez *Hospice de l'allaitement des Enfants-Trouvés*.

Cette place, commencée en 1765, sur les dessins de Gabriel, ne fut entièrement achevée qu'en 1772. Son plan octogone est dessiné par des fossés revêtus en maçonnerie, bordés de balustrades, et terminés par huit pavillons qui ont pour amortissement des socles décorés de guirlandes et destinés à porter des groupes de figures allégoriques. Ces fossés, ces balustrades, ces pavillons, ne lui procurent ni utilité ni agrément. Cette place fut longtemps divisée en quatre parties occupées par des pièces de gazon, entourées de barrières. Sa longueur du nord au sud, en dedans de ses limites, est de 125 toises, et de l'est à l'ouest, de 87 toises.

La place Louis XV doit sa principale beauté aux objets qui l'environnent. Les terrasses du jardin des Tuileries, leurs arbres et deux statues équestres en marbre la bornent du côté de l'est.

Au nord, sont deux vastes édifices pareils, richement décorés, qui ont chacun 48 toises de face et 75 pieds de hauteur, et dont l'un, plus près des Tuileries, d'abord destiné au *Garde-Meuble des bijoux de la couronne*¹, sert aujourd'hui au *ministère de la marine*, et l'autre n'a point de destination publique. Ces deux édifices sont séparés par une large rue qui correspond d'un côté au centre de la place et de l'autre au boulevard de la Madeleine. Cette rue, nommée *rue Royale*, tristement fameuse par les accidents dont, au 30 mai 1770, elle fut le théâtre²,

¹ Voyez ci-après l'article *Garde-Meuble*.

² Pendant la nuit du 30 au 31 mai 1770, un feu d'artifice préparé sur la place, à l'occasion des fêtes célébrées à Paris pour le mariage de Louis XVI, alors dauphin, et de Marie-Antoinette d'Autriche, attira une foule immense de curieux. Un fossé qui n'avait point été comblé, des maisons dont la construction n'était point encore achevée et dont les matériaux encombraient cette rue, et l'imprévoyance de la police, causèrent de grands malheurs. Après le feu d'artifice, la

laisse voir à son extrémité opposée l'édifice de la Madeleine.

Au couchant de cette place se présentent deux vastes massifs de verdure formés par les arbres des Champs-Élysées. Au milieu s'ouvre une large route qui sert de prolongation à la grande allée du jardin des Tuileries. Cette route, dite *Avenue de Neuilly*, commencée en 1768, est bornée par les hauteurs de Chaillot, par les édifices de la barrière de Neuilly et par l'arc de triomphe de l'Étoile.

A l'entrée de cette route se dessinent, sur la verdure des massifs, deux groupes de marbre, montés sur des piédestaux, et représentant chacun un cheval fougueux dompté par un homme, groupe dont j'ai déjà parlé ¹.

Au sud de cette place, la vue n'avait pour objet que la route de Versailles, le cours de la Seine, et, au delà, le Palais-Bourbon. Depuis, un pont a été construit sur cette rivière; et, au lieu de la façade mesquine du Palais-Bourbon, s'élève celle du palais du Corps-Législatif, aujourd'hui nommé *Chambre des Députés*, façade majes-

foule s'écroulait par la rue Royale, qui alors était la seule issue de cette place du côté de la ville. Pendant que la multitude s'y portait, une grande quantité de personnes et de voitures arrivaient du côté du boulevard; ces deux forces, qui se contrariaient, accrurent considérablement la presse. On voyait des personnes culbutées dans le fossé, froissées contre les pierres, foulées aux pieds des chevaux; d'autres, l'épée nue à la main, essayant de se faire jour à travers la foule, blessaient, tuaient ceux qui s'opposaient à leur passage. On égorgeait à coups de couteau les chevaux des voitures qui s'avançaient dans cette rue. Une charpente qui s'écroula augmenta la confusion et les malheurs. On compta le lendemain cent trente-trois cadavres restés sur la place; mais le nombre fut bien plus grand, et on le fait monter à plus de trois cents. Quant à celui des personnes blessées, estropiées ou qui moururent des suites de cette presse, on ne l'a jamais su. « J'ai vu, dit Mercier, plusieurs personnes languir trente mois des suites de cette presse épouvantable. Une famille entière disparut. Point de maisons qui n'eût à pleurer un parent ou un ami. » (*Tableau de Paris*.)

¹ Voyez ci-dessus, article *Champs-Élysées*.

tueuse, riche d'ornements, qui se trouve, ainsi que le pont qui la précède, en correspondance avec le centre de la place de Louis XV, avec la rue Royale et la façade de la Madeleine.

Cette place doit son nom de Louis XV à la statue équestre de ce roi, laquelle s'élevait au centre.

Dès l'année 1748, le prévôt des marchands de Paris avait déterminé ses subordonnés les échevins de cette ville, à faire élever ce monument à la gloire du roi, et à le lui offrir au nom des Parisiens, qu'on n'avait pas consultés. Edme Bouchardon, chargé de faire cette statue, l'exécuta dans les ateliers du faubourg du Roule. Elle fut, le 17 avril 1763, transférée à la place qui lui était destinée; cette translation dura trois jours. Bouchardon ne put jouir du succès de ses travaux : il mourut après avoir confectionné la statue équestre. Pigalle lui succéda, et fut chargé d'exécuter les figures et ornements du piédestal.

Le 20 juin 1765, furent découverts et offerts aux regards des curieux la statue équestre et ses accessoires. Aux angles du piédestal en marbre blanc étaient placées des figures qui devaient être en bronze, mais qui, n'étant pas encore achevées, parurent alors en plâtre doré. Ces quatre figures représentaient autant de vertus : la Force, la Paix, la Prudence et la Justice. Ces vertus remplissaient ici les fonctions humiliantes de cariatides, et semblaient supporter le socle de la statue équestre de Louis XV. Ce roi, couronné de lauriers, coiffé à la moderne, était vêtu en Romain. On peut reprocher à Bouchardon l'inconvenance de vêtir un roi français avec le *paludamentum* antique. Du reste, ce groupe en bronze, coulé d'un seul jet, était d'un beau dessin. La figure du cheval se distinguait par la beauté et l'élégance de ses formes; ce qui

ne peut être remarqué à cette époque où les beaux-arts, tombés dans un état de dégradation, commençaient à peine à se relever.

On ne peut parler aussi avantageusement des quatre figures colossales représentant les vertus. Ces figures, ouvrage de Pigalle, étaient sans noblesse, dans des attitudes maniérées et surtout fort déplacées. Aussi furent-elles l'objet de plusieurs mauvaises plaisanteries, où Louis XV, qui alors avait cessé d'être l'objet de l'amour du peuple, était audacieusement insulté. Dans de pareilles compositions, un artiste doit soigneusement éviter tout ce qui peut donner matière à de malignes allusions¹.

Le piédestal était orné de bas-reliefs en bronze représentant des batailles où Louis XV s'était trouvé; on y voyait des inscriptions, dont la plus historique était ainsi conçue : *Hoc pietatis publicæ monumentum Præfectus et Ædiles decreverunt anno 1748, posuerunt anno 1763.*

Cette statue équestre, pendant plus de vingt ans, ne fut entourée que par une misérable clôture en bois. Sous le règne de Louis XVI, en 1784, elle obtint un entourage convenable, composé d'une belle balustrade de marbre blanc et d'un pavé en carreaux de même matière.

Le 11 août 1792, cette statue équestre fut renversée²,

¹ Parmi les nombreux traits satiriques qui circulèrent à cette occasion, le plus précis, le plus dur et le plus acéré est celui-ci :

O la belle statue ! ô le beau piédestal !
Les Vertus sont à pied, le Vice est à cheval !

— On raconte que, sur la fin du règne de Louis XV, un individu monta sur le cheval, banda les yeux du monarque, lui attacha au cou une boîte de fer-blanc, et lui mit sur la poitrine cette inscription : *N'oubliez pas ce pauvre aveugle.* (B.)

² Il paraît que lorsqu'on renversa cette statue, un des pieds du cheval résista à la destruction et resta sur le piédestal : ce qui faisait dire aux plaisants de l'époque, que la royauté avait encore un pied dans l'étrier. (B.)

ainsi que tous les autres monuments de cette nature qui existaient à Paris. Un décret de l'Assemblée législative , de la veille , en avait ordonné la destruction.

Quelques mois après fut élevée , sur le piédestal , une figure colossale de la Liberté. Cette figure , composée de maçonnerie et de plâtre , colorée en bronze , ouvrage de Lemot , était représentée assise , coiffée du bonnet phrygien , qui n'est pas celui de la Liberté , et s'appuyant sur une haste. Alors la place de Louis XV reçut le nom de *place de la Révolution*.

Cette figure resta en place depuis la fin de 1792 jusqu'au 20 mars 1800 , époque où un arrêté des consuls ordonna que des colonnes triomphales seraient élevées dans tous les départements de France , et qu'une colonne nationale serait érigée , à Paris , sur la place de la Révolution , au lieu de la figure de la Liberté. Dans les départements , ainsi qu'à Paris , on fit toutes les dispositions nécessaires pour exécuter ce décret. Le 25 messidor an VIII , Lucien Buonaparte , ministre de l'intérieur , vint en grande cérémonie poser la première pierre de cette colonne monumentale. On découvrit les fondations du piédestal ; on y trouva une boîte de bois de cèdre , contenant sept médailles , dont l'une en or et six en argent , portant le millésime de 1754. A leur place , on déposa une autre boîte , en bois d'acajou , à double fond , contenant sur le premier fond huit médailles , dont une d'or , trois d'argent et quatre de bronze , représentant les portraits des trois consuls , du général Desaix , etc. , et sur le second , une planche de cuivre , sur laquelle fut gravée la relation de la pose de la première pierre.

On fit plus : on éleva une vaste charpente , couverte d'une toile peinte représentant la colonne projetée : on

Autour de la base de cette colonne tous les départements représentés par des figures qui se tenaient par la main. Ni la colonne de Paris, ni celles des départements ne furent construites¹. Il est présumable que ce moyen fut un prétexte pour faire disparaître de Paris et des villes de France les monuments de la liberté.

Lorsqu'on éleva à Paris le simulacre de cette colonne, on changea le nom de la place; elle reçut alors celui de *place de la Concorde*. Dans les premiers jours d'avril 1814, on lui rendit sa première dénomination, celle de *place de Louis XV*².

Sur cette place, pendant plus de quinze mois qu'a duré le régime de la terreur, un grand nombre de victimes furent décapitées. Le 24 janvier 1793, l'infortuné Louis XVI y éprouva le même sort, etc., etc.

GARDE-MEUBLE DE LA COURONNE, situé sur la place Louis XV, dans un des deux édifices qui décorent la partie septentrionale de cette place, et où sont aujourd'hui les bureaux du ministère de la marine.

Il existait près du Louvre un dépôt des meubles et bijoux de la couronne. En 1760, lorsqu'on entreprit la construction des deux édifices élevés au nord de la place de Louis XV, on destina le plus voisin du jardin des Tuileries à recevoir ces objets précieux.

Cet édifice, de 48 toises de face, présente un corps principal, terminé à ses extrémités par deux pavillons

¹ A la place même que devait occuper cette colonne nationale, s'élève aujourd'hui l'obélisque de Luxor (ou Louqsor), dont il sera parlé dans l'Appendice. (B.)

² Elle a repris, depuis la révolution de 1830, le nom de *place de la Concorde*. (B.)

formant avant-corps. Un soubassement en bossages, percé de portes aux avant-corps, et, dans le milieu, de onze arcades qui éclairent une galerie, supporte une ordonnance corinthienne, composée de douze colonnes et d'un entablement couronné par une balustrade. Les deux pavillons des extrémités terminent la galerie du rez-de-chaussée et celle du premier étage, et représentent, au-dessus du soubassement, quatre colonnes corinthiennes, qui supportent des frontons dont les tympanes sont ornés de bas-reliefs. Aux deux côtés de chacun de ces frontons s'élèvent des trophées.

Cette façade, où l'architecte Gabriel a prodigué toutes les richesses de l'architecture, n'est pas à l'abri d'une juste critique. Mais je n'entrerai point dans ces détails.

L'autre bâtiment, placé sur la même ligne au-delà de la rue Royale, est absolument semblable au premier.

On entrait à ce garde-meuble par l'arcade du milieu de la façade; un escalier, orné de bustes, de termes et de statues antiques, conduisait dans plusieurs salles. La première était consacrée aux armures étrangères et françaises : on y voyait celle que portait François I^{er} lorsqu'il fut fait prisonnier à la bataille de Pavie : elle était ornée de bas-reliefs ciselés d'après les dessins de Jules Romain; on y voyait celle dont était revêtu Henri II lorsqu'il fut blessé à mort par Montgomeri; celles de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV : cette dernière était un présent que la république de Venise fit à ce roi. Ses gravures, précieusement exécutées, représentaient douze villes de Flandre prises par ce monarque. Plusieurs autres armures ornaient cette salle. On y remarquait deux épées de Henri IV, celle du roi Casimir, et surtout l'épée du saint père, le pape Paul V : sa poignée dorée,

était chargée des attributs de la papauté : les clefs , la tiare , etc.

Au milieu de cette salle étaient deux petits canons , montés sur leur affût , damasquinés en argent , offerts , en 1684 , à Louis XIV , par les ambassadeurs du roi de Siam. Ces canons ont servi à la prise de la Bastille. Parmi plusieurs autres espèces d'armes anciennes , se trouvait une collection de fusils , de pistolets , épées , lances , cottes d'armes , masses d'armes de différents peuples et de différents temps.

La salle suivante contenait des tapisseries : vingt-deux pièces , que François I^{er} acheta vingt-deux mille écus des ouvriers flamands , représentaient les batailles de Scipion , exécutées d'après les dessins de Jules Romain ; huit pièces , dont les sujets étaient l'Histoire de Josué , les Amours de Psyché , en cent six aunes ; les Actes des Apôtres , en dix pièces , d'après les dessins de Raphaël , et formant cinquante-trois aunes. Ensuite se trouvaient une grande quantité de tapisseries que Louis XIV avait fait fabriquer à la manufacture des Gobelins¹⁶⁶⁸ , d'après les dessins de Le Brun , Coypel père et fils¹⁷⁶³ , Jouvenet , Oudry et de Troyes.

Dans la troisième salle , on voyait une quantité considérable d'objets précieux , tels que vases , hanaps , coupes d'agate , de cristal de roche ; des présents envoyés au roi par des princes orientaux ; des ustensiles du culte , etc. ; le tout contenu dans onze armoires. Une d'elles offrait la chapelle d'or du cardinal de Richelieu , dont toutes les pièces étaient d'or massif et enrichies de gros diamants. On remarquait , parmi ces précieux objets , deux chandeliers d'église entièrement en or , émaillés , enrichis de deux mille cinq cent seize diamants , et qu'on a estimés

valoir 200,000 livres. On comptait sur les burettes, pareillement d'or émaillé, douze cent soixante-deux diamants.

La croix, de 20 pouces 9 lignes de hauteur, portait un Christ en or massif, dont la couronne et la draperie étaient garnies de diamants.

Les Heures du cardinal de Richelieu faisaient partie de sa chapelle. Ce volume, manuscrit sur vélin, mérite d'être décrit. La couverture, en maroquin, était entourée de lames d'or; sur une de ses faces, on voyait un médaillon, en or émaillé, offrant la figure de ce cardinal, qui, à l'instar des empereurs romains, tenait en main le globe du monde. Quatre anges venaient, des quatre coins, poser des couronnes de fleurs sur sa tête. Ce médaillon, encadré de fleurs, portait cette inscription : *Cadat*.

Sur l'autre face de ce volume était aussi un médaillon présentant un cœur enflammé, croisé par ces quatre lettres D. H. A. R. liées en chiffres, avec cette inscription dans la guirlande :

Solus, sed non unus.

Laissons aux curieux le soin d'expliquer ces inscriptions mystérieuses, de trouver le mot de ces énigmes.

Une autre armoire contenait une partie des présents qu'en 1740 fit à Louis XV Saïd Mehemet, ambassadeur de la Porte. Ces présents consistaient en un caparaçon de drap écarlate, brodé d'or, d'argent et de soie, et enrichi de perles; en une selle de velours cramoisi, brodée en or et en argent, chargée d'émeraudes, de diamants et de rubis; en deux sangles d'un tissu d'or, ornées de perles; et en un poitrail accompagné d'une pomme d'or, avec

des ornemens d'or émaillé de diverses couleurs, et enrichis de diamants, dont trois avaient été arrachés ¹.

Le reste de ces présents se composait d'étriers, de pistolets, de fusils et de leurs fourreaux; d'une tôteière garnie d'or émaillé, dont on avait enlevé deux diamants; d'une giberne d'or émaillé, garnie de pierres précieuses, dont on avait soustrait deux rubis; d'une poire à poudre, d'une masse d'armes de cristal de roche, ornée d'émeraudes, de rubis, dont on en avait arraché deux; d'un carquois de velours vert, enrichi d'or, de perles, de diamants, de rubis, d'émeraudes, dont on avait enlevé deux perles; un carquois plus petit avec une chaîne d'or où manquait une émeraude; six sabres, un riche poignard enrichi de pierres précieuses, auquel manquaient trois diamants; un autre poignard, à lanié quadrangulaire; plusieurs poignards, des couteaux, et surtout de riches pantoufles.

Dans une autre armoire étaient les présents du dey de Tunis. Moins précieux que les précédents, ils se composaient des harnais d'un cheval et des vêtements d'un Levantin. On y remarquait huit pièces de gaze d'or et cinq paires de pantoufles.

¹ Il paraît que la garde de ces riches inutilités étoit confiée à des hommes peu fideles ou peu surveillants. Dans l'inventaire du *Garde-Meuble* fait en 1794, on voit qu'à plusieurs objets il manque des parties d'or, de perles, de diamants, et d'autres pierres précieuses. C'est ainsi qu'à un coffre de cristal de roche il manquait des bandes d'or émaillé garnies de diamants. Sur un petit char de triomphe dont les quatre roues étaient d'or émaillé, se voyait un coq dont le corps consistait en une matrice de perle, d'un pouce deux lignes de diamètre. Cette perle étoit brisée; une aile du coq enrichie d'environ vingt diamants roses étoit enlevée, ainsi que les pierres précieuses qui ornaient trois bandes de ce char. Je pourrais rapporter plusieurs autres exemples de pareilles friponneries.

En 1790, il parut un écrit portant ce titre : *Réponse au Mémoire intitulé Dépenses du Garde-Meuble*, où le sieur Thierry, chef de l'administration, est vivement accusé de dilapidations bien plus considérables.

L'armoire destinée aux présents offerts à Louis XVI par Tipoo-Saib contenait une ceinture très-riche, ornée d'or, de rubis, d'émeraudes et de diamants; un sabre qu'on avait dépouillé de sept fleurons principaux, de trois émeraudes et de trois rubis; un autre sabre dont on avait soustrait sept rubis; un étui turc et sa garniture, un bouclier rond en cuivre doré; un sac plein de galons d'or, trois aunes de gaze d'or, onze pièces de soie brochée d'or et sept paires de pantoufles.

En 1790, le même prince indien fit présent à Louis XVI d'une aigrette composée de cent huit émeraudes, soixante-quatorze rubis et quarante-sept diamants; d'un collier à quatre rangs composé de cent quatre perles et de vingt-quatre diamants.

L'objet le plus estimé de cette salle était la *nef dor*, ouvrage de l'orfèvre Balin, et qu'on servait à la table du roi dans les grandes solennités. Cette nef, portée par quatre sirènes, était ornée de plusieurs diamants, et pesait cent six marcs. En 1794, elle fut estimée à trois cent mille livres.

Dans les diverses pièces du Garde-Meuble, ainsi que dans l'escalier et la galerie, se trouvaient un grand nombre de figures en bronze, en marbre, la plupart modernes et quelques-unes antiques.

Il s'y trouvait aussi quatre-vingt-huit tableaux, dont sept à huit avaient quelque mérite.

A tant de riches et stériles superfluités, qui honorent plus ceux qui les ont exécutées que ceux qui les ont possédées, nous devons joindre *les diamants de la couronne*, renfermés dans une commode d'une des salles du Garde-Meuble. L'Assemblée nationale législative, par son décret du 26 mai 1794, ordonna qu'il serait fait un rapport

sur ces diamants et sur tous les objets contenus dans cet édifice, et nomma une commission qui en fut chargée.

Voici un extrait du rapport fait, le 28 septembre suivant, par M. Delattre, député, un des membres de cette commission.

Suivant un inventaire fait en 1774, le nombre des diamants s'élevait alors à 7,482, sans y comprendre un certain nombre que le roi fit vendre, depuis 1784, pour la somme de 75,050 livres ; sans y comprendre un article de cet inventaire, qui fut retiré par autorisation du roi, le 15 mai 1785. Cet article, composé d'un nombre indéterminé de diamants et de rubis, fut employé à une parure pour la reine ¹.

Depuis l'an 1784, le roi, à diverses reprises, fit vendre 1,471 diamants ; il en acheta, dans la même année, 3,536 pour compléter la garniture de ses boutons et de son épée ; mais les diamants achetés ne valaient pas les diamants vendus.

En outre, cette collection se composait de 230 rubis, de 74 topazes, de 150 émeraudes, de 134 saphirs, de 3 améthystes orientales et autres pierres de moindre valeur. L'Assemblée nationale, par son décret du 26 mai 1791, céda à la famille régnante le vaste mobilier de la couronne, objet de 16 à 20 millions ².

Dans la nuit du 16 au 17 septembre 1792, il s'effectua un vol considérable dans le Garde-Meuble : presque tous les diamants, au nombre desquels étaient *le Sanci* et *le Régent* ³, furent enlevés par une troupe nombreuse de vo-

¹ *Rapport de M. Delattre*, fait le 28 septembre 1791 à l'assemblée nationale, page 289.

² *Idem*, page 292.

³ Le diamant appelé *le Sanci* était moins beau que *le Régent*. Ce dernier reçut ce nom du duc d'Orléans, régent de France, qui en fit l'acquisition en 1717 au prix de deux millions : il pèse près de cinq cents grains.

leurs. La garde de ce poste était placée dans l'intérieur ; les voleurs s'introduisirent par dehors ; ils montèrent sans obstacle , mais ils ne descendirent pas de même.

Voici ce que rapportent les journaux du temps : « Une » patrouille aperçut un homme qui descendait de la lan- » terne du Garde-Meuble ; elle s'en saisit : ses poches » étaient pleines de bijoux , de diamants , d'or et d'ar- » gent. Le présent de la ville , ce superbe vase d'or , était » jeté sur la colonnade ; un autre voleur , voulant s'éva- » der , se jeta au bas de cette colonnade , et se blessa à la » tête. Il était chargé de brillants et muni d'un mouchoir » plein d'or et d'argent , de diamants , de saphirs , d'é- » meraudes et de topazes. Le vol est considérable ; le » *Sanci* et le *Régent* (les plus précieux diamants de la » couronne) sont enlevés¹. »

On arrêta quelques jours après vingt et un de ces voleurs ; on les trouva armés de longs poignards. Dans la suite , on parvint à recouvrer la plupart des objets volés.

Sous Napoléon , le bâtiment du Garde-Meuble fut destiné au ministère de la marine et des colonies. Alors on éleva sur le comble du bâtiment un télégraphe qui correspond à la ville de Brest.

¹ Ces deux diamants ont reçu un caractère historique : le premier , le *Sanci* , mérite d'être mentionné. Il fut au quinzième siècle vendu par un Suisse , pour un écu , au duc de Bourgogne. Don Antoine , roi de Portugal , le possédait en 1589 ; il emprunta à Nicolas de Harlay de Sanci , sur ce diamant qui passait pour le plus beau de l'Europe , la somme de quarante mille livres. Sanci lui en donna de plus soixante mille. Ce diamant reçut dès-lors le nom de son propriétaire. Sanci , dénué d'argent , fut sur le point de le vendre hors du royaume avec plusieurs autres pierreries qu'il possédait. Il fut acheté par Jacques , roi d'Angleterre ; il passa ensuite à Louis XIV.

Le *Régent* est plus beau et plus précieux que le *Sanci*. Les rois plaçaient ce diamant à leur chapeau en guise de bouton. Bonaparte le fit monter sur la garde de son épée.

L'édifice qui fait le pendant de celui dont je viens de parler a été construit dans l'unique but d'en faire un objet de décoration pour la place; il lui est entièrement conforme ¹.

Eaux et Fontaines de Paris. Sous ce règne, l'administration des fontaines présenta les vices et les abus que nous avons signalés pendant les règnes précédents. On faisait des concessions d'eau sans mesure; on continuait sans doute encore l'usage, commencé en 1654, d'accorder au prévôt des marchands et aux échevins sortant de charge, quatre lignes d'eau; ce qui frappait de stérilité toutes les fontaines publiques. On en construisit plusieurs sous ce règne, même avec luxe: elles ressemblaient à des cadavres qui n'avaient que les formes de l'existence. Les Parisiens demandaient de l'eau, et on leur offrait des pierres arides artistement disposées. Voici la notice de ces fontaines d'après l'ordre chronologique de leur établissement.

Fontaine de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, située au midi et près de l'église de cette ci-devant abbaye, et au coin de la rue de Childebert. Les religieux de ce monastère demandèrent au bureau de la ville la concession d'un ponce d'eau, dont 44 lignes seraient réservées pour leur usage, et 100 lignes livrées au public; ils s'engageaient à faire, à leurs dépens, construire une fontaine sur un terrain qui leur appartenait. La proposition étant acceptée, la fontaine fut construite en 1716. Elle existe encore,

¹ Un décret du 25 floréal an II (14 mai 1794) portait: « Les deux colonnades formant le Garde-Meuble seront réunies par un arc triomphal, en l'honneur des victoires remportées par le peuple sur la tyrannie. Cet arc laissera voir la ci-devant église de la Madeleine, qui sera terminée pour devenir un temple à la Révolution. » Ce projet n'a jamais reçu d'exécution. (B.)

et l'eau qu'elle fournit maintenant provient de la pompe à feu du Gros-Caillou.

Fontaine des Blancs-Manteaux. Les religieux du couvent de ce nom consentirent à céder un emplacement, et à construire, à leurs frais, une fontaine, moyennant la somme de 15,000 livres qui leur fut comptée par les trésoriers de la ville. Elle fut construite en 1719 : elle est alimentée par des eaux provenant de la pompe à feu de Chaillot.

Un arrêt du conseil, du 1^{er} juin 1719, ordonna qu'il serait construit cinq fontaines dans le faubourg Saint-Antoine, faubourg entièrement dépourvu de cette ressource. Elles devaient être placées : la première, au coin de la rue des Tournelles, carrefour de la Bastille; la seconde, rue du Faubourg-Saint-Antoine, au coin de la rue de Charonne; la troisième, devant l'Abbaye, entre la boucherie et le petit marché; la quatrième, au carrefour des rues de Charonne et de Basfroi, et la cinquième, rue de Charenton, près les Anglaises et la basse-cour de l'hôtel des Mousquetaires.

Ce projet fut exécuté en partie et avec beaucoup de lenteur. En 1724, il n'existait encore que trois de ces cinq fontaines, dont voici les noms :

La fontaine du Basfroi, située au coin de la rue de ce nom et de celle de Charonne : elle fournit aujourd'hui de l'eau de la pompe à feu de Chaillot.

La fontaine Trogneux, rue de Charonne, entre les n^{os} 65 et 67 : elle est aujourd'hui alimentée par les eaux de la pompe à feu de Chaillot.

La fontaine de la Petite-Halle, en face de l'hôpital, ci-devant monastère de Saint-Antoine : elle donne de l'eau de la pompe à feu de Chaillot.

Dos deux autres fontaines projetées, on n'a construit que celle du marché Le Noir, qui n'a été exécutée qu'en 1779.

On construisait des fontaines sans se mettre en peine de les alimenter. Au lieu d'eau, on offrait de l'architecture; les plus anciennes, pour la plupart, étaient tarées; les machines établies sur la Seine se détérioraient; la détresse se faisait sentir. On eut recours au remède violent qu'on avait déjà employé : on attaqua les concessions qu'on avait faites.

Ce fut alors que plusieurs compagnies présentèrent de nouveaux projets de machines hydrauliques. En 1737, Bellidor fut chargé de perfectionner celles du pont Notre-Dame : elles reçurent une amélioration sensible par les soins de cet habile ingénieur; mais les effets n'en furent pas durables.

La disette d'eau se fit de nouveau sentir : elle était d'autant plus urgente que les eaux de l'aqueduc de Belleville venaient d'être retirées de plusieurs fontaines, pour être exclusivement employées au lavage du grand égout qui ne consistait encore qu'en un simple fossé. Malgré cette stérilité, on voulut se montrer fécond; on était pauvre, on voulut paraître magnifique, et l'on fit bâtir à grands frais la fontaine de Grenelle.

La fontaine de Grenelle fut construite dans ce temps de pénurie : elle est située rue de Grenelle-Saint-Germain, entre les n^{os} 57 et 59, et adossée à des maisons de cette rue.

Sa façade s'élève sur un plan demi-circulaire; elle a 15 toises d'étendue et 6 toises de hauteur. Elle se compose d'un soubassement à refend, qui, au centre, forme un avant-corps, sur lequel est une figure en marbre, as-



Parque Nacional de la Sierra

sise et couverte d'une draperie : c'est la représentation de la ville de Paris.

A ses deux côtés sont , à demi couchées , des figures de rivières : l'une représente la Seine, et l'autre la Marne. Derrière ce groupe , l'avant-corps est décoré de quatre colonnes ioniques couronnées par un fronton ; au centre de ces colonnes est une table de marbre chargée d'une inscription.

Aux deux côtés de cet avant-corps se présente une ordonnance de pilastres ioniques , et quatre niches où sont placées les statues allégoriques des Saisons , au-dessous desquelles on voit des bas-reliefs sur des tables renfoncées.

De l'harmonie , de la grâce , et le mauvais goût du temps se font remarquer dans cette composition dont Edme Bouchardon a fourni les dessins et sculpté les figures et bas-reliefs. Deux portes , figurées sur cette fontaine , interrompent les lignes du soubassement ; et des formes de croisées lui ôtent le caractère d'un monument public , et lui donnent celui d'une maison particulière. On ne dessinait guère mieux sous le règne de Louis XV ; on exécutait plus mal encore.

Cette fontaine fut achevée en 1739. Pendant de longues années , elle a mérité la qualification de *trompeuse* ; elle promettait de l'eau qu'elle ne donnait pas : ce n'est que depuis l'établissement des pompes à feu qu'elle s'est animée et a cessé d'être stérile : elle fournit aujourd'hui les eaux de la pompe du Gros-Caillou.

Fontaine du Regard-Saint-Jean ou du Regard-des-Enfants-Trouvés, située au coin de la rue Neuve-de-Notre-Dame , sur le parvis et en face de l'église de ce nom. Lorsqu'en 1748 on eut construit l'édifice des Enfants-Trouvés , on établit , sur la face opposée à l'église Notre-Dame , une

double fontaine dont les deux parties sont séparées par une porte du bâtiment où elles sont adossées. Chacune d'elles offre une niche où est placé un vase ; chaque vase est orné d'un bas-relief qui mérite, malgré ses petites proportions, de fixer l'attention des curieux : ces bas-reliefs, composés avec goût, représentent des personnes charitables abreuvant des malades.

Une seule de ces fontaines jette de l'eau qui provient de la pompe Notre-Dame.

Fontaine du Diable ou de l'Echelle, située à l'angle formé par la rencontre des petites rues de Saint-Louis et de l'Échelle. On ignore l'origine de ce premier nom ; le second vient d'un instrument de supplice appelé échelle, qui était à demeure dans ce lieu. Cette fontaine fut construite en 1759 ; elle est décorée d'un obélisque, d'une proue de vaisseau, de quelques figures allégoriques, et d'autres ornements dans le mauvais goût du temps de Louis XV. Je ne crois pas qu'il existe à Paris une personne qui ait vu l'eau jaillir de cette fontaine avant l'établissement de la pompe à feu de Chaillot, qui l'alimente aujourd'hui.

Fontaines du marché Saint-Martin, situées dans le marché de ce nom. Les religieux de Saint-Martin obtinrent, en 1768, du bureau de la ville, la concession d'un demi-pouce d'eau de rivière et d'un demi-pouce d'eau de Belleville pour deux fontaines qu'ils se proposaient d'établir dans ce marché. On ignore si l'eau a vivifié ces fontaines ; mais l'on sait qu'un nouveau marché, établi en 1816 dans le voisinage de l'ancien, a une fontaine alimentée par la pompe de Chaillot : j'en parlerai en son lieu.

Pendant que les concessions se multipliaient, les sour-

ces qui devaient donner la vie aux fontaines publiques étaient détournées pour les fontaines particulières. Dans cet état de disette, un homme de génie proposa un vaste projet qui aurait eu son exécution sans les contrariétés des intérêts particuliers et sans l'indifférence du gouvernement.

Le sieur Deparcieux, en 1762, proposa de conduire à Paris les eaux de la petite rivière d'Yvette qui prend sa source entre Versailles et Rambouillet, et se jette, un peu au-dessus de Juvisy, dans la rivière de l'Orge; et de construire un aqueduc qui aurait environ 17 ou 18 mille toises de développement. Cette rivière devait fournir à Paris 1,200 pouces d'eau.

Ce projet, vivement attaqué et défendu, fut abandonné, parce que l'administration de la ville ne se trouva pas assez en fonds pour l'exécuter. Il fut reproduit en 1769. Les sieurs Peronnet et de Chezy en firent un rapport, qui fut lu, le 15 novembre 1773, à l'Académie des sciences. On était d'accord sur ces avantages; la difficulté consistait dans l'exécution : on y renonça, en 1775, par le même motif qui l'avait fait abandonner en 1762.

On verra dans la suite comment, sous le règne de Louis XVI, on parvint à fournir de l'eau aux fontaines, sans recourir à celles de la rivière d'Yvette.

EXPOSITION PUBLIQUE DES TABLEAUX dans le grand salon du Louvre.

Les arts d'imitation tombaient dans la barbarie; les membres de l'Académie de peinture et de sculpture le sentirent; et, pour les arrêter dans leur chute, ils imaginèrent d'exciter l'émulation parmi les artistes, en fai-

sant exposer leurs ouvrages , et en les soumettant au jugement du public. Déjà on était autorisé par l'exemple de quelques expositions faites sous Louis XIV ¹.

La première des expositions qui eurent lieu dans le salon du Louvre, par ordre du roi et du sieur Orry , contrôleur-général et directeur-général des bâtimens , ne fut pas de longue durée : elle commença le 18 août 1737 , et finit le 1^{er} septembre suivant. On voit dans le livret qui parut en cette année , sous le titre d'*Explication des peintures et sculptures* , que les ouvrages furent peu nombreux ; on n'y compte que deux cent vingt articles. Les seuls membres de l'Académie avaient droit d'y exposer. D'abord , l'exposition fut annuelle ; mais , étant peu considérable , on arrêta , en 1745 , qu'elle n'aurait lieu que tous les deux ans. Cet ordre de choses s'est maintenu jusqu'au temps de la révolution.

Les premières expositions furent pauvres de talents. On n'y voyait qu'un petit nombre d'ouvrages et de noms dignes de passer honorablement à la postérité. Les arts ont besoin d'encouragement ; et, sous le règne de Louis XV , ce n'était point au mérite , mais à l'intrigue , qu'on accordait des récompenses. La corruption des mœurs amena celle du goût.

Entraînés dans une fautive route , les artistes présomptueux dédaignèrent d'imiter la nature , d'imiter les beaux modèles de l'antiquité , pour s'attacher à un genre factice , bizarre , maniéré et misérable ; et la mode asservit le pinceau du peintre comme le ciseau du statuaire.

Les héros de la fable ou de l'histoire étaient représen-

¹ On connaît deux anciennes expositions faites à des époques très-éloignées , l'une en 1675 dans une des cours de Palais-Royal , l'autre en 1704 dans la grande galerie du Louvre.

tés, non comme ils devaient l'être, d'après leur caractère, mais comme les acteurs les représentaient sur le théâtre.

Dans les sujets frivoles, fort nombreux alors, le mauvais goût était encore plus remarquable. Les artistes couraient après les grâces, et n'en saisissaient que l'ombre déformée : elles s'éloignaient d'eux, parce qu'ils s'éloignaient de la nature ¹.

L'architecture se ressentit beaucoup de cette dégradation générale : elle commençait à dégénérer sur la fin du règne de Louis XIV ; secondée dans sa chute par l'architecte Openord et quelques autres, elle perdit ses formes nobles et simples pour se charger d'ornements sans motifs, de formes bizarres, contournées, et de ce qu'on nommait alors des *rocailles*.

Tel était l'état des beaux-arts sous le règne de Louis XV, lorsqu'on établit l'exposition des ouvrages de peinture et de sculpture à Paris. Cet établissement, en stimulant les talents, aurait pu opérer une régénération désirée, si les ouvrages offerts aux regards des artistes et du public eussent eux-mêmes été des modèles de goût et de pureté. Cette condition n'existait pas : le mauvais goût domina encore. Il fallut attendre que des artistes, favorisés par la nature, inspirés par les chefs-d'œuvre d'Italie, vinssent produire dans les arts une révolution nécessaire. Vien et

¹ Cette dégradation, qu'on doit uniquement attribuer aux mœurs de la cour, à la frivolité des esprits et aux récompenses accordées à l'intrigue, était sentie par quelques écrivains du temps, qui en gémissaient. L'auteur d'une brochure intitulée *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France*, publiée en 1747, donne pour cause de cette dégradation l'usage de préférer dans la décoration des appartements les glaces aux tableaux. Les glaces sont aujourd'hui pour le moins aussi nombreuses qu'elles l'étaient du temps de cet écrivain, et l'art de la peinture n'en souffre pas.

son élève David contribuèrent puissamment à régénérer la peinture, Julien l'art du statuaire, et Soufflot l'architecture.

Cet heureux changement ne se fit sentir que sous le règne de Louis XVI. De bons modèles offerts à l'imitation des élèves produisirent alors d'excellents ouvrages. La vieille et barbare école s'en irrita, et lança contre les novateurs quelques traits impuissants et dédaignés. Le génie des arts fit des progrès rapides dans la nouvelle route qu'il venait de s'ouvrir.

Le salon du Louvre était, dans l'origine de l'exposition des tableaux, éclairé par des fenêtres qui occupaient une place considérable, et donnaient aux tableaux une lumière qui nuisait à leur effet. Dans la suite, ces fenêtres furent murées, et le jour descendit dans ce salon par le comble auquel des vitraux furent adaptés.

La révolution fut, plus qu'on ne pense, favorable aux arts : un décret du 21 août 1791 autorise tous les artistes français et étrangers à participer aux expositions. L'éten due du salon devint alors insuffisante, et les productions des artistes envahirent toutes les pièces aboutissant à ce salon : les salles qui le précèdent, la galerie d'Apollon tout entière, et une partie de la grande galerie du Louvre.

En 1796, l'abondance des objets exposés obligea le gouvernement à rétablir l'exposition annuelle.

Cette exposition, dans les premières années de son établissement, ne durait que douze jours; ensuite sa durée fut portée à quinze jours, puis à un mois. En 1763, l'exposition dura cinq semaines; sa durée s'est depuis prolongée jusqu'à deux mois ¹

¹ Une pièce de vers satiriques, ou caricature sur le salon de 1777, si l'on en

Ces différences progressives montrent la nécessité, l'excellence de l'institution, et les désavantages résultant du privilège qu'avaient les académiciens d'y placer leurs seuls ouvrages.

L'*Académie de Saint-Luc* imita cet exemple utile : elle

excepte les exagérations poétiques, donne une idée assez juste des défauts de la plupart des expositions de ce temps-là :

Il est au l'ouvre un galetas
 Où, dans un calme solitaire,
 Les chauves-souris et les rats
 Viennent tenir leur cour plénière :
 C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
 Des beaux-arts ouvrant la barrière,
 Tous les deux ans tient ses états
 Et vient placer son sanctuaire ;
 C'est là, par un luxe nouveau,
 Que l'art travestit la nature ;
 Le ridicule est peint en beau,
 Les bonnes mœurs sont en peinture,
 Et les bourgeois, en grand tableau
 Près d'Heuri-Quatre en miniature.
 Chaque figure à contre-sens
 Montre une autre âme que la sienne :
 Saint Jérôme y ressemble au Temps,
 Et Jupiter au vieux Silène.
 Ici la fille des Césars,
 Dans nos cœurs trouvant son empire,
 Semble refuser aux beaux-arts
 Le plaisir de la reproduire ;
 Tandis qu'un commis ignoré,
 Narcisse amoureux de lui-même,
 Vient dans un beau cadre doré
 Nous montrer son visage blême.
 Ici l'on voit des *ex-voto*,
 Des Amours qui font des grimaces,
 Des caillottes *incognito*,
 Des laideurs qu'on appelle grâces,
 Des perruques par numéro,
 Des polissons sous des cuirasses,
 Des inutiles de haut rang,
 Des imposteurs de bas mérite,
 Plus d'un Midas en marbre blanc,
 Plus d'un grand homme en terre cuite,
 Jeunes morveux bien vernissés,
 Vieux barbons à mine enfumée :
 Voilà les tableaux entassés
 Sous l'hangard de la Renommée ;
 Et, selon l'ordre et le bon sens,
 Tout s'y trouve placé de sorte,
 Qu'on voit l'abbé Terrai dedans
 Et que Sully reste à la porte.

eut ses expositions, en 1762, à l'hôtel d'Aligre; et le 23 août 1774, à l'hôtel Jabach, rue Neuve-Saint-Merri, elle fit, sous les auspices de M. de Paulmy, son protecteur, l'exposition des productions de ses membres, amateurs, officiers et agréés ¹.

Origine et Loges des Francs-Maçons et autres sociétés secrètes.

C'est piquer la curiosité et ne point la satisfaire, que de parler d'une institution extraordinaire sans en dévoiler l'origine. Celle de la *franche-maçonnerie* est inconnue aux maçons les plus instruits. Ils ne l'ont considérée que dans l'isolement, et ne se sont pas aperçus qu'elle se rattache à d'antiques institutions qui lui ressemblent, sinon par le fond des choses, au moins par les formes. Cette ressemblance de formes en indique la source.

Dans presque tous les cultes de l'antiquité, il s'était formé des associations secrètes dont les rites et pratiques étaient nommés *mystères*. On croit que les prêtres de l'Égypte en donnèrent le premier exemple. Utiles au sacerdoce dont ils accroissaient la fortune et la domination, les mystères exerçaient aussi un empire puissant sur l'esprit des hommes. Par l'initiation, ils se croyaient régénérés, spécialement favorisés par les dieux, et devenus meilleurs; ils acquéraient parmi leurs semblables une distinction honorable, et se trouvaient affranchis de la crainte des châtimens futurs. Tels étaient les liens qui enchaînaient les trompeurs aux trompés et les prêtres à leurs crédules prosélytes.

¹ Depuis 1830, l'exposition des ouvrages de peinture, sculpture, gravure et architecture, a lieu tous les ans, et dure deux mois, du commencement de mars à la fin d'avril. (B.)

Pour parvenir à l'initiation, il fallait se soumettre à des épreuves, à des jeûnes, à des abstinences; puis on était purifié par une sorte de baptême qu'administrait un prêtre qualifié en conséquence d'*hydronos*. On recevait des instructions; on prêtait des serments; et, après avoir passé par les ténèbres, on voyait la lumière. Pour arriver au dernier degré de l'initiation, il fallait passer par divers grades; on avait des signes, des fables et des mots de reconnaissance, qu'on nommait *symboles, collations* ¹.

Ces documents suffisent à ceux qui sont initiés dans la franche-maçonnerie, pour reconnaître des conformités frappantes entre les initiations des anciens et celles des modernes, et pour y apercevoir leur origine.

Par quelles voies ces rites, changeant d'objet, de lieux et de noms, ont-ils été transmis de la plus haute antiquité jusqu'à nos jours? L'habitude, fortifiée par la barbarie des temps, fortifiée par la persécution, la plus puissante conservatrice des usages, fit continuer les mystères, et permit à diverses sectes, à diverses associations de les imiter, d'en observer religieusement les pratiques.

Le christianisme, né au milieu du polythéisme et des mystères de diverses divinités, eut aussi les siens : il eut ses initiations, ses épreuves, ses signes, un secret, des serments, un baptême, etc.

Le secret était rigoureusement recommandé aux initiés du paganisme; ceux qui révélaient les mystères étaient considérés comme des infâmes et des hommes

¹ Voyez le roman de *Sethos*, par l'abbé Terrasson. — *Recherches sur les Initiations anciennes et modernes*, par l'abbé R.... — *Histoire critique des Mystères de l'antiquité*, etc.

dangereux. Les chrétiens étaient obligés d'observer un pareil secret, surtout pour les mystères de la Trinité et de l'Eucharistie.

Avant la célébration des mystères du paganisme, un héraut faisait sortir les profanes en criant : *Loin d'ici les profanes ! les mystères vont commencer !*

..... *Procul ! hinc procul este, profani !*

Les chrétiens, avant la célébration de leurs mystères, employaient, dans le même cas, la même formule. Saint Chrysostome dit : « Quand nous célébrons les mystères, » nous renvoyons ceux qui ne sont point initiés, et nous » fermons les portes¹. » Un diacre criait : *Loin d'ici les profanes ! fermez les portes, les mystères vont commencer !* ou bien : *Les choses saintes sont pour les saints ! hors d'ici les chiens ! (Sancta sanctis ! foris canes)*².

Dans l'initiation des mystères du paganisme, on observait des grades : tels étaient ceux des *mystes* et des *époptes*. Chez les chrétiens de la primitive Église se trouvaient aussi les grades d'*auditeurs*, de *compétents* et de *fidèles*.

Le sieur de Vallemont, docteur en Sorbonne et auteur d'un ouvrage sur les mystères des chrétiens de la primitive Église, cite plusieurs témoignages qui établissent les traits de conformité qui se trouvaient entre les mystères des deux religions opposées, et nous apprend que le secret de ceux du christianisme se maintint jusqu'à la fin du septième siècle, ou au commencement du

¹ *Sancti Chrysostomi Homelia 23, in Matth.*

² *Mœurs des Chrétiens*, par l'abbé Fleury, section 45.

huitième, et qu'il ne cessa que parce qu'il devint le secret de tout le monde¹.

Ainsi, la pratique et les rites des mystères de l'antiquité furent, par les chrétiens, maintenus jusqu'au huitième siècle.

Les païens, dont le culte, quoique secret, existait encore à cette époque, conservaient les formes et les dogmes de leurs mystères. Ces formes, avec ou sans les dogmes du paganisme, ont donc pu facilement être transmises aux hommes du huitième siècle.

Si l'on considère ~~qu'à cette~~ époque, sous les successeurs de Charlemagne, ^{commencèrent} d'épouvantables désordres et l'extrême barbarie; que l'absence des règles, les incursions des Normands, les guerres des princes et l'ignorance des prêtres, dont la plupart savaient à peine lire, laissèrent à l'idolâtrie, qui subsistait encore, la liberté de se propager, de se fortifier, et d'opérer le mélange monstrueux des pratiques les plus hideuses de la magie avec les cérémonies du christianisme; on ne sera pas étonné de voir se continuer des mystères dont les religions païenne et chrétienne conservaient les formes.

Lorsqu'on se représente l'état de cette période, son anarchie complète, le mépris de tous les droits, le peu de sûreté où se trouvaient les propriétés et les personnes; lorsque l'on a la certitude qu'aucune loi n'était en vigueur, qu'aucun frein ne contenait les hommes puissants, qu'ils s'étaient fait une habitude familière du vol, du brigandage et du meurtre, on ne sera pas non plus étonné que les individus de la même profession, qui n'étaient point retenus dans les liens de l'esclavage, se

¹ *Le Secret des Mystères*, préface, page xiiij, et les chapitres 4, 5, 6, 7, etc.

soient concertés pour se fortifier et se protéger mutuellement contre tant de désordres ; qu'ils aient formé des corporations ; et que , pour se soustraire à la féroce avidité des seigneurs , ils aient donné à ces corporations le caractère des sociétés mystérieuses dont les religions païenne et chrétienne leur avaient conservé des modèles.

En effet , on trouve à cette époque désastreuse des corporations secrètes de plusieurs espèces : les unes *politiques*, les autres purement *religieuses*, et les troisièmes dans l'intérêt des *professions mécaniques*, mais qui toujours participaient à la religion d'où elles dérivaien^t.

Les corporations ~~secrètes~~ et *politiques* sont connues. Tels étaient en Allemagne ces fameux tribunaux des *francs-comtes*, ~~des~~ *francs-juges*, nommés aussi *saint tribunal secret*. Cette institution mystérieuse, l'effroi des têtes couronnées, des criminels de tous les rangs, et trop souvent des innocents, laquelle se composait de dénonciateurs, de condamnateurs et d'exécuteurs, et qui offrait toutes les formes des mystères de l'antiquité, paraît devoir son origine aux horribles persécutions qu'à plusieurs reprises exerça, dans ces contrées, l'empereur Charlemagne. Cette origine est appuyée sur le sentiment des écrivains qui ont traité de cette institution politique ¹.

Ces formidables tribunaux ont subsisté jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

Une autre société mystérieuse existait encore dans les contrées germaniques ; on en trouve des traces au quinzième siècle ; mais son origine devait remonter à des temps bien antérieurs. Voici ce qui atteste son existence :

Un voyageur français venant de Constantinople , va,

¹ *Histoire du tribunal secret*, par Jean-Nicolas-Etienne de Bockl., chap. 1.

en l'année 1455, loger à Saint-Pœlten, chez le seigneur de Valce. Pendant qu'il y séjournait, on annonça l'arrivée d'un gentilhomme de Bavière. A cette nouvelle, un seigneur, nommé Jacques Troussel, se lève, et dit qu'il allait faire pendre ce gentilhomme aux branches d'une aubépine du jardin. Le seigneur de Valce prie Jacques Troussel de ne point offenser ce gentilhomme dans sa maison; mais Troussel répond : *Il ne peut l'échapper, il sera pendu*. De Valce va au-devant du gentilhomme qui s'avancait, et l'oblige de se retirer. « La raison de cette » colère, dit le voyageur français dans sa relation, est que » messire Jacques, ainsi que la plupart des gens qu'il » avait avec lui, étaient de la *secrète compagnie*, et que le » gentilhomme qui en était aussi, avait mésusé¹; » c'est-à-dire avait divulgué le secret ou violé le serment de la société mystérieuse.

En Danemarck, au douzième siècle, il existait une société appelée *les frères Roschild*; elle avait pour but de purger les mers des pirates qui les infestaient. On ignore si cette société avait des initiations et des mystères.

A Langres, était, au commencement du quatorzième siècle, la *société de la Bonne Volonté*²; à Poitiers, au seizième siècle, celle des *Siffleurs*, etc. Plusieurs autres villes avaient des sociétés mystérieuses où l'on prêtait des serments souvent sacrilèges.

Parlons des sociétés secrètes qui portent un caractère religieux. Il est certain qu'à l'époque du huitième siècle plusieurs cultes de l'antique religion des Grecs et des

¹ *Voyage d'outre-mer pendant les années 1452, 1453, par Bertrandon de La Brocquiere*, extrait d'un manuscrit imprimé dans les *Mémoires de l'Institut, sciences morales et politiques*, tome V, page 652.

² *Glossaire de Carpentier*, au mot *Societas*, n. 5.

Romains existaient en Europe. Parcourez les conciles de cette époque, les capitulaires des rois de la seconde race, les recueils de décrets relatifs à la discipline ecclésiastique par Reginon, par Burchard, et vous verrez des preuves incontestables de la continuation du culte des païens et de son existence à cette époque; culte qui, pour n'être ni public ni autorisé, n'en était pas moins en vigueur.

On adorait des pierres, des arbres, des idoles; on faisait brûler des chandelles devant ces objets sacrés ¹.

On adorait Diane ou une divinité mâle appelée *Dianus*; on adorait les faunes sous le nom de divinités analogues, appelées *Dusii* ².

On adorait des divinités nommées *Herodiade*, ~~Dame~~ *Habonde*, *Ilera*, *Holda* ³.

On invoquait les nymphes ou les fées ⁴. Au douzième siècle, dans l'Esclavonie, on rendait un culte public au dieu Priape, qu'on nommait *Pripe-Gala* ⁵.

Le culte de Jupiter, sur le *Mont-Jou*, a subsisté jusqu'à la fin du dixième siècle; et Bernard de Menthon, archidiacre d'Aost, qui en fonda, en 980, l'hospice dit aujourd'hui du *Mont-Saint-Bernard*, renversa le premier l'idole de Jupiter, adorée sur la cime de cette montagne, et parvint à en chasser le *Démon*, ou plutôt les prêtres de ce Dieu, qui, par leurs brigandages, rendaient le passage dangereux aux voyageurs ⁶.

¹ *Regino*, lib. II, édit. Baluze, pages 542, 545. — *Burchard*, lib. X, cap. 1, 2, 5, 10.

² *Glossaire de Ducange*, aux mots *Dusii* et *Dusiolus*.

³ Voyez ces mots aux *Glossaires de Ducange* et de *Carpentier*.

⁴ *Glossaire de Ducange*, aux mots *Fadus*, *Fada*.

⁵ *Amplissima collectio veterum scriptorum*, t. I, p. 625, 626.

⁶ Du *Mont-Jou*, par M. Mangourit, édition de l'an IX, pages 59 et 40; et *Gallia christiana*, tome XII, page 750.

Si les cultes de ces divinités, que les chrétiens ont toujours qualifiées de *démons* ou de *diabls*, se sont maintenus si longtemps au milieu du christianisme, ils ont dû s'y maintenir avec leurs rites et leurs mystères. En effet, on voit que les autels de ces divinités païennes étaient honorées par des luminaires, de l'encens, des offrandes, et qu'on y faisait des sacrifices. On voit aussi que leurs adorateurs se réunissaient en assemblées, et que ces assemblées avaient le caractère de réunions mystérieuses.

Une grande multitude de femmes (*innumerâ multitudine mulierum*) se réunissaient pendant la nuit dans des lieux déserts pour honorer les divinités *Diane* ou *Dame Habonde*, y faisaient des repas, des danses, s'y occupaient de diverses affaires, et disaient, pour étonner les personnes crédules, et cacher aux chrétiens le lieu de leur réunion, qu'elles étaient transportées dans ce lieu, montées sur des animaux, et qu'en cet équipage elles parcouraient rapidement une partie des régions de la terre. On nommait ce voyage nocturne *course de Diane* ¹.

On rendait encore un culte à la lune, attribut de *Diane* ou *Diane* elle-même, comme le témoigne le surnom de *Noctiluna*, donné dans ces assemblées à cette divinité. Les mêmes adorateurs étaient sans doute ceux qui, lors des éclipses de lune, se réunissaient pour crier *vince, luna!* (triomphe, lune); usage très-ancien, qu'on retrouve chez presque tous les peuples de l'Orient, et dont Maxime de Tyr fait un reproche aux chrétiens de son temps ².

¹ *Capitularia Baluzii*, tom. II, col. 565. — *Glossaire de Ducange*, aux mots *Diana*, *Dianus*. — *Glossaire de Carpentier*, aux mêmes mots; le *roman de la Rose*, vers 1504; et le *Glossaire* de ce roman, au tome IV, page 209, édition de 1757.

² *Glossaire de Ducange*, au mot *Vince, luna*.

Duange dit que ces réunions, très-nombreuses, et ~~antiques~~, suivant l'auteur du roman de *la Rose*, assistait ~~un tiers~~ de la population, rappelaient les réunions vulgairement nommées *sabbats* ¹.

Les ~~associations~~ qui portaient ce dernier nom étaient, à ce qu'il paraît, plus fameuses et plus générales que celles qui avaient pour objet le culte de Diane. Si l'on écarte des nombreux récits des démonographes tout ce qu'ils contiennent de merveilleux, si l'on s'attache aux principaux traits sur lesquels ils s'accordent, il résultera que ces assemblées nocturnes, appelées *sabbats*, ne présentaient que la célébration des mystères de Pan, dieu des campagnes.

Ces assemblées étaient mystérieuses, puisque les démonographes nous apprennent qu'elles se tenaient pendant la nuit dans des lieux éloignés des habitations, dans l'épaisseur des forêts. Les agrégés portaient des signes de reconnaissance, et s'engageaient par serment à garder le secret.

Ces réunions étaient consacrées aux mystères du dieu Pan, puisque le prêtre qui les présidait portait les traits qui caractérisent ce dieu : comme Pan, il était vêtu d'une peau de bouc ; comme ce dieu, son front était orné de cornes, et son menton garni de la barbe de cet animal ; c'est-à-dire qu'un masque cornu et barbu donnait à ce prêtre les principaux traits de cette divinité agreste, masques ou plutôt têtes fort en usage dans les mystères antiques.

¹ Errans avecques damie Habonde,
Et dient que par tout le monde
Les tiers enfans de nariou
sont de ceste condicion.

Les monuments de l'antiquité nous présentent Pan sous les formes du bouc ; et l'on sait que les prêtres de plusieurs divinités , notamment de celles qui , comme ce dieu , étaient d'origine égyptienne , se présentaient en célébrant le culte sous les formes qu'on attribuait à la divinité dont ils étaient ministres. La table isiaque et plusieurs autres monuments égyptiens en offrent des preuves nombreuses.

Les peintres et sculpteurs ont emprunté les traits de ce dieu ou du prêtre qui le représentait , pour figurer le diable.

Voilà bien des restes du culte idolâtre et des associations mystérieuses du paganisme. Passons à la troisième espèce de ces associations.

Ceux qui exerçaient diverses professions mécaniques se réunirent , comme je le pense , en sociétés pour se soustraire aux ravages de la féodalité , et adoptèrent des mystères qui n'étaient pas étrangers à la religion.

L'origine de ces associations mécaniques , quoique les pratiques mystérieuses n'en aient été entièrement découvertes que dans des temps voisins du nôtre , n'en est pas moins très-ancienne , parce que plus un usage est répandu , plus la source en est éloignée. Or , l'usage des mystères dans les professions mécaniques a existé et existe encore dans une partie de l'Europe. On sait que dans toute l'Allemagne les apprentis , les compagnons de divers métiers , ont pour se reconnaître réciproquement des signes , des attouchements , des mots consacrés , qui sont propres à leur grade et à leur métier. Un compagnon arrivant dans une ville n'est point admis à y travailler , à y recevoir l'hospitalité , avant que le syndic du corps n'ait obtenu de lui les mots secrets , les signes de reconnaissance ; cet usage se pratique même en France.

« Depuis un temps immémorial, dit un écrivain mo-
 » ~~deux~~ les charpentiers, les chapeliers, les tailleurs
 » d'habits, les selliers, les maçons constructeurs, et, en
 » général, presque tous ceux qui exercent des métiers de
 » ce genre, sont dans l'usage de se réunir, sous des for-
 » mes mystérieuses, pour recevoir compagnons les gar-
 » çons qui ont fini leur apprentissage. Les membres de
 » ces coteries sont connus sous les noms de *compagnons*
 » *du devoir*. Dans quelques départements de la France,
 » on les appelle encore les *sans gêne*, les *bons enfants*, les
 » *gavots*, les *gorêts*, les *droguins*, les *passés*, les *dévo-*
 » *rants*, etc. Ces compagnons ont adopté un ~~mode~~ d'ini-
 » tiation, dont l'objet est de former entre eux un lien
 » universel, au moyen duquel tous ceux qui sont reçus
 » deviennent membres adoptifs de la grande famille des
 » ouvriers. Ils sont secourus par leurs camarades, dans
 » quelques parties du monde qu'ils soient jetés par le
 » sort; on leur procure du pain et du travail dans un
 » pays, lorsqu'ils n'en trouvent pas dans un autre ¹. »

On trouve ici les caractères des mystères antiques, et, de plus, le motif que j'ai assigné à ces associations, celui de se protéger réciproquement.

A Paris, les compagnons de divers métiers observaient des règles semblables, et y joignaient des pratiques mystérieuses que le hasard ou quelques indiscretions ont fait découvrir. Le 21 septembre 1645, les compagnons cordonniers, appelés *compagnons du devoir*, furent dénoncés à la Faculté de Théologie, à cause des pratiques de l'initiation d'un apprenti au grade de compagnon. Voici le détail de ces pratiques :

¹ *Histoire de la Fondation du Grand-Orient de France*, page 328.

Ces compagnons s'assemblaient dans une maison où ils occupaient deux chambres contiguës. L'aspirant recevait d'abord le baptême, avec les ceremonies en usage dans les mystères d'Éleusis ou dans les églises des chrétiens. On lui donnait un parrain et une marraine; on lui faisait prêter serment, sur sa foi, sur sa part en paradis, sur le saint chrême, de ne jamais révéler ce qu'il voyait faire, ni ce qu'il entendait dire.

Telle était, en gros, l'initiation des compagnons cordonniers, dont les pratiques découvertes furent condamnées comme impies par la Faculté de Théologie. L'official de Paris, par sentence du 50 mai 1648, et le bailli du Temple, par autre sentence du 11 septembre 1651, condamnèrent ces pratiques, et firent promettre aux maîtres cordonniers de n'en plus souffrir l'usage.

Cette découverte en amena d'autres. On fut informé que les compagnons chapeliers, tailleurs d'habits et selliers, en élevant les apprentis de leurs métiers au grade de compagnon, observaient des cérémonies semblables et même plus sacrilèges encore.

Les chapeliers se réunissaient dans deux chambres commodes et contiguës. Dans l'une était une table, sur laquelle ils plaçaient une croix et tous les instruments de la passion; sous la cheminée, ils dressaient des fonts baptismaux. L'aspirant, après s'être choisi parmi les assistants un parrain et une marraine, était introduit dans la chambre du mystère; là, il jurait sur le livre ouvert des Évangiles, « par la part qu'il prétend en paradis, qu'il » ne révélera pas, même dans la confession, ce qu'il fera » ou verra faire, ni un certain *mot du guet*, duquel ils se » servent comme d'un mot pour reconnaître s'ils sont » compagnons. »

Après ce serment, le récipiendaire était assujéti à plusieurs cérémonies qui ne sont pas décrites; mais on sait que le sacrement de baptême lui était administré avec le rite usité par l'Église.

Les compagnons tailleurs, pour le même objet, se réunissaient dans un lieu semblable. Sur une table couverte d'une nappe à l'envers, étaient étalés une salière, un pain, une tasse à trois pieds, à demi pleine, trois pièces de monnaie, trois aiguilles et le livre des Évangiles, sur lequel, l'aspirant, après avoir choisi un parrain et une marraine, prononçait un serment semblable à celui des chapeliers. Puis, on lui faisait le récit des aventures des trois premiers compagnons, récit *plein d'impureté*, dit l'écrivain qui me fournit ces détails, et qui avait rapport aux objets mystérieux placés dans la chambre ou posés sur la table. Dans ce récit, ajoute-t-il, le mystère de la très-sainte Trinité est plusieurs fois profané.

Les compagnons selliers observaient, dans l'initiation, des pratiques à peu près semblables. Après le serment prêté par le récipiendaire, ils dressaient un autel; un d'eux y célébrait le sacrifice de la messe, sans y rien omettre, « et, dit notre auteur, ils en contrefont toutes » les actions avec plusieurs cérémonies et paroles hérétiques et impies.

» Les serments abominables, les superstitions impies et » les profanations sacrilèges qui s'y font de nos mystères, » sont si horribles qu'on a été contraint, dans l'exposé, » de n'en mettre que la moindre partie. »

Un décret de la Faculté de Théologie, du 14 mars 1655, condamna ces pratiques qui offrent des formes pareilles à celles des initiations de l'antiquité, à celles de la franc-maçonnerie. On y parle d'un secret, de serments, de

signes et de mots de reconnaissance ; on purifie l'initié ; et il arrive à un état meilleur ; on lui conte une fable , comme on en débitait dans les initiations antiques , et comme on en débite dans celles des maçons modernes , fable dont la matière offre un événement malheureux , une persécution , un attentat ou une mort ¹.

Les initiations pratiquées par les compagnons de ces professions mécaniques n'ont, à la vérité, été découvertes qu'au dix-septième siècle ; mais leur origine remonte à des temps plus anciens. La partie ostensible de ces initiations, les règles des compagnons du devoir , leurs mots secrets et leurs signes de reconnaissance , sont encore en usage dans une grande partie de l'Europe , et notamment dans les pays allemands ; et , comme je l'ai dit , la grande extension d'un usage en prouve l'antiquité. La partie secrète de ces initiations doit être aussi ancienne que sa partie ostensible. D'ailleurs , pour confirmer mes présomptions à cet égard , j'offrirai la preuve de l'ancienneté des mystères d'une autre profession mécanique , de celle des *maçons constructeurs*.

L'association mystérieuse des maçons remonte, suivant quelques écrivains de l'Angleterre , jusqu'au troisième siècle ; mais ces écrivains, aveuglés par le désir de donner à ces établissements l'illustration de l'antiquité, n'ont pas assez solidement fondé leur généalogie pour qu'on y croie. Voici ce qui paraît moins douteux.

Quelques maçons , au commencement du huitième siècle , quittèrent la Gaule , se réfugièrent dans la Grande-Bretagne , et trouvèrent un protecteur dans la personne de

¹ *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, par le P. Lebrun, tom. IV, page 54 et suiv.

Kenred ou Cenred, roi de Mercie, qui les plaça sous la direction de Bennet, abbé du monastère de Virral.

On ignore le sort ultérieur de cette colonie de maçons ; mais, au dixième siècle, on voit sur la scène historique figurer une association de maçons qui construisaient plusieurs édifices en Angleterre. Le prince Edwin, frère du roi Aldestan, fut, dit-on, nommé grand-maître de cette société, et en établit le chef-lieu à York : ce lieu devint célèbre. Là était la *loge-maitresse* de toutes les loges anglaises. Les membres prenaient le titre de *free-maçons*, ou maçons libres.

Vers l'an 1150, l'association des maçons fit des établissements en Écosse. Le plus connu fut celui du village de Kilwinning. Ces maçons construisirent la tour de l'abbaye de ce village, et dans cette contrée, plusieurs autres vastes édifices dont on voit encore les ruines.

Au treizième siècle, florissaient en Allemagne des associations maçonniques. Elles se composaient, comme en Angleterre et en Écosse, de véritables constructeurs d'édifices, et se nommaient pareillement *maçons libres*.

On a la certitude que ces associations obtinrent un état stable, une consistance honorable après l'an 1277. époque où fut commencé le temple magnifique de Strasbourg ; temple fameux par ses grandes dimensions, par ses formes à la fois légères et solides. La société maçonnique à laquelle on confia la construction d'un si vaste édifice devait exister bien avant l'époque où il fut commencé ; mais on ne sait rien de certain sur son existence antérieure. Ervin de Steinbach fut le principal architecte de l'église de Strasbourg. La gloire de sa construction rejaillit sur les membres de la société maçonnique ; ils fu-

rent invités à élever en Allemagne plusieurs édifices semblables.

Les diverses sociétés de maçons répandues en Allemagne se réunirent entre elles par un règlement daté du 25 avril 1459, et confirmé, en 1498, par l'empereur Maximilien. La société maçonnique de Strasbourg eut le titre et la prééminence de *mère-loge*, et une juridiction sur les autres loges de l'Allemagne ¹.

En France, existait-il dans ces temps anciens des associations ou loges de maçons libres? Je l'ignore; mais la conformité de l'architecture des édifices des treizième et quatorzième siècles, la conformité de leur plan, de leur forme, de leurs ornements, portent à croire qu'ils furent construits par des élèves de la même école, d'après les principes d'une société régulatrice. Si nous n'avons que des conjectures à offrir sur les sociétés de constructeurs d'églises, de châteaux et de monastères en France, nous avons la certitude qu'il y existait une société de constructeurs qui s'occupaient de travaux différents et non moins utiles. Telle était celle des *frères pontifes*, uniquement livrés à la construction des ponts.

Depuis le dixième siècle jusqu'au quatorzième, ils bâtirent un grand nombre de ponts en Italie et dans les provinces méridionales de la France ².

Cette société avait des hospices; sans doute elle avait des secrets, et certainement ceux de son art, qu'elle ne transmettait qu'à ceux qu'elle en jugeait dignes; mais

¹ *Lettre de l'abbé Grandidier sur l'origine des Francs-Maçons*, insérée dans l'*Essai sur la secte des Illuminés*, par de Luchet, page 220; et dans les *Cérémonies religieuses* de Bernard Picard, édition de 1809, tome X, page 594.

² *Recherches historiques sur les Congrégations hospitalières des Frères pontifes*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, 1818. — *Glossaire de Ducange*, au mot *Fratres pontis*.

L'histoire ne dit point qu'elle eût ses mystères, ses mots et signes de reconnaissance, et ne parle point de ses initiations.

De toutes les associations mystérieuses dont j'ai parlé, celle des francs-maçons a résisté aux atteintes du temps et des gouvernements, s'est maintenue avec considération jusqu'à nos jours, et a survécu aux persécutions. A quelles circonstances doit-elle cet avantage ? Pourquoi les mystères des autres professions mécaniques n'ont-ils pas eu la même fortune ?

On ne peut attribuer cette différence de succès qu'à la supériorité de l'art du maçon, de l'art architectural, sur les autres professions mécaniques : les productions de cet art sont plus savantes, plus historiques, et laissent des impressions plus durables. Cet art fut le seul qui, dans les temps barbares, acquit une perfection qui nous étonne encore. En servant le luxe, la magnificence des princes et des corporations puissantes, il mérita leur protection. et fut honorablement distingué ; tandis que les autres métiers, moins considérés, croupirent, ainsi que leurs mystères, dans leur obscurité primitive.

Il reste une question à résoudre. A quelle époque ces sociétés mystérieuses, uniquement composées de maçons constructeurs, l'ont-elles été par des hommes de tous les états ? Ce changement est assez récent. Depuis longtemps, pour être protégés dans leurs réunions, les maçons nommaient pour leur grand-maître des hommes puissants ; des princes ; et pour surveillants des hommes qui n'avaient de maçons que le titre. Cependant un célèbre architecte d'Angleterre, *Inigo-Jones*, fut, au commencement du dix-septième siècle, élu grand-maître.

Cette époque était celle des troubles civils et de grands

désordres. Plusieurs loges maçonniques furent converties en clubs. On commença dès lors à recevoir dans les loges des particuliers qui n'exerçaient point la profession de maçons constructeurs. Les événements politiques changèrent l'usage ancien ; ce changement s'effectua avec lenteur ; et, suivant un écrivain de la franche-maçonnerie, il ne fut définitivement admis qu'au commencement du dix-septième siècle ¹.

D'autres écrivains francs-maçons, pour donner à leur ordre l'illustration de l'antiquité et le prestige de la noblesse, ont désavoué son origine mécanique ; mais ils l'ont fait sans preuves ; et leur opinion vaniteuse n'a pas même le mérite de la vraisemblance ².

La franche-maçonnerie était en cet état lorsqu'elle fut introduite en France.

Vers l'an 1725, lord Dervent-Waters, le chevalier Maskelyne et quelques autres Anglais établirent une loge à Paris, dans la rue des Boucheries, chez un traiteur anglais, appelé *Hure*.

Ensuite fut fondée la loge de Goustand, lapidaire anglais.

Dans l'auberge portant pour enseigne le *Louis-d'Argent*, située rue des Boucheries, fut, le 7 mai 1729, constituée, par un frère nommé Le Breton, une loge qui porta le nom de l'auberge et celui de *Saint-Thomas*. Cette loge, quoiqu'elle soit la troisième, est considérée comme la première, parce qu'elle eut une constitution que n'a-

¹ *Acta latomorum*, tome I, page 15.

² Les écrivains francs-maçons qui rougissent de descendre des maçons-pratiques montrent plus d'orgueil que de connaissance dans l'histoire du passé. Ce reproche peut s'adresser à l'auteur, d'ailleurs fort estimable, de l'ouvrage intitulé *Histoire du Grand-Orient de France*. (Voyez pages 9 et 10 de cet ouvrage.)

vient pas les précédentes. Aussi est-elle seule rangée, sous le n° 90, parmi les 129 loges dont, en l'an 1735, les francs-maçons de l'Angleterre firent dresser un tableau ¹.

En 1732, une nouvelle loge s'établit rue de Bussi, dans la maison d'un traiteur, nommé Landelle. Elle porta d'abord le nom de la rue où elle était située, ensuite celui de *loge d'Aumont*, parce que le duc de ce nom s'y était fait recevoir.

Le lord Dervent-Waters était considéré comme grand-maître auprès de ces loges naissantes; mais, de retour en Angleterre, il y fut décapité. Alors le lord d'Harnouester fut, en 1736, élu grand-maître par les loges parisiennes, dont le nombre, en cette année, n'excédait pas celui de quatre.

Ce lord d'Harnouester, prêt à quitter la France, convoqua une assemblée pour l'élection de son successeur. Le roi, instruit de cette convocation et de son objet, dit que, si le choix tombait sur un Français, il le ferait mettre à la Bastille. Cependant, le 24 juin 1738, les maçons élurent pour grand-maître le duc d'Antin, qui ne fut point emprisonné.

Un événement qui se passa pendant sa suprême magistrature contribua beaucoup à la propagation des loges. Des francs-maçons s'assemblaient chez un nommé Chappellot, traiteur, près de la Râpée : le lieutenant de police Hérault s'y rendit dans des intentions peu favorables. Le duc d'Antin, qui s'y trouvait, reçut très-mal ce chef de la police, qui, piqué, fit fermer la loge, murer ses portes, et prohiba toutes réunions maçonniques.

¹ *Tableau des Loges de la constitution anglaise, qui se trouve dans le tome IV, pages 284, 285, des Cérémonies religieuses, édition de 1800.*

Des maçons, au mépris de cette défense, s'étant réunis, le 27 décembre 1738, dans une loge située rue des Deux-Écus, pour y célébrer la fête de l'ordre, y furent arrêtés par ordre du sieur Hérault et enfermés dans la prison du For-l'Évêque.

Rien n'est plus favorable aux institutions naissantes que la persécution. En 1736, on ne comptait que quatre loges à Paris; en 1742, il s'en trouva vingt-deux.

Le 14 décembre 1745, le comte de Clermont, prince du sang, succéda au duc d'Antin dans la fonction de grand-maître, et, dans une réunion solennelle, la loge-mère reçut le titre de *grande loge anglaise*.

La persécution continua à s'exercer contre la franc-maçonnerie. Le 5 juin 1744, la chambre de police du Châtelet rend une sentence qui renouvelle les défenses faites aux maçons de s'assembler en loges, et aux propriétaires des maisons ou cabaretiers de les recevoir, à peine de 3,000 livres d'amende. Ce fut alors que le grand-maître, le prince de Clermont, abandonna les loges, et laissa, pour le suppléer, un nommé Baure, banquier, qui cessa de réunir les membres de la grande loge. Il en résulta de nombreux désordres.

La manie des réunions mystérieuses ne se ralentit pas; mais les maçons, dépourvus de leur société régulatrice, tombèrent dans un état d'anarchie. « Cette pé-
» riode, dit un écrivain moderne, est celle des consti-
» tutions illégales, des faux titres, des chartes antidatées
» délivrées par de prétendus maîtres de loges, ou fabri-
» quées par des loges elles-mêmes, dont quelques-unes
» s'attribuèrent une origine mensongère qu'elles firent
» remonter à 1500 ou 1600. Les gens de la suite du
» Prétendant ajoutèrent à ces désordres, en délivrant au

premier venu des pouvoirs de tenir loge , en constituant des mères-loges et des chapitres sans nulle autorisation légale ¹. »

Ce fut pendant cette anarchie que des hommes entraînés par la corruption du siècle , et voulant couvrir leurs débauches d'un voile spécieux , empruntèrent celui de la maçonnerie. Ainsi se forma dans Paris l'ordre des *Aphrodites* , sur lequel j'ai peu de notions ; l'ordre *Hermaphrodite* ou de la *Félicité* est plus connu. Ce dernier , composé de personnes des deux sexes , de *chevaliers* et de *chevalières* , cachait sous des termes de marine le scandale de leurs discours. On a l'interprétation de ces termes mystiques : elle ne laisse aucun doute sur le motif de cette association plus que galante. Dans l'un des deux ouvrages qu'a fait imprimer cette loge , on apprend que le sieur de *Chambonas* en était le fondateur et le grand-maître ².

La persécution se renouvelle. Le 8 juin 1745 , pendant que des francs-maçons célébraient à l'hôtel de Soissons , rue des Deux-Écus , la cérémonie d'une réception , arrive un commissaire , suivi d'une escouade du guet , qui trouble la fête , disperse l'assemblée , et se saisit des meubles et ustensiles de la loge. Le 18 de ce mois , la chambre de police du Châtelet réitère ses défenses , et condamne le nommé Le Roi , traiteur , à 5,000 livres d'amende , pour avoir contrevenu à ses ordonnances.

¹ *Acta latomorum* , tome I , page 56.

² Voyez *Formulaire du cérémonial en usage dans l'Ordre de la Félicité , observé dans chaque grade lors de la réception des chevaliers et chevalières dudit ordre , avec un Dictionnaire des termes de marine usités dans les escadres et leur signification en français , etc.* , 1745. — Voyez aussi l'Ordre hermaphrodite , ou les *Secrets de la sublime Félicité , avec un discours prononcé par le chevalier H. R. , orateur au jardin d'Eden , chez Nicolas Martin , au Grand Mât* , 1748.

Cette persécution n'empêcha point le chevalier *Beauchaine*, maître inamovible de la grande loge de France, de fonder, en 1747, l'ordre des *Fendeurs*, où les dames étaient admises, et qu'on nomma en conséquence ordre d'*Adoption*¹. La première réunion eut lieu, le 17 août de cette année, dans un vaste jardin situé dans le quartier de la Nouvelle-France, près Paris. Le fondateur nomma ce jardin *le Chantier du Globe et de la Gloire*. Cette association n'avait, quant au fond, aucun rapport avec celle des francs-maçons. Il en est de même de plusieurs autres coteries ou ordres qui furent établis dans la suite, tels que l'ordre de *la Coignée*, de *la Centaine*, de *la Fidélité*, etc.².

Cependant les habitants des provinces partageaient le goût de ceux de Paris pour les sociétés mystérieuses. Les Anglais, surtout ceux du parti du prétendant, et ce prince lui-même, favorisaient la propagation des loges maçonniques. Charles-Édouard Stuart, se trouvant à Arras, le 15 avril 1747, délivra aux maçons de cette ville « une bulle d'institution de chapitre primordial, sous le » titre distinctif d'*Écosse Jacobite*, dont il conféra le gou- » vernement aux avocats *L'Agneau*, *Robespierre* et au- » tres³. »

Plusieurs villes de France, notamment Marseille, Lyon, Toulouse, Bordeaux, etc., avaient des loges maçonniques indépendantes de la grande loge de Paris.

¹ Le chevalier Beauchaine poussait son amour pour les travaux mystérieux jusqu'au fanatisme : il avait établi une loge dans le cabaret du *Soleil-d'Or*, rue Saint-Victor. Il couchait dans cette loge ; et, moyennant 6 francs, il conférait dans un même jour tous les grades à ceux qui se présentaient pour les recevoir.

² *Histoire du Grand-Orient de France*, page 562.

³ *Histoire de la Fondation du Grand-Orient de France*, page 184. — *Acta latomorum*, tome I, page 64.

Dans le quartier nommé la *Nouvelle-France* (faubourg *Percepsinière*), en 1754, le chevalier de *Bonneville* fonda un *chapitre des hauts grades*, et l'installa le 23 novembre de cette année ; il y avait fait élever un beau bâtiment où il réunit une société d'hommes puissants de la cour et de la ville, qui, déjà fatigués des dissensions qui déshonoraient les autres loges de Paris, entreprirent de s'en séparer pour former cette réunion particulière, à laquelle ils donnèrent le titre de *Chapitre de Clermont*. On y fit revivre le système des *Templiers*.

Peu de temps après, en 1756, la *grande loge anglaise de France* se déclara *grande loge du Royaume*, s'affranchit de la dépendance de la grande loge d'Angleterre, et s'attribua la suprématie sur toutes les loges de France, dont le régime était tombé dans de grands désordres.

Cependant l'orgueil dominait dans les loges. Le sieur de Saint-Gélaire introduisit, en 1757, dans Paris, l'ordre des *Noachites* ou *Chevaliers prussiens*. Il fonda, en 1758, un chapitre dit *des Empereurs d'Orient et d'Occident*, dont les membres portaient le titre fastueux de *souverains princes maçons*.

Tandis que la grande loge de France travaillait à la régularisation de toutes celles du royaume, le prince de Clermont, son grand-maître, dégoûté de ce travail, choisit, pour le représenter, un maître de danse appelé *La Corne*. Ce mépris des convenances causa beaucoup de troubles.

La grande loge refusa de le reconnaître. *La Corne* se retira et forma une seconde *grande loge*, qu'il composa de personnes d'un rang inférieur. Il s'établit une rivalité et de violents débats que fit cesser le prince de Clermont, en retirant les pouvoirs de *La Corne*, et en les confiant au

sieur *Chaillou de Joinville*. Une réconciliation s'opéra le 24 juin 1762 ; elle n'était pas sincère. Il n'y eut alors qu'une seule grande loge à Paris ¹.

Elle s'occupa à régulariser toutes les loges de France ; mais elle fut troublée dans ses travaux par le *chapitre de Clermont*, qu'avait fondé le chevalier Bonneville, et par les conseils, chapitres et collèges des grades supérieurs. Elle fut troublée par ses propres membres. Ceux que La Corne avait introduits déplurent aux anciens, qui les voyaient avec peine siéger parmi eux. A l'époque de l'élection des officiers, elle ne nomma aucun de ces nouveaux membres, qui, piqués, se retirèrent de la loge, et publièrent des libelles contre les anciens. Ceux-ci déclarèrent, le 5 avril 1766, les nouveaux membres bannis de la grande loge. Dissensions violentes.

Les bannis s'établissent dans le faubourg Saint-Antoine, se qualifient de *grande loge*, et, en cette qualité, constituent des loges à Paris. Le 4 février 1767, ils se portent dans la grande loge, le jour qu'on célébrait la fête de l'ordre, jettent le trouble dans la séance et y exercent des voies de fait. Le gouvernement saisit cette occasion pour ordonner à la grande loge de cesser ses assemblées, qui ne furent reprises qu'en l'année 1771.

Pendant ce schisme, le grand-maître, le prince de Clermont, vint à mourir. Les frères bannis s'agitent et parviennent à faire nommer à la grande-maîtrise le duc de Chartres, qui nomme le duc de Luxembourg pour son substitut.

Les deux partis se réunissent en cette occasion solennelle ; mais la haine qu'ils se portent les divise de nouveau.

¹ *Acta Latomorum*, tome I, pages 81, 82.

Le 11 novembre 1772, le parti des bannis s'attache le duc de Luxembourg, et tient ses séances à l'hôtel de Chaulnes, sur le boulevard. Là, après mille altercations, il arrête, le 24 décembre, que l'ancienne grande loge a cessé d'exister, et qu'elle est remplacée par une nouvelle grande loge nationale, laquelle fera partie intégrante d'un nouveau corps qui administrera l'ordre sous le titre de *Grand-Orient* ¹.

Le 5 mars 1773, le Grand-Orient tient sa première séance; on y confirme la nomination du duc de Chartres à la dignité de grand-maître, et celle du duc de Luxembourg à celle d'administrateur général.

Cette loge fit beaucoup de réglemens. Contrariée par la grande loge, qui la regardait comme *schismatique*, elle répondit à ses anathèmes par des anathèmes; mais la loge du Grand-Orient, puissamment protégée, triompha de sa rivale. Cette loge, qui tenait ses séances à l'hôtel de Chaulnes, sur le boulevard, prit, en l'année 1774, possession d'un nouveau local dans le bâtiment du Noviciat des Jésuites, rue du Pot-de Fer; elle y est restée jusqu'en 1801, époque où elle quitta ce lieu pour s'établir dans la rue du Four-Saint-Germain, n° 47.

La loge du Grand-Orient a conservé sa suprématie que l'on croit usurpée; elle a résisté longtemps aux attaques de la grande loge sa mère et sa rivale; elle a résisté aux orages de la révolution ²; et, à ce sujet, je dois dire qu'en 1796 il n'existait que trois loges à Paris.

¹ *Acta latomorum*, tome I, page 402.

² L'auteur de l'*Histoire de la Fondation du Grand-Orient* dit à ce sujet : « Quoi! des trônes, des empires, des établissemens de plusieurs siècles, des institutions sacrées, tout s'écroule et s'anéantit, et le chef-lieu de la franche-

En 1799, la grande loge et le Grand-Orient, apres plus de trente ans de débats, se réunirent¹.

Ces loges se sont divisées et fréquemment insultées : c'est un vice inhérent à l'humanité. Elles ont favorisé les arts, la littérature, soulagé les malheureux et répandu les aumônes : ce sont les mérites de l'institution.

Mais ces loges n'ont jamais pu se garantir des illusions de l'orgueil, ni renoncer à leur goût pour les mensonges imposants; mensonges que leurs membres ne croient pas et qu'ils feignent de croire. Leur origine, qu'ils font remonter au delà des bornes trop circonscrites de l'histoire et qu'ils placent dans les temps fabuleux et héroïques; les titres pompeux, magnifiques et étranges qu'ils se prodiguent à eux-mêmes; les décorations, les rubans dont ils s'affublent; l'air grave et sérieux qu'ils gardent dans de vaines pratiques, rappellent celui que mettent les enfants en jouant à la chapelle. C'est là le côté ridicule de leurs associations.

Sous un autre point de vue le mystère de leurs réunions, leurs nombreux associés, leurs secrets, surtout dans les hauts grades, inquiètent les gouvernements faibles et ombrageux.

Envisagées sous la face la plus avantageuse, ces loges tendent à réunir les hommes, à les faire mieux connaître, à se tolérer, se secourir, se corriger réciproquement; elles ont, dans ces derniers temps, senti le besoin de faire disparaître leur inutilité, en prêchant et pratiquant exactement la bienfaisance. Lorsque les francs-maçons re-

» maçonnerie reste intact au milieu de ces débris!... » La maçonnerie ne présentait nul appât à l'ambition, à l'avarice; elle n'était en guerre contre aucun parti politique; elle faisait du bien à plusieurs et ne faisait de mal à personne.

¹ *Acta latomorum*, tome I, page 204.

se sont à leurs titres et décorations féodales , à leurs vaines vanités , à la chimère de leur vaste et prétendue domination , à leurs discours mensongers et à leurs pratiques puériles et sans objet utile , et qu'ils s'occuperont du perfectionnement de la morale publique , du progrès des lumières et de la recherche de tant de vérités encore méconnues , de la destruction d'erreurs encore accréditées , ils acquerront des droits incontestables à la reconnaissance des contemporains et de la postérité.

ORDRE DES TEMPLIERS. J'ai parlé des Templiers comme d'un ordre monastique et militaire. Ici , je vais les considérer sous le rapport d'une société secrète qui prétend descendre directement et être une continuation non interrompue de l'ancien ordre que Philippe-le-Bel , au commencement du quatorzième siècle , persécuta si cruellement et détruisit. Cette société prétend que l'ordre des Templiers , quoique dépouillé de ses biens et de sa domination , n'a pas cessé d'exister ; que la grande-maîtrise , depuis la mort de Jacques de Molay , n'a jamais été vacante ; que Marc Larménus , de Jérusalem , en fut investi par ce dernier grand-maître ; qu'en l'an 1334 , François Théobald , d'Alexandrie , lui succéda ; et qu'en 1340 un Français , nommé *Arnould de Bracque* , fut élevé à cette dignité , qui depuis a toujours été possédée par des Français recommandables par leur dignité ou par leur talent.

Ces prétentions , qui paraissent chimériques , sont néanmoins fondées sur des monuments respectables et dont l'authenticité semble à l'abri de toute critique. Ces monuments se divisent en manuscrits grecs et latins et en divers objets portatifs et ouvrages d'arts.

Les premiers monuments sont : un manuscrit grec dont l'écriture est du milieu du douzième siècle , qui contient

plusieurs pièces très-précieuses, parmi lesquelles on distingue l'histoire de l'initiation lévitique, depuis des temps très-reculés jusqu'à l'an 1154; des documents sur la doctrine de l'initiation et sur la philosophie des prêtres égyptiens et juifs; des évangiles primitifs; l'histoire de la fondation du Temple; les témoignages de la transmission légale de l'autorité lévitique et patriarcale à Hugues des Payens, premier grand-maître de l'ordre des Templiers; enfin, la table d'or ou liste des grands-maîtres. La plupart de ces pièces sont écrites sur vélin, en lettres d'or, dont l'éclat, altéré, offre une nouvelle preuve de l'antiquité de l'écriture.

Entre autres manuscrits, est une charte latine, par laquelle Jean-Marc Larmónius, successeur du malheureux Jacques de Molay, transmet la grande-maîtrise de l'ordre du Temple à François Théobald ou Thibaud, d'Alexandrie. Elle porte des caractères incontestables d'authenticité. A la suite de cette charte se trouvent les acceptations successives, *manu propria*, de tous les grands-maîtres du Temple, depuis Jacques de Molay.

Parmi les monuments ouvrages de l'art sont plusieurs objets, tels qu'un coffret en bronze, en forme d'église, contenant un suaire de lin, enveloppant des fragments d'os brûlés qu'on dit être ceux qui furent extraits du bûcher où périt Jacques de Molay. Ce suaire de lin est brodé en fil blanc sur ses bords; à son centre est une croix des chevaliers du Temple pareillement brodée. Parmi ces monuments, se trouvent l'épée qu'on dit avoir appartenu à Jacques de Molay, et plusieurs objets, comme crosse, mitre, qui caractérisent la dignité pontificale du grand-maître¹.

¹ *Manuel des chevaliers de l'ordre du Temple*, pages 29, 33, 54, 55.

Ces divers monuments il paraît résulter que l'ordre du Temple était divisé en deux grandes classes : *l'institut de piété intime* et *l'institut militaire*. Il résulte aussi de ces faits historiques que les Templiers, échappés aux bûchers, fugitifs, dénués de fortune et de puissance, et conservant sans doute l'espoir d'être rétablis dans leurs anciennes possessions, se concertèrent, recueillirent les débris de leurs titres et documents, et reconnurent en secret un grand-maître; qu'un de ces chefs, *Thibaud d'Alexandrie*, transmit, en 1340, la grande-maîtrise, avec les manuscrits et autres monuments de l'ordre, à *Arnould de Bracque*, issu d'une famille parisienne, très-puissante en France sous les règnes des rois Jean, Charles V et Charles VI¹.

Voilà comment ces titres et monuments sont parvenus en France et à Paris, et ont été mystérieusement conservés, jusqu'à nos jours, par les divers grands-maîtres, du nombre desquels fut *Philippe, duc d'Orléans*, régent de France. Le grand-maître actuel est le docteur *Bernard-Raymond Fabré-Palaprat*.

Parlons des liaisons de cet ordre avec les sociétés maçonniques. Les anciens chevaliers du Temple étaient affiliés à quelques ordres, séculiers ou religieux, qui observaient, comme eux, des initiations mystérieuses : de ce nombre on peut compter les Carmes. Ils essayèrent, en 1277, de s'associer avec les frères Pontifes dont j'ai

¹ Une rue de Paris porte encore le nom de cette famille. *Arnould de Bracque* et son fils *Nicolas*, maître-d'hôtel de Charles VI, avaient un hôtel dans cette rue; ils fondèrent ensemble, en 1348, un hôpital et une chapelle à l'endroit qui fut occupé par les religieux de la Merci, religieux affiliés à l'ordre des Templiers. Cette famille de Bracque avait ses tombeaux dans cette chapelle : *Nicolas* mourut le 15 septembre 1352.

déjà parlé. Il paraît que ceux-ci refusèrent leur association ¹.

Ces chevaliers eurent aussi avec les francs-maçons des points de contact. Lorsque Philippe-le-Bel eut aboli leur ordre, dépouillé ou fait périr ses membres en France, ceux qui échappèrent à cette persécution se réfugièrent en Portugal, en Orient, et surtout en Écosse, où, à l'instigation du roi Robert Bruce, quelques Templiers apostats se rangèrent sous les bannières d'un nouvel ordre institué par ce prince, et dont les initiations furent calquées sur celles de l'ordre du Temple. Ce fut là, dit-on, l'origine de la maçonnerie écossaise et des nombreuses sectes qui en dérivent ². Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est que presque toutes les loges maçonniques ont un grade pris dans la maçonnerie écossaise, et qui se rapporte à la condamnation des Templiers et à l'abolition de leur ordre : telles sont principalement les loges qui ont adopté le *régime rectifié*, les loges dites des *Templiers réformés*, des *Chevaliers Kadoschs* de tous les systèmes, etc.

Des auteurs prétendent qu'avant la persécution qui leur fut suscitée, les Templiers avaient contracté une union assez intime avec les maçons libres ou francs-maçons d'Angleterre. Voici ce qu'on lit dans l'histoire critique de la maçonnerie : « Sous le règne de Henri II, les loges » furent gouvernées par le grand-maître des chevaliers » du Temple. En 1155, il les employa à bâtir leur » temple dans le Fleet-Street. La maçonnerie resta sous » la protection des Templiers jusqu'à l'année 1199 ³. »

¹ *Recherches historiques sur les frères Pontifes*, par M. Grégoire, évêque de Blois, pages 26 et 27.

² *Manuel des chevaliers du Temple*, page 8.

³ *Cérémonies religieuses* de Bernard Picard, tome X, page 585; édition de 1809. — *Acta latomorum*, tome I, page 5.

Mais, entre les Templiers et les francs-maçons, il aurait existé une liaison ancienne et constante; et, cela étant, on présume que si, au commencement du quatorzième siècle, on eût fait en Angleterre, contre les francs-maçons, une procédure pareille à celle qu'on fit en France contre les Templiers, peut-être aurait-on obtenu des résultats semblables. Les erreurs et les vices du temps passé me portent à le croire¹.

COLISÉE, édifice et jardin, destiné à des danses, à des chants, à des spectacles et des fêtes. Il était situé à l'extrémité occidentale des Champs-Élysées, au nord de l'avenue de Neuilly.

¹ L'ordre des chevaliers du Temple fait, dit-on, beaucoup de bien. Il se compose en général d'hommes tenant un rang distingué, soit dans l'état, soit dans les sciences, les lettres et les arts : aussi ai-je de la peine à comprendre pourquoi, dans cette association éminemment philosophique, on trouve des titres fastueux, des preuves d'un orgueil nobiliaire qui semblent contraires à la vraie morale et à la bienfaisance. Dans le *Manuel des Templiers*, pages 490 et suivantes, l'on voit que l'empire de ces chevaliers s'étend sur les quatre parties de la terre; que le grand-maître a des lieutenants-généraux d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique; qu'il a un conseil privé, une cour perceptoriale ou haute-cour de justice, un grand-sénéchal, un grand-connétable, un grand-amiral, un grand-chancelier, un grand-trésorier, un intendant général des ambassades, etc.; qu'il considère comme propriétés de l'ordre les préceptories, les grands-prieurés, les bailliages, les commanderies, les abbayes que posséda jadis l'institution, et une infinité d'autres dans tous les états de la terre, lesquels états forment autant de grands-prieurés. En Asie, par exemple, se trouvent entre autres les grands-prieurés de Perse, de la Chine, du Pégu, des Moluques, du Japon; en Afrique, les grands-prieurés du Congo, de la Caffrie, du Monomotapa, etc.; en Amérique, parmi les grands-prieurés, on distingue ceux du Brésil, du Chili, des Amazones, des États-Unis, du Canada; en Europe, on trouve de même les grands-prieurés de France, d'Aquitaine, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Pologne, de Moscovie, etc., etc. Mais on m'assure que cette domination, qui embrasse presque toutes les régions de la terre, n'existe qu'en souvenirs et en espérances, que ces titres pompeux ne sont que des allégories, des voiles spécieux qui cachent au vulgaire des lumières dont les yeux des initiés peuvent seuls supporter l'éclat, qui cachent des vérités utiles et des intentions pures.

Ce fut d'abord pour y donner des fêtes à l'occasion du mariage du dauphin (Louis XVI), que le bureau de la ville permit cet établissement. Une société d'entrepreneurs obtint, en conséquence, un arrêt du conseil, du 26 juin 1769, qui autorise sa construction. Dans le mois suivant, les travaux commencèrent sur les dessins et sous la direction de l'architecte Le Camus, et ne purent être achevés au 16 mai 1770, époque où fut célébré le mariage.

Alors cet établissement reçut une nouvelle destination : on le consacra à des danses publiques, à des spectacles hydrauliques, pyrrhiques, étrangers aux autres spectacles de Paris.

Cet établissement, semblable à ceux que les Anglais nomment *Waux-Hall*, reçut des entrepreneurs une dénomination plus distinguée ; et parce que le plan de l'édifice qu'ils élevaient avait, dit-on, des conformités avec celui du Colisée de Vespasien, ils le qualifièrent de *Colisée*.

Les frais de cette construction étaient immenses : les entrepreneurs manquaient de fonds ; les ouvriers, mal payés, interrompirent leurs travaux. On parlait même, en janvier 1774, de démolir cet édifice avant qu'il fût achevé. Le gouvernement vint au secours des entrepreneurs, et l'administration de la ville donna la somme de cinquante mille livres pour contribuer à ses frais.

Le 22 mai 1774, quoique les travaux ne fussent pas terminés, ce lieu de plaisir fut, pour la première fois, ouvert au public, qui ne s'y porta point avec autant d'affluence que les entrepreneurs l'avaient espéré.

Le grand salon en rotonde était achevé ; on y arrivait, du côté de l'Étoile des Champs-Élysées, par une vaste

pour, un vestibule, une galerie dite *des Marchands*, et, après avoir franchi deux galeries circulaires, on descendait sept marches, et l'on se trouvait dans la grande rotonde ou salle de bal, salle dont le diamètre était de 78 pieds, la hauteur de 80, et dont la principale décoration consistait en seize colonnes corinthiennes de 34 pieds de proportion. Elles étaient couronnées par un entablement, au-dessus duquel seize cariatides, dorées, colossales, et posées sur des piédestaux à l'aplomb des colonnes, supportaient une coupole terminée par une lanterne de vingt-quatre pieds de diamètre.

Autour de cette rotonde étaient quatre salles décorées en treillages, trois galeries garnies de boutiques et quatre cafés. On sortait par un vestibule semblable à celui par lequel on était entré, et placé sur la ligne du premier; l'on se trouvait dans une salle de verdure qu'on nommait le *Cirque*, au centre de laquelle était une grande pièce d'eau, dont le plan, à peu près de forme ~~carrée~~, atteste le mauvais goût de l'architecte. C'était sur ce bassin que se donnait le spectacle des joutes, et au delà celui des feux d'artifice.

A l'extérieur, cet édifice était entièrement recouvert de treillages peints en vert, dont les dessins représentaient des colonnes, des entablements, des frontons, etc. Cette décoration de jardin donnait à cet édifice, un caractère de fragilité qui semblait présager la prochaine décadence de l'établissement. Les jardins, assez bien dessinés, qui renfermaient de petites maisons ou boudoirs qu'on louait à des amateurs, ne pouvaient encore être agréables : les arbres, nouvellement plantés, croissant moins rapidement que les édifices, n'offraient aux promeneurs que l'espérance de l'ombrage.

Les jardins , les cours et bâtimens occupaient une surface d'environ 16 arpents.

Les entrepreneurs avaient plusieurs fois trompé l'attente du public en lui promettant des jouissances qu'ils ne lui donnaient point. Ils épuisaient leur imagination à créer et à promettre des spectacles étonnans qui n'étonnaient pas. Ces entrepreneurs s'étaient trompés eux-mêmes : ils avaient compté sur une dépense de sept cent mille livres, et elle s'éleva à deux millions six cent soixante-quinze mille cinq cents livres.

La demoiselle Lemaure , célèbre cantatrice , fit , pendant quelques années , l'agrément du Colisée ; mais ses caprices ridicules , les conditions qu'elle imposait aux entrepreneurs , ses absences , leur firent songer à fournir d'autres attrait au public. On imagina , en 1772 , de faire venir d'Angleterre des coqs que l'on ferait combattre ; puis on renonça à ce projet. En 1775 , on essaya de donner des joutes sur les eaux croupies du bassin. En 1776 et 1777 , on y fit des expositions de tableaux ; les entrepreneurs du Colisée promirent des prix aux artistes dont les ouvrages seraient jugés dignes de les obtenir. M. d'Angevilliers s'opposa à ces expositions , qui commençaient à être goûtées par le public. Alors le Colisée fut réduit à des danses et à des feux d'artifice.

En 1778 , on attendait au mois de mai l'ouverture du Colisée ; elle n'eut point lieu. Le peu de solidité de l'édifice nécessitait des réparations et de grands frais : les créanciers s'y opposèrent. Le Colisée fut fermé pour toujours.

Vers l'an 1780 , on démolit le Colisée , et l'emplacement fut vendu. On y ouvrit la rue d'Angoulême ou de l'Union , et , vers l'an 1784 , celle de Ponthieu. Plusieurs

maisons particulières ou guinguettes y furent construites depuis.

THÉÂTRE-FRANÇAIS, situé rue des Fossés-Saint-Germain, ensuite au château des Tuileries. Dans la période précédente, j'ai dit comment les comédiens français transportèrent leur théâtre de la rue de Guénégaud dans le jeu de paume de l'Étoile, rue des Fossés-Saint-Germain. Ils y jouèrent depuis 1689 jusqu'en 1770, époque où, leur théâtre menaçant ruine, et l'Opéra laissant vacante la salle des machines du château des Tuileries, ils vinrent s'établir dans cette salle.

Le 25 avril de cette année s'ouvrit ce théâtre provisoire, dont la disposition fut l'objet de plusieurs critiques; elle les méritait. Les comédiens français y jouèrent pendant l'espace de douze ans.

Le 9 avril 1782, l'édifice de la nouvelle salle construite sur l'emplacement de l'hôtel de Condé, salle depuis nommée de l'*Odéon*, étant achevé, les comédiens français en firent l'ouverture. J'en parlerai sous le règne suivant.

La scène tragique, illustrée sous Louis XIV par les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, le fut encore sous Louis XV par ceux de Voltaire et de Crébillon, etc.

Il s'ouvrit dans la carrière théâtrale une route nouvelle; on y exploita un genre mixte, qu'on nomma le *drame*. Nivelle de La Chaussée fut le premier qui mit ce genre en vogue, dans sa pièce intitulée *le Préjugé à la mode*. Plusieurs écrivains l'imitèrent, et prouvèrent qu'il est possible, sans employer ni le poignard de Melpomène, ni le masque de Thalie, d'intéresser vivement les spectateurs. Ce genre nouveau, contre lequel s'élevèrent les partisans de la routine, offre un nouvel attrait pour la

scène , augmente la somme de nos jouissances, et choque beaucoup moins que les autres genres la raison et les vraisemblances.

Parmi les acteurs renommés pendant ce règne, on cite les sieurs Bellecour, Armand, Préville, Auger, Brisard, Molé, Le Kain¹ ; et , parmi les actrices, les demoiselles Gaussin, Dumesnil, Dangeville et Clairon. Ces artistes, fiers de leurs talents et de l'admiration qu'ils produisaient, se sentirent humiliés d'être séparés de leurs concitoyens par des lois avilissantes, des préjugés absurdes. Les comédiens français étaient excommuniés, et les comédiens italiens, fameux par l'obscénité de leur scène, ne l'étaient pas. Les pères de l'Église, les canons, les conciles ont prohibé, dans les temps anciens, les jeux scéniques ; ils avaient raison, parce qu'alors le théâtre n'offrait que des indécences et des actes révoltants de la débauche la plus effrontée. Mais les spectacles d'autrefois étant fort différents de ceux d'aujourd'hui, pourquoi la prohibition a-t-elle subsisté lors même que son motif n'existait plus ? Sur certains hommes, la routine a plus d'empire que la raison.

Les comédiens français, atteints par un préjugé qui n'avait plus de fondement, essayèrent sous ce règne de le faire évanouir, et de réclamer les droits et les préro-

¹ En 1767, Le Kain disait dans une conversation : « Nos parts n'approchent pas de celles des *Italiens* ; et, en nous rendant justice, nous aurions droit de nous apprécier un peu plus. Une part aux *Italiens* rend vingt à vingt-cinq mille livres, et la mienne se monte au plus à dix ou douze mille livres. *Comment, morbleu !* s'écria un chevalier de Saint-Louis qui entendait le propos, comment ! un vil histrion n'est pas content de douze mille livres de rente ; et moi qui suis au service du roi, qui dors sur un canon, et qui prodigue mon sang pour la patrie, je suis trop heureux d'obtenir mille livres de pension ! » Alors Le Kain, avec la dignité d'un tragédien, lui répliqua : « Et comptez-vous pour rien, monsieur, la liberté de me parler ainsi ? »

atives des citoyens. Appuyés fortement par le sieur Saint-Florentin, et excités par la demoiselle Clairon, qui faisait dépendre sa rentrée au théâtre de la concession des droits réclamés, ils redoublèrent leurs efforts pour les obtenir.

Au mois d'avril 1766, le sieur de Saint-Florentin, ayant composé en faveur des comédiens français un mémoire, s'appretait à le lire au conseil d'état en présence de Louis XV : ce roi, à la seconde phrase, l'interrompt, en disant : *Je vois où vous en voulez venir. Les comédiens ne seront jamais sous mon règne que ce qu'ils ont été sous ceux de mes prédécesseurs ; qu'on ne m'en parle plus*¹.

Les comédiens français n'étaient pas assez persuadés que, dans une société bien ordonnée, et dans l'opinion des personnes raisonnables, une profession qui n'a que les plaisirs publics pour objet, quels que soient d'ailleurs les talents de ceux qui l'exercent, doit toujours être considérée comme inférieure à toutes celles qui sont utiles. Mais, quand le théâtre insinue la morale dans l'âme des spectateurs par le véhicule du plaisir, l'utile se mêle à l'agréable ; le succès est complet ; la profession d'acteur s'ennoblit².

Les comédiens se signalèrent, sous le règne de Louis XV, par un trait de fierté, louable dans son principe, et qui, poussé trop loin, devint répréhensible et ridicule.

Un acteur médiocre, nommé Dubois, s'était rendu

¹ *Mémoires secrets*, tome III, au 6 avril 1766.

² Les comédiens, et notamment les acteurs tragiques, accoutumés à représenter des personnages éminents, contractent une habitude de fierté qu'on leur a reprochée. C'est ainsi que les juges, les prêtres et les professeurs, habitués à régenter, prennent, pour la plupart, un caractère grave, empressé ou pédantesque qu'ils conservent jusqu'au tombeau.

coupable d'une bassesse, en refusant de payer un salaire légitimement dû. Tout l'aréopage comique, entraîné par la demoiselle Clairon, en parut indigné, et résolut de ne plus jouer avec lui.

Au mois d'avril 1765, on jouait la tragédie du *Siège de Calais*, par Dubelloi : cette pièce, qui obtint un grand succès, et qui attirait la foule des spectateurs, était annoncée sur l'affiche. Les principaux acteurs, en se rendant au théâtre, informés que Dubois devait y remplir le rôle de *Mauni*, et qu'un ordre du roi lui enjoignait d'y représenter ce personnage, persistèrent dans leur résolution de ne plus jouer avec lui, et le firent annoncer aux spectateurs qui remplissaient la salle. A cette nouvelle, le public, déjà instruit de la véritable cause de cette annonce, et qui avait payé pour voir *le Siège de Calais*, et non une autre pièce, fit éclater son mécontentement par des murmures, des cris et des menaces. Il n'y eut point de spectacle, et l'argent de chaque spectateur fut rendu à la porte.

Tout Paris fut ému de cette affaire, alors d'une haute importance. Un grand comité de gentilshommes s'assembla chez le lieutenant de police : il y fut décidé que les acteurs coupables seraient punis par la prison. Le 16 avril 1765, Brisard, Dauberval, Molé, Le Kain, furent arrêtés et conduits au For-l'Évêque. Deux jours après, la demoiselle Clairon subit la même peine, et sa prison devint un triomphe pour elle. Elle y fut conduite honorablement par madame de Sauvigny, épouse de l'intendant de Paris, et dans la voiture de cette dame, qui, pour marquer le vif intérêt qu'elle prenait au sort de cette actrice, la mit sur ses genoux. La demoiselle Clairon fut visitée dans sa prison par la cour et la ville. Les portes étaient

continuellement obstruées par de nombreuses voitures.

On faisait sortir ces prisonniers pour aller faire leur service sur le théâtre ; ensuite , on les reconduisait en prison.

Le 10 mai, l'affaire fut terminée. Dubelloi, pour plaire à la demoiselle Clairon , retira du théâtre sa tragédie du *Siège de Calais*. Le comédien Dubois demanda sa retraite et l'obtint. Les causes du mécontentement n'existant plus, les acteurs et actrices furent mis en liberté.

Bellecour, au nom de tous ses camarades , fit à la Comédie-Française un discours rempli d'excuses humiliantes , où il déplora le malheur d'avoir manqué au public.

Cet événement, qui aujourd'hui serait à peine aperçu, et que publieraient en quelques lignes nos feuilles journalières , fit alors la plus vive sensation.

En parlant, dans la période précédente, des théâtres de la capitale, j'ai cité quelques exemples d'acteurs tragiques qui se vêtirent d'habits appartenant au temps, au pays et à la dignité de ceux qu'ils représentaient sur la scène. Ces exemples étaient encore rares ; ils devinrent dans la suite plus communs. Le Kain et la demoiselle Clairon ne négligèrent rien pour se conformer à l'exactitude du costume , si propre à augmenter l'illusion.

OPÉRA OU ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE, située au Palais-Royal. J'ai parlé dans la période précédente de l'origine et du lieu de ce spectacle ¹.

L'entrée était sur la place du Palais-Royal, et on y parvenait par un cul-de-sac étroit qui s'ouvrait sur la façade du

¹ Voyez l'article *Opéra*.

palais. Ce théâtre, qui lui était contigu, n'avait rien qui le caractérisât.

Le duc d'Orléans, régent, voulut tirer un nouveau parti de ce théâtre, et lui procurer le double avantage d'être à la fois salle de spectacle et salle de danse. Le chevalier de Bouillon, qui avait conçu ce projet, en fut récompensé par une pension de 6,000 livres ; et un moine carme, nommé le père Sébastien, habile mécanicien, trouva le moyen d'élever le plancher du parterre au niveau du théâtre, et de le rabaisser à volonté.

Le premier bal de l'Opéra fut donné le 2 janvier 1716. Telle fut l'origine de ces bals fameux.

L'édifice, le théâtre et ses dépendances éprouvèrent dans la suite un accident funeste.

Le 6 avril 1763, dès huit heures du matin, le feu s'y manifesta. Des ouvriers voulurent l'éteindre seuls, et ne réussirent qu'à retarder l'explosion de l'incendie, qui éclata entre onze heures et midi. Toute la salle, l'aile de la première cour, et toutes les machines, devinrent la proie du feu. Deux mille hommes furent employés à l'éteindre. Trois jours après, la fumée s'élevait encore des souterrains de ce théâtre.

Aussitôt furent présentés des projets d'un nouvel édifice : les uns proposaient de le placer dans les bâtiments du Louvre, et les autres au Carrousel. Le duc d'Orléans vint demander au roi qu'il fût rétabli au même lieu. Il offrait de donner à la salle plus d'étendue, d'acheter pour cela les maisons qui se trouvaient entre le cou-de-sac et la rue des Bons-Enfants, et de fournir cent mille écus pour le prix de ses loges. Ces offres furent acceptées.

Mais, en attendant la reconstruction de cette salle, les acteurs, fort en peine pour trouver un théâtre, deman-

durent aux Italiens d'occuper le leur pendant trois jours de la semaine ; ne pouvant rien conclure avec eux , ils se décidèrent à faire réparer le théâtre des machines du château des Tuileries , et à s'y établir. Cette salle provisoire ne fut réparée que le 24 janvier 1764 ; les acteurs de l'Opéra y débutèrent par la pièce de *Castor et Pollux*. Cette réparation , due au sieur Soufflot , architecte , fournit ample matière aux critiques.

Le roi , par lettres-patentes du 11 février 1764 , donna une décision qui fixa le rétablissement du nouveau théâtre de l'Opéra. Alors commencèrent , d'après les dessins du sieur Moreau , architecte , les travaux de cette reconstruction sur le même lieu et sur un plan plus vaste. Ces travaux furent terminés en 1770 ; et , le 2 janvier de cette année , la nouvelle salle de l'Opéra fut ouverte au public qui s'y porta avec une affluence extraordinaire : il y eut beaucoup de tumulte ; on y joua *Zoroastre*.

La façade était parallèle à la rue Saint-Honore et attenant au Palais-Royal : l'ouverture de la scène avait 36 pieds ; le théâtre était très-profond ; devant la scène décoré de quatre colonnes qui , affaiblies par des cannelures à jour , faisaient appréhender le choc de l'entablement.

On y trouvait quatre rangs de loges ; on voyait dans le foyer principal les bustes de Quinault , de Lulli et de Rameau.

Cette salle nouvelle , malgré les précautions que l'on prit pour la préserver du malheur de la salle précédente , éprouva le même sort. Après environ douze ans d'existence , elle devint , le 8 juin 1781 , la proie des flammes , comme je le dirai dans la suite.

L'Opéra , qui languissait depuis longtemps , prit quel-

que faveur sur ce nouveau théâtre, où brillaient plusieurs talents remarquables : ceux de Dauberval, de Le Gros et de Sophie Arnould, Parisienne, célèbre par la vivacité de son esprit, ses heureuses et fines reparties.

C'est vers ce temps que Voltaire fit ainsi l'éloge de l'Opéra :

Il faut se rendre à ce palais magique ,
Où les beaux vers , la danse , la musique ,
L'art de charmer les yeux par les couleurs ,
L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

En 1719, l'Opéra était encore éclairé par des chandelles ; en cette année, par la munificence du fameux Law, on leur substitua des bougies¹.

HÔTEL DES MENUS-PLAISIRS DU ROI, situé rue Bourgère. Cet hôtel se compose de vastes cours et bâtiments destinés au service de l'Opéra. Les bâtiments contenaient des magasins de machines, de décorations, et un théâtre où se faisaient les répétitions des pièces qui devaient être jouées sur celui de l'Opéra. Sous Napoléon, cet hôtel a reçu une autre destination : on y a placé le *Conservatoire de Musique*, aujourd'hui nommé *Ecole royale de musique et de déclamation*.

THÉÂTRE DES ITALIENS, situé dans l'ancien hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, et sur l'emplacement du marché aux cuirs. Louis XIV avait, en 1697, expulsé les comédiens italiens ; en 1716, le duc d'Orléans, régent, en rappela d'autres ; ils s'établirent dans l'ancien hôtel de

¹ *Extrait des Mémoires de Dangeau, par madame de Sartory, tome II, page 187.*

~~Théâtre~~ ~~français~~, et y débutèrent, le 18 mai, par une pièce ~~française~~ *l'Inganno Fortunato*.

Ce théâtre offrait un mélange de scènes chantantes et bouffonnes, de langage français et italien. Parmi les acteurs, on distinguait d'abord Antoine Vinentini, célèbre sous le nom de Thomassin, qui, pendant près de quarante ans, amusa les Parisiens par ses rôles d'Arlequin, où il faisait briller des saillies spirituelles et piquantes : son jeu était naturel. Il mourut le 19 août 1737¹.

Charles Bertinezzi, plus connu sous le nom de Carlin, lui succéda, et montra des talents pareils. Le célèbre acteur anglais Garrick voulut les connaître, et les admira. Carlin mourut en 1785. On lui fit cette épitaphe :

De Carlin pour peindre le sort
 Très-peu de mots doivent suffire :
 Toute sa vie il a fait rire ;
 Il a fait pleurer à sa mort.

Parmi les autres acteurs, Français d'origine, on distinguait La Ruelle, Caillot, Clairval, qui jouaient les amoureux : ce dernier passa de l'Opéra-Comique aux Italiens ; Audinot, qui peignait les mœurs de la classe inférieure du peuple, et qui depuis fut directeur d'un théâtre forain.

Madame Favart était célèbre par ses talents d'actrice, par son esprit et par ses liaisons avec l'abbé de Voisenon, qui, si l'on en croit la malignité publique, fut l'au-

J'ai déjà eu occasion de faire remarquer que ceux qui, par profession, sont chargés d'amuser les autres, et d'exciter la gaieté, sont eux-mêmes tristes et moroses : Thomassin l'éprouva. Il alla consulter le médecin Dumoulin, qui, ne le connaissant pas, lui conseilla d'aller voir Arlequin. Dans ce cas-là, reprit Thomassin, il faut que je meure de ma maladie, car je suis moi-même cet Arlequin auquel vous me renvoyez.

teur d'une partie des pièces qu'elle publiait sous son nom ou sous celui de son mari ¹. Elle fut longtemps l'héroïne de la Comédie italienne; elle y avait débuté en 1749; elle mourut en 1772.

Le théâtre des Italiens, qui jouissait des privilèges accordés aux comédiens du roi, fut, en 1762, réuni à celui de l'Opéra-Comique. Cette réunion, après de longs délais et de graves discussions, fut arrêtée le 7 mars de cette année; et, le 9 avril suivant, les deux troupes réunies jouèrent sur le même théâtre la pièce des *Trois Sultanes*, qui fut montée avec un soin extraordinaire; car, pour obtenir une parfaite exactitude des costumes, on les fit fabriquer à Constantinople.

Ces deux troupes réunies attirèrent la foule : leur spectacle fut le plus fréquenté de Paris. En 1780, il n'y eut plus d'Italiens dans cette troupe, qui cependant continua de porter le nom de *Comédie italienne*.

Les comédiens italiens ne jouissaient pas seuls des fruits de leurs travaux : ils avaient, dans l'administration de l'Opéra, un seigneur suzerain qui en prélevait une partie. Ils payaient d'abord par abonnement la somme de 22,000 fr.

¹ On fit beaucoup de satires sur cette liaison. Voici deux couplets, les plus détachés, d'une chanson faite à ce sujet, et qu'on attribue à Marmontel :

Il était une femme
Qui, pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur.
Faisons, dit-elle, ensemble
Quelqu'ouvrage d'esprit;
Et l'abbé le lui fit.

.

On prétend qu'un troisième
Au travail concourut,
Et que Favart le secourut.
En chose de sa femme,
C'est bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.

par an. En 1765, cette somme s'accrut de presque du double; elle fut fixée, en 1767, à 40,490 livres.

Ces comédiens, en 1783, quittèrent l'ancienne salle de l'hôtel de Bourgogne pour occuper celle qui fut bâtie sur le boulevard des Italiens, dont je parlerai dans la suite.

OPÉRA-COMIQUE. Ce n'était qu'un spectacle forain, établi sur les boulevards du nord et à la foire Saint-Germain. Son origine remonte à l'an 1714. Cette troupe, qui avait éprouvé beaucoup de persécutions de la part des théâtres supérieurs, et qui, pour échapper à leur tyrannie, opposait toujours de nouvelles ruses, obtint en cette année le titre d'*Opéra-Comique*; et l'Académie de Musique lui accorda la permission de jouer de petites pièces en vaudeville mêlées de danse, ~~à condition~~ qu'aucune parole n'y serait proférée ~~qu'au~~ chantant.

Ce spectacle, conforme au goût du temps, offrait des scènes gracieuses, spirituelles ou bouffonnes, qui ravissaient la multitude.

Le Sage, Fuzelier et Dorneval, auteurs des plus jolies pièces de ce théâtre, firent sa fortune : les comédiens français, jaloux de sa prospérité, se prévalurent de leurs privilèges, et parvinrent à ôter la parole aux acteurs de l'Opéra-Comique. Ceux-ci ne purent plus jouer que des pantomimes. Ce genre de spectacle attirait encore beaucoup de spectateurs. Les comédiens français se plaignirent de nouveau ; et, en 1718, ce spectacle fut supprimé. Il se releva en 1724, se maintint jusqu'en 1745, époque où il fut encore puni de ses succès. En 1751, ce spectacle reparut et acquit une grande vogue sous la direction du sieur Jean Monet.

En 1765, Monet publia un recueil de chansons, intitulé *Anthologie française* ; il avait pris pour épigraphe ces trois mots latins : *Mulcet, Movet, Monet*. Ces mots lui parurent si heureux qu'il en fit la devise de son théâtre. Ce spectacle forain, qui des boulevards passait à la foire Saint-Germain, obtint assez de consistance pour mériter d'être réuni aux comédiens privilégiés, dit *les Italiens*. Cette réunion s'opéra, comme il a été dit, le 19 avril 1762.

Depuis, la comédie purement italienne, qui se jouait à certains jours de la semaine, ne put se scutenir, malgré les talents distingués des arlequins Thomassin et Carlin, et perdit insensiblement faveur. Le genre de l'Opéra-Comique prévalut ; et, en 1780, il domina seul sur ce théâtre, qui fut alors abandonné par les Italiens.

AMBIGU-COMIQUE, théâtre situé boulevard du Temple, n° 74 et 76. Le sieur Audinot, après avoir été acteur dans la troupe des Italiens, se trouva sans emploi, par la réunion de cette troupe avec celle de l'Opéra-Comique. Après plusieurs tentatives pour mettre ses talents à profit, il éleva, au mois de février 1759, un théâtre à la foire Saint-Germain, et y attira beaucoup de monde. Il fit construire sur les boulevards une petite salle, dont l'ouverture eut lieu le 9 juillet suivant. Ce spectacle, dont les acteurs étaient des marionnettes, fut nommé *les comédiens de bois*. Audinot obtint des succès qui le mirent à même de faire construire une jolie salle de spectacle sur le boulevard du Temple, et, au lieu de marionnettes, on y fit jouer des enfants, parmi lesquels se distinguait sa fille, Eulalie, qui, dès l'âge de huit ans, se faisait remarquer par sa belle voix et son intelligence précoce.

Ce spectacle nouveau attira la foule, au préjudice des

Comédiens français, qui élevèrent des plaintes fréquentes contre le théâtre d'Audinot. En 1768, une sentence de police lui ordonna, ainsi qu'aux autres spectacles forains, de ne jouer que des bouffonneries et des parades.

A l'exemple de Monet, Audinot donna à son théâtre cette devise latine, où se trouvait son nom : *Sicut infantes audi nos.*

L'abbé Delille a peint l'empressement du public pour ce genre de spectacle dans ce joli vers :

Chez Audinot, l'enfance attire la vieillesse.

Ce spectacle s'annonça avec avantage par une pièce intitulée *le Triomphe de l'Amour et de l'Amitié*, pièce qui charma presque tous les Parisiens, et dont le sujet était tiré de l'opéra d'*Alceste*. On y voyait un grand pontife et des chœurs de prêtres costumés à l'antique. Ces costumes ressemblaient un peu à ceux des prêtres chrétiens¹. Les dévots firent entendre à l'archevêque de Paris que les cérémonies de l'Église, ainsi que le clergé, y étaient tournés en dérision. Cet archevêque écrivit une lettre au lieutenant de police de Sartines, où il se plaignit vivement de ces prétendues profanations. Audinot représenta que, sur plusieurs théâtres, on voyait des prêtres, des processions et des sacrifices, conformément aux rites des religions antiques; qu'à l'Opéra, de pareilles représentations étaient fréquentes; qu'à la Comédie-Française,

¹ Cette ressemblance provient de ce qu'après Constantin les prêtres chrétiens adoptèrent plusieurs pratiques du paganisme, et surtout les vêtements sacerdotaux de cette religion antique. En effet, la mitre, l'étole, l'aube, la chappe, la chasuble, etc., appartenaient aux ministres des autels des divinités païennes. Il en est de même des processions, des aspersions, des bénédictions, etc. L'archevêque de Paris ignorait que les prêtres chrétiens avaient beaucoup emprunté du paganisme.

dans *Athalie*, on étalait toute la pompe des antiques cérémonies religieuses des Juifs, sans qu'aucune plainte se fût élevée à cet égard. En reprochant aux acteurs d'être fidèles imitateurs des usages des anciens, c'était reprocher au portrait de ressembler à son original.

Le lieutenant de police laissa jouer la pièce du *Triomphe de l'Amour et de l'Amitié*, avec ses accompagnements et ses costumes sacerdotaux.

Tout Paris courait au théâtre d'Audinot; celui de l'Opéra était désert; les administrateurs de ce dernier spectacle, jaloux de ses succès, parvinrent à obtenir, à la fin de l'année 1771, un arrêt du conseil qui réduisait l'Ambigu-Comique à l'état de spectacle de la dernière classe. On lui retrancha la plus grande partie de son orchestre, on lui interdit les danses, etc., ce qui occasionna une rumeur considérable. Peu de jours après, il fut convenu que le théâtre d'Audinot recouvrerait tout ce qu'on lui avait retranché, et qu'il paierait une contribution de 12,000 livres à l'Opéra : c'était le but que se proposaient les administrateurs.

Madame Du Barry, pour égayer Louis XV dévoré par l'ennui, fit venir, au mois d'avril 1772, la troupe d'Audinot à Choisy, où ses acteurs enfants jouèrent devant ce roi les pièces suivantes : *Il n'y a plus d'Enfants*, *la Guinguette*, et une pantomime intitulée *le Chat botté*. Les pantomimes à grands spectacles caractérisaient particulièrement ce théâtre, qui s'est maintenu sous le même nom jusqu'au moment présent.

THÉÂTRE DE NICOLET OU DES GRANDS DANSEURS, situé boulevard du Temple, n^o 68 et 70.

Ce théâtre s'établit, en 1760, dans les foires de Saint-

main et de Saint-Laurent. On y représentait des danses, des tours de force et des danses sur la corde. La troupe du sieur Nicolet avait succédé à celle de Gaudon, laquelle fut précédée par celle de Restier.

En 1767, Nicolet faisait jouer un acteur qui devint l'objet de l'admiration de tous les Parisiens. Cet acteur, fort instruit, était un singe qui exécutait avec beaucoup d'intelligence plusieurs scènes bouffonnes. Pendant la maladie de Molé, acteur des Français, et dont la fatuité était alors plus célèbre que ses talents, on parvint à faire jouer à ce singe le personnage du comédien malade. Cet animal, en pautouilles, en bonnet de nuit, imitait le moribond, et cherchait à exciter la commisération publique. Ce fut à cette occasion que le chevalier de Boufflers publia une pièce de vers sur le comédien et le singe qui le représentait. En voici quelques couplets :

Vous eûtes, éternels badauds,
Vos pantins et vos Ramponneaux.
Français, vous serez toujours dupes.
Quel autre joujou vous occupe ?
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

L'animal, un peu libertin,
Tombe malade un beau matin :
Voilà tout Paris dans la peine ;
On croit voir la mort de Turenne....
Ce n'était pourtant que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

Généraux, catins, magistrats,
Grands écrivains, pieux prélats,
Femmes de cour bien affligées,
Vont tous lui porter des dragées ;
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

Bientôt, sur ce théâtre, aux exercices du singe et des danseurs de corde, on joignit de petites pièces comiques de la composition du sieur Taconet, qui, par des parodies, des farces et des parades pleines d'une gaieté populaire, s'acquit le surnom de *Molière des boulevards*¹. Parmi plusieurs pièces d'un genre trivial, on distinguait *les Aveux indiscrets*, et surtout *le Baiser donné et rendu*. Ces pièces étaient dignes de figurer sur un théâtre plus relevé; la dernière, jouée pour la première fois le 14 janvier 1768, valut à ce théâtre un grand concours de spectateurs et la jalousie des théâtres privilégiés.

La Bourbonnaise, chanson plus bouffonne que satirique, était alors fort à la mode. Elle devint le sujet d'une pièce gaillarde portant le même titre, et qui fut jouée, en 1768, sur le théâtre de Nicolet. L'abbé Latteignant, chanoine de Reims, digne émule de l'abbé Voisenon, en était l'auteur.

Les succès de ce théâtre, les gentilleses du singe de Nicolet, et les traits licencieux dont ses pièces étaient assaisonnées, attiraient une grande affluence à ce spectacle, et excitaient la jalousie des comédiens puissants, et surtout des directeurs de l'Opéra, qui, en 1769, firent interdire la parole aux acteurs de Nicolet, et les réduisirent à jouer des pantomimes; mais cet ordre rigoureux ne fut pas longtemps en vigueur, et Nicolet continua à donner au public des scènes dialoguées.

Nicolet eut, comme Audinot, en 1772, l'avantage de faire jouer sa troupe à Choisy, devant le roi et la dame

¹ Taconet, bon ivrogne et doué d'un talent original, auteur de plus de soixante pièces de théâtre, mourut en janvier 1775, âgé de quarante-cinq ans. Lorsqu'il voulait marquer son dédain pour quelqu'un, il lui disait : *Je te méprise comme un verre d'eau.*

~~Barry~~ Barry. Ce fut alors que son théâtre obtint le titre de ~~Opéra~~ *Opéra d'opéra du roi*. Ce théâtre a depuis changé de ~~nom~~; il porte aujourd'hui celui de *Théâtre de la Gaîté*.

AUTRES SPECTACLES. Sous Louis XV, les spectacles, et surtout ceux qui paraissaient propres à inspirer de l'intérêt à la classe inférieure de la population, se multiplièrent.

Le but caché de ces nombreux établissements de plaisirs se découvre facilement; on voulait que le peuple ne s'occupât que d'acteurs comiques et de scènes frivoles, afin qu'il ne fît aucune attention à la scène politique, alors fort en désordre. Je vais offrir de courtes notices sur divers autres spectacles de Paris.

THÉÂTRE DE GAUDON, situé rue Saint-Nicaise. Il fut établi en 1769. On y donnait des farces, des parodies. Ce spectacle avait pour objet d'amuser le peuple du quartier, trop éloigné des boulevards pour participer aux théâtres qui s'y trouvaient; il n'existait plus en 1779.

SPECTACLE PYRRHIQUE ET WAUX-HALL. Le sieur Torré, artificier italien, possédait le génie de son art, et lui fit faire de grands progrès en France. Le 29 août 1764, il ouvrit, pour la première fois, son spectacle, situé sur le boulevard Saint-Martin, à l'endroit où la rue de Lancry débouche sur ce boulevard¹. Son local était vaste, et le parterre contenait seul plus de douze cents personnes. Ses feux d'artifice étaient d'une perfection jusqu'alors inconnue. Il y mêlait des décorations pompeuses ou agréables, et des pantomimes dont les sujets nécessitaient l'ex-

¹ La rue de Lancry a été ouverte sur l'emplacement du Waux-Hall du sieur Torré.

plosion du feu : telles étaient *les Forges de Vulcain*, pièce qui fut donnée au mois de juillet 1766, où l'on voyait les travaux des cyclopes, et Vénus demandant à Vulcain des armes pour son fils Énée. Ce spectacle fit fortune.

Son auteur établit solidement sa réputation par le feu d'artifice qu'il fit exécuter à Versailles, à l'occasion du mariage de Louis XVI, feu où l'on vit une explosion du mont Etna, et, du milieu des torrents de flammes, s'élever des palmes triomphales qui conservèrent la fraîcheur de leur coloris.

Torré, physicien habile, naturaliste et doué d'un génie actif, inventa le *feu grégeois*, dont l'usage, connu des anciens, reproduit en France, au douzième siècle, par l'effet des croisades, était heureusement plongé dans l'oubli. Louis XV applaudit à l'invention, mais il eut la sagesse de défendre qu'elle fût mise en pratique. Les hommes ne sont que trop habiles à se détruire.

Le spectacle de Torrè fut interrompu, en 1768, par un procès que lui intentèrent les habitants du voisinage ; il obtint, comme un dédommagement, la permission de donner des bals publics et des *fêtes foraines*. En cette année, il donna le *divertissement du Mât de Cocagne*, exercice qui, en 1425, pendant la domination des Anglais, fut ouvert aux yeux des Parisiens, et qui, depuis cette époque jusqu'au temps de Torrè, n'avait pas été renouvelé.

En septembre de la même année 1768, il introduisit sur l'avant-scène des bouffons qui y représentaient des farces et chantaient des ariettes italiennes.

En 1769, il fit presque entièrement reconstruire son théâtre, et donna, pour l'ouverture, les *Fêtes de Tempé*.

Torrè variait les objets de son spectacle. Au mois

d'août 1774, il offrit le tableau d'un tournoi ; en 1775, des illuminations de diverses couleurs ; et, en 1777, la *Fête de Mai* attira un grand concours de spectateurs. En 1773, Torré avait donné des fêtes au Colisée ; mais il ne négligea pas son spectacle, qui fut le premier à Paris qui porta le nom de *Waux-Hall*. Il ne fut appelé de *Waux-Hall* d'été dès qu'il exista dans Paris un *Waux-Hall d'hiver* ¹.

SPECTACLE DE RUGGIÉRI, établi dans un jardin situé aux Porcherons. Les sieurs Ruggiéri frères commencèrent en 1765 à donner au public des spectacles de feux d'artifice et d'illuminations ; en 1769, ils s'établirent sur les boulevards, où ils firent construire une salle élégamment décorée, mais peu étendue. Elle était sous la direction de l'Opéra, qui en retirait les profits. Le plus connu des deux frères fut chargé d'exécuter, sur la place Louis XV, le feu d'artifice que la ville de Paris donna lors des fêtes de la célébration du mariage de Louis XVI, tandis que Torré offrait à Versailles un pareil spectacle. Ces deux étrangers rivaux avaient, par leurs talents particuliers, des droits à l'estime publique.

WAUX-HALL D'HIVER, situé dans la partie ouest de l'enclos de la Foire de Saint-Germain, près du point où la rue Guisarde débouche dans cet enclos, aujourd'hui marché. Il fut construit, en 1769, sur les dessins de l'architecte Le Noir. Ce spectacle s'ouvrit le 3 avril 1770. Le plan de la principale salle avait la forme vicieuse d'une ellipse. Cette salle était ornée d'un péristyle de vingt-quatre colonnes ioniques, en treillage, entourées de guirlandes de fleurs. C'est en ce lieu que de jeunes danseuses à gages exécutaient des danses et ballets.

¹ Torré mourut au commencement de mai 1780.

Autour de cette salle régnaient deux rangs de galeries ou de loges ; là circulaient et se reposaient les spectateurs. L'objet apparent de cet établissement était, comme celui de beaucoup d'autres de ce genre, d'amuser les Parisiens ; mais l'objet secret consistait à les corrompre, les étourdir et attirer leur argent. Les danses et les filles publiques, dont ce lieu était le rendez-vous et le marché, n'offraient cependant pas des attraits assez puissants pour y amener l'affluence. Les administrateurs stimulaient de temps en temps la curiosité des habitants de Paris par d'autres moyens. En 1770, ils y établirent une loterie dont le plus fort lot était de 4,200 livres. Pour y prétendre, il suffisait de donner un écu à la porte. En 1772, on y donna un concert au profit des écoles gratuites de dessin. En 1774, un célèbre escamoteur juif, appelé Jonas, y faisait des tours étonnants, et donnait des leçons d'escamotage. Toutes ces ressources furent vaines, l'entreprise échoua, et le Vaux-Hall fut démoli en 1785.

JOUTES SUR L'EAU. Le 4 septembre 1768, on donna pour la première fois à Paris, sur la Seine, et dans une enceinte établie du côté de la Râpée, un spectacle sur l'eau. Des mariniers exercés en furent les acteurs. Des luttes étaient exécutées avec des lances par des hommes montés sur des bateaux. Ils étaient vêtus d'habits de couleurs différentes, qui distinguaient les deux partis des combattants. Cette lutte était accompagnée de spectacles où l'on voyait les bateliers associés aux dieux de la Mythologie. Une déesse, sortie du fond des eaux, venait couronner les vainqueurs. A l'extrémité de la scène aquatique, Neptune, monté sur un char traîné par des chevaux marins, sortait d'un rocher caverneux ; et, par un contraste sin-

gulier, le dieu du feu s'unissait à celui de l'onde. A l'autre extrémité de l'enceinte se trouvait l'autre embrasé de Vulcain, où l'on voyait ce dieu forgeant avec ses cyclopes.

L'année suivante, les entrepreneurs de ce spectacle changèrent le lieu de la scène, la transférèrent sur la rive opposée, du côté de la Gare, lui appliquèrent une dénomination plus savante : celle de *Jeux pléiens*, et même lui donnèrent le mérite de l'utilité. Ils en firent une école de navigation, où des élèves, choisis par les magistrats de la ville, s'exerçaient aux manœuvres de la marine et dans l'art de nager, et montraient au public les progrès de leur instruction. Cette utile partie de ce spectacle n'en excluait pas l'agrément. On y voyait aussi des joutes, et des divinités de la mer se familiariser avec les bateliers.

En 1770, au mois de juin, le spectacle se rouvrit avec plus de magnificence et de nouveaux agréments. Il renonça au titre scientifique de *Jeux pléiens*, et prit simplement celui d'*Exercices des élèves de la navigation*.

Ce spectacle, continué dans la suite, a changé de direction, de local, et même d'objet. Au mois d'octobre 1770, les joutes cessèrent sur la rivière. Ce spectacle fut transféré au Colisée; ce qu'il avait d'utile disparut bientôt, ainsi que ce qu'il avait de pompeux. Au lieu d'y voir figurer le dieu de la mer, on y représenta des scènes bouffonnes; enfin il fut réduit à de simples fêtes que donnaient les mariniers du Gros-Caillou. Les divers gouvernements ont souvent, dans les fêtes publiques, fait concourir les joutes sur l'eau.

LE CONCERT SPIRITUEL avait lieu dans une des salles du château des Tuileries; il fut établi en mars 1725, et se

donnait les jours de fêtes solennelles et pendant la quinzaine de Pâques. Ce concert, où l'on chantait les *Stabat*, les *Miserere*, les *De profundis*, était exécuté par les acteurs et actrices de l'Opéra, qui exerçaient momentanément les fonctions du sacerdoce. On voulait remplir le vide des spectacles fermés pendant ces fêtes ; on voulait payer son tribut à la religion , et on amalgamait le sacré et le profane, le plaisir et la dévotion. La révolution fit justice de ce mélange.

SPECTACLES BOURGEOIS. Sous ce règne , la cour et Paris étaient possédés par la manie des spectacles. On ne donnait point de fêtes sans y faire intervenir des décorations , des scènes théâtrales. La plupart des maisons royales étaient pourvues de théâtres où l'on appelait à volonté les comédiens de Paris.

Les princes et les seigneurs imitèrent cet exemple ; ils en eurent dans leurs maisons de ville et de campagne. Le duc d'Orléans en avait un dans la maison de Bagnolet, fameux par les pièces nouvelles et même un peu licencieuses qu'on y donnait. On y joua pour la première fois, en 1762, la *Partie de chasse de Henri IV*. Le duc d'Orléans y remplissait le rôle de fermier , et Grandval , acteur des Français , celui de Henri IV.

Le maréchal de Richelieu avait un théâtre dans son hôtel , ou , en 1762, pour la première fois, fut jouée *Annette et Lubin*.

La duchesse de Villeroi avait aussi dans son hôtel un théâtre ; en 1767, la célèbre Clairon y joua plusieurs fois ; dans l'année suivante, y fut joué le drame de l'*Honnête Criminel*, qui n'avait pas encore la permission de paraître en public , et, en novembre 1763 , le roi de Danemark

y assista, et vit jouer la demoiselle Clairon et le sieur Le Kain.

Le baron d'Esclapon avait un théâtre au faubourg Saint-Germain, où les acteurs des Français venaient jouer, et où fut donné, en 1767, un spectacle au profit du comédien Molé.

On parlait alors beaucoup du théâtre de la *Folie Titon*, sur lequel, en avril 1762, fut donnée une représentation d'*Annette et Lubin*, pièce souvent jouée dans les spectacles particuliers de Paris, avant de l'être sur les théâtres publics.

Le duchesse de Mazarin avait dans son hôtel un théâtre sur lequel, en septembre 1769, on représenta, devant la princesse Madame, la *Partie de chasse de Henri IV*. Cette pièce fut jouée par des acteurs français.

La demoiselle Guimard, danseuse de l'Opéra, célèbre par son luxe, sa maigreur, ses grâces, par quelques actes de bienfaisance et par ses amants, avait, dans sa maison de campagne à Pantin, une salle de spectacle où fut jouée, en juillet 1772, une parade intitulée *Madame Engueulle*. Elle avait un autre théâtre à Paris, dans son élégant hôtel de la Chaussée-d'Antin¹, dont l'ouverture se fit solennellement, au mois de décembre 1772, par la *Partie de chasse de Henri IV*. On devait jouer, pour petite pièce, la *Vérité dans le vin*, pièce un peu gaillarde; mais l'archevêque de Paris s'étant donné beaucoup de mouvement, en empêcha la représentation; pour être en paix avec lui, on substitua à cette pièce une pantomime intitulée *Pygmalion*.

¹ Cet hôtel, situé à l'entrée de la rue de la Chaussée-d'Antin, n. 9, et construit par l'architecte Le Doux, fut nommé le *Temple de Terpsichore*. Après la mort de la demoiselle Guimard, il eut successivement pour propriétaires MM. Dittmer, Perregaux, Laffitte, etc.

Cette salle était le rendez-vous ordinaire des courtisanes les plus recherchées et des hommes frivoles et aimables. On y jouait quelquefois des pièces faites exprès pour ce théâtre. Les acteurs et les actrices étaient la demoiselle Guimard et ses camarades de l'Opéra. Le sieur de Laborde , premier valet de chambre du roi , se chargeait de diriger les spectacles que donnait la demoiselle Guimard. C'est pour eux que Collé composa les pièces contenues dans son *Théâtre de Société* , et Carmonet ses proverbes dramatiques.

Les demoiselles Verrière , riches courtisanes ¹ , avaient pareillement deux théâtres , l'un à la ville et l'autre à la campagne. Ces théâtres étaient vastes et ornés avec beaucoup de faste. Dans celui de Paris on comptait sept loges en baldaquin , drapées avec élégance. Ces demoiselles , et leurs amis des deux sexes , remplissaient les rôles des pièces nouvelles qu'on y jouait. Le poète Colardeau en composa plusieurs pour ce théâtre ; et le poète La Harpe le remplaça dans cet emploi. L'un et l'autre jouaient dans les pièces dont ils étaient les auteurs.

Le sieur de Magnanville avait aussi, dans son château de la Chevrette, un théâtre vaste et bien conditionné, où jouaient plusieurs dames de la cour. En 1748 , on y joua l'*Engagement téméraire* , comédie en trois actes de Jean-Jacques Rousseau.

Le prince de Condé avait un théâtre à Chantilly ; la dame Dupin , à Chenonceau , etc.

Ces théâtres particuliers, dont je ne fais qu'indiquer ici les plus connus, et où jouaient les meilleurs comédiens des grands théâtres, occasionnaient leur absence ,

¹ L'une d'elles avait été entretenue par le maréchal de Saxe, et en avait une fille.

et frustraient le public d'un plaisir qu'il payait. En décembre 1768, il fut défendu aux comédiens du roi de jouer, sans permission, ailleurs que sur leurs théâtres. Cette défense obligea les amateurs de l'art dramatique à jouer eux-mêmes sans l'aide des comédiens.

Dès lors la manie théâtrale s'empara d'une multitude de jeunes gens de toutes les classes; chaque quartier, chaque faubourg de Paris eut sa *comédie bourgeoise*, et le nombre des salles destinées à ces spectacles gratuits se multiplia sous le règne suivant.

§ V. État physique de Paris.

Plusieurs changements et réparations, la construction d'un grand nombre d'édifices, des ouvertures, des élargissements de rues, l'érection de quelques monuments et l'établissement de quelques places avaient, sous le règne de Louis XIV, rajeuni une partie du vieux Paris; mais il restait encore beaucoup à faire, et encore plus à défaire, pour lui donner une physionomie moderne, pour assainir cette ville et en rendre les communications plus commodés. Sous ce règne, on avait beaucoup fait pour l'utilité publique; on avait fait bien plus encore pour une splendeur stérile, pour un faste personnel.

Sous Louis XV, on suivit à peu près la même marche; mais l'utilité eut une part plus ample dans les améliorations.

Paris, sous ce règne, s'accrut considérablement. On adjoignit à cette ville quelques lieux circonvoisins. Le bourg du Roule fut, en 1722, érigé en faubourg de Paris. On commença, après l'an 1720, à construire un quartier nouveau qu'on nomma d'abord *quartier Gaillon*,

à cause du voisinage de la porte de ce nom , et qui , depuis , a reçu le nom de la *Chaussée-d'Antin*. Ce quartier , dont la population égale aujourd'hui ce'le d'une des villes du troisième ordre , ce quartier , le plus régulier de tous ceux de Paris , renommé par ses beaux hôtels et l'opulence de ses habitants , mérite que son origine soit exposée avec quelques détails.

QUARTIER DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN , situé au nord-ouest du boulevard des Italiens , entre ce boulevard et le boulevard extérieur. Sans avoir de limites certaines, il est confiné à l'ouest par les quartiers de la Madeleine et du Roule, et , à l'est , par la rue du Faubourg-Montmartre. Ce vaste espace était anciennement rempli par des champs en culture , par des marais , des jardins et des maisons de campagne ; par le village des *Porchurons* ; le château du Coq , dit aussi château des *Porcherons*¹ ; par une ferme nommée *Grange-Batelière*² ; une petite chapelle dite de *Sainte-Anne* ; une chapelle de Notre-Dame-de-Lorrette ; une voirie , le cimetière de Saint-Eustache , et par quelques habitations particulières. L'ensemble était traversé par un chemin qui partait de la porte Gaillon , s'avancait en formant des sinuosités , coupait la rue Saint-Lazare , et allait aboutir au village des Porcherons et à celui de Clichy. Cet espace était aussi traversé dans un sens contraire , c'est-à-dire de l'est à l'ouest , par la rue Saint-Lazare dont je viens de parler , et par le grand égout de la

- ¹ *Porcherons* est le nom d'un hameau ou village près duquel était le château du Coq , qui fut aussi nommé *Château des Porcherons*. Le village était situé rue Saint-Lazare , et le château presque en face de la rue de Clichy , autrefois nommée rue du Coq. Sur la porte de ce château on lisait : *Hôtel du Coq*, 1320.

² La *Grange-Batelière* existait au douzième siècle , au milieu de terres en culture. La partie de la rue de ce nom qui aboutit au boulevard fut ouverte en 1704 ; l'autre partie qui est en retour était construite auparavant.

ville ; égout qui , comme je l'ai dit ailleurs , était l'ancien lit du ruisseau de Ménil-Montant ; à découvert, encombré dans plusieurs parties, il contenait des eaux croupissantes qui infectaient l'air du voisinage.

Le chemin qui de la porte Gaillon conduisait aux Porcherons, traversait cet égout ; et au point d'intersection , se trouvait un pont nommé dans un ancien plan *Pont-Arcans*. Voilà l'ancien état de l'emplacement occupé aujourd'hui par le magnifique quartier de la *Chaussée-d'Antin*.

Le séjour que , dans les premières années de son règne, Louis XV fit à Paris, attira dans cette ville une suite nombreuse de courtisans et de serviteurs. La noblesse et la domesticité ne pouvaient trouver à se loger. Les magistrats de la ville obtinrent des lettres-patentes, du 4 décembre 1720, par lesquelles le roi les autorisa à faire construire un quartier nouveau entre ceux de la Ville-l'Évêque et de la Grange-Batelière , et à ouvrir une rue sur cet emplacement, qui , à partir du boulevard et en face de l'extrémité de la rue Louis-le-Grand , s'étendrait jusqu'à la rue Saint-Lazare. Cette rue devait avoir huit toises de largeur.

Ces lettres autorisaient aussi les magistrats à creuser un nouveau canal ou grand égout, à le porter au delà de la ligne qu'il occupait, à le faire contruire, et à le couvrir d'une voûte ; de plus, à faire l'acquisition de toutes les maisons, terres et héritages depuis le boulevard jusqu'à la rue Saint-Lazare , et depuis la Grange-Batelière jusqu'à la continuation de la rue d'Anjou de la Ville-l'Évêque, continuation qui faisait partie du projet, et qui devait atteindre la rue du Faubourg-Montmartre.

Ce plan eut un commencement d'exécution : les propriétés furent acquises, et des rues furent ouvertes ; on

y construisit d'abord quelques hôtels et peu de maisons. A la fin de ce règne, la principale rue de ce quartier nouveau, qu'on nomma *Chaussée-Gaillon*, rue de l'*Hôtel-Dieu*¹, enfin rue *Chaussée-d'Antin*², n'offrait alors que des constructions éloignées les unes des autres; elle était même encore bordée de jardins et de champs en culture. Ce ne fut que pendant et après le règne de Louis XVI qu'elle fut garnie d'habitations nombreuses et contiguës. Les rues Chantereine et du Rocher ne furent tracées que vers l'an 1734, et ne méritèrent le titre de rues que plusieurs années après. La rue de Provence ne fut ouverte qu'en 1776, sur l'égout qu'à cette époque seulement on venait de couvrir. La rue Neuve-des-Mathurins fut ouverte en 1778; celle de Joubert en 1780; celle de Saint-Nicolas ainsi que celle de Caumartin en 1784. Les autres rues de la Chaussée-d'Antin sont encore plus récentes. Ainsi ce quartier, entrepris dans les premières années du règne de Louis XV, ne fut réellement construit que sous celui de Louis XVI. C'est dans ce quartier, au nord de la rue Saint-Lazare, qu'on a construit le quartier de la *Nouvelle-Athènes*.

NOUVELLES RUES. Outre celles de ce quartier, plusieurs autres rues et avenues furent ouvertes sous le règne de Louis XV : telles sont, en 1718, la rue de Saint-Philippe-de-Bonne-Nouvelle, qui commence rue de Bourbon-Villeneuve et finit rue de Cléry; et, en 1720, celle du Harlay

¹ Cette rue fut nommée de l'*Hôtel-Dieu*, parce qu'elle conduisait à la ferme de l'hôpital de ce nom, situé rue Saint-Lazare.

² Le nom de *Chaussée-d'Antin* vient de ce que cette rue s'ouvrait sur la chaussée du boulevard, en face de l'*hôtel d'Antin*, nommé depuis *hôtel de Richelieu*.

au Marais, qui commence boulevard Saint-Antoine et finit rue Saint-Claude.

En 1723, on planta l'*Avenue d'Antin*, qui doit son nom au duc d'Antin, surintendant des finances : elle commence au Cours la Reine, et finit à l'étoile des Champs-Élysées.

Les Champs-Élysées furent entièrement replantés en 1770. Deux autres avenues qui aboutissent à cette promenade, celles de Marigny et des Veuves, furent plantées sous le même règne. Cette dernière conduit du lieu appelé *Barrière de la Conférence* à l'étoile des Champs-Élysées. A la place des marais qui se trouvaient entre ces avenues on a commencé, en 1822, à construire le *Quartier de François I^{er}*.

En 1739, on ouvrit la rue de Malte, faubourg du Temple, qui commence rue de Ménil-Montant et finit rue de la Tour.

Lorsqu'en 1762 on commença, sur l'emplacement de l'hôtel de Soissons, la construction de la Halle aux blés, sept rues furent ouvertes : celles de Sartines, d'Oblin, de Vanne, de Varennes, de Babilie et de Mercier, qui aboutissent à l'édifice de cette halle ; et celle de Viarmes, qui l'entoure.

Lorsqu'en 1765 on construisit le marché Saint-Martin, plusieurs rues qui aboutissent à cet ancien marché, furent alors ouvertes : telles sont les rues de Henri, Marché-Saint-Martin, Saint-Marcoul, Saint-Maur, Saint-Martin et la rue Royale-Saint-Martin.

Dans la même année, le passage de Lesdiguières, qui de la rue de la Cerisaie mène à la rue Saint-Antoine, fut ouvert. Ce passage, du temps de la révolution, a été converti en une rue.

En 1767, la rue de Menars fut ouverte. Avant cette année, ce n'était qu'un cul-de-sac qui conduisait à l'hôtel du président Menars, et que l'on prolongea jusqu'à la rue de Grammont.

En 1770 fut ouverte la rue d'Artois, long-temps nommée Cerutti : elle communique du boulevard des Italiens à la rue de Provence.

BOULEVARDS DU MIDI. Sous Louis XIV, on planta les boulevards du nord ; ceux du midi le furent sous Louis XV. Ce travail dura plusieurs années, et fut entièrement achevé en 1764. Je parlerai, à la fin de cet ouvrage, des dimensions de ces deux boulevards, de cette agréable ceinture qui entoure et embellit la ville de Paris.

Les avenues qui se trouvent entre le boulevard et l'École-Militaire, entre l'Hôtel des Invalides et Vaugirard, furent plantées pendant ce règne : telles étaient les avenues de Lowendal, de Ségur, de Breteuil, de Villars, de La Mothe-Piquet, ainsi que celles qui entourent le Champ-de-Mars. Ces avenues se bordent aujourd'hui de jolies maisons ; et une plaine, jadis aride et sablonneuse, va devenir un beau quartier de Paris.

Pendant la campagne de 1768, on commença à construire le *Pont de Neuilly*, l'ancien pont en bois ayant été ruiné par les glaces de l'hiver précédent. On entreprit aussi les travaux de la magnifique avenue de Neuilly. Cette avenue et ce pont furent terminés en 1772.

GARE, sur la rive gauche de la Seine, près de l'Hôpital général ou de *la Salpêtrière*. On commença, en l'an 1769, les travaux d'un bassin propre à mettre les bateaux du commerce à l'abri des glaces et des débordements. L'emplacement était vaste ; son plan présentait une demi-lune

d'environ cent toises de rayon , qui n'était séparée du cours de la Seine que par le chemin de halage. Aux deux extrémités de cette demi-lune, deux ouvertures, couvertes par deux ponts, devaient y introduire les eaux de cette rivière. Déjà le terrain était creusé tout autour ; des talus dessinaient le plan de la Gare ; et, au-dessus d'une terrasse revêtue de maçonnerie, s'élevait un bâtiment solidement construit, destiné à l'administration de cette gare. Ce projet, qui avait toutes les apparences de l'utilité, et dont l'exécution était fort avancée , fut abandonné parce que le parlement refusa d'enregistrer les lettres-patentes qui autorisaient cette construction , et fit même des remontrances à ce sujet.

Pendant près de trente ans ce terrain est resté inutile, désert et sans culture. Depuis la révolution seulement, on a commencé à y établir des guinguettes.

PETIT-PONT DE PARIS. Dans les villes anciennes, mal bâties, mal percées, des accidents très-fâcheux pour les particuliers ont toujours des conséquences avantageuses au public. On est alors obligé de reconstruire, et l'on reconstruit mieux que dans le temps passé ; les traits souvent hideux des siècles barbares s'effacent. Le Petit-Pont, comme la plupart des ponts de Paris, était bordé de maisons qui rétrécissaient la route, interceptaient le courant d'air et y maintenaient l'humidité. Un accident changea son état.

Ce pont, fort endommagé par les débordements des années 1649, 1651 et 1659, fut rétabli ensuite. Il était bordé de maisons, lorsque, le 27 avril 1718, deux bateaux de foin enflammés, et dont on avait coupé les cordes, vinrent s'arrêter sous ce pont, et consumèrent la plupart

des maisons qui s'y trouvaient¹. On ordonna des quêtes pour soulager les habitants de ces maisons incendiées. Ce pont endommagé fut rétabli ; les maisons qui bordaient sa route ne furent pas reconstruites ; des trottoirs les rem-placèrent. L'absence de ces maisons fut un bienfait pour les habitants de ce quartier, autrefois très-obscur et très-malsain.

Une grande quantité d'édifices ajoutèrent, sous ce règne, aux embellissements que Louis XIV avait commencés dans Paris. J'ai parlé de l'École-Militaire, de l'église de Sainte-Geneviève, de l'hôtel des Monnaies, des deux vastes bâtiments qui décorent la place de Louis XV, de l'église de Saint-Philippe-du-Roule, de la Halle aux blés et de quelques autres édifices moins considérables. On peut y joindre la fontaine de Grenelle, l'hôtel d'Armenonville, reconstruit et réparé pour l'administration des postes ; le Palais-Bourbon, commencé en 1722, devenu depuis le Palais de la chambre des députés.

La plus grande partie du *Louvre*, dont la construction n'était pas achevée, ressemblait déjà à une ruine : la cour était hideuse ; des échafauds, tombant de vétusté, mas-quaient une partie des façades ; et des amoncellements de gravois s'élevaient en quelques points jusqu'au premier étage. De petites échoppes, placées sans ordre dans cette cour et devant la colonnade, contribuaient encore à dés-honorer ce palais. Vers la fin de 1772, on commença à

¹ On rapporte que ces bateaux furent embrasés par suite d'une pratique superstitieuse. Une mère dont le fils s'était noyé dans la Seine crut, pour trouver son corps, qu'il fallait abandonner au cours de la rivière un vase de bois ou un pain sur lequel serait placée une chandelle allumée, et que saint Antoine de Pade ferait arrêter cette chandelle flottante à l'endroit où ce corps était gisant. La chandelle rencontra un bateau chargé de foin et l'enflamma. Voilà un des résultats des croyances superstitieuses.

déblayer la colonnade et la cour du Louvre , à les dégager des gravois, des échafaudages pourris et des échoppes, et l'on adopta le projet de diviser la cour en quatre pièces semées de gazons et protégées par des barrières. Ce projet fut exécuté, en 1776, par les soins de M. d'Angevilliers, ordonnateur général des bâtiments ¹.

Les jardins publics, et notamment celui des Tuilleries, servaient de latrines aux habitants du voisinage, et les vieux ifs, dont il était hérissé, leur offraient un abri commode. Ces désordres cessèrent sous cette administrateur.

Cinq incendies notables causèrent des changements et des améliorations dans diverses parties de Paris. Ces malheurs ont toujours des résultats favorables à l'état physique des villes.

Deux fois l'Hôtel-Dieu fut embrasé, en août 1737 et en décembre 1772; la foire Saint-Germain, en mars 1732; l'Opéra, en avril 1763; et le Palais de Justice, en janvier 1766.

Ces constructions et embellissements adoucirent les traits hideux et barbares de la vieille physionomie de Paris, mais ne les firent pas entièrement disparaître.

§ VI. État civil de Paris.

Un des actes les plus remarquables du règne de Louis XV, ou plutôt un des actes les plus audacieux de ses ministres,

¹ Ce gazon semé dans la cour du Louvre, et près de la salle de l'Académie française, fit naître ce quatrain injurieux à cette Académie :

Des favoris de la nation française
D'Angevilliers a le sort assuré :
Devant la porte il a fait croquer un pré
Pour que chacun y pût paître à son aise.

et particulièrement du chancelier Maupeou, acte qui intéressait également la politique intérieure et l'état civil des Français, fut le coup porté contre les parlements, et notamment contre celui de Paris. Le cardinal de Richelieu avait dominé cette cour par la corruption et la terreur; Louis XIV lui ferma la bouche, le régent lui rendit la parole, et Maupeou l'abolit. Ce dernier acte de tyrannie ne servit qu'à mettre en évidence la perversité des courtisans, la basse servitude, l'ignominie de quelques magistrats et juriconsultes, et le généreux courage de quelques autres; ne servit qu'à ajouter une tache nouvelle au règne de Louis XV.

Le parlement de Paris fut dissous au mois de février 1771; on lui substitua un *conseil supérieur*, composé de créatures des ministres; et le 30 novembre 1774, sous le règne de Louis XVI, le parlement, rétabli, fit sa rentrée solennelle. On avait répandu beaucoup d'écrits et de vers satiriques lors de l'expulsion du parlement; à sa rentrée, les écrivains, échos de la joie publique, la firent éclater par des chansons.

Les jésuites furent, en 1765, chassés de France et de Paris¹; le collège de Louis-le-Grand, resté vacant, fut

¹ On composa plusieurs épigrammes sur l'expulsion des jésuites. En voici une faite après la clôture du collège de Louis-le-Grand; elle se chante sur l'air *Comment faire?*

Vous ne savez pas le latin;
Ne cries pas trop au destin,
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin;
Comment faire?

La suivante, moins méchante et plus historique :

Que fragile est ton sort, société perverse!
Un boiteux t'a fondée, un bossu te renverse.

Ignace, fondateur des jésuites, était boiteux; et l'abbé Chauvelin, conseiller au parlement, qui contribua beaucoup à leur expulsion, était bossu.

réorganisé et professé par d'autres maîtres. On y transféra, par arrêt du parlement du 7 septembre 1763, le collège de Lisieux. Le 10 octobre 1764, les commissaires du parlement firent en grande cérémonie l'ouverture de ce collège.

Aucun changement notable ne s'opéra dans les administrations civiles.

L'administration de la police de Paris fit, pendant ce règne, d'utiles et déplorables progrès. Si elle contribua à prévenir beaucoup de crimes, elle en favorisa plusieurs autres. Les maisons de jeu qu'elle autorisa, les maisons de débauche qu'elle voulut diriger, accrurent l'immoralité publique. Enfin, comme on le verra dans le paragraphe suivant, elle se souillait des ordures qu'elle s'*habitua*it à remuer. Je n'en parle ici que sous le rapport de la sûreté individuelle. Aucun asile n'était respecté par la police. Ses perfides investigations, contenues dans de faibles limites, troublaient tous les ménages; le paisible habitant n'en était point à l'abri. Les secrets de famille, les plus minutieux détails de la conduite des personnes, rien n'échappait aux perquisitions de la police.

La police accrut le nombre de ses suppôts immondes, enrégimenta des scélérats pour les opposer à d'autres scélérats, diminua par ce moyen le nombre des voleurs et des meurtriers; mais ce bienfait coûta cher aux Parisiens; leur indépendance fut fortement compromise. Ils eurent moins de poignards à craindre, et plus de chaînes à porter.

Cependant cette police, quoique très-supérieure à celle des règnes précédents, n'avait pas encore atteint le degré de perfection où elle est arrivée depuis : elle ne faisait pas, je crois, usage d'*agents provocateurs*.

ÉTAT CIVIL DES PROTESTANTS. Ils étaient très-peu nombreux à Paris sous le règne de Louis XV, ou peut-être n'en existait-il aucun. Quoi qu'il en soit, l'horrible persécution que les jésuites avaient imaginée contre ces sectaires, que Louis XIV avait eu la faiblesse ou le fanatisme de faire exécuter par des agents qui en augmentaient la rigueur, pesait encore sur cette portion malheureuse des habitants de la France¹. La raison, étendant son empire sous ce règne, désarma insensiblement les persécuteurs, dont plusieurs partagèrent l'intérêt qu'inspiraient généralement leurs victimes. Des lois plus que draconiennes tombaient en désuétude, et n'étaient guère plus exécutables : on les adoucit par des palliatifs, mais on n'eut pas le courage de les abroger. On commença à renoncer, à l'égard des persécutés, à la qualification injurieuse de *huguenots*; des écrivains ecclésiastiques et monastiques même donnèrent des exemples de ce retour à la fraternité; ils les qualifièrent de *nos frères séparés, nos frères égarés, nos frères errants*.

L'honneur de réparer un peu les torts de Louis XIV appartient, non à Louis XV, mais à son successeur.

Dans le mémoire qu'en 1786 le baron de Breteuil présenta au roi, on voit que, vers les dernières années de Louis XV, Paris était un asile assuré pour les protestants : « Enfin, la ville de Paris fut, y est-il dit, secrètement » érigée en ville de tolérance absolue; il fut ordonné, » avec le plus profond mystère, au lieutenant de police » de ne faire, au sujet de la religion, aucune recherche, ni des » vivants, ni des morts, pourvu qu'il n'y eût point d'assem- » blée ni de scandales publics. » Ce sont les expressions de

¹ Voyez ci-dessus, *État civil des protestants*.

ce mémoire, lequel nous a seul conservé le souvenir d'un fait si remarquable ¹.

Ainsi, les protestants auraient pu trouver un asile contre l'exécution des lois iniques et sacrilèges qui les menaçaient, si cette mesure n'eût pas pas été secrète; mais quel avantage peut-il résulter d'une tolérance dont les persécutés ne peuvent jouir, faute de la connaître?

Le même mémoire ajoute : « Le duc d'Orléans , régent, » laissa aux protestants une tolérance assez étendue; ses » sentiments n'étaient pas douteux; mais les grands intérêts personnels qu'il avait à ménager l'empêchaient de » renverser ouvertement ce qu'il trouvait établi. Il délivra » des cachots et des galères tous ceux de ces infortunés » qui y gémissaient. Il maintint les édits contre les assemblées; on condamna quelques réfractaires, il leur fit » grâce. La sortie du royaume fut libre; et cette indulgence suspendit l'émigration.

» Après sa mort, le duc de Bourbon, devenu premier » ministre, se laissa persuader que ce serait prendre un » grand parti, un parti décisif, et finir pour jamais cette » longue et importune affaire, que de renouveler les déclarations de Louis XIV². » La persécution allait reprendre sa primitive activité; et les prisons, les galères, les échafauds semblaient menacer de nouveau les protestants; mais le ministère de ce duc fut peu durable.

PETITE POSTE. Cette institution, propre à accélérer les communications dans Paris, et dont la nécessité était de-

¹ *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes et sur l'état des protestants en France, seconde partie, page 94.*

² *Ibid.*, pages 99, 400.]

puis longtemps sentie, commença en 1758. Elle est due au bienfaisant Chamousset, dont l'existence devint pour cette ville une véritable providence, et fut entièrement consacrée au soulagement et au bonheur des Parisiens. Cet établissement formait une administration particulière; elle a depuis été réunie à celle de la grande poste, située rue J.-J. Rousseau.

Paris contient douze bureaux où l'on peut affranchir les lettres pour cette ville et pour les départements, savoir : *neuf* bureaux principaux et *trois* bureaux près des autorités, et plus de deux cents boîtes où on les dépose.

Les lettres sont distribuées cinq fois par jour en hiver, et six fois en été; elles le sont trois fois par jour dans la petite banlieue, et une fois seulement dans les communes de la grande banlieue¹.

RÉVERBÈRES. Les lanternes avaient existé jusqu'en 1766. A cette époque, le sieur Bailly entreprit d'y substituer des réverbères. Déjà, au mois d'avril de cette année, près de la moitié des rues étaient éclairées par des réverbères de sa façon, lorsque le bureau de la ville préféra les modèles du sieur Bourgeois de Château-Blanc qui, avec plus d'économie, rendaient plus de lumière. Ce dernier entrepreneur se chargea de pourvoir la capitale de trois mille

¹ « On distinguait (il y a environ un an), dans Paris, quelques quartiers » excentriques, sous le nom de *petite banlieue* : ces quartiers étaient privés de » la dernière levée des boîtes et de la dernière distribution des lettres. Ils sont » placés désormais, sous ce rapport, sur la même ligne que les quartiers du » centre de la capitale. » (*Tableaux et Observations sur le service de la poste de Paris*, publiés par l'administration des postes en 1837.)

Le service de la grande banlieue a aussi reçu d'utiles améliorations; les lettres y sont distribuées plus souvent et avec plus de promptitude qu'autrefois.

On évalue à 84,000 le nombre des lettres et journaux distribués chaque jour dans Paris. (B.)

cinq cents réverbères alimentant sept mille becs de lumière ¹.

Le 30 juin 1769, le sieur Bourgeois fut chargé de l'entreprise de l'illumination des rues de Paris pendant vingt ans.

Ce fut alors qu'on publia une pièce de vers de très-médiocre fabrique, intitulée : *Plainte des filous et écumeurs de bourses à nos seigneurs les réverbères*. Elle contient un éloge indirect de l'administration du lieutenant de police de Sartines, qui contribua à cette augmentation de lumières.

FOIRES. Quoique les foires de Paris soient en général plutôt consacrées aux amusements qu'au commerce, je placrai, comme je l'ai déjà fait ailleurs, cet article dans le présent paragraphe. Voici celles qui existaient pendant cette période.

FOIRE SAINT-GERMAIN, située dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le marché de ce nom. J'en ai déjà parlé à l'époque de son établissement.

Le plan de cette foire offrait plusieurs rues alignées, se coupant entre elles à angle droit. La charpente des édifices était admirée,

Dans la nuit du 16 au 17 mars 1762, le feu prit à ces constructions, et détruisit toutes les boutiques, loges et salles qui s'y trouvaient. Il fallut tout reconstruire ; mais on reconstruisit d'une manière moins recherchée. Outre les boutiques, les cafés, les loges des marchands, on établit quatre grandes salles de spectacle, où jouaient des

¹ Le nombre de ces luminaires a successivement augmenté. En 1769, on comptait sept mille becs ; en l'an 1800, onze mille cinquante ; en 1818, onze mille huit cent trente-cinq.

danseurs ou comédiens forains : telles étaient les salles des *Variétés*, de l'*Ambigu-Comique*, des *Grands danseurs* et des *Associés*. Les acteurs quittaient leurs salles des boulevards pour se rendre à celles-ci, et y jouaient pendant la durée de la foire, qui s'ouvrait le 5 février et se fermait le samedi avant le dimanche des Rameaux.

L'établissement des galeries du Palais-Royal nuisit beaucoup à la prospérité de cette foire, qui cessa en l'an 1786. Son emplacement est aujourd'hui occupé par l'utile *Marché* dit de *Saint-Germain*.

FOIRE SAINT-LAURENT, située entre les rues du Faubourg-Saint-Denis et du Faubourg-Saint-Martin, près la rue Saint-Laurent, et dans un emplacement nommé encore *enclos de la foire Saint-Laurent*¹.

Louis-le-Gros avait accordé à la léproserie de *Saint-Lazare* le droit de foire, droit qui fut confirmé par Louis-le-Jeune. Philippe-Auguste, en 1181, acheta cette foire, et la transféra aux halles de Paris, dans le territoire de Champeaux. Ce roi, par l'acte de cette acquisition, accorda à Saint-Lazare un jour de foire dans le local de Saint-Laurent. Dans la suite, la durée de cette dernière foire reçut de l'extension : au lieu d'un jour elle en eut huit et puis quinze.

Les prêtres de la Mission, qui avaient succédé aux religieux de Saint-Lazare, obtinrent, au mois d'octobre 1661, des lettres qui les confirmèrent dans la possession de cette foire, et de tous les droits et privilèges qui y étaient attachés.

Munis de cette autorisation, ces prêtres consacrèrent pour le champ de foire un emplacement de cinq arpents

¹ L'espace compris entre ces deux rues a longtemps porté le nom de *Faubourg de Gloire*. On ignore l'origine de cette ancienne dénomination.

entouré de murs , où ils firent construire des boutiques, loges et salles , et percer des rues bordées d'arbres. Cette foire durait trois mois : depuis le 1^{er} juillet jusqu'au 30 septembre.

Le sieur Colletet fit, peu d'années après , en l'année 1666 , une description en vers burlesques de la foire de Saint-Laurent , de laquelle il résulte qu'on y voyait des marchands de joujoux , de pâtisseries , de limonade , d'ustensiles de ménage ; des cabarets , un théâtre de marionnettes , et qu'elle était peuplée de filous. L'auteur donne à la foire Saint-Germain la préférence sur celle-ci ; cependant la foire de Saint-Laurent reçoit des éloges :

Celle-ci pourtant a sa grâce.
Elle est dans une belle place ;
Et ses bâtimens , bien rangés ,
Sont également partagés.
Le temps qui nous l'a destinée
Est le plus beau temps de l'année ¹.

Cette foire se tenait en effet au mois d'août.

Malgré les agréments que les prêtres de la Mission répandirent sur cette foire pour y attirer des marchands , des acheteurs , des oisifs , elle fut abandonnée , et cessa d'être ouverte en 1775.

Ces ecclésiastiques ne se rebutèrent point. Ils redoublèrent de soins pour stimuler le public à s'y rendre ; ils étudièrent ses goûts licencieux , et cherchèrent à les flatter.

La foire de Saint Laurent fut rouverte le 17 août 1778. On vit avec plaisir ses rues larges , alignées , plantées d'arbres ; on y trouva des boutiques garnies de toute es-

¹ *La ville de Paris* , en vers burlesques , deuxième partie , page 42.

pèce de marchandises , des cafés , des salles de billards , des salles de spectacles , des traiteurs. Sous le rapport des amusements , des plaisirs , cette foire ne le cédait en rien à celle de Saint-Germain ; elle lui était de beaucoup supérieure par la beauté et l'étendue du local , et par sa situation riante et champêtre. Comme les religieux de Saint-Germain , les prêtres de la Mission voulurent avoir leur Waux-Hall. Ils firent construire dans l'enclos de leur foire , sur les dessins de M. Mœnch , une *redoute chinoise* où se trouvaient des escarpolettes , une roue de fortune , des balançoires , un jeu de bague et autres petits jeux peu connus ; de plus , un jardin , un salon chinois pour la danse , une grotte pour un calé , un bâtiment chinois pour un restaurateur , des décorations charmantes ou bizarres : c'était un Waux-Hall d'été.

Dès son ouverture , y fut établie la salle de spectacle du sieur Lécluse , où se jouaient des pièces dans le genre qu'on nomme *poissard*.

La nouveauté de cet établissement y attira d'abord la foule. Cette foire jouissait d'ailleurs de franchises pareilles à celles dont se prévalait la foire de Saint-Germain ; néanmoins , soit parce qu'elle était trop éloignée du centre de la ville , soit pour d'autres causes ignorées , elle fut insensiblement abandonnée , et n'existait plus en l'année 1789.

FOIRE SAINT-OVIDE, située d'abord place Vendôme , ensuite place Louis XV. Le pape ayant envoyé aux Capucines de la place Vendôme un prétendu corps de saint Ovide , ces religieuses célébrèrent la fête de ce saint , et exposèrent sa relique , qui attira chaque année un grand concours d'amateurs. Plusieurs marchands , appelés par

l'affluence, étalèrent leurs marchandises devant l'église des Capucines; puis une ordonnance de police les obligea, en 1764, à s'établir sur la place Vendôme, où on leur construisit de petites baraques en charpente. Cette foire s'ouvrait le 30 août : les amateurs, en très-grand nombre, s'y rendaient le soir, et y restaient jusqu'à minuit. On y voyait des spectacles, des bateleurs et des marionnettes. On y vendait des joujoux, du pain d'épice et autres objets d'une semblable importance. En 1762, on y mit en vente des figures représentant un jésuite sortant d'une coquille d'escargot et y rentrant : ces figures furent à la mode.

Au mois de juillet 1771, il fut ordonné que la foire de Saint-Ovide serait transférée de la place Vendôme sur la place Louis XV. Les marchands se plaignirent vainement de cette translation qui les exposait à la poussière dans les temps secs, et à la boue dans les temps pluvieux. Cette foire ne resta pas longtemps en ce lieu. Dans la nuit du 22 au 23 septembre 1777, le feu prit aux baraques, boutiques et salles de spectacle; elles furent promptement consumées : ce qui causa des pertes considérables.

Les directeurs des spectacles, Audinot, Nicolet et autres, donnèrent plusieurs représentations au profit des incendiés; ce fut le premier exemple d'un acte de bienfaisance de cette nature. Il a depuis été souvent imité.

Après cet accident, cette foire, qu'une relique avait fait naître, que le feu détruisit, fut supprimée; et on s'occupa de rétablir celle de *Saint-Laurent* dont je viens de parler.

En 1725, sous le ministère du duc de Bourbon, les Parisiens éprouvèrent une famine causée par l'intempérie des saisons et l'imprévoyance du gouvernement. Le prix

du pain, à Paris, s'éleva jusqu'à dix sous la livre. Les accaparements de ceux qui spéculent sur la misère publique, et les moyens de répression employés contre eux par des magistrats inhabiles augmentèrent la disette et la cherté.

Cette famine fut accompagnée de soulèvements : on fit pendre trois hommes. Ils demandaient du pain : on leur donna la mort. Ces exécutions ne firent point cesser la misère. La faim commande plus absolument que les rois¹.

POPULATION. Le mouvement continuuel de ceux qui entrent et sortent de Paris pour un temps de courte durée, ou pour toujours, rend difficile l'évaluation précise de la population de cette ville. Voici, d'après les recherches du sieur Messance, l'état des naissances, mariages et morts :

DEPUIS 1709 JUSQU'EN 1749 INCLUSIVEMENT.			DEPUIS 1752 JUSQU'EN 1762 INCLUSIVEMENT.		
Naissances.	Mariages.	Morts.	Naissances.	Mariages.	Morts.
169,882	44,186	173,933	192,213	42,083	192,224

Il résulte de ces deux exemples que l'année commune des naissances de 1709 à 1749 est de 16,938. Cette somme multipliée par le nombre 30, nombre que les expériences de l'auteur que je cite ont fait juger le plus convenable pour une ville aussi peuplée que Paris, donne *cinq cent neuf mille six cent quarante habitants*.

L'année commune des naissances de 1752 à 1762 a été de 19,221. Cette somme, multipliée par le même nombre 30, donne *cinq cent soixante-seize mille six cent trente habitants*.

Ainsi, dans l'espace de quarante-trois ans, sous le règne de Louis XV, la population se serait accrue de *soixante-six mille neuf cent quatre-vingt-dix individus*; augmentation de plus d'un huitième de cette population.

Les *mariages*, de 1709 à 1719, les uns dans les autres, ont produit chacun quatre enfants et environ un huitième; de sorte que de *seize mariages il est né soixante-six enfants*. Les *mariages*, de 1752 à 1762, ont donné ce résultat : *de seize mariages il est né soixante-treize enfants*.

Les mariages ont, par conséquent, à la dernière époque, été plus féconds qu'à la première.

Les calculs sur le nombre des *morts* vont confirmer cet état de prospérité.

Depuis 1709 jusques et y compris 1719, sur 509,640 habitants, il est mort, année commune, *dix-sept mille trois cent quatre-vingt-treize individus*; ce qui fait un mort sur vingt-neuf à trente habitants.

Depuis 1752, jusques et y compris 1762, sur 756,650, il est mort, année commune, *dix-neuf mille deux cent vingt-cinq personnes*; ce qui donne un mort sur trente habitants.

Ainsi de la comparaison du nombre d'habitants et de morts de ces deux époques, il résulterait que la mortalité a été moindre à la dernière qu'à la première. Cependant je dois dire que l'année 1709, extrêmement désastreuse, a dû nécessairement contribuer à cette différence; car en cette année, fameuse par la rigueur du froid et par la disette, il mourut à Paris 29,288 personnes; la morta-

lité de cette année a excédé celle de l'année commune de 11,895 : ce qui revient à un peu plus des deux tiers.

Depuis 1752, jusques et y compris 1762, le nombre des morts, année commune, s'est monté, comme je viens de le dire, à 19,225 ; mais pendant ces dix années se trouve celle de 1754, année où il mourut à Paris 21,724 personnes. Ce nombre de morts excède celui de l'année commune de 2,499 ; ce qui revient à un peu plus du huitième des morts de l'année commune.

Joignons à ces notions celles que le même auteur nous fournit sur la différence du nombre des naissances entre les personnes de l'un et de l'autre sexe.

Depuis 1752, jusques et y compris 1762, il est né à Paris ce nombre d'enfants mâles, 97,972, et ce nombre d'enfants femelles, 94,241.

La différence entre ces nombres est de 3,731 ; et la proportion entre les naissances mâles et femelles est comme de 100 à 95 et un peu plus, ou en fractions décimales, comme 26,25 cent. à 25,25 cent.

Dans le même espace de temps le nombre des morts mâles s'élevait à 102,865, et celui des morts femelles à 89,588.

La proportion entre les morts mâles et les morts femelles est comme 100 à 86,80 cent.

Les naissances mâles sont supérieures aux naissances femelles d'environ un vingt-sixième.

Les morts mâles surpassent les morts femelles d'un peu moins d'un huitième.

Cette supériorité du nombre des mâles sur celui des femelles provient de la multitude d'hommes étrangers qui viennent à Paris pour y exercer des professions, des métiers ; pour y remplir des places, des emplois, des

fonctions dans la finance, dans le civil ou le militaire ; professions et emplois qui, uniquement affectés aux mâles, n'appellent point les femmes dans cette ville.

Il résulte des notions qu'a recueillies le sieur Messance qu'à Paris les mois de mai , de juin , de juillet et d'août sont les plus propres à la conception des femmes ; et que les mois de mars , avril , octobre , novembre sont ceux où elles conçoivent le moins ;

Que , pendant quarante années , il est mort chaque mois commun , 62,921 personnes ;

Que le mois de mars , le plus mortel , est au-dessous du mois commun de plus d'un cinquième ;

Que le mois d'août , le moins mortel , est au-dessous du mois commun d'un peu moins du sixième ;

Que le mois de décembre est celui qui approche le plus du mois commun.

L'auteur s'occupe aussi du nombre des religieux et religieuses. Voici à ce sujet le résultat de ses recherches.

Depuis 1726 jusques et y compris 1744 , il est mort à Paris 5,558 religieux ou religieuses ; et , depuis 1745 jusqu'en 1765 , il en est mort 5,292. On voit que , pendant les dix-huit dernières années , le nombre de morts de cette classe est diminué de 2,246. On doit en conclure que les communautés religieuses se dépeuplaient.

Le nombre des maisons et celui des familles imposées dont se composait la ville de Paris sous le règne de Louis XV , et spécialement en l'année 1755 , offrent des notions intéressantes et propres à servir de termes de comparaison avec l'état actuel de cette ville. Le tableau suivant contient ces notions , avec le dénombrement des dix-huit quartiers que les financiers comptaient dans cette capitale.

NOMS DES QUARTIERS.	NOMBRE des maisons en 1755.	NOMBRE des familles imposées en 1755.
4. Saint-Martin.....	4852	6507
2. Saint-Denis.....	4642	4758
5. Saint-Eustache.....	4402	2511
4. Les Halles.....	4197	2745
5. Ile Saint-Louis.....	4445	5415
6. Saint-Marcel.....	4828	5137
7. Place-Royale.....	4448	2585
8. Le Marais.....	959	2488
9. Hôtel-de-Ville.....	4455	4546
10. Faubourg Saint-Antoine.....	4480	5568
11. Saint-Germain, première partie.....	922	5294
12. Saint-Germain, deuxième partie.....	995	2572
13. Luxembourg.....	4570	5484
14. Sorbonne.....	1155	5852
15. Palais-Royal.....	4205	4657
16. Saints-Innocents.....	4196	5771
17. Le Louvre.....	4502	4817
18. La Cité.....	4574	5576
	25565	71144

Dans les 25,565 maisons, étaient 558 boutiques ou échoppes ; du nombre de ces maisons, 3,140 appartiennent aux hôpitaux ou à des communautés ecclésiastiques ¹.

Du tableau que je viens d'offrir, on ne doit pas conclure qu'en 1755 Paris ne fût divisé qu'en dix-huit quartiers : il l'était en vingt ; mais l'administration financière avait dédaigné cette division, et conservé l'ancienne. Un édit de décembre 1701, confirmé par une déclaration du roi du 12 décembre 1702, et enregistré le 5 janvier 1703, divisa Paris en vingt quartiers ; et cette division s'est maintenue jusqu'au 27 juin 1790, époque où la division de

¹ *Recherches sur la population*, par Messance, pages 177 et suivantes.

Paris en quarante-huit sections. Voici la nomenclature de ces vingt quartiers :

1° La Cité; 2° Saint-Jacques-de-la-Boucherie; 3° Sainte-Opportune; 4° le Louvre; 5° le Palais-Royal; 6° Montmartre; 7° Saint-Eustache; 8° les Halles; 9° Saint-Denis; 10° Saint-Martin; 11° la Grève; 12° Saint-Paul; 13° Sainte-Avoye; 14° le Temple; 15° Saint-Antoine; 16° la Place-Maubert; 17° Saint-Benoît; 18° Saint-André; 19° le Luxembourg; 20° Saint-Germain-des-Prés.

L'état de la mendicité est la preuve des bons ou des mauvais gouvernements. Sous le règne de Louis XV, suivant Duclos, le nombre des mendiants s'élevait à 27 ou 50 mille dans Paris ¹.

§ VII. Tableau moral de Paris sous Louis XV.

J'ai dit que les masques d'hypocrisie qui couvraient les mœurs corrompues de la cour tombèrent de toutes parts après la mort de Louis XIV. Les princes, les courtisans semblèrent se dédommager de la longue contrainte que ce roi leur avait imposée pendant sa vieillesse dévote : cette mort fut le signal d'un débordement général. On avait été gêné ; on ne se gêna plus : on passa de l'hypocrisie à la licence la plus effrénée.

La férocité et la perfidie des siècles barbares, les crimes de la féodalité, les erreurs et les abus, les désordres résultant des vices du gouvernement, ne sont point les principaux traits des mœurs de cette période : ce qui la caractérise plus particulièrement, c'est la débauche ex-

¹ *Mémoires de Duclos*, tome II, page 496.

trême qu'un vernis de politesse et de civilisation rendait aimable et plus dangereuse.

Il est difficile de peindre des mœurs scandaleuses sans blesser la délicatesse des lecteurs modernes ; mais parce que les traits en sont hideux , faut-il que la peinture ne ressemble pas à l'original ? Faut-il renoncer à la vérité de l'histoire ? N'est-il pas possible d'accorder cette vérité avec les convenances , d'exprimer en termes décents des faits qui ne le sont pas ? C'est à quoi je vais tâcher de m'assujettir.

Voici comment un héros de la cour du régent nous peint les désordres de cette cour.

« En 1719, la duchesse douairière vivoit publiquement » avec Law. La duchesse de Bourbon , méprisée de son » mari , se consolait avec Du Chayla. La princesse de » Conti , fille du roi , quoique à demi dévote et souvent » agitée de scrupules et de remords, ne pouvoit renvoyer » son neveu La Vallière. La jeune princesse de Conti , » malgré toute la jalousie de son mari , conservoit La » Fare, et se préparoit à le quitter pour Clermont , gentilhomme de sa maison. Sa sœur , mademoiselle de » Charolois , aimoit , comme on le sait , le duc de Richelieu , et le lui prouvoit tant qu'elle pouvoit ; et sa dette , la belle demoiselle de Clermont , commençoit » déjà à aimer le duc de Melun.

» ... Les filles du régent avoient des amants : madame » de B... , son père ; la seconde . toutes les filles du cou- » vent ; et mademoiselle de Valois, le duc de Richelieu ¹. »

¹ *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV, etc.*, tome II, chap. 6, page 80.

Voici quelques détails sur les deux sœurs, l'une duchesse de B..., l'autre de Chartres.

La duchesse de B..., fille de Philippe d'Orléans, régent de France, étoit de

Ces désordres, ces incestes ne sont malheureusement que trop bien attestés ; et le témoignage du maréchal de Richelieu est à cet égard renforcé par ceux de plusieurs autres contemporains. Laissons à ce maréchal le soin de continuer son cynique tableau.

petite stature, d'un fort embonpoint, et avait le visage très-coloré, surtout par une forte couche de rouge destinée à cacher ses marques de petite vérole. Dès les premières années de son mariage, on lui donna une garde d'honneur composée de cinquante jeunes gens, dont plusieurs furent admis à calmer l'ardeur de son tempérament. Cette princesse mérita le titre de *Messaline française*.

Un cadet de Gascogne, nommé de Riom, petit, laid, mais vigoureux, obtint une lieutenance dans les gardes de la princesse, et fonda sa fortune à venir sur sa jeunesse, sa vigueur, et sur les goûts de la duchesse de B.... Il parla même de ses espérances à quelques seigneurs de la cour. « Comme les jeunes gens de » nos jours, dit le duc de Richelieu lui-même, ne font pas plus de façon, Riom » fit des preuves et les constata en présence du duc de Richelieu et d'autres » seigneurs de la cour.... La duchesse, convaincue de la bravoure et de tout ce » que Riom était capable de faire, en fut si contente qu'il devint l'arbitre de ses » plaisirs. Rarement depuis elle changea, hormis quelques autres par-ci par-là, » comme elle s'exprimait. » (*Pièces inédites sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, tome II, pages 28, 29.)

Au commencement de 1749, cette duchesse était grosse et cachait son état sous une robe à cerceau.

Cette princesse dévergondée cherchait dans le luxe et la représentation un dédommagement à son défaut de mérite.

Le 2 mars 1746, elle parut aux Français dans une loge surmontée d'un dais, et se fit haranguer par les comédiens. (*Extrait des Mémoires de Dangeau*, par madame de Sartory). Elle fit encore pis à l'Opéra. Un ambassadeur vint lui rendre visite ; il la trouva assise dans un fauteuil élevé sur une estrade de trois marches : elle le reçut comme une reine sur son trône. L'ambassadeur lui fit une révérence et lui tourna le dos. (*Extrait des Mémoires de Saint-Simon*.)

Cette princesse croyait devenir moins méprisable à ses yeux et à ceux du public, en entremêlant ses habitudes voluptueuses de quelques pratiques de dévotion. Pendant la semaine sainte et les jours de grandes fêtes, elle se retirait chez les filles du Calvaire ou aux Carmélites : là elle couchait sur la dure, mangeait, priait et jeûnait comme une religieuse. Lorsque quelques sœurs du couvent lui faisaient des observations sur le contraste que présentait sa vie austère dans le couvent et sa vie scandaleuse à la cour, elle ne s'en fâchait pas et se mettait à rire.

La duchesse de B... mourut à Meudon le 49 juillet 1749.

Louise-Adélaïde de Chartres, fille du régent, la plus jolie de ses sœurs, ne put longtemps résister aux sollicitations de son père, et lui céda, comme avait fait sa

« Mademoiselle de la Roche-sur-Yon ¹ jouissoit paisiblement de Marton ; madame du Maine avoit le cardinal de Polignac et quelques autres. De cette manière, les princesses du sang, que le feu roi avoit conservées dans

sœur aînée. Elle parvint même à dominer le régent pendant quelques mois ; mais elle fut bientôt négligée. « La princesse, le voyant si constant dans son goût pour le changement, ne put supporter l'idée, ni d'être renvoyée, ni d'être supplantée par ses sœurs ou par quelque autre.... ; elle avoua tout à sa mère, la duchesse d'Orléans, lui confessant qu'elle avait du goût pour la vie dévote... La raison particulière qui la déterminait à se retirer au couvent..., ce fut l'amour effréné et connu qu'elle avait pour son sexe. » (*Pièces inédites*, tome II, pages 46, 47.)

Sa grand'mère, qui ignorait le motif secret de sa résolution, en parle ainsi : « Elle a de beaux yeux, de belles dents, une belle taille... Elle danse bien et chante encore mieux... Tous ses goûts sont portés vers ce que les garçons aiment de préférence ; rien ne lui plaît tant que les chiens, les chevaux, d'aller à cheval, de tirer au vol. Tout ce qui amuse les femmes, l'ennuie ; elle n'a peur de rien, ne se soucie pas du tout de sa figure. Et elle veut se faire religieuse ! Cela est-il bien croyable ? Ce n'est point par jalousie de sa sœur qu'elle a conçu cette résolution, mais pour se soustraire aux persécutions de sa mère. » (*Fragments de Lettres originales*, tome II, page 486.)

La même revient sur l'étonnante détermination de sa petite-fille : « Je n'aurais jamais cru que cette jeune personne pût prendre une pareille résolution. Ses inclinations n'étaient pas du tout celles qui sympathisent avec la vie claustrale : elle aimait la musique, le spectacle et la danse... ; elle s'amuse toute la journée avec de la poudre ; elle fait des fusées, des feux d'artifice ; elle a une paire de pistolets avec lesquels elle tire au blanc tant qu'elle peut. »

Elle prit l'habit de religieuse en mars 1717, et fut, le 10 mars 1719, nommée abbesse de Chelles.

« Nous laisserons madame l'abbesse voler de jouissance en jouissance et contenter ses penchants vicieux, sans renoncer à ceux de son père qui allait la voir de temps en temps, lui accordant aisément tout ce qu'elle lui demandait ; et, comme elle était bien payée, elle a trouvé le moyen de mettre deux millions à fonds perdus sur la ville ; ce qui l'a rendue fort riche. Elle affectait des dehors modestes et allait régulièrement au chœur ; mais il lui échappa de dire une fois quelques paroles qui firent entendre quelle vie elle y menait. » (*Pièces inédites*, tomes II, pages 46, 47.)

Le 5 octobre 1754, elle abandonna l'abbaye de Chelles pour se retirer au prieuré de Sainte-Madeleine-de-Trainel, à Paris, où elle s'occupa de théologie et embrassa le parti du jansénisme.

¹ Sœur de la duchesse de Bourbon.

« ~~l'indécence~~ l'indécence et le respect pour le public, s'étoient bien
 « ~~les~~ pourvues. Leurs amours se passaient de manière que
 « tout le monde le savoit et le voyoit, sans qu'on y trou-
 « vât à redire, parce que la morale et la dévotion du feu
 « roi avoient été véritablement trop onéreuses ¹. »

Les débauches de la cour s'étendaient encore plus loin :
 elles atteignaient le dernier degré de la dépravation. La
 nature était ouvertement outragée. Les femmes se livraient
 aux caresses stériles des femmes, et les hommes aux
 caresses des hommes. *Toute chair*, comme dit la Bible,
était détournée de sa voie.

« Il est certain que madame de Men... aime les femmes,
 » dit la princesse de Bavière, mère du régent; elle a
 » voulu me communiquer ce singulier goût; elle a
 » même pleuré amèrement, lorsqu'elle a vu que le suc-
 » cès ne reponoit pas à ses espérances. Elle a voulu
 » ensuite me rendre amoureuse du chevalier de Ven-
 » dôme; et n'y ayant pas réussi davantage, elle me dit :
 » *Je ne puis concevoir de quelle pâte vous êtes pétrie : n'ai-*
 » *mer ni homme ni femme ! Il faut que la nation allemande*
 » *soit plus froide que toutes les autres* ². »

La même dit, dans une autre lettre du 5 mai 1719,
 que la seconde dauphine couchait avec la vieille : c'est
 ainsi qu'elle appelait madame de Maintenon ; et ajoute :
 « Cette familiarité a donné lieu à des bruits auxquels je
 » n'ai cependant jamais eu la moindre croyance. Pour la
 » duchesse de..., madame de... et la... D..., je n'en
 » jurerois pas ³. »

On voit que la duchesse de Chartres, s'il est vrai que

¹ *Pièces inédites*, tome II, pages 80, 81.

² *Fragments de Lettres originales*, tome II, page 44.

³ *Idem*, page 68.

cette princesse se retira au couvent de Chelles dans le dessein de satisfaire plus librement son goût dépravé, n'était pas la seule à la cour qui partageât ce goût.

Celui des hommes pour les personnes de leur s^{ex}e , que Louis XIV avait cherché à détruire, s'était cependant maintenu à la cour , et se manifesta assez ouvertement sous la régence. Le duc de Richelieu parle de ces hérétiques en amour ; il raconte que , se rendant un soir secrètement dans l'appartement de la duchesse de Charolais, une de ses maîtresses, il fut suivi avec empressement par un homme qui , dit-il , était de la secte à laquelle le feu roi avait fait une guerre très-secrete.

« Le duc , craignant d'être découvert , ignoroit encore
 » qu'il y eût une confrérie en France dont les actions
 » fussent aussi hardies , aussi impunies ; il ne pouvoit
 » croire surtout que les jardins des princes du sang fus-
 » sent les postes de leurs attentats... Il ne manqua pas de
 » raconter cette aventure à sa princesse qui lui dit que
 » rien n'avoit été capable de dissiper et d'éloigner ces sor-
 » tes de confrères , *protégés par des hommes puissants* ¹. »

La prince se , mère du régent , écrivait en 1718 : « Je
 » n'ai jamais vu le premier dauphin plus en colère que
 » lorsqu'un jour, en plaisantant, on parut le soupçonner
 » *d'un goût qui commençoit à se répandre*, d'une sorte d'a-
 » mour que réprouve la nature ². »

Le duc de Richelieu, dans ses Mémoires, parle de cette confrérie, et raconte qu'un groupe de dix-sept courtisans qu'il nomme, se livra, dans le jardin de Versailles, au clair de la lune et presque sous les fenêtres du jeune roi, aux excès les plus dégoûtants de la luxure. Cette scène

¹ *Pièces inédites*, tome II, pages 52, 53.

² *Fragments de Lettres originales*, tome II, page 80.

scandaleuse eut beaucoup d'éclat : elle en rappelle une semblable qui eut lieu sous Louis XIV, de la part de gens de même espèce. Le régent, qui ne faisait qu'en rire, se « contentoit de dire qu'il falloit adresser une rude répri- » mande à ces seigneurs, et leur faire entendre qu'*ils* » *n'avoient pas le meilleur goût du monde*. Cependant, lors- » qu'on dit que ces messieurs avoient déjà formé une » confrérie, il opina pour sa dissolution.

» L'abbé Dubois vouloit qu'on les laissât tranquilles , » et Villars qu'on les punit légèrement et sans éclat. » Quelques-uns furent enfermés à la Bastille, d'autres » envoyés dans leurs terres ou à leur régiment ¹. »

Philippe, duc d'Orléans, régent de France, prince doué d'une figure aimable, d'un caractère doux et affable, de beaucoup d'esprit, de talents agréables et variés, et de connaissances assez étendues pour un homme de son rang, digne d'éloge sous plusieurs rapports, n'en mérite aucun sous celui des mœurs.

Corrompu dès sa jeunesse par l'abbé Dubois, son sous-précepteur, il s'entoura, dès qu'il fut parvenu à la régence, d'hommes et de femmes qui partageaient son penchant à la débauche. Les ducs, les comtes, les valets, qu'il nommait *ses roués*, et dont plusieurs méritaient de l'être; les actrices, les duchesses, les danseuses, les princesses, les dames d'honneur, etc., etc., tous à l'envi participaient à ses débordements, et presque tous remplissaient un emploi, diffamé même dans les mauvais lieux, qui consistait à rechercher et à procurer au sultan de nouvelles victimes à sa luxure.

Je pourrais citer les noms de ces personnages que tant de nobles de nos jours s'honorent d'avoir pour aïeux, et

¹ *Mémoires du duc de Richelieu*, tome III, chap. 24, page 234.

ne point respecter l'opinion ancienne et erronée de ceux qui pensent que l'infamie des pères rejaillit sur les enfants. Mais mon objet est plutôt de peindre les mœurs que d'humilier l'orgueil de certaines familles. Je dois dénoncer les vices et non les personnes.

« La dissipation, le bruit, la débauche, étoient nécessaires au régent; il admettoit dans sa société des gens que tout homme qui se respecte n'auroit pas avoués pour amis, malgré la naissance et le rang de quelques-uns d'entre eux. Le régent, qui, pour se plaire avec eux, ne les en estimoit pas davantage, les appelloit *ses roués*, en parlant d'eux et devant eux. La licence de cet intérieur étoit poussée au point que la comtesse de Sabran dit un jour, en plein souper, que *Dieu, après avoir créé l'homme, prit un reste de boue dont il forma l'âme des princes et des laquais*¹. »

Il existait dans la classe de ces derniers des êtres bien plus honorables que les princes. « Ibagnet étoit concierge du Palais-Royal. Attaché à la maison d'Orléans depuis son enfance, il avoit vu naître le régent, l'aimoit tendrement, le servoit avec zèle, et lui parloit avec la liberté d'un vieux domestique... Le régent avoit pour Ibagnet une sorte de respect : il n'auroit pas osé lui proposer d'être le ministre de ses plaisirs : il étoit sûr du refus. Quelquefois, un bougeoir à la main, Ibagnet conduisoit son maître jusqu'à la porte de la chambre où se célébroit l'orgie. Le régent lui dit un jour en riant, d'entrer. *Monsieur*, répondit Ibagnet, *mon service finit ici; je ne vais point en si mauvaise compagnie; je suis très-fâché de vous y voir*². »

¹ *Mémoires de Duclos*, tome I, page 249.

² *Idem*, tome I, page 589.

Les débauches du régent, ses orgies nocturnes ne sont pas ce que sa conduite avait de plus blâmable ; mais ce sont ses rapports avec ses propres filles qui, par ses exemples , son consentement et ses poursuites, devinrent aussi coupables que lui.

Une seule de ces trois filles , la duchesse de Valois, lui résista ; cette résistance, son motif et sa courte durée doivent être rapportés. Cette fille était en intrigue galante avec le duc de Richelieu , amant favorisé de plusieurs princesses. Voici comment lui-même rapporte les obstacles et les succès de ses amours avec elle ; comment cette duchesse, obsédée par les pressantes sollicitations de son père, finit par lui céder.

« Un jour le régent, dominé par sa passion atroce
» plutôt que d'un véritable amour , et ne pouvant plus
» résister aux désirs qui le dévoreroient , en vint au point
» de lui promettre que , si elle vouloit satisfaire à ses
» transports, il lui donnoit sa parole qu'il lui procureroit
» tous les moyens de voir Richelieu à son aise , tant
» qu'elle le voudroit , et sans qu'on le sût. *Faites vos ré-*
» *flexions*, lui dit-il, *et demain vous serez à moi , ou votre*
» *amant est mort.*

» Dès qu'il fut sorti , la princesse ne tarda pas à cou-
» sulter son amant sur le parti qu'elle avoit à prendre.
» Le duc , *peu délicat* et fort amoureux... , voyant qu'il
» n'y avoit pas d'autres moyens de jouir tranquillement
» de sa maîtresse , l'exhorta d'accepter le marché... Cela
» fut exécuté , et le régent tint sa parole.

» Il y avoit dans la cour des cuisines (au Palais-Royal)
» une chambre dont le mur étoit mitoyen à celui d'une
» garde-robe de la princesse sa fille. Il en fit déloger le
» cuisinier , et fit abattre de ce mur ce qu'il en falloit

» pour construire une porte. Dans cette ouverture on
 » plaça une armoire dont les battants pouvoient s'ouvrir
 » également du côté de la princesse et dans la petite
 » chambre. Le duc fut possesseur de la chambre, et la
 » princesse eut la possession de l'armoire, avec la faculté
 » d'ouvrir au duc aux heures qu'elle lui indiqueroit. Par
 » cette invention, le régent avoit voulu non seulement
 » donner à sa fille tous les moyens qu'il lui avoit promis,
 » mais il espéroit cacher aux yeux du public l'intrigue
 » qui le déshonorait¹. »

La vie scandaleuse du régent excita l'indignation des uns, et devint un aliment à la malice des autres. Chacun, suivant ses dispositions, exhala ses sentiments ; le plus grand nombre fut révolté de l'extrême corruption de ce prince et de sa cour. Les mémoires particuliers, les allégories, les épigrammes, les couplets, s'accordent à témoigner de ses orgies nocturnes et de ses actes incestueux².

¹ *Pièces inédites sous le règne de Louis XV*, etc., tome II, page 60.

— Plusieurs auteurs ont en effet accusé le régent d'avoir entretenu un commerce incestueux avec ses propres filles. Je ne veux pas examiner ici le mérite de ces accusations, produites pour la plupart par des pamphlétaires du temps, et contre lesquelles il faut se tenir en garde : lorsqu'il s'agit de faits aussi graves, les insinuations ne suffisent pas ; on est en droit de demander des preuves. Ainsi, pour ne dire qu'un mot à ce sujet, j'ai lu dans des mémoires attribués au duc de Richelieu lui-même, que l'armoire dont il est question ci-dessus, et par laquelle ce duc s'introduisait chez mademoiselle de Valois, fut construite à l'insu du régent, et que tout fut mis en œuvre par les deux amants pour tromper la surveillance du prince et garder le secret de cette intrigue. Le régent ne se serait donc pas prêté à l'infâme marché dont on l'accuse. (B.)

² On connaît ce couplet qu'on attribua à Voltaire, fort jeune alors, et qu'il désavoua dans le temps :

Vers attribués à Voltaire.

Enfin votre esprit est guéri
 Des craintes du vulgaire :
 Belle duchesse de B.....

Désaveu de Voltaire.

Non, Monseigneur, en vérité
 Ma muse n'a jamais chanté
 Ammonites ni Moabites ;

Dans son Palais-Royal, au palais du Luxembourg, où demeurait la duchesse de B... , se célébraient le plus ordinairement ces parties de débauche. L'on y voyait les acteurs figurer quelquefois avec un costume qui consistait à n'en point avoir¹ ; et les princes, les princesses, se livrer sans pudeur aux désordres les plus dégoûtants.

Alors les princes, les ducs, buvaient avec excès, comme ils le faisaient sous Louis XIV, comme le font aujourd'hui quelques hommes de la dernière classe du peuple. Le duc de Richelieu, dans sa chronique, dit du régent : « Comme il aimoit le vin, on buvoit chez lui beaucoup plus qu'il ne convenoit à un régent de France. D'ailleurs leurs, ayant le malheur de ne point supporter le vin aussi bien que ses convives, il se levoit souvent de table, ivre ou ayant la raison fort altérée. Deux bouteilles de vin de Champagne faisoient en lui cet effet². »

Vers la fin de l'an 1716, le régent, revenant un soir du Luxembourg, plus ivre qu'à l'ordinaire, dit à La Fare, son capitaine des gardes : *La Fare, je te prie de me couper la main droite.* La Fare refusant d'obéir, le régent lui dit : *Ne sens-tu pas la puanteur qui sort de ma main ? Elle a contracté une odeur que je n'ai pu dissiper en me lavant ; je ne puis pas la souffrir davantage.* La Fare rassura le prince en

Achevez le mystère.
Un nouveau Loth vous sert d'époux ;
Mère des Moabites ,
Puisse bientôt naître de vous
Un peuple d'Ammonites !

Brécas vous répondra de moi :
Un rimeur sorti des Jésuites
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

On sait que Loth eut de ses deux filles deux enfants, *Moab* et *Ammon*, qui furent l'un le père des Moabites, et l'autre celui des Ammonites.

Voltaire, peu de temps après, composa sa tragédie d'*OEdipe*, où il fait, dit-on, allusion aux liaisons du régent et de sa fille.

¹ Dans ces orgies, on nommait ce costume *costume en peau*.

² *Pièces inédites sous le règne de Louis XV*, tome II, page 7.

lui disant que le sommeil ferait évaporer cette odeur¹.

Je passe plusieurs autres scènes pareilles, amenées par ses inclinations bachiques.

« Pourvu que les femmes soient gaies, dit la mère de » ce prince, dans une de ses lettres, qu'elles boivent et » mangent beaucoup, mon fils les tient quittes d'amour » et même de beauté : je lui reproche souvent d'en avoir » de laides². »

Les duchesses et princesses de la cour partageaient ce goût honteux, et s'enivraient fréquemment. La mère du régent, Charlotte-Élisabeth de Bavière, dans ses lettres, parle, sans le blâmer, de l'usage qu'avaient adopté les dames de la cour de boire avec excès. « Madame la du- » chesse de Bourbon, dit-elle, peut boire beaucoup sans » perdre la tête ; ses filles veulent l'imiter, mais elles » n'ont pas la tête assez forte ; elles sont, en général, un » peu moins maîtresses d'elles-mêmes que leur mère. »

Parmi les hommes pervers qui fondaient leur fortune et leur puissance sur la corruption du régent, et qui cherchaient, par toutes sortes de moyens, à la maintenir ou à l'accroître, afin de le dégoûter des affaires, se distingue ce misérable abbé Dubois qui, avec l'effronterie du crime, le talent de le faire prospérer, parvint, non pas à Bicêtre, mais aux dignités d'archevêque de Cambrai, de cardinal du saint-siège, de premier ministre de France, et de membre de l'Académie française. L'élévation de cet homme, qui, suivant le duc de Richelieu, était *le plus vil et le plus mauvais des hommes*, et dont, suivant un écrivain, *on ne dira jamais assez de mal*, aurait, dans un autre temps,

¹ *Pièces inédites sous le règne de Louis XV*, tome II, page 54.

² *Fragments de Lettres originales*, première partie, page 237.

inspiré la plus vive indignation ; elle n'inspira que des plaisanteries , et des couplets tels que le suivant :

Je ne trouve pas étonnant
Que l'on fasse un ministre
Et même un prélat important ,
D'un maq....., d'un cuistre ;
Rien ne me surprend en cela
Ne sait-on pas bien comme
De son cheval Caligula
Fit un consul a Rome !

Quelque temps après la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai , une prostituée , appelée *La Fillon*, qui avait ses entrées libres chez le régent, vint lui demander une grâce. « *Parle*, dit le régent, *que veux-tu ? — L'abbaye de Montmartre*, lui répondit-elle. A ces mots , Philippe et Dubois éclatèrent de rire. *Pourquoi ris-tu de ma demande ?* dit-elle à l'abbé ; *tu es bien archevêque , toi , m... ? et pourquoi ne serais-je pas abbesse , moi , qui suis une m... ?* Le régent fut obligé de convenir qu'elle avait raison. » Tout le monde prodiguait à Dubois cette infâme qualification de m... ; il ne s'en piquait pas. Le régent le traitait de *coquin*, de *scélérat*, de *drôle* ; il y était insensible.

Dubois sacrifiait ouvertement les intérêts de la France à ses propres intérêts. Pour cette trahison , il recevait de l'Angleterre une pension de quarante mille livres sterling , valant près d'un million. Le régent le savait et ne s'en mettait point en peine. La trahison de l'un et l'indifférence de l'autre offrent un trait bien propre à caractériser le gouvernement de cette époque.

Ce cardinal présidait aux débauches du régent , aux orgies nocturnes qui presque journellement avaient lieu au Palais-Royal et au palais du Luxembourg , ou dans les

maisons de campagne de quelques serviteurs qualifiés.

Dans ces orgies dégoûtantes, l'on voyait souvent des escrocs et des princes, des filles publiques et des duchesses faire assaut d'ivrognerie et de luxure. En 1722, le régent et ses compagnons de débauches célébraient des orgies qu'ils appelaient *fêtes d'Adam*. Laissons parler le duc de Richelieu, qui sans doute y assistait.

« On s'assembloit donc à Saint-Cloud, d'où l'on chas-
» soit tous les valets. Là se trouvoient des femmes pu-
» bliques, conduites de nuit, les yeux bandés, pour
» qu'elles ignorassent le nom du lieu où elles étoient. Le
» régent, ses femmes et *ses roués*, qui ne vouloient pas
» être connus, se couvroient de masques, et je dois dire
» à ce sujet qu'on dit un jour, en face de ce prince,
» *qu'il n'y avoit que le régent et le cardinal Dubois capables*
» *d'imaginer de pareils divertissements.*

» D'autres fois, on choisissoit les plus beaux jeunes
» gens de l'un et de l'autre sexe qui dansoient à l'Opéra,
» pour répéter des ballets que le ton aisé de la société,
» pendant la régence, avoit rendus si lascifs, et que ces
» gens exécutoient dans cet état primitif où étoient les
» hommes avant qu'ils connussent les voiles et les vête-
» ments. Ces orgies, que le régent, Dubois et ses *roués*
» appeloient *fêtes d'Adam*, furent répétées une douzaine
» de fois ; car le prince parut s'en dégoûter. »

Aux fêtes d'Adam les *o ués* en firent succéder d'une nouvelle espèce, dont l'invention est due à l'imagination de la dame Tencin, et l'exécution au cardinal Dubois. Ces nouvelles orgies furent nommées des *Flagellants*. Ce cardinal en fit la proposition au régent qui répondit : *Je le veux bien, à condition que tu seras de la partie et que nous t'écorcherons...*

« Toute la cour des *roués* se flagella dans une nuit profonde », dit le duc de Richelieu.

Ce régent eut des remords et les manifesta à Dubois : *Que dira l'histoire? Elle représentera les orgies de ma régence comme ces fêtes que nous connoissons tous de la cour des mignons de Henri III. Nos fêtes ténébreuses seront mises au grand jour ; la postérité en connoîtra les détails ; les artistes les graveront.* Il ajouta : *On saura du moins que tout se passoit à l'instigation d'un cardinal.* Puis, lui reprochant de l'avoir, dès sa jeunesse, habitué aux excès du libertinage, il lui dit : *Va-t'en, chien de cardinal, sors d'ici !*

Alors le cardinal raconta « qu'il avoit ordonné à ma- » dame Tencin de composer la *Chronique scandaleuse du* » genre humain, et qu'elle avoit été à la recherche des plai- » sirs des Grecs et des Romains, et lui promit de lui ap- » porter le lendemain le récit fidèle de ce que les empe- » reurs et les plus fameuses courtisanes avoient imaginé » ou pratiqué de piquant et de voluptueux pendant leur » règne. Il ajouta que lorsque son altesse royale auroit lu » la description de quelques fêtes, elle voudroit essayer » de ce genre nouveau.

» A ce récit, le régent se réveilla de son indifférence ; » il ouvrit ses deux grands et beaux yeux, tout émerveillé » d'entendre annoncer des fêtes qui seroient le résultat des » plaisirs de l'espèce humaine tout entière, et demanda » sur-le-champ ce livre nouveau de madame Tencin ². »

¹ Cela prouve ce que j'ai dit plus haut : le prince régent était naturellement moral ; et s'il n'eût été corrompu par ses courtisans, et surtout par l'infâme Dubois, son nom eût pu figurer honorablement dans l'histoire.

² *Mémoires du duc de Richelieu*, tome II, pages 248, 249 et suiv.

Le duc de Richelieu parle de ce livre comme existant : il l'a lu ; il en donne une courte analyse dans ses *Mémoires*, tome II, page 255.

C'est assez s'arrêter sur ces mœurs ordurières ; passons aux effets qu'elles ont produits.

La corruption , dans les premières années de la régence , ne franchit point d'abord l'enceinte de la cour , ou ne s'étendit guère au delà. J'en ai pour garant le contemporain déjà cité. « Les femmes titrées imitèrent » bientôt la cour et les princesses. La bourgeoisie seule » ne paroissoit pas aussi effrénée : modeste dans ses habitudes , elle ne brilloit pas comme les personnes qualifiées , qui , par leur rang , avoient plus de hardiesse et » d'effronterie ¹. »

Le même écrivain , sous l'année 1716 , dit : « Peu à peu » s'introduisit en France cette funeste maxime , que les » femmes devoient fermer les yeux sur les égarements de » leurs maris , obligés d'avoir les mêmes attentions pour » leurs femmes ; et bientôt , parmi les grands seigneurs , » on regarda , à la cour , comme une folie inconcevable » de se conduire *bourgeoisement*. On disoit qu'il falloit » laisser cette vie commune aux restes de la cour de » l'ancien temps. Ces principes passaient de la cour du » régent dans le reste de la France ; les princes étoient » pervertis ; la corruption se communiquoit aisément , et » je reconnois encore , vers le déclin de mes jours , les effets funestes de la dépravation de presque tous les ordres » de l'état ². »

En l'an 1719 , le même auteur semble annoncer que l'exemple de la cour produisoit un débordement de mœurs qui s'étendait jusqu'aux dernières classes de la société. « En 1719 , dit-il , l'amour se montroit effrontément à

¹ *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV*, tome II, pages 41, 42.

² *Mémoires du duc de Richelieu*, tome II, page 90.

« Paris, sans voile, sans bandeau ; l'exemple des chefs autorisait les débordements de la multitude ¹. »

En effet, la corruption s'étendit dans cette ville, et y fit de grands ravages. D'infâmes agents corrompaient les bourgeoises, femmes ou filles, pour les livrer à la luxure de leur maître. Le chancelier d'Argenson portait ses goûts libertins jusque dans l'asile de la pudeur, et convertissait en sérails quelques couvents de religieuses ².

« La classe moyenne des citoyens... voyoit le vice sans » pudeur, la décence méprisée, le scandale en honneur. » On étoit réduit à regretter l'hypocrisie de la vieille » cour. On ne peut nier que la régence ne fût l'époque, » la cause principale, et n'ait donné l'exemple et le signal d'une corruption sans voile ³. »

Les *roués* de la cour, lassés de l'effronterie des duchesses, pour varier leurs débauches, s'adressaient aux Parisiennes, et leur communiquaient leur dépravation.

Les scènes nocturnes du Palais-Royal et du palais du Luxembourg, malgré des soins mystérieux, parvenaient toujours à la connaissance d'un public malin, qui savait fort bien, comme c'est l'ordinaire, tout ce que la cour voulait lui cacher, et qui, n'étant pas assez vertueux pour s'indigner de ces sales orgies, en riait, et imitait des vices parés de la splendeur du luxe et du prestige de la puissance.

Ainsi, la source du mal est bien indiquée par les différents écrits du temps. L'immoralité partait de la cour.

Le foyer de corruption, placé au centre du gouvernement, n'en étoit que plus dangereux ; et la contagion,

¹ *Pièces inédites*, tome II, page 80.

² *Idem*, page 66.

³ *Mémoires de Duclos*, tome II, page 182.

ayant pour véhicule la fortune et l'autorité, dut faire de vastes et rapides progrès. Cependant plusieurs personnes de la classe des princes et des courtisans parvinrent à s'en préserver. De ce nombre étaient ceux qui composaient la vieille cour de Louis XIV. Mécontents du régent, accoutumés à la vie régulière, aux actions mesurées et au cérémonial des derniers temps de ce règne, ils s'indignèrent contre les désordres de la régence, et résistèrent au torrent : mais leurs habitudes invétérées et leur âge avancé diminuent un peu le mérite de cette résistance.

D'autre part, la duchesse du Maine, ayant une cour nombreuse, donnait des fêtes brillantes, mais qui n'étaient point comparables à celles du duc d'Orléans : ces fêtes étaient magnifiques, mais décentes. Cette duchesse, ennemie du régent, s'occupait à conspirer en faveur des Bourbons d'Espagne contre les Bourbons de France. Cette conspiration découverte et quelques conspirateurs punis humilièrent, avilirent la cour de la duchesse, et ne changèrent rien à ses mœurs ni à celles de la cour du régent ¹.

¹ L'habitude des plaisirs vifs, goûtés dès le jeune âge, émousse le sentiment, amène l'ennui, la satiété, maladies ordinaires de ceux qui peuvent facilement et de bonne heure satisfaire leurs desirs. De là ces goûts désordonnés, ces recherches, ces ressources monstrueuses qu'on peut reprocher au régent et à sa cour. La mère de ce prince, dans une de ses lettres, dit : « Mon fils a donné des marques de virilité à l'âge de treize ans. *Il dut ce premier essai, cet apprentissage sage, à une femme de qualité.* » (*Fragments de Lettres*, première partie, page 233.)

Dans le même recueil on lit ce passage relatif à l'ennui de la duchesse de Longueville. On lui dit : « Mon Dieu ! madame, l'ennui vous ronge ; ne voudriez-vous pas quelque amusement ? Il y a des chiens ici et de belles forêts : ne voudriez-vous pas chasser ? — Non, dit-elle ; je n'aime pas la chasse. — Voudriez-vous de l'ouvrage ? — Je n'aime pas l'ouvrage. — Voudriez-vous vous promener ou jouer à quelque jeu ? — Je n'aime ni l'un ni l'autre. — Que voudriez-vous donc ? — Que voulez-vous donc que je vous dise ? *Je n'aime pas les plaisirs innocents.* » (*Fragments de Lettres*, première partie, page 204.)

Les scènes scandaleuses de cette cour cessèrent par la mort des principaux acteurs, que l'année 1723 vit disparaître ; mais leur exemple avait laissé des traces trop profondes pour être facilement effacées. L'année 1726 vit éclore un nouvel ordre de choses.

Louis XV, âgé de seize ans, fut revêtu du caractère de roi, et son précepteur Fleury de celui de principal ministre. Celui-ci régna sous le nom de son royal élève. Le roi était encore pur ; la corruption n'en avait point encore approché. Son ministre, à la gravité de son âge avancé, joignait des mœurs régulières. La scène ~~changea~~ ^{changea} entièrement de face. Les exemples de la régence ~~deve-~~ ^{deve-}naient odieux, et la débauche semblait pour toujours être bannie de la cour.

Louis XV, dans les premières années de son mariage, fidèle à la foi conjugale, désespérait ses courtisans, ne leur laissant aucune prise sur ses mœurs. Ces hommes ne peuvent maîtriser les princes exempts de passions ; ils ne peuvent servir celles que les princes n'ont pas, et par conséquent obtenir la récompense que ces services attirent. Ils prirent donc la résolution de se concerter pour tendre des pièges au jeune roi et le plonger dans la corruption : leur première tentative ne fut pas heureuse. Un d'eux cherchait à lui inspirer du goût pour une dame de la cour, il lui répondit : *La trouveriez-vous plus belle que la reine ?*

Pourquoi faut-il que le vice ait la persévérance qui devrait être réservée à la vertu ? Les courtisans vicieux persévérèrent dans leurs attaques, et Louis XV, vertueux, finit par succomber. Il céda malheureusement à l'exemple, aux séductions et à la fougue de son âge. Le cardinal Fleury hasarda quelques remontrances auprès de

son royal élève, qui lui fit, dit-on, cette réponse : *Je vous ai abandonné la conduite de mon royaume : j'espère que vous me laisserez maître de la mienne.*

« Ce cardinal, en bon courtisan, pensa que la dame » la plus facile seroit celle dont le roi s'accommoderoit » le mieux ; il crut aussi que la moins ambitieuse étoit la » plus convenable à la cour. C'est ce qui lui fit dire : *Eh bien, donc, qu'on lui fasse venir la Mailly*¹. »

La comtesse de Mailly se chargea d'exécuter l'attaque ; elle provoqua Louis XV, poussa ses provocations jusqu'à une sorte de violence, et lui donna la première leçon de l'infidélité conjugale et du libertinage, leçon dont ce jeune prince profita trop bien. Cette femme courut aussitôt annoncer ce succès à ses complices, et eut l'impudeur de leur en offrir les preuves pour en recueillir les félicitations. Ce dévergondage n'excluait pas chez cette dame plusieurs qualités louables ; elle était affable, désintéressée, charitable, obligeante ; mais ces heureux dons de la nature peuvent-ils effacer la tache de sa conduite ?

La barrière une fois rompue, Louis XV ne trouva plus d'obstacles à la fougue de ses désirs. La comtesse de Mailly avait trois sœurs : la dame de Vintimille, la duchesse de Lauraguais, la marquise de Tournelles.

La plus jeune, à l'âge de douze ans, sortie récemment de son couvent, supplanta sa sœur aînée². Elle eut du roi

¹ *Anecdotes de la cour de France pendant la faveur de madame de Pompadour*, chap. 2, pages 49 et 20.

² Les sœurs de la duchesse de Mailly furent ses rivales. On chantait alors des couplets qui commençaient ainsi :

J'ai vu la Mailly toute en pleurs,
V'là ce que c'est qu'avoir des sœurs, etc.

Désespérée d'être supplantée par ses sœurs, la dame de Mailly se précipita de la galanterie dans la dévotion, et devint un modèle de modestie.

un enfant, que les courtisans nommèrent le *Demi-Louis* à cause de sa grande ressemblance avec son père. Il la maria avec le sieur de Vintimille, à condition qu'il ne consommerait pas le mariage¹.

La dame de Vintimille mourut, dit-on, empoisonnée et par ordre du cardinal de Fleury, qui redoutait l'ascendant de cette maîtresse sur l'esprit du roi; mais ce ne sont là que des bruits de cour.

Le roi reprit la comtesse de Mailly, puis la quitta pour s'attacher à une autre sœur de cette dame, appelée de Tournelles, qui ne céda aux désirs de Louis XV qu'à condition qu'elle serait duchesse; que sa sœur de Mailly serait éloignée de la cour, et renfermée dans un couvent; que ce roi se rendrait à l'armée, et qu'elle aurait une maison montée et tout ce qui était nécessaire à la représentation. Le roi accorda tout; elle devint *duchesse de Châteauroux*, fameuse par les scènes qui furent jouées à Metz lors de la maladie de Louis XV.

La dame de Lauraguais, après la mort de madame de Châteauroux, sa sœur, eut aussi part aux faveurs du roi, qui, rassasié de cette famille, trouva sans peine de nouveaux aliments à ses désirs.

Cependant la reine, instruite du dérèglement de son époux, suivit l'impulsion de la colère et du dépit, et prit la résolution irréfléchie de ne plus partager avec tant d'autres les caresses du roi. Dès lors ce prince se crut dispensé des devoirs conjugaux et affranchi de toute contrainte.

¹ L'archevêque de Paris, nommé Vintimille, eut la faiblesse de se prêter à un mariage frappé de nullité par la condition exigée, et prostitua son ministère en donnant la sainte bénédiction aux prétendus époux. (*Anecdotes sur la cour de France*, page 22.)

A plusieurs maîtresses que prit et quitta Louis XV, succéda, en 1745, Jeanne-Antoinette Poisson, fille d'une femme entretenue. Elle fut bientôt illustrée par les titres de dame du palais et de *marquise de Pompadour*¹. Le cardinal de Fleury était mort depuis deux ans; ses successeurs n'inspiraient point la même vénération. Louis XV ne pouvait tenir les rênes de l'état; sa maîtresse s'en saisit, et, sous le nom de son amant, elle gouverna en souveraine, fut la dispensatrice des grâces, des emplois les plus éminents, fut l'arbitre de la paix et de la guerre. Elle était douée d'un esprit et de talents peu ordinaires; mais elle ne montra ni le jugement, ni l'énergie, ni la haute prévoyance nécessaires dans le rôle dont elle s'était imprudemment chargée. Elle n'avait rien de ce qu'on exige dans un homme d'état; mais elle possédait toutes les qualités convenables à la maîtresse d'un roi faible. Elle le consolait dans ses chagrins, cherchait tous les moyens propres à éloigner de lui ce grand ennemi des hommes rassasiés, l'ennui, qui, toujours repoussé, revient toujours vers celui qui le repousse. Elle ne contraria jamais les goûts du roi pour ses jouissances nouvelles; elle les favorisait, souvent en était la confidente, et quelquefois la complice. La délicatesse, la constance, la jalousie étaient des affections étrangères au sentiment qui les unissait. Elle disait souvent, plaçant sa main sur le cœur de Louis XV : *C'est à ce cœur que j'en veux*. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se détacher, la marquise du pouvoir dont elle avait goûté, et le roi de l'habitude de varier

¹ Lorsque madame de Pompadour fut nommée dame du palais, on vit, dit Duclos dans ses *Mémoires*, tous les dévots et dévotes, les amis du dauphin, venir chez cette favorite et lui demander ses grâces. (Tome II, page 347.)

ses jouissances, en changeant fréquemment l'objet de ses maîtresses.

Louis XV eut un grand nombre de maîtresses, ou plutôt de victimes de son goût pour la nouveauté; il eut aussi un sérail secret dont il prenait grand soin de dérober la connaissance au public. Je veux parler du *Parc-aux-Cerfs* dont on a, je crois, trop exagéré l'importance.

A Versailles, et dans un quartier peu fréquenté, la marquise de Pompadour avait fait construire, pour servir aux menus plaisirs du roi, une petite maison avec jardin, qu'elle nommait l'*Ermitage*. Les vils courtisans de ce prince lui avaient procuré une fille de douze ans d'une beauté extraordinaire. Le roi en fut enchanté; mais il craignait la publicité de cette liaison, et ne savait où loger sa nouvelle proie.

La marquise de Pompadour, instruite de cette intrigue et de l'embarras du roi, crut, en favorisant l'une et faisant cesser l'autre, affermir sa puissance : elle dit au roi qu'elle était ennuyée de sa maison de l'*Ermitage*, et la lui offrit. Louis XV accepta, comme très-propice à ses projets, la restitution de cette maison, d'un extérieur fort simple, mais intérieurement décorée avec beaucoup de recherche et de luxe.

La jeune demoiselle habita ce séjour enchanteur; le roi venait fréquemment la visiter. Lebel, son valet de chambre et l'intendant de ses plaisirs, plaça à la tête de cette maison une dame Bertrand, son ancienne femme de charge, qui était supposée en être la locataire, et qui prenait quelquefois le nom de Dominique.

La jeune demoiselle donna un enfant à Louis XV, qui alors la dota et la maria à un gentilhomme.

Elle fut bientôt remplacée par une autre belle fille de

douze ans, qu'un marquis, parent de la dame Pompadour, et Lebel, arrachèrent à sa mère, en mettant en jeu tour à tour la ruse et la violence. La fille fut enfermée dans un appartement que Lebel avait dans un des pavillons des Tuileries, « dépôt depuis très-connu des » enfants qu'il choisissoit à son aise dans le jardin des » Tuileries, pour les plaisirs du prince, » dit l'auteur des *Anecdotes*.

La mère et la fille, inopinément séparées, firent de vains efforts pour se réunir; on ne fut ni touché de leurs larmes, ni effrayé de leurs menaces. La mère, avertie du sort de son enfant, fut réduite à gémir en secret. On prodigua les caresses, les présents à la fille, surtout les promesses de revoir bientôt sa mère, en attendant que sa beauté, ternie par la douleur, eût repris son premier éclat, et qu'elle pût avec avantage être présentée au roi. Ce prince en fut charmé; il en eut deux enfants, et la maria à l'âge de quinze ans ¹.

La dame Bertrand était ordinairement chargée de la garde d'une ou de deux jeunes filles enlevées ou séduites, et qui, dans le monde, passaient pour ses nièces. Ces filles, pendant les absences du roi, travaillaient à la tapisserie. Lorsqu'il en était dégoûté, il les mariait avec une dot de 100,000 francs et des bijoux. Il y eut un temps où ce sérail ne consistait qu'en une seule fille, et même il est resté vacant cinq ou six mois de suite, suivant le témoignage d'une dame très à portée de connaître ces

¹ *Anecdotes de la cour de France*, publiées par Soulavie, pages 235, 234, 235, 236. On voit, dans la suite des *Anecdotes*, comment étaient traités les enfants de ces jeunes filles, et les soins que l'on prenait pour leur cacher leur origine.

détails ¹. Mais, après la mort de la marquise de Pompadour, le Parc-aux-Cerfs fut peuplé d'un bien plus grand nombre de jeunes victimes.

Louis XV se rendait quelquefois auprès de ces demoiselles, ou bien il les faisait venir dans deux pièces du château de Versailles, situées près de la chapelle, où ce roi pouvait, de son appartement, se rendre sans être vu. Il n'était point connu de ces filles auprès desquelles il passait pour un seigneur polonais ; mais la royauté perça une fois à travers ce déguisement.

Voici ce que raconte la dame du Hausset, fort instruite sur cette matière.

« Dans le temps de l'assassinat du roi, une jeune fille
» qu'il avoit vue plusieurs fois, et à laquelle il avoit marqué plus de tendresse qu'à une autre, se désespéroit
» de cet affreux événement. La mère abbesse, car on
» peut appeler ainsi celle qui avoit l'intendance du Parc-
» aux-Cerfs, s'aperçut de la douleur extraordinaire
» qu'elle témoignoit, et fit si bien, qu'elle lui fit avouer
» qu'elle savoit que le seigneur polonois étoit le roi de
» France. Elle avoua même qu'elle avoit fouillé dans ses
» poches, et qu'elle en avoit tiré deux lettres : l'une étoit
» du roi d'Espagne, et l'autre étoit de l'abbé de Broglie.
» La jeune fille fut grondée, et on appela Lebel, premier
» valet de chambre, qui ordonna de tout, et qui prit les
» lettres et les porta au roi, qui fut fort embarrassé pour
» revoir une personne si bien instruite. Celle dont je
» parle, s'étant aperçue que le roi venoit voir sa camarade secrètement, tandis qu'elle étoit délaissée, guetta

¹ Madame du Hausset, dans son *Journal* inséré dans un volume intitulé *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, publié en 1817, pages 345, 346.

» l'arrivée du roi ; et , au moment où il entroit , précédé
 » de l'abbesse qui devoit se retirer , elle entra précipi-
 » tamment en furieuse dans la chambre où étoit sa rivale ;
 » elle se jeta aussitôt aux genoux du roi : *Oui, vous êtes le*
 » *roi* , crioit-elle , *roi de tout le royaume ; mais ce ne seroit*
 » *rien pour moi si vous ne l'étiez pas de mon cœur. Ne m'a-*
 » *bandonnez pas , mon cher sire ; j'ai pensé devenir folle*
 » *quand on a manqué de vous tuer.* L'abbesse crioit : *Vous*
 » *l'êtes encore.* Le roi l'embrassa , et cela parut la calmer.
 » On parla de la faire sortir ; et , quelques jours après ,
 » on conduisit cette malheureuse dans une pension de
 » folles , où elle fut traitée comme telle pendant quelques
 » jours ; mais elle savoit bien qu'elle ne l'étoit pas , et que
 » le roi avoit été bien véritablement son amant. Ce lamentable
 » accident m'a été raconté par l'abbesse , lorsque
 » j'ai eu quelques relations avec elle , lors de l'accou-
 » chement d'une de ces demoiselles ¹. »

Une autre habitante du Parc-aux-Cerfs , fille d'un épi-
 cier de Paris , devint enceinte. Le roi , de concert avec la
 marquise de Pompadour , fit conduire cette fille à Saint-
 Cloud , dans une maison située sur l'avenue du château.
 Étant chez la marquise , il dit à la dame du Hausset , sa
 femme de chambre : *Vous aurez soin de l'accouchée , n'est-*
ce pas ? C'est une très-bonne enfant , qui n'a pas inventé la
poudre ; je m'en fie à vous pour la discrétion. Puis , se tour-
 nant vers madame de Pompadour , il ajouta : *Mon chan-*
celier vous dira le reste.

Lorsque cette fille fut accouchée , on lui dit que son
 enfant étoit une fille. Dans la suite , on lui fit croire qu'il
 étoit mort. Cette accouchée rentra au Parc-aux-Cerfs. La

¹ *Mélanges d'Histoire et de Littérature* , journal de madame du Hausset ,
 pages 326 et suiv.

dame du Hausset ajoute à ce récit ces observations : « Le » roi donnoit 10 ou 12,000 livres de rente à chacun de » ces enfants; ils héritoient les uns des autres à mesure » qu'il en mouroit : il y en avoit déjà sept à huit de » morts ¹. »

Louis XV, étant à Paris, aperçut dans le jardin des Tuileries une jeune fille de neuf ans conduite par sa bonne; il la trouva jolie, en parla à Lebel : celui-ci recommanda au sieur de Sartines de découvrir cette enfant. La police mit tout en œuvre pour y parvenir; elle réussit. Quelques louis donnés à la bonne, et des menaces de prison faites au père, le sieur Tiercelin, livrèrent l'enfant aux mains de l'infâme pourvoyeur, qui la garda jusqu'à l'âge de douze ans et demi, époque où il l'introduisit dans les petits appartements de Versailles, sous le nom de madame de Bonneval. Madame de Pompadour, craignant dans la suite que le roi n'en fit une maîtresse déclarée, détermina le ministre à faire arrêter le père et la fille. Le roi, qui aimait la demoiselle Tiercelin, se refusait à cet acte cruel; il hésitait et finit par céder. Il embrassa sa jeune favorite, puis signa l'ordre de la conduire prisonnière à la Bastille, dans une chambre séparée de celle où était enfermé son père.

Dans la suite, la demoiselle Tiercelin obtint sa sortie de la Bastille, à condition qu'elle serait enfermée dans un couvent, qu'elle ne verrait jamais le fils qu'elle avait eu de Louis XV, et qu'elle ne se déclarerait pas sa mère ².

Le pourvoyeur Lebel, secondé par la dame Bertrand, était à l'affût de toutes les jeunes beautés qui paraissaient

¹ *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, journal de madame du Hausset. pages 225, 550.

² *Anecdotes de la cour de France*; chap. 5, page 248.

à la ville et à la campagne ; il employait la violence et la séduction pour les arracher à leur famille et les sacrifier à la luxure de son maître. Malheur aux parents qui réclamaient leurs enfants enlevés, qui écrivaient au roi pour se plaindre de cet attentat ! Ils étaient arrêtés et plongés dans les cachots de la Bastille.

Que de larmes ont fait verser , que de crimes ont fait commettre les plaisirs de ce roi ! Que d'actes tyranniques, d'emprisonnements, etc. ! Que de manœuvres employées pour cacher au public l'infamie d'un premier crime !

« Le goût du roi pour ces petites filles , que la marquise de Pompadour avoit su lui inspirer , ne cessa plus ; mais à la fin il en arriva un tel nombre, qu'il fut résolu à la cour d'établir une règle de conduite à leur égard, qui remplit les devoirs d'humanité, sans nuire à ce que le roi exigeait de respect et de considération ¹. » Cette règle se rapportait surtout au sort des bâtards , très-nombreux , qui résultaient de la débauche royale.

Louis XV, comme presque tous ses prédécesseurs , aliait sans répugnance ses actes de luxure à ses actes de dévotion. Laissons, sur cet objet, parler un courtisan , auteur des *Anecdotes* de la cour.

« Le roi étoit très-religieux ; mais il a toujours eu le défaut d'associer le libertinage avec la religion. Dans ses petits appartements, il en a donné des preuves qui prêtoient à rire à ceux qui l'étudioient... S'il enlevait tant de petites filles pour servir à ses plaisirs, il avoit le plus grand soin de les instruire lui-même des devoirs de la religion ; il leur apprenoit à lire, à écrire, à prier Dieu comme un maître de pension, et ne se lassoit pas

¹ *Anecdotes de la cour de France*, chap. 4, page 239.

» de leur tenir des langages de dévotion. Il faisoit plus,
 » il prioit lui-même à deux genoux, toujours avec sa
 » piété accoutumée, et commandoit à ces innocentes
 » créatures de ne pas se mettre au lit sans prier Dieu.
 » Quand la prière du ménage étoit faite, l'une d'elles et
 » lui se levoient et se couchoient tous les deux, et tous
 » jours en parlant de Dieu, de la Vierge et des saints.
 » Quand, dans la suite, on peupla le Parc-aux-Cerfs de
 » petites créatures élevées pour ses plaisirs, la religion
 » ne fut jamais oubliée dans leur éducation ¹. »

Par les soins de Lebel, de M. Bertin et d'autres, le Parc-aux-Cerfs, après la mort de la dame de Pompadour, n'étoit jamais vide de jeunes filles : ce fut une d'elles, la fille du concierge de Trianon, âgée de quinze ans, qui, atteinte de la petite-vérole, la communiqua au roi et lui causa la mort.

Ce roi, entouré de courtisans corrompus, se livra à des excès semblables à ceux dont avait été souillée la régence. Il célébra aussi des orgies dégoûtantes ; nous n'en avons que trop de preuves : témoin les *petits appartements* qu'il fit construire dans plusieurs de ses palais ou châteaux, et les *tables volantes* établies aux petits châteaux de Choisy et de Trianon. A chaque service, ces tables, à travers une ouverture du parquet de la salle à manger, descendaient dans une salle inférieure, où, desservies et reservies, elles s'élevaient² jusqu'au lieu d'où elles étaient descendues. Les convives, loin des regards importuns de la domesticité, se trouvaient affranchis de toute gêne, et n'avaient point à rougir de leur turpitude³.

¹ *Anecdotes de la cour de France*, chap. 4, page 237.

² La table volante du petit château de Choisy existait avant celle de Trianon, qui ne fut faite qu'en 1769 par le sieur Lorient. La simplicité de son mécanisme

Les goûts dissolus de Louis XV ne pouvaient être satisfaits qu'à force de vexations, qu'à force d'attentats à la morale et aux droits les plus sacrés des familles. On multipliait les agents de la corruption, on protégeait, on récompensait les jeunes filles qui succombaient à leurs artifices; on arrachait de leurs foyers, on plongeait dans les cachots des prisons d'état, des maris, des pères qui osaient se plaindre de la séduction exercée envers leurs épouses ou leurs filles.

Ces immoralités n'étaient pas les seules qu'on eût à reprocher à Louis XV : ce roi voulait chercher dans la conduite déréglée de ses sujets une excuse à la sienne. En conséquence, on ne négligea rien pour qu'il fût régulièrement informé de toutes les intrigues galantes, de toutes les débauches de sa bonne ville de Paris. J'en parlerai bientôt.

La violation du secret des lettres autorisait l'improbité parmi les agents du pouvoir, et servait à établir ce principe faux et corrupteur qu'on ne peut gouverner sans tromper. Cette inquisition exercée sur les actions les plus secrètes des citoyens, laquelle avait pour objet, non la religion, non la morale, mais une stérile et coupable curiosité, ne servait qu'à multiplier les délations, les trahisons et les infâmes agents de l'espionnage.

Avec un gouvernement aussi corrupteur, avec tant de sources de dépravation, la morale ne pouvait dominer à Paris ni en France. Aussi, presque tous les individus de la domesticité et des administrations étaient-ils pervertis par l'exemple de leurs chefs.

la rendait très-supérieure à celle de Choisy : elle s'élevait, comme l'autre, de dessous le parquet couverte d'un service, avec quatre autres petites tables appelées *servantes* pour les besoins des convives; et, en descendant, l'ouverture du parquet se couvrait entièrement par des feuilles de métal qui avaient la forme agréable d'une rose. Ainsi, les artistes s'avilissaient en servant la débauche.

Ce mépris pour ce qui est juste et honnête, joint à l'état déplorable des finances mal administrées et plus mal employées, porta les ministres à fouler aux pieds toute pudeur. Ils ne rougirent pas de convertir Louis XV en accapareur et en monopoleur des blés. On connaît ce pacte secret et criminel qu'on a nommé *pacte de famine*.

Ce pacte, cause des disettes qui se sont manifestées pendant le cours de ce règne ¹, et dont j'ai un exemplaire sous les yeux, fut entrepris dès l'an 1730. Des agents secrets achetaient, enlevaient les blés des provinces, les affamaient, et puis revendaient ces blés pour le compte du roi. Tous les ministres partageaient cette infamie. On nommait les grains accaparés les *blés du roi*; on recommandait le plus grand secret. « M. de Montigni et M. le » contrôleur général sont à la tête de notre opération, » écrivait en 1730 un des agents; il n'est que le secret » qui puisse la soutenir ². »

Le secret des rois est le même que *le secret de la comédie*; il devient bientôt celui de tout le monde.

Dans l'Almanach royal de 1774, on vit figurer le nom du sieur Mirlavaud, avec sa qualité de *trésorier des grains au compte du roi*. A ce sujet parurent ces vers qui, s'ils ne sont pas bons, sont au moins historiques :

Ce qu'on disait tout bas est aujourd'hui public :
Des présents de Cérès le maître fait trafic;
Et le bon roi, loin qu'il se cache,
Pour que tout le monde le sache,
Par son grand Almanach sans façon nous apprend
Et l'adresse et le nom de son heureux agent ³.

¹ Les famines de 1744 et de 1752, etc.

² *La police dévoilée*, tome I, page 374.

³ *Mémoires secrets*, tome VII, 4^{or} février 1774. A cause de cette étrange révélation, l'Almanach royal de cette année fut très-recherché : le libraire Le

Je ne sais pas comment la noblesse , qui depuis longtemps considère le commerce comme une profession dégradante , indigne d'elle , a pu voir , sans se plaindre , le roi , son chef , faire le commerce des blés , et , ce qui est bien pis encore , en faire le monopole.

En 1765 , ce pacte de famine fut renouvelé et l'entreprise accordée aux sieurs le Rey de Chaumont , Chevalier , Rousseau , conseiller du roi , Perruchot , régisseur général des hôpitaux militaires , et Pierre Malisset , qui se qualifiait de chargé de la manutention *des blés du roi*¹.

Un homme , fort supérieur , par sa probité énergique , à tous ces misérables , conçut le projet hardi de faire saisir

Breton , qui l'imprimait , reçut une réprimande , et son imprimerie fut fermée pendant trois mois.

¹ Le scandale et le danger de ces accaparements de blés devinrent si évidents , qu'il fallut y porter remède. En conséquence , le parlement rendit , à la date du 29 août 1770 , un arrêt concernant le commerce des grains , arrêt dont voici le préambule : « Ce jour , la cour , toutes les chambres assemblées , délibérant sur le récit fait par un de ces messieurs , ledit jour , où les gens du roi en leurs conclusions , et considérant que les peuples n'ont pu encore recevoir , *des précautions prises par le roi pour leur soulagement , tout l'effet que ledit seigneur-roi en attendoit ; considérant que l'expérience démontre que les monopoles produisant la cherté excessive du blé , se perpétuent et se renouvellent chaque jour ; que d'ailleurs le roi lui-même a jugé nécessaire de faire en cette matière un autre règlement , qu'il a daigné annoncer et promettre , par sa réponse du 31 juillet , aux instances que son parlement avoit faites pour l'obtenir ; considérant que néanmoins ledit règlement n'est point encore fait , et que la cherté , suite des monopoles et des accaparements , continue au milieu de la moisson la plus favorable , de sorte qu'il devient indispensable et urgent d'y pourvoir , pour empêcher que la récolte actuelle ne soit enlevée aux peuples par des manœuvres qui les réduisent aux plus dures extrémités , en les privant de leur subsistance ; — La Cour... etc. , etc. »*

On voit , dans l'*Histoire de France au dix-huitième siècle* , par M. de Lacretelle , que Louis XV s'amusait à faire élever et baisser le prix des grains , dans la seule intention de grossir son trésor privé ; et que des courtisans , façonnés à tout approuver , baissaient les yeux avec quelque embarras , lorsque le roi leur montrait une carte sur laquelle il notait les variations des marchés , et faisait parade de son instruction dans un commerce décrié. (B.)

À la même heure, dans les bureaux, toutes les pièces qui constataient ce trafic infernal, et de le dénoncer au roi et à la France entière. Tout était disposé pour l'exécution; l'auteur, Prévost de Beaumont, sous un règne où la justice eût dominé, aurait mérité une couronne civique; la police, instruite de son dévouement, le fit arrêter et jeter dans les cachots de la Bastille, d'où il fut transféré dans ceux de Vincennes et ailleurs, puis rétabli à la Bastille, où il serait mort sans l'événement de la prise de cette forteresse¹. Cet acte généreux, quoique inconsidéré, puni par vingt-deux années de cachot, illustre la mémoire de Prévost de Beaumont; mais quelle réputation reste-t-il à ses persécuteurs?

L'imagination blasée de Louis XV le portait à chercher des jouissances dans le récit des jouissances des autres. Pour satisfaire cette fantaisie, rien de sacré ne fut respecté. Aucune perfidie, aucune bassesse, aucun attentat ne furent épargnés. Une armée savamment organisée, habile aux exercices, composée de plusieurs milliers d'agents de tous grades, travaillait nuit et jour, avec des soins extrêmes, à tromper, à corrompre, à trahir et à ramasser, jusque dans les boudoirs ou les alcôves, toutes les ordures de la débauche, pour en offrir le résultat à sa majesté.

On présentait au roi divers rapports, les uns chaque matin, les autres chaque dimanche. Ces rapports peuvent être divisés en cinq classes différentes.

¹ *La Police dévoilée*, tome I, page. 399.

Prévost de Beaumont était secrétaire du clergé il fut arrêté le 17 novembre 1768, et passa dans diverses prisons vingt-deux ans et deux mois. A Vincennes, il avait les fers aux pieds et aux mains et une planche pour lit; on le nourrissait avec deux onces de pain et un verre d'eau par jour. Il a droit à la reconnaissance de la postérité.

La première classe se composait des extraits des lettres décachetées à la poste.

La seconde , de ce qui concernait la conduite des princes et grands seigneurs de la cour , et leur débauche avec les plus fameuses courtisanes de Paris.

La troisième était relative aux mœurs des évêques et autres prélats.

La quatrième , à celles des ecclésiastiques surpris dans des maisons de débauche. L'archevêque de Paris recevait les doubles des rapports de cette classe.

La cinquième classe enfin se composait de nombreux rapports que faisaient journellement au lieutenant de police toutes les femmes qui tenaient à Paris des maisons de débauche.

Dans ce qui me reste à dire pour compléter le tableau de la corruption des mœurs pendant cette période , je prendrai ces cinq classes pour divisions , et à chacune d'elles j'ajouterai les notions que les monuments historiques me fourniront.

Le secret des lettres était journellement violé à la poste. On décachetait habilement toutes celles dont les adresses faisaient soupçonner qu'elles contenaient l'exposé de quelques intrigues galantes ou politiques ; on en faisait des extraits , et , après les avoir recachetées , on les renvoyait. L'intendant des postes venait tous les dimanches offrir au roi la somme de ces infidélités hebdomadaires. Ces extraits passaient quelquefois du roi aux ministres , qui souvent , entraînés par le plaisir de conter des anecdotes scandaleuses , divulguaient le secret des familles. L'administration , payée par le public pour transmettre la correspondance , abusait et de l'argent et de la confiance des particuliers. Ce ne fut point sous le règne de Louis XV

que commença cet usage criminel; il se pratiquait sous Louis XIV; et c'est au ministre Louvois, d'odieuse mémoire, qu'est due l'invention de cette insigne perfidie ¹. Voici ce qu'à cet égard on lit dans le Journal de madame du Hausset :

« Le roi avoit fait communiquer à M. de Choiseul le
 » secret de la poste, c'est-à-dire l'extrait des lettres qu'on
 » ouvroit; ce que n'avoit pas eu M. d'Argenson, malgré
 » toute sa faveur. J'ai entendu dire que M. de Choiseul
 » en abusoit, et racontoit à ses amis les histoires plai-
 » santes, les intrigues amoureuses que contenoient sou-
 » vent les lettres qu'on décachetoit... L'intendant des
 » postes apportoit les extraits au roi le dimanche. On le
 » voyoit entrer et passer comme un ministre pour ce re-
 » doutable travail. Le docteur Quesnay, plusieurs fois,
 » devant moi, s'est mis en fureur sur cet infâme ministère,
 » comme il l'appeloit; *je ne dinerois pas plus volontiers,*
 » disoit-il, *avec l'intendant des postes qu'avec le boucher* ². »

La seconde classe concernait des rapports sur les mœurs des princes et seigneurs. Ces rapports étaient extrêmement nombreux; il en a passé sous mes yeux plus de quinze cents. Chacun d'eux était écrit sur un cahier in-4°, contenant une douzaine de pages, et portant la plupart la signature du commissaire de police Marais.

J'en citerai des passages; mais auparavant, puisque je suis amené aux individus privilégiés, et pour ne pas intervertir l'ordre des temps, je placerai quelques faits qui prouvent que l'esprit de l'ancienne féodalité dirigeait

¹ *Mémoires de Duclos*, tome I, page 497.

² *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1817, Journal de madame du Hausset, page 282.

encore ces seigneurs ; dans la suite , je reviendrai aux rapports de la police.

Les exemples de dérèglements donnés par le régent furent aussi funestes à la morale publique que le système de Law le fut aux fortunes particulières. Il est certain qu'alors la soif de l'or , excitée par le système de Law , et le libertinage le plus excessif , autorisé par la conduite des chefs , pervertirent la masse des Français. Les germes de ces vices , maintenus par l'habitude , parfois comprimés et jamais étouffés , subsistaient à la vérité depuis les temps barbares ; mais , à l'époque de la régence , ils reçurent , surtout chez les hommes puissants , un développement funeste ; et le bien que faisait naître l'accroissement des lumières était sans cesse détruit par les mauvais exemples de la cour.

Parmi les princes de cette époque , le comte de Charolais , prince du sang , se distinguait par ses débauches et son cynisme , et surtout par des actes de férocité. Il nous offrait l'image des seigneurs féodaux des temps passés , et se faisait un jeu de la vie des hommes. En sa qualité de prince du sang , n'ayant rien à redouter des lois , ni même de l'opinion publique , il prouvait , par sa conduite , que le scélérat le plus dangereux dans une société est celui qui croit pouvoir l'être impunément.

A chaque meurtre qu'il commettait , il venait auprès du roi solliciter des lettres de grâce. Louis XV , en lui accordant une de ces lettres , lui dit : *La voilà : je vous déclare en même temps que la grâce de celui qui vous tuera est toute prête.*

Cette réponse n'a de la justice que l'apparence : elle provoque à des vengeances que les lois seules doivent

exercer ; elle décele l'insuffisance de ces lois et la faiblesse du monarque.

Le comte de Charolais , pendant le ministère du cardinal de Fleury , fut exclus de la cour. Ce cardinal redoutait pour son royal pupille la contagion de ses conseils ou de ses exemples féroces.

Son cynisme égalait son inhumanité. Il logeait en son hôtel , rue des Francs-Bourgeois , n° 21 , au Marais ; il se plaisait à se placer aux fenêtres qui avaient vue sur le couvent des Hospitalières de Saint-Anastase , ou filles de Saint-Gervais , et à y faire mille indécences devant ces religieuses. Ces filles , scandalisées par un pareil spectacle , firent construire entre l'hôtel et leur couvent un mur très-élevé qui interceptait les regards des habitants de l'un et de l'autre lieu. Ce mur existe encore. ¹⁾

A la suite de ce portrait qui nous retrace ~~les exploits~~ des anciens seigneurs féodaux , je place le récit d'une action faite dans le même temps , et par des personnes à peu près de même rang.

Antoine Joseph , comte de Horne , capitaine réformé , Laurent de Mille , aussi capitaine réformé , prétendu chevalier , et un nomme de l'Estang , complotèrent d'assassiner un riche agioteur , et de s'emparer de son portefeuille. Ils se rendirent dans la rue Quinquampoix ; et , sous prétexte de négocier pour cent mille écus d'actions , ils conduisirent , le 20 mars , l'agioteur dans un cabaret , rue de Venise , et le poignarderent. Le malheureux , en se débattant , fit assez de bruit pour qu'un garçon du cabaret , passant devant la porte de la chambre , l'ouvrît ; et voyant un homme baigné dans son sang , la fermât à deux tours et criât au meurtre.

i. Les assassins , se voyant enfermés , cherchèrent leur

salut dans la fuite. De l'Estang, qui faisait le guet dans l'escalier, se sauva aux premiers cris, courut à l'hôtel de la rue de Tournon, où il demeurait, y prit les effets les plus portatifs et s'enfuit. De Mille traversa toute la foule de la rue Quinquampoix; mais, suivi par le peuple, il fut arrêté aux Halles. Le comte de Horne fut arrêté, en se laissant tomber de la fenêtre de la chambre dans la rue. Le 29 mars suivant, ce comte et son complice furent roués vifs en la place de Grève.

Le comte de Horne s'avoua coupable. Sa famille fit de pressantes sollicitations auprès du régent; le criminel était son allié par la princesse sa mère. *Eh bien, dit-il, j'en partagerai la honte; cela doit consoler les autres parents.* Puis il récita ce vers de Corneille :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud ¹.

Les rapports que la police offrait au roi ne contenaient point des crimes de cette nature; crimes qui, il faut le déclarer, furent plus rares sous le regne de Louis XV que sous les rois ses prédécesseurs. Ces rapports, comme je l'ai annoncé, contenaient des aventures galantes et scandaleuses, des anecdotes sur les filles entretenues, actrices, danseuses, sur leurs fréquentes infidélités, leur passage rapide de l'opulence à la misère, des mains d'un entreteneur dans celles d'un autre; le prix de leurs faveurs, l'heure et le lieu où elles les livraient; la description, l'indication des parties de plaisirs, ou plutôt des débauches nocturnes que des seigneurs faisaient avec ces courtisanes. Ces témoignages de la turpitude des hommes

¹ *Mémoires de Duclos*, tome II, page 25.

~~polonais~~ étaient nommés *les nuits de Paris*. En voici quelques exemples.

En 1768, une figurante de l'Opéra se plaignait devant plusieurs seigneurs d'avoir perdu un entreteneur qui lui avait donné mille louis en cinq semaines : à ces mots, un seigneur polonais lui répondit que cette perte était facile à réparer; alors la Grandi lui déclara qu'elle ne voulait avoir d'amant qu'à condition qu'elle en recevrait un carrosse, deux bons chevaux et cent louis de rente bien assurés.

Le lendemain cette fille voit arriver à sa porte un superbe carrosse attelé de deux beaux chevaux, dans lequel se trouvent 150,000 livres en espèces, et de plus trois chevaux en lesse¹.

Cette brillante fortune fut peu durable. Voici ce qu'on lit dans un des rapports : « Lorsque le Polonais Ros.... » devint fou de la Grandi, mais fou jusqu'à l'engager à » porter son nom, il lui donna une montre de quarante » louis, un ajustement de dentelle, et un vis-à-vis attelé » de bons chevaux. Tout cela fut bien reçu, mais tout » cela ne fut point payé. Celui qui avoit vendu le car- » rosse, le sieur Blanchard, à l'hôtel d'York, va, entre » midi et deux heures, trouver la petite princesse à son » lever; et, comme elle croyoit que cet homme avoit » quelques grâces à lui demander, elle lui témoigna beau- » coup d'humeur sur ses chevaux qui ne savoient pas cou- » rir. Le sieur Blanchard, d'un air respectueux, jaloux » de la réputation de ses bêtes, lui proposa de les mener » lui-même à Longchamp. Elle lui permet d'être son co- » cher. Sur les boulevards, il lui propose, à cause de ses

¹ *Mémoires secrets*, au 14 mars 1768.

» nerfs délicats, de descendre, pour que, par de hardies
 » caracoles, il lui prouve tout ce que savent faire ses
 » chevaux sous un fouet savant. Elle regarde et ne les
 » voit plus; ils sont déjà sous la remise de leur maître.
 » Mademoiselle Grandi, toute honteuse d'être à pied, fut
 » trop heureuse de s'appuyer sur le bras d'un de ses
 » amoureux à l'heure... Le soir elle se consola du coup du
 » sort en apprenant qu'une de ses camarades, la demoi-
 » selle Haroirc, qui avoit son père pour portier, avoit
 » passé de son hôtel à l'Hôpital, pour avoir jeté dans la
 » rue un ordre du roi qui l'exiloit, toute maîtresse qu'elle
 » étoit d'un conseiller au parlement ¹. »

C'est à cette même fille que le prince de Lam... donna une paire de girandoles, et, dans un moment de mauvaise humeur, employa l'autorité du duc de Penthièvre pour se les faire restituer.

Le prince de C... donna dans le même jour un carrosse à la Duplan, et huit cents louis à la dame Montgautier, qui les mangeait avec un musicien. Ce prince prodiguait aussi l'argent à une autre fille appelée *la Pelain*, et disait d'elle : *Je l'ai prise, je ne sais pourquoi; je l'ai gardée, je ne sais pourquoi; et voilà au moins mille louis qu'elle me coûte, je ne sais pourquoi.*

Le fils du prince de C..., le comte de la M..., suivait les traces de son père. Le sieur de Sartines, lieutenant de police, très-flatté de favoriser les dérèglements des princes, remplissait l'indigne emploi d'intendant de leurs plaisirs, et ne rougissait pas de se vautrer avec sa magistrature dans le cloaque de la prostitution. La preuve de cette turpitude résulte de la lettre suivante que l'inspecteur Marais adressa, le 5 mars 1762, à ce magistrat :

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome 1, page 340.

Monsieur,

» J'ai eu l'honneur de vous informer que monseigneur
 » le comte de La M... était venu chez moi me demander
 » un homme qu'il pût avec confiance employer dans ses
 » affaires de galanterie. *Après avoir reçu vos ordres*, je lui
 » en ai envoyé un; et voilà les ordres que son altesse lui
 » a donnés : de faire en sorte de se lier avec madame
 » T... de M..., rue Feydeau, afin de savoir ce qu'on di-
 » soit de lui dans la maison; de s'informer si le duc de
 » Fr... n'y alloit point, ou quelques autres, sur le pied
 » d'amants, et de l'instruire exactement des jours où cette
 » dame iroit au spectacle Notre homme jusqu'à présent
 » s'est bien acquitté de sa commission. Il s'est lié avec
 » un des laquais de cette dame, qui s'est trouvé être
 » de son pays, lequel lui a dit que M. le comte de La
 » M... étoit fort amoureux de sa maîtresse, mais qu'il
 » n'étoit pas le seul; que M. le duc de Fr... l'étoit
 » aussi et venoit souvent la voir, ainsi qu'un grand offi-
 » cier aux gardes d'Est... qui paroissoit être très-bien
 » avec elle. Ce garçon lui avoit ajouté que sa maîtresse
 » avoit raison; que son mari la traitoit durement, et que,
 » dernièrement, la voyant le matin en peignoir, ses che-
 » veux déployés, il lui avoit dit en présence de plusieurs
 » de ses gens : *Savez-vous bien, madame, à qui vous res-*
 » *semblez comme cela? A une fêffée p.....*; et qu'elle s'étoit
 » mise à pleurer, etc. ¹ »

L'inspecteur Marais servit encore le même prince dans ses intrigues avec une ^{1re} demoiselle de Montallet, dont le marquis de Vil... étoit ^{2e} jaloux, et dans ses amours avec

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome I, page 327

la baronne de Was... Le prince payait amplement les services de cet inspecteur, que le lieutenant de police autorisait.

L'intendant Rouillé d'Orfeuil, dînant avec plusieurs personnes, et s'apercevant qu'une fille nommée Caroline avait les yeux fixés sur la bague d'une des convives, au dessert, acheta cette bague cent louis, et en fit cadeau à Caroline.

Le comte Du Barry, par ses prodigalités envers les plus fameuses courtisanes, en comblant de richesses les Thevenet, les Morancé, les Dubois, etc., fit hausser le prix de leurs charmes. Sans lui la belle et bête Duthé, que les riches libertins de l'Angleterre se disputaient l'or à la main, n'aurait pas fait payer au vieux de Cha... un balai deux ou trois mille louis; sans lui le baron d'O... n'aurait pas logé dans un hôtel magnifique la baronne de Burman¹, ne lui aurait pas donné onze plats d'argent et pour quinze cents francs de porcelaines, etc. : cette baronne, maîtresse de l'acteur Julien, avait, sous le nom de *la petite Lecoq*, dans la rue Feydeau, sollicité les passants de monter chez elle.

Le Polonais Pot..., pour une nuit, celle du 28 au 29 juin, donne à la demoiselle Touthville des girandoles de douze mille livres, et lui promet, sur son honneur, une maison montée, carrosse, laquais à livrée, etc.

Le sieur Bertin, trésorier des parties casuelles, loge dans un hôtel, rue du Croissant, la demoiselle Vadé, lui

¹ Ces courtisanes, par suite de leur alliance avec de grands seigneurs prenaient ou étaient autorisées à prendre les noms et les titres de leurs amants. Le marquis de La Platerie, rencontrant au spectacle la baronne de Moresus, s'écria *Eh! depuis quand, Jeanneton, es-tu baronne?*

La comtesse de Sabatini était fille d'un sergent du régiment de Barrois, gardes-suisse, et d'une vivandière, etc., etc.

remet une bourse de deux mille louis pour le ménage , une autre bourse pleine de cinq cents louis pour ses menus plaisirs , un écrin contenant des diamants pour quarante mille livres , de la vaisselle plate , du linge , des étoffes , etc.

Le duc de Richelieu , pour donner des arrhes à la demoiselle Maupin , met en gage sa plaque de l'ordre du Saint-Esprit , toute couverte de diamants , plaque que le vulgaire nommait *crachat*. Sur quoi on fit le couplet suivant :

Judas vendit Jésus-Christ
Et s'en pendit de rage ;
Richelieu , plus fin que lui ,
N'a mis que le Saint-Esprit
En gage , en gage , en gage.

Je ne tarirais pas sur des exemples semblables. Une ridicule émulation s'était établie entre les seigneurs français et étrangers ; c'était à qui , plutôt par fanfaronnade que par débauche , se ruinerait avec le plus d'ostentation pour enrichir ces misérables filles. Cette mode extravagante tendait à égaliser les fortunes , à faire circuler rapidement le numéraire , à vivifier les arts du luxe , à décourager et ruiner les arts utiles et les bonnes mœurs.

Tous les seigneurs n'étaient cependant pas aussi prodigues que ceux dont je viens de rapporter les exemples. Onze princes ou seigneurs se rendirent , le 22 avril 1774 , chez la Brissaut , une des fameuses appareilleuses de Paris. Elle leur donna à souper , et leur fournit quatre filles , du nombre desquelles était la demoiselle de Bussy ; et ces onze princes ou seigneurs , que je pourrais nommer , ne lui donnèrent tous ensemble que neuf louis. Cet événement fit grand bruit , et excita les murmures et l'a-

l'immadversion des nombreux habitués des boudoirs et des lieux de débauche.

Plusieurs autres personnes avaient pris le parti d'associer le libertinage à des règles d'économie.

M. de Bour... demande à la demoiselle Souville la clef de son secrétaire, sous prétexte de vouloir écrire une lettre; elle la lui donne. Il lui prend son portefeuille où était un billet de lui de vingt mille livres, avec la promesse de passer contrat; dix mille francs de billets de ferme, des boucles d'oreilles et cent louis d'argent. Il s'enfuit avec ce butin. Il lui rendit tout ce qui ne venait pas de lui ¹.

L'abbé de Salze retenait la grande Mercier dans une chambre garnie, et ne lui donnait aucune robe, persuadé qu'elle n'oserait sortir en casaquin.

Le banquier Toquini, pour trois robes, un peu de linge et la somme de trois cents livres par mois, obtint Marie Testard, brillante de jeunesse, et fit la noce chez ses père et mère.

Un architecte ayant promis à une danseuse d'Opéra un hôtel qu'il devait bâtir à ses frais, lui envoya un bâtiment en pain d'épices, où rien ne manquait, pas même les garçons frotteurs. Quelques nobles se montrèrent plus vils que les malheureuses qu'ils entretenaient. « Le comte » Du Barry, lit-on dans un des rapports de la police, regarde la Vaubernier comme une terre, l'alferme tantôt » au duc de Richelieu, tantôt au duc de Vil...; elle lui » rapporte beaucoup ². »

On lit dans un autre : « La demoiselle Sainte-Foi a mis » en gage pour le marquis de Dur..., pour plus de six

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome II, page 123.

² *Idem*, tome II, page 137.

« mille livres d'effets ; elle a endossé pour lui quatre let-
 » tres de change ; elle est même décrétée pour lui de
 » prise de corps ; et il la quitte , et c'est pour prendre la
 » Clermont. Comment toutes les filles ne s'entendent-elles
 » pas pour couper les vivres à un marquis qui est plus
 » méprisable qu'elles ' ? »

Voici un rapport de l'inspecteur Marais , daté du
 27 avril 1764.

1/ « M^{onsieur} de R...-Ch... est venu chez la Montigny
 » lui faire une proposition qui lui a paru fort extraordi-
 » naire. Ce seigneur , après avoir exigé d'elle un secret
 » inviolable , lui a dit qu'il falloit qu'elle lui trouvât un
 » homme jeune , sain , grand , fort et vigoureux , et qui
 » ne fût point connu , pour avoir affaire à une dame de
 » la première condition , fort aimable , et qui n'avoit ja-
 » mais communiqué qu'avec son mari , mais qui étoit
 » curieuse de goûter des plaisirs avec un autre homme.
 » La Montigny lui a demandé pourquoi il ne la conten-
 » toit pas lui-même ; il lui a répondu : *Cela ne se peut :*
 » *elle a bien voulu se confier à moi ; il y a même des raisons*
 » *pour cela , et il faudra que celui que tu nous trouveras con-*
 » *sente que je vienne le prendre le soir chez toi et que je*
 » *l'emène les yeux bandés dans une petite maison où sera*
 » *cette dame , et qu'il la satisfasse en ma présence. Surtout*
 » *qu'il ne soit ni garde du roi , gendarme , mousquetaire , ni*
 » *soldat aux gardes , parce qu'il pourroit reconnoître cette*
 » *dame lorsqu'elle va à la cour. Je voudrois que ce fût un*
 » *homme de la lie du peuple , et qu'il arrivât , si faire se peut ,*
 » *de province : au reste il sera bien payé ; et toi , tu peux être*
 » *sûre que tu seras plus que contente , car cette dame sait*

» *bien que c'est à toi que je dois m'adresser ; mais si tu com-*
 » *mets la plus légère indiscretion, tu es une femme perdue sans*
 » *ressource.* »

» La Montigny lui a promis le secret ¹, et de donner ses
 » soins pour lui trouver un homme tel qu'il le deman-
 » doit, mais qu'il lui falloit un peu de temps pour y par-
 » venir. M. de Ch.... est déjà revenu quatre fois ; mais elle
 » n'a rien voulu faire sans me le communiquer , dans la
 » crainte où elle est qu'on *ne détruise son étalon*, et que ,
 » pour ensevelir le mystère , on ne lui fit à elle-même un
 » mauvais parti ².

» J'ai demandé à la Montigny si elle ne se trompoit pas
 » et si elle connoissoit bien M. de R...-Ch .. Elle m'a ré-
 » pondue qu'elle étoit sûre de son fait, que ce M. Ch.
 » avoit la livrée de R. ; qu'il avoit été ci-devant colonel
 » des grenadiers de France ; qu'elle le croyoit aujour-
 » d'hui maréchal de camp ; qu'il pouvoit avoir tout au
 » plus trente ans, qu'il étoit blond de cheveux, le visage
 » fort maigre et les joues creuses ; en outre, qu'elle ne
 » pouvoit pas s'y tromper, parce qu'il avoit eu accom-
 » pagnement avec elle du temps qu'il étoit encore aux grena-
 » diers de France. Je soupçonne que cette dame est dans
 » l'impuissance d'avoir des enfants avec son mari ; qu'il
 » lui est intéressant, ainsi qu'à son mari, d'en avoir,
 » que c'est peut-être même la femme de M. de R...-Ch... ;
 » et que, ne voulant point commettre sa réputation par une
 » intrigue galante, ils sont d'accord. J'ai très-fort recom-

¹ Secret bien gardé ¹

² Elle craignoit pour lui et pour elle le sort des étudiants de Paris, que la reine Jeanne de Bourgogne attirait à son hôtel de Nesle, et qu'après en être satisfaite, elle faisait renfermer dans un sac et jeter du haut de sa fenêtre dans la Seine.

» mandé à la Montigny de ne rien faire sans m'en rendre
» compte, afin d'avoir le temps de prendre votre avis.

» *Signé, MARAIS* ¹. »

On ne sait rien de plus sur cette affaire assez remarquable.

Malheur à la jeune bourgeoise de Paris que la nature avait douée de quelque beauté ! elle ne tardait pas à céder aux séductions dont on l'environnait, ou à tomber involontairement dans les pièges qui lui étaient tendus. Voici l'extrait d'un autre rapport. « Le duc de Ch... a soupé, le
» 29 mars 1774, rue Blanche, n° 2, avec le duc de
» Lau..., le duc de Fr..., Fitz..., Confl..., le marquis de
» Lav..., le marquis de Cler... et le comte de Coi... Ils
» avoient trois demoiselles de compagnie. On y parla
» beaucoup de la fille d'un peintre de la rue des Saints-
» Pères, qui ne vouloit pas se rendre. Un abbé avoit offert,
» de la part du duc de Lux..., à ses père et mère, six mille
» livres de rente et mille livres d'argent. M. de Sainte-
» F..., trésorier de la marine, en donnoit davantage.
» M. de Fitz... voulut parier cent cinquante louis que
» sous huit jours il la livreroit à M. de Confl... La prési-
» dente Brissaut (fameuse maîtresse de maison de débau-
» che) a représenté qu'aucune jeune fille ne pouvoit être
» mise dans le commerce, sans qu'elle lui eût signés ses let-
» tres de maîtrise. On décida qu'elle partageroit avec ce
» duc la gloire et le profit de cette conquête ². »

Le duc de Fr..., qui imitoit les vices de son père le duc de R... sans avoir ses brillantes qualités, mêlait l'atrocité

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome I, page 342.

² *Idem*, tome II, page 418.

aux excès de sa débauche. Voici comment Gilbert nous raconte un de ses exploits dont l'infamie est éternisée par les talents de ce poète :

Mais ce voluptueux , à ses vices fidèle ,
 Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
 La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur ;
 Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur
 Volez ; et que cet or , de mes feux interprète ,
 Coure avec ces bijoux marchander sa défaite
 Qu'on la séduise. Il dit : ses eunuques discrets ,
 Philosophes abbés , philosophes valets ,
 Intriguent , sèment l'or , trompent les yeux d'un père.
 Elle cède , on l'enlève : en vain gémit sa mère.
 Echue à l'Opéra par un rapt solennel ,
 Sa honte la dérobe au pouvoir paternel ' .
 Cependant une vierge , aussi sage que belle ,
 Un jour à ce sultan se montra plus rebelle ;
 Tout l'art des corrupteurs , auprès d'elle assidus ,
 Avait pour le servir fait des crimes perdus.
 Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse '
 Voilà que dans la nuit , de ces fureurs complice ,
 Tandis que la beauté , victime de son choix ,
 Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois ,
 Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires ,
 Il court , il livre au feu les toits héréditaires
 Qui la voyaient braver son amour oppresseur ,
 Et l'emporte mourante en son char ravisseur.
 Obscur , on l'eût flétri d'une mort légitime ;
 Il est puissant : les lois ont ignoré son crime ' .

A ce portrait, M. le duc de Fr..., quoiqu'il ne fût point nommé, se reconnut très-bien, et s'en plaignit à la police. Gilbert écrivit à ce duc une lettre où il déclare qu'il n'a pas eu le dessein de peindre ses actions. « Pouvez-vous

' Une fille reçue à l'Opéra ne pouvait plus être réclamée par ses père et mère ; elle était soustraite à leur autorité. Louis XIV avait ordonné que ce théâtre se-rait, pour les filles débauchées, un asile contre les poursuites de leurs parents. Elles pouvaient impunément s'y livrer au libertinage.

' *Oeuvres de Gilbert, mon Apologie.*

« *vous reconnaître*, dit-il, dans des vers où je peins un
» personnage si contraire à M. le duc ? »

Voici un extrait du testament de la demoiselle Bouscarelle, que le comte D... avait séduite, et qui devint sa victime.

« Un jour que j'étois seule avec le sieur Du..., alors in-
» commodé des yeux, il fit monter dans sa chambre à
» coucher, où il étoit alors, rue des Petits-Champs, le
» nommé Creps, l'un de ses valets de chambre; et lors-
» qu'il fut entré, il ferma la porte à double tour, mit la clef
» dans sa poche et lui ordonna d'avoir sur-le-champ avec
» moi et devant lui, comte D..., les particularités les plus
» grandes; ce que je regardai d'abord comme une plai-
» santerie qui augmenta la fureur de ce malheureux, au
» point de nous menacer l'un et l'autre, le couteau à la
» main, de nous poignarder, si nous ne satisfaisions ses
» désirs auxquels la nécessité me contraignit. Tout ce qui
» se passa pendant ce temps entre son valet de chambre et
» lui m'a tourné le sang, au point que je meurs de regret
» et de chagrin d'y avoir innocemment contribué, etc. »

Cette malheureuse mourut, en effet, de la vive émo-
tion que lui causa cette scène. Ce fut peu de jours avant
sa mort, le 50 avril 1775, qu'elle rédigea le testament
dont je donne ici un extrait; testament dont les parents
de cette demoiselle adressèrent une copie, avec un mé-
moire, au ministre, qui renvoya le tout au lieutenant
de police. Celui-ci mit en marge, *point de réponse*².

On voit qu'à ces actes de débauche se mêlaient quel-
quefois des traits atroces que favorisait l'impunité, et qui
appartiennent à l'antique féodalité dont les traditions

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome I, page 426.

² *Idem*, tome II, page 475 et suiv.

n'étaient pas encore effacées dans la mémoire des princes et seigneurs.

« Un grand seigneur est , dit Montesquieu , un homme » qui voit le roi , parle aux ministres , qui a des ancêtres , » des dettes et des pensions. S'il peut , avec cela , cacher » son oisiveté par un air empressé ou par un feint attachement pour les plaisirs , il croit être le plus heureux » des hommes ¹. »

Les excès de la corruption étaient des titres de gloire parmi eux ; ils se faisaient une sorte de réputation par des souillures , des turpitudes et quelquefois par des crimes. Quand ils en comettoient , leur espèce d'honneur restait intact ; il n'était blessé que lorsqu'on leur en faisait le reproche. Accoutumés aux compliments , à l'étiquette , au cérémonial , ils mentaient sans scrupule , comme on ment dans une cour ; ne disaient point ce qu'ils pensaient , et souvent ne pensaient point ce qu'ils disaient. Ils semblaient rougir du caractère de leur sexe , et aspirer aux faiblesses du sexe féminin , à sa frivolité , à ses recherches pour la parure , à la futilité de ses goûts. Jugant de tout sans rien savoir , ils savaient , comme le dit Montesquieu , « longtemps parler sans rien dire. » Tels étaient les hommes adorés des femmes , qu'elles qualifiaient d'*hommes charmants* , et que le vulgaire nommait *petits-maitres*.

Régularité de conduite , bon ordre dans les affaires , exactitude à remplir ses engagements , c'était à leurs yeux des soins vulgaires ; c'était vivre *bourgeoisement* que de payer ses dettes. Il étoit du bon ton d'emprunter avec de basses sollicitations , puis de repousser avec dédain ses

¹ *Lettres persanes* , lettre 88.

créanciers ; et sur ce dernier point , il faut le dire , la noblesse française s'est acquise une réputation durable.

Ces défauts , ces ridicules , ces vices , embellis par un jargon de coterie , par des manières aimables , ou rehaussés par le ton de l'orgueil ou l'air de suffisance , étaient en général les habitudes des princes et seigneurs ; mais , je le déclare avec plaisir , il existait sous ce règne des exceptions très-distinguées , plus nombreuses même que sous celui de Louis XIV. Dans la même classe où la corruption et la frivolité avaient établi leur empire , il se trouvait des hommes qui s'honoraient d'être rebelles à leurs lois.

Il fut des individus , même de cette classe , qui surent se préserver de la contagion générale. Il en fut d'autres chez lesquels les habitudes n'avaient pas entièrement éteint les lumières de la raison. Les uns et les autres , frappés du spectacle hideux que présentait la société , en recherchèrent les causes , et les trouvèrent dans le gouvernement. De là ces nombreux écrits auxquels les ministres ne répondaient que par des lettres de cachet. De là vint un parti d'opposition qu'on nomma des *philosophes* : parti qui fut en butte aux persécutions des protecteurs des abus et des vices , et aux clameurs de tous ceux qui se trouvaient intéressés au maintien des vieilles erreurs. Je parlerai dans la suite de ce parti.

Passons à la troisième classe des rapports de la police dont le roi repaissait sa curiosité ; rapports concernant les mœurs des évêques et autres prélats ; j'y joindrai quelques réflexions ainsi que des exemples puisés à d'autres sources.

On a vu que depuis l'époque où les évêques furent comblés de richesses et de pouvoir par les barbares qu'ils aidèrent à envahir la Gaule , la corruption s'établit parmi

ces prélats. Ils joignirent, à quelques exceptions près, les vices de l'opulence oisive à ceux des courtisans et des militaires. Mais dès que l'esprit humain fut sorti des entraves de la barbarie, et qu'on eut commencé à estimer les hommes, non d'après leur richesse et leur puissance, mais d'après leurs talents et leurs actions, les évêques furent meilleurs ; et tous parurent l'être ; car, si tous n'eurent pas les vertus de leur état, presque tous en observèrent au moins les bienséances. Cette amélioration ne commença à se faire apercevoir que sous le règne de Louis XIV. Malgré les richesses corruptrices des évêques, leurs mœurs auraient certainement fait quelques pas de plus vers la perfection, sans le scandale de la cour du régent : tout ce qui en approchait fut atteint de la contagion.

J'ai fait assez connaître cet infâme abbé Dubois, et je ne rappelle ici son nom que pour dire que, si son élévation au premier ministère fut la honte du prince qui gouvernait, son élévation au cardinalat couvrit d'ignominie la cour de Rome ¹.

¹ Clément XI refusa constamment le chapeau de cardinal à cet abbé, malgré les sollicitations des évêques de France, qui voulaient faire leur cour au régent ; mais, ce pape étant mort le 49 mars 1724, son successeur, Innocent XIII, fut moins difficile. Les intrigues du jésuite Lafiteau et deux millions que Dubois fit repandre dans la famille du nouveau pape eurent un plein succès.

— On prétend même que le nouveau pape ne fut élu qu'après avoir promis à Dubois de l'élever au cardinalat ; moyennant cette promesse, la France devait favoriser son élection, par tous les moyens dont elle disposait à Rome. Le cardinal de Conti dut sa tiare à ce pacte anti-canonique. Dubois, de son côté, avait promis aux jésuites qui sollicitaient pour lui le cardinalat, de faire enregistrer par le pape la bulle *Un genitus*, et tint parole. Le clergé, trois ans après, eut la lâcheté d'élire d'une voix unanime, le cardinal Dubois président de l'assemblée tenue au mois de mai 1723. Cependant l'enregistrement, promis par Dubois, n'eut pas lieu sans quelques difficultés sérieuses, même au grand conseil. (B.)

Parmi les évêques français, aucune voix ne s'éleva, aucune protestation ne fut faite contre la déshonorante admission de ce misérable aux plus hautes dignités de l'Église; et ce silence est pour ces évêques une tache qui ne s'effacera jamais. Quel était donc l'état de dégradation et de servilité du clergé? Il ne savait montrer de la ténacité que pour de vaines pratiques, des arguties dogmatiques, des puérilités d'étiquette, et il restait sans courage pour défendre la cause des bienséances, de la morale, pour défendre l'honneur de sa corporation. On vit trois évêques, parmi lesquels, je le dis avec peine, se trouvait l'illustre Massillon, s'avilir, en prêtant leur saint ministère à la consécration d'un homme que le régent lui-même traitait, avec raison, de *drôle*, de *coquin*, de *scélérat*.

Cet état d'abjection est un indice de la corruption des prélats. Il ne peut y avoir de bonnes mœurs là où manque un énergique dévouement aux devoirs, une forte indignation contre des actes criminels; là où de pareilles turpitudes sont approuvées par le silence.

Dubois trouva, parmi les évêques de cour, des serviteurs et des complices. Au premier rang de ces derniers, il faut placer le jésuite Lafiteau, qui fut évêque de Sisteron, et son agent à Rome. Voici ce que l'abbé de Tencin écrivait, à sa sœur sur cet évêque jésuite : « L'évêque » de Sisteron est parti d'ici avec la vér...; c'est apparemment pour se faire guérir qu'il va à la campagne ¹. »

« Le jésuite Lafiteau, dit Duclos, fut un des instrumens que le cardinal Dubois employa avec succès; il le connoissoit pour un fripon, mais il ne l'en estimoit

¹ *Mémoires de Duclos*, tome II, page 154.

» pas moins... Il l'avoit fait évêque pour le retirer de Rome,
» où il avoit su que Lafiteau payoit ses maîtresses et ses
» autres plaisirs de l'argent qu'on lui envoyoit pour le dis-
» tribuer dans la maison du pape, lorsqu'il étoit question
» du chapeau de Dubois. Lafiteau avoit le caractère d'un
» vrai valet de comédie : fripon, effronté, libertin, nulle-
» ment hypocrite, mais très-scandaleux et grand consti-
» tutionnaire. Voici ce que je lis dans une lettre du car-
» dinal Dubois au cardinal de Rohan :

» En suivant le chemin que l'évêque de Sisteron m'a
» marqué avoir fait faire à des montres, à des diamants,
» j'ai trouvé des détours bien obscurs, et d'autres
» clairs... »

« Lafiteau, continue Duclos, n'avoit pas employé pour
» ses plaisirs tout l'argent qu'il avoit reçu pour la promo-
» tion de Dubois : il en avoit répandu dans la domesticité
» du pape ; mais il comptoit en recueillir le fruit pour
» lui-même. L'abbé de Tencin écrivoit à sa cour : il est
» certain que l'évêque de Sisteron prétendoit se faire car-
» dinal ; je le sais du camérlingue.

» Lafiteau fut chargé d'engager le régent à nommer
» Dubois premier ministre. A peine eut-il entamé la ma-
» tière, que le régent, voyant où il en vouloit venir, l'in-
» terrompt : *Que diable veut donc ton cardinal ? Je lui laisse*
» *toute l'autorité du premier ministre ; il n'est pas content s'il*
» *n'en a pas le titre. Eh ! que fera-t-il ? combien de temps en*
» *jouira-t-il ? il est pourri de vér... Chirac, qui l'a visité,*
» *m'a assuré qu'il ne vivra pas six mois. — Cela est-il bien*
» *vrai, monseigneur ? — Très-vrai ; je te le ferai dire. — Cela*
» *étant, reprit l'évêque, dès ce moment je vous conseille de*
» *le déclarer premier ministre, plus tôt que plus tard*¹. »

¹ *Mémoires de Duclos, tome II, page 170.*

Le cardinal de Polignac, connu par ses négociations, par ses intrigues politiques et galantes avec la duchesse du Maine, par ses talents variés et par son poëme intitulé l'*Anti-Lucrèce*, grand dissipateur, était aimable pour tout le monde, excepté pour ses créanciers qu'il ne payait pas; il mourut accablé de dettes. Il doit, à plusieurs titres, être mis au rang des prélats immoraux de cette époque.

Lorsque Louis XV eut pris les rênes de l'état, les mêmes désordres continuèrent chez les prélats français, mais avec moins d'éclat : ils mirent plus de soin à les cacher

La police, dans ses minutieuses explorations, ne parvenait qu'avec grande peine à découvrir leurs dérèglements. Ces évêques à voitures, dans leurs visites galantes, ne pouvaient être atteints par des espions à pied. Un de ces derniers, en 1760, étant à la poursuite de l'évêque d'Orléans qui courait en voiture au faubourg Montmartre, dit dans son rapport : « Comme ces messieurs » ont des voitures, et qu'ils vont très-vite, il faudroit avoir » un *train* pour leur compte; ce qui seroit le moyen de » faire des observations sûres ¹. »

Cet évêque se nommait de Jar...; il était de notoriété publique, à Paris, qu'il entretenait une fameuse danseuse de l'Opéra, appelée Guimard. Le même rapport parle de l'abbé de Brie..., dont la police suivait pareillement les pas, et qui pourrait être le même que celui qui devint depuis archevêque de Sens et cardinal de Loménie.

Voici ce que, dans des mémoires du temps, on lit sur cet évêque d'Orléans, auquel la marquise de Pompadour fit donner la feuille des bénéfices :

¹ *La Chasteté du Clergé de voilée*, seconde partie, page 50.

« Elle l'a préféré, parce qu'elle l'a connu neutre dans » les affaires du temps, et qu'elle a su de la police qu'il » reçoit des filles de la rue Saint-Honoré, et qu'il fait des » orgies, etc. Il y a une analogie singulière entre une » maîtresse royale et un prélat de cette sorte. *Seroit-il possible*, disoit la marquise au lieutenant de police, *que cet évêque eût été surpris avec une fille ?... — Une fille !* répliqua le magistrat ; *il en avoit bien ramassé sept* ¹. »

Les limiers de la police parvinrent à découvrir les intrigues de l'évêque de Liège avec la courtisane Deschamps. Ils surent qu'il prodiguait à cette fille ses revenus ecclésiastiques ; qu'il l'avait magnifiquement logée ; que sa chaise percée même était garnie de dentelles ; que cette fille, malgré tant de bienfaits, se moquait de son évêque entreteneur ; qu'elle l'appelait *ma calotte* ; qu'elle ne se piquait point de fidélité ; et qu'un jour, montrant ses riches appartements à M. de Sal..., officier suisse, son amant, elle lui dit : *Un baiser de plus à ma calotte paiera tout cela* ².

Un autre rapport parle des relations de débauche des évêques d'Orléans et de Grasse avec la dame Chavasse ³.

M. de N..., évêque de Lescar, est signalé par ses liaisons galantes avec la dame Da..., épouse d'un conseiller au parlement de Pau ⁴.

Le prince de R..., coadjuteur de l'archevêque de Strasbourg, vend plusieurs terres pour payer les dettes de madame de Fleury, sa maîtresse ⁵.

¹ *Anecdotes de la cour de France pendant la javeur de la marquise de Pompadour*, page 404.

² *La Police de Paris dévoilée*, tome II, page 144.

³ *Idem*, tome II, page 158.

⁴ *Idem*, page 159.

⁵ *Idem*, page 165.

M. Rop.... évêque de Senlis , est en commerce d'amour avec la comtesse du Romain ¹.

Un autre rapport du 3 juillet 1755 fait mention de l'évêque de Lavaur ; d'un homme qui auprès de lui remplissait l'emploi que l'abbé Dubois avait rempli auprès du régent ; d'une jeune marchande de fraises que cet homme fit monter dans la chambre du prélat ; de ce qui se passa entre elle et lui , et de l'argent qu'elle en reçut ².

Quelques autres évêques, et surtout ceux qui, sans nécessité, abandonnaient leurs diocèses pour faire de longs séjours à Paris , se livraient à de pareilles souillures.

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage d'offrir le tableau de ces désordres. Si j'y étais obligé , je n'oublierais pas de leur opposer la régularité de plusieurs prélats, dignes de leur saint ministère ; d'opposer leurs vertus aux vices du plus grand nombre. Je n'oublierais pas, notamment, Henri François-Xavier de Belsunce , évêque de Marseille , qui , quoique élevé par les jésuites, s'illustra en exposant chaque jour sa vie pour secourir les malheureux habitants de cette ville , désolés par le fléau de la peste. Pope a célébré le vertueux dévouement de ce prélat.

Il serait plus doux pour l'historien d'avoir à célébrer de pareilles actions , que d'avoir à peindre les bassesses , les intrigues , l'ambition , les débauches des prélats de la cour.

Les évêques qui , à cette époque , occupèrent le siège de Paris , ne présentent ni ces vices ni ces vertus. A Charles-Gaspard-Guillaume de Vintimille , ami de la paix et

¹ *La Police de Paris dévoilée* , tome I, page 354.

Bastille dévoilée quatrième livraison, page 452, 453

de la table , succéda presque immédiatement , en 1746 , Christophe de Beaumont. Charitable envers les pauvres , surtout envers les pauvres de la noblesse , il ne l'était guère envers ceux dont les opinions différaient des siennes. Son manque d'instruction fortifiait son opiniâtreté excessive , et l'aveuglait sur le rôle que les jésuites lui faisaient jouer ; rôle dont il s'acquittait avec autant d'ardeur que de bonne foi. Il ne s'est jamais douté de l'empire que ces pères exerçaient sur lui : il était devenu leur instrument. Il persécutait autant qu'ils le voulaient , autant qu'il pouvait le faire , les jansénistes et les philosophes. Ses mœurs étaient pures ; il voulait que celles de tous les prêtres de son diocèse fussent de même. Il employa , pour parvenir à ce but , des moyens un peu jésuitiques , et qu'une probité délicate ne pourrait approuver.

La police était , comme je l'ai dit , péniblement occupée chaque jour à rechercher , à recueillir , dans tous les mauvais lieux de la capitale , les noms de toutes les personnes qui avaient la faiblesse de s'y rendre ; et même , ce qui est plus honteux , à décrire avec détails la nature des plaisirs que ces personnes y avaient pris. On en faisait des rapports ; on en dressait des procès-verbaux en forme ; et ce ramas de souillures était , je le répète , régulièrement offert au roi qui s'en amusait , ou bien y trouvait des exemples de corruption propres à autoriser la sienne.

L'archevêque de Paris , sans doute plus inspiré par son zèle que par son goût , voulut être de moitié dans cette royale curiosité : on lui faisait parvenir les doubles des procès-verbaux dressés contre les prêtres pris en flagrant délit.

Ce sujet m'amène à placer les rapports de la police qui concernent la quatrième classe : celle des ecclésiastiques subalternes.

On exerçait sur ces ecclésiastiques une surveillance bien plus rigoureuse que sur les personnes des autres états.

Les femmes qui tenaient des lieux de débauche, toutes attachées à la police, étaient obligées de rendre un compte exact de tous ceux qui se présentaient chez elles ; et, de plus, lorsqu'un prêtre ou un moine y arrivait, elles étaient tenues d'en donner aussitôt avis à un officier de police, qui se hâtait de venir troubler des plaisirs payés d'avance, et faisait subir un interrogatoire à ces malheureux qui, honteux et confus, étaient encore assaillis par la crainte d'être persécutés et privés des bénéfices auxquels ils aspiraient.

Le prêtre, dans cette occasion désagréable, aurait pu dire à l'archevêque : « La continence que vous m'avez imposée est au-dessus de mes forces ; et les lois de la nature sont plus anciennes, plus impérieuses que celles des hommes, que celles des prêtres qui ont voulu se distinguer en affectant une perfection impossible. » Il aurait pu demander aux agents de la police : « De quel droit attendez-vous à la liberté d'un citoyen ? Mon action peut être blâmable ; mais elle ne trouble point l'ordre public ; elle ne blesse aucun intérêt particulier. » Vous autorisez les filles publiques à séduire les passants ; j'ai cédé à une séduction dont vous êtes les auteurs, les complices. Quel est le plus coupable, ou de celui qui tend des pièges continuels à l'innocence, ou de celui qui s'y laisse entraîner ? de celui qui provoque au délit afin d'être autorisé à le punir, ou de celui qui

» cède à la provocation ! » Je ne fais point l'apologie de l'incontinence des ecclésiastiques ; mais je blâme la police qui avait la perfidie de punir un délit dont elle était la première coupable.

Sans m'arrêter sur le mérite de ces formes inquisitoires , je dirai que la révolution a mis au grand jour des secrets condamnés à d'éternelles ténèbres ; qu'elle a fourni à l'histoire des mœurs de nombreux et précieux matériaux , parmi lesquels on distingue deux recueils composés chacun de deux volumes. L'un , intitulé *la Chasteté du clergé dévoilée* , est uniquement consacré aux ecclésiastiques d'un rang inférieur ; il contient , dans toute leur intégrité , une partie des procès-verbaux et rapports rédigés contre ceux que la police avait surpris dans de mauvais lieux ; l'autre , qui a pour titre *la Police de Paris dévoilée* , mentionne , seulement par extrait , un très-grand nombre de ces pièces.

Dans le premier recueil , qui s'étend depuis 1754 jusqu'en 1766 , on compte deux cent six ecclésiastiques , dont quatorze moines ou religieux de divers couvents de Paris , surpris en flagrant délit ¹ ; dans le second , qui comprend une seule année , celle de 1760 , on compte cent deux extraits de rapports sur autant d'ecclésiastiques qui se sont trouvés dans le même cas. Mais l'auteur , qui ne les avait pas tous , n'a pas même relaté tous ceux qu'il possédait. Il déclare que , pour ne pas fatiguer ses lecteurs par une série de notices uniformes , il en a négligé un très-grand nombre ; ailleurs , il avoue qu'il a omis quatre-vingt-treize prêtres ; et que , sur cent rapports et

¹ Les pièces originales de ce recueil , intitulé *la Chasteté du Clergé dévoilée* , deux volumes in-8 , 1790 , furent déposées aux archives du district des Cordeliers , et soumises à l'examen du public

procès-verbaux, il n'en a mentionné que douze pris au hasard : il ajoute encore qu'il a respecté les curés pris en flagrant délit ¹. Quelques autres de ces pièces ont été recueillies dans l'ouvrage intitulé *la Bastille dévoilée*. Quoique incomplets, ces recueils contiennent des notions suffisantes pour faire connaître la moralité des ecclésiastiques. J'avoue que ce n'est qu'après beaucoup d'hésitations que j'ai entrepris d'en tracer le tableau ; mais j'ai considéré que celui qui se livre à l'investigation des mœurs ne doit rien taire de ce qui peut les caractériser.

Comment donner aux lecteurs une idée juste et vraie des mœurs d'une période, du mérite de quelques institutions, si on lui cache une partie des traits qui leur appartiennent ? D'ailleurs l'historien, en se soumettant aux règles de la bienséance, doit tout dire, excepté le mensonge ; et sa plume n'est point souillée en décrivant des souillures qu'il déplore, des crimes qu'il déteste.

Parmi les moines saisis dans les lieux de débauche, à Paris, les *cordeliers*, suivant les rapports qui nous restent, sont les plus nombreux : dans l'un et dans l'autre des recueils dont je viens de parler, on en compte dix-huit. Je dois faire observer que, dans leurs parties de débauche, ces moines s'associaient ordinairement quelques-uns de leurs confrères, et même des laïques. Le 5 novembre 1763, on voit que père G....., un autre frère cordelier et un laïque, sont surpris chez une fille appelée *Rosalie* ². On voit aussi trois autres cordeliers avec un augustin, réunis dans une auberge située aux avenues de

¹ *La Police de Paris dévoilée*, par Pierre Manuel, tome 4, page 292 et suiv.

² *Idem*, tome I, pages 296, 297.

Vincennes, avec une seule fille appelée aussi *Rosalie* ¹.

Les *carmes*, chaussés ou déchaussés, sont au nombre de cinq. On a cru que l'un d'eux, nommé *père Elysée*, était le fameux prédicateur de ce nom : on peut en douter. Quoi qu'il en soit, un carme billette, nommé le *père Elysée*, passa trois quarts d'heure avec la fille Leroi, et fut arrêté dans un mauvais café, buvant, après minuit, avec un cocher ².

Les *augustins* sont au nombre de deux dans le recueil des rapports et procès-verbaux. Un de ces deux moines est le père Raphaël, augustin de la place des Victoires ³.

Dans *la Police dévoilée*, on trouve neuf autres augustins, dont l'un est celui qui, associé à trois cordeliers dont j'ai parlé, fut découvert avec Rosalie ; de ce nombre est aussi le père Simon Bonicel, que la police surprit, le 18 juin 1760, seul avec Préville, Louise et Sophie. Ce moine joignait la bassesse au libertinage. Pour gagner la bienveillance de la police, il s'offrit d'être l'espion de son couvent : « Je fais ma soumission à M. le lieutenant » de police, dit-il dans son procès-verbal, de me rendre » utile en tout ce qui dépendra de moi pour lui donner » tous les renseignements sur la maison dont je suis pro- » fesseur en théologie ⁴. »

Dans le même ouvrage, on trouve une pièce concernant le révérend père Fabre, religieux du couvent des

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome I, page 303.

² *La Chasteté du Clergé dévoilée*, tome I, page 234.

Voici en quels termes est désigné ce carme dans le procès-verbal : « Maximilien-Joseph Bulletot, appelé en religion P. *Elysée*, âgé de vingt-huit ans, » natif de Châmay, prêtre religieux..... trouvé buvant avec le nommé Brenel, » cocher de M. le comte de Brienne, etc. »

³ *La Chasteté du Clergé dévoilée*, tome I, page 135, et tome II, page 103.

⁴ *La Police de Paris dévoilée*, tome I, pages 303, 304.

Grands-Augustins, qui remplissait auprès du marquis de Pertuis l'honorable fonction de pourvoyeur de ses plaisirs; il découvrit une jeune ouvrière en dentelle, fille de la veuve Boisselet, demeurant rue Saint-Thomas-du-Louvre, et la présenta au marquis ¹.

Deux *feuillants* seulement sont mentionnés dans un de ces recueils : l'un était âgé de quarante, l'autre de soixante-trois ans.

Les couvents des *minimes*, des *récollets*, des *mathurins*, des *théatins*, des *célestins*, des *antonins*, ne m'offrent chacun que deux sujets cédant à la tentation ou à de luxurieuses habitudes. Parmi les religieux de *la Merci*, on ne compte qu'un seul délinquant; il en est de même des *Picpus* et des *jésuites*.

Les *prémontrés* en eurent trois, dont un fut trouvé entre deux filles, Désirée et Zaïre.

On compte six *bernardins* surpris chez des femmes publiques; cinq *bénédictins* ou clunistes, et sept enfants de Saint-Dominique, dits vulgairement *jacobins*. Je ne dois pas omettre cinq capucins, parmi lesquels deux, s'étant réunis au cabaret du Cerf-Montant, avaient borné leurs plaisirs à une seule fille, appelée *la Marin* ².

Un autre capucin, nommé père Jean-Baptiste, fut trouvé avec deux filles dans une maison de la rue Fromenteau. Les trois acteurs avaient déposé les pompes de ce monde, et s'étaient réduits à l'état de pure nature, lorsque le commissaire de police Chenu et l'inspecteur Meusnier vinrent troubler le mystère ³.

Quatre oratoriens, un ermite, un frère de la doctrine

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome II, page 495.

² Voyez, *idem*, tome I, page 292 et suiv.

³ *La chasteté du Clergé dévoilée*, tome I, page 24.

chrétienne ; deux prêtres conventuels de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem , huit chanoines réguliers de Sainte-Geneviève , deux chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Antoine , entraînés par les mêmes goûts , eurent un sort à peu près semblable. Je rejette dans une note deux pièces authentiques qui prouvent que ces chanoines *réguliers* ne méritaient guère ce titre ¹.

Les prêtres séculiers pris dans des lieux de débauche sont en grand nombre , et peuvent se diviser en trois classes. La première se composait de jeunes gens inexpé-

¹ Parmi ces chanoines réguliers , on remarque le P. Bernard , de l'abbaye de Sainte-Geneviève , prédicateur célèbre. Voici le rapport que fit sur ce religieux la dame d'un lieu de débauche :

« Le 1^{er} août 1762 , sur les huit heures , le révérend P. Bernard , de l'abbaye de Sainte-Geneviève , est venu seul , a soupé et couché , et a changé de deux » filles sans pouvoir s'en servir qu'à demi , parce que je l'ai fait visiter avant que » de lui en donner , le soupçonnant d'avoir une galanterie : cela ne l'a point em- » pêché de boire beaucoup de bourgogne et de champagne , et de faire bonne » chère. Le tout lui a coûté six louis et demi ; et je l'ai fait résoudre à se faire » traiter par le sieur Ponce , mon chirurgien , à qui il a promis quarante écus et » trois livres par visite , car ils sont bien éloignés de quartier. Il faut convenir , » dit cette femme en terminant son rapport , il faut convenir que les moines » n'ont guère de conscience de ne pas ménager les filles ni leur santé. » (*La Bastille dévoilée*, troisième livraison , page 158.)

J'ajoute ici , moins comme une preuve de libertinage que comme un témoignage d'une bizarrerie qui tient de la démence , la déclaration suivante : elle est du 26 octobre 1767.

« Je soussigné Honoré Regnard , âgé de cinquante-trois ans , chanoine régulier » de l'ordre de Saint-Augustin et procureur de la maison de Sainte-Catherine , » reconnais que le sieur Marais m'a trouvé chez la Saint-Louis , rue du Figuier , » chez laquelle je suis venu de mon propre mouvement hier pour m'amuser avec » la Félix que j'ai fait déshabiller , et que j'ai touchée avec la main enveloppée » dans le bout de mon manteau ; et aujourd'hui , jouant avec Félix et Julie , sa » compagne , qui m'ont ôté mes habits religieux et m'ont mis en femme , avec » du rouge et des mouches. L'inspecteur m'a surpris en cet état. Je déclare qu'il » y a plusieurs années que j'avais cette fantaisie , que je n'ai pu satisfaire plus » tôt. En foi de quoi j'ai signé la présente déclaration ; contenant exacte vérité. » Signé HONORÉ REGNARD ; commissaire MUTEL ; inspecteur MARAIS. (*La Police dévoilée*, tome I, page 503, 504.)

rimentés qui , arrivant de leurs provinces munis de quelque argent, poussés par leur tempérament , enflammés par la vue de ces femmes autorisées à solliciter les passants , et ignorant le piège que leur tendait la police , s'y laissaient entraîner.

Parmi ces ecclésiastiques moins coupables que la police , et qu'elle cherchait à surprendre , je remarque Jacques-Ladislas-Joseph de Calonne , qui , le lendemain de son arrivée à Paris , et avant d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice , fit , en octobre 1763 , à l'âge de vingt ans , une station dans la rue du Chantre , et fut contrarié dans ses plaisirs avec Coraline par l'apparition du commissaire. Il était frère du fameux ministre de ce nom ¹.

La seconde classe comprenait des ecclésiastiques qui , plus avancés dans la carrière des bénéfices et dans celle de la vie , n'en étaient pas plus sages. On y trouve Guillaume de Bar , âgé de trente et un ans , député du diocèse de Senlis à la *Chambre souveraine* du clergé de France , surpris le 7 juin 1766 , dans une maison de la rue des Deux-Écus , avec la fille Rosalie ².

Tel était Adrien Aubert , prêtre du diocèse de Paris , qui devint professeur au collège de France , rédacteur de la partie littéraire des Petites-Affiches de Paris , et fameux par sa causticité. Un commissaire vint , le 27 janvier 1758 , l'arracher des bras de Julie ³.

François de Clugny , aumônier du roi , prévôt de l'église de Lyon et abbé commandataire de l'abbaye de Savigny , avait trente-quatre ans lorsqu'il fut surpris avec la nommée Henriette , par le commissaire de police Mutel ,

✱

¹ *La Chasteté du Clergé dévoilée*, tome II, page 220.

² *Idem*, tome II, page 547.

³ *Idem*, tome I, page 446.

dans un lieu de débauche situé rue du Chantre ¹. Il obtint, malgré sa conduite peu exemplaire, l'évêché de Riez.

Pierre de Gallon Francesqui, docteur de Sorbonne, grand-vicaire de l'évêque de Viviers, et âgé de trente et un ans, fut trouvé le 1^{er} juillet 1760, rue du Chantre, avec la nommée Dorine ².

Jean-Joseph-Joachim de Gobriacle, grand-vicaire de l'archevêque de Sens, âgé de trente-six ans, fut, le 28 janvier 1759, découvert dans une maison de débauche, située rue Saint-Nicaise, avec les filles Marie-Anne et Manon ³.

Jean Mongin, grand-archidiacre de Bazas, âgé de quarante-cinq ans, fut trouvé, le 21 juillet 1756, dans une maison de la rue Mazarine, avec Marguerite Leclerc, âgée de dix-huit ans ⁴.

Louis-Jean-François Rivière, chancelier de Saint-Merry, chapelain de la reine, âgé de quarante ans, eut, le 49 janvier 1758, le malheur d'être découvert dans une maison de débauche de la rue Plâtrière, avec Marie de Chanterenne, âgée de quatorze ans ⁵.

Michel-Ange de Castelane, aumônier du roi, âgé de trente-cinq ans, fut, le 21 juillet 1764, trouvé dans une maison de débauche, rue Mazarine, avec deux filles, l'une nommée Catherine et l'autre Éléonore ⁶.

Je passe à la troisième division, composée de vieux pécheurs dont l'âge n'avait pas encore détruit les mauvaises habitudes ; tels sont : Gaspard Bardonnnet, bache-

¹ *La Chasteté du Clergé dévoilée*, tome II, page 267.

² *Idem*, tome I, page 292.

³ *Idem*, tome I, page 226.

⁴ *Idem*, tome II, page 54.

⁵ *Idem*, tome I, page 95.

⁶ *Idem*, tome II, page 264.

Marais Sorbonne, ancien chapelain du roi, âgé de cinquante-cinq ans, qui, dans un lieu de débauche de la rue Pagevin, fut, le 2 juillet 1763, troublé dans les plaisirs qu'il prenait avec la fille Isidore, par le commissaire de police Mutel et l'inspecteur Marais ¹.

Joseph-Marie Mocet, chanoine et grand archi-prêtre de l'église de Tours, âgé de soixante ans, fut trouvé avec Marie-Anne Lefèvre ² dans un lieu de débauche de la rue de Seine.

Pierre-Joseph Artaud, prévôt de Saint-Louis du Louvre, à Paris, âgé de cinquante-cinq ans, fut surpris, le 18 février 1755, dans un lieu de prostitution de la rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, avec Marguerite Paulmier. Ce prêtre, frère de l'évêque de Cavaillon, avait plusieurs bénéfices, et en dissipait tous les revenus en débauches; il faisait en outre beaucoup de dettes : ses meubles étaient saisis. Son neveu, curé de Saint-Merry, obtint, en 1762, une lettre de cachet qui exilait l'abbé Artaud à l'abbaye de Cormery ³. Ce châtiment ne le ramena point à une meilleure conduite; il fut de nouveau surpris, le 2 avril 1765, dans un lieu de débauche situé rue du Four, paroisse de Saint-Eustache, avec la femme Desmarets. Il avait un prieuré en province, qui était devenu la proie d'une dame la Biche, etc.

Si je voulais multiplier les scènes de ce tableau, je n'éprouverais que l'embarras du choix : je placerais un archidiacre de Troyes, nommé Jean-Baptiste d'Aguesseau, qui, le 10 juillet 1760, avait fait une station rue

¹ *La Chasteté du Clergé dévoilée*, tome II, page 459.

² *Idem*, tome I, page 269.

Idem, tome II, page 495 et suiv.

Saint-Nicaise chez la fille Drumélie ¹; un chanoine nommé Philippe de Saint-Gonstan, qui, avec un de ses clercs, fut surpris dans un cabaret de Montmartre, dinant dans un lit entre la Catinot et la Leroi ². Mais, par des motifs dont la plupart des lecteurs me sauront gré, je ne donnerai pas une plus longue extension à cette esquisse : c'est trop tôt s'arrêter pour les amateurs des scènes scandaleuses ; c'en est assez pour mettre les lecteurs à même de tirer des conséquences sur l'état des mœurs et sur le mérite de certaines institutions.

Dans les temps barbares, la luxure du clergé se montrait sans pudeur ; elle se couvrit du voile de la décence et de l'hypocrisie dans ceux où la civilisation, plus avancée, l'aurait rendue intolérable. Cette continuité de désordres publics ou cachés, dont j'ai cité de nombreuses preuves, démontre le vice de l'institution : c'est le cas de rappeler ce principe, que les plus mauvaises lois sont celles qui sont le plus constamment violées.

La loi de continence à laquelle on a soumis les ecclésiastiques, pour donner à leur caractère une apparence de perfection, a produit un effet contraire à son but : elle a aigri, fanatisé l'esprit de ceux qui s'y soumettent rigoureusement ; elle a fait des autres des libertins scandaleux ou des hypocrites. Cette loi des hommes, née au milieu de la confusion et de l'ignorance, approuvée dans un temps, condamnée dans un autre, fut toujours violée, parce qu'elle est en opposition directe avec la loi suprême et irrésistible de la nature. On a voulu arrêter le cours d'un torrent, et on a fait déborder ses eaux qui ont ravagé les cultures.

¹ *La Chasteté du Clergé dévoilée*, tome I, page 272.

² *La Police de Paris dévoilée*, tome I, page 314.

Les ministres des autels, auxquels le mariage a été permis, les prêtres des premiers siècles du christianisme et ceux du culte protestant, n'ont jamais offert et n'offrent point, dans leur conduite, de pareils exemples de dissolution.

Les laïques, dont je vais m'occuper, et qui forment la cinquième classe des rapports de la police, étaient presque aussi soigneusement surveillés que les prêtres; mais ils n'étaient pas, comme ces derniers, troublés dans leurs plaisirs. La police, en multipliant ses agents, en n'épargnant ni ruses, ni impostures, ni trahisons, parvenait à connaître toute leur conduite, dans l'unique but d'en amuser le roi. En conséquence, chaque maîtresse de maison dévouée à la prostitution était tenue, par ordre de la police, de joindre à son infâme métier le métier plus infâme encore de délatrice et d'espionne; de faire chaque jour un rapport contenant les noms de ceux qui s'étaient présentés dans sa maison, ceux des filles, et l'espace de temps passé auprès d'elles. Voici un de ces journaux, rédigé par la femme Dufrêne, une des plus fameuses appareilleuses de ce temps.

« Du 20 juin 1753. M. Cot...., mathématicien du roi,
» demeurant à Versailles, âgé d'environ quarante ans,
» marié; il est entré à six heures et sorti à huit; il a vu
» la petite Raton de chez madame Huguet.

» Du 21. M. de la R....., gouverneur de la ménagerie
» du roi, chevalier de Saint-Louis, âgé d'environ qua-
» rante ans, garçon: il a vu la petite Adélaïde, qui de-
» meure au roi Salomon, rue Saint-Honoré.

» Du 22. Le baron de Ram..., chevalier de Saint-Louis,
» demeurant rue Hautefeuille, âgé d'environ soixante-dix

» ans : il a vu la nommée Victoire qui demeure chez moi ;
 » il est entré à six heures et sorti à sept.

» Le prieur de Sézanne en Brie , demeurant rue Thé-
 » rèse, butte Saint-Roch , âgé d'environ trente-cinq ans.
 » Il s'habille quelquefois en petit maître , en épée ; il a vu
 » la nommée Victoire ; il est entre à huit heures et sorti
 » à neuf.

» Du 23. M. le baron d'Urs.... , vivant de son bien ,
 » demeurant place Vendôme , âgé d'environ quarante-
 » cinq ans . garçon : il a vu la nommée d'Arby , demeu-
 » rant près le Luxembourg ; il est entré à sept heures , et
 » sorti à neuf.

» M. de Crem.... , grand chevalier de l'ordre des Cor-
 » dons-Rouges , lieutenant-général des armées du roi ,
 » frère de M. de La Boss.... , trésorier des états de Bre-
 » tagne , demeurant avec lui , rue des Capucines , près la
 » place Vendôme , âgé d'environ cinquante-cinq ans ; il a
 » vu la nommée Adélaïde , qui demeure au roi Salomon ;
 » il est entré à neuf heures du soir , sorti à dix et demie.

» Du 24. M. de Ger.... , cordon-rouge , trésorier de
 » la marine , garçon , âgé d'environ trente ans , demeu-
 » rant place Vendôme : il a vu la Victoire ; il est entré à
 » huit heures , sorti à neuf.

» Du 25. M. de P.... d'Arg.... est venu à dix heures
 » du soir ; il... ¹ par Victoire.

» On a oublié du jeudi :

» M. de La Ser.... , ambassadeur de Portugal , de-
 » meurant rue de Richelieu , âgé de trente-six à quarante

¹ Ces femmes ne se gênaient pas dans leur correspondance avec le lieutenant de police ; elles parlaient avec lui comme avec leur semblable.

» ans : il a vu Agathe de chez la Desportes ; il est entré à
» huit heures et sorti à neuf.

» *Signé* femme DUFRENE '.

On trouve dans ces rapports des exemples nombreux de la turpitude et de la dépravation de cette classe d'individus orgueilleux, fiers de leurs titres, fiers de leur inutilité, et qui aspiraient encore à l'infamie des hommes les plus abjects de la société. On y voit des personnes de qualité remplir les emplois d'agent de lieux de débauche, et, ce qui pis est, d'agent de la police, et en retirer le salaire. Je pourrais en offrir plusieurs témoignages, citer les noms, qualifiés d'*illustres* par les généalogistes, qui se sont souillés dans ces ordures. Mais je ne parlerai que d'une marquise dont je tais le nom, qui, ruinée et obligée de vendre ses meubles, vint s'offrir à une des plus fameuses appareilleuses de cette époque, à la Brissaut, pour être une des actrices de son sérail².

Des milliers de rapports de cette espèce arrivaient tous les matins au lieutenant de police, qui faisait extraire ce qui s'y trouvait de plus saillant. Il ne se passait rien de remarquable dans Paris, dans les lieux de débauche et même dans l'intérieur des ménages, dont le roi ne fût instruit. Les anecdotes les plus scandaleuses étaient les plus recherchées, et celles qu'on offrait de préférence à ce prince.

Dans les autres classes de la société, et même dans celle qu'on nommait *la robe*, on trouvait la même corruption; et de graves magistrats, des présidents, des conseillers

¹ *La Bastille dévoilée*, troisième livraison, page 454.

² *La Police de Paris dévoilée*, tome II, page 492.

ne craignaient pas d'avilir leurs dignités, en les traînant dans les saletés de la prostitution. Des bourgeois, des artisans ruinaient leurs familles et leur santé, en essayant d'imiter les exemples corrompteurs de la cour.

Je n'ai point parlé de ces excès de libertinage qui outragent la nature ; de ces unions stériles, le dernier degré de la dépravation morale. Ces goûts honteux avaient cependant, sous le règne de Louis XV, presque autant de partisans que sous la régence, que du temps de Louis XIV, et que pendant les siècles de barbarie.

Je n'ai point parlé de quelques mères qui élevaient leurs filles pour la prostitution, vendaient à de grands seigneurs leurs prémices, comme cela se pratiquait au quinzième siècle ¹.

Jamais la prostitution ne fut plus en vigueur, jamais les prostituées ne furent plus nombreuses que sous Louis XV. On comptait sous ce règne à peu près *trente-deux mille filles publiques* inscrites à la police ; aujourd'hui on en compte environ *trois mille quatre ou cinq cents* : preuve des progrès de la morale ².

¹ Je ne trouve dans les rapports que trois exemples de cette turpitude.

La veuve d'un officier chez le roi promenait sa fille aînée dans les marchés du Palais-Royal, et destinait sa cadette à un chapitre noble. (*La Police de Paris dévoilée*, tome II, page 430).

Madame Chris.... a conduit elle-même sa fille au prince de C...., à Chantilly, etc. (*Idem*, tome II, page 436).

La dame C.... a placé sa fille au convent des Ursulines, rue Saint-Jacques, dans le dessein de lui faire obtenir, par le moyen de Lebel, valet de chambre du roi, la première place vacante au sérail du Parc-aux-Cerfs. (*Idem*, p. 349.)

² La séduction, les exemples corrompteurs des personnes puissantes, le défaut d'éducation et de fortune entraînent les filles dans l'abîme de la prostitution. Les filles publiques exerceraient le plus infâme des métiers, si elles n'étaient sur-passées en infamie par ces hommes qui, n'ayant pas les mêmes excuses, vendent leur conscience, trahissent leur devoir pour obtenir la faveur et l'argent des gouvernements. Ces insolents et inexcusables prostitués auraient atteint le der-

Les maisons de jeu n'étaient pas moins funestes à la morale publique que les maisons de débauche.

Voici quelques traits du tableau qu'en trace l'auteur de *la Police de Paris dévoilée*.

« C'est M. de Sartines, dont le valet de chambre a eu
 » jusqu'à 40 mille livres de rente, qui, le premier, sous
 » le prétexte spécieux de rassembler tous les chevaliers
 » d'industrie qu'il devoit connoître, a fait ouvrir dans la
 » capitale ces cavernes séduisantes où la seule loi étoit,
 » en se demandant la bourse, de ne point s'arracher la
 » vie; et comme l'or ne coule jamais si bien que dans la
 » main des femmes, elles lui achetèrent le privilège des
 » tapis verts.

» On imagine bien de quelle classe étoient celles qui
 » destinoient leurs nuits à des escrocs : c'étoit une Latour,
 » fille du laquais du président d'Aligre, qui l'avoit créée
 » et mise au monde pour les menus plaisirs de son naî-
 » tre; c'étoit une Démare, qui, servante de cabaret,
 » avoit pris de bonne heure le goût de tenir table ou-
 » verte; c'étoit la Cardonne, blanchisseuse de Versailles,
 » mère à treize ans; c'étoit la Dufrêne, qu'une bouque-
 » tière de Lyon étala longtemps comme des fleurs... Ces
 » présidentes de *biribi* n'avoient que la peine de bercer
 » les victimes, et elles en partageoient les dépouilles avec
 » leurs bourreaux...¹ »

On vit des baronnes, des marquises solliciter le privilège de ces tripots; mais, n'osant y figurer elles-mêmes, elles trouvaient des hommes qui n'eurent pas la même

hier degré de la bassesse sociale, s'il ne se trouvait au-dessous d'eux des hommes plus vils encore, ceux qui les corrompent; car le corrupteur est plus criminel, plus méprisable que celui qui se laisse corrompre

¹ *La Police de Paris dévoilée*, tome II, pages 75, 74.

honte. Quinze maisons de jeu furent établies dans diverses rues de Paris ; et le chef de ces maisons était un nommé Gombaud , qui recevait le titre de caissier général.

Pour donner une apparence respectable à ces établissements, la police imagina de prélever, sur les produits de chaque maison, trois mille livres par mois pour les pauvres. Le bien qui résultait de ce prélèvement arrêtait-il le torrent de malheurs et de scélératesse que faisaient déborder les maisons de jeu ? Prévenait-il la ruine des familles, les banqueroutes, les suicides et toute espèce d'attentats ? Car l'espoir du gain , le désespoir de la perte rendent les joueurs capables de tous les crimes.

Les maisons de jeu établies par le lieutenant de police de Sartines autorisèrent l'établissement de plusieurs jeux de société, qui se tenaient chez des hommes et des femmes dites *de qualité*, et même chez l'ambassadeur de Venise , qui , à la faveur de son titre et de l'inviolabilité de son hôtel , y tenait un tripot très-productif, où les gens de toutes les classes étaient admis. Les ouvriers, les pères de famille de la classe mécanique étaient reçus dans un lieu particulier, lieu qu'à juste titre on nommait *l'Enfer*.

Ces antres dévorateurs, fermés pendant la révolution, furent ouverts sous la domination de Napoléon , et le sont encore.

Des dames, et surtout celles qui , par leur âge , ne pouvaient plus être coquettes avec succès , s'adonnaient au jeu , et s'y adonnaient avec fureur. « Il est vrai , dit Montesquieu , qu'elles ne s'y livrent guère dans leur jeunesse que pour favoriser une passion plus chère ; mais, » à mesure qu'elles vieillissent , leur passion pour le jeu

» semble se rajeunir ; et cette passion remplit tout le vide
» des autres.

» Elles veulent ruiner leurs maris, et pour y parvenir,
» elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la ten-
» dre jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus décrépète : les
» habits et les équipages commencent le dérangement ;
» la coquetterie l'augmente ; le jeu l'achève.

» J'ai vu souvent neuf ou dix femmes , ou plutôt neuf
» ou dix siècles rangés autour d'une table ; je les ai vues
» dans leurs espérances , dans leurs craintes , dans leurs
» joies , surtout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles
» n'auroient jamais le temps de s'apaiser , et que la vie
» alloit les quitter avant leur désespoir ; tu aurois été en
» doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers
» ou leurs légataires ¹. »

Si j'en crois divers témoignages , les joueuses de la cour de Louis XV se montraient aussi peu délicates que celles du règne de Louis XIV : elles ne laissaient point échapper l'occasion de tempérer les disgrâces de la fortune ou d'amener furtivement ses faveurs.

Les mœurs des femmes de la cour , qui servaient de modèle à celles des femmes des rangs inférieurs , fourniraient une ample matière au tableau que j'esquisse ; mais je dois me borner à quelques traits généraux. Pour ces femmes , la galanterie était la principale affaire. Quant aux liens du mariage , elles auraient rougi de les respecter : elles les rompaient sans répugnance comme sans danger , et la complaisance des deux époux était réciproque. « Un mari qui voudroit seul posséder sa femme , dit » encore Montesquieu , seroit regardé comme un per-

¹ *Lettres persanes*, lettre 56.

» turbateur de la joie publique, et comme un insensé qui
 » voudroit jouir de la lumière du soleil à l'exclusion des
 » autres hommes. Ici, un mari qui aime sa femme est un
 » homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer
 » d'une autre... Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames ver-
 » tueuses, et on peut dire qu'elles sont distinguées...
 » Mais elles sont si laides qu'il faut être un saint pour
 » ne pas haïr leur vertu ¹. »

« Le duc de... a surpris sa femme dans les bras du
 » précepteur de son fils, lit-on dans un des rapports de la
 » police ; elle a dit avec impudence : *Que n'étiez-vous là,*
 » *monsieur ? Quand je n'ai pas mon écuyer, je prends le bras*
 » *de mon laquais* ². »

On se mariait pour transmettre à un héritier ses biens, ses titres et son nom généalogique. Ce but rempli, les époux vivaient comme s'ils étaient dégagés de leur devoir ; se marier dans d'autres motifs, c'était penser et agir en bourgeois.

Quand du mariage ne résultait pas un illustre héritier, alors les époux avaient recours au moyen dont j'ai rapporté un exemple ³.

Après les excès de la luxure et de toute espèce de débauche, les traits les plus saillants de cette période sont le luxe, l'empire de la mode et la frivolité.

Le luxe offrait une autre source de corruption : il était devenu pour toutes les classes un besoin qu'accroissaient les rapides changements de la mode. « Une femme qui
 » quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en
 » revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente

¹ *Lettres persanes*, lettre 55.

² *Police dévoilée*, tome II, page 125.

³ Voyez, ci-dessus, le rapport de l'inspecteur Marais, daté du 27 avril 1764. (B.)

» ans... Quelquefois les coiffures montent insensiblement,
 » et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été
 » un temps que leur hauteur mettoit le visage d'une
 » femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étoient
 » les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient
 » un piédestal qui les tenoit en l'air... Les architectes ont
 » été souvent obligés de hausser , de baisser et d'élargir
 » leurs portes, selon que les parures des femmes exi-
 » geoient d'eux ce changement ; et les règles de leur art
 » ont été asservies à ces principes. On voit quelquefois
 » sur un visage une quantité prodigieuse de mouches , et
 » elles disparaissent toutes le lendemain ¹. »

Ce tableau , quoiqu'il paraisse outré , au fond est véritable. Il est certain que sous Louis XIV, sous la régence, pendant le cours du règne de Louis XV, et même sous Louis XVI, les femmes portaient une chaussure armée d'un talon en bois, dont la hauteur étoit au moins de trois pouces, et leur coiffure s'élevait d'un pied au-dessus de la tête : elles voulaient, par ces artifices, paraître plus longues.

Les femmes tachaient leur visage , en y appliquant des morceaux de taffetas noir gommé, ordinairement ronds, quelquefois découpés en étoiles, ou en croissant, plus ou moins grands ; elles les plaçaient souvent sur les tempes, près des yeux, sur la joue, près des commissures de la bouche, et au front. Une femme du bon ton ne pouvait avoir moins de cinq à six mouches sur le visage ; les plus modestes n'en portaient que trois. Elles ne sortaient point sans boîte à mouches, dont le couvercle étoit intérieurement muni d'un miroir, afin de pouvoir, en cas

¹ *Lettres persanes*, lettre 99.

d'accident, réparer la chute d'une mouche. Cet usage avait pour motif de faire ressortir la blancheur de la peau, et de donner de l'éclat, de la vivacité à la figure.

Les mouches, en usage dès le règne de Louis XIV, n'étaient pas le seul artifice employé par la coquetterie : les femmes se peignaient le visage avec du blanc et du rouge, et quelquefois du bleu. Le rouge était tellement prodigué qu'il faisait ressembler celles qui en étaient peintes à des bacchantes en fureur, à des personnes ivres ou enflammées par la débauche ou la colère. L'usage de se farder le visage, usage barbare, ridicule et funeste même à la beauté, s'est conservé longtemps, parce qu'il était consacré par l'étiquette de la cour. Une dame de qualité ne pouvait absolument paraître en public sans s'être enduit les joues d'une épaisse couche de vermillon ; il eût été indécent de sortir sans *son rouge*.

Les *masques* de velours noir, que les dames de la cour portaient encore du temps de la régence, étaient tombés en désuétude ; le rouge et les mouches y suppléèrent.

La mode la plus étrange, la plus embarrassante, et celle qui choquait le plus le bon goût, était la mode des *paniers*. L'ensemble d'une femme ressemblait, avec cet habillement, à ces instruments, appelés battoirs, dont se servent les blanchisseuses. Dans la foule, les femmes ainsi vêtues étaient obligées de tourner, d'un côté en avant, de l'autre côté en arrière, les deux parties saillantes du panier dont le volume occupait la place de trois ou quatre personnes. Dans les chaises à porteurs, dans les carrosses, elles étaient forcées de faire sortir par les portières les parties latérales de cet ample et ridicule ajustement.

Dans les commencements du règne de Louis XV, les

femmes de tous les états , depuis la princesse jusqu'à la dernière ouvrière , portaient cette étrange parure. Une femme sans panier était considérée comme malade.

Cette mode , aussi gênante qu'elle était de mauvais goût , s'est maintenue encore longtemps à la cour , sous la protection de l'étiquette , et sur le théâtre où elle a servi à retracer les ridicules de nos pères. Le mauvais goût s'associait aux mauvaises mœurs.

Les hommes mêmes portèrent des paniers : l'on donnait ce nom aux amples basques de leurs habits. Des baleines , placées dans la plus grande largeur de ces basques , les contenaient dans un état d'extension et de raideur. Chaque pas que faisait l'homme vêtu de ces habits à panier imprimait aux larges basques un mouvement tel que chacun des angles de l'avant et de l'arrière décrivait au moins un quart de cercle.

Tous les hommes , jeunes ou vieux , de la cour et de la ville , portaient encore , sous la régence , les volumineuses perruques en usage sous Louis XIV. Vers la fin de son règne , elles avaient éprouvé quelques altérations dans leur forme première. Déjà , en 1693 , on ne voyait plus , comme auparavant , deux parties de leur chevelure descendre de chaque côté du buste : elles étaient bornées à couvrir entièrement les épaules et le dos. Les perruques , en subissant divers changements de forme , diminuèrent insensiblement de volume. Toute la partie superflue qui couvrait le dos fut divisée en deux. On nouait ces parties en été , on les dénouait en hiver ; enfin elles restèrent nouées en toutes saisons. De ces deux parties de la chevelure artificielle , nouées ou dénouées , vint l'usage de porter deux queues qui descendaient parallèlement de la perruque jusqu'à la ceinture. Cet usage s'est maintenu

chez de vieux courtisans jusqu'au règne de Louis XVI. De ces deux queues, on n'en fit qu'une; c'est-à-dire que tous les cheveux de derrière réunis furent contenus dans les contours d'un ruban.

Les militaires portaient la perruque à la brigadière : elle était ample autour de la tête, et retroussée par derrière. Ils la quittèrent enfin, pour laisser croître leurs cheveux.

Les gens du barreau, toujours fort attachés aux vieux usages, gardèrent encore longtemps les perruques in-folio du règne de Louis XIV; mais il leur fallut enfin céder quelque chose à l'empire de la mode : ils conservèrent, jusqu'au dernier temps, la partie de la chevelure pendante sur le dos. Ils portèrent des perruques pointues, ou en forme de pyramide renversée. Elles descendaient, bordées de boucles symétriquement placées, le long du dos, en diminuant de volume. Ils eurent des perruques *carrées*, des perruques à la *Sartines*, des perruques à *trois marteaux*, des perruques à la *circonstance*, etc. Les juges s'obstinèrent à garder leurs perruques chargées d'une infinité de boudins symétriques. Mais de jeunes avocats renoncèrent à l'artifice, et lui préférèrent leur chevelure naturelle, qu'ils accommodèrent à peu près comme les perruques. Cette mode fit des progrès, même chez les jeunes conseillers.

Les bourgeois, les maîtres de profession ou de métiers, et même les ouvriers portaient tous la perruque. Un maître tailleur se serait cru indigne de sa profession et de son grade s'il eût été coiffé de ses propres cheveux. Enfin les perruques disparurent insensiblement; et on ne vit que des vieillards chauves ou entêtés qui, dédaignant les nouveautés, conservèrent courageusement les chevelures ar-

tificielles, bouclées, pommadées, poudrées. On les nommait par dérision *têtes à perruque*.

Un médecin ne pouvait visiter ses malades sans avoir la tête affublée d'une perruque à trois marteaux, sans avoir sa canne à pomme d'or, le diamant au doigt et les manchettes de dentelles.

On ne faisait aucune visite, on n'allait dans aucun lieu public, et même on ne sortait guère sans être armé d'une épée pendue au côté, comme si l'on marchait au combat, et sans porter le chapeau sous le bras, comme s'il était plus destiné au bras qu'à la tête. Tous, jusqu'aux ouvriers, suivaient cette mode gênante. Cet usage de porter l'épée existait déjà sous la fin du règne de Louis XIV; il s'est maintenu sous celui de Louis XV; et, en s'affaiblissant insensiblement, il a duré jusqu'à la révolution.

La mode des *pantins*, pendant une partie du règne de Louis XV, occupa les Parisiens et presque tous les Français; on voyait, dans les rues, dans les salons, non-seulement des enfants, mais des hommes avancés en âge, de graves magistrats porter dans leur poche, tenir d'une main une figure humaine en carton coloré, et tirer de l'autre un fil qui faisait mouvoir les membres de cette figure. On fit, comme à l'ordinaire, sur ce ridicule amusement, des chansons et des épigrammes dont voici un échantillon :

D'un peuple frivole et volage,
Pantin fut la divinité;
Faut-il être surpris s'il chérissait l'image
Dont il est la réalité?

Vers l'an 1760, toutes les modes étaient à *la Ramponneau*, nom d'un farceur qui tenait une guinguette aux Porcherons. Il jouait des scènes plaisantes et naïves, qui

enchantaient les Parisiens. Les modes devinrent ensuite à la grecque. On était coiffé, chaussé, vêtu à la grecque. Le refrain d'une chanson de ce temps porte :

Ici , tout est à la grecque ;
 Tout est à la Ramponneau.

On appliquait aussi ces dénominations aux façons de parler ¹.

La coiffure des hommes et des femmes portait spécialement ce nom ; mais elle ne le garda pas longtemps : les lois de la mode sont tyranniques et peu durables.

L'arrangement symétrique des cheveux des dames était devenu un art difficile ; et le sieur Legros , coiffeur , composa un volume , qui fut suivi d'un supplément , où il établit sagement les principes de cet art. Jamais on n'avait vu à Paris un si grand nombre de coiffeurs de dames : on en comptait jusqu'à douze cents. Les perruquiers , jaloux de leur succès , en 1769, leur intentèrent , devant la cour du parlement , un procès qui inspira un très-vif intérêt ; les perruquiers le perdirent.

Les littérateurs , pareillement atteints de la contagion commune , ne composaient que des ouvrages frivoles ou libertins. Les muses n'étaient invoquées que pour célébrer les charmes d'une actrice , d'une courtisane ou d'un

¹ Voici une anecdote que je trouve à ce sujet dans un ouvrage de ce temps. Au mois d'avril 1764 , l'abbé Torné , prédicateur , prêchant devant Louis XV à Versailles , oublia en commençant de faire le signe de la croix ; le roi en témoigna sa surprise au duc d'Ayen , qui répondit : *Vous verrez , sire , que c'est un sermon à la grecque.* L'orateur débuta par ces mots : *Les Grecs et les Romains.* Le roi ne put s'empêcher de rire , et le prédicateur fut déconcerté.

² *Mémoires secrets* , tome IV , pages 24 , 484 , 489.

protecteur méprisable. On voyait, comme l'a dit un poète du temps :

Des protégés si bas , des protecteurs si bêtes.

On faisait des poèmes sur l'amour et ses jouissances, des chansons érotiques aussi nombreuses que l'étaient les chansons bachiques sous les deux règnes précédents. Les Mercures de cette époque se remplissaient de fadaïses poétiques. Collé, Crébillon fils, etc., etc., furent de chastes écrivains, si on les compare à plusieurs autres qui prostituèrent leurs talents en publiant des ouvrages obscènes, dont le résultat devait corrompre le goût et la morale, enflammer les sens, dégoûter la jeunesse de toute lecture instructive. Jamais, sous aucun règne, on n'avait vu paraître un si grand nombre de ces ouvrages orduriers.

La plupart des hommes de ce temps, et surtout ceux qui aspiraient à l'honneur d'être *du bon ton*, auraient rougi de se livrer à des occupations utiles, de raisonner leurs actions, et d'être sans intrigues galantes; ils s'appliquaient même à paraître plus étourdis, plus vicieux qu'ils n'étaient.

Ces frivolités, ces moyens de corruption avaient amolli les âmes et les corps. Les dames eurent des vapeurs; et, en 1769, une compagnie obtint le privilège exclusif d'établir des bureaux de parasols aux deux extrémités du Pont-Neuf, pour que les personnes jalouses de conserver la blancheur de leur peau pussent franchir ce pont à l'abri des rayons du soleil ¹.

Pour sentir l'utilité de cet établissement, il faut sa-

¹ *Mémoires secrets*, au 6 septembre 1769.

voir que les abbés, race dégénérée, espèce amphibie, qu'on trouvait partout, et qui n'était rien; il faut savoir que les jeunes et vieux petits-maîtres et les nombreux esclaves de la mode n'avaient à opposer aux traits du soleil qu'une chevelure symétriquement façonnée, blanchie par la poudre d'amidon, et que le petit chapeau appelé *claque*, fait pour être placé sous le bras et non sur la tête, élevé en l'air, remplissait trop imparfaitement les fonctions de parasol, et n'était utile qu'en cette circonstance.^{170.}

Les grands événements d'alors, ceux qui piquaient vivement la curiosité des personnes de tous les rangs, qui devenaient l'objet principal de toutes les conversations des gens inoccupés, et intéressaient la cour et la ville, consistaient dans le succès ou la chute d'une pièce de théâtre, l'apparition de quelques couplets ou épigrammes; dans l'action d'un homme riche et puissant, qui quittait une maîtresse pour en entretenir une autre, dans des pertes au jeu; dans l'apparition de quelques livres hardis ou scandaleux, circulant clandestinement; enfin, dans quelques modes nouvelles et quelques aventures de coulisses ou d'alcôves. Chez ces hommes dégradés, manquer aux lois tyranniques et très-génantes de la mode, c'était s'attirer l'infamie du *ridicule*; et cette espèce d'infamie leur paraissait pire que celle du crime.

Ce caractère de frivolité, cet état de délire et de corruption physique et morale, qui dominaient dans les classes opulentes de la société, et avaient dégradé jusqu'aux beaux-

¹ L'homme accoutré à la mode, lorsqu'il parcourait à pied les rues de Paris et que la pluie le surprenait, élevant d'une main sur sa tête poudrée et sa frisure symétrique son petit chapeau ou claque, rangeant sous son habit la poignée de sa fragile épée, sautillait sur la pointe des pieds de pavé en pavé, dans la crainte de salir ses bas de soie blancs.

arts, n'égarèrent point la nation tout entière : une partie saine, assez nombreuse, en admettant quelques formes extérieures, résista au torrent, rechercha la cause du désordre des idées et des mœurs, et n'eut pas de peine à la découvrir. Cette découverte mit au jour les vices du gouvernement et de ses institutions, et en amena d'autres.

Plusieurs hommes titrés, des hommes de lettres et hauts fonctionnaires, imaginèrent, en 1724, de se réunir et de former un club politique, nommé *Club de l'entresol*¹. L'abbé Alary, élève de l'abbé Longuerue, en fut le créateur. Les membres tenaient leurs séances chez lui ; il en était le président. On y discutait, on y lisait des mémoires sur toutes les parties de l'administration publique. La diplomatie, le droit ecclésiastique de France, les finances, le commerce, l'histoire en général, etc., ressortissaient à ce tribunal nouveau. L'abbé de Saint-Pierre, auteur du *Projet de paix perpétuelle*, y lisait fréquemment des mémoires. Les sociétaires pensaient et parlaient librement. Aucun abus, aucune injustice du gouvernement, n'étaient épargnés ; on ne respectait que la raison et la vérité. Cette société prospérait ; le cardinal de Fleury la voyait sans inquiétude, et demandait quelquefois des nouvelles de ses travaux ; mais dans la suite il en prit ombrage ; il vit en elle un parti d'opposition, et finit, avec des moyens adroits, par la dissoudre ; elle avait été fondée en 1724 ; elle cessa d'exister en 1741². Les membres survécurent et firent germer les vérités qu'ils avaient découvertes ; c'est d'après les mémoires de l'abbé de Saint-Pierre que J.-J. Rous-

¹ L'abbé Alary recevait chez lui, à l'entresol de l'hôtel du président Hénault, la réunion de ces hommes ; de là est venu le nom de *club de l'entresol*.

² *Mémoires du marquis d'Argenson*, page 247.

seau composa son *Contrat social*. Cette société eut sur les opinions du dix-huitième siècle une grande influence.

On compara les gouvernements anciens, les meilleurs gouvernements modernes avec celui de France ; et Montesquieu fit paraître l'immortel ouvrage de l'*Esprit des Lois*. Bientôt s'éleva la secte des *économistes*, dont le docteur Quesnay, le marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des Hommes*, l'abbé Beaudeau, auteur des *Ephémérides du Citoyen*, etc., furent les fondateurs. Les économistes repandirent des lumières nouvelles sur les diverses parties de l'administration. Les finances étaient dans l'état le plus déplorable : plusieurs nouveaux projets furent offerts aux ministres, qui, au lieu d'en profiter, laissaient les mémoires dans les cartons de leur ministère, ou bien envoyaient leurs auteurs dans les cachots de la Bastille.

Aux *économistes* qui se sont soutenus longtemps, et qu'avaient fait naître les abus administratifs, vinrent s'accoler les *philosophes*, secte née des abus religieux. Déjà les persécutions exercées par Louis XIV sur les protestants avaient porté plusieurs atteintes à la crédulité, ébranlé quelques colonnes de la foi, et enfanté des incrédules ou des *esprits forts* ; les persécutions dirigées par les jésuites, sous Louis XV, et leurs étranges résultats, en augmentèrent le nombre.

Dans un gouvernement sans garantie, les abus, en se maintenant par la force, font souvent naître des réclamations ; les réclamations attirent la persécution ; la persécution indignée les persécutés et leurs partisans ; alors il se forme une opposition. Les abus du clergé, les persécutions exercées par les jésuites, les convulsions, l'affaire des billets de confession, la conduite de la plupart des évêques dans ces affaires, l'assassinat de Louis XV, l'ex-

pulsion des jésuites, n'étaient-ils pas des événements propres à remuer les esprits, à les réveiller, à les porter à rechercher la cause des abus, à réfléchir sur les droits de ceux qui en étaient les soutiens, à discuter ces droits, et à poser des principes différents de ceux qui autorisaient ces abus et en profitaient; abus que l'accroissement des lumières mettait en plus grande évidence? Ces recherches, ces discussions, ces principes nouveaux, constituèrent ce qu'on a nommé sous ce règne la *philosophie*.

Ceux qui en étaient imbus, réunis dans des assemblées particulières, d'abord chez la dame Doublet, ensuite chez la dame Geoffrin, formèrent alors un corps d'opposition, et assujettirent leurs opinions à des principes à peu près uniformes.

Les ministres, de leur propre mouvement, ou à la sollicitation d'hommes intéressés au maintien des abus, répondaient aux opinions nouvelles par des lettres de cachet, et envoyaient ceux qui les proclamaient dans les prisons d'état. Le parlement faisait brûler leurs livres, et accroissait le succès des auteurs et de leurs principes.

Sans doute ces novateurs, *économistes* ou *philosophes*, s'écartèrent quelquefois des voies de la vérité; sans doute ils contrarièrent sans ménagement les principes du gouvernement et les opinions religieuses généralement admises; toutefois, les uns et les autres n'avaient fait qu'exposer en meilleurs termes, et développer plus méthodiquement ce qui était déjà publié dans les siècles précédents.

Les économistes reproduisaient avec plus de talent les principes qu'environ deux siècles avant eux avait établis le ministre Sully.

Les philosophes, qui n'attaquèrent que les abus des ministres de la religion, que les cérémonies dont la source

est impure, ne firent que reproduire ce qu'avaient écrit, depuis les premiers temps de l'établissement de l'Église jusqu'au dix-huitième siècle, une infinité d'écrivains, même très-orthodoxes; mais ils en composèrent un tableau plus frappant, orné de nouveaux faits et de nouveaux raisonnements, et qui, par les formes du style, devint à la portée du public. Ainsi, ce qu'on appelle la *philosophie du dix-huitième siècle* était la philosophie des siècles précédents, étendue, embellie et accueillie par un plus grand nombre de lecteurs éclairés.

Les antagonistes de cette philosophie ne se bornèrent pas à la combattre par des lettres de cachet : ils lancèrent des volumes contre des volumes : une guerre de plume s'engagea. Les deux partis ne combattaient pas avec des armes égales : l'un, fortifié par l'autorité souveraine, avait un grand avantage sur l'autre, qui ne l'était que par les lumières de la raison. De pareilles luttes sont toujours favorables au perfectionnement de la civilisation et des connaissances humaines.

Le gouvernement, d'une part, les jésuites et l'archevêque de Paris, d'une autre, surveillaient et punissaient l'émission de chaque opinion contraire aux vieilles doctrines; et ces châtimens mettaient les esprits en fermentation.

A chaque nouveau pas que faisaient les ministres, au nom du roi, dans la carrière du pouvoir absolu, le parlement opposait ses remontrances; et chacune d'elles versait le blâme sur les actes du gouvernement, et provoquait indirectement l'émancipation.

Chaque atteinte portée à la tolérance, à la raison, chaque nouvelle équipée des jésuites et de l'archevêque de Paris, faisaient naître dans le camp ennemi et les accents

de l'indignation, et une multitude d'écrits qui exerçaient la pensée, tournaient au profit de la vérité, et fortifiaient les âmes contre la persécution. On la craignait peu, parce qu'elle illustrait les persécutés.

Les écrivains indociles étaient punis ; mais leurs livres, avant d'être brûlés, avaient produit leur effet, et n'en étaient que plus avidement recherchés. Ainsi, le despotisme royal, dans son action contre la liberté publique ; le despotisme sacerdotal, dans son action contre les consciences, ruinaient l'édifice qu'ils voulaient fortifier, accroissaient les lumières qu'ils s'efforçaient d'éteindre ⁴.

D'autre part, les sciences moins dépendantes des circonstances et du pouvoir, moins fastueuses, moins hardies que le génie purement littéraire et que la philosophie, empruntant les charmes de l'un, les lumières de l'autre, se rattachèrent bientôt aux plus hautes considérations, parurent revêtues de la pompe du style, et s'illustrèrent par un si grand nombre de découvertes importantes que leur seule nomenclature m'obligerait à passer de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Mais je dirai que, pour la première fois en France, le savoir s'embellit des grâces de l'éloquence ; que Buffon écrivit son *Histoire naturelle* ; que J.-J. Rousseau sut donner aux pensées les plus profondes, à des systèmes de politique et d'éducation, jusqu'alors traités avec une sécheresse repoussante, tous les attraits d'une diction nerveuse et con-

⁴ Le premier ouvrage philosophique qui fit quelque sensation sous le règne de Louis XV parut en 1768 ; il porte le titre de *la Contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la Superstition*, ouvrage de Jean Tranchard, Anglais. Sa traduction en français fut, cette année, imprimée en Hollande. Le marquis d'Argens. La Métrie, le baron d'Holbach, Helvétius, Fréret, Boulanger, Dumarsais, Voltaire, le curé Meslier, l'abbé Dulaurens, etc., se distinguèrent dans cette carrière nouvelle.

cise; il sut émouvoir l'âme du lecteur, l'intéresser fortement à ses leçons.

Je dirai aussi que d'Alembert et Diderot, en construisant l'immense édifice de l'*Encyclopédie*, en renfermant dans un même cadre toutes les sciences, tous les arts, l'universalité des connaissances humaines, ont marqué le degré où elles étaient parvenues à leur époque; ils nous ont permis de mesurer les progrès qu'elles ont faits depuis; ils ont ouvert une nouvelle carrière aux discussions; ils ont rendu l'instruction plus facile, et l'ont étendue sur une plus vaste surface.

La voie plus commodément ouverte et embellie invita les curieux à la parcourir. Chaque partie des sciences eut son culte, ses adorateurs, même ses fanatiques, et la France, vers la fin de ce règne, offrit un contraste digne d'être remarqué. A côté des scènes de frivolité, d'extravagance, de bassesses, de mensonges, et de dissolutions dégradantes, s'élevait majestueusement le temple où brûlait le feu sacré, où se perfectionnaient les sciences, où les vérités recherchées ou découvertes recevaient un culte nouveau, et où l'on s'occupait avec un généreux dévouement de tout ce qui peut contribuer à la prospérité, à la gloire de la société et à la dignité de l'espèce humaine.

Comme deux rivières, dont l'une a des eaux fangeuses et l'autre des eaux limpides, s'unissant à leur confluent et coulant dans le même lit, conservent longtemps la différence primitive de leur teinte, et ne se confondent qu'après avoir parcouru un long espace; ainsi, dans le même temps, dans le même pays, les désordres, les erreurs se maintenaient à côté du magnifique et nouvel ordre de choses qui s'établissait.

La vieille et déclinante barbarie, soutenue par l'habi-

tude et la puissance, cachant les traits de sa décrépitude sous des formes gracieuses qu'elle avait empruntées de la civilisation, rivalisait encore avec celle-ci, qui n'ayant pour appui que la force de la vérité, ne s'avancait pas moins vers son but : sa marche était lente, mais ferme et majestueuse.

PÉRIODE XV.

PARIS SOUS LOUIS XVI.

§ 1^{er}.

Le 10 mai 1774, Louis XVI devint le successeur de Louis XV, son aïeul. Ce règne abonde en événements extraordinaires ; mais, soit que le temps ne leur ait pas encore donné la maturité nécessaire, soit que les circonstances présentes ou des considérations puissantes me contraignent, je ne donnerai ici qu'une esquisse rapide des principaux faits qui le concernent.

Une année s'était à peine écoulée depuis que ce roi était monté sur le trône, que des révoltes, qui avaient pour prétexte ou pour cause la cherté et le monopole des grains, éclatèrent en même temps dans presque toutes les parties de la France. Des brigands soudoyés parcouraient les villes et les campagnes, excitant les habitants à la sédition. Les villes de Pontoise, de Poissy, de Saint-Germain-en-Laye, de Versailles, furent en butte à leurs violences, et, le 3 mai 1775, Paris le fut à son tour. Des hommes armés de bâtons, entrés à la même heure par les diverses portes de cette ville, pillèrent sans obstacle les boutiques des boulangers. Ces brigands se portèrent dans les environs de Paris, et pillèrent les fermes, les magasins de blés, les moulins : plusieurs curés furent

complices de ces désordres ; d'autres travaillèrent à les faire cesser. On emprisonna beaucoup de personnes ; et deux hommes, qui ne paraissaient guère coupables, furent pendus à la place de Grève¹.

Tous les commencements de règne donnent de flatteuses espérances. Louis XVI, à son avènement au trône, éloigna tous les êtres impurs dont la présence avait souillé la cour de son prédécesseur, et s'entourna de personnes probes et éclairées. Le choix de ses ministres fut assez généralement approuvé.

Il rétablit les parlements : celui de Paris fit sa rentrée le 28 novembre 1774. Il fonda dans cette ville un Mont-de-Piété, supprima les corvées, la servitude personnelle dans ses domaines et la torture préparatoire. Il favorisa par de puissants secours l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique : mais cette dernière action lui attira la haine du gouvernement anglais ; et cette haine se manifesta par une guerre ouverte et ensuite par une guerre sourde dont les effets furent bien plus funestes.

L'abîme de la dette publique, qu'avait creusé la folle ostentation de Louis XIV, n'avait été comblé ni par l'espèce de banqueroute qu'avait faite le régent, ni par les moyens palliatifs du règne de Louis XV, ni par quelques économies. Les emprunts de Louis XVI, en retardant par artifice l'époque de l'explosion fatale, contribuaient à rendre cette explosion immanquable et plus terrible.

Des ministres qui n'étaient plus ceux qui, au commencement de ce règne, avaient mérité la confiance publique, commandaient, pendant l'orage, une manœuvre qui ne

¹ *Mémoires de l'abbé Terrai, relation de l'émeute arrivée à Paris le 3 mai 1775, page 529.*

convient qu'au temps calme. Ils déclarèrent aux parlements, qui contrariaient leurs projets tyranniques, une guerre intempestive et honteuse pour eux. Le public y prit une part active ; les têtes fermentèrent ; le gouvernement fut humilié et perdit de sa considération.

Dans le même temps, un proces trop fameux, celui du *collier*, où l'on vit figurer des personnes très-éminentes à la cour, un cardinal, des filles publiques, des dupes et des escrocs en communauté d'événements ou d'intérêts, acheva de dissiper le prestige de la royauté.

Ainsi, la haine du gouvernement anglais contre la cour de France, l'extrême désordre des finances, l'impéritie du gouvernement, sa guerre contre les parlements, le proces du collier, furent les principales, mais non pas les seules causes de la révolution qui éclata violemment en 1789.

Les ministres convoquèrent, le 15 janvier 1787, une assemblée des notables : elle s'ouvrit le 22 février avec beaucoup de magnificence : cette assemblée apprit que les emprunts s'étaient élevés à *un milliard six cent quarante-six millions*, et qu'il existait dans les revenus de l'état un déficit annuel de *cent quarante millions*.

Les notables devaient chercher les moyens de réparer cet énorme déficit ; ils découvrirent le mal, laissèrent à d'autres le soin d'y appliquer le remède, et demandèrent la convocation des *états-généraux*.

Une lutte violente s'éleva entre les ministres et le parlement. Plusieurs membres de cette cour furent exilés. M. d'Agoult, dans la nuit du 3 au 4 mai 1788, assiégea le Palais-de-Justice pour y arrêter les conseillers d'Épremesnil et Goislard, qui furent conduits prisonniers à Pierre-Encise.

Enfin , après plusieurs troubles à Paris et dans les provinces, les ministres convoquèrent, en 1788, une seconde assemblée de notables , qui s'ouvrit le 6 novembre. Elle s'occupa du mode de convocation des états-généraux, qui ouvrirent leur session le 5 mai 1789 dans la ville de Versailles.

Le tiers-état désirait sa réunion avec les deux ordres du clergé et de la noblesse; le roi l'avait ordonné. Les deux ordres s'y refusèrent. Dans la séance du 17 juin , il se constitua en *Assemblée nationale*. Le 20 juin , le tiers-état ne put s'assembler dans la salle des États : les députés en trouvèrent les portes fermées et le local entouré de gardes françaises ; ils se réunirent dans un jeu de paume à Versailles , et y prêtèrent le serment de ne jamais se séparer, jusqu'à ce que la constitution fût achevée.

Le 22 , ils tinrent leur séance dans l'église de Saint-Louis ; là ils reçurent la majorité du clergé. Le 23, il se tint, dans la salle des États, une séance royale. Le discours , les propositions du trône ne contentèrent aucun parti. Le roi ordonnait aux députés des trois ordres de se séparer et de se rendre chacun dans leurs chambres respectives. Le tiers-état resta en séance.

Deux partis étaient formés , l'un pour la liberté publique , l'autre pour l'esclavage et les anciens privilèges. Le gouvernement avait cru pouvoir dominer cette assemblée, en retirer les subsides, et la congédier ensuite. Il aurait dû s'apercevoir, d'après les travaux de la première assemblée des notables , qu'un mécontentement général dominait dans presque toutes les classes ; que les Français voulaient des comptes, des vérités et des raisons positives ; il ne s'en aperçut pas , ou feignit de ne pas s'en apercevoir.

Le mal était trop grand , trop connu , pour que la dissimulation pût agir avec succès. Le gouvernement, dont les opérations attiraient tous les regards , ne pouvait résister à une volonté presque unanime. Chacune de ses tentatives pour contrarier cette volonté devint une défaite.

Les ministres formèrent le projet de dissoudre l'assemblée , et d'employer pour cet effet une force armée imposante. Ils appelèrent les troupes , et bientôt Paris et Versailles se trouvèrent cernés par une armée de trente mille hommes : des ministres qui avaient la confiance publique furent renvoyés et remplacés par des hommes odieux : l'indignation des habitants fut vive. Les moteurs secrets saisirent ce moment favorable , et donnèrent un nouveau degré d'activité à la fermentation. Le dimanche 12 juillet , les symptômes d'une insurrection prochaine apparaissent ; le lendemain lundi , une garde nationale improvisée s'organise ; le 14 juillet , on trouve des armes à l'hôtel des Invalides , on assiège et on prend la Bastille. La révolution commence.

Malheur au chef d'une nation qui , ignorant , dédaignant l'opinion publique , ou lui imposant silence , se livre aux suggestions de ceux qui l'entourent , combat sourdement des principes qu'il a solennellement promis de faire respecter : toutes ses dissimulations sont bientôt connues. Quelques saillies de mécontentement s'exhalent , il les réprime et fait de nouveaux mécontents. Les moyens de répression deviennent plus rigoureux , et l'indignation suit la progression des actes de rigueur. Si alors se présente un homme puissant et ambitieux , fort du mécontentement général , il parvient sans beaucoup de peine à renverser l'édifice d'un gouvernement déjà miné dans sa base et dépourvu de ses plus solides appuis : le

peuple ~~seul~~ avec chaleur les projets de l'ambitieux, et croit en ~~le~~ travaillant, travailler à son propre affranchissement.

Telle fut, si je ne me trompe, la disposition des esprits dans les premiers actes de la révolution.

Je dois dire que des brigands étrangers, couverts de haillons, qui s'étaient signalés, la veille de la première assemblée des états-généraux, par le pillage de la maison de Réveillon, située au faubourg Saint-Antoine, brigands appelés et soldés on ne sait par qui, se confondirent avec les Parisiens. Tandis que ceux-ci se distinguaient par leur zèle et leur dévouement, ces étrangers s'occupaient à piller, à égorger, à couper des têtes, à pendre à un fer de lanterne les personnes qui leur étaient indiquées.

Quelques jours après la prise de la Bastille, le vendredi 17 juillet, le roi vint à Paris, et trouva les habitants rangés depuis la barrière de la Conférence jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Sa voiture marcha entre deux haies d'hommes armés à la hâte. Ingénieusement harangué par le maire Bailly, le roi ne fit aucune réponse positive; il prit la cocarde tricolore qu'on lui présenta, et la plaça à son chapeau. Il serait inutile d'expliquer le véritable motif de cette visite qui ne produisit aucun résultat. Elle fut généralement considérée comme un assentiment aux événements des jour précédents.

Le roi, qui le 11 juillet avait renvoyé le ministre Necker, le rappela cinq jours après. Ce ministre, déjà sorti de France, y rentra, et sa rentrée fut une marche triomphale.

Le gouvernement, tour à tour menaçant et timide, avait déjà, en plusieurs circonstances, décelé le secret de sa faiblesse.

Des projets de contre-révolution inconsiderés, une

guerre sourde, des tentatives partielles, le projet de conduire le roi à Metz, la cocarde nationale insultée à Versailles, produisirent les journées des 3 et 6 octobre 1789; toute la garde parisienne et une multitude effrénée de peuple se portent à Versailles, et ramènent à Paris le roi qui, depuis cette époque, habita le château des Tuileries.

L'Assemblée nationale, inséparable du roi, le suivit dans cette ville, et tint d'abord ses séances à l'Archevêché, où elle décréta que les biens du clergé étaient propriétés nationales. Puis elle occupa l'emplacement du manège, contigu à la terrasse du jardin des Tuileries appelée terrasse des Feuillants¹.

Des sociétés populaires s'établissent à Paris; celle qui fut célèbre sous le nom des *Amis de la constitution*, et depuis sous celui des *Jacobins*, fut fondée en février 1790. Dans la suite, plusieurs autres sociétés amies ou ennemies se formèrent.

Je me tais sur divers événements et intrigues sans conséquence, et je passe à la fédération du 14 juillet 1790, fête mémorable, majestueuse, fête dont l'histoire des nations n'offre aucun exemple, n'offre rien qui soit digne de lui être comparé, et où le roi jura librement de maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale.

Je passe sous silence plusieurs événements, plusieurs travaux de l'Assemblée, pour mentionner le départ du roi.

Dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, Louis XVI quitta Paris, et y laissa une déclaration dans laquelle il *proteste contre tous les actes émanés de lui pendant sa captivité*. C'est ainsi qu'il qualifie son séjour au château des Tuileries. Il parle ensuite de sa condescendance pour le vœu de la

¹ Aujourd'hui, cet emplacement est occupé par une partie de la rue de Rivoli.

nation , des sacrifices nombreux qu'il a faits ; se plaint de plusieurs décrets de l'Assemblée nationale , qui le dépouillent de ses droits et restreignent la puissance royale dans des bornes trop circonscrites ; et déclarent les administrations nouvelles et l'organisation du royaume inconvenantes à un grand état. Presque toutes les opérations de l'Assemblée nationale sont les objets de sa censure. Il se récrie sur plusieurs attentats très-blâmables ; s'appuie sur le passé pour juger le présent ; regrette la condition des rois ses ancêtres , et la compare à celle à laquelle on l'a réduit. Le pouvoir absolu est en effet pour les rois le plus doux et le plus commode à exercer , et certainement il est très-pénible pour eux de passer de la jouissance de ce pouvoir à la gêne d'un pouvoir limité par les lois.

Cette déclaration se termine par une défense que fait le roi à ses ministres de signer aucun ordre en son nom, jusqu'à ce qu'ils aient reçu des ordres ultérieurs , et par l'injonction au garde des sceaux de les renvoyer dès qu'il en sera requis ¹.

Malheureusement cette tentative, comme toutes celles qui avaient précédé, n'eut point le succès désiré.

Le peuple de Paris , instruit , vers les huit heures du matin, de cette évasion du roi, fut agité, et dans son indignation brisa les armoiries royales qui se voyaient sur plusieurs édifices publics, et notamment tous les bustes de Louis XIV qui se trouvaient aux angles de quelques rues.

Après la journée du 14 juillet, plusieurs personnes de la cour, quelques princes, et notamment le comte d'Artois, frère du roi, étaient sortis de France. Au 20 juin,

¹ *Histoire du départ du roi*, page 59 et suiv.

le comte de Provence, qualifié de *Monsieur*, et la princesse son épouse, partirent, prirent une route différente de celle que la famille royale avait suivie. et franchirent sans obstacle la frontière. Ces émigrations furent alors imitées par plusieurs officiers des armées et par plusieurs autres personnes ; elles continuèrent dans les mois suivants.

Le mercredi 22 juin 1791 , à dix heures du soir, l'Assemblée nationale fut informée de l'arrestation du roi à Varennes. Il fut reconduit à Paris , et y arriva le 25 juin à sept heures du soir.

Au mois d'août 1791 , l'émigration redoubla.

Dans Paris , des orateurs de groupes , des auteurs de pamphlets , des troupes armées , sont secrètement organisés et payés pour diriger l'opinion publique en faveur de la royauté. Des journaux, *le Chant du Coq*, *le Journal à deux liards*, *le Journal de la Cour*, *l'Ami du Roi*, forment un parti d'opposition. Le gouvernement paraît vouloir sourdement détruire un ordre de choses que cependant il promet publiquement de maintenir. Il s'élève plusieurs troubles dans les provinces. Les puissances étrangères se préparent à attaquer la France ; les princes frères du roi, le prince de Condé, le vicomte de Mirabeau, sont chacun à la tête d'une petite armée.

Le 3 septembre 1791 , la constitution fut terminée. Le 13 du même mois, elle fut présentée au roi, qui écrivit à l'Assemblée nationale qu'il l'acceptait, et joignit à sa lettre les motifs de son acceptation. Le lendemain, 14 septembre, Louis XVI vint solennellement jurer dans l'Assemblée d'être fidèle à la nation et à la loi , d'employer tout le pouvoir qui lui était délégué à maintenir la constitution et à faire exécuter les lois.

Le dimanche 18 septembre, une fête aux Champs-

Élysées, de magnifiques illuminations, célébrèrent cette acceptation et ce serment.

Cependant l'émigration redoublait. Les nobles de tout sexe se portaient en foule au-delà des frontières, persuadés que, réunis avec l'étranger, ils subjugueraient sans peine une nation audacieuse qu'ils croyaient sans moyens et sans courage. Paris fut alors le rendez-vous général des émigrants; ils y trouvaient des secours pécuniaires, et partaient ensuite pour Coblenz.

Le 1^{er} octobre 1791, l'Assemblée nationale constituante ayant, le jour précédent, fermé sa session, fut remplacée par l'*Assemblée législative*.

Pendant le mois d'octobre 1791, le nombre des émigrés s'accroît; tous passent par Paris pour sortir de France. Le 14 de ce mois, proclamation du roi tendante à tempérer la manie de l'émigration et à la désavouer.

Les deux partis qui divisaient alors la France, les *aristocrates* et les *patriotes*, interprétèrent diversement cette proclamation. Les premiers la trouvèrent dans le sens de la plus pure aristocratie. Le *Journal de la Cour* portait que la conduite de Louis XVI était un chef-d'œuvre d'*habileté et de tactique*. L'ouvrage périodique intitulé *les Actes des Apôtres* contenait une pièce de vers dont le refrain était : *Sire, vous en avez menti!* etc. Les seconds dirent que, par la rédaction amphibologique de cette pièce, le roi se ménageait des moyens de rétractation.

Les nobles qui résistaient au torrent de l'émigration recevaient des billets circulaires où on leur intimait des ordres supérieurs accompagnés des menaces suivantes : « Je » dois vous prévenir que, si vous n'êtes pas rendu à l'en- » droit indiqué à l'époque susdite, vous serez déchu de » tous les privilèges que la noblesse française va conqué-

» rir. » Pour les stimuler et piquer leur amour-propre , on leur faisait passer des gravures représentant des quenouilles et des fuseaux.

Les émigrés se persuadaient qu'une expédition de quinze jours leur suffirait pour conquérir la France , imposer silence au patriotisme , et rétablir l'ancien ordre de choses.

La proclamation de Louis XVI n'ayant produit que peu d'effet, ce roi en fit, le 12 novembre 1791, une seconde qui ne fut pas plus efficace ; le 16 du même mois, il adressa aux princes ses frères une lettre dont l'objet était le même. Cette proclamation et cette lettre parurent dans le même temps où Louis XVI refusa de sanctionner le décret contre les émigrés.

Je m'abstiens de mentionner un grand nombre d'événements résultant de la guerre sourde et souvent sanglante que se faisaient sur presque tous les points de la France le parti qui avait conquis sa liberté et le parti qui, par cette conquête, perdait ses privilèges. Je passe sous silence l'établissement d'une société de Feuillants qui eut lieu, en juillet 1791, dans les bâtiments du couvent de ce nom, société ministérielle et rivale de celle des Jacobins, et bientôt après dissoute. Je m'arrête sur les discussions qui agitérent dans le même mois cette dernière société.

Les préparatifs de guerre qui menaçaient la France sur tous les points de ses frontières, firent naître la question de savoir s'il était plus utile aux Français d'attaquer leurs ennemis que d'attendre leurs attaques.

Ce fut pendant cette discussion très-vive que se manifesta ce parti sanguinaire qui, dans la suite, couvrit la France d'échafauds, de prisons et de terreur, et souilla la révolution de crimes. Ce parti, qui opinait pour la guerre

défective, était évidemment inspiré par les puissances étrangères non encore préparées à la guerre. Je signale ce parti, à la tête duquel se plaça Robespierre.

Louis XVI avait notifié à l'électeur de Trèves son désir de voir les émigrés français expulsés de ses états, et lui avait prescrit un terme fatal pour cette expulsion. L'empereur d'Autriche, à cette nouvelle, prit fait et cause pour l'électeur de Trèves, et chargea le général Bender de porter des secours à l'électeur en cas d'hostilités.

Le 31 décembre 1791, le ministre, au nom du roi, vint annoncer à l'Assemblée législative cette détermination, laquelle équivalait à une déclaration de guerre. Le roi répondit à l'empereur que si, au 15 janvier, l'électeur de Trèves n'avait pas dissipé réellement les rassemblements d'émigrés qui étaient dans ses états, rien ne l'empêcherait d'employer la force des armes pour l'y contraindre.

Dans la même séance où fut faite cette communication, l'Assemblée décréta d'accusation Louis-Stanislas-Xavier (Monsieur), Charles-Philippe (d'Artois), Louis-Joseph (de Condé), princes français; les sieurs Calonne, ex-contrôleur-général, de Laqueuille aîné et Mirabeau jeune; et dans les jours suivants elle ajouta à ce décret que les ci-dessus nommés seraient traduits à la haute cour nationale, comme prévenus du crime de haute trahison contre l'état. Ce décret fut sanctionné par le roi.

En janvier 1792, la France, surtout le Midi, était troublée par les intrigues et le fanatisme des prêtres qui avaient refusé de prêter le serment à la constitution. Les séductions, les frayeurs, les apparitions, les revenants, les faux miracles, toutes les fourberies en usage dans les siècles de barbarie furent employées pour soulever le peuple. Les agents des émigrés, tels que François Froment et

Descombiens, forment des attroupements et désolent les provinces méridionales. Le *camp de Jalès* s'établit. On répand la division entre les troupes de ligne et les bataillons volontaires; plusieurs villes sont le théâtre de scènes de carnage; des prêtres deviennent recruteurs. La corruption, les pamphlets, la violence, tout est mis en œuvre pour désorganiser la France et neutraliser la résistance que les Français pouvaient opposer aux ennemis de l'état.

Paris participa à cette perturbation générale. Les 14 et 15 janvier 1792, des assassins devaient remplir les tribunes de l'Assemblée nationale; et des cartes, fabriquées exprès, devaient favoriser leur entrée aux portes. D'autres assassins étaient chargés d'insulter les membres du comité de surveillance lorsqu'ils s'introduiraient dans la salle, et de répondre aux plaintes de ceux-ci par des coups de poignard. Aux cris des députés frappés, quelques assassins, postés dans les tribunes, devaient descendre dans la salle et y égorger les députés les plus renommés par leur patriotisme. Des potences devaient être dressées dans Paris pour pendre les patriotes les plus énergiques.

Ce complot, dont le comité de surveillance recueillait chaque jour de nouvelles preuves, fut divulgué peu de jours avant son exécution. Les agents de ce projet changèrent leur plan d'attaque.

Dans la nuit du 20 au 21 janvier 1792, le feu fut mis à la prison de la Force : on arrêta les progrès de l'incendie. - Le 22, il se forma des groupes menaçants au faubourg Saint-Marcel : ils furent dissipés par la municipalité. Le 25 du même mois, des attroupements séditieux se montrèrent sur plusieurs points de Paris, dans les rues du Cimetière de Saint-Nicolas-des-Champs, des Lombards, de Saint-

Denis, de Beaubourg, Chapon au Marais. Les hommes qui composaient ces attroupements se portaient sur les magasins à sucre placés dans ces rues, et demandaient que cette marchandise leur fût distribuée à raison de 22 sous la livre. On voyait des instigateurs de ces mouvements exciter le peuple à résister à la garde nationale, etc. Le peuple ne répondait que mollement à ces suggestions perfides. Cependant quelques pierres furent, dans la rue Saint-Denis, lancées contre la garde. On parvint, sans beaucoup de peine, à dissiper ces attroupements. Le lendemain ils se renouvelèrent avec aussi peu de succès.

Une tentative manquée en faisait naître une autre. Le 30 janvier suivant, on découvrit dans les souterrains de l'hôtel de la guerre, à Versailles, une fabrication clandestine très-active, d'une grande quantité de cartouches pour la nouvelle garde du roi.

L'émigration continuait. Des orateurs payés tentaient de donner à l'opinion publique une direction favorable à la cour. Les partisans de la liberté publique se plaignaient alors de ce que les armées françaises étaient dans un grand dénûment; de ce qu'on corrompait les journalistes patriotes, les membres les plus influents de la société des Jacobins, et ceux même de l'Assemblée législative. On répandait des pamphlets et des placards. On mit secrètement en jeu une armée de perturbateurs, d'applaudisseurs, de chanteurs, de distributeurs, d'orateurs de groupes, etc., etc. L'existence de ces nébuleux établissements et les sommes considérables qu'ils coûtaient à la liste civile sont attestées par des témoignages irrécusables¹. Les mi-

¹ Tous ces faits sont détaillés dans les pièces trouvées dans l'armoire de fer, et notamment dans l'*Histoire de la Révolution*, par le ministre Bertrand de Molleville, écrivain qui ne sera pas suspect. (Voyez surtout tome VII, chapitre 14, pages 220 et suivantes; tome VIII, pages 76, 244, 224.)

nistres d'alors prétendaient, à force d'argent, changer l'opinion publique et en créer une nouvelle. Folle entreprise, moyen toujours fatal à ceux qui l'emploient !

Ces moyens paraîtront innocents si on les compare à ceux du parti de Coblenz, parti ennemi de celui du roi et que dominait Calonne, parti inspiré par le gouvernement anglais, parti qui ne concevait que des plans de destruction et de massacres. Mais je m'arrête, pour revenir à diverses scènes dont Paris fut le théâtre.

En février 1792, l'Assemblée législative rend un décret qui ordonne le séquestre des biens des émigrés.

Le 14 février 1792, les femmes du faubourg Saint-Marcel furent excitées à se soulever et à piller un magasin de sucre, situé rue des Gobelins, derrière l'église de Saint-Hippolyte, et appartenant au sieur Moinery. Au moment où ce particulier faisait transporter une partie de cette marchandise, une voiture qui en était chargée fut arrêtée par ces femmes qui débitèrent quatre barils de sucre à vingt sous la livre.

Le lendemain, nouveau rassemblement de femmes : elles se portent au même magasin et demandent du sucre au même prix. Un détachement de cavalerie se présente, trouve la rue barricadée ; il force le passage le sabre à la main. Quelques particuliers montent au clocher de l'église Saint-Marcel, sonnent le tocsin. Une foule innombrable accourt ; on bat la générale ; on fait retirer du clocher les sonneurs. Quelques heures après, la porte du clocher est enfoncée, et la cloche fait de nouveau entendre son tintement sinistre. Un détachement d'environ deux cents hommes fait descendre du clocher les sonneurs séditieux. La municipalité s'y rend en force, et parvient à faire restituer le sucre et à dissiper l'attroupement. Il y eut dans ce tu-

multe plusieurs personnes blessées, et la foule se dissipa.

On apercevait parmi le peuple des particuliers inconnus qui soufflaient le feu de la révolte, répandaient les inquiétudes et les fausses alarmes, excitaient la jeunesse à des violences.

Remarquons que, dans les mêmes jours, les villes de Montlhéry, de Noyon et de Dunkerque, de Metz, d'Arras, etc., furent agitées par des séditions semblables.

Le 24 février, un pièce intitulée *l'Auteur d'un moment*, où se trouvaient des sarcasmes contre Chénier et ses tragédies, jouée imprudemment au théâtre du Vaudeville, faillit allumer un incendie terrible : la prudence et la fermeté en arrêtrèrent les progrès ; et le lendemain un exemplaire de cette pièce fut brûlé sur le théâtre.}]

Les patriotes de bonne foi abondaient à Paris ; mais ils étaient trompés, agités par divers moteurs.

Par décret du 5 avril 1792, toutes les congrégations séculières, ecclésiastiques, telles que les prêtres de l'Oratoire, de la Doctrine chrétienne, de Saint-Joseph, de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, de Saint-Nicolas-du-Charbonnet, du Saint-Esprit, des Missions étrangères, de Saint-Laurent, du Saint-Sacrement, des sociétés de Sorbonne et de Navarre, des frères des Écoles chrétiennes, des ermites du Mont-Valérien⁴, de Senart, des frères tailleurs et cordonniers ; enfin toutes les réunions d'hommes et de femmes furent supprimées. Je cite ces suppres-

⁴ Les missionnaires de Saint-Lazare s'étaient établis au Mont-Valérien en vertu de lettres-patentes de Louis XIII (1653). Leur congrégation fut supprimée, comme il est dit ci-dessus, par le décret du 5 avril 1792 ; mais une ordonnance du 5 février 1816 rétablit les lazaristes, et une autre ordonnance du 15 septembre 1822 leur affecta le Mont-Valérien pour soixante années. Cette ordonnance était illégale, puisque le Mont-Valérien, étant un bien domanial, ne pouvait être aliéné qu'en vertu d'une loi. (B.)

sions , parce que la plupart d'elles appartiennent à la ville de Paris.

Le 11 mai 1792 , on vit dans cette ville le premier exemple d'un prêtre catholique se mariant , et venant solennellement avouer cet acte conforme aux lois de la primitive Église. Le vicaire de Sainte-Marguerite se présenta ce jour à la barre de l'Assemblée législative avec son épouse et son beau-père , et y reçut des applaudissements : il eut beaucoup d'imitateurs.

Les Parisiens , dont la grande majorité , patriote de bonne foi , ne désirait que la liberté et le bonheur public , étaient sans cesse égarés , contrariés , tourmentés par les moteurs des divers partis. Les dissimulations des ministres , les troupes d'écrivains , d'orateurs , d'applaudisseurs mercenaires , que le gouvernement gageait à grands frais pour former une opinion factice et la faire dominer sur celle qui prévalait , produisaient un effet tout contraire. Ces manœuvres , toujours révélées et dénoncées par le moyen de la presse entièrement libre , ne faisaient qu'exalter les têtes et soulever l'indignation publique contre le gouvernement , depuis longtemps discrédité.

Les Parisiens avaient encore à lutter contre les attaques cachées et les fureurs manifestes du parti de l'étranger ; qui employait tour à tour toutes les insinuations perfides , les poignards et les torches du fanatisme , pour exciter des émeutes populaires , assassiner les amis de la liberté , allumer partout le feu des guerres civiles , souiller enfin de forfaits la révolution , afin de la rendre horrible et odieuse.

Quelques mécontents étaient paisibles ; mais d'autres , animés par l'esprit de parti , par le chagrin d'être dépouillés de leurs vieux privilèges , indignés de se voir sans cesse victimes de leurs propres fautes , de leur orgueil et

de leur résistance à la force de l'opinion publique, se livraient en désespérés à tous les excès de la vengeance, et regardaient comme des actes de vertu les crimes qu'ils commettaient pour la satisfaire. Quelques-uns furent les agents secrets des puissances étrangères qui redoutaient la contagion révolutionnaire.

Les journaux de cette époque contiennent le récit d'assassinats nombreux commis sur des personnes réputées patriotes, et parlent de fabrication de faux assignats, dans le but de faire tomber les ressources financières de l'état. Dans les premiers mois de l'an 1792, on découvrit plusieurs ateliers de cette fausse monnaie. On découvrit aussi des fabriques de poignards et des projets de massacres.

Le parti de l'étranger se composait encore de cette classe d'hommes immoraux, ruinés par leurs débauches, habitants ou soutiens des tripots, vivant d'actions ignominieuses, et toujours prêts à commettre les crimes qu'on veut leur payer; individus qui abondent ordinairement dans les grandes villes.

Le nombre de ces divers agents s'élevait, dit-on, dans Paris, à plus de vingt-cinq mille.

D'autre part, le gouvernement faisait sans discontinuer une guerre sourde à l'opinion dominante. On accusait les ministres d'être en intelligence avec les ennemis de la France, de favoriser tous leurs projets, et de ne point faire exécuter les lois nouvelles. Ces dernières accusations étaient fondées : un de ces ministres, le sieur Bertrand de Molleville, a eu, dans son *Histoire de la révolution*, la bonne foi d'en offrir la preuve. Ces ministres furent renvoyés : l'un d'eux, le sieur Delessart, fut, le 11 mars 1792, traduit à la haute cour pour y être jugé. On les remplaça par d'autres ministres qui avaient figuré dans les rangs

des patriotes, et qui dans la suite furent immolés à la fureur du parti de Calonne.

En avril 1792, les premiers arbres de la liberté furent plantés à Lille, à Auverre et ailleurs. Paris ne tarda pas à avoir les siens, que Bonaparte fit abattre¹.

Le gouvernement français, d'après les demandes exorbitantes du roi de Hongrie et de Bohême, fut obligé de déclarer la guerre à ce roi. Cette déclaration est du 20 avril 1792. Une nouvelle carrière s'ouvrit à la générosité française. Les dons patriotiques, dont les habitants de Paris avaient déjà donné l'exemple, se multiplièrent; alors une noble émulation s'établit dans toutes les classes de la société. Les départements imitèrent ce dévouement. Les hostilités commencèrent dans les derniers jours d'avril.

Jusqu'alors une heureuse harmonie avait régné parmi les partisans de la liberté : ils marchaient d'accord vers le même but. Le parti de l'étranger sentit le besoin de troubler cette harmonie, de diviser les patriotes, de les armer les uns contre les autres, et de les porter à s'entre-détruire : ce moyen n'était pas nouveau. Le gouvernement anglais dépensa des sommes immenses pour arriver à ce but, pour déchirer la France et la couvrir de malheurs et de crimes.

Bientôt, et cette coïncidence est remarquable, commencèrent entre les patriotes une autre guerre et d'autres hostilités dont les suites devinrent très-funestes à la France.

Robespierre, sorti de l'Assemblée constituante, après avoir séjourné pendant quelques mois dans Arras, sa pa-

¹ Plusieurs années avant la révolution, un arbre de la liberté fut planté dans les environs de Paris, et dans un des beaux jardins de Franconville, par le comte Camille d'Albon, qui en était propriétaire. Il consistait en un grand mât, à la cime duquel était placé le chapeau, véritable symbole de la liberté. Sur une des faces du socle on lisait cette inscription : *À la liberté, Camille d'Albon, 1782.*

trie, revint à Paris. Sa réputation de patriote sévère et incorruptible le fit nommer à la fonction d'accusateur public. Dès qu'il vit la guerre déclarée, il se démit de cette fonction pour se livrer tout entier aux discussions du *forum* et au nouveau système de conduite qu'il avait adopté. Le 27 avril 1792, il dénonça à la société des Amis de la Constitution tous ceux qui avaient combattu ses opinions dans la discussion sur la guerre offensive et défensive, et les accusa de conspiration et de coalition avec les ennemis de l'état. On lui demanda des preuves; il promit d'en donner dans une séance prochaine.

On les attendait avec une impatiente curiosité. Robespierre, au lieu de preuves, fit l'étalage de ses services, l'apologie de sa conduite. Il voulait qu'on le crût sur parole.

Dès lors cette société fut divisée; et Robespierre parvint à en dominer une partie, et, dans la suite, à en chasser l'autre.

A la même époque, le hideux Marat, déjà fameux, reparut sur la scène politique, ainsi que son journal corrosif, intitulé *l'Ami du Peuple*. Ce journal, précurseur ordinaire des troubles de Paris, attaquait, par ses dénunciations et ses calomnies, les plus purs amis de la liberté publique.

Une pareille division se manifesta parmi les membres de la commune de Paris.

Ces divisions furent la source de maux innombrables.

Le parti de l'étranger, désespérant d'obtenir des succès par la force ouverte, essayait de détruire le patriotisme des Français par les excès de ce patriotisme.

Robespierre, séduit par ce parti dont il semble avoir été l'agent, entraîna, par l'appât des emplois lucratifs,

des hommes déshonorés qui n'avaient d'espoir que dans le désordre ; et , par sa réputation de popularité et ses dénonciations continuelles , des hommes qui étaient de bonne foi , mais qui , dupes de leur tempérament inquiet et emporté , considéraient les exagérations et les moyens violents comme nécessaires ; il entraîna , par des exemples de terreur , la multitude des faibles ; et , ne pouvant dominer les patriotes purs , il les priva de la liberté ou de la vie.

Ainsi , sous le masque de la liberté , le parti de l'étranger , pour avoir droit d'accuser cette même liberté , et de la présenter aux nations comme un horrible épouvantail , commit des crimes énormes et multipliés , alluma le feu des dissensions civiles ; divisa les patriotes pour les affaiblir et les subjuguier , les porta à s'entre-détruire ; excita des séditions dans toutes les parties de la France , et à Paris plusieurs émeutes , notamment celle du 20 juin et la journée sanglante du 10 août qui renversa avec le trône toutes les statues des rois dans la capitale ; conduisit la famille royale dans la prison du Temple ; souleva les journées plus sanglantes encore du commencement de septembre , journées de massacres , où les prisons de Paris furent inondées du sang français.

Au 21 septembre , la Convention nationale succéda à l'Assemblée législative. Elle abolit la royauté , décréta le gouvernement républicain , mit Louis XVI en jugement. Ce malheureux prince , condamné à mort , fut exécuté le 21 janvier 1793.

§ II. Etablissements religieux et civils.

CAPUCINS DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN. Église , couvent. hospice , puis collège , situé rue Sainte-Croix , n° 5.

Le quartier de la Chaussée-d'Antin devenant de jour en jour plus populeux, il fut ordonné, par lettres-patentes de septembre 1779, qu'on y établirait une chapelle, succursale de Saint-Eustache. On se decida à y transférer les capucins du faubourg Saint-Jacques.

Le sieur Brongniard fut chargé de fournir les dessins et de diriger la construction de cette capucinière. Commencée en 1780, elle fut achevée en 1782, et bénie solennellement, le 21 novembre de cette année, par l'archevêque de Paris.

Le 13 septembre suivant, les capucins de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, sortis processionnellement de leur ancien couvent, vinrent occuper le nouveau.

Cet édifice atteste le progrès de l'architecture et son affranchissement des règles routinières du passé. La façade, simple, convenable à l'humilité séraphique, et depourvue d'ornements superflus, tire toute sa beauté de l'harmonie des proportions. A ses extrémités figurent deux pavillons couronnés d'un fronton que surmonte un attique. Cu entre dans chacun de ces pavillons par une porte ornée de deux colonnes sans bases. Une troisième porte est au centre de la façade, où l'on remarque huit niches destinées à recevoir les figures des illustres de l'ordre de Saint-François, mais qui sont toujours restées vides. On y voit aussi deux tables renfoncées, chargées de bas-reliefs dont les sujets étaient relatifs à la première destination de cet édifice, et qui ont disparu dès qu'il en a reçu une autre : ces bas-reliefs étaient sculptés par Clodion.

Le cloître de ce couvent est décoré de colonnes depourvues de bases, à l'exemple de quelques monuments antiques, et notamment de l'édifice appelé *Pæstum*.

L'église, fort simple, est décorée d'une ordonnance et

d'un grand morceau de peinture à fresque, imitant le bas-relief, peint par le sieur Gibelin.

Ce couvent fut supprimé en 1790. Ses bâtiments, pendant plusieurs années, furent affectés à un hospice où étaient soignées les maladies vénériennes. En 1800, le gouvernement y fit exécuter de grandes réparations ; et, en vertu de la loi du premier mai 1802, on y établit un des quatre lycées de Paris, nommé *lycée Bonaparte*. Ce lycée, dans les premiers jours d'avril 1814, reçut une autre dénomination : celle de *collège royal de Bourbon*, qu'il porte encore.

CHAPELLE BEAUJON, située rue du Faubourg-du-Roule, n° 59. Cet édifice, construit vers l'an 1780, sur les dessins du sieur Girardin, architecte, aux frais de Nicolas Beaujon, receveur-général des finances, est, dans sa petitesse, un chef-d'œuvre de goût : ce qui confirme mon opinion sur ce que j'ai dit sur les progrès de l'architecture à cette époque.

Le portail est remarquable par sa simplicité et l'heureuse harmonie de ses parties. Deux rangs de colonnes isolées séparent la nef de deux galeries latérales dont les murs présentent des niches élevées sur un stylobate. La voûte est décorée de caissons. La lumière descend dans cette nef par une lanterne carrée.

À l'extrémité de cette nef est une rotonde entourée de colonnes corinthiennes isolées, et qui reçoit le jour d'en haut. Cette manière d'éclairer les monuments est très-favorable aux effets de l'architecture.

Cette chapelle est dédiée à saint Nicolas, patron de son fondateur.

HOSPICE BEAUJON, situé rue du Faubourg-du-Roule , n° 54. L'opulent fondateur de la chapelle dont je viens de parler fit , quelques années après , en 1784 , bâtir par le même architecte , le sieur Girardin , un hospice destiné à recevoir vingt-quatre orphelins des deux sexes. Il donna vingt mille livres de rente pour leur entretien. Dans la suite , cet hospice eut une autre destination , et devint un hôpital pour les malades.

Ce bâtiment a seize toises de face sur vingt-quatre de profondeur : sa hauteur se compose d'un rez-de-chaussée , de deux étages au-dessus et d'un troisième dans les combles. Il contient cent lits pour les malades des deux sexes. La construction de cet édifice fait honneur aux talents du sieur Girardin. Dans la suite je produirai sur cet hospice les notions administratives qui le concernent.

COLLÈGE ROYAL DE FRANCE, situé n° 1 , place Cambrai. François I^{er} l'avait fondé sans lui faire bâtir aucun édifice. Henri IV , voulant réparer cette omission , fit commencer des bâtimens pour ce collège ; mais la mort de ce roi en suspendit la construction , comme je l'ai dit ci-dessus. Cette construction ne fut reprise qu'à la fin du règne de Louis XV. Le 22 mars 1774 , le duc de La Vrillière en posa la première pierre : trois ou quatre ans après , cet édifice , construit sur les dessins du seur Chalgrin , fut terminé ¹.

Il présente une grande cour entourée de trois côtés de bâtimens. Dans le corps qui se trouve placé en face de la porte d'entrée , est la salle des séances publiques , salle as-

¹ M. Chalgrin ne reconstruisit pas le collège de France. Il n'a fait guère que des réparations aux bâtimens qui existaient auparavant : encore ces réparations n'étaient-elles que superficielles , comme on a pu s'en convaincre récemment lors des derniers travaux qu'on vient d'y faire. (B.)

sez vaste, dont le plafond est décoré d'un sujet allégorique peint par Tarraval¹. On y a construit un amphithéâtre, et on l'a ornée d'un tableau de M. Lethiers, représentant la fondation de ce collège par François I^{er}².

Les bâtiments latéraux contiennent plusieurs salles où se font les cours. On comptait, sous Louis XVI, vingt et un cours auxquels sont attachés vingt et un professeurs. Il y a aujourd'hui vingt-quatre professeurs, qui desservent vingt-quatre cours, tels sont : les cours d'*astronomie*, de *mathématiques*, de *physique générale et mathématique*, de *physique expérimentale*, de *médecine*, d'*anatomie*, de *chimie*, d'*histoire naturelle*, du *droit de la nature et des gens*, d'*histoire* et de *philosophie morale*, de *langues hébraïque, chaldaïque et syriaque*, de *langue arabe*, de *langue turque*, de *langue persane*, de *langue et de littérature chinoises et tartare-mantchou*, de *langue et de littérature shanscrits*, de *langue et de littérature grecques*, de *langue et de philosophie grecques*, d'*éloquence latine*, de *poésie latine* et de *littérature française*, d'*économie politique*, d'*archéologie* et d'*histoire des législations comparées*.

Les cours étant plus fréquentés qu'autrefois, il résulte que les salles sont souvent insuffisantes³.

¹ Ce plafond n'existe plus. (B.)

² Ce tableau et celui de M. Thévenin, qui lui faisait face, dans l'amphithéâtre où M. Andrieux faisait autrefois son cours, doivent être placés dans l'amphithéâtre du droit public, dépendant des nouvelles constructions dont il est parlé dans la note suivante. (B.)

³ Le collège de France n'est plus à présent ce qu'il était à l'époque où Dulaure écrivait cet article ; et si nous laissons subsister les détails qu'il en donne, comme indiquant l'état ancien de cet établissement, nous n'en devons pas moins dire quelques mots de son état actuel.

On fait en ce moment, à ce collège, de grands travaux d'agrandissement et de réparations : la direction en est confiée à M. Letarouilly, architecte, qui, bien que gêné par les constructions existantes, peu en harmonie avec le programme

l'ÉCOLE DE CHIRURGIE ET DE MÉDECINE, située rue de l'École-de-Médecine, n° 14. J'ai parlé de l'ancienne école de médecine, placée rue de la Bûcherie, et qui fut transfé-

qu'il doit suivre, a surmonté habilement toutes les difficultés, et a su approprier ses plans aux exigences des besoins nouveaux. Il lui a fallu changer la plus grande partie des dispositions intérieures, tout en conservant les bâtiments anciens, et rattacher à ces bâtiments de nouvelles constructions, de manière à former du tout un ensemble où toutes les convenances des différents cours devaient être soigneusement ménagées. Ces conditions ont été fidèlement remplies; et, quoique les travaux ne soient pas encore terminés, nous pouvons dès à présent donner une description sommaire des nouvelles distributions.

On entre au collège de France par une belle grille qui s'ouvre sur la place Cambrai. Dans l'aile à gauche, au rez-de-chaussée, se trouve un amphithéâtre de chimie avec ses laboratoires et dépendances, et à l'extrémité du même corps de logis, un autre amphithéâtre assez vaste. Au premier étage, on voit une galerie destinée aux collections de produits chimiques; puis une salle de bibliothèque qui doit également servir de salle d'assemblée. Aux étages supérieurs sont des logements pour les professeurs.

Dans l'aile droite, il y a, au rez-de-chaussée, un vestibule, une petite salle pour l'enseignement des langues, de la physique générale et des mathématiques, et sur la rue un amphithéâtre de géologie. Au premier étage se trouve une galerie de physique, fort riche en instruments précieux : au second étage est une galerie de minéralogie et de géologie.

Dans le bâtiment central, au fond de la cour, sont d'abord des vestibules, puis une petite salle de cours, et à droite un amphithéâtre pour les cours de littérature et de droit des gens. De plus, le rez-de-chaussée communique avec un jardin de botanique, situé derrière le principal corps de logis. Au premier étage sont des laboratoires de physique et un vaste et magnifique amphithéâtre consacré à l'enseignement de cette science. Le deuxième étage est occupé par des logements de professeurs et par un cabinet d'anatomie; au-dessus s'élève un observatoire et ses dépendances.

Il reste à construire plusieurs bâtiments du côté de la rue Saint-Jacques. Ces bâtiments contiendront, d'un côté, un amphithéâtre pour les cours de droit public, et de l'autre côté, un amphithéâtre d'anatomie et des salles de dissection. Au milieu s'ouvrira une grande entrée, derrière laquelle sera une cour, et au fond un portique conduisant aux amphithéâtres et galeries.

Tous ces travaux ont été combinés de manière à ce que chaque cours soit à portée de ses dépendances nécessaires, et soit aussi complètement que possible isolé des autres cours.

Nous ne pouvons parler du genre d'architecture qui sera employé dans la construction de ces nouveaux bâtiments : car nous ne connaissons, quant à présent, que le plan des distributions intérieures. (B.)

rée dans la rue de Saint-Jean-de-Beauvais. Il existait aussi un amphithéâtre de chirurgie dans la même rue de l'École-de-Médecine, près de l'ancienne église de Saint-Côme, dont les bâtiments, devenus insuffisants, ont été et sont encore occupés par l'école gratuite de dessin.

Ici je m'occupe d'un autre édifice consacré aux sciences médicales; édifice dont, le 14 décembre 1774, Louis XVI posa la première pierre, et qui fut élevé sur les dessins du sieur Gondouin, et sur l'emplacement de l'ancien collège de Bourgogne. La première thèse y fut soutenue le 54 août 1776.

La façade sur la rue a trente-trois toises de longueur : elle offre une ordonnance d'ordre ionique, composée de seize colonnes, dont quatre d'un côté de la principale entrée, et quatre de l'autre ; elles décorent les extrémités de deux ailes de bâtiments qui s'avancent jusque sur la rue. Les autres colonnes ornent la porte d'entrée au centre, et forment, dans les deux intervalles, un péristyle à quatre rangs, supportant un étage supérieur, et laissant apercevoir une cour entourée de magnifiques bâtiments.

Au-dessus de la porte d'entrée est un grand bas-relief, ouvrage du sieur Berruer, dont le sujet offre, sous des figures allégoriques, le Gouvernement, accompagné de la Sagesse et de la Bienfaisance, protégeant l'art de la chirurgie, et le génie des Arts déployant le plan de cette école.

La cour, profonde de onze toises, large de seize, est remarquable par la façade qui se présente en y entrant. Un péristyle de six colonnes d'ordre corinthien, de grande proportion, couronné par un fronton, forme avant-corps et présente l'entrée de l'amphithéâtre. Sur le mur du fond de ce péristyle, et dans la partie élevée, se voient cinq médaillons entourés de guirlandes de chêne, offrant les por-

traits de Jean Pitard, d'Ambroise Paré, de George Maréchal, de François de La Peyronnie, et de Jean-Louis Petit, célèbres chirurgiens français.

Dans le fronton qui couronne cette ordonnance, est un bas-relief exécuté par Berruer, représentant les figures allégoriques de la Théorie et de la Pratique se donnant la main.

Si l'on entre dans l'amphithéâtre, on jugera que son peu d'étendue ne répond pas à la magnificence de son frontispice. Il peut néanmoins contenir douze cents élèves. Il est décoré de trois grands morceaux de peinture à fresque, exécutés par le sieur Gibelin.

Le premier a pour sujet Esculape enseignant les principes de la médecine et de la chirurgie. Au bas est cette inscription : *Ils tiennent des dieux les principes qu'ils nous ont transmis.*

Dans le second tableau, on voit Louis XVI accueillant son premier chirurgien, La Martinière, et plusieurs autres académiciens et élèves. Devant eux sont déployées des récompenses encourageantes. On y lit cette inscription : *La munificence du monarque hâte leurs progrès et récompense leur zèle.*

Le troisième tableau présente une scène guerrière, où l'on voit des blessés secourus par des chirurgiens, et cette inscription : *Ils étanchent le sang consacré à la défense de la patrie.*

Sur le mur demi-circulaire, au-dessus de la porte du centre, on lit encore ce distique latin :

*Ad cædes hominum prisca amphitheatra patebant :
Ut longum discant vivere nostra patent.*

Les autres corps de bâtiments contiennent des salles de

démonstration , d'administration , et une bibliothèque ; l'étage situé sur la rue est occupé par un vaste cabinet d'anatomie humaine et d'anatomie comparée.

C'est dans ce bâtiment que l'Académie de chirurgie tenait ses séances. La Faculté de médecine l'a remplacée, et vingt-deux professeurs font des cours sur les diverses parties des sciences médicales.

Une académie de médecine a été érigée depuis 1814; je n'en parle point , parce que le temps de cette érection est hors des limites que je me suis prescrites ¹.

L'ÉCOLE NATIONALE fut , par les soins du comte de Thélis , établie en 1779 à Issi , près de Paris; vingt-quatre orphelins pauvres y recevaient de l'éducation, travaillaient à la construction des chemins, apprenaient des évolutions militaires , etc. Ces élèves, après avoir confectionné et réparé plusieurs routes dans les environs de Paris , furent, en 1784 , transférés dans le Berri.

Cet établissement, qui méritait d'être encouragé par le gouvernement, ne l'ayant été que faiblement, a cessé d'exister.

ÉCOLE DES ORPHELINS MILITAIRES. Elle fut établie sous ce

¹ Quelques mots suffisent pour suppléer au silence de Dulaure, et faire connaître l'organisation de cette Académie, appelée *Académie royale de Médecine*, et située rue de Poitiers, n. 8. Elle se compose de soixante-quinze académiciens titulaires, soixante honoraires, trente associés libres et quatre-vingts associés ordinaires environ. L'objet principal de ses travaux est de répondre aux questions du gouvernement touchant les épidémies, les épizooties, la médecine légale, la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux et des remèdes secrets, les eaux minérales naturelles ou factices, etc., etc. Elle se divise en trois sections consacrées à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie.

Les séances ont lieu les premiers mardis de chaque mois.

Des médecins y pratiquent gratuitement la vaccine les mardi et samedi de chaque semaine. (B.)

règne par le chevalier Pawlet. Les mêmes causes qui avaient ruiné l'école mentionnée dans le précédent article ruinèrent celle-ci.

ÉCOLE ROYALE DES PONTS-ET-CHAUSSEES, située d'abord Chaussée-d'Antin, vis-à-vis la rue Sainte-Croix. Elle a depuis changé plusieurs fois d'emplacement : elle est aujourd'hui située rue Culture-Sainte-Catherine, n° 27.

Cette école importante, dont les commencements remontent à l'an 1747, ne reçut de la consistance qu'en 1784, par les soins du sieur Perronet. Elle fut instituée de nouveau par la loi du 19 janvier 1791, et confirmée par celle du 30 vendémiaire an IV : cette dernière loi fixe le nombre des élèves à trente-six. En l'an X, ce nombre fut porté à cinquante, et depuis à quatre-vingts. Ces élèves, depuis l'an IV, furent tous tirés de l'École polytechnique.

L'enseignement de cette école se divise en *études de théorie* et en *études de pratique*, ou exercice. La *théorie* consiste dans l'application du calcul, de la géométrie descriptive, de la mécanique et de la physique, à l'art de l'ingénieur des ponts-et-chaussées; dans l'architecture civile et la minéralogie.

Les *études pratiques* sont le travail intérieur qui consiste dans l'application des théories dont on vient de parler, et dans le travail extérieur, c'est-à-dire dans l'envoi d'un certain nombre d'élèves employés auprès des ingénieurs chargés de travaux importants dans les départements.

Trois professeurs enseignent dans cette école, l'un la mécanique, l'autre la stéréotomie, appliquées à des routes, à des ponts et à la navigation intérieure; le troisième, l'architecture civile et la navigation intérieure. La miné-

ralogie est enseignée au cabinet minéralogique de l'hôtel des Monnaies.

ÉCOLE DE MINÉRALOGIE DOCIMASTIQUE, à l'hôtel de la Monnaie. Par lettres-patentes du 11 juin 1778, une chaire de métallurgie et de minéralogie docimastique fut établie à la Monnaie ; et le savant Lesage, qui depuis longtemps faisait des cours de chimie, en fut créé professeur¹.

ÉCOLE DES MINES, située d'abord rue de l'Université, n° 61, et aujourd'hui rue d'Enfer, n° 54. Le cardinal de Fleury avait conçu le projet de cette utile institution. Un arrêt du conseil, du 19 mars 1783, le mit à exécution ; elle se compose d'un *Conseil des mines*, qui donne des avis au ministre de l'intérieur sur tout ce qui concerne les mines, usines, salines et carrières, et qui a sous sa direction des ingénieurs et des écoles pratiques². La curieuse collection de minéralogie contenue dans les salles de cette école est ouverte au public les lundis et jeudis³.

ÉCOLE ROYALE DE CHANT, DE DÉCLAMATION ET DE DANSE, située rue Bergère, n° 2. Elle fut fondée par lettres du 3 janvier 1784, à l'instigation du baron de Breteuil. L'ouverture eut lieu le 1^{er} avril suivant. Le sieur Gossec en fut le premier directeur. Cet établissement a pour objet de perfectionner les dispositions qu'annoncent les jeunes

¹ Voyez ci-dessus, *Hôtel des Monnaies*.

² Ces écoles concernent la minéralogie, la géologie, la docimastie, l'exploitation des mines, le dessin, la géométrie descriptive, etc. (B.)

³ Toutes les productions minérales de la France y sont réunies ; il y en a deux collections : dans l'une, elles sont classées par départements ; dans l'autre, elles sont placées dans leur ordre méthodique relativement aux autres productions minérales de l'univers.

gens des deux sexes pour le théâtre lyrique. Leur éducation y est soignée ; on leur enseigne le chant, la musique instrumentale, l'harmonie et la composition musicales, la danse et la déclamation.

Cette école éprouva des vicissitudes pendant la révolution. Napoléon lui procura une consistance nouvelle et lui imposa le nom de *Conservatoire de musique*, que le public lui donne encore, quoiqu'il soit ordonné de lui restituer son nom ancien.

ÉCOLE DE DÉCLAMATION POUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, fondée en 1786, à l'instigation du duc de Duras. Les acteurs Molé, Dugazon et Fleury en furent les professeurs. C'est dans cette école que se sont développés les talents du célèbre tragédien Talma. Elle ne s'est pas soutenue.

ÉCOLE DE NATATION, située à la pointe de l'île Saint-Louis, fondée en juin 1785, par le sieur Turquin, le même qui avait établi les Bains-Chinois. En 1786, le prévôt et les échevins de Paris prirent cet établissement sous leur protection. Dans la suite, une autre école plus considérable et plus commode fut placée au bas du quai d'Orsay ; elle est toujours en activité¹.

Il fut aussi établi, pendant ce règne, une *école de filature* pour les enfants aveugles, située rue de la Mortellerie ; une *école de boulangerie*, située rue de la Grande-Truanderie, que présidaient les sieurs Parmentier et Cadet de Vaux ; et des *écoles de charité* dans presque toutes les paroisses de Paris.

¹ Plusieurs autres écoles de natation ont été, depuis cette époque, établies à Paris. Je citerai les deux écoles à l'usage des hommes, situées, l'une auprès du môle du Pont-Neuf, l'autre à côté du Pont-Royal, et les deux écoles à l'usage des femmes, placées entre ce dernier pont et le Pont-des-Arts. (B.)

ÉCOLE OU INSTITUTION DES SOURDS-ET-MUETS, située rue du faubourg Saint-Jacques, n^{os} 254, 256, 258. On avait déjà essayé plusieurs systèmes pour suppléer au défaut de la parole, lorsque l'abbé de l'Épée mit sa méthode en usage : elle prévalut , et obtint seule un succès soutenu. Cet ecclésiastique, humble et bienfaisant, établit dans sa maison une école où il enseignait aux jeunes personnes sourdes et muettes à lire, à écrire, à comprendre toutes les difficultés de la grammaire, à saisir et à rendre par écrit les idées les plus abstraites de la métaphysique ¹.

Persécuté, comme janséniste, par l'archevêque de Paris; inconnu des Parisiens, encore plus du gouvernement, malgré ses vertus, son zèle et son admirable méthode, ce vénérable abbé vivait dans une noble obscurité, lorsqu'en 1777 l'empereur Joseph II, séjournant dans cette ville, vint visiter cette école et admirer les moyens ingénieux qu'employait l'instituteur pour rendre en quelque sorte la parole aux muets. Étonné que le gouvernement laissât cette institution sans encouragement, il en parla à la reine de France, qui voulut voir l'école de l'abbé de L'Épée. Dès lors, la tourbe des imitateurs suivit cet exemple. On s'y porta en foule ; et, le 21 novembre 1778, un arrêt du conseil autorisa cette école, et annonça qu'elle serait établie dans le couvent des célestins supprimés², mais le gouvernement, lorsqu'il n'était pas poussé par l'intrigue, et surtout lorsqu'il ne s'agissait que d'objets utiles, ne se pressait pas de remplir ses promesses. Ce ne fut que sept ans après qu'il s'en occupa. Par arrêt du conseil du

¹ Sans autre fortune que 12,000 livres de rente, il réunit dans sa maison quarante sourds et muets, les nourrit, les instruisit, dépensa pour eux tout son bien, s'imposant à lui-même les plus dures privations pour fonder un des plus beaux et des plus philanthropiques établissements dont s'honore la France. (B.)

~~24~~ mars 1785, l'école de l'abbé de L'Épée fut transférée dans le bâtiment des Célestins, et on accorda à cet établissement une somme annuelle de 5,400 livres.

L'abbé de L'Épée mourut à Paris en 1790¹. Il fut remplacé par l'abbé Sicard, son élève, que le sieur de Cicé, archevêque de Bordeaux, avait, en 1785, adressé à l'abbé de l'Épée, pour être enseigné suivant sa méthode. L'abbé Sicard la perfectionna.

Cette institution fut, pendant la révolution, transférée du bâtiment des Célestins dans celui de Saint-Magloire.

Le nombre des pensionnaires est fixé à soixante, et celui des élèves dont les places sont gratuites, à vingt-quatre². Il s'y trouve une école et pension pour les sourdes et muettes : on leur apprend à lire, écrire et calculer, et divers arts ou métiers.

ÉCOLE OU INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES, située rue Saint-Victor, n^{os} 66 et 68. Le sieur Haüy fit pour les aveugles de naissance, par le sens du toucher, ce que l'abbé de L'Épée avait fait pour les sourds et muets par le sens de la vue. Il s'offrit à la société philanthropique, pour enseigner gratuitement les aveugles-nés dont cette société prenait soin. Son procédé n'était pas nouveau ; mais il fut le premier qui le mit en œuvre à Paris, et qui le perfectionna.

Cet enseignement, commencé en 1784, fut distrait de la société philanthropique. Le 19 février 1785, l'école

¹ M. de Seine, sourd et muet, son élève, fit ce distique pour être placé sur le buste de cet instituteur

Il révèle à la fois les secrets merveilleux
De parler par les mains, d'entendre par les yeux

² Ce nombre est aujourd'hui beaucoup plus considérable. Les dépenses de cet établissement figurent au budget de l'état. (B.)

fut ouverte , et l'Académie de Musique donna un concert à son bénéfice. En 1786 , le sieur Haüy obtint un local dans le château des Tuileries.

Ces aveugles enfants apprenaient la lecture, l'écriture, le calcul, la musique, la géographie, l'art de composer à la casse et d'imprimer.

Ils enseignaient même à lire à des enfants non privés de la vue. Au mois de décembre 1786 , ils firent à Versailles, devant le roi, les exercices les plus étonnants ; mais l'institution n'en fut pas plus protégée , et le sieur Haüy ne jouit point des fruits de son établissement.

Dans un exercice public, qui eut lieu le 26 juillet 1814, les jeunes aveugles travaillèrent à la casse, et, avec des caractères en relief, composèrent les phrases qu'on leur dictait, expliquèrent plusieurs passages de Virgile, et résolurent plusieurs problèmes algébriques. On y vit, pour la première fois, un sourd et muet communiquer avec un aveugle. Une phrase, composée par le premier, fut récitée à haute voix par le second : celui-ci, à son tour, dicta par signes au sourd et muet une phrase que ce sourd et muet écrivit.

En 1790, cet établissement était situé rue Notre-Dame-des-Victoires ; en l'an IX (1801) il fut réuni à l'hospice des Quinze-Vingts, rue de Charenton ; enfin, par ordonnance du 8 février 1815, il fut séparé de cet hôpital, et fixé rue Saint-Victor, dans les bâtiments de l'ancien collège des Bons-Enfants, ou séminaire Saint-Firmin.

BUREAU ACADÉMIQUE D'ÉCRITURE, situé rue Coquillière. Un établissement de cette nature existait déjà ; il était composé d'une communauté d'écrivains-jurés, experts, vérificateurs ; sous Louis XVI on lui donna une nouvelle

consistances. Des lettres-patentes, du 25 janvier 1779, organisèrent cet établissement, et le composèrent de vingt-quatre membres, vingt-quatre agrégés et vingt-quatre associés, écrivains et graveurs. On y tenait des séances; on y formait des élèves, et même il s'y trouvait une pension.

Ce bureau est aujourd'hui représenté par la *Société académique d'écriture*.

HALLES ET MARCHÉS. Je ne parle ici que de ceux qui furent établis pendant le règne de Louis XVI.

MARCHÉ BEAUVEAU, situé entre les rues du Faubourg-Saint-Antoine et de Charenton. On y arrive de la première de ces rues par celle de Le Noir, **et de la seconde** par celle d'Aligre. Il fut construit, en 1779, sur les dessins de l'architecte appelé Le Noir le Romain. Au centre est une fontaine. Le nom de *Beauveau* lui vient de celui de la dame de Beauveau-Craon, abbesse de Saint-Antoine.

Ce marché vaste et commode est le seul de ce faubourg.

MARCHÉ DE BOULAINVILLIERS, situé entre les rues du Bac, au n° 15, et de Beaune, au n° 14. Il fut établi à la demande du sieur Boulainvilliers, en vertu des lettres-patentes de novembre 1780, enregistrées le 16 janvier 1781, sur l'emplacement de l'hôtel qui servait de logement à la première compagnie des mousquetaires de la garde du roi. Cet hôtel occupait auparavant l'emplacement de la *halle du Pré-aux-Clercs*, ou *halle Barbier*.

MARCHÉ SAINTE-CATHERINE, situé sur l'emplacement du couvent des chanoines de Sainte-Catherine-du-Val-des-

Écoliers ¹. Le 20 août 1785, le sieur d'Ormesson, contrôleur-général des finances, en posa la première pierre. On y arrive par les rues Caron et d'Ormesson.

LA HALLE AU POISSON EN DÉTAIL, située au carreau de la Halle, fut construite, en 1786, sur l'emplacement de l'ancienne Halle aux Blés.

LA HALLE A LA MARÉE était établie aux Halles, en face du pilori. Des lettres-patentes du 21 août, enregistrées le 3 septembre 1784, portent qu'elle sera transférée sur l'emplacement de la *Cour des Miracles*, près des Petits-Carreaux; elle fut construite sur les dessins du sieur Dumas. Les marchandes de marée refusèrent de l'occuper; pendant la révolution, on y construisit des forges.

HALLE AUX CUIRS, située rue Mauconseil, n° 54, et rue Française, n° 5 : elle était auparavant située rue de la Lingerie. En 1784, elle fut transférée sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Bourgogne et du théâtre des Italiens. Cet établissement a entraîné le commerce des cuirs dans ce quartier.

HALLE AUX DRAPS ET TOILES, située entre les rues de la Poterie et de la Petite-Friperie. Elle fut construite, en 1786, sur les dessins de MM. Legrand et Molinos, et sur l'emplacement d'une ancienne halle aux draps. Cette halle en forme deux : l'une destinée au commerce des draps, et l'autre à celui des toiles. Elles ont ensemble quatre cents pieds de longueur, et sont éclairées par cinquante croisées.

Un escalier à double rampe se présente à la principale entrée de cet édifice : cette entrée est placée au milieu de

¹ Voyez tome II, page 499.

sa longueur ; et une rue percée en face facilite sa communication avec les rues de Saint-Honoré et des Bourdonnais. L'intérieur est remarquable par sa distribution commode et par un caractère de simplicité qui lui convient.

MARCHÉ DES INNOCENTS, situé sur l'ancien cimetière des Innocents, entre la rue aux Fèvres ou aux Fers, et la rue de la Ferronnerie. Il s'étend depuis la rue Saint-Denis jusqu'au marché aux Poirées et à la rue de la Lingerie.

La population, toujours croissante, faisait sentir l'insuffisance des marchés existants, et le besoin d'un emplacement nouveau ; d'autre part, le cimetière des Innocents, voisin de ces marchés, parut propre à leur agrandissement.

Dans son origine, ce cimetière était placé hors des murs de Paris ; par l'effet de l'extension de cette ville, il se trouva au centre de sa partie septentrionale ; et, depuis plus de huit siècles, on y enterrait des morts. Dans les derniers temps, ce cimetière était le réceptacle des cadavres de la population de vingt-deux paroisses. Les vapeurs qui s'en exhalaient ne pouvaient qu'être funestes à la santé des vivants. Les habitants des quartiers voisins, en 1724, en 1725, en 1737, portèrent des plaintes contre l'existence de ce cimetière et contre ses exhalaisons dangereuses. En 1746 et 1755, les réclamations recommencèrent. Le parlement avait déjà chargé des chimistes d'en faire leur rapport. En 1780, le lieutenant de police fit faire une nouvelle enquête par les sieurs Cadet de Vaux et Fontane, physiciens, qui se convinquirent que ce cimetière était le plus méphitique de Paris ¹. Il fut résolu qu'il serait converti en marché.

¹ Au mois de juillet 1780, un habitant de la rue de la Lingerie, dont la maison était contiguë au cimetière des Innocents, descendant dans sa cave, fut frappé

Ce cimetière, dont j'ai donné la description, était bordé, des quatre côtés, par une galerie couverte, sombre, humide, peuplée d'écrivains et de marchandes de modes, garnie de tombeaux et d'épithaphes. Dans l'intérieur s'élevaient quelques monuments dont j'ai parlé; et, vers l'angle formé par la rue Saint-Denis et la rue Aux-Fers, était l'église paroissiale des Innocents. La démolition de ces monuments et édifices fut décidée.

On commença ces travaux en avril 1786; on démolit, puis on enleva assez profondément les ossements et la terre du cimetière, qui furent transportés pendant plusieurs mois dans les carrières du sud de Paris, et surtout dans la carrière située au-dessous de la maison dite de la *Tombe-Isoire* ¹.

Ce transport, exécuté pendant la nuit et dans les chaleurs de l'été, causa des maladies aux habitants des rues par où les voitures passaient.

Toutes les constructions hideuses et les monuments anciens qui pouvaient intéresser les curieux ou les familles, disparurent devant un établissement d'utilité publique. Le sol fut renouvelé, exhaussé et pavé. Au centre

d'une odeur si insupportable qu'il ne put y pénétrer. Des personnes plus courageuses, après avoir pris diverses précautions, y entrèrent et reconnurent que, le mur ayant cédé à l'effort des terres, des cadavres corrompus s'étaient éboulés dans cette cave. La police défendit aux journaux de parler de cet éboulement. Des médecins y furent envoyés.

- ¹ Un soir, pendant qu'à la lueur des flambeaux on chargeait une voiture de terre et d'ossements, on vit une tête de mort s'agiter, faire quelques bonds. A cette vue, les cheveux se dressent sur la tête des intrépides fossoyeurs; ils reculent d'effroi. On va chercher un prêtre pour faire cesser, par des exorcismes, ce miracle sinistre. Bientôt des éclats de rire succédèrent à l'épouvante, lorsqu'on vit sortir de cette tête un gros rat qui s'y était logé sans doute pour y vivre aux dépens de la cervelle du défunt.

de la place s'éleva une fontaine magnifique dont je vais parler.

Vers l'an 1813, on a construit autour de ce marché des galeries en bois où les marchands en détail sont abrités.

Le matin, souvent avant le jour, on vend en gros, dans ce marché, les fruits, les légumes et les herbages que dans la journée on revend en détail.

FONTAINE DU MARCHÉ DES INNOCENTS. A l'angle formé par la rencontre des rues Aux-Fers et de Saint-Denis, était une fontaine dont la décoration se divisait en trois parties, chacune composée d'une arcade, accompagnée de pilastres corinthiens et de figures en bas-relief. Cette ordonnance était surmontée par un attique et un fronton. Deux de ces parties, adossées à un bâtiment, avaient leur façade sur la rue Aux-Fers, et la troisième sur la rue Saint-Denis. Cette construction angulaire, exécutée en 1551, fut, comme je l'ai dit, quant à l'architecture, l'ouvrage de Pierre Lescot, abbé de Clagny, et quant aux sculptures, celui du célèbre Jean Goujon '.

On voulait conserver ce monument précieux de la sculpture du seizième siècle : un ingénieur, appelé Six, proposa d'ériger une fontaine au centre du marché des Innocents, et de l'orner de l'architecture et des bas-reliefs dont était enrichie l'ancienne fontaine. Sa proposition fut adoptée.

Toutes les parties qui formaient la belle décoration de cette fontaine furent démolies, transportées et mises en place avec les précautions et les soins que méritait un des chefs-d'œuvre de la renaissance des arts. Suivant le plan



8

LA FONTAINE DES INNOCENS.

nouveau, il fallait composer une fontaine monumentale, isolée ; et les deux faces de la décoration de la fontaine ancienne étaient insuffisantes pour orner les quatre faces de la nouvelle. Il fallait suppléer à cette insuffisance par de nouveaux pilastres , de nouveaux bas-reliefs ; et surtout aux cinq figures de Naiades exécutées avec tant de grâce par Jean Goujon , il fallait ajouter trois autres Naiades dans le même style. Voici comment on a opéré :

Les pierres des deux faces anciennes furent employées à la construction des quatre faces : en leur adjoignant alternativement des pierres nouvelles , on donna aux unes et aux autres une teinte générale , qui fit disparaître la différence de leur couleur. Par cet amalgame d'assises de pierres , et par la teinte commune qu'elles reçurent , l'ensemble du monument fut en accord parfait avec ses parties , et son architecture conserva son caractère primitif.

Les trois Naiades et les autres bas-reliefs ajoutés sont l'ouvrage du sieur Pajou , qui parvint à imiter son modèle , et même à le surpasser sous le rapport de la correction : mais les attitudes gracieuses et naïves qui caractérisent le ciseau de Jean Goujon pouvaient-elles être exactement reproduites ? On n'imité jamais les grâces.

Voici la description de cette fontaine :

Au centre de la place , au point le plus exhaussé du sol , est , au-dessus de trois gradins , un vaste bassin carré. Du milieu de ce bassin s'élève un soubassement de même forme , aux angles duquel sont placées quatre figures de lions en plomb , moulées à Rome sur les lions de la fontaine de Termini. Sur les faces de ce soubassement sont , en saillie , quatre bassins en plomb , de forme élégante , où viennent se verser par cascades les eaux supérieures.

C'est au-dessus de ce soubassement que s'élève la partie

élégante et riche en sculptures. Une construction quadrangulaire est percée sur chaque face par une arcade dont les côtés sont ornés de pilastres corinthiens cannelés. Entre ces pilastres est une figure de Naïade en grande proportion. L'entablement, richement décoré, est surmonté par un attique orné de bas-reliefs, par un fronton et par une coupole couverte de dalles de cuivre, en forme d'écailles de poisson.

A travers les quatre arcades, sur un piédestal élégant, on voit une vasque, du milieu de laquelle jaillit une gerbe d'eau, qui s'y élève et qui tombe; puis, de la vasque, l'eau se jette en nappe dans le réservoir, et du réservoir retombe de même dans les quatre bassins en plomb placés en saillie sur les faces du monument. Ensuite, versée par ces chutes abondantes, lancée par les quatre lions placés aux angles, l'eau remplit le grand bassin carré, et va se répandre au dehors par quatre masques qui sont au-dessous des bassins de plomb.

L'exécution de cette fontaine, commencée en 1788, a été confiée aux talents du sieur Poyet, alors architecte de la ville, et à ceux de MM. Legrand et Molinos, architectes des monuments publics. Des trois nouvelles Naïades qu'ajouta le sieur Pajou, deux sont sur la face méridionale et une sur la face occidentale. Les sieurs L'Huillier, Mézières et Daujon ont exécuté les ornements et bas-reliefs qui restaient à faire.

Sous Louis XVI, comme sous les rois ^{ses} prédécesseurs, les magistrats de Paris faisaient volontiers construire de magnifiques fontaines, sans se mettre en peine de leur procurer de l'eau. Celle-ci, pendant vingt-quatre ans, resta aride et inanimée. Il faut cependant en excepter deux bornes-fontaines placées au bas du monument,

qui fournissaient et fournissent encore de l'eau de la pompe de Notre-Dame.

En l'an 1812, la construction de l'égout de la rue Saint-Denis et celle de la conduite provenant de la galerie de Saint-Laurent, fournissant des eaux du canal de l'Oureq, amenèrent jusqu'à la place du marché des Innocent des eaux abondantes qui alimentèrent la fontaine de ce marché, lui donnerent la vie, et produisirent les jets et les cascades dont je viens de parler.

Sur l'ancienne fontaine étoient quelques inscriptions ; au-dessus des cinq Naiades sculptées par Jean Goujon, on lisait celle-ci sur un tableau en marbre noir : FONTIUM NYMPHIS, *Aux Nymphes des Fontaines*. On l'a conservée.

En 1689, on y fit graver ce distique de Santeul :

*Quos duro cernis simulatos marmore fluctus
Hujus nymphe loci credidit esse suos.*

« Les eaux que tu vois ici représentées avec du marbre ,
» imitent si bien la nature, que la nymphe de ce lieu s'y
» est trompée, et les a prises pour celles de sa source. »

Les architectes qui ont exécuté la translation et l'érection de la fontaine actuelle avaient supprimé cette inscription, dont la pensée prouve que Santeul connaissait mieux la poésie que les arts d'imitation. Il loue ce qui est le moins louable dans ce monument, les flots d'eau sculptés, et ne dit rien de ce qui mérite le plus les éloges, de ces figures de Naiades, objet de l'admiration de tous les connaisseurs.

Dans le bureau de la préfecture de Paris, on jugea tout autrement : entraîné par le noble désir de rétablir tout ce

qui avait existé autrefois, on fit, sans discernement, au mois de juillet 1819, replacer cette inscription ¹.

FONTAINE DE LA CROIX DU TRAHQIR, située à l'angle occidental formé par les rues de l'Arbre-Sec et de Saint-Honoré. Dans les années 1775 et 1776, elle fut reconstruite sur les dessins du sieur Soufflot. J'en ai parlé ailleurs. Elle fournit de l'eau de la pompe Notre-Dame.

FONTAINE DES PETITS-PÈRES, située place des Petits-Pères. Elle est isolée et présente une pile de maçonnerie fort simple. Cette construction éprouva, en 1774, un événement qu'on ne doit pas omettre : elle s'enfonça subitement de la profondeur de treize pouces. La ville adopta le projet de relever sa masse entière par le moyen des machines. Ce tour de force coûta de grands travaux et des sommes plus considérables qu'il n'en eût fallu pour l'abattre et la reconstruire suivant les procédés ordinaires.

Cette fontaine est alimentée par les eaux de la pompe de Chaillot.

FONTAINES MARCHANDES. On commença, en 1774, à construire ces espèces de fontaines dont l'objet était de procurer aux Parisiens une eau plus salubre et plus limpide, et de préserver les porteurs d'eau des dangers qu'ils couraient en allant puiser l'eau dans la Seine. Les premiers établissements de ce genre eurent lieu sur la rive droite de cette rivière, et notamment sur le quai de l'École. Les entrepreneurs percevaient une légère contribution sur les porteurs d'eau. Là les tonneaux, portés sur des charrettes,

¹ Dans l'ardeur de cette prétendue restauration, on commit, en grosses lettres d'or, une faute grammaticale assez grave : au lieu de *quos*, on mit *quas*. Cette faute monumentale a subsisté pendant quelques mois. Elle a été relevée par les journaux ; alors on l'a fait disparaître.

étaient facilement remplis. Le fisc vint en 1775, comme à l'ordinaire, porter sa main avide sur cet établissement qui prospérait. Il accrut considérablement le prix de cette contribution; ce qui excita des clameurs. Enfin les prix furent réglés d'une manière plus convenable, et les fontaines se multiplièrent dans la suite, surtout depuis l'existence des pompes à feu dont je parlerai bientôt.

EAUX DE PARIS. Les concessions étaient toujours renouvelées; les machines hydrauliques, et surtout celles du Pont Notre-Dame, tombaient de vétusté, ou ne donnaient que de faibles produits; les fontaines publiques restaient stériles. Cette pénurie, toujours croissante, réveilla l'attention des magistrats de la ville. En 1762, le sieur Desparcieux avoit proposé de conduire à Paris l'eau de la petite rivière de l'Yvette, ainsi que je l'ai dit (règne de Louis XV): on abandonna ce projet; puis il fut reproduit sans obtenir plus de succès.

En 1769, le chevalier d'Auxiron proposa l'établissement des pompes à feu, à l'instar de celles d'Angleterre. En 1771, les sieurs Vachette et Langlois mirent en avant un projet de pompes à manèges établies sur des bateaux. La ville restait indécise sur ces projets nouveaux et sur les anciens que l'on reproduisait.

Cependant le besoin d'eau se faisant sentir plus impérieusement, on proposa divers autres moyens. En 1776, le sieur Capron s'offrait, par l'effet d'une nouvelle machine hydraulique, à élever une masse considérable d'eau de la Seine: la conduite des eaux de l'Yvette fut de nouveau mise en avant. D'autre part, les sieurs Perrier frères renouvelèrent la proposition d'établir des pompes à feu.

Le bureau de la ville, pressé par le besoin d'eau, re-

tenu par les grandes dépenses que nécessitait chacun de ces divers projets, ne décidait rien, lorsque les sieurs Perrier parvinrent à le tirer d'embarras.

Ils lui demandèrent l'autorisation de publier un *prospectus*, dans lequel ils se soumettaient à fournir de l'eau dans les maisons de chaque quartier de Paris moyennant une somme désignée, que les propriétaires ne paieraient que lorsque la machine en activité leur amènerait de l'eau. Ce prospectus fut accueilli.

Après plusieurs oppositions, comme en éprouvent ordinairement les nouveautés les plus utiles, les sieurs Perrier, en 1778, formèrent une compagnie de capitalistes; et, autorisés par des lettres-patentes de l'année précédente, ils commencèrent les travaux de leur établissement, dont voici la description.

POMPE A FEU DE CHAILLOT, située au bas du village de ce nom, sur le quai de Billy, n° 4. Un bâtiment solide fut construit sur ce quai. Un canal d'un mètre de largeur, pratiqué sous le chemin de Versailles, reçoit l'eau au milieu du cours de la Seine, et conduit sous cette maison, dans un puisard, une quantité suffisante d'eau de cette rivière: cette eau s'élève du puisard par deux pompes aspirantes et foulantes, destinées à se suppléer au besoin. Ces pompes sont mises en mouvement par la vapeur qui s'échappe des chaudières construites sur des fourneaux de grande dimension:

Une de ces pompes élève l'eau au-dessus du niveau moyen de la Seine, à la hauteur de cent dix pieds, et la verse dans quatre réservoirs placés sur la partie éminente du coteau de Chaillot; réservoirs où l'eau se clarifie, et dont chacun contient neuf mille muids. Un tuyau de fonte

de fer, d'un pied de diamètre, part de ces réservoirs, passe sous la rue du Faubourg-Saint Honoré, se prolonge le long du boulevard jusqu'à la porte Saint-Antoine; se divise en plusieurs branches qui suivent la direction des rues principales, puis se subdivise en moindres branches qui aboutissent aux maisons qui sont abonnées. Ces canaux s'étendent jusqu'aux extrémités du faubourg Saint-Antoine.

Une des deux pompes élève, dans l'espace de vingt-quatre heures, deux cent dix-neuf pouces d'eau, équivalant à quinze mille sept cent soixante-huit muids, ou quatre mille trois cent quarante-deux hectolitres.

Le 8 août 1781, on fit, en présence du lieutenant de police, le premier essai de la pompe à feu : le succès fut complet; et, au mois de juillet 1782, les eaux de cette pompe furent pour la première fois conduites à la fontaine publique située à la porte Saint-Honoré; puis de semblables fontaines s'établirent à la Chaussée-d'Antin, à la porte Saint-Denis, ainsi qu'à l'entrée de la rue du Temple.

Cette machine, la première qui parut en France, a, depuis son établissement, et notamment en 1805, été considérablement perfectionnée. La quantité de combustible nécessaire à l'ébullition des chaudières a diminué de plus d'un tiers.

POMPE À FEU DU GROS-CAILLOT, située sur la rive gauche de la Seine, sur le quai des Invalides, au bout de la rue de la Pompe.

Les sieurs Perrier, après avoir établi au bas de Chaillot leur machine hydraulique destinée à fournir de l'eau à la partie septentrionale de Paris, firent établir une seconde pompe à feu sur la rive gauche de cette rivière, pour ali-

menter les fontaines de la partie méridionale de cette ville. La première pierre en fut posée le 24 juillet 1786 par le prévôt des marchands et les échevins de Paris ; et l'on donna à cette cérémonie puérile un éclat que n'avait pas eu la fondation du premier établissement.

Comme le sol du côté du Gros-Caillou ne présentait point d'éminence pour placer les réservoirs, on fut obligé, dans la construction du bâtiment destiné à cette machine hydraulique, d'ajouter une tour carrée, haute de près de soixante-dix pieds, pour y placer le réservoir des eaux élevées par cette machine.

Cette pompe, qui alimente plusieurs fontaines publiques et particulières de la partie sud de Paris, produit en vingt-quatre heures soixante-dix pouces d'eau, équivalant à cinq mille quarante muids, ou mille trois cents kilolitres.

Un troisième bâtiment destiné à une pompe à feu fut construit sur la même rive de la Seine, près de la barrière de la Gare. Il présente une tour carrée qui, comme celle du Gros-Caillou, est fort élevée. Ce bâtiment, d'un beau caractère, n'a jamais eu de pompe en activité.

La compagnie des eaux fournissait gratuitement toutes les eaux nécessaires contre les incendies : à cet effet, elle avait établi, dans les rues où passent ses principales conduites, des robinets multipliés.

Les actions émises par cette compagnie devinrent, en 1785 et 1786, un objet de spéculation pour les agioteurs, et le sujet d'une discussion très-vive, où se signalèrent, au premier rang, deux célèbres antagonistes, Mirabeau et Beaumarchais. Toute la classe financière prit intérêt à cette querelle.

Cette vive polémique provenait de l'impuissance évidente où se trouvait cette compagnie de remplir ses enga-

gements envers ses actionnaires. La plupart d'entre eux , par une manœuvre d'agiotage, avaient fait passer dans le trésor royal , en échange d'autres valeurs, plus des quatre cinquièmes de la totalité des actions des eaux ; de sorte qu'à la fin de 1788 le gouvernement se trouva seul propriétaire des pompes à feu et de tous les établissements qui en dépendent. Depuis cette époque, les pompes à feu furent administrées comme une propriété publique.

AUTRES PROJETS SUR LES EAUX DE PARIS. Pendant que la pompe à feu s'établissait, il parut quelques autres projets tendant à une plus ample fourniture d'eau à Paris.

En 1782 , le sieur Lefer de La Nouère reproduisit encore le projet du sieur Desparcieux : il demanda l'autorisation de construire un aqueduc pour amener à Paris les eaux de l'Yvette , et offrit de déposer entre les mains du trésorier de la ville une somme de deux cent cinquante mille livres , qui , disait-il , suffirait pour conduire dans Paris cinq cents pouces d'eau de cette rivière.

Les partisans de ce projet furent appuyés puissamment par les antagonistes de la compagnie des pompes , qui éprouva du discrédit.

En 1788 , l'aqueduc de l'Yvette fut entrepris ; mais de nombreuses réclamations qui s'élevèrent de la part des propriétaires des terrains sur lesquels passait ou devait passer cet aqueduc, les querelles qui survinrent entre les entrepreneurs et la compagnie des pompes à feu, et enfin les mouvements de la révolution, en arrêtaient l'exécution.

En 1785, le sieur Brullée mit aussi son projet en avant. Il établissait un canal de navigation, canal qui serait alimenté par les eaux de la rivière de Beuvronne ¹, et qui

¹ Petite rivière qui coule au nord-est de Paris, et se jette dans la Marne , près du village d'Anet.

devait en outre fournir assez d'eau pour entretenir quelques fontaines dans Paris. Ce projet fut reproduit en 1790: une loi du 50 janvier 1791 en autorisa l'exécution, qui fut suspendue par l'effet des circonstances.

Les sieurs Vachette frères proposèrent, en 1797, de fournir une nouvelle distribution d'eau à Paris, et d'alimenter quatorze fontaines nouvelles par le moyen d'une machine hydraulique qu'ils construiraient sur la Seine : ce projet fut rejeté.

Les sieurs Solage et Bossu, auxquels le sieur Brullée avait cédé ses droits, reproduisirent le projet de ce dernier, qu'ils avaient modifié et fort étendu. Au lieu de la rivière de Beuvronne, c'était celle de l'Oureq, dont ils proposaient de faire dériver une partie, et offraient de procurer à Paris deux mille poudres ou quarante-quatre mille muids d'eau par vingt-quatre heures. Ce projet, repoussé comme impraticable, fut, quelques années après, adopté et mis à exécution, comme je le dirai dans la suite.

§ III. Sociétés et autres institutions.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, dont les séances se tiennent dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. Elle fut autorisée par un arrêt du conseil du 1^{er} mars 1761. Les famines et le monopole des grains, que le gouvernement de Louis XV n'avait pas rougi de faire, dirigèrent les esprits éclairés et solides vers l'agriculture, et cette société s'occupa de tout ce qui peut produire le perfectionnement de cet art. Elle a survécu aux orages de la révolution; avantages que n'ont pas eu un grand nombre d'institutions fastueuses¹.

¹ Elle fut cependant supprimée pendant plusieurs années : on la rétablit en

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION, pour l'encouragement des métiers et inventions utiles : elle doit son existence aux causes qui ont fait naître la société dont je viens de parler. Elle fut établie en 1776, et tint ses premières séances rue Hautefeuille, dans la maison des Prémontrés, puis dans celle des Grands-Augustins, ensuite à l'hôtel de Soubise. Les membres de cette société étaient dans les opinions des économistes, et l'abbé Beaudenu, apôtre célèbre de cette espèce de secte, en fut le secrétaire. Elle distribuait des prix, se signalait par des principes patriotiques qui faisaient la satire des administrations du temps, et préparaient à la partie utile de la nation un état meilleur; mais les lumières et la raison ne suffisent pas à un établissement; il faut des finances. Il paraît qu'en 1780 cette société, qui d'ailleurs déplaisait à quelques magistrats satisfaits des vieilles méthodes, fut entièrement dissoute ¹.

SOCIÉTÉ PHI ANTHROPIQUE. Cette société, qui tenait ses séances dans une des salles du couvent des Grands-Augustins, fut établie en 1780; elle doit son origine à sept hommes zélés qui entreprirent de soulager les malheureux, et de les secourir sans ostentation. Bientôt ces sept hommes vertueux s'en associèrent d'autres, parmi lesquels on remarque le duc de Charost, dont le nom se trouve toujours uni à tous les actes de bienfaisance de cette époque.

Les secours que répandait cette société furent d'abord très-bornés; mais bientôt, lorsqu'elle fut mieux connue, des personnes distinguées par leurs vertus, leur rang,

1814. Elle s'assemble deux fois par mois, et chaque année elle distribue des prix et des médailles d'or et d'argent. (B.)

¹ Elle est remplacée aujourd'hui par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. (B.)

leur talent, s'empressèrent de participer à ses travaux. Jusqu'en 1785, elle ne pouvait soulager que douze ouvriers octogénaires. En 1787, elle parvint à répandre ses secours sur plus de mille infortunés, tels que : ouvriers octogénaires, femmes enceintes et chargées de cinq enfants, veufs et veuves pauvres, ayant six enfants, ainsi que les *enfants aveugles* dont le sieur Haüy était l'instituteur, et dont l'établissement se maintient encore.

Les bons exemples ne restent pas sans imitation : plusieurs sociétés pareilles furent établies dans diverses villes de France. Cette utile société n'a point souffert de la révolution ; son administration est toujours en activité, et ses séances se tiennent à l'Hôtel-de-Ville. Tous les deux ou trois ans, la société philanthropique adresse à la Faculté de médecine les demandes des jeunes médecins ou chirurgiens qui désirent s'instruire en s'associant à ses bienfaits. D'après les notes de la Faculté, ces jeunes gens sont admis et attachés aux dispensaires de la société philanthropique qui leur confie le soin des malades à domicile.

MUSÉE DE PARIS, société de savants et de littérateurs, instituée le 17 novembre 1780, et dont la première séance publique se tint le 23 décembre de cette année, dans une maison de la rue Saint-André-des-Ars. Elle prit d'abord le titre de *société apollonienne*, titre auquel elle renonça pour s'en tenir à celui de *musée*. Parmi les premiers membres figuraient les noms de Court de Gébelin, de l'abbé Rozier, de Lefèvre Villebrune, de Fontanes, etc.

Ce musée passa de la rue Saint-André-des-Ars dans un hôtel de la rue Dauphine, où l'on donnait des fêtes ; et la première séance qui eut lieu dans ce nouveau local, le 24 novembre 1782, contribua à faire mieux connaître cette société.

La séance du 6 mars 1783 fut célèbre par la présence de l'illustre Francklin.

Un nommé *Colenot* mit le désordre dans cette société ; les chefs se divisèrent ; une scission de ces membres , présidée par le sieur Cailhava , tint ses séances dans une maison de la rue Sainte-Avoie.

Le musée s'établit en 1786 dans le couvent des Cordeliers , et dans la salle dite de Saint-Thomas. L'abbé Cordier de Saint-Firmin , l'homme qui donnait le mouvement à cette machine littéraire , ne la préserva point de sa ruine.

MUSÉE DE PILÂTRE DES ROSIERS , nommé depuis *Lycée* , et aujourd'hui *Athénée*, situé rue de Valois , n. 2, près le Palais-Royal , autorisé par le gouvernement , et spécialement protégé par Monsieur, frère du roi Louis XVI. Ce musée tint sa première séance le 11 décembre 1781, dans une maison de la rue Sainte-Avoie. L'objet de cette société était le perfectionnement des sciences et des arts relatifs au commerce. On faisait des cours sur diverses parties des sciences. Il s'y trouvait un cabinet de physique.

A la mort du sieur Pilâtre des Rosiers , arrivée le 16 juin 1785¹, les membres de ce musée , endettés , déconcertés , se réunirent , réorganisèrent la société , lui donnèrent le titre de *Lycée*, titre qu'elle a conservé jusqu'en 1803, époque où ce nom ayant été donné aux collèges , elle prit celui d'*Athénée*, qu'elle porte encore. Les savants

¹ Le sieur Pilâtre des Rosiers et le sieur Saint-Romain devaient , avec un aérostat de leur composition , franchir dans les airs le détroit qui sépare la France de l'Angleterre. Le 15 juin , à sept heures du matin , l'aérostat et les aéronautes s'élevèrent ; puis , bientôt après , un vent contraire les repoussa sur les côtes de France : on vit alors cette machine tomber avec rapidité à une lieue de Boulogne. Les deux aéronautes périrent dans la chute.

les plus distingués de la France y ont professé tour à tour. C'est pour cet établissement que La Harpe fit son *Cours de littérature*, Ginguené son *Histoire littéraire de l'Italie*, Fourcroy son *Système des connaissances chimiques*, et c'est encore à l'Athénée que M. Cuvier a fait ses belles leçons d'histoire naturelle et d'anatomie comparée, qui lui ont mérité les suffrages de toute l'Europe.

Cette société continue toujours avec succès ses séances et ses cours. Les femmes y furent longtemps admises; et ce mélange des deux sexes fit naître, en 1786, une chanson qui se trouve dans divers recueils¹.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE ET GRATUITE POUR LES SCIENCES ET LES ARTS, instituée par le sieur de la Blancherie. Sans fortune, sans protection, dépourvu des connaissances les plus ordinaires, et ne possédant que de l'audace et des talents pour l'intrigue, cet homme, courant d'antichambre en antichambre, ne put obtenir que des succès éphémères, et son établissement fut suspendu en 1780 : il le rétablit l'année suivante, dans l'hôtel de Villayer, situé rue Saint-André-des-Ars, au coin de celle de l'Éperon. Il y fixa son établissement, y réunit des gens de lettres qui, sous sa direction, composèrent un journal hebdomadaire, intitulé : *Nouvelles de la république des Lettres*. Les artistes y exposèrent leurs productions. On y faisait des lectures, etc. En 1786, le salon de la correspondance générale

¹ *Mémoires secrets*, au 27-février 1786.

A l'exemple de cette société, une autre, également protégée par le gouvernement, s'est formée, au commencement de l'année 1820, dans la rue Neuve-Saint-Augustin, n. 17. Elle porta dès son origine le nom de *Société des bonnes lettres*, et ne devait exister que trois ans; mais le roi lui ayant conféré en 1824 le titre de société royale, cette réunion s'est reconstituée pour suivre le cours de ses travaux.

fut fermé, et le sieur de la Blancherie s'enfuit, ne pouvant payer ses dettes. Mais c'est trop s'arrêter sur un éblouissement qui ne dura que peu d'années.

SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE. Elle prit d'abord le nom de *Société pour l'épizootie*, et fut instituée en vertu d'un arrêt du conseil d'avril 1776, confirmée par lettres-patentes du 1^{er} septembre 1778. Sa première séance se tint le 1^{er} février 1778, dans la grande salle du Collège royal. Le sieur Vieq-d'Azyr en fut nommé secrétaire perpétuel. Dans la suite elle tint ses séances dans une des salles du Louvre.

La Faculté de médecine vit avec peine et jalousie ce nouvel établissement, ainsi que la protection spéciale que lui accordait le gouvernement. Elle se crut humiliée, injuriée; elle s'en plaignit : on ne l'écoula guère. Elle menaça de punir, par l'exclusion, ceux de ses membres qui faisaient partie de la nouvelle société : on lui défendit tout acte à cet égard. La guerre fut allumée entre les membres de l'ancienne et de la nouvelle institution. Les deux partis se lancèrent des libelles, des chansons satiriques, des récits virulents, des comédies, des procès dont je ne parlerai pas. La Société de médecine, forte de la protection royale, s'est maintenue jusqu'au temps où, pendant la révolution, les écoles de médecine ont reçu une organisation nouvelle.

Il existe aujourd'hui une société de médecine, composée de membres de cette faculté : il n'y a point de querelles.

Plusieurs autres sociétés s'établirent à Paris sous ce règne : les unes avaient les arts pour objet, les autres des intérêts particuliers, et plusieurs la politique. Telles étaient le *Concert des amateurs*, qui florissait en 1778; les

Enfants de l'harmonie, en 1782 ; le *Club des artistes*, en 1785, et plusieurs autres réunions de cette nature.

SOCIÉTÉ DE L'HARMONIE, instituée et présidée, en 1784, par le docteur Mesmer. Son objet consistait dans la révélation du secret du magnétisme. Bientôt après il se forma une scission dans cette société. On se plaignait de ce que Mesmer ne remplissait pas ses engagements : grands débats qui firent naître plusieurs écrits et la dissolution de cette société.

LE CLUB POLITIQUE, établi, en avril 1782, par le sieur Boyer, rue Saint-Nicaise ; le *Club des Américains*, en 1785 ; la *Société olympique*, le *Club des Arcades*, et le *Club des étrangers*, qui siégeait au Panthéon, ou Wauxhall de la rue de Chartres, et qui, le 20 mars 1791, fut transféré dans la rue du Mail, n. 19, où l'on enseignait la géographie politique, les langues modernes, etc., et où se donnaient des fêtes, furent tous, au mois d'août 1787, supprimés ; on en excepta le *Lycée*, c'est-à-dire le musée de Pilâtre, aujourd'hui nommé *Athénée*. Ceux qui dirigeaient ces sociétés conservaient encore l'espérance de les voir rétablies ; mais une lettre du lieutenant-général de police, du mois d'octobre suivant, leur ravit tout espoir. La *Société olympique*, qui ne s'occupait que de franche-maçonnerie, fut autorisée à continuer ses réunions. C'est par de tels moyens que le gouvernement cherchait à détourner l'orage dont il se sentait menacé ; mais ces suppressions de sociétés ne supprimèrent point la pensée, l'opinion publique et le mécontentement général.

Dès le commencement de la révolution, il se forma un grand nombre d'autres sociétés politiques. Voici la notice des principales :

SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA CONSTITUTION, séante dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré. Voici l'origine et la notice de cette société, devenue si fameuse sous le nom *des Jacobins*.

Au mois d'août 1789, plusieurs comités particuliers se formèrent à Versailles, pendant que l'assemblée des états-généraux s'y tenait encore. Parmi ces comités se distinguait celui des députés patriotes de la province de Bretagne. Bientôt un grand nombre de députés d'autres provinces, et même des personnes qui n'étaient point membres de l'assemblée, se réunirent à ce comité, dans lequel fut faite la proposition de constituer les états-généraux en Assemblée nationale : proposition qui, le 17 juin 1789, eut son exécution.

L'Assemblée nationale étant, en octobre 1789, transférée à Paris, le comité breton y continua ses séances.

Au mois de novembre, une société établie à Londres, sous le nom de *Club de la révolution de France*, ayant adressé à l'Assemblée nationale une lettre pour la féliciter de ses travaux, les membres du comité breton conçurent le projet de former à Paris une société à l'instar de celle de Londres, et de lui donner des bases plus solides et plus étendues que celles de ce comité. En conséquence, ils choisirent et louèrent la salle de la bibliothèque du couvent des jacobins de la rue Saint-Honoré, et nommèrent d'abord leur réunion *Société de la révolution*. Mais au mois de février 1790, ils lui donnèrent le nom de *Société des amis de la constitution*.

Son objet principal, outre ceux de diriger l'opinion publique et de discuter d'avance les questions qui devaient être portées à l'Assemblée nationale, consistait à

s'assurer des nominations à faire dans l'assemblée , en opérant dans la société des scrutins préparatoires, afin de déterminer la majorité des votes.

Cette société , pendant la durée de l'Assemblée constituante , jouit d'une grande considération ; elle comptait parmi ses membres des ambassadeurs étrangers , des princes ; et , ce qui l'honorait davantage , elle comptait aussi des hommes illustres par leurs talents , célèbres dans la littérature , et des savants qui ont honore leur siècle.

Bientôt les passions , allumées par l'intrigue et l'esprit de parti , se manifestèrent dans cette société. Il s'y opéra une scission qui se sépara d'elle , et forma une autre société , nommée *Club de 89*. La société répara cette perte , fit des règlements nouveaux , et soumit ses membres à une épuration nécessaire. Elle était paisible , lorsque Robespierre vint y semer des germes de discorde , et remplir , comme il est vraisemblable , la mission qu'il tenait des étrangers. A la fin de 1792 , cette société fut encore en proie à l'intrigue et aux factions d'une infinité d'êtres immoraux , et notamment d'agents de l'étranger. Les gens de bien s'en éloignèrent ou en furent exclus ; et le parti chargé de rendre la révolution odieuse , de la souiller de crimes , y domina despotiquement.

En 1792 , le nombre des membres s'élevait à plus de treize cents ; il se serait monté à quinze cents , si le local eût pu les contenir. Plus de trois cents sociétés , établies dans les départements , étaient affiliées à celle des amis de la constitution de Paris , et correspondaient avec elle. La correspondance était immense. Vers les premiers mois de la session conventionnelle , Robespierre s'empara de cette vaste machine politique , et la fit servir à son ambition ou aux projets de ceux dont il était l'agent.

Cette société fut, le 24 juillet 1794, fermée par le député Legendre.

Le lieu des séances a donné à cette société le nom de *Jacobins*, et ce nom a été depuis indistinctement appliqué à toutes personnes ennemies, plus ou moins exagérées, du despotisme et des privilèges.

Il se forma, sous la fin du règne de Louis XVI, vers les années 1790 et 1791, plusieurs autres sociétés politiques dont voici la notice :

LE CLUB MONARCHIQUE, ou *Société des amis de la constitution monarchique*. Il fut établi rue de Chartres dans la salle du Vaux-Hall et du Panthéon. Chassée du lieu de ses séances, cette société se réfugia, en 1791, dans l'église Saint-Louis, rue Saint-Antoine, et n'y demeura pas longtemps. Le public qualifiait ses membres de *monarchiens*.

CLUB DE RICHELIEU, dispersé le 2 novembre 1791.

CLUB DES FEUILLANTS, ou *Club de 1789*, fondé en juin 1790. Il contenait, comme les précédents, des membres en opposition plus ou moins prononcée contre la société des jacobins.

LE CERCLE SOCIAL, dont les séances se sont tenues au Cirque du Palais-Royal, avait pour objet d'instruire, de discuter et de rechercher la vérité; les membres se qualifiaient de *francs frères*; quelques-uns rédigeaient un journal intitulé *la Bouche de Fer*.

Il s'établit dans presque toutes les sections de Paris des clubs, dont les plus fameux étaient ceux des *Cordeliers*, de la *Bibliothèque*, des *Mathurins*, du *faubourg Saint-Antoine*. Ce dernier se composait de plus de huit cents membres.

ROTONDE OU PORTIQUE DU TEMPLE, édifice bâti, en 1781, dans l'ancien enclos du Temple, et sur les dessins de Perrard de Montreuil. Cet édifice n'est ni un hôtel ni un monument public; sa construction a eu pour motif une spéculation financière.

Ce bâtiment isolé a, dans sa longueur, trente-sept toises, et dans sa largeur environ dix-huit. Il se termine à ses deux extrémités par une forme circulaire. Au centre est une cour, longue de vingt-trois toises et large de six. Quarante-quatre arcades, soutenues par des colonnes toscanes, forment au rez-de-chaussée une galerie couverte, bordée de boutiques et d'entresols, à l'instar des galeries du Palais-Royal. Au dessus des arcades s'élèvent deux étages, et un troisième étage de mansardes.

Cet édifice, peuplé de marchands, de limonadiers, etc., malgré sa forme oblongue et arrondie à ses extrémités, est recommandable par son élégance.

LOTÉRIES. Quoique fort anciennes, puisqu'elles existaient du temps des Romains, elles n'en sont pas plus respectables. Elles offrent un piège tendu à l'avarice, à l'avidité inexpérimentées. C'est, a-t-on dit, un *impôt mis sur les mauvaises têtes*; c'est-à-dire que les gouvernements qui établissent des loteries séduisent et dépouillent les hommes faibles et faciles à tromper.

Il y eut à Paris, dès le quinzième siècle, des loteries, sous les noms de *blanque* et *tontine*¹. Louis XIV mit les loteries à la mode, en gratifiant ses courtisanes de divers lots précieux qui ne coûtaient aucune mise de leur part : ce roi s'en servait, aux dépens du trésor public, pour dis-

¹ Un Italien appelé *Tonti*, venu à Paris pour faire sa fortune aux dépens de celle des autres, donna ce nom aux loteries.

tribuer ses libéralités. Les loteries de toutes espèces furent nombreuses sous ce règne. La cupidité, la galanterie, la dévotion, en usèrent de plusieurs manières¹.

Sous Louis XV, lorsque des couvents, des églises, manquaient d'argent pour leurs besoins ou pour des constructions, le gouvernement les autorisait à établir une loterie. Le public, dupé par l'espoir du gain, payait les frais désirés.

Louis XVI, par son édit du 50 juin 1776, supprima toutes les loteries, excepté celle des *Enfants trouvés*, de la *Pitié* et la *loterie royale de France*.

Dans l'organisation de la loterie de France, les combinaisons sont telles, que les chances de la fortune tournent toujours en faveur de l'administration, et sont funestes aux imbéciles qui viennent y porter leur argent. On peut en juger par ses déplorables résultats, par ces familles réduites à la misère, pour devenir riches; par ces personnes qui se privent du plus strict nécessaire, pour jouir pendant quelques jours d'un espoir qui s'évanouit chaque fois qu'il renaît².

Le 16 novembre 1794, la Convention supprima les loteries comme immorales. Sous le gouvernement du Directoire, le 50 septembre 1797, la loterie de France fut

¹ Voyez *Histoire des Tontines, Loteries et Blanques royales*, dans les *Antiquités de Paris*, par Sauval, t. III, pages 58 et suivantes.

² On raconte qu'en 1777 la duchesse d'Anville, passionnée pour la loterie, rêva qu'un fou était seul propre à deviner les numéros qui devaient sortir au prochain tirage. Elle va à Bicêtre, demande un fou avec qui elle puisse causer sans danger. Le fou arrive : elle lui expose l'objet de sa démarche. Celui-ci prend une plume, écrit les numéros, les présente à la duchesse : *Apprenez-les par cœur*, lui dit-il; puis il divise la papier en trois parties, roule chacune d'elles, les avale, et ajoute *Madame, allez les prendre; le tirage se fait demain; je vous réponds que ces numéros sortiront, qu'ils vous feront un terno; mais je ne vous réponds pas que ce soit un terno sec.*

rétablie. Elle reçut une extension considérable sous celui de Bonaparte. L'administration était située rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 42. La salle où se faisait le tirage fut construite en 1788. C'était un spectacle intéressant pour l'observateur, que l'altération de la physionomie des assistants à chaque numéro sortant. Les bâtiments du tirage de la loterie sont maintenant abattus ¹

MAISONS DE JEUX. Henri IV et Louis XIV avaient donné l'exemple du jeu : leurs successeurs les imitèrent. Le lieutenant de police de Sartines autorisa, en 1775, les maisons de jeu, et leur donna une consistance qu'elles n'avaient jamais eue. Pour diminuer l'odieux de cet établissement et de son autorisation, le sieur de Sartines ordonna que les produits qui en résulteraient seraient employés à des œuvres de bienfaisance, à la fondation de quelques hôpitaux. C'était promettre des aumônes à ceux dont on préparait la ruine.

Depuis l'établissement d'un nouveau jeu de hasard appelé *la belle*, on compta dans Paris douze maisons de jeu, lit-on dans les *Mémoires secrets*. Des femmes eurent la permission de donner à jouer deux jours de la semaine. Les banquiers donnèrent chaque jour six louis à chaque maîtresse, et se chargèrent de tous les frais. On leur accorda un troisième jour ; mais les six louis de ce jour furent entièrement pour la police.

On vit des baronnes, des marquises ruinées, solliciter l'avantage de posséder un de ces tripots, qu'elles faisaient exploiter par des subalternes qui partageaient avec elles

¹ La loterie est actuellement abolie : à partir du 4^{er} janvier 1838, les maisons de jeu seront également supprimées. (B.)

le prix de cette turpitude. Voici les noms des directeurs, et les quartiers de ces repaires :

Dufour, rue Neuve-des-Mathurins ;
Amyot et Fontaine, rue de Richelieu,
Deschamps, faubourg Saint-Germain ;
Nollet, rue de Richelieu ;
Andrieux, au Pont-aux-Choux ;
Chavigni, rue Montmartre ;
Delsène, rue Plâtrière¹ ;
Pierry, rue de Cléry ;
Barbaroux, rue des Petits-Peres ;
Herbert, au café de la Régence ;
David et Dufresnoy ;
Odelin, rue Neuve-des-Petits-Champs ;
Latour, rue Feydeau ;
Bouilleron, à l'Arche-Marion ;
Boyer et Remi, rue de Richelieu.

Ces hommes, presque tous valets de grands seigneurs, avaient pour chef un nommé Goinbeaud, caissier-général.

Ces repaires privilégiés en firent naître d'autres qui ne l'étaient pas. On en trouvait chez une dame de Selle, rue Montmartre ; chez une dame Champeiron, rue de Cléry ; chez une dame de La Sarre, place des Victoires ; chez la dame de Fontenille, cour de l'Arsenal, etc., etc. Les joueurs qualifiaient dignement ces maisons en les nommant *l'enfer*.

¹ On raconte que M. de Vaudreuil, impatienté de voir le très-riche et très-élégant Delsène soutenir bon un coup qui ne l'était pas, lui dit : *J'ai vu un temps où vous étiez plus accommodant* (il avait été son perruquier).

Ces jeux furent des sources de malheurs et de crimes. Prohibés en 1778, ils trouvèrent un refuge à la cour, où il s'établit des banquiers et des filous, et dans les hôtels privilégiés des ambassadeurs, où la police ne pouvait exercer son ministère. Bientôt les jeux de hasard furent de nouveau rétablis; et celui qu'on nomme le *biribi* fut en grande faveur.

En 1784, ces jeux, qui avaient ruiné plusieurs familles, causé des suicides et des banqueroutes, et ébranlé le commerce, furent, en février, dénoncés au parlement, qui manda à sa barre le lieutenant de police. De beaux discours furent prononcés; et comme plusieurs personnes du plus haut rang tenaient elles-mêmes des jeux, le parlement décida qu'il convoquerait les pairs. Il en résulta, le 20 février de cette année, un arrêt réglementaire, sur lequel le roi, se réservant de statuer, rendit, le 1^{er} mars, une déclaration. Cet arrêt sévère contre les banquiers des jeux les menaçait du carcan et du fouet.

Les maisons de jeux privilégiées continuèrent avec sécurité; celles qui ne l'étaient pas continuèrent aussi, mais éprouvèrent des disgrâces. Plusieurs lettres de cachet furent le châtimement des infractions aux règlements. On vit des personnes très-éminentes convaincues de tenir ces tripots. Parmi leurs noms on remarque celui de Genlis.

La contagion gagna jusque dans les sociétés établies au Palais-Royal, sous les titres de *club* ou de *salon*: ce qui fit naître une ordonnance de police de mars 1785, qui interdit les jeux dans ces sociétés.

En 1786, de nouveaux désordres dans les maisons de jeu qui n'étaient que tolérées nécessitèrent de nouvelles mesures prohibitives.

Ces tripots, repaires de filous et d'escrocs, produisirent à la police, pendant les six derniers mois de l'an 1785. 47,761 l.

Pendant l'année entière de 1786. . . . 103,961

En 1787 103,585

En 1788 86,714

Pendant la révolution, les maisons de jeu furent fréquemment poursuivies ; mais ces repaires d'escrocs et de dupes, malgré les lois et la vigilance de la police, se recomposaient toujours. Jamais les gouvernements de la révolution ne se sont souillés par l'autorisation de ces infâmes établissements.

Il serait curieux de fouiller dans les greffes des cours criminelles. On y verrait que la plupart des crimes qui ont voué tant de malheureux à l'ignominie et à l'échafaud ont leur source dans la passion du jeu, et dans l'existence de ces maisons infâmes où l'on peut la satisfaire. Elles retentissent encore à mon oreille et à mon cœur ces paroles prononcées par le nommé Warrin, condamné à mort, en 1815, pour avoir assassiné, dans le passage du Panorama, un chapelier, son compatriote et son ami.

« Pourquoi tous les jeunes gens qui ont le goût du jeu ne peuvent-ils me voir dans l'affreuse position où je suis ? mon exemple, en les épouvantant, les corrigerait peut-être. »

Un quatrain, publié en l'an 1822, donne le portrait bien fidèle des maisons de jeu :

Il est trois portes à cet antre
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre,
Et par les deux autres qu'on sort.

Voici quelques détails sur l'état présent des jeux de hasard.

Il existait, en 1818, neuf maisons de jeu à Paris.

Quatre au Palais-Royal : au n° 154, sont un trente et un et une roulette; au n° 129, un trente et un et une roulette; au n° 113¹, deux roulettes, un passe-dix et un biribi; au n° 9, un trente et un, deux roulettes et un creps;

Au Grand-Salon, un trente et un et un creps;

A Frascati, un trente et un, une roulette et un creps;

Rue Marivaux, une roulette;

Rue de Temple, près des boulevards, une roulette;

Rue Dauphine, un trente et un et une roulette.

Cette administration corruptrice, organisée comme une administration utile, se composait de vingt-huit tailleurs de trente et un, de vingt-huit croupiers, de quatre-vingts tailleurs de biribi et de creps; de douze inspecteurs, de dix suppléants, de six chefs de parties dans les grandes maisons; de trois chefs de parties pour les roulettes, de vingt inspecteurs secrets, d'un inspecteur général, et de cent trente garçons de salle. On y trouvait des rafraîchissements; et au grand salon, il se donnait deux diners par semaine.

Le privilège de ces jeux a été affermé par le gouvernement, en 1818, pour six années, à raison de sept mil-

¹ A la tournure, a la mise de la presque totalité des joueurs qui remplissent ce tripot, on ne croirait jamais qu'ils eussent encore quelque chose à perdre. Un trait suffira pour prouver dans quelles vues il a été ouvert. Pendant longtemps, le samedi, jour où les ouvriers reçoivent le salaire de la semaine, il y avait au n° 113 une table de jeu de plus, pour que ces pauvres victimes fussent expédiées plus promptement. Quelle humaine prévoyance !

lions par an , et de plus un million de pot-de-vin. On évalue les produits de ces jeux à environ neuf millions de francs chaque année ; le total des frais peut s'élever à un million et demi.

On parle de rétablir la morale , et l'on autorise, l'on maintient les sources les plus fécondes de l'immoralité : on fait pis , on en retire un lucre honteux ¹.

MONT-DE-PIÉTÉ, situé rue des Blancs-Manteaux , n° 48, et rue de Paradis , n° 7, organisé à l'instar des monts-de-piété d'Italie. Le gouvernement consentit à l'établissement de celui-ci ; il fut fondé en 1777. Le but de cet établissement est le prêt sur gage, à un intérêt modéré. On donne à l'emprunteur les deux tiers de l'estimation des objets qu'il met en gage , et pour les matières d'or et d'argent, les quatre cinquièmes de la valeur de leur poids.

Un décret du 8 thermidor an VIII (27 juillet 1800) ordonne que l'emprunteur, s'il n'est pas connu, produise un répondant pour les prêts au-dessus de 24 francs.

L'hôtel du Mont-de-Piété est très-vaste. En 1784, on commença à construire une très-grande partie du bâtiment. En 1786, ces travaux furent terminés. En cette année, on y comptait plus de quarante mille montres , et tous les autres gages en proportion. Quinze millions environ y étaient en circulation ².

¹ Cette observation est maintenant sans objet, du moins quant aux maisons de jeux , puisque, ainsi que je l'ai dit plus haut, une loi a ordonné leur suppression : elles doivent être fermées à dater du 4^{er} janvier 1838. (B.)

² Autrefois le Mont-de-Piété de Paris percevait sur les sommes prêtées un droit ou un intérêt de 12 pour cent, que l'on a réduit, depuis 1830, à 9 pour cent. Il a été, jusqu'à présent, reconnu impossible d'abaisser davantage cet intérêt, parce que cette administration, ne possédant rien en propre, et ne recevant aucune subvention, est obligée d'emprunter elle-même l'argent nécessaire à son

Vingt-quatre commissionnaires, dont les bureaux sont situés dans divers quartiers de Paris, servent d'auxiliaires à l'administration. Cet établissement a de plus, dans cette ville, deux succursales, l'une rue Vivienne, n° 18; l'autre rue des Petits-Augustins, n° 20.

BUREAU DES NOURRICES, situé rue Sainte-Apolline, n° 18. L'origine de cet établissement utile est peu connue. Il existait, au treizième siècle, sous le nom de *recommanderesscs*, si l'on en juge par une rue qui, à la fin de ce même siècle, portait ce nom, et faisait partie de celle de la Vannerie.

On sait qu'en 1785 le lieutenant de police Le Noir s'y rendit pour décerner un prix à la meilleure nourrice. Cette cérémonie se fit avec solennité. Le prix consistait en une médaille d'or portant l'effigie de la reine, et sur le revers ces mots : *A la bonne nourrice*, et en un gobelet d'argent sur lequel l'historique de ce prix était gravé.

service. Ses bénéfices annuels ne s'élèvent qu'à 400,000 francs environ, qui forment une des ressources de l'administration des hôpitaux et des bureaux de bienfaisance; encore ces bénéfices ne sont-ils qu'éventuels, et basés seulement sur le crédit de cet établissement.

Le séjour moyen d'un nantissement dans les magasins est de sept mois vingt jours. La dépense occasionnée à l'administration par l'entrée et la sortie est de 75 cent. par article; or, les droits perçus à raison d'un prêt de 12 fr. étant de 70 cent., il est évident que tout prêt au-dessous de 15 fr. est onéreux à l'administration; et comme d'après les données de plusieurs années, ces prêts forment les huit onzièmes des opérations du Mont-de-Piété, il en résulte que sur onze millions de prêts effectués par année sur sa caisse (ce qui représente, terme moyen, vingt millions d'argent prêté), 800,000 lui occasionnent une perte. Ainsi s'expliquent la modicité de ses bénéfices et l'impossibilité d'abaisser au-dessous de 9 pour cent l'intérêt de ses prêts.

Sur cent nantissemens, plus de trente-cinq sont renouvelés chaque année; soixante sur cent sont retirés par les emprunteurs, et moins de cinq sur cent sont livrés à la vente. (*Voyez les Comptes rendus de l'administration du département de la Seine*, par M. le préfet, 1854, 1856.) (B.)

C'est dans ce bureau que des nourrices se rendent, et que des pères et mères en vont chercher pour leurs enfants. Les membres de ce bureau veillent sur ces femmes de campagne, et répondent, autant qu'il leur est possible, de leur santé et de leur vigilance.

MAISONS DE SANITÉ, aujourd'hui MAISON DE RETRAITE, située sur la route d'Orléans, au-delà de la barrière d'Enfer, au Petit-Montrouge. Les religieux de la Charité obtinrent, au mois de mars 1781, par des lettres-patentes enregistrées au parlement le 31 juillet 1782, l'autorisation d'acquérir un local au Petit-Montrouge, et d'y faire construire une *maison de santé en faveur des militaires et des ecclésiastiques*. Le roi, par ces mêmes lettres, donne 10,000 livres de rente pour la construction et l'entretien de cet établissement. L'assemblée du clergé avait déjà accordé pour cet objet la somme de 100,000 livres. Cette maison devait contenir douze lits : six pour les militaires et autant pour les ecclésiastiques. Les bâtiments furent élevés sur les dessins du sieur Antoine.

Cet établissement changea de destination pendant la révolution ; aujourd'hui, au lieu de douze lits, il en contient cent. J'en parlerai par la suite dans le tableau des hôpitaux civils de Paris.

HÔPITAL NECKER, situé rue de Sèvres, n° 3, au-delà du boulevard. Il fut fondé par la dame Necker, en 1779. J'en parlerai par la suite dans le tableau des hôpitaux civils.

Spectacles.

THÉÂTRE-FRANÇAIS ou l'*Odéon*. Pendant que les comédiens de ce théâtre jouaient provisoirement dans la salle

des machines du château des Tuileries, on faisait plusieurs projets pour leur construire une salle nouvelle.

On pensa d'abord à élever cet édifice près du lieu qu'il occupe aujourd'hui : ce projet était celui du sieur de Wailly. La sieur Liégeon, architecte, en avait un autre : il proposait de le bâtir au carrefour Bussy. Ce dernier projet fut fort appuyé. Les comédiens ne voulaient pas de nouveau théâtre, et cabalaient pour obtenir la restauration de l'ancien. Le corps municipal de Paris voulait que le théâtre fut élevé sur l'emplacement de l'hôtel de Condé. Il acheta cet emplacement¹, et chargea son architecte, le sieur Moreau, de fournir des plans : les constructions furent commencées ; mais, bientôt après, on les suspendit. Tous ces projets, qui se détruisaient les uns les autres, avaient été successivement, pendant les années 1769, 1770, 1771, 1772, 1773, autorisés par lettres-patentes du roi, enregistrées au parlement.

Les travaux commencés par l'architecte Moreau avaient déjà coûté cent mille écus, somme dépensée inutilement ; le sieur Turgot, appelé récemment au ministère, fit, en 1774, suspendre les travaux, et sembla favoriser le projet moins dispendieux de Liégeon. L'édifice du théâtre, suivant le projet de Moreau, devait être placé à peu près vers le milieu de la rue de l'Odéon.

Après plusieurs hésitations, et surtout après beaucoup d'intrigues, on adopta, en 1778, le projet du sieur de Wailly. Sur l'emplacement de l'hôtel de Condé, que le

¹ L'emplacement de l'hôtel de Condé faisait partie d'un ancien clos Bruncau, dont j'ai parlé tome I^{er}. Armand de Corbie fit bâtir une maison de plaisance sur ce clos Bruncau, qu'on nomma *séjour de Corbie*. Jérôme de Gondy, duc de Retz, maréchal de France, l'acheta en 1610. Cet hôtel, agrandi, embelli, fut, en 1642, acquis par Henri de Bourbon, prince de Condé. Son fils, le prince de Condé, l'habita avant d'aller occuper le Palais-Bourbon.

roi venait de retirer de la ville, pour le donner à Monsieur, et loin des fondations déjà faites, furent jetées celles du nouveau théâtre; il fut rapproché du palais du Luxembourg, afin que ce prince, qui se proposait d'habiter ce palais, et qui s'était chargé des frais de construction, eût la facilité de s'y rendre par le moyen d'une galerie souterraine.

Les travaux de ce bâtiment furent commencés en 1779, et terminés en mars 1782, par les sieurs de Wailly et Peyre l'aîné. Ce théâtre fut ouvert au public, en cette année, jusqu'à la quinzaine de Pâques, et prit le titre de *Théâtre-Français*, titre auquel ont succédé quelques autres.

La salle présentait dix-neuf cent treize places. Aucune de celles de Paris n'en contenait autant; aucun théâtre de cette ville n'avait les formes mâles et nobles qui caractérisent celui-ci, aucun n'avait eu encore son isolement, la régularité de ses rues aboutissantes, et n'était place dans un quartier bâti exprès pour lui.

On trouva beaucoup de défauts dans l'intérieur de cette salle; il en existait quelques-uns; on les répara par la suite. Elle fut la première éclairée par les lampes appelées *quinquets* (1784).

Cet édifice, comme toutes choses, éprouva l'instabilité de la fortune. Il porta d'abord le titre de *Théâtre-Français*; puis, en 1790, celui de *Théâtre de la Nation*.

Il existait parmi les acteurs des dissensions occasionnées par la différence des opinions politiques; elles éclatèrent. Quelques comédiens furent emprisonnés; mais ce ne fut pas le plus fâcheux événement qu'éprouva ce théâtre. En 1793, de nouvelles querelles s'étant élevées entre les acteurs, trois d'entre eux se séparèrent de la troupe; l'autorité fit fermer le théâtre et emprisonner quelques

acteurs. Les comédiens erraient de théâtre en théâtre ; Talma , Grandménil et Dugazon s'installèrent au Palais-Royal sur le théâtre des Variétés. Les acteurs qui restèrent au faubourg Saint-Germain prirent le titre de *Théâtre de la Nation*.

Le 18 mars 1799, ce dernier théâtre fut détruit par un nouvel incendie. Alors les comédiens du Théâtre-Français jouèrent sur le théâtre du Palais-Royal, qu'on nommait *Théâtre des Variétés*.

Ce théâtre fut en 1807 entièrement réparé sur les des-
sins du sieur Chalgrin , architecte , et concédé au sénat
conservateur. Le sieur Chalgrin , en restaurant cet édi-
fice , y fit plusieurs changements ; il surmonta le fronton
de la façade par un attique, et du côté de la rue de Vau-
girard, il prolongea le théâtre en ajoutant un rang d'ar-
cades à l'édifice.

Par le zèle et l'activité de M. Picard , les comédiens
prospéraient sur le théâtre du faubourg Saint-Germain ,
lorsqu'il reçut le nom grec d'*Odéon*, que portait un théâtre
d'Athènes. Tout semblait promettre de la stabilité à cet
établissement ; un événement imprévu fit évanouir les plus
flatteuses espérances. Ce fut l'incendie du 18 mars 1799,
qui ne laissa que les quatre murailles à cet édifice.

Sous l'empire de Napoléon, ce théâtre joignit au titre
d'*Odéon* celui de *Théâtre de l'Impératrice*. On y jouait des
comédies et des *opéra-buffa*. M. Picard , auteur dramati-
que distingué, et que ses admirateurs ont nommé le *Mo-
lière de notre temps*, parce qu'il a peint les ridicules et les
vices de ses contemporains, en était le directeur et y jouait
ses propres pièces.

Le théâtre de l'Odéon , exposé aux événements politi-
ques, quitta en 1814 son titre de *Théâtre de l'Impératrice*,

et devint le *second Théâtre-Français*. Il fut occupé par une troupe d'acteurs qui jouaient des comédies, des tragédies anciennes et nouvelles.

J'ai dit que le vendredi 20 mars 1818 un incendie très-violent détruisit, pour la seconde fois, ce théâtre. Tout l'intérieur et la toiture devinrent en peu d'heures la proie des flammes. Le 20 août suivant, sous la direction du sieur Baraguey, architecte de la Chambre des Pairs, on commença la restauration de ce théâtre, qui, le 1^{er} octobre 1819, entièrement réparé, fut ouvert au public.

Les parties extérieures, n'ayant éprouvé aucun dommage, sont restées dans leur état précédent; on a intérieurement ajouté quelques constructions propres à préserver cet édifice d'un nouvel incendie, ou plutôt à diminuer les effets d'un pareil désastre.

L'intérieur de ce théâtre était disposé avec beaucoup d'intelligence; sa décoration ne méritait pas le même éloge: on y a prodigué les dorures, et cette prodigalité, qui sent la barbarie, se faisait surtout remarquer dans la loge du roi.

Ce spectacle rivalisa avec celui de la Comédie-Française. Le jeune Delavigne y a fait admirer les prémices d'un talent qui, dans sa maturité, devait jeter le plus grand éclat. Ses tragédies des *Vêpres siciliennes* et du *Paria* ont entraîné presque tout Paris à l'Odéon¹.

THÉÂTRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, situé rue de Richelieu, n° 6, attenant au bâtiment du Palais-Royal.

¹ Depuis cette époque, l'Odéon a éprouvé des fortunes diverses. On y a joué l'opéra, la tragédie, la comédie, le drame; les théâtres de vaudevilles y ont même fait, de temps en temps, quelques apparitions; puis, faute de recettes et de subvention, ce théâtre a été fermé. Enfin, il vient d'être confiée tout récemment à une nouvelle administration: de grands travaux ont été exécutés dans la salle, qui, en décembre 1857, a été rouverte au public. (B.)

L'édifice de ce théâtre, commencé en 1787, élevé sous la direction du sieur Louis, et sur l'emplacement du parterre d'Énée¹, fut achevé dans l'espace de deux années, et ouvert au public le 13 mai 1790. Il était destiné pour les comédiens des *Variétés amusantes*, qui y jouèrent jusqu'en 1799. L'incendie arrivé en cette année à la salle nommée depuis l'Odéon obligea les comédiens français à jouer sur le théâtre des Variétés, théâtre qu'ils firent considérablement réparer par le sieur Moreau, et où ils jouèrent encore longtemps.

Alors les principaux acteurs, Talma, madame Vestris, Grandmesnil et autres, se transportèrent sur le théâtre des Variétés et s'adjoignirent quelques acteurs de ce théâtre, et notamment Michaud. Cet établissement, régénéré, reçut le nom *Théâtre de la République*, qu'il quitta pour reprendre celui de *Comédie-Française*.

La façade principale de ce théâtre est sur la rue de Richelieu ; elle est décorée de douze colonnes doriques : au-dessus de cette ordonnance en est une autre composée d'autant de pilastres corinthiens. Tout autour de cet édifice est une galerie couverte et non interrompue.

Le plan du vestibule intérieur est de forme elliptique, entourée de trois rangs de colonnes doriques, accouplées au premier rang, et isolées aux derniers ; quatre escaliers, agréablement disposés, aboutissent à ce vestibule dont le plafond, orné de sculptures, a trop peu d'élévation. La décoration de la salle de spectacle et celle du foyer n'ont rien de remarquable. L'avant-scène a trente-huit

¹ Ainsi nommé parce qu'il était contigu à une galerie du Palais-Royal, appelée *galerie d'Énée* : cette galerie était décorée de peintures dont les sujets étaient tirés de l'*Énéide*. On dit que le duc d'Orléans, régent, avait contribué à ces peintures.

pieds d'ouverture ; le théâtre en a soixante-neuf de profondeur, et autant de largeur.

OPÉRA OU ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE. Il fut, pendant le règne de Louis XVI, situé au Palais-Royal, et puis sur le boulevard, près de la porte Saint-Martin.

Le 8 avril 1781, le théâtre de l'Opéra, contigu au Palais-Royal, devint pour la seconde fois la proie des flammes. Le feu prit à la salle au moment où le spectacle finissait. On ne put parvenir à l'éteindre ; il consuma tout. Les réservoirs manquaient d'eau ; et ; huit jours après, on voyait encore la fumée s'élever de ses ruines, desquelles on tira vingt et un cadavres de figurés.

On s'occupa aussitôt de la construction d'un nouveau théâtre ; le sieur Le Noir, architecte, en fut chargé. On choisit, après plusieurs hésitations, un emplacement près de la porte Saint-Martin, où s'élevait autrefois le magasin de la ville. L'architecte s'engagea, par un dedit de vingt-quatre mille francs, à construire ce théâtre assez tôt pour être ouvert au public le 3 octobre suivant. Il fit travailler les ouvriers nuit et jour ; et, dans l'espace de soixante-quinze jours, le théâtre fut construit et entièrement décoré.

Un soubassement à refends, orné de huit cariatides, supporte une ordonnance de huit colonnes doriques, entre lesquelles sont les bustes de Quinault, Lulli, Rameau et Gluck ; au-dessus est un vaste bas-relief exécuté par Boquet : telle est la décoration de la façade.

Les acteurs de l'Opéra jouèrent sur ce théâtre jusqu'en 1793, époque où ils le quittèrent pour aller établir leur spectacle dans une nouvelle salle élevée dans la rue de Richelieu, vis-à-vis de la Bibliothèque royale, et dont je parlerai à cette époque.

Des bouffons italiens jouaient certains jours de la semaine à l'Opéra. Leurs scènes n'amusaient qu'un très-petit nombre de spectateurs. Obéissant à un arrêt du conseil du 25 décembre 1779, et à des lettres-patentes du 31 mars 1780, ils se retirèrent.

THÉÂTRE DES ITALIENS OU OPÉRA-COMIQUE. Il fut, pendant le règne de Louis XVI, situé d'abord sur l'ancien emplacement de l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil¹, emplacement occupé aujourd'hui par la halle aux cuirs, et puis sur le boulevard qu'on a nommé des *Italiens*.

Les acteurs de ce théâtre étant mécontents de leur salle qui tombait en ruine, salle beaucoup trop longue et fort incommode au public, quoique richement ornée, il fut arrêté qu'un nouveau théâtre serait construit sur l'emplacement de l'hôtel de Choiseul, situé sur le boulevard. Les travaux commencés en mars 1781, sur les dessins du sieur Heurtier, architecte, furent terminés en 1783, et l'ouverture de ce théâtre se fit le 28 avril par une pièce de circonstance intitulée *Thalie à la nouvelle salle*.

Cette salle avait des défauts dont on se plaignait beaucoup, des beautés dont on ne parla guère; mais la faute qui parut choquante aux personnes les moins passionnées résulta de l'amour-propre des comédiens qui, pour n'être point assimilés aux acteurs des boulevards, en consentant à ce que leur théâtre fût placé sur cette promenade, exigèrent, dit-on, que quelques bâtiments les en séparassent, et que la façade fût tournée du côté de la ville. Les entrepreneurs des bâtiments qui forment la place et les rues adjacentes se sont prêtés d'autant plus volontiers à

¹ Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne est souvent mentionné dans cet ouvrage. (Voyez les volumes précédents.)

cette puérilité , que par cette disposition ces bâtimens acquéraient plus de valeur.

Ainsi , afin de satisfaire à la vanité des uns et à l'intérêt des autres , on a sacrifié un avantage pour ce théâtre , et un embellissement pour le quartier.

Ce théâtre , qui tourne le dos à la promenade , présente sa façade sur une place entourée de bâtimens. Ces bâtimens , élevés sur le terrain de l'hôtel de Choiseul , forment un nouveau quartier , compose d'une place , de quatre rues et d'une île de maisons , qu'on nomme vulgairement *le pâté*.

La façade , située devant un espace peu vaste , a de la majesté ; son style mâle et sévère caractérise peu sa destination , elle offre six colonnes d'ordre ionique d'une grande proportion , faisant avant-corps ; elle est d'ailleurs dépourvue de tout ornement caractéristique et conviendrait mieux à un temple qu'à une salle de spectacle.

En 1784 , les nombreux défauts de la décoration intérieure disparurent , non par les soins du sieur Heurtier , mais par ceux du sieur de Wailly , qui y fit des changemens heureux.

Les acteurs de ce théâtre y jouèrent jusqu'en 1797 , époque où des réparations nécessaires les obligèrent à l'abandonner pour aller occuper celui de la rue Feydeau , qu'ils ont été forcés d'abandonner.

Le comédiens italiens , depuis qu'ils qualifiaient leur théâtre d'*Opéra-Comique* , s'étaient bornés à représenter des pièces chantantes ; pour donner un nouvel attrait à leur spectacle , ils entreprirent de jouer des pièces parlantes ; en 1779 , ils commencèrent à mettre sur leur scène la jolie comédie des *Deux Billets*. Lors de l'incendie de

l'Odéon, dont j'ai parlé plus haut, cette salle fut provisoirement occupée par les acteurs de ce théâtre¹.

THÉÂTRE DE MONSIEUR, nommé plus tard THÉÂTRE FLY-DEAU, situé rue Feydeau, n° 49. Il fut construit pendant les années 1789, 1790, par les sieurs Legrand et Molinos. Il était destiné à une troupe venue d'Italie, qui, le 29 janvier 1789, arriva à Paris sous la protection de Monsieur, frère du roi, et débuta dans la salle de spectacle du château des Tuileries, par un opéra bouffon italien, intitulé *le Vicende amorose*. Cette troupe, qui avait l'espérance de jouir pendant trente ans de son privilège, fut **désappointée** par l'événement politique des 5 et 6 octobre 1789, q**u**i obligea Louis XVI à occuper les Tuileries. Ces bouffons, forcés de déménager, après vingt-six jours d'inactivité, s'établirent à la foire Saint-Germain, dans la salle de Nicolet, en attendant la construction du théâtre qu'on leur destinait. Ce théâtre ayant été achevé à la fin de l'année 1790, ils y débutèrent, le 6 janvier 1791, par un opéra intitulé *le Nozze di Dorina*.

Cette salle fut bâtie, en peu de temps, dans un emplacement incommode ; les architectes, gênés, ne purent déployer leur talent dans sa construction ; cependant ils ont, autant qu'il leur était possible, tiré un bon parti du local.

La façade, quoique peu avantageusement située, portait un caractère d'originalité qui ne la faisait ressembler à aucune autre. L'intérieur était décoré avec goût².

¹ Ce théâtre est actuellement occupé par l'*Opéra italien*, pendant six mois de l'année, du 4^{er} octobre au 31 mars. (B.)

² Cette salle n'existe plus ; des maisons particulières s'élèvent sur son emplacement. Le théâtre de l'Opéra Comique, situé sur la place de la Bourse, exploite le même genre de spectacle que l'ancien théâtre Feydeau. (B.)

Les bouffons italiens, après la première vogue, se virent obligés de s'associer des comédiens français qui jouaient alternativement sur ce théâtre. Bientôt ces bouffons disparurent, et les comédiens italiens les remplacèrent.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS AMUSANTES — Il se situait sur le boulevard du Temple, au coin de la rue de Bontin. Le sieur l'Eluse, fameux sur les théâtres français, après avoir établi ses treteaux à la foire, protégé par le lieutenant de police Le nou, fit construire, en 1778, un théâtre sur le boulevard du Temple, à côté du Wauxhall de Foire. Cet acteur voulait faire revivre le genre populaire et les secrets de *Vade* ; il jouait parfaitement les rôles de Joissardes.

Ce théâtre fut ouvert en 1779, et, grâce à la protection du lieutenant de police, il devint bientôt le théâtre à la mode. C'est sur ce théâtre que Volange étala ses talents dans les rôles des *Lannots* et des *Pointas*, etc. Jamais aucune pièce n'avait, à Paris, obtenu un concours aussi durable que celle de *P'tits paient l'amend* — l'arce pitoyable, que le talent de Volange faisait seul valoir. Cet acteur mécontent se retira⁴.

Les directeurs perdaient beaucoup par l'éloignement de Volange, et celui-ci, humilié de l'accueil féodal qu'il reçut parmi les Italiens, revint aux Variétés amusantes, et y reçut une augmentation de traitement. La foule l'y suivit.

⁴ Cet acteur, mécontent des directeurs des Variétés, qu'il enrichissait, prit le parti de débiter aux Italiens, il y joua *les trois Jumeaux comédiens*. C'était le 22 février 1780, jour qui fut événement à Paris. La foule était si serrée, que le vieux théâtre des Italiens la rue de Mauconseil et les rues aboutissantes en étaient remplies. Les curieux s'y trouvaient si fortement comprimés, que plusieurs, sans s'en apercevoir, laissaient dans ces rues leurs canes, leurs chapeaux et des lambeaux de leurs habits.

Les scènes de ce théâtre excitèrent la jalousie du Théâtre-Français, qui, en 1785, en attaqua les directeurs par un mémoire, auquel ceux-ci répondirent vivement. Protégé par le duc de Chartres et par le lieutenant de police Lenoir, le spectacle des Variétés sortit de la classe des spectacles forains, et, prétendant à la dignité de second théâtre des Français, il vint s'établir dans le centre de la capitale, au Palais-Royal, où, en 1786, on lui fit construire une salle provisoire sur l'emplacement du parterre d'Énée, en attendant l'achèvement d'une salle plus solide et plus convenable ¹.

La construction de cette dernière salle, commencée en 1787, fut achevée en 1790, et prit, en 1791, le titre de *Théâtre-Français de la rue de Richelieu*. La troupe des Variétés y resta jusqu'en 1799, époque où, comme je l'ai dit, les comédiens français, après l'incendie de leur théâtre du faubourg Saint-Germain, vinrent l'occuper; ils l'occupent encore.

THÉÂTRE DES GRANDS DANSEURS, ou THÉÂTRE DE NICOLET, aujourd'hui THÉÂTRE DE LA GAITÉ, situé boulevard du Temple, n^{os} 68 et 70. J'ai parlé, sous le règne de Louis XV, de l'origine de ce théâtre; sous le règne suivant, les succès d'Audinot, son rival, déterminèrent Nicolet à ajouter un nouveau stimulant à son spectacle, et à faire venir d'Espagne, en 1775, des faiseurs de tours de force très-extraordinaires, qui y ramenèrent la foule.

Nicolet, lorsqu'en 1777 le feu eut consumé toutes les constructions de la foire Saint-Ovide, fut le premier à offrir un exemple honorable : il donna une représentation

¹ Voyez, ci-dessus, *Théâtre de la Comédie-Française*.

au profit des incendiés ; Audinot l'imita , et cette imitation fut suivie de plusieurs autres.

Ce théâtre se maintient sous le nom de *théâtre de la Gaîté*¹. On y joue des mélodrames , des pantomimes et des vaudevilles.

AMBIGU-COMIQUE , ou THÉÂTRE D'AUDINOT , situé sur le boulevard du Temple , n^{os} 74 et 76. Le directeur de ce théâtre, homme de beaucoup de talent et de goût pour le genre qu'il avait adopté , fut , en 1776 , repris de justice pour avoir , dans des actes , supposé de faux noms. Cette peine infamante ne l'empêcha point de conduire son spectacle , et il en fut paisible possesseur jusqu'en 1784. L'Opéra ayant obtenu un arrêt du conseil qui lui accordait les privilèges de tous les petits théâtres , pour les exercer ou les faire exercer à leur gré , les sieurs Gaillard et d'Orfeuille se firent adjuger la direction des théâtres des Variétés et de l'Ambigu-Comique. Audinot ne resta pas tranquille : il s'éleva entre les théâtres forains une guerre , excitée et fomentée par les administrateurs de l'Opéra , qui exerçaient un empire tyrannique sur les spectacles qui leur étaient subordonnés. Cette guerre dura pendant les années 1784 et 1785. Audinot , contraint d'abandonner son théâtre , en dressa un nouveau au bois de Boulogne. Au mois d'octobre de cette dernière année , grâce au changement du lieutenant de police , Audinot fut réintégré dans son théâtre , et s'y est maintenu.

- On y joue le même genre de pièces qu'au théâtre de la Gaîté².

¹ Voyez , ci-dessus , *Théâtre de Nicolet ou des Grands-Danseurs*. — Au mois de février 1835 , un incendie consuma de nouveau ce théâtre , qui est maintenant reconstruit avec élégance. (B.)

² La salle ayant été incendiée , ce théâtre a été transporté , en juin 1828 , sur

THÉÂTRE DE BEAUJOLAIS, situé d'abord au Palais-Royal, puis sur le boulevard de Ménil-Montant. Ce théâtre fut, le 25 octobre 1784, ouvert au public pour la première fois. Il faut dire quelle espèce d'acteurs figurait d'abord sur ce théâtre : ils étaient de bois ; des mains invisibles les faisaient mouvoir, tandis que des acteurs vivants, cachés dans la coulisse, parlaient pour eux. On permit sans difficulté le spectacle de ces grandes marionnettes ; mais les directeurs sortirent bientôt des bornes qui leur étaient prescrites ; ils introduisirent des acteurs enfants de la hauteur de ces marionnettes, qui dialoguaient avec elles sur le théâtre. Bientôt les acteurs en nature remplacèrent totalement les acteurs de bois. Aux acteurs enfants s'en joignirent de plus grands, qui représentèrent des petites comédies et des opéras-comiques ; mais ils se bornaient à la pantomime, tandis que de la coulisse d'autres acteurs parlaient et chantaient pour eux. Par la simultanéité des gestes de l'un et de la voix de l'autre, l'illusion était complète. Cette licence fut réprimée, et il fut prescrit aux directeurs de n'employer qu'un seul acteur pour le même rôle. Alors ce que ce spectacle avait de piquant et de singulier s'évanouit : il cessa d'attirer la foule.

En octobre 1790, le théâtre de Beaujolais fut cédé à la demoiselle de Montansier, directrice du théâtre de Versailles, dont je vais parler, et les directeurs de Beaujolais vinrent en établir un autre sur le boulevard.

THÉÂTRE DE LA DEMOISELLE DE MONTANSIER, situé au Palais-Royal, à l'extrémité septentrionale de la galerie qui

le boulevard de la Porte-Saint-Martin, près la rue de Lincry. Cette nouvelle salle a été construite par M. Hittori : la façade est décorée d'un porche formant avant corps, soutenu par des colonnes qui supportent une terrasse de niveau avec le foyer. (B.)

avoisine la rue de Montpensier. La demoiselle de Montansier, directrice du théâtre de Versailles lorsque Louis XVI vint, en octobre 1789, habiter les Tuileries, déclara qu'à l'instar de l'Assemblée nationale elle *était inséparable de sa majesté* ; en conséquence elle vint établir son théâtre à Paris, prit des arrangements avec les directeurs du théâtre de Beaujolais, leur fit un procès qu'elle gagna, et occupa leur théâtre qu'elle fit réparer et agrandir. On y jouait avec succès l'opéra-comique et la comédie. Les directeurs du Théâtre Français et de l'Opéra étaient alors sans force pour opposer à un pareil établissement leurs privilèges discrédités ¹.

Il se forma sous le règne de Louis XVI plusieurs petits spectacles destinés aux spectateurs de la classe inférieure ; en voici la notice :

LES ÉLÈVES POUR LA DANSE DE L'OPÉRA, théâtre situé sur le boulevard du Temple. Le sieur Teissier spécula sur les élèves du Conservatoire de l'Académie de Musique, et leur fit, en 1777, construire un théâtre qui fut ouvert au public en octobre 1778. La salle était fort agréable ; quatre-vingts élèves en étaient les acteurs. Ils débutèrent par une pantomime intitulée : *La Jérusalem délivrée*. Le sieur Parisot fut ensuite le directeur de ce théâtre qui néanmoins n'eut pas plus de succès. Les entrepreneurs ne payaient ni leurs créanciers ni les acteurs. Un ordre du roi prescrivit, en septembre 1780, la clôture de ce théâtre.

Ce théâtre se releva pendant la révolution, et lorsque

¹ Ce théâtre a fait place plus tard au café Montansier, qui, lui-même, est remplacé aujourd'hui par le théâtre du Palais-Royal, où l'on joue le Vaudeville. (B.)

celui des Variétés amusantes fut érigé en Théâtre-Français il prit ce dernier titre. Le 12 prairial an VI (31 mai 1798), la salle fut entièrement détruite par un incendie. On croit qu'une pluie de feu représentée dans une scène du *Festin de Pierre* fut la cause de l'embrasement de cette salle.

THÉÂTRE DES MENUS-PLAISIRS, situé à l'hôtel des Menus, construit pour les élèves du Conservatoire de l'Académie de Musique. Il fut, en 1784, après l'incendie de l'Opéra, disposé pour y faire jouer les acteurs de ce grand spectacle. Mais la scène n'étant pas assez vaste pour de si pompeuses représentations, le public y renonça¹.

THÉÂTRE DES ASSOCIÉS, situé sur le boulevard du Temple. Ce théâtre fut ouvert en 1763, et les comédiens y chantèrent des couplets en l'honneur du sieur Lenoir, lieutenant de police, qui avait autorisé leur établissement. Le sieur Beauvisage fut longtemps le directeur de cette troupe qui, au boulevard comme à la foire Saint-Germain, jouait des comédies, et surtout des tragédies où l'on riait. Le directeur lui-même, qui représentait le rôle d'Orosmane dans *Zaïre*, invitait d'une voix enrouée, le public à venir à son spectacle par ces mots : *Entrez, messieurs, prenez vos billets, on va commencer*². On jouait la parade sur des tréteaux à la porte de ce spectacle. Les

¹ C'est dans cette salle que se tiennent, chaque hiver, les séances musicales de la *Société des concerts du Conservatoire*. (B.)

² Le sieur Beauvisage jouait les tyrans. Un jour, il remplissait dans *le Joueur* le rôle de Béverley ; et lorsque, tenant fortement dans ses robustes mains le vase qui contenait le prétendu poison, il articulait ces mots : *Nature, tu frémis !* le vase se brisa, et la liqueur se répandit sur la table. Sans se déconcerter, il la ramassa, la fit couler dans le creux de sa main et l'avalait avec intrépidité. Cette présence d'esprit fut vivement applaudie.

comédiens-français , si fiers , n avaient pas une origine plus illustre.

Au sieur Beauvisage succéda , dans la direction de ce théâtre , le sieur Sallé qui , au commencement de la révolution , changea la dénomination de ce spectacle , et au titre d'*Associés* substitua celui de *Théâtre patriotique du sieur Sallé*.

THÉÂTRE DU DÉLASSEMENT COMIQUE , situé boulevard du Temple , hôtel Foulon : autre spectacle que le sieur Valcour aurait fait prospérer s'il eût eu autant de bonheur que de zèle. Directeur , acteur et auteur , il soutint son petit spectacle pendant deux ans ; mais un incendie détruisit son théâtre et ses espérances ; il fallut le rétablir. Les directeurs des théâtres voisins , jaloux de ses succès , le restreignirent à ne faire paraître a la fois sur la scène que trois acteurs auxquels la parole était interdite. Ils jouaient la pantomime à travers une gaze qui remplissait l'ouverture de la scène. La révolution vint ; les privilèges tombèrent , le voile de gaze fut déchiré , les acteurs recouvrèrent la parole ; mais elle ne rendit pas à ce théâtre les talents et le goût propres à le faire sortir de son infériorité.

THÉÂTRE FRANÇAIS COMIQUE ET LYRIQUE , situé boulevard Saint-Martin , rue de Bondi. C'était le même théâtre qu'avait occupé la troupe des *Variétés amusantes*, et que le directeur fit réparer et embellir. Ce spectacle ne doit pas être rangé dans la classe des deux derniers théâtres dont je viens de parler. Son genre était plus relevé ; il fut , pour la première fois , ouvert au public après la quinzaine de Pâques de l'an 1790. On y jouait des comédies et des opéras-comiques. Ce théâtre fut reconstruit sous une

forme très-gracieuse, par un architecte nommé Sobre, jeune homme plein de talents, que la mort a trop tôt enlevé. Cet édifice terminé reçut le titre de *Théâtre des Jeunes-Artistes*, et fut compris dans le nombre de ceux qui, au 8 août 1807, furent supprimés par Bonaparte.

On multipliait sous le règne de Louis XVI, comme sous le précédent, les petits théâtres, afin d'étourdir le peuple sur sa misère, de l'occuper de frivolités pour qu'il ne s'occupât point de politique. Outre les théâtres dont j'ai parlé, et plusieurs autres que j'ai omis parce qu'ils n'eurent qu'une existence éphémère, il en existait qui ne servaient qu'à des acteurs bourgeois; tels furent le *théâtre de la rue de Provence*, Chaussée-d'Antin; le *théâtre des Boulevards-Neufs*, le *théâtre de l'Orme-Saint-Gervais*, le *théâtre de la rue de l'Échiquier*, etc. Paris vit naître sous ce règne plusieurs autres spectacles ou lieux de plaisirs et de réunion; en voici la notice :

COMBAT DU TAUREAU, situé sur la route de Pantin, hors de la barrière de Saint-Martin. Il s'ouvrit au public, pour la première fois, le 16 avril 1784 : ce spectacle était digne des bouchers; la police affecta de le prohiber d'abord; elle le toléra ensuite. On y voyait des femmes d'un certain rang, à l'exemple des dames romaines, prendre plaisir à voir couler le sang, à voir le taureau mis à mort par la fureur des chiens.

WAUXHALL D'ÉTÉ, situé sur le boulevard du Temple, rue Sanson, n° 5. Il fut construit, en 1785, sur les dessins du sieur Mellan. Le Wauxhall de Torrè et le Colisée étaient détruits; le Wauxhall d'hiver de la foire Saint-Germain ne servait que dans cette saison ou était abandonné; le spectacle de Ruggieri et la Redoute chinoise

étaient trop éloignés, on établit le Wauxhall d'été; et le 7 juillet 1783, il fut ouvert au public. Un vaste salon de danse, un calé, un jardin, des feux d'artifice, le tout disposé et décoré avec goût, étaient les principaux agréments de ce Wauxhall qui existe encore.

WAUXHALL D'HIVER, nommé PANHÉON, situé rue de Chartres. Il fut établi pour remplacer le Wauxhall de la foire Saint-Germain, destiné à servir de succursale à l'Opéra, et de salle pour ses bals. Il se composait d'une salle de danse, d'un parterre et de deux rangs de loges. L'Opéra y donna des bals qui eurent peu de succès. Cette entreprise ne réussit pas. On loua le Wauxhall à une société dont j'ai parlé, qui prenait le titre de *Club des étrangers*, et y resta jusqu'en mars 1791.

REDOUTE CHINOISE, située à la foire Saint-Laurent, espèce de Wauxhall. Elle fut construite et décorée en 1781 par les sieurs Mellan et Mœnch, architectes et décorateurs, et ouverte au public le 28 juin de cette année. Un calé souterrain, un restaurateur, des escarpolettes, un jeu de bague, une salle de danse, un jardin, etc., composaient cet établissement de plaisir qui n'existait plus en 1789.

CIRQUE DU PALAIS-ROYAL, dont je parlerai bientôt. C'était aussi un lieu de réunion où se donnaient des fêtes.

TABLE

CHAPITRES ET PARAGRAPHES

CONTIENUS DANS LE TOME SIXIEME

PERIODE XIV — <i>Paris sous Louis XV</i>	4
§ I ^{er} Caractere de ce regne	<i>Ibid.</i>
§ II Origine et progres des convulsions, affaire de billets de confession, assassinat de Louis XV, expulsion des jesuites	24
III Etablissements religieux	82
Filles de Sainte Marthe	83
— de Saint Michel ou de Notre Dame de la Charite	<i>Ibid.</i>
Orphelins du saint Enfant-Jesus et de la Mere de Purite	84
Communaute des Filles de l'Enfant Jesus	85
Saint-Pierre du Gros Caillou	<i>Ibid.</i>
Eglise de Sainte-Genevieve	86
Saint-Philippe-du-Roule	108
Sainte-Madelaine de la Ville-Eveque	110
IV Etablissements civils	<i>Ibid.</i>
Marches et Halles	<i>Ibid.</i>
Marche d'Anvers	<i>Ibid.</i>
— Saint-Martin	111
Halle aux Veaux	<i>Ibid.</i>
— aux Bles et Farines	112
Colonne de Catherine de Medicis	113
Academie de Chirurgie	115
Ecole gratuite de Dessin	<i>Ibid.</i>
— gratuite des Arts	119
— des Arts	<i>Ibid.</i>
Ecoles de Droit	<i>Ibid.</i>
Ecole royale Militaire	122

Champs-de-Mars.	426
Hôtel des Monnaies.	427
Hôpital militaire.	432
— des Enfants-Trouvés.	<i>Ibid.</i>
Place Louis XV.	<i>Ibid.</i>
Garde-Meuble de la couronne.	438
Eaux et Fontaines.	446
Fontaines de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés	<i>Ibid.</i>
Fontaine des Blancs-Manteaux.	447
— du Basfroï.	<i>Ibid.</i>
— Trogneux.	<i>Ibid.</i>
— de la Petite-Halle.	<i>Ibid.</i>
— de Grenelle.	448
— du Regard - Saint - Jean ou du Regard - des - Enfants - Trouvés.	449
— Du Diable ou de l'Echelle.	450
Fontaines du marché Saint-Martin.	<i>Ibid.</i>
Exposition publique des Tableaux.	454
Origine et loges des Francs-Maçons et autres Sociétés.	456
Ordre des Templiers.	482
Colysée.	486
Théâtre-Français	490
Opéra ou Académie royale de Musique.	494
Hôtel des Menus-Plaisirs du Roi.	497
Théâtre des Italiens.	<i>Ibid.</i>
Opéra-Comique.	200
Ambigu-Comique.	201
Théâtre de Nicolet ou des Grands-Danseurs.	203
Autres spectacles.	206
Théâtre de Gaudon.	<i>Ibid.</i>
Spectacle pyrrhique et Waux-Hall.	<i>Ibid.</i>
Spectacle de Ruggieri.	208
Waux-Hall d'hiver.	<i>Ibid.</i>
Joutes sur l'eau.	209
Le Concert spirituel.	240
Spectacles bourgeois.	244
§ V. État physique de Paris.	244
Quartier de la Chaussée d'Antin.	245
Nouvelles rues.	247
Boulevards du Midi.	249
Gare.	<i>Ibid.</i>
Petit-Pont de Paris.	220
§ VI. État civil de Paris.	222
État civil des Protestants.	225

Petite Poste.	226
Réverbères.	227
Foires.	228
Foire Saint-Germain.	<i>Ibid.</i>
— Saint-Laurent.	229
— Saint-Ovide.	231
Population.	233
§ VII. Tableau moral de Paris.	238
PÉRIODE XV. <i>Paris sous Louis XVI.</i>	329
§ I ^{re} .	<i>Ibid.</i>
§ II. Établissements religieux et civils.	349
Capucins de la Chaussée-d'Antin.	<i>Ibid.</i>
Chapelle Beaujon.	351
Hospice Beaujon.	352
Collège royal de France.	<i>Ibid.</i>
École de Chirurgie et de Médecine.	354
— nationale.	357
— des Orphelins militaires.	<i>Ibid.</i>
— royale des Ponts-et-Chaussées.	358
— de Minéralogie docimastique.	359
— des Mines.	<i>Ibid.</i>
— royale de Chant, de Déclamation et de Danse.	<i>Ibid.</i>
— de déclamation pour le Théâtre-Français.	360
Ecoles de Natation.	<i>Ibid.</i>
École ou Institution des Sourds-et-Muets.	361
— ou Institution des Jeunes-Aveugles.	362
Bureau académique d'Écriture.	365
Halles et Marchés.	364
Marché Beauveau.	<i>Ibid.</i>
— de Boulainvilliers.	<i>Ibid.</i>
— Sainte-Catherine.	<i>Ibid.</i>
Halle au Poisson en détail.	365
— à la Marée.	<i>Ibid.</i>
— aux Cuirs.	<i>Ibid.</i>
— aux Draps et aux Toiles.	<i>Ibid.</i>
Marché des Innocents.	366
Fontaine du Marché des Innocents.	368
— de la Croix-du-Trahoir.	372
— des Petits-Pères.	<i>Ibid.</i>
Fontaines marchandes.	<i>Ibid.</i>
Eaux de Paris.	375
Pompe à feu de Chaillot.	374
— du Gros-Caillou.	375
Autres projets sur les eaux de Paris.	377

§ III. Sociétés et autres Institutions.	378
Société d'Agriculture.	<i>Ibid.</i>
— libre d'émulation.	379
— Philanthropique.	<i>Ibid.</i>
Musée de Paris.	380
— de Pilâtre des Rosiers.	381
Correspondance générale et gratuite pour les sciences et les arts.	382
Société royale de Médecine.	383
— de l'Harmonie.	384
Le Club politique.	<i>Ibid.</i>
Société des Amis de la Constitution.	385
Club monarchique.	387
— de Richelieu.	<i>Ibid.</i>
— des Feuillants.	<i>Ibid.</i>
Cercle social.	<i>Ibid.</i>
Rotonde ou portique du Temple.	388
Loteries.	<i>Ibid.</i>
Maisons de Jeux.	390
Mont-de-Piété.	395
Bureau des Nourrices.	396
Maison de Santé.	397
Hôpital Necker.	<i>Ibid.</i>
Théâtre-Français ou Odéon.	<i>Ibid.</i>
— de la Comédie-Française.	401
Opéra ou Académie royale de Musique.	403
Théâtre des Italiens ou Opéra-Comique.	404
— de Monsieur.	406
— des Variétés amusantes.	407
— des Grands-Danseurs.	408
Ambigu-Comique.	409
Théâtre de Beaujolais.	410
— de la demoiselle de Montausier.	<i>Ibid.</i>
Élèves pour la danse de l'Opéra.	411
Théâtre des Menus-Plaisirs.	412
— des Associés.	<i>Ibid.</i>
— du Délassement comique.	413
— Français comique et lyrique.	<i>Ibid.</i>
Combat du Taureau.	414
Waux-Hall d'été.	<i>Ibid.</i>
— d'hiver.	415
Redoute Chinoise.	<i>Ibid.</i>
Cirque du Palais-Royal.	<i>Ibid.</i>